A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172240 1

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

the Century Association

to the

N[illegible] Library

Digitized by Google

*DM
Mercure
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Treasure

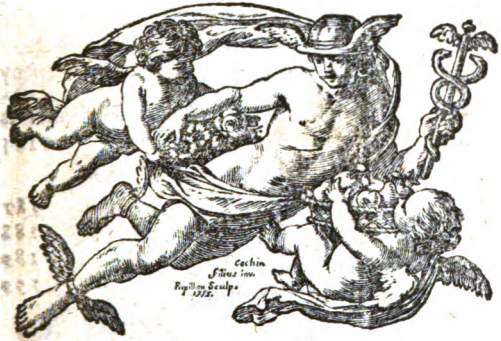
✳ IM

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1756.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

HE NEW YORK
UBLIC LIBRARY
385092
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE *Bureau du Mercure est chez M.* LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

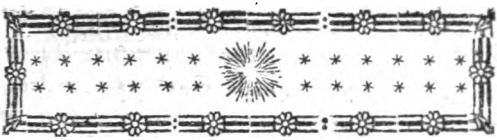
Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musiques à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google



MERCURE
DE FRANCE.
JUILLET. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS

A Daphné, sur un Miroir de Toilette.

Cette glace à mon cœur va devenir semblable;
Elle doit recevoir l'éclat de vos attraits :
Je jouirai pourtant d'un destin préférable ;
Ce Miroir, en cessant de rencontrer vos traits,
Cessera d'exprimer votre figure aimable,
Et mon cœur plus constant ne la perdra jamais.

Digitized by Google

RÉPONSE.

NOn, je n'en croirai point le galant parallele
Que me fait Coridon du cœur & du Miroir ;
L'un est plus séduisant, mais l'autre est plus fidele :
L'un rend ce qu'il a vu, l'autre ce qu'il croit voir.
Petits amours, charmans Apelles,
Vos fragiles couleurs ne durent qu'un printemps :
Dans le cœur des Bergers vous nous peignez bien belles ;
Mais vous ne peignez pas long-tems.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE GESVRES.

Calendes des Curés du Diocèse de Beauvais.

QUand le canon de vos remparts,
Retentissant de toutes parts,
Eut ronflé l'heureuse nouvelle
Qui satisfait notre amour, notre zele,
Nos Curés dispos & gaillards
Furent remplis, sous leurs toits campagnards,
D'une alégresse mutuelle.
Pour marquer en ces jours fameux
Toute notre réjouissance,

Digitized by Google

Et demander par mille vœux
Le bonheur de votre Eminence,
Qui doit faire plus d'un heureux,
On adressa dans tous nos Presbyteres
Beaucoup de lettres circulaires,
Qui condamnoient aux dépens des repas
Tous ceux qui ne s'y rendroient pas.
Maints jours de fête & de calendes
Par ces lettres l'on indiqua :
Pas un d'entre nous n'y manqua,
(Non que l'on eût peur des amandes,
Mais le plaisir nous y porta) :
Dans tous les lieux qu'on nous marqua
On nous vit arriver par bandes.
Le dîner sur table servi
Avec le souper tout-ensemble,
(L'un de l'autre est toujours suivi
Lorsque le plaisir nous rassemble),
L'on parla peu d'abord, l'on tint menus propos ;
Il faut que la faim se soulage,
Et que l'on vuide quelques pots :
Mais l'on s'étendit davantage
Sur le chapitre des chapeaux.
A ce mot seul on se réveille,
On ressent un charme secret,
Et chacun de vous dit merveille :
Peut-on tarir sur ce sujet ?
L'un loua cette politesse
Qui nous éleve jusqu'à vous,

Digitized by Google

L'autre parla de la tendresse
Que votre Eminence a pour nous :
Tous releverent la sagesse
Du gouvernement le plus doux.
Pas un seul mot de Bénéfice,
On ne permuta point ce jour ;
Mais l'on répéta tour à tour
Qu'on vous avoit rendu justice.
Personne de nous ne finit
Sur un sujet aussi louable :
De notre Prélat respectable
Nous dîmes ce qu'un enfant dit
D'un pere ami, d'un pere aimable
Qu'il respecte, honore & chérit.
Tels étoient les propos de table,
Lorsqu'un gros Curé réjoui,
Dont le menton à triple étage
Etoit le pendant d'un visage
Par le champagne épanoui ;
Allons, dit-il, chers camarades,
Qu'on nous serve à pleines rasades :
Chacun entendit le signal ;
Et pour entrer dans sa pensée,
Tout notre cercle clérical
But la liqueur bientôt versée
A la santé du nouveau Cardinal.
On redoubla, tripla ; nos verres
Sont aussi-tôt remplis que bus :
Comme le vin ne manquoit gueres,

Digitized by Google

On but à toutes vos vertus.
Si votre ſanté n'eſt pas bonne,
C'eſt grand dommage, Monſeigneur;
Nous l'avons bue & de grand cœur
Plus de cent fois, Dieu me pardonne,
Pleins de bon ſens & de raiſon,
(Quand on boit à votre ſervice,
On ne la perd jamais) chacun de ſa maiſon
Prend la route, ſans préjudice
Au mot donné d'aller chez le voiſin
Reprendre un pareil exercice
Tout au plus tard le lendemain.

Par un Curé de Village, du Diocèſe de Beauvais.

Le premier Mai 1756.

LE SCRUPULE,

Ou l'Amour mécontent de lui-même.

Le Ciel ſoit loué, dit Beliſe en quittant le dueil de ſon époux, je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible: il étoit temps que cela finît. Se voir livrée des l'âge de ſeize ans à un homme qu'on ne connoît pas; paſſer les plus beaux jours de ſa vie dans l'ennui, la diſſimulation, la ſervitude; être l'eſclave & la victime

Digitized by Google

d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager, quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie : en un mot, je l'ai pleuré. C'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire : mais consultons-nous bien avant que de livrer notre cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne sent plus, je n'en aurois jamais la force : quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe ; & puis, les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture, tout cela est affreux. Aimons puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point sur ces goûts,

Digitized by Google

passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le temps de choisir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénétre en même temps & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur désir unique. Tel est l'amour sans doute ; & d'après cette idée, il me sera bien aisé de distinguer en moi-même & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa premiere épreuve se fit sur un jeune Magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S.. avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractere doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en *pompons*. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état sans ostentation, & tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la société, non qu'il

Digitized by Google

opinât dans un souper, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguisé.

Belise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance : il obtint son amitié, & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Belise étant réglée, me seroit-il permis, dit un jour le Président à la veuve, de vous demander une confidence ? vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t'il encore un heureux ? Non, Monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux, reprit le galant Magistrat, & je crains bien que sans votre aveu plus d'un amant ne se l'impose. A la bonne heure, dit Belise, qu'on m'aime sans y être obligé, c'est le plus flatteur de tous les hommages. Cependant, Madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. Mais vouloir être aimée sans aimer.... Et qui vous dit, Monsieur, que je n'aimerai point ? on ne prend pas de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée : voilà tout. Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant. Je veux que l'un & l'autre

Digitized by Google

ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'eſclavage.

Le Préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modeſtie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en uſage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la ſenſibilité de Beliſe étoit chaque jour plus émue; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'elle en étoit au point où la ſageſſe en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laiſſer pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du Préſident enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Beliſe, il preſſoit tendrement ſa main. Beliſe tremblante, reſpiroit à peine. Le Préſident la ſollicitoit avec l'éloquence paſſionnée du déſir. Ah! Préſident, lui dit-elle enfin, ſeriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier ſoupir de la pudeur ſembloit expirer ſur ſes levres. Non, Madame, lui dit-il, c'eſt mon cœur, c'eſt l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que

Digitized by Google

lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus. N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide & bien tendre ? & voilà comme nous prenons nos idées pour les sentimens : on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part delà pour faire toutes sortes de sottises. L'illusion cesse, le dégoût survient ; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher Joujou, que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serois, peut-être en ce moment, accablée de confusion & déchirée de remords. Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent guere que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une Compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du désir, l'étourderie & la légereté, qui sont des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Belise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux.

Digitized by Google

Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raiſon ; il ſçavoit qu'il étoit bien-fait, & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois ; mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit ; il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentimens ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant : il vouloit avoir une jolie Maîtreſſe, & un excellent cheval de bataille ; il ſe regardoit dans une glace faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Beliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printemps pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïſme, eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſéduiſant aux yeux d'une femme. Un preſſentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui ſe careſſe, qui ſe mire, va peut-être dans deux mois ſe précipiter à travers les batteries dans un bataillon ennemi, ou grimper comme un Grenadier ſur une breche minée ; ce preſſentiment donne aux gentilleſſes d'un petit-maître un carac-

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

the Century Association

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Mauro

✳ DM

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

the Century Association

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

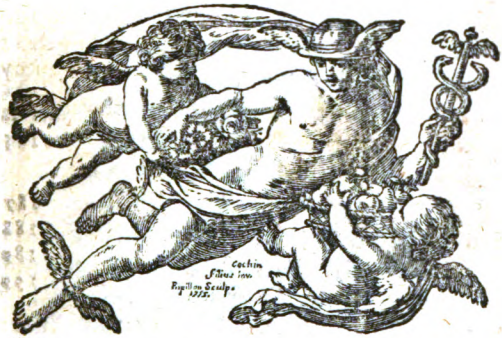
Mercers

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1756.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

HE NEW YORK
UBLIC LIBRARY
335092
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE *Bureau du Mercure est chez M.* LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

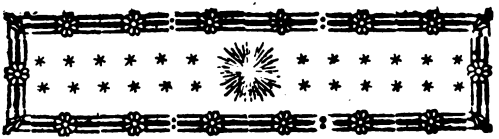
Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musiques à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

JUILLET. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS

A Daphné, sur un Miroir de Toilette.

Cette glace à mon cœur va devenir semblable;
Elle doit recevoir l'éclat de vos attraits:
Je jouirai pourtant d'un destin préférable;
Ce Miroir, en cessant de rencontrer vos traits,
Cessera d'exprimer votre figure aimable,
Et mon cœur plus constant ne la perdra jamais.

Digitized by Google

L'autre parla de la tendresse
Que votre Eminence a pour nous :
Tous releverent la sagesse
Du gouvernement le plus doux.
Pas un seul mot de Bénéfice,
On ne permuta point ce jour ;
Mais l'on répéta tour à tour
Qu'on vous avoit rendu justice.
Personne de nous ne finit
Sur un sujet aussi louable :
De notre Prélat respectable
Nous dîmes ce qu'un enfant dit
D'un pere ami, d'un pere aimable
Qu'il respecte, honore & chérit.
Tels étoient les propos de table,
Lorsqu'un gros Curé réjoui,
Dont le menton à triple étage
Etoit le pendant d'un visage
Par le champagne épanoui ;
Allons, dit-il, chers camarades,
Qu'on nous serve à pleines rasades :
Chacun entendit le signal ;
Et pour entrer dans sa pensée,
Tout notre cercle clérical
But la liqueur bientôt versée
A la santé du nouveau Cardinal.
On redoubla, tripla ; nos verres
Sont aussi-tôt remplis que bus :
Comme le vin ne manquoit gueres,

Digitized by Google

On but à toutes vos vertus.
Si votre ſanté n'eſt pas bonne,
C'eſt grand dommage, Monſeigneur;
Nous l'avons bue & de grand cœur
Plus de cent fois, Dieu me pardonne,
Pleins de bon ſens & de raiſon,
(Quand on boit à votre ſervice,
On ne la perd jamais) chacun de ſa maiſon
Prend la route, ſans préjudice
Au mot donné d'aller chez le voiſin
Reprendre un pareil exercice
Tout au plus tard le lendemain.

Par un Curé de Village, du Diocèſe de Beauvais.

Le premier Mai 1756.

LE SCRUPULE,

Ou l'Amour mécontent de lui-même.

Le Ciel ſoit loué, dit Beliſe en quittant le dueil de ſon époux, je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible: il étoit temps que cela finît. Se voir livrée des l'âge de ſeize ans à un homme qu'on ne connoît pas; paſſer les plus beaux jours de ſa vie dans l'ennui, la diſſimulation, la ſervitude; être l'eſclave & la victime

Digitized by Google

d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager, quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie : en un mot, je l'ai pleuré. C'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire : mais consultons-nous bien avant que de livrer notre cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne sent plus, je n'en aurois jamais la force : quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe ; & puis, les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture, tout cela est affreux. Aimons puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point sur ces goûts,

Digitized by Google

passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le temps de choisir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénétre en même temps & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur désir unique. Tel est l'amour sans doute; & d'après cette idée, il me sera bien aisé de distinguer en moi-même & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa premiere épreuve se fit sur un jeune Magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S.. avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractere doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en *pompons*. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état sans ostentation, & tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la société, non qu'il

Digitized by Google

opinât dans un ſouper, ni qu'il plaiſantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Beliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance : il obtint ſon amitié, & ſous ce nom le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Beliſe étant réglée, me ſeroit-il permis, dit un jour le Préſident à la veuve, de vous demander une confidence ? vous propoſez-vous de demeurer libre, ou le ſacrifice de votre liberté fera-t'il encore un heureux ? Non, Monſieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux, reprit le galant Magiſtrat, & je crains bien que ſans votre aveu plus d'un amant ne ſe l'impoſe. A la bonne heure, dit Beliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé, c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. Mais vouloir être aimée ſans aimer.... Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai point ? on ne prend pas de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée : voilà tout. Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant. Je veux que l'un & l'autre

Digitized by Google

ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'eſclavage.

Le Préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modeſtie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en uſage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la ſenſibilité de Beliſe étoit chaque jour plus émue; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'elle en étoit au point où la ſageſſe en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laiſſer pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du Préſident enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Beliſe, il preſſoit tendrement ſa main. Beliſe tremblante, reſpiroit à peine. Le Préſident la ſollicitoit avec l'éloquence paſſionnée du déſir. Ah! Préſident, lui dit-elle enfin, ſeriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier ſoupir de la pudeur ſembloit expirer ſur ſes levres. Non, Madame, lui dit-il, c'eſt mon cœur, c'eſt l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que

Digitized by Google

je meure à vos pieds, si... comme il tomboit aux pieds de Belise son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monsieur, que vous êtes maladroit, s'écria Belise avec un mouvement de colere. Le Président rougit, & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grace. *Joujou* revenu de sa douleur, rendit au Président ses caresses. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon ; il me pardonne : c'est un bel exemple pour vous. Belise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, & se remettre aux genoux de Belise pour l'appaiser. De grace, Monsieur, levez-vous, lui dit-elle, ces libertés me déplaisent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Président. Il fut deux minutes confondu sans proférer une parole. Quoi ! Madame, lui dit-il enfin, seroit-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colere ? Point du tout, Monsieur, mais je puis sans colère trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne

convient qu'aux amans heureux, & je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, repliqua le Président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable; mais oserois-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné? De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose; je vois bien que je ne m'y connois pas. Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappellé. Dès que Belise fut seule: N'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit? j'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout: il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que

lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus. N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide & bien tendre ? & voilà comme nous prenons nos idées pour les sentimens : on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part delà pour faire toutes sortes de sottises. L'illusion cesse, le dégoût survient ; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher Joujou, que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serois, peut-être en ce moment, accablée de confusion & déchirée de remords. Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent guere que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une Compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du désir, l'étourderie & la légereté, qui sont des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Belise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux.

Digitized by Google

Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raison ; il sçavoit qu'il étoit bien-fait, & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois ; mais il rioit de si bon cœur après l'avoir dit ; il montroit en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il mêloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant : il vouloit avoir une jolie Maîtresse, & un excellent cheval de bataille ; il se regardoit dans une glace faisant l'exercice à la Prussienne. Il prioit Belise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printemps pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïsme, est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries dans un bataillon ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée ; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un carac-

Digitized by Google

tere de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Belise fut donc sensible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la premiere visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle Cousine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choses, de faire mes premieres armes avec les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne désirer ni l'un, ni l'autre ; l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. Jamais ! cela est bien fort, ma belle Cousine. Mais je m'attendois à cette réponse, elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne, vous cesserez d'être cruelle. Je crois bien qu'à présent je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traiterez comme un enfant ; mais quand vous aurez entendu dire il s'est trouvé à telle affaire, son Régiment a donné dans telle occasion ; il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers, c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir,

Digitized by Google

peut-être d'amour. Que ſçait-on ? ſi j'étois bleſſé, par exemple. Oh ! cela eſt bien touchant : pour moi ſi j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été bleſſé à la guerre. Je baiſerois ſes cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle Couſine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. Allez jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des préſages qui me font trembler. Voyez-vous ſi je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance : & ſi la ſeule idée vous touche, que ſera la réalité ? Car, ma belle Couſine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à compte ſur les lauriers que je vais cueillir.

C'étoient tous les jours de ſemblables folies. Beliſe, qui faiſoit ſemblant d'en rire, n'en étoit pas moins ſenſiblement touchée : mais cette vivacité qui faiſoit tant d'impreſſion ſur ſon ame empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez attentif pour obſerver en elle les gradations du ſentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'eſt pas qu'il ne fût auſſi entreprenant que la politeſſe l'exige : mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit l'ardeur de vaincre. Ainſi deux mois ſe paſſerent en légeres

Digitized by Google

tentatives ſans aucun ſuccès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus ; & quelque foible que fût la réſiſtance de Beliſe, elle en étoit laſſe elle-même, lorſque le ſignal de la guerre vint donner l'alarme aux amours. A ce ſignal terrible tous leurs travaux ſont ſuſpendus : l'un s'envole ſans attendre la réponſe au billet le plus galant ; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner : c'eſt une révolution générale dans tout l'empire des plaiſirs. Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Beliſe ; elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, diſoit-elle, m'aime de toute ſon ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expreſſion de ſes ſentimens. Il eſt fait à peindre, il eſt beau comme le jour, il eſt étourdi ; qui ne l'eſt pas à ſon âge ? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuſer, il trouveroit peu de cruelles : cependant il ne voit que moi, il ne reſpire que pour moi, & je le traite avec hauteur : je ne ſçais pas comment il y tient. J'avoue que ſi j'étois à ſa place, je laiſſerois bien vîte cette Beliſe ſi ſévere s'ennuyer avec ſa vertu ; car enfin la ſageſſe eſt bonne quelquefois, mais toujours de la ſageſſe. Comme elle faiſoit ces réfle-

Digitized by Google

xions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs Corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir, s'écria-t'elle le cœur saisi & pénétré! il va se battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle Cousine; je pars; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle Cousine; souvenez-vous un peu de votre petit Cousin: il reviendra fidele, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas; mais on vous remettra ma bague, ma montre. Vous voyez ce petit chien d'émail: il vous rappellera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Belise qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé: Vous nous quittez bien gaîment, Lindor. Vous dites que vous m'aimez; sont-ce là les adieux d'un Amant? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de

Digitized by Google

ce qu'on aime : mais il n'eſt pas temps de vous faire des reproches ; venez, embraſſez-moi. Lindor tranſporté, uſa de cette permiſſion juſqu'à la licence, & Beliſe ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle ? Tout à l'heure : tout à l'heure. Quoi ! vous ne ſoupez point avec moi ? Cela eſt impoſſible. J'avois mille choſes à vous dire. Dites-les moi bien vîte : mes chevaux m'attendent. Vous êtes bien cruel de me refuſer une ſoirée. Ah ! ma belle Couſine, je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures ſont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez s'il y avoit une affaire & que je n'y fuſſe point, je ſerois perdu : votre petit Couſin ne ſeroit plus digne de vous ; laiſſez-moi vous mériter. Beliſe l'embraſſa de nouveau en le baignant de ſes larmes. Allez, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir de vous attirer un reproche ; votre honneur m'eſt auſſi cher que le mien : ſoyez ſage, ne vous expoſez qu'autant que le devoir l'exige ; & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons : adieu. Adieu, ma belle Couſine : adieu, adieu, mon cher enfant. C'eſt ainſi que parmi nous la galanterie eſt l'ame du point d'honneur qui eſt celle de nos armées.

Digitized by Google

Nos femmes n'ont pas besoin d'aller, comme les Sabines, au devant de nos Guerriers pour les renvoyer au combat; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux rendent leurs Amans intrépides.

Belise passa la nuit dans la plus profonde douleur : son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant étoit exprimé dans sa lettre. O vous qu'on éleve si mal! qui vous apprend à si bien écrire? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant? Lindor dans sa réponse pleine de feu & de désordre, exprimoit tour à tour les deux passions de son ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Belise ne lui laissa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit, se soutint sans interruption la moitié de la campagne; & la derniere lettre qu'on écrivoit étoit toujours la plus vive, la derniere qu'on attendoit étoit toujours la plus désirée. Lindor pour son malheur eut un Confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires : si tu sçavois à quoi tout cela tient. Je connois les femmes. Veux tu faire une épreuve sur celle que tu aimes? écris-lui que tu as perdu un œil,

Digitized by Google

je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier ? Lindor bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; & comme il ne sçavoit pas mentir, son ami dicta cette lettre. Belise fut au désespoir : l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage ! disoit-elle en soupirant. Ses deux yeux étoient si beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaisir, l'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble surtout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la premiere fois que Belise avoit été obligée de se dire, *écrivons lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes, mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Hé ! cessons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une seconde fois sa lettre : ce pauvre enfant n'est plus aimé : un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette ;

Digitized by Google

lette : n'affectons point des ſentimens au-deſſus de mon caractere. Lindor ne mérite point qu'on le trompe : il compte ſur une ame généreuſe & ſenſible. Si je ne le ſuis pas aſſez pour l'aimer encore, je dois l'être aſſez pour le déſabuſer ; ſon mépris deviendra ma peine. Je ſuis déſolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre eſtime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous, je ne le ſuis plus ; mon cœur ſe flattoit d'être au deſſus des événemens, un ſeul accident m'a changée. Conſolez-vous, Monſieur, vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raiſonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter. Lindor fut au déſeſpoir à la lecture de ce billet : le *Monſieur* ſurtout lui parut une injure atroce. *Monſieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide. Son petit Couſin, *Monſieur !* On donne du Monſieur à un borgne qu'on mépriſe. Il alla trouver ſon ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le Confident. Voilà le moment de te venger, ſi tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton Héroïne le plaiſir de la ſurpriſe. Non, je veux la confondre dès aujour-

Digitized by Google

d'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Belise fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensevelir à la campagne. Allons vegetter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne étoit aussi une espece de Philosophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la Ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Belise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, Madame! je n'en eus jamais, repondit le Comte de P.. je fais tout ce qui m'amuse, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît. Vivez-vous seul, voyez-vous du monde? Je vois quelquefois notre Pasteur à qui j'enseigne la morale; je cause avec des Laboureurs, plus instruits que tous nos Sçavans; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde, & je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, &

Digitized by Google

je marie les plus amoureuses. Quoi ! dit Belise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour ? Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent appétit d'aimer. Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. Hé ! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art ; ils ont l'instinct de la nature, & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout, une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez dans les jeux que je leur donne, comment ces cœurs simples & bruts se cherchent sans le sçavoir, & s'attirent tour à tour. Vous me faites, reprit Belise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre ! Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années ; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. Oh ! vous me direz votre secret, interrompit Belise avec vivacité ; je veux aussi en faire usage. Il ne tient qu'à vous. Le voici : J'ai quarante mille livres de rente ; j'en

Digitized by Google

dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe, huit ou dix dans ma maison de campagne ; & par cette économie, j'ai 20000 liv. à perdre sur les échanges que je fais. Et quels échanges faites-vous ? J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos & plantés avec soin. Hé bien ? hé bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins & mes bons amis ont des terreins en friche ou appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver, je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre ingrate sous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plan, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Belise ! vous sçavez donc l'agriculture ? Un peu, Madame, & je m'en instruits ; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ? mais vous devez être adoré dans ces can-

Digitized by Google

tons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. Je suis bienheureuse, Monsieur le Comte, que le hazard m'ait procuré un voisin tel que vous. Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. Vous n'aurez, Madame, ni rivaux, ni rivales par tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas. Telle fut leur premiere entrevue ; & dès ce moment, voilà Belise villageoise, toute occupée de l'agriculture, conversant avec ses Fermiers, & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos ; & la présenta à ses Païsans comme une nouvelle bienfaictrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs & si tendres ; c'est le plus sublime de tous les éloges, & Belise en fut touchée au point d'en être jalouse : mais cette jalousie étoit bien loin de la haine. Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Digitized by Google

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime & en apparence la plus philosophique; leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La Botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux & celles qui leur étoient pernicieuses; la Méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés aux labourage. L'Histoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Belise & le Philosophe se mêloient aux danses de ces Villageois. Belise s'apperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler: on m'a dit cent fois que j'étois jolie, j'ai pardessus ces Païsannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux

Digitized by Google

des jeunes Païsans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes ; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel, Madame, lui dit le Comte : le désir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance ; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez, dit Belise ; est-ce l'espérance qui rend sensible ? Non, mais elle dirige la sensibilité. On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire ? Non sans doute, Madame, & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer ! Un Philosophe est donc galant, reprit Belise avec un sourire ? Je suis vrai, Madame, & ne suis point Philosophe ; mais si je méritois ce nom, je n'en serois que plus sensible : un vrai Philosophe est homme & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Belise rougit, le Comte se troubla, & ils furent quelque-temps les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & sans suite : on ne sçavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quitterent enfin, l'une rêveuse, l'autre distrait, & craignant tous deux d'en avoir

Digitized by Google

trop dit. La jeunesse des Villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faisoit l'ornement. Belise en fut enchantée ; mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Belise & du Comte, & les couplets disoient que Belise étoit l'Ormeau & que le Comte étoit le Lierre. Celui-ci ne sçavoit s'il devoit leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant ; mais Belise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la remenant ; ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent, ils n'en sçavent pas davantage. Je les aurois fait taire, si j'avois eu le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avoit fait sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit Belise après le départ du Comte, voilà encore un homme que je vais aimer ; cela est si clair que ces Païsans s'en apperçoivent, ce sera comme avec les autres un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve & de la meilleure foi : c'est un homme respectable dont je ferois le malheur si je

Digitized by Google

venois à m'en détacher. Le lendemain, il envoya ſçavoir ſi elle étoit viſible. Quel parti prendre ? ſi je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; ſi je perſiſte à ne le plus voir, que va-t'il penſer de ce changement ? qu'a-t'il fait qui ait pu me déplaire ? lui laiſſerois-je croire que je me défie de lui ou de moi-même ? après tout, qui m'aſſure qu'il m'aime, & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere, il m'en eſtimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint. Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle ; j'ai été ſur le point de rompre avec vous. Avec moi, Madame ; & pourquoi ? quel eſt mon crime ? d'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide ; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fût jamais, que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fonds de ſenſibilité pour en avoir de durable. Voilà mon caractere : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer, ni qu'on m'en

Digitized by Google

inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent ; c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez me dire. Vous vous croyez légere & inconstante : il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. Non, Monsieur, je me suis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du Président & celle du jeune Page. Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos : votre colere contre le Président étoit sans conséquence, le premier mouvement est toujours pour le chien, le second est pour l'Amant, ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible ? Je désire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais si votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce seroit un malheur, ce ne seroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'est point

Digitized by Google

dans la vie de plaisir sans mêlange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même & aux autres ce qui est moins bien ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille; l'amour nous manque, il peut l'embellir: laissons-le faire; s'il s'en va, l'amitié nous reste; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime & plus tendre. En vérité, Monsieur, voilà une morale bien étrange. Elle est simple & naturelle. Je ferois des romans tout comme une autre; mais la vie n'est pas un roman: nos principes comme nos sentimens doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces héros n'existent que dans la tête des Auteurs: ils disent ce qu'ils veulent, nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur sans doute de cesser de plaire, c'en est un plus grand de cesser d'aimer; mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours sans se condamner à n'aimer jamais: imitons nos Villageois; ils n'examinent pas

Digitized by Google

s'ils s'aimeront long-tems, il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne : vous avez été élevée dans le pays des chimeres; croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité, laissez-vous guider par la nature, elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide, qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser. Si Belise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa premiere résolution, & dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser; celle de Belise succomba sans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment. Cette premiere ardeur se ralentit, & Belise en fut alarmée; mais le Comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Belise trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus sérein & la campagne plus riante; les jeux des Villageois lui plaisoient davantage, ils lui rappelloient un souvenir délicieux; leurs travaux l'intéressoit beaucoup plus. Mon Amant, disoit-elle en elle-même, est le

Dieu qui les encourage ; son humanité, sa bienfaisance sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des bienfaits que répandoient sur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'Amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux & à les rendre heureux elle-même.

Belise avoit proposé au Comte de passer l'hyver loin de la Ville, & il lui avoit répondu en souriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides & les soirées longues, Belise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame & qu'elle désiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son Amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit, vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. Quel est donc cet événement ? Mon cher Comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuie, je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela est possible, lui répondit le Comte avec un sourire ; mais

Digitized by Google

vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. Hé ! Monsieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce qu'on aime. Oui, dans les romans, je vous l'ai déja dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Belise, je sens très bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert. Sans doute, Madame, telle est l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un temps, l'amour heureux se calme & se modere, l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde : on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. Ah ! Monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour ? A la vérité, ma chere Belise. Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. Toujours cher ? Oui, sans doute. Mais comment ? Comme je veux l'être. Ah ! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. Non, Madame ; vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez ; j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus

Digitized by Google

difficile que moi-même ? Oui, Monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien ; je m'ennuie aussi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. Quoi ! Monsieur, vous vous ennuyez avec moi ? Avec vous-même. Et je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente ? Allons, Monsieur, retournons à Paris. Oui, Madame, j'y consens ; mais souvenez vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne.... Je n'en crois rien, je vous l'assure : ... & plus amoureux que jamais.

Belise, de retour à la Ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hyver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Belise se ralentit. Les soupers lui paroissoient longs ; elle s'ennuyoit au spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement ; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous semble de Paris ? Tout m'y ennuie, & rien ne m'y

Digitized by Google

attache : Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi ? Vous m'avez tant vu, Madame, je suis discret ; le monde a son tour, j'aurai le mien. Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? Je ne parle jamais d'amour à la Ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel Opéra, poursuivit-il à haute voix ? Et la conversation devint générale.

Belise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractere ; personne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ; mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, mais l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée ! Telles étoient les réflexions de Belise ; & plus elle sentoit renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin le désir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle, & l'abordant avec

Digitized by Google

un sourire : Quoi, Madame, lui dit-il, un tête à tête ! Vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Belise; & vous sçavez que je n'ai plus que des amies : mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n'en ait fait qu'une en ma vie, repondit le Comte; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printemps. Elle seroit à plaindre si elle étoit à la Ville; vous y êtes si occupé qu'elle risqueroit d'être négligée. Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours, poursuivit-elle ? pourquoi vous vois-je si rarement & si peu ? Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. Vous ne serez jamais de trop, Monsieur, & je l'exige de vous. Non, Madame, n'exigez rien; je serois au désespoir de vous déplaire, mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Allez, Monsieur, lui dit Belise avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas; j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos; elle s'informoit de ses démarches; elle le cherchoit, & le suivoit des yeux aux promenades & aux spectacles; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuses; elle

Digitized by Google

ne cessoit de questionner les amis. L'hyver lui parut d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars, quelques beaux jours étant venus; il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me justifie. J'ai eu tort jusqu'à présent, il a sur moi cet avantage; mais demain, il ne l'aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle; tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Belise, pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il? Nous ennuyer à la campagne. Le Comte fut transporté de joie à ces mots. Belise au mouvement de la main qui la soutenoit, s'apperçut du saisissement & de l'émotion qu'elle faisoit naître. O mon cher Comte, lui dit-elle en pressant cette main qui trembloit sous la sienne! que ne vous dois-je pas? Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable; & en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences: vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'Amour est content. Je n'ai plus de scrupule, & je suis heureuse.

Digitized by Google

VERS

*A M. M***, qui avoit eu mal aux yeux.*

VEnus trouvant son Fils rebelle,
Vous aveugloit, afin que l'on vous prît
Pour cet Enfant qui vous jugeoit si belle,
Qu'entr'elle & vous souvent il se méprit :
L'Amour voit son dessein, se venge, vous guérit,
Certain qu'on vous prendra pour elle.

COMPLIMENT

Fait à Monseigneur le Duc de Mirepoix, sur sa promotion à la seconde Compagnie des Gardes-du-Corps du Roi, le jour de sa réception, par M. Thomassin de Juilly, Garde du-Corps de Sa Majesté.

EN nous confiant à tes loix,
Que Louis nous fait voir de bonté, de sagesse !
Que son amour pour nous a sçu faire un beau choix !
Il charme tous les cœurs que ta gloire intéresse.
De ce Corps qui t'admire, illustre Mirepoix,
Juge des sentimens par sa vive alégresse ;

Digitized by Google

Souffre qu'à tant de zele, osant prêter ma voix ;
Je t'exprime en ce jour ses transports, sa tendresse.
Non, il ne manquoit plus aux vœux de ces Guerriers
Que l'honneur de te suivre, ainsi que de te plaire ;
Comme il ne manquoit plus à tes brillans lauriers
Que d'être & leur Guide & leur Pere.

M. le Duc de Mirepoix ayant eu la bonté de recevoir ces Vers avec les applaudissemens les plus flatteurs, l'Auteur en fit l'envoi suivant à Madame la Duchesse.

Envoi à Madame la Duchesse de Mirepoix.

O vous, qui de nos cœurs partagez les suffrages
Avec ce Héros votre Epoux !
Permettez que nos vœux, nos respects, nos hommages
Deviennent communs entre vous.

Digitized by Google

LES TOMBEAUX,

POEME,

A S. A. Monseigneur le Prince de S...

Discendum est mori, cùm mori necesse est.

AUx pieds de ces côteaux, où loin du bruit des Cours,
Sans crainte, sans désirs, je coule d'heureux jours,
Où des vaines grandeurs je connois le mensonge;
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux est un songe,
S'éleve un édifice, azyle des mortels
Aux larmes dévoués, consacrés aux Autels.
Une épaisse forêt, de la demeure sainte,
Aux profanes regards cache l'austere enceinte:
L'aspect de ce séjour sombre, majestueux;
Suspend des passions le choc impétueux;
Et portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.

Leur Temple vaste, simple, & des temps respecté,
Inspire la terreur par son obscurité.
Là, cent Tombeaux pareils aux rouleaux des Prophétes,
Sont des loix de la mort les tristes interpretes:

Digitized by Google

Ces marbres éloquens, monumens de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussiere autrefois animée,
Et qu'enivroit sans cesse une vaine fumée.
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude & l'odieux pouvoir.
Là, d'un repos égal jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le sçavoir, l'ignorance.
Orgueilleux! c'est ici que la mort vous attend!
Connoissez-vous.... peut-être il n'est plus qu'un instant:
Cœurs foibles! qui craignez son trait inévitable,
Osez voir, sans frémir, ce séjour redoutable:
Parcourez ces Tombeaux, venez, suivez mes pas,
Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas.

Quel est ce monument dont la blancheur extrême
De la tendre innocence est sans doute l'emblême?
C'est celui d'un Enfant qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussi-tôt qu'il fut né.
Il goûta seulement la coupe de la vie;
Mais sentant sa liqueur d'amertume suivie,
Il détourna la tête, & regardant les Cieux,
A l'instant, pour toujours, il referma les yeux.
Meres! séchez vos pleurs; ces enfans, dans la gloire,
Jouiront sans combats des fruits de la victoire.

Ici sont renfermés l'espoir & la douleur
D'un Pere que soutient l'aliment du malheur;

Digitized by Google

Il demande son Fils, l'appui de sa vieillesse,
L'unique rejetton de sa haute noblesse;
Il le demande en vain : l'impitoyable mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Sa couche nuptiale étoit déja parée.
A marcher aux Autels, l'Amante préparée
Attendoit son Amant pour lui donner sa foi;
Mais la fête se change en funebre convoi.
Calmez-vous, jeune Elvire : insensible à vos larmes,
Dans les bras de la mort Iphis brave vos charmes.

Quels sont les attributs de cet autre Tombeau?
Dans un ruisseau de pleurs l'Amour plonge un flambeau :
On voit à ses côtés les Graces gémissantes,
Baisser un triste front & des mains languissantes;
La jeunesse éplorée & les jeux éperdus,
Semblent encor chercher la beauté qui n'est plus.
Quelle main oseroit en tracer la peinture!
Hortense fut, hélas! l'orgueil de la nature.
Mais de cette beauté, fiere de ses attraits,
Osons ouvrir la tombe & contempler les traits.
O Ciel!... de tant d'éclat... quel changement funeste!
Une masse putride est tout ce qui lui reste :
Vous frémissez... ainsi nos corps dans ce séjour,
D'insectes dévorans seront couverts un jour.

Digitized by Google

Hommes vains & distraits ! quelle trace sensible
Laisse dans vos esprits ce spectacle terrible ?
La même, hélas ! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaisseau léger qui sillonne les mers.

Des sépulcres des Grands voici la sombre entrée :
De quelle horreur votre ame est-elle pénétrée ?
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux,
Le silence & la mort regnent seuls en ces lieux.
La terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes :
Descendons, parcourons ces Tombeaux souterreins,
Où, séparés encor du reste des humains,
Ces Grands, dont le vulgaire encensoit la naissance,
Ont voulu conserver leur triste préséance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris !
Eh ! que sont devenus ces superbes lambris,
Ces plaisirs, ces honneurs, ces immenses richesses,
Ces hommages profonds . . . ou plutôt ces bassesses ?
Grands ! votre éclat, semblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment, nous trompe, & soudain se détruit.

A l'obscure clarté de ces lampes funébres,
Sur ces marbres inscrits voyons leurs noms célebres, Lisons :

Lisons : *Ci-gît le Grand* . . . Brisez-vous imposteurs !
Eh ! quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs !
Je l'ai vu de trop près : dédaigneux & bizarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare ;
Sans vertus, sans talens, & dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaisir qui fuioit loin de lui.
De cet autre, ô regrets ! l'Epitaphe est sincere.
Il fut des malheureux le protecteur, le pere :
Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité :
La patrie anima son zele, son courage,
Soub. . . . Il eut enfin tes vertus en partages.
Des vrais Grands, par ces traits, connoissons tout le prix ;
Mais leurs phantômes vains sont dignes de mépris.

Dans ces lieux, un moment, recueille toi, mon ame !
Tombeaux ! votre éloquence, avec un trait de flamme,
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs :
Cessons donc ici-bas de fixer nos désirs ;
Tout n'est qu'illusion d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort où commence la vie.

Par M. FEUTRY, *de Lille en Flandres.*

Digitized by Google

Ce Poëme nous paroît d'autant plus estimable, qu'il n'est pas moins l'ouvrage d'un Chrétien que celui d'un Poëte. Nous n'avons pu le lire sans être transportés de la force des images, & pénétrés de la sainte horreur qui semble l'avoir inspiré. C'est un beau sermon en vers, qui prouve que la Poésie dispute à la Prose l'art de bien prêcher.

RÉPONSE

A l'examen de la Surdité & de la Cecité; par un Sourd.

Experto crede Roberto.

J'Ai lu, Monsieur, votre Dissertation sur la Surdité & la Cécité. Vous ne devez pas vous étonner d'avoir trouvé jusqu'ici peu de personnes de votre avis sur la question proposée. Ce n'est point la complaisance qui engage les hommes à vous combattre aujourd'hui en présence des femmes; c'est l'expérience. Vous fixez les regards sur un Sourd qui peut satisfaire tous ses désirs, qui a de l'esprit, du génie, un femme charmante & respectable dont il est adoré, & vous le jugez plus malheureux qu'un Aveugle; il faut, Monsieur,

Digitized by Google

que les Sourds que vous avez connus soient étrangement affectés de leur infirmité.

Un Sourd riche peut avoir toujours quelqu'un auprès de lui, qui lui explique par signe tout ce qu'il veut sçavoir & tout ce qu'on veut lui dire, & dès-lors il n'est plus qu'à la rigueur privé de ce sens dont la perte vous paroît si irréparable. Il voudra qu'on ne lui rende que les choses agréables ou nécessaires; il sera dispensé d'entendre cent bétises, & d'y répondre: quelle compensation de la plus fine ouie? A table ou dans un cercle, il jouira de l'attention accordée à un homme d'esprit qui s'y fera écouter; il pourra voir les graces d'une jolie femme que le chant développera; il croira les entendre; il devinera ce qu'elles disent, & sera d'autant plus agréablement affecté, qu'aucun bruit importun ne contrariera la douceur de son attention. Pour l'Aveugle, ce ne sera qu'un amusement; pour lui, ce sera un plaisir intime, parce qu'il y entrera de l'occupation. Il n'aura d'ailleurs jamais le chagrin d'entendre ces voix funestes, reproduites partout, applaudies en tant de lieux, & presqu'aussi insupportables que les louanges qu'on leur donne. L'Aveugle les entend sans pouvoir leur échapper, parce qu'il est

Digitized by Google

ſans diſtraction, & dès-lors s'il n'eſt pas l'homme du monde le moins délicat, il devient l'homme du monde le plus malheureux. Une ſaillie d'un Sourd, une réponſe, un mot à propos raviſſent tout un cercle : on croit toujours qu'il n'a pu bien dire ou bien répondre qu'à force d'intelligence ; l'air riant qui accompagne les applaudiſſemens qu'on lui donne, lui garantiſſent la ſincérité du plaiſir qu'on goûte à le voir ; deux avantages qu'il a ſur l'Aveugle, qui ne peut jamais être ni ſi applaudi d'avoir bien dit, ni ſi sûr d'avoir plu. On prétend qu'un Aveugle eſt plus cauſtique qu'un Sourd : la raiſon en eſt bien ſimple ; il ne peut jamais lire dans les phyſionomies, & ſe prévenir, par l'extérieur, en faveur de perſonne. Quel affreux déſagrément pour un Aveugle de ne pas voir ce qu'il mange & ce qu'on ſert ! Il n'y a pour lui ni repas, ni fêtes, ni ſpectacles, le charme de preſque tous les arts eſt étranger pour lui ; dans le plus affreux cachot, s'il ignore qu'il y eſt, & s'il peut entendre quelques ſons agréables, quelques beaux vers, il aura épuiſé tous les bienfaits de l'art & de la nature. Placez-le dans le milieu des Tuileries, & dites-lui, vous êtes dans une priſon ténébreuſe, il le croira : conduiſez-le dans une caverne

Digitized by Google

un peu ſpacieuſe, & dites-lui, vous êtes dans les jardins de Verſailles, il y ajoutera la même foi. Il n'y a point de fille ni de femme qui ne s'attache plus aiſément & avec plus de raiſon à un Sourd qu'à un Aveugle : la nature inſpire cette préférence. L'Aveugle eſt donc plus malheureux. Il y a des Hôpitaux pour les Aveugles, je n'en connois point en faveur des Sourds ; les Sourds ſont donc jugés moins à plaindre. On ne ſçauroit diſconvenir qu'il n'y ait infiniment plus à voir dans le monde qu'à entendre ; donc l'Aveugle eſt plus malheureux. Le Sourd peut jouer, danſer, faire de la muſique, en compoſer, aller à la chaſſe, à la promenade, au bal, &c. l'Aveugle ne peut rien faire de tout cela ; donc le Sourd eſt moins infortuné. Tout dépend pour un Sourd ſans remede d'être convaincu qu'il ne guérira jamais : dès qu'il aura cette conviction, il reprendra ſa gaïeté. Je ſuis ſourd depuis douze ans ; j'ai reſſemblé parfaitement à votre Sourd, Monſieur, tant que j'ai eu l'eſpérance de guérir. Dès qu'elle s'eſt évanouie, j'ai pris mon parti : je m'amuſe de mille choſes, je me fais mille plaiſirs, & je ſens que dans ceci ce qui eſt vrai pour moi eſt très-poſſible pour les autres. Vous pouvez vous informer, Monſieur, à Straſbourg

Digitized by Google

& à Metz, s'il eſt vrai qu'il y exiſte un Sourd tel que je viens de me repréſenter, vous ſerez bientôt convaincu que je n'exagere point. Je n'ai quelques momens de mélancolie que par la médiocrité de ma fortune. Si j'avois aujourd'hui mille écus de penſion du Roi, il pourroit dire avec ſûreté, j'ai fait un heureux de plus dans mes Etats. Je vous aſſure, Monſieur, qu'avec ces trois mille livres, je ſerois non ſeulement plus heureux que le Plutus des aveugles & des ſourds, mais encore de tous les hommes de l'univers, par le plan de vie que je proportionnerois à mon aiſance. Avec ces mille écus, je déſirerois le Cordon de Saint Michel, en qualité d'un Sourd heureux & le plus intelligent de tous les Sourds du Royaume, s'il eſt vrai que tous les Sourds, excepté moi, reſſemblent au vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le B. D. C. Sourd & très ſourd.

Digitized by Google

VERS

A M. le Maréchal, Duc de Richelieu.

MOdele des Sçavans, des Sages, des Guerriers ;
Toi qui de Paphos & de Thrace
As sçu moissonner les lauriers,
Sans dédaigner ceux du Parnasse :
Tu vas donc prodiguer, au gré de ta valeur ;
Les restes précieux de ton illustre vie.
Hâte-toi de punir la lâche perfidie
D'un Ennemi qui brave, & les loix & l'honneur.
Immortel Richelieu, que ton sort est flatteur !
En toi, pendant la paix, l'œil même de l'envie
Voit l'ornement de ta patrie,
Et dans la guerre, son vengeur.

D. M. M.

ODE

Au Roi de Prusse.

D'Où part cette flamme agissante ;
Qui frappe & ranime mes sens ?
Tout à coup ma voix languissante
Rend des sons vifs & pénétrans.

Digitized by Google

Fuyez, fuyez ſçavantes Fées,
Allez offrir à nos Orphées
Les tréſors du ſacré vallon :
Qu'ai-je à faire de votre lyre ?
Celui que je chante m'inſpire :
Mon Héros eſt mon Apollon.

Les Souverains ſont ſur la terre ;
Ce qu'en l'Olympe ſont les Dieux.
Comme eux, ils lancent le tonnerre,
Et font tout trembler ſous leurs yeux.
Au lieu d'Autel, ils ont un trône,
Où tout ce qui les environne
S'empreſſe de les honorer :
Mais ſouvent une crainte vile
Enfante un hommage ſervile,
Quand l'amour ſeul doit l'inſpirer.

Loin d'ici ce culte vulgaire,
Qui n'eſt digne que des Tyrans.
Sous le dais où je te révere,
Mon cœur brûle un plus pur encens.
Grand Frédéric, le zele anime
Des vœux conſacrés par l'eſtime.
Au temple de la vérité,
Le ſceptre eſt un brillant phantôme :
Ce n'eſt point au Roi, c'eſt à l'homme
Que j'offre un tribut mérité.

Digitized by Google

Quels traits présente ton image ?
Es-tu César ou Salomon ?
Que dis-je ! à la fois Héros, Sage,
Tu mérites ce double nom.
Au sein même de la victoire,
Ta bonté s'oppose à ta gloire,
Ton bras à ton cœur est soumis ;
Sous une tente & sur le trône,
Tu tiens le glaive de Bellone
Et la balance de Thémis.

Où vont ces nouveaux Alexandres,
La flamme & le fer à la main ?
Veulent-ils mettre tout en cendres,
Et détruire le genre humain ?
Dans les accès de leur délire,
Les limites d'un vaste Empire
Ne peuvent point les contenir ;
Usurpateurs illégitimes,
Leurs exploits sont autant de crimes
Que le Ciel a droit de punir.

Vous, chez qui l'amour de la gloire
A pu se changer en fureur :
Arrêtez . . . la seule victoire
Ne conduit pas à la grandeur.
Maîtres sur la terre & sur l'onde,
Quoi ! vous avez conquis le monde !

Digitized by Google

Vous n'êtes point Héros encor,
Votre triomphe est inutile :
Que servent les exploits d'Achile
Sans la sagesse de Nestor ?

O grand Roi ! l'Europe t'admire !
Sur toi s'attachent ses regards :
Elle croit voir dans ton Empire
L'école des Loix & de Mars.
Ici tu fixes dans tes Villes
L'abondance, les Arts utiles,
Qui d'un Etat font le bonheur ;
Et là, te couvrant de poussiere,
Tu formes ta troupe guerriere
A vaincre ou mourir pour l'honneur.

Que vois-je ! quels talens sublimes !
Rival, mais ami des Sçavans,
Tu les conduis & les animes
Par tes leçons & tes présens.
Tels que dans Rome & dans Athenes,
Les Cicerons, les Démosthenes
Naissent en foule dans Berlin ;
Et des régions étrangeres,
Les Virgiles & les Homeres
Y volent fixer leur destin.

Digitized by Google

Le feu, le goût & le génie
Animent partout tes accens.
Quelle force ! quelle harmonie !
Qu'il est doux d'entendre tes chants !
Quelquefois du Berger d'Admete,
Tu prends en main l'humble musete,
Et te pares de simples fleurs ;
Souvent sur la trompette altiere
Tu chantes la vertu guerriere,
Et cueilles des lauriers vainqueurs.

Pour percer sous l'immense voûte,
Eternel séjour des destins,
Les Dieux ouvrent plus d'une route
A l'ambition des humains.
Le sage y va par la prudence,
Le conquérant par la vaillance,
L'homme docte par les talens.
Mais, comme toi, nul n'a la gloire
D'aller au temple de mémoire
Par ces trois sentiers différens.

Quel froid me saisit ! je frissonne !
La crainte glace mes esprits.
Mon feu s'éteint, il m'abandonne :
Ma voix, mes sens sont interdits.
Où suis-je ! ou vais-je ! je m'égare !
Suivrai-je dans les airs Icare,

Digitized by Google

Ou Phaéton audacieux ?
Non, non, du séjour du tonnerre,
Je vole humblement sur la terre,
Et laisse Frédéric aux cieux.

DICTIONNAIRE PORTATIF,

Ou Pensées libres d'un jeune Militaire qui s'amuse à réfléchir les matins, n'ayant rien de mieux à faire ; par ordre alphabétique.

ESPECE DE PRÉFACE.

Je réfléchis, en voici la preuve. Qui me la disputeroit, ne prouveroit que de l'humeur. J'écris sur tant de sujets, qu'il est impossible que je ne me contredise pas. Toutes mes pensées dépendent de la disposition de mes organes. Je voudrois que quelqu'un me dît s'ils étoient bien ou mal disposés quand j'ai fait cette préface : on ne peut me faire plus de plaisir que de me parler librement ; car je suis toujours sûr de me divertir des jugemens des autres.

A.

A, B, C, science de bien des gens qui s'en croient davantage.

Digitized by Google

ABUS. Voisins dangereux de la justice & de la raison.

ACADÉMIES. Sociétés comiques, où l'on garde son sérieux.

ACCOUCHEMENT. Action naturelle que l'art a rendue dangereuse.

AMIS. Ce seroit trop me vanter que de dire ce que j'en pense.

AMITIÉ. Sentiment qu'on profane tous les jours.

AMOUR. Plaisanterie ou sottise. Plaisanterie, lorsqu'on adore toutes les femmes : sottise, lorsqu'on s'attache de bonne-foi à une seule.

ANGLOIS. Peuple féroce toujours prêt à sacrifier son honneur & son repos à un phantôme de liberté qui s'évanouit tous les jours.

APPARENCE. Rideau sous lequel on peut faire tout ce qu'on veut, mais qu'il est essentiel de tirer.

ARTIFICE. Monnoie courante.

AUTEURS. De deux sortes. La vanité des uns révolte. L'esprit des autres ennuie.

B.

BATAILLE. Cruelle frénésie de plusieurs qui s'égorgent souvent pour une querelle qui ne leur fait rien.

BERCEAU. Etat dont l'homme devroit

Digitized by Google

se souvenir dans ses plus grandes actions ; cela tempéreroit son orgueil.

Bêtes. Combien j'en vois de figure humaine !

Bien (le vrai) est de ne dépendre que de ses sentimens.

Bienfait. Bonheur pour les gens sensibles, supplice pour les ingrats.

Bonheur. Réalité dont Dieu laisse aux hommes la chimere, pour leur prouver leur impuissance.

Bravoure. Premiere vertu du soldat, derniere de l'Officier.

C.

Calcul. Chose la plus ennuyeuse & la plus nécessaire.

Candeur. Signe toujours sûr de la probité.

Caractere. C'est se vanter que de parler du sien, quel qu'il soit.

Chef. Homme dont il y a souvent à parier, que la tête est moindre que celles qu'il conduit. Ceci n'est pourtant pas sûr. Je parle peut-être trop d'après ce que j'ai vu.

Circonstances. Font plus de criminels que la réflexion.

Citoyen Jadis ce mot signifioit tout ce qu'il y a de plus grand : aujourd'hui il

Digitized by Google

n'annonce qu'un homme qui paie la taille.

CLIMAT. Heureux celui qui vit naître le grand homme qui en a si bien connu toutes les influences !

CŒUR. Mot vague qui entre dans l'éducation, & qu'on prodigue à tout propos. On parle de son cœur, on aime de tout son cœur ; les trois quarts des gens qui mettent leur cœur partout, sont les moins sûrs d'en avoir un. La reconnoissance & l'amour m'ont éclairé sur le mien.

COLERE. Vice du tempérament, pardonnable un instant.

COMÉDIE. Prétendue école des mœurs, qui ne l'est que de l'esprit.

COMPLIMENT. Ennuyeuse harangue qui ne prouve rien.

CONVERSATION. Semblable au Pactole. Les pensées sont des grains d'or qu'on y trouve dans un torrent de mots.

CRÉANCIERS. Honnêtes gens qui ont toujours tort, & qui enseignent la politesse.

CRÉDIT. Façon trop ordinaire d'égaler les grands en pillant les petits.

CRIME. C'en est un que de donner ce nom à mille actions qui ne sont que des fautes.

CRUAUTÉ. Vice d'optique.

Digitized by Google

D.

DÉCISION. Autorité des ſots. L'homme d'eſprit ne décide que pour lui.

DÉFENSE. Qu'on eſt heureux quand on peut charger le plaiſir de la régler !

DÉSIRS. Souvent plus que les plaiſirs.

DOUCEUR. Qualité qui embellit toutes les autres, ſans laquelle elles ne ſont rien.

DUEL. Crime néceſſaire. Abus des loix & des préjugés.

E.

ECONOMIE. Vertu que j'ai ſouvent entendu vanter, & dont j'imagine à peu près la néceſſité.

EDUCATION. Source de maux ou de biens. On ne réfléchit pas aſſez ſur ſon importance. La lecture devroit en être regardée comme la partie la plus eſſentielle.

EFFRONTERIE. Moyen de réuſſir quand elle eſt ſoutenue de beaucoup d'eſprit : car un effronté qui en manque eſt l'âne de la fable qu'on chaſſe à coups de bâton.

ELOQUENCE. Abus de la parole. Je n'en connois qu'une vraie qui me perſuade, c'eſt celle des procédés.

ESPÉRANCE. Jolie marchande de vent, dont le bon marché fait le débit.

ESPRIT. Reſſemble à ces météores qui égarent les voyageurs.

Digitized by Google

Estime. Sentiment froid dont on ne se contente que dans les gens de qui la façon de penser nous est presqu'égale.

Etonnement. Caractere de l'esprit foible.

Etourdi. Ne l'est pas toujours qui en a l'air.

Etude. Ressource en tous lieux, remede contre tous maux. Moyen de ne pas regretter la perte du tems.

Envie. Vice exécrable dont la définition souilleroit ma plume.

F.

Fable. Plus commune & plus nécessaire que l'histoire.

Fantaisie. Regle trop ordinaire de ce qui nous paroît le plus solide.

Fat. Animal à mettre dans une ménagerie, non pas pour sa rareté.

Fatalité. Sœur du Destin, aussi vieille & aussi bête que lui.

Femme. Etre charmant dont la puissance approche le plus de celle de la Divinité, dont les graces font passer les défauts & même les vices.

Figure. Chose sur laquelle il est bien faux de se prévenir. Foible avantage sur lequel il est fou de s'enorgueillir.

Flatteur. Homme qui ne cherche à

Digitized by Google

nous élever que pour être lui-même au dessus de nous, en donnant un vice de plus, l'orgueil.

FLATTERIE. N'est dangereuse que pour les sots, à moins qu'elle ne soit donnée par un homme de beaucoup d'esprit; car il en faut (calcul fait) deux fois plus pour y résister, que n'en à celui qui flatte.

FLEURS. Colifichets de la nature.

FOLIE. Ame du monde.

FORCE DU CORPS. Mince avantage qu'on partage avec les bêtes. Force d'esprit, don précieux qui nous distingue entre les hommes.

FORTUNE. C'est une aveugle qu'il faut conduire.

FRANCHISE. Vieille vertu de nos ayeux.

FRANÇOIS. Peuple aimable, qui a plus de ridicules que de vices, mais qui a de bonnes qualités dans le cœur.

FRIVOLE. Il est heureux de pouvoir l'être. Ces deux mots se succedent à propos; l'un est l'épithete de l'autre.

G.

GAIETÉ. Source intarissable de tous biens.

GÉNIE. Etincelle de ce feu divin que Prométhée vola, & qui prouve le plus l'immortalité de l'ame.

Digitized by Google

GLOIRE. Chimere qui varie à l'infini.

GRACES (les). Ne peuvent être définies que par le ſentiment.

GRANDEUR D'AME. La véritable eſt le mépris des biens & des maux.

GRAVITÉ. Triſte effet d'un ſang trop froid.

GUERRE. Folie reſpectable.

GUERRE CIVILE. Fureur déteſtable.

H.

HABITS. Diſtinction pour les ſots.

HEROS. Etre de raiſon, homme qui ſçait vaincre ſes paſſions.

HEROS. Tyran, meurtrier que la fortune couronne par les mains de la victoire.

HISTOIRE. Archives de la vanité.

HOMME. Etre indéfiniſſable, mais que je crois plutôt porté au mal qu'au bien. Qu'on ne m'en croie cependant pas ſur cette définition : elle peut n'être qu'une conſéquence des événemens de ma vie.

HONNEUR. Mot dont la ſignification eſt immenſe & très rarement entendue.

HUMANITÉ. Foibleſſe, miſere, orgueil, impuiſſance.

I.

JEU. Supplément à l'eſprit, ou reſſource de l'avarice.

Digitized by Google

JEUNESSE. Saison où les orages compensent trop les beaux jours.

ILLUSION. Reine des hommes.

IMAGINATION. Magasin d'extravagances en tout genre.

IMPORTUNITÉ. Politesse de bien des gens.

INDIGNATION. Sentiment trop commun, qu'il faut réprimer.

INFORTUNE. Creuset de la sagesse.

INFINI. Ligne immense à laquelle nous ne croyons point de bout, parce que nous ne pouvons le découvrir.

INGRATS. Espece de gens qu'on est encore trop heureux de faire.

INGRATITUDE. Vice horrible qui naît de l'orgueil.

INSTANT. Terme de nos plaisirs. Image de notre vie.

INSTINCT. Plus sûr que la raison. La preuve en est partout.

IRONIE. Affront le plus sanglant qu'on puisse essuyer.

JUSTICE. Sa caducité touche au néant.

L.

LECTURE. Bonne; nourriture de l'ame: mauvaise; poison de l'esprit.

LIBERTÉ. Bien suprême qui n'exista que dans le premier âge du monde.

Digitized by Google

LIBERTÉ. Bien qu'un ſexe charmant nous enleve tous les jours. N'enleve qu'aux ſots.

LIVRES. Leur choix fait la preuve & la richeſſe des gens de goût.

LOI NATURELLE. Baſe du bonheur & de la probité.

LOIX. Choſes ſimples & néceſſaires, qu'on rend dangereuſes en les embrouillant tous les jours : elles ſont ſuſceptibles de trop d'interprétations.

LUMIERES. Les plus brillantes touchent aux ténebres.

M.

MAJESTÉ. Choſe qu'on fixe plus aiſément que le ſoleil, & qui eſt ſujette à plus d'éclipſes.

MAÎTRE. Homme à qui il eſt bien difficile de ſe faire aimer.

MARIAGE. Eſpece de loterie où les bons billets ſont bien rares. La raiſon & l'eſprit viennent de faire un excellent livre ſur ceux des Proteſtans.

MÉMOIRE. Quand on n'a pas le fonds, elle ne donne que l'eſprit des autres.

MÉRITE. Il faut en avoir pour s'y connoître.

MISERE. Etat naturel de l'homme.

MODESTIE. Vertu des dupes.

Digitized by Google

MOINE. Homme qui promet plus qu'il ne peut tenir.

MORALE. Chacun a la ſienne. Elle eſt cependant comme la vérité : elle eſt une.

MORT. But ſur lequel on doit moins s'étourdir que s'aguerrir.

N.

NAISSANCE. La haute eſt un fardeau. La baſſe eſt un ſujet d'émulation. Combien de gens traînent la leur !

NATURE. Mere de bien des ingrats. Tréſoriere inépuiſable du Philoſophe.

NAUFRAGES. Il y en a partout.

O.

OPINIATRETÉ. Dureté d'eſprit ; qualité qui fait haïr celui qui l'a.

ORGUEIL. Vrai Dieu de l'univers, qui fait tous les jours des miracles ou des ſottiſes.

P.

PASSIONS. Puiſſances contre leſquelles il faut lutter de bonne-heure. Divinités charmantes ou Megeres horribles. Myrthe ou Aconit. Souvent l'un & l'autre.

PATIENCE. Vertu facile à prêcher.

PAUVRE. Homme dont le mérite eſt choſe perdue.

PAUVRETÉ. Malheur de convention qui

Digitized by Google

est plus à éviter que le vice. Cette définition n'est pas un conseil, mais une vérité.

Pere. Homme que sa tendresse doit éclairer sur ses devoirs.

Perfection. Point dont chaque homme se fait une idée chimérique, mais qui ne peut être entrevu par aucun.

Petits. Ce sont les hommes en général. Pigmées, ce sont les grands.

Peuple. Toujours vil & méprisable. Il y en a bien dans ce qu'on nomme la bonne compagnie.

Peur. Maladie avec laquelle nous naissons & nous mourons tous, malgré le pouvoir & la vanité.

Philosophe. Homme qui sçait être heureux par lui-même, sans le secours d'aucun bien.

Philosophie. Ressemble au grand œuvre. Bien des foux la cherchent.

Plaisir. Phantôme qui nous enchante, mais qui fuit dès que nous voulons le toucher.

Politesse. Lien général dont on abuse.

Prejugés. Vieux ennemis du bon sens, qu'on dit qu'il faut suivre cependant pour en avoir.

Prêtre. Homme dont les devoirs sont bien difficiles.

Prévention. Regle de la plûpart de

Digitized by Google

nos jugemens ; je dirois même de tous, si je ne craignois qu'on ne m'en accusât.

PROBITÉ. Vertu qui fut précieuse à nos ancêtres, & qui ne fait plus que des dupes.

PROJETS. Mauvais ; fort aisés à faire : bons ; difficiles à executer.

PRUDENCE. Façon de prendre son parti de sang froid dans tous les événemens ; vertu que rien ne peut déranger. Et où existe cette belle chimere ?

Q.

QUERELLE. Faute quand on se l'attire ; bêtise quand on ne la prévient pas, & malheur lorsqu'on n'a pu l'éviter.

QUESTION. Chose qu'il est difficile de faire bonne.

QU'IMPORTE. Mot avec lequel le sage se console de tout.

R.

RAISON. En parle qui voudra ; Dieu me préserve de m'y connoître.

RARETÉ. Probité absolument désintéressée.

REFLEXION. Triste meuble dont il faut se servir quelquefois.

REGNER. Science bien difficile.

REPONSE. Chose fort ennuyeuse à faire.

REPUBLIQUE.

Digitized by Google

RÉPUBLIQUE. Etat qui ne peut longtemps exister, à moins que les divisions intérieures ne cedent toujours à la cause commune.

RÉPUTATION. Dépend du ton plus que du fonds des choses.

RIEN. Etendue de nos connoissances.

RIME. Entraves de l'esprit qu'on ne devroit jamais donner au sentiment.

RIRE. Mouvement convulsif qui n'annonce pas toujours la joie.

ROIS. Premiers ou derniers des hommes.

S.

SAGESSE. La vraie consiste à sçavoir perpétuer les plaisirs, & à les varier à l'infini.

SAINTETÉ. Effet de cent mille écus, sur lequel on ne trouveroit pas un sol dans ce siecle.

SAINT. Etre que je ne connois que de réputation.

SANTÉ. Dans la meilleure, il n'y a pas deux à parier contre un que l'on vivra.

SCIENCES. Labyrinthe où l'orgueil nous égare.

SÉDITION. En France feu follet. Orage en Angleterre.

SENTIMENT. La plus précieuse préroga-

Digitized by Google

tive de l'homme ; mais qui en est trop peu connue.

SIECLE. Jadis ce mot vouloit dire quelque chose, aujourd'hui frivolité & lui sont synonimes. Peut-être nos Neveux lui rendront-ils sa premiere signification.

SOCIETÉ. L'esprit de société, en général, n'est qu'un vil intérêt.

SOUPIR. Effet délicieux du sentiment.

SUPPLICE. Rien de si humiliant, j'ajoute même de si deshonorant pour l'humanité que la nécessité des supplices.

SYMPATHIE. Sentiment précieux : malheur à qui ne le connoît pas.

T.

TÉMÉRITÉ. Action qui prend un plus beau nom, si elle réussit.

TEMPÉRAMENT. Maître & directeur absolu de l'ame & du corps. Cette définition est mortifiante pour la vanité ; mais qu'on y réfléchisse, elle est vraie.

TEMPS. N'est un vieillard que pour ceux qui le perdent ; c'est toujours un enfant pour qui sçait l'employer.

TITRES. Ne décorent point. C'est la façon de les mériter. En donner à ceux qui n'en ont point, c'est bêtise ou méchanceté.

TOURTERELLES. Tendres oiseaux dont bien peu de gens ont l'esprit d'envier le sort.

Digitized by Google

TRANQUILLITÉ. Etat le plus désirable du monde, lorsqu'il porte sur une parfaite indépendance.

TRIOMPHE. Tel a sçu le mériter, qui n'auroit sçu le réfuser.

TRISTESSE. Etat cruel qui existe souvent sans cause, & que je crois dans la nature de l'homme.

V.

VANITÉ. Fille de l'honneur & de la sottise.

VENGEANCE. Sentiment de vanité qui ne doit sa force qu'aux circonstances.

VERS. La gloire d'en faire de bons n'en paye pas la peine.

VERITÉ. Si elle n'est pas la regle de toutes les actions des hommes sans exception, elle fera plus de mal que de bien.

VERTU. Chose admirable dont chaque homme se forme une idée particuliere qu'il chérit, mais à laquelle il sacrifie rarement ses passions.

VICTOIRE. Crime que la nécessité change en vertu.

VIE. Tissu de maux & d'ennui, dont nous avons la sottise de redouter la fin.

VILLES. Leur origine vient plutôt des besoins mutuels des hommes que de leur caractere sociable.

Digitized by Google

VIOL. On devroit admirer un homme qui prend la peine de commettre ce crime.

VOYAGES. Ne valent que par la réflexion.

VOLUPTÉ. La plus séduisante & la plus mal servie de toutes les Déesses ; elle a des Autels & des parfums différens. Les plus exquis brûlent pour le sentiment, & sont entretenus par l'esprit. Il n'y a pas trois personnes par siecle qui sçachent l'adorer, comme elle le veut.

Y.

YEUX. Sont la plus noble partie de l'homme, mais il faut que l'esprit & la fermeté les dirigent.

YVRAYE. Celui de l'Evangile est bien commun.

YVRESSE. Toutes celles du plaisir sont dangereuses ; toutes les autres sont deshonorantes.

Z.

ZEPHYR. Ennuyeux petit vent qu'on trouve partout.

ZINGISKAN. Orphelin qui doit beaucoup à sa mere adoptive.

ZIST & ZESTE. Notre vie se passe entre ces deux mots.

&c.

ET CÆTERA. Le meilleur de mes Ouvrages.

Digitized by Google

Nous croyons que ce Dictionnaire doit plaire d'autant plus par sa briéveté, qu'on y trouve des choses, & qu'il prouve en peu de paroles que nos Militaires pensent aujourd'hui & pensent de bonne heure. Cependant quelque court qu'il soit, nous en connoissons un plus succinct, mais qui lui est très-inférieur; c'est le Dictionnaire que nous a envoyé un vieux Abbé qui a troqué ses idées contre des sensations. Il se borne à quatre lettres qui ne contiennent que quatre mots renfermés dans cette ligne.

B. Boire. D. Dormir. M. Manger. V. Végéter.

VERS

Sur le Préjugé des Auteurs.

Qui pourroit m'indiquer où demeure l'envie?
J'entends partout maint Auteur s'écrier,
Ah l'envie! ah l'envie! On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, par la rage suivie,
Répand à chaque instant ses poisons sur ma vie.
Sur votre vie! O ciel! que vous êtes heureux!
Illustre Auteur entouré d'envieux.
Que je vous voye: hélas! tant de mérite
Avoit le droit d'exciter leurs fureurs.
Tempérez par bonté l'éclat qui les irrite;

Digitized by Google

Vous deviez vous attendre à toutes ces horreurs :
Vous êtes trop grand homme ; & moi, qui vous regarde,
Et qui ne vous connois que depuis un instant,
Je me sens... Ah ! grands dieux, oui, si je n'y prends garde,
Je me sens si petit, quand je vous vois si grand,
Qu'à vos jaloux mon cœur ajoute un concurrent.
Ce que c'est que d'avoir un si vaste génie,
L'esprit de Cicéron, & l'ame de Brutus,
L'intelligence à la sagesse unie,
Du concert des humains on trouble l'harmonie ;
On accable les gens du poids de ses vertus.
Monsieur l'Auteur, oui, je parie,
Quoique je n'aie encor vu que votre profil,
Que si de vos tristes années,
La Parque retordoit le fil,
Vous refuseriez net vos grandes destinées,
Vous choisiriez plutôt la douce obscurité
D'un Citoyen que rien n'agite,
Et qui dans la tranquillité,
Arrive doucement sur les bords du Cocyte
Par les sentiers unis faits pour l'oisiveté :
Oui, vous immoleriez votre nom, votre gloire,
Vous voudriez, plongé dans les ombres du temps,
N'être pas plus célebre au Temple de mémoire,
Que moi, rimeur obscur, de qui les vers rampans .....
Non. Comment, non ? ... Je vous entends.

Digitized by Google

Vous voulez des lauriers, & les cueillir sans peine.
Vous êtes un Seigneur qui, porté mollement
Sur des ressorts à la d'Alêne,
Se plaint du bruit impertinent
Que fait son carrosse en marchant.
Que ne va-t'il à pied ? Il entre chez Hortense,
Il s'écrie avec pétulance :
Mes gens sont des coquins, mes fermiers, des fripons,
Mon intendant, mes secretaires,
Mes bois, mes gardes, & mes terres,
Tout va mal, on me pille, ils sont tous des larrons !
On double, on triple ma dépense,
J'irois à l'Hôpital tout droit,
Si je n'avois une fortune immense !
Marquis, tous ce courroux n'est qu'un moyen adroit
Pour parler de votre opulence,
Ah, l'Envie ! ah, l'Envie ! Auteurs, on vous croiroit
Plus piqués de son insolence,
Si vous aviez moins d'éloquence
A peindre les fureurs de son acharnement.
Oui, dans les plaintes que nous forge
Votre cœur dupe alors de son ressentiment,
Notre amour-propre clairement
Voit le vôtre qui se rengorge.
Ma raison y voit plus, & j'ai presque dessein

Digitized by Google

De penser mal d'un Auteur si chagrin :
Car cette envie au comble parvenue,
Dont il offre à nos yeux les vifs emportemens,
Et les transports & les raffinemens,
La peindroit-il si bien, s'il ne l'avoit connue ?
Tout grand homme va droit, & simple, il ne croit pas
Qu'il puisse être l'objet d'une jalouse rage.
Si quelque vil roquet jappe sur son passage,
Il marche sans se plaindre, & laisse sur ses pas
Aboyer les chiens du village.
Je pourrois citer plus d'un sage
Montesquieu, Fontenelle, ou Caton ;
Mais ce discours auroit l'air d'un sermon.
Ne citons rien, & sans cérémonie,
Finissons, chers Auteurs, par un trait d'amitié ;
Tel d'entre vous croit faire envie,
Qui souvent ne fait que pitié.

LES SONGES DE L'AMOUR,

Idylle traduite du Grec (1).

CE n'est point à Paphos où l'amour établit son empire, c'est dans les lieux où il

(1) Le manuscrit grec dont on a tiré cette traduction, a été trouvé à Sayde en Syrie, où l'on en a donné une copie à un Marchand de la Rochelle.

Digitized by Google

reçoit les vœux les plus tendres. Je vis Eglé : à l'instant même il se fixa dans nos bocages. Que de charmes il y fait naître ! Le Dieu du Jour y est amant de Flore ; on le voit briller de tous les feux qu'il veut porter dans son sein : mais le Zéphyr jaloux les arrête par ses soupirs. Mille Nayades se joignent à lui pour défendre la timide Flore : leur secours la rend plus touchante & plus belle.

Diane vient enfin de sentir le pouvoir du Maître de nos cœurs. Elle surprit un jour le Dieu des Forêts pendant qu'il se baignoit dans une onde pure. Cet objet lui paroît plus digne de ses ris que de sa colere, mais l'Amour que le souvenir des graces du jeune Actéon irrite contre sa fierté, arme son arc d'un trait vainqueur : les yeux de la Déesse se troublent, son cœur est blessé, & les Satyres applaudissent. Depuis ce tems elle soupire sans cesse, & cherche les ombrages épais. O Déesse trop cruelle ! Actéon sera bientôt vengé. Les Sylvains préparent déja leurs antres secrets, & les Dryades y sement de fleurs les gazons les plus verds.

Le style est celui d'un Auteur du bas Empire. Il paroît avoir été corrigé & altéré par des modernes Grecs & Arabes ; car il s'y trouve des corrections dans cette derniere Langue.

Digitized by Google

L'Amour m'a révélé ces secrets cachés aux yeux des Bergers, pendant que je goûtois les charmes du sommeil sous l'ombre d'un Tilleul (1). Je dis à ce Dieu : La reconnoissance plaît aux Immortels : mais quels dons pourrois-je t'offrir ? Eglé m'a ravi le plus précieux de tous. Amour, prends-la pour victime, il n'en est point de si digne de toi ! O Dieu charmant, fais le bonheur d'Eglé : fais qu'elle aime, & qu'elle aime comme moi. Alors je sacrifierai tous les jours une hécatombe sur tes Autels.

M'aurois-tu déja transporté dans ton Temple ? Mais d'où vient la tristesse que j'y vois régner ? Pourquoi ces roses dont tes Autels sont ornés ? Ont-elles perdu leur vif éclat ? Helas ! je ne vois point briller tes feux sacrés ; auroient-ils tous passés dans mon cœur ?

Cependant Eglé me tend les bras. Les Dieux me sont témoins, dit-elle, que je t'aime plus que ma vie. Mais une Divinité jalouse m'a plongée dans les eaux du mortel Achéron : mon cœur seul n'en a point senti l'effet. Je meurs, puisque je n'ai pu te prouver mon amour. Mon ame prête à m'abandonner est déja passée sur

(1) Il y a dans le Grec un Cormier.

Digitized by Google

mes levres : reçois la, cher Lisis, & puisse-t'elle, unie à la tienne, n'avoir plus qu'un même corps pour ne le quitter jamais !

O fils de Venus ! détruis ce cruel enchantement. Prends dans mon cœur tous les feux qu'Eglé y alluma, porte les dans son sein. Tu m'exauces ! Ces beaux myrthes s'agitent & répandent un doux parfum : les voûtes du Temple s'ouvrent. Je te vois, Dieu charmant, sur un trône de roses qu'arrosent sans cesse de leurs larmes l'Aurore & la Volupté. Suis-moi, chere Eglé : pénétrons jusqu'à ce Dieu même. Mais quoi ! tes forces t'abandonnent ! Eglé, ma chere Eglé, ne ferme pas ces beaux yeux. Que ton ame demeure dans le délicieux séjour quelle habite : reçois y plutôt la mienne.

A ces mots, le fils de Venus fit un doux sourire Ne crains plus, dit-il, pour Eglé ; tes feux ont conservé ses jours : ils pourroient les détruire, le froid Acheron même en seroit enflammé. Mais ainsi qu'une fleur tendre & délicate ne peut résister aux ardeurs brûlantes du midi, tant de feux pourroient consumer la sensible Eglé : je veux les appaiser ... A l'instant il répandit des flots de ce nectar qui tient les immortels dans une éternelle yvresse, mais qui n'éteignit nos feux que pour les rallumer

Digitized by Google

plus vivement encore, & leur donner l'immortalité des Dieux.

O ſommeil ſi doux & ſi court ! ô ſonge divin ! ne jouirai-je plus de vos charmantes erreurs ? O bonheur ! dont chaque trait eſt ſi bien gravé dans mon cœur, & ne s'effacera jamais, que ton image délicieuſe ait dans ce moment pour Eglé tous les charmes de la vérité !

Vous, que l'on révere à Gnide, & que la main des Graces a plantés pour orner le Temple du Dieu qu'on y adore, vous, qui cachez ſous vos ombrages les ſecrets que Prométhée ravit aux Dieux, beaux Myrthes, ne ſoyez point jaloux ſi l'Amour vous a dépouillés de quelques rameaux pour couronner mes feux. Je les arroſerai de mes pleurs : en coulant dans vos rameaux, ils rendront mon amour & ma conſtance éternelles comme vous.

Par Paul Stue, Muſicien & Serpent de la Cathédrale de la Rochelle.

Digitized by Google

VERS FAMILIERS

Sur le Mariage.

Pour femme prendra qui voudra
Celles que le Mercure annonce : (1)
J'en veux une qui me plaira,
Ou bien à l'Hymen je renonce.

Si j'aime, si je suis aimé,
Des nœuds c'est le plus respectable :
Par l'intérêt s'il est formé,
En est-il un plus redoutable ?

Amour seul dictoit les accords
Dans cet heureux siecle d'Astrée :
Bon renom, disoit-on alors,
Vaut mieux que ceinture dorée.

Aujourd'hui c'est tout différent,
On prend peu garde à la personne :
Est-elle bien riche, on la prend,
Ne fut-elle belle ni bonne.

Bonne femme ! en fut-il jamais ?
(Diront quelques maris bizarres).
Oui, sans doute, il s'en trouve : mais
De tels oiseaux sont un peu rares.

(1) *Dans le second Volume de Janvier 1756.*

Digitized by Google

Au reste, je ne prétends point
Avoir une femme parfaite :
Or voici, pour être à mon point,
Comme je veux qu'elle soit faite.

Par l'âge soyons assortis,
Ainsi que par le caractere :
Qu'elle n'épouse point son fils,
Et que je ne sois point son pere.

Peu m'importe que chez d'Hozier
Elle ait sa généalogie :
J'honore dans un Roturier
La vertu qui s'y réfugie.

Un Noble, qui de ses ayeux
Vient m'étaler la longue suite,
Est fort peu de chose à mes yeux,
Quand il n'a pas d'autre mérite.

Que de gens traînent de grands noms !
Et que de veaux d'or l'on encense !
A ma future revenons :
Muse, tu prends trop de licence.

Qu'elle ait peu d'apas, j'y consens :
Faut-il être belle pour plaire ?
Qu'elle ait moins d'esprit que de sens :
L'un éblouit, & l'autre éclaire.

Que sans finesse, sans détour,
Elle ne soit point trop naïve :

Digitized by Google

Que, ſans avoir le ton du jour,
Elle ſoit enjouée & vive.

On ſçait qu'à la malice enclin,
Le beau ſexe a droit de tout dire :
Que de ſa part un trait malin
Ne puiſſe ni fâcher, ni nuire.

Ce que femme veut Dieu le veut ;
Ma volonté ſera la ſienne :
Sans conſéquence, s'il ſe peut,
Par fois elle ſera la mienne.

Se gêner ſur tous ſes déſirs,
C'eſt végéter, ce n'eſt point vivre :
Dans l'âge fait pour les plaiſirs,
Qu'avec décence elle s'y livre.

Quand la raiſon les interdit,
Qu'à leur attrait elle s'arrache :
Qu'à ſa famille qui grandit,
En bonne mere elle s'attache.

Qu'elle aime un fils ſans néanmoins
Avoir le foible d'une mie ;
Et que ſa fille, par ſes ſoins,
Dans la vertu ſoit affermie.

De traiter ſes gens ſans hauteur,
Quelle ſe faſſe une habitude,
Et qu'au contraire ſa douceur
Leur faſſe aimer leur ſervitude.

Digitized by Google

En voyant tant de sots Crésus,
D'être moins riche on se console :
Pour envier leurs revenus,
Qu'elle ne soit point assez folle.

Du peu que le sort me donna,
Elle sera bien la maîtresse :
Sçavoir jouir de ce qu'on a,
Du vrai sage c'est là richesse.

J'abhorre un avaricieux ;
Mais je crains tout pour un prodigue :
Qu'à cet excès pernicieux
Sa raison oppose une digue.

Du jeu, fait pour l'amusement,
Que jamais elle ne s'occupe,
Et qu'elle sçache noblement
Y perdre, mais sans être dupe.

Pauvres maris, qu'à votre honneur
Cette passion est funeste !
Combien de femmes, en malheur,
A-t'on vu jouer de leur reste !

Que dans le choix de ses amis
Elle se rende difficile :
Qu'à leurs salutaires avis
Son ame se montre docile.

D'un sentiment trop dangereux
Que son tendre cœur se défie :

Digitized by Google

Que ce cœur toujours vertueux
Au préjugé le sacrifie.

Que je vous plains sexe charmant !
L'homme, qui cherche à vous surprendre,
Vous attaquant à tout moment,
Vous fait un crime de vous rendre.

Asservis aux plus dures loix,
Vos cœurs plus foibles que les nôtres,
Peuvent-ils combattre à la fois
Nos tendres ardeurs & les vôtres ?

Je sçaurois, en mari prudent,
Sur certain article me taire ;
Je ne voudrois pas cependant
Passer pour mari débonnaire.

Que ma moitié fasse si bien,
Que ce soit pour moi lettre close :
Quand on l'ignore ce n'est rien,
Quand on le sçait c'est quelque chose.

Si par son art un Médecin
Vient de ses jours trancher la trame,
Que ce soit l'unique chagrin
Que me cause une telle femme.

DU L. AKAKIA.

A Paris, ce 17 Mars 1756.

Digitized by Google

VERS

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Je crois, Seigneur, ce badinage
Peu digne de votre Lecteur,
Encor moins de votre suffrage.
Mais on peut, sans priser l'Auteur,
En faveur du sujet, faire grace à l'ouvrage.

A Mademoiselle de Car... de Toulouse.

Apprendrez-vous, Sphinx adorable,
Et sans mépris & sans couroux,
Les sentimens qu'a pris pour vous
Un Lecteur peu considérable ;
Grace à mon incapacité,
Je n'ai pas le goût difficile :
Je lis tout sans sévérité.
Au fond de mon rustique azyle,
Où j'encense l'oisiveté,
Un Logogryphe en mauvais style ;
Mal rimaillé, mal fagotté,
N'a jamais excité ma bile,
Ni troublé ma tranquillité.
D'où vient donc que votre critique
Fait naître aujourd'hui dans mon cœur

Digitized by Google

Un tendre intérêt qui s'explique
Et s'anime en votre faveur ?
Voici tout ce que j'en augure :
Le sujet ne me touche en rien ;
Mais je l'éprouve & le sens bien,
J'aime l'Auteur de la censure.
N'allez pas vous en gendarmer ;
Et songez, en Juge équitable,
Qu'il est permis de vous aimer,
S'il vous est permis d'être aimable.
Vous vous peignez par des couleurs
Qui, réunissant tous les charmes,
Vous parent de toutes les armes,
Dont l'Amour se soumet les cœurs.
Si ce portrait est véritable,
Pour la moitié du genre humain
Je vous crois aussi redoutable
Que le fut le monstre Thébain.
De l'Enigme la plus abstraite,
Tel peut briser le voile épais,
Qui doit compter sur sa défaite,
S'il est en butte à vos attraits.
L'esprit, la beauté, la jeunesse
Brillent chez vous tout à la fois :
Qui dit l'esprit, dit la sagesse ;
Et sur ce pied-là, je conçois
Que dans une seule Déesse
Toulouse adore sous ses toits
Les attributs qui dans la Grece

Digitized by Google

Firent le partage de trois.
Ne soupçonnez pas que j'aspire
A m'illustrer par les sermens
Qu'esclaves d'un tendre martyre
Font sur vos Autels mille Amans.
De tous les noms que l'*Epigramme*
Offre à nos yeux dans vos écrits,
Celui de l'amoureux *Pirame*
N'est pas chez moi du plus haut prix.
Presqu'à la fin de mon automne,
Le titre de votre *Mari*
Me conviendroit moins qu'à personne.
Le nom charmant de votre *Ami*
Est le seul que j'ambitionne.
Il faut vous dire un mot de moi,
Afin d'éviter le reproche
De n'être pas de bonne foi,
Et de vous vendre *chat en poche*.
En deux vers, voici mon portrait,
Pendant & contraste du vôtre :
Je suis garçon, vieux & fort laid,
Simple, ignorant, mais bon Apôtre.
Tel est votre ami. S'il vous duit,
Notre marché peut se conclure.
Je me tiendrai pour bien instruit
De mon destin par le Mercure.

15 *Mai* 1756.

Digitized by Google

Comme le Logogryphe de la charmante Toulousaine mérite qu'on s'y intéresse, j'aurois souhaité qu'on y eût corrigé ce Vers de dix syllabes, dont la césure est défectueuse :

Préside à cette admirable structure.

Je crois qu'on auroit pu remplacer ce Vers par celui-ci :

Composa de mon chef l'étonnante structure,

En mettant deux Vers après : *Il conserve*, au lieu de *je conserve*.

Le mot de l'Énigme du Mercure de Juin est le *Cousin*. Celui du Logogryphe *Caractere d'Imprimerie*, dans lequel on trouve *terre*, *rat*, *artere*, *carat*, *ovale*, *crête*, *Cete*, *arc*, *écart*, *rare*, *Tarare*, *rater*, *écarter*, *pacte*, & *acte*.

Digitized by Google

ENIGME.

Jusqu'au milieu du Sanctuaire,
J'ose en tout temps porter mes pas :
Je suis aussi formé pour servir à la guerre,
Sans qu'il me soit permis de paroître aux combats:

Toujours dans la moindre déroute,
J'accompagne tous les Fuiards,
Soit nature ou caprice, au milieu de la route,
Je m'attache aux Drapeaux & non aux Etendards.

Nouvel animal amphibie,
J'habite le feu comme l'eau :
Le croiroit-on ? je suis en vie,
Sans jamais sortir du tombeau.

Je me glisse & deviens utile,
Jusques chez Vénus & l'Amour :
Je vais jouer mon rôle en Ville,
Et des Rois composer la Cour.

Delà, dans un vallon, sur le bord d'un rivage,
Je vole accompagner la flûte & le hautbois :
J'évite des Oiseaux le plus tendre ramage,
Préférant de m'unir aux douceurs de la voix...
En un mot dans ton cœur, au sein de la nature,
Lecteur, regarde bien, tu verras ma figure.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

SOuvent la coupe la plus pure
Contient le plus affreux poison,
Cette comparaison fait assez ma mesure.
Oui, sans vous, Auteur du Mercure,
J'afficherois encor ma réputation.
Mais vous m'avez rendu complice,
Sans le vouloir, de certain vice, (1)
Qui rabaisse beaucoup mon ostentation;
Il dégrade mon origine.
Jusques ici je fus Caton, (2),
Et si chez vous l'on m'examine,
On ne trouve plus que Néron.
Mais quoi! je donne dans l'emphase,
Et je ne suis qu'un vrai fétu;
Passons vîte à la paraphrase,
Décomposons l'individu.
Chez moi, comme chez tout le monde,
On trouve certain animal,
Que le Mahométan regarde comme immonde (3);
Et qui rend l'homme en général,

(1) *Note d'attente, & qu'on ne donnera qu'avec le mot du Logogryphe.*

(2) *Le Censeur.*

(3) *Voyez la troisieme Lettre Persanne de Mehemet-Aly, Serviteur des Prophetes, à Usbec.*

Digitized by Google

Passablement original :
Item, certain déchet sur toute marchandise,
Pour peu qu'elle souffre de crise ;
Une montagne en Beaujolois ;
Un terme honnêtement grivois,
Quand nous voulons traiter de fort peu d'importance,
Avis, leçon, ou remontrance :
De plus, le mot latin du solide élément,
Dont les entrailles entr'ouvertes,
En Novembre dernier, jour des plus solemnels,
Aux tristes Portugais causerent plus de pertes
Que le fléau le plus cruel.
Mais de ce spectacle tragique,
Détournons, cher Lecteur, promptement les regards,
Et qu'une note de musique,
Symbole du plaisir, termine à tous égards
Mon ouvrage logogryphique,
Ta rêverie, & mes écarts.

ENVOI

A Mademoiselle de Car.... Toulousaine, au sujet de sa Lettre inserée au Mercure du mois de Mai 1756, pag. 84.

AImable & jeune Toulousaine,
Vous voulez me bannir de la société (1) ;

(1) *C'est le Logogryphe qui parle.*

Si

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Passablement original :
Item, certain déchet sur toute marchandise,
Pour peu qu'elle souffre de crise ;
Une montagne en Beaujolois ;
Un terme honnêtement grivois,
Quand nous voulons traiter de fort peu d'importance,
Avis, leçon, ou remontrance :
De plus, le mot latin du solide élément,
Dont les entrailles entr'ouvertes,
En Novembre dernier, jour des plus solemnels,
Aux tristes Portugais causerent plus de pertes
Que le fléau le plus cruel.
Mais de ce spectacle tragique,
Détournons, cher Lecteur, promptement les regards,
Et qu'une note de musique,
Symbole du plaisir, termine à tous égards
Mon ouvrage logogryphique,
Ta rêverie, & mes écarts.

ENVOI

A Mademoiselle de Car.... Toulousaine, au sujet de sa Lettre insérée au Mercure du mois de Mai 1756, pag. 84.

AImable & jeune Toulousaine,
Vous voulez me bannir de la société (1) ;

(1) *C'est le Logogryphe qui parle.*

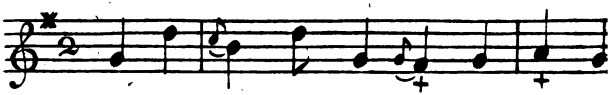
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

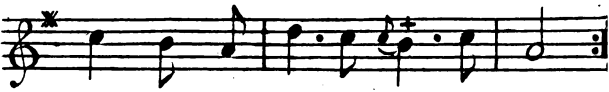
Digitized by Google

CHANSON.

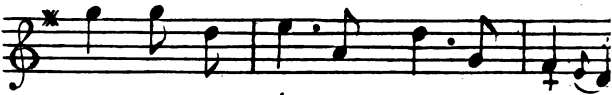
Tendrem.t



Vous fuyez sans vouloir m'entendre



Charmant objet de mes Amours.



Si vous trouvés mon cœur trop tendre

Eglé vous me fuyrez toujours.

Les paroles de M.lle de B xx.
et la Musique par Mad.e Papavoine.
Imprimée par Cournelle. Juillet 1756.

Digitized by Google

Si vous eussiez mieux supputé,
Vous m'auriez juré moins de haine.
Entre une fille & moi, que je vois de rapports !
Pour venir à vos fins, trop perfides Amantes,
Ah ! que de formes différentes,
Prend votre esprit & votre corps !
De vos cœurs la triple enveloppe,
Nous dérobe mille replis ;
Et quand je cherche Pénelope,
Je ne trouve souvent que Phriné, que Laïs.
Pardonnez-moi ce petit coup de griffe ;
Il n'est pas fait pour vous : calmez vos sens émus.
Modele des talens, vous l'êtes des vertus.
Mais je soutiens toujours sans paroître apocryphe,
Qu'une fille en tous sens, n'est qu'un vrai logogryphe.

Par un frere Ignorantin, de la chapelle du Pont d'Is.. en Berry.

CHANSON.

VOus fuyez sans vouloir m'entendre,
Charmant objet de mes amours ;
Si vous trouvez mon cœur trop tendre,
Eglé, vous me fuirez toujours.

Digitized by Google

L'amour pourroit-il se contraindre,
Quand c'est vous qui sçavez charmer ;
Votre rigueur me le fait craindre,
Mais vos yeux me le font aimer.

Sans regrets vous voyez mes larmes ;
Hélas ! que vais-je devenir ?
Si vous me privez de vos charmes
Otez m'en donc le souvenir.

Pour être sous votre puissance
Ai-je mérité vos mépris ?
Plus vous dédaignez ma constance
Plus vous en augmentez le prix.

Ne rendez-vous mon cœur fidele
Que pour mieux faire son tourment ?
Hélas ! que n'êtes vous moins belle,
Ou que ne puis-je être inconstant !

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXTRAIT

De la Princesse de Gonsague ; Roman historique en deux Parties.

MArie-Louise de Gonsague, petite niece de Marie de Médicis, & parente d'Anne d'Autriche, étoit née avec toutes les qualités de la plus grande Princesse & toutes les vertus de la plus aimable femme. Elle n'avoit jamais aimé, parce qu'elle regardoit l'amour comme une passion funeste ; & sans perdre sa prévention, elle aima Cinqmars, ce Cinqmars si célebre sous le regne de Louis XIII, dont tant d'Ecrivains ont parlé avec complaisance, & qui, par son esprit, sa figure & ses grands talens, étoit encore au dessus de l'amour de son Maître & de l'amour des femmes. Gonsague commença à sentir toute la force de sa passion par le murmure de la vertu. L'amour ne paroît point dangereux qu'il ne paroisse criminel. Elle combattit, &

335392

Digitized by Google

ſuccomba. L'attrait des confidences s'offrit comme une conſolation. Une femme de la Cour, déguiſée ici ſous le nom de Flora, avoit ſçu gagner ſon amitié. Ce fut à elle qu'elle ouvrit ſon cœur : mais cette amie perfide, née avec tous les vices, jalouſe de tous les ſentimens, étoit d'autant plus intéreſſée à abuſer de la confiance de la Princeſſe, qu'une jalouſie ſecrete lui faiſoit des tourmens des vertus de ſon auguſte Rivale ; titres de préférence, toujours redoutés à proportion qu'on eſt vicieux. Le triomphe de Cinqmars ſeroit toujours reſté entre Gonſague & Flora, s'il n'avoit été qu'aimable ; mais il aimoit, & une femme n'a plus aſſez de force pour taire ſon ſecret, lorſqu'elle n'eſt plus défendue par la crainte de n'être pas ſincérement aimée. Ce mérite brillant, qui n'auroit pas ſuffi pour éblouir une raiſon éclairée, ſuffit pour embraſer un cœur juſtifié par le retour. Raſſurez tous deux par ce rapport, par cette voix ſympatique du cœur, qui bannit en même temps la crainte des rigeurs & la crainte de l'impoſture, tous deux ſe prêterent encore des forces par les plus tendres regards, & tous deux en ſe jurant qu'ils s'aimeroient toujours, ſentirent autant la perſuaſion que l'amour. La Princeſſe n'ayant jamais aimé, croyoit

Digitized by Google

peut-être que tout l'amour étoit dans le ſentiment. Elle fut bientôt détrompée par un Amant qu'elle mettoit elle-même, par ſa tendreſſe, hors d'état de reſpecter ſon erreur. Cinqmars tomba malade, & privé de voir tout ce qu'il aimoit, il oſa ſolliciter cette vue précieuſe. L'amour fut conſulté, mais la décence l'emporta. La Princeſſe confia tous ſes regrets au papier & à Flora, qu'elle chargea de conſoler ſon Amant par l'expreſſion de tout ce qu'elle ſouffroit à ſe priver d'aller chez lui. Cinqmars ſentit intérieurement qu'il ne devoit pas ſe plaindre, & ne s'en plaignit pas moins. Lorſqu'il fut rétabli, il exigea un tête à tête. L'abſence fait mille droits à un Amant aimé. Gonſague conſentit à le recevoir chez elle dans la nuit. Reſpectée juſqu'alors par un Amant moins ſcrupuleux qu'habile, elle ne croyoit accorder qu'une faveur. Il arrive; c'eſt par elle-même que la porte lui eſt ouverte : ce premier bienfait décide tout ſon danger. Cinqmars qui n'apperçoit point de témoins, qui voit toute la foibleſſe d'une femme, ne ſent & n'écoute que les raiſons d'en abuſer. Son premier tranſport annonce toute ſa réſolution : mais le plus tendre amour eſt dans ſes yeux, & Gonſague n'y voit point le crime. Il embraſſe ſes genoux,

Digitized by Google

la serre dans ses bras : toute sa passion parle à la fois, toute sa personne l'exprime. La Princesse en voit les mouvemens, & n'en est point effrayée, en adore les expressions, & les sent passer dans son cœur : le trouble les suit : il écarte la réflexion ; les yeux sont eux-mêmes troublés. Cinqmars l'entraîne vers un canapé ; elle ne le voit point, elle ne sçauroit le voir : tous ses sens lui font une égale trahison. Il n'y a qu'une derniere témérité qui puisse ramener ses esprits : Cinqmars ose se la permettre, & Gonsague est sauvée. Quel moment succede à un moment si doux ! La vertu, en détruisant son bonheur, ne lui en paroît pas moins respectable : elle la sent agir dans son cœur, & tout son plaisir, toute l'ivresse de son Amant sont sacrifiés à l'autorité des remords. Elle se plaint d'un égarement qu'elle ne conçoit que parce qu'elle en rougit, & elle a la consolation de n'avoir point à menacer pour se voir respectée. Cinqmars accoutumé aux faveurs, instruit par les femmes de la foiblesse des femmes, aimé, adoré, amoureux de celle de toutes en qui la passion lui ait jamais paru plus vraie & plus vive, n'en distingue pas moins la vérité dans ses reproches. Il s'accuse, s'impose les peines qu'il paroît mériter ;

Digitized by Google

& quoique conservant dans les yeux le regret de n'avoir pu se rendre plus coupable, il se fait pardonner de l'être devenu. Gonsague honteuse & triste, se retira dans un Couvent : si près encore du précipice où elle avoit failli de tomber, elle ne croyoit pas pouvoir fuir assez tôt. Cinqmars étoit charmant, & il n'y avoit que la fuite qui pût être une résistance certaine. Mais elle éprouva bientôt que l'amour dévance dans la solitude les cœurs que la crainte de son pouvoir y conduit. Cinqmars désespéré, écrivoit les lettres les plus passionnées : il falloit le rejoindre ou le perdre par un désespoir qu'elle ne pouvoit blâmer. Quelle alternative quand on est aussi vertueuse que sensible ! Pour concilier l'amour & la vertu, elle prit la résolution de l'épouser. Les plus grandes Charges, l'excessive amitié du Cardinal Ministre, & l'amour déclaré de son Maître, répandoient sur lui un si grand éclat, qu'il devenoit permis à une grande Princesse de l'élever jusqu'à elle. Sans lui dire d'abord sa résolution, elle lui écrivit tout ce que la passion peut dicter de plus consolant ; & dans cette lettre, elle lui en annonçoit une qu'il recevroit bientôt, & dans laquelle il trouveroit un secret qui l'étonneroit & combleroit son bonheur. Elle n'eut

Digitized by Google

pas la même discrétion avec Flora, à qui elle confioit aveuglément toutes ses pensées & tout son amour. Celle-ci qui nourrissoit une violente passion pour Cinqmars, & à qui la jalousie & l'amour effrené du plaisir donnoient le courage de toutes les trahisons, ne songea plus qu'à se satisfaire & à se venger. Cinqmars vivoit dans l'impatience de recevoir cette lettre, qui devoit renfermer sa destinée : il la reçut, & ce qu'elle contenoit rendit son étonnement plus grand encore que son bonheur. Gonsague lui apprenoit que vaincue par ses désirs, elle consentoit à les partager : elle l'invitoit à se présenter dans la nuit à la porte de son appartement. C'est par Flora qu'il reçoit cette lettre : elle est dans la confidence, & rien n'est moins équivoque. Il se laisse en tout conduire par elle. Le moment qui doit couronner sa flamme n'arrive point assez-tôt au gré de la perfide confidente. Il arrive enfin : le crime qu'il couronne est couvert des voiles les plus impénétrables, & Cinq-Mars n'est désabusé que par les rayons du jour. Il éclate en voyant Flora à la place de Gonsague : il veut se porter à toutes les extrêmités ; mais il est jeune, elle est belle ; il est adoré, il vient de goûter des plaisirs vrais qu'il se rappelle, des plaisirs que

Digitized by Google

Gonſague lui refuſe & que Flora doit inſpirer. Il écoute la coupable après l'avoir menacée, il la plaint d'aimer ſi vivement, & la pitié lui donne autant de foibleſſe que Flora peut en eſpérer. Sans l'aimer, il conſent à un commerce ſecret avec elle : ce commerce le perd. Il eſt ſurpris par Gonſague dans les bras de Flora : il eſt jugé avec toute la ſévérité par une Amante avilie. Il a beau faire éclater ſes remords, il n'eſt ni cru, ni écouté : il ne doit point l'être, il le ſent, & tout ſon déſeſpoir ſe tourne en fureur contre Flora : celle-ci devient ſon ennemie; elle a trop de vices pour ſe rendre juſtice, & la ſoif de la vengeance ſuccede à la ſoif du plaiſir. Il va lui devenir facile de le perdre : elle a des intelligences avec le Cardinal, & le Cardinal jaloux du grand mérite & de la prodigieuſe faveur de Cinqmars, le déteſte autant qu'il l'a aimé. Elle confie à ce Miniſtre tous les ſentimens de la Princeſſe, ſa paſſion & ſon courroux. Celui-ci ſouhaitoit ardemment ſon mariage avec Caſimir, Roi de Pologne, auquel elle n'avoit jamais voulu conſentir. Connoiſſant le cœur humain & ſes contraſtes trop naturels, il eſpere que dans ſon dépit, elle acceptera la main qu'elle a obſtinément refuſée. Il n'eſt point trompé dans ſon

Digitized by Google

attente. Gonſague n'étant plus à elle-même, donne ſa parole & croit ſouhaiter que ce mariage s'accompliſſe. Le bruit en eſt bientôt répandu. Cinqmars veut mourir, & ne cache point ſa réſolution. Gonſague l'aime toujours; mais ſon amour même eſt ce qui contribue le plus à ſon inflexibilité. Flora ne hait point encore Cinq-Mars : un reſte d'amour fait naître une eſpérance folle; elle s'imagine que ce malheureux Amant, perdant la Princeſſe ſans retour, pourra conſentir à l'épouſer, ſi elle peut trouver un moyen de l'y contraindre : ce moyen s'offre bientôt. Depuis que le Cardinal haïſſoit Cinqmars, Cinqmars le haïſſoit à ſon tour, & d'autant plus que ce Miniſtre impérieux & vindicatif cherchoit tous les jours à l'accabler des débris de ſon pouvoir. Dans un des accès de cette haine tumultueuſe, il étoit entré dans une conjuration faite par l'Eſpagne contre ſon ennemi. Par une ſuite d'événemens imprévus, la liſte des Conjurés tombe dans les mains de l'indigne Flora : elle peut eſpérer d'aſſervir un Amant, elle peut perdre une Victime. Elle lui montre les armes dont elle eſt pourvue, & lui laiſſe le choix de ſon ſupplice. Cinqmars répond avec toute la colere d'un homme au déſeſpoir, qui la déteſte & la mépriſe :

Digitized by Google

ſon refus eſt l'arrêt de ſa mort. Elle porte au Cardinal la liſte fatale : Cinqmars eſt arrêté. Gonſague inſtruite, emploie tout pour ſauver un Amant qu'elle aime alors plus que jamais, & qu'elle ſçait n'avoir été infidele que par les artifices de Flora. Elle va ſe jetter aux genoux du Roi, & réveille en effet en lui les ſentimens ſi tendres qu'il a eus pour ſon Favori. Mais Cinqmars déſeſpéré d'avoir perdu par ſon crime tout ce qu'il aimoit, a trop négligé le ſoin de ſon pardon ; & lorſque Louis voudroit lui pardonner, il eſt déja la Victime du Cardinal. Louis pénétré de douleur, accable de reproches ſon Miniſtre dont la mort prochaine eſt attribuée au chagrin qu'il eut de ſe voir maltraiter par un Roi dont il avoit été ſi long-temps le Maître. Flora meurt auſſi par une chûte, que l'on regarde, aſſez naturellement, comme une punition de ſes crimes, parce qu'elle eſt naturelle, quoique la cauſe ne le ſoit pas. Mais Gonſague épouſe Caſimir, & cela fâche le Lecteur, qui s'eſt plu à la regarder juſqu'à la fin comme une Héroïne.

Ce Roman eſt intéreſſant. Il eſt l'ouvrage d'un cœur tendre & d'une imagination délicate : il amuſe, il attendrit. On applaudit à la contexture des faits, & l'on

Digitized by Google

applaudiroit à la vraisemblance des caracteres, qui est le point important d'un ouvrage d'imagination, si celui de Flora ressembloit, par le ton, à tous les autres. Il est outré, il revolte : elle a des vices qui n'étoient pas nécessaires au rôle qu'on lui fait jouer ; l'avarice infâme, par exemple, & l'excès de cruauté. On invite l'Auteur à continuer & à faire encore mieux. Son Roman annonce moins une plume qui commence, qu'un esprit qui promet beaucoup.

Ce Roman se trouve à *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

Le Dictionnaire Portatif, Historique, Géographique & Moral de la Bible, que nous avons annoncé dans le Mercure de Juin, & qui se trouve à *Paris* chez *Musier*, Quai des Augustins ; se vend aussi à *Auxerre*, chez François *Fournier*, Imprimeur-Libraire, près l'Horloge.

Histoire intéressante, ou Relation des Guerres du Nord & de Hongrie, au commencement de ce siecle, seconde Partie ; à *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756. La premiere Partie contient ce qui s'est passé de plus considérable dans le Nord, depuis l'année 1700, jusqu'en

Digitized by Google

1710, avec le caractere des Princes qui y ont eu part, & plusieurs particularités curieuses sur le Roi de Suede Charles XII, sur le Czar Pierre le Grand, &c.

L'Avertissement nous assure que ce morceau est d'un Ambassadeur de France, & qu'il est aussi vrai qu'il est bien écrit. La seconde Partie comprend ce qui s'est passé dans la Guerre de Hongrie, depuis le commencement de la campagne de 1705, jusqu'au mois de Mars 1708. Cette Relation, suivant le même Avertissement, est encore l'Ouvrage d'un homme en place. Si elle est moins élégante que la premiere, elle a l'avantage d'être intéressante par les faits, par le développement des motifs de la Guerre de Hongrie, & par le véritable caractere du Prince Ragotski, dont on a tant parlé, & qu'on a si mal peint jusqu'à présent.

LETTRES d'un Citoyen sur la permission de commercer dans les Colonies, annoncée pour les Puissances neutres.

Externo robore crescet. *Claud.* 1756.

Il a déja paru quatre Parties de ces Lettres, dont nous ne sçaurions faire une annonce trop favorable. Elles le méritent doublement par l'importance de la matiere, & par la maniere dont elle est discutée.

Digitized by Google

PRINCIPES sur la nullité du Mariage pour Cause d'Impuissance ; par M ***, Avocat au Parlement ; avec le Traité de M. le Président Bouhier, sur les Procédurés qui sont en usage en France, pour la preuve de l'Impuissance de l'homme, & quelques pieces curieuses sur ce sujet. *A Londres* ; & se trouve à *Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques, à la Science, 1756.

Suite des Livres nouvellement arrivés chez le même Libraire, annoncés dans le précédent Mercure.

Manfredi (Eust.) Ephemerides, in-4°. 2 vol. Bononiæ, 1750.

Zinnani (G.) della vova è de i nidi degli Uccelli ed osservazioni sopra varie specie di Cavallette, in-4°. fig. Venezia, 1727.

Blanchini (Fr.) de instrumentis veterum musicis, & de musica veterum, in-4°. Romæ, *fig.* 1742.

Pasquini (G. Cl.) opere, in-4°. Aresso, 1751.

Poesie di Fr. Lorenzini, in-8°. Palestrina, 1747.

Tacquet (And.) Elementa Euclidea Geometria & Trigonometria, cum addit. Guill. Wiston, & Trigonometria Spherica Rog. J. Boscowisch, & Sectiones conica G.

Digitized by Google

Grandi, in-8°. 2 vol. fig. Romæ, 1745.

Novelle di Francesc. Sacchetti, in-8°. 2 vol. Firenze, 1724.

Scilla (*Aug.*) *de Corporibus marinis & de Glossopetris*, in-4°. *fig.* Romæ, 1752.

Gravina, (*Vinc.*) *della Ragion Poetica*, in-8°. Napoli, 1731.

Ciceronis opera ex editione Oliveti, in-12. 20 vol. Glasquæ, 1748.

Taciti (*C.C.*) *Opera*, *ex editione Gronovii*, in-12. 4 vol. Glasquæ, 1753.

Thucydidis oratio funebris periclis & de peste, in-12. *gr. & lat.* Glasguæ, 1755.

Euripidis Orestes, *gr. & lat. post Barnesium*, in-8°. Glasquæ, 1753.

Poetæ Latini minores post Burmannum; *scilicet G. Faliscus*, *Menesianus*, *Siculus*, *Rutilius*, *Samonicus*, *Marcellus*, *Famicus*, *Sulpicia*, in-8°. Glasquæ, 1752.

Theocriti quæ extant post Acinsium, *græcè*, in-4°. Glasquæ, 1746.

Idem, in-8°. ibid. *& eodem anno*, *gr. & lat.*

Sallustius, *post edit. J. Cortis*, Glasquæ, 1751.

Dissertation sur le commerce, par Belloni, traduit de l'Italien, *in*-8°. *La Haye*, 1755.

Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts, *in*-8°. *tom.* 1, 2, 3, & la premiere

Digitized by Google

partie du 4e, *in*-8°. *La Haye*, 1754.

Essais sur la Fortification, *in*-8°. *fig. La Haye*, 1755.

Recueil de pieces sur l'inoculation, *in*-8°. *La Haye*, 1755.

SENTIMENT d'un Harmoniphile sur différens ouvrages de Musique, seconde partie, *à Paris*, chez *Jombert*, *Le Loup*, *Lambert*, & *Duchesne*. Prix 1 liv. 4 s.

COLLECTION de Décisions nouvelles & de Notions relatives à la Jurisprudence présente, par M. Denisart, Procureur au Châtelet de Paris, Tome VI & dernier.

Nous avons toujours annoncé cette collection comme un très-bon ouvrage, mais quelque bien que nous ayons dit des premiers vol. Nous croyons que les derniers sont encore meilleurs. L'Auteur paroît plus maître de sa matiere dans ceux-ci, & en général, il nous semble que les principes y sont développés & rendus avec plus d'ordre & d'énergie que dans les premiers.

Tout ce que dit M. Denisart dans ce sixieme volume, est concis, méthodique & clair. A l'Art. Sacrement, il se contente de rapporter les dispositions des derniers Reglemens intervenus sur cette matiere, sans proposer aucune réflexion : mais partout ailleurs, on trouve non seulement

Digitized by Google

des notions ſur la Juriſprudence, comme l'annonce modeſtement le titre de l'ouvrage; mais des principes généraux ſur chaque matiere civile, criminelle & canonique, relative au texte de l'Article, appuyés ſur des déciſions nouvelles qui ne ſe trouvent nulle part.

Les Articles qui nous ont paru les plus utiles & les plus importans ſont ceux où M. Deniſart traite de Saiſies-Arrêts, des Saiſies Exécutions, des Saiſies-Féodales, des Saiſies-Réelles, des Séparations entre mari & femme, des Sépultures, des Sorciers, des Subrogations, des Subſtitutions, des Succeſſions, des Tailles, des Terriers, des Teſtamens, des Tuteurs, des Ventes, du Viſa, des Viſites des Evêques, & des Vœux. Ce dernier Article & celui des Succeſſions, nous ont même paru ſupérieurs à tous les autres.

Au reſte, nous ne pouvons rien dire de mieux en faveur du livre de M. Deniſart, que d'annoncer que le débit en eſt prodigieux, & que l'Auteur a la gloire d'être cité non ſeulement par les Avocats du Tribunal même dans lequel il n'eſt que Procureur, mais encore au Parlement : c'eſt un honneur qu'on ne fait guere aux Juriſconſultes vivans, parce que leurs ouvrages ont ordinairement beſoin d'un long

Digitized by Google

noviciat pour acquérir la confiance publique : c'eſt un honneur enfin, qui ne ſe fait guere aux Procureurs, parce qu'il eſt rare & très-rare de les voir prendre la route qu'a ſuivie M. Deniſart.

Il n'eſt pourtant pas le ſeul des Procureurs au Châtelet, qui ait enrichi la République des Lettres. M. Deſmarquets ſon Confrere, a auſſi donné un Ouvrage qui a pour titre, *Style du Châtelet*, & qui a été ſi bien reçu du Public, qu'on en a fait ſept à huit éditions depuis environ 25 ans. Ainſi, on peut dire en général, que ſi les Procureurs ne font guere de livres, ils les font bons & utiles, quand ils s'élevent au deſſus de leur profeſſion.

LETTRE

De M. l'Abbé Picault de la Rimbertiere, à l'Auteur du Mercure.

JE ne doute point, Monſieur, que ce ne ſoit entrer dans vos vues & dans vos ſentimens, que d'uſer avec vous de cette liberté littéraire que vous ne permettez pas ſeulement, mais que vous applaudiſſez en tous ceux qui ont recours à vous. Pour moi, je le fais avec d'autant plus de confiance, que j'ai reconnu pluſieurs fois l'u-

Digitized by Google

tilité qu'il y a de se soumettre à vos lumieres. L'ouvrage que je vous présente aujourd'hui, & où le public, je pense, pourra prendre quelque intérêt, ne m'a encore coûté qu'une longue suite de recherches, digérées cependant de maniere à en former bientôt un volume qui aura pour titre, *Traité historique des inventions, des découvertes, & des usages depuis l'origine du monde, avec plusieurs Anecdotes & faits intéressans, &c.* Pline, & surtout Polydore Virgile, ont été les modeles que je me suis appliqué davantage d'imiter, & qui m'ont souvent fourni les connoissances que je désirois. J'ai cru, pour vous donner une idée juste de cet ouvrage, devoir transcrire ici un Article pris indifféremment, lequel j'ai l'honneur de vous adresser, en vous priant de me faire connoître votre sentiment par la voie du Mercure.

Je suis, Monsieur, &c.

P. D. L. R.
Chanoine de l'Eglise d'Orléans.

A Orléans, ce 24 Mai, 1756.

ARTICLE SEPTIEME.

Qu'elle fut la matiere dont on s'est servi successivement pour écrire avant l'usage du

Digitized by Google

papier si nécessaire pour conserver à la postérité les actions & les ouvrages des grands hommes ; on a vu l'industrie humaine employer successivement différentes sortes de matieres pour écrire. D'abord ce fut sur des feuilles que les premieres productions de l'esprit furent tracées, *in palmarum foliis primò scriptatum fuisse.* Plin. Lib. 13, cap. 11. (1)

Idée naturelle qui en fit éclorre une autre d'écrire sur la peau la plus déliée qui se trouva sous la premiere écorce des arbres. Dans des siecles plus raffinés que ces premiers, on s'avisa de former des volumes

(1) Les Indiens ont conservé long-tems cette façon d'écrire sur des feuilles de différens arbres sauvages qu'ils appelloient feuilles de palmiers, à cause de la ressemblance. Le palmier, au rapport de Guilandin, ne croissant point dans les Indes, ils s'y prenoient ainsi : Après avoir rassemblé plusieurs de ces feuilles, sur lesquelles avec une aiguille ils avoient écrit les choses qu'ils croyoient dignes d'être conservées à la mémoire : ils les tailloient toutes également, en perçoient ensuite l'extrêmité, & y ajustoient deux bâtons égaux : alors les feuilles ainsi rangées dans leur ordre, formoient une espece de relieure qui n'étoit pas désagréable. Ils avoient grand soin d'y pratiquer des liens, à la faveur desquels & moyennant plusieurs nœuds, ils tenoient ces écrits soigneusement fermés : il est à croire qu'ils ont procuré quelque avantage à l'histoire.

Digitized by Google

de différentes sortes de métaux, en plomb, en cuivre, en argent (1); c'est ce qu'on peut remarquer au chap. 19 du Livre de Job, qui désire que ses paroles soient écrites sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau, *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? Quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo & plumbi lamina, &c.*

Les particuliers cependant écrivoient assez communément sur des tablettes de bois revêtues de cire avec une aiguille de fer, ou avec la dent d'un animal, quelquefois simplement sur du bois avec des pierres de différentes couleurs, d'autres sur des tablettes faites de toile, non qu'elles fussent précisément de toile, mais parce qu'on en colloit sous les feuilles dont

(1) En 1751, & les années suivantes, en fouillant les ruines d'Héraclée, on en trouva un semblable. Ce volume étoit fait de lames d'argent, minces comme du papier, & dont le caractere étoit grec: comme il paroissoit un peu mutilé, on craignoit, avec raison, en le déroulant pour le lire, de l'effacer encore davantage. On sçait que ce fut la premiere année de Titus & la soixante-dix-neuvieme de l'Ere Chrétienne, qu'Héraclée & plusieurs autres Villes périrent par l'irruption du Mont Vésuve, & dont les cendres étoufferent Pline le Naturaliste. Ce volume en argent dont je viens de parler, a été placé dans le Cabinet du Roi de Naples & des deux Siciles.

Digitized by Google

on se servoit pour les garantir de boire l'encre, & empêcher qu'elles ne se déchirassent dans la main. Ils usoient pour cela d'un léger pinceau, & leur encre n'étoit autre chose que du charbon fait de cœur de pin pulvérisé dans un mortier, & détrempé auprès du feu ou au soleil avec de la gomme pour lui donner de la consistance. Polignores & Mycon, Athéniens, l'un & l'autre excellens Peintres, passent pour être les premiers qui ayent fait de l'encre de marc de raisin que l'on nomma *Trygi-num* (1), qui veut dire, fait de lie de vin. Les Empereurs & les Rois écrivoient avec une encre pourprée, qui étoit composée de coquilles pulvérisées & du sang tiré de la pourpre, mêlé ensemble; il n'étoit permis qu'à eux d'écrire avec cette encre appellée par les Latins *encaustum*. Pline fait une remarque assez extraordinaire, que les Parthes ne se servoient d'aucune de ces matieres, mais qu'ils brochoient leurs lettres sur du drap ou sur de la toile en façon de broderie lorsqu'ils vouloient écrire, usage qui n'étoit guere commode pour faire de longs ouvrages. Enfin de toutes ces différentes matieres qui ont servi à écrire dans presque tous les âges du monde, il faut convenir qu'il n'y en a

(1) τρύγιον.

Digitized by Google

point qui ait eu plus de cours que le *papyrus*, dont le papier tire ſon nom, découvert par les Egyptiens pluſieurs ſiecles même avant qu'Alexandre le Grand eût fait la conquête de l'Egypte, quoi qu'en diſent Pline, Polidore Virgile & Pancirole, ce que prouve avec une profonde érudition Melchior Guilandin (1). Le Papyrus eſt un arbre qui croît dans les marais de l'Egypte. Les meilleures feuilles dont on ſe ſervoit pour écrire, étoient celles qui ſe prenoient au cœur de l'arbre (2), & on les nommoient ſacrées, parce qu'on les employoit ſeulement aux livres deſtinés à leur culte religieux : mais depuis, pour flatter l'Empereur Auguſte, on les nomma les feuilles d'Auguſte, & celles qui n'étoient pas de cette même beauté, on les appelloit Liviennes en faveur de l'Impératrice Livie, femme d'Auguſte.

Après ces deux genres de feuilles de Papyrus, les Amphithéatriques étoient fort recherchées, on les nommoit ainſi à cauſe de l'amphithéâtre où on les fabriquoit ; mais l'Empereur Claudius Céſar défendit les feuilles ou le papier d'Auguſte, com-

(1) Melchior Guilandinus, in Tractatu de Papyro.

(2) Plinius, in Lib. 13., cap. 12.

Digitized by Google

me étant trop mince, ne pouvant endurer la plume, & rendant l'écriture de très-mauvaise grace. Il ordonna donc de fortifier ce papier, de le faire plus épais & plus large, de maniere que le papier moyen avoit un pied de largeur, & le plus grand un pied & demi; quant à l'épaisseur, il étoit de trois feuilles de Papyrus, collées & ajustées l'une sur l'autre. On avoit soin, après avoir mis ce papier en presse, afin que les feuilles se joignissent mieux, de le lisser avec une dent ou avec une coquille, & ensuite de le rogner. On jugeoit de sa beauté, lorsqu'il étoit bien blanc, lissé & fin comme on fait aujourd'hui par rapport au nôtre. Pour ce qui étoit du papier qu'on désiroit avoir pour servir à des enveloppes de marchandises ou autres choses semblables, on se servoit de la plus grosse teille qui est celle qui se trouve la plus proche de l'écorce du Papyrus, mais sur laquelle on ne pouvoit écrire.

Les Chartres si renommées des Anciens, étoient aussi fabriquées de la teille la plus proche de l'écorce du Papyrus, mais on y donnoit un apprêt différent : on colloit plusieurs grandes feuilles l'une sur l'autre, on les exposoit ensuite au soleil pour sécher, & comme la trop grande chaleur les faisoit recoquiller & former quelques plis, on les

les redressoit au marteau, tant pour les étendre, que pour les rendre plus unies. C'étoit sur de semblables Chartres qu'étoient écrits les ouvrages de Cicéron, de Virgile, & les livres de l'Empereur Auguste, qui ont duré jusqu'au tems de Pline qui dit les avoir vus plusieurs fois.

Nous remarquons encore ici qu'il y avoit des livres écrits sur des intestins d'animaux, que l'Illiade d'Homere, son Odissée avec l'histoire des Héros de son temps, l'étoient en lettres d'or sur ceux d'un dragon long de 120 pieds, & que ces livres furent brûlés avec la fameuse bibliotheque de Constantinople composée de cent vingt mille volumes.

Pour ce qui concerne le parchemin, Pline, Varron, Polydore Virgile & Parcirole, l'attribuent à Eumenes, autrement dit, Attalus, Roi de Pergame, qui voyant que Ptolemée, Roi d'Egypte, ennemi de la gloire & de la science des autres Ptolemées ses prédécesseurs, avoit ruiné tous les Papyrus & Chartres du pays, fut contraint d'user de parchemin, qu'on pratiqua d'abord à Pergame, d'où il tire son nom, selon nos Auteurs, ensuite dans tout le monde. Néanmoins ce sentiment me paroît avec assez de fondement, contredit par Josephe l'Historien dans le 12e

Digitized by Google

Livre des Antiquités Judaïques, où il rapporte que le Grand-Prêtre Eléazar envoya à Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, soixante & douze hommes de Judée chargés des livres de leur loi écrite sur parchemin pour les traduire en grec. Si cela est ainsi, comme il n'y a pas lieu d'en douter, alors il faut convenir que le parchemin étoit inventé longtemps avant Eumenes, mais que ce qui peut avoir contribué à l'en faire regarder comme l'inventeur, est qu'il en fit préparer une quantité prodigieuse dont l'Asie & la Grece lui furent redevables.

Au défaut de toutes les différentes matieres dont je viens de traiter, la toile (1) lavée, trempée, broyée en des moulins à eau, sous des marteaux de bois, & mêlée avec de la colle, a été une invention aussi surprenante que les premieres. L'usage qui s'en est fait depuis dans la plus grande partie de l'Europe, n'a pas moins donné d'étonnement aux Nations chez les-

(1) Le papier en France se fait avec du vieux drapeau qui, lavé, trempé, broyé dans des moulins à eau sous des marteaux de bois, ne paroît plus que comme de l'eau trouble : on enleve la superficie avec un moule fait de fil de fer très-délié : on l'égoute, on le laisse sécher entre deux pieces de serge qu'on tient très-fort en presse, & on le colle, afin qu'il ne boive point.

Digitized by Google

quelles on le transportoit. Aujourd'hui il est connu dans presque tous les Pays du monde ; cependant les Chinois & les Arabes se servent encore de certaine soie non tissue, sur laquelle on peut facilement écrire ; ce qu'il est aisé de voir par les lettres que les Missionnaires écrivent de ces pays-là. Au reste, quoique le temps de la découverte du papier dont nous nous servons, ne soit pas bien certain, on le fait cependant monter à plus de 600 ans (1). Ceux qui conservent des titres qui passent ce tems, sont ou sur vélin ou sur ce papier d'Egypte dont j'ai fait mention.

Nous exhortons l'Auteur à remplir son projet. Nous croyons qu'un tel ouvrage ne peut manquer d'être intéressant, & qu'il doit piquer non seulement la curiosité des Sçavans, mais encore celle des gens du monde. Mais il seroit à souhaiter que le style fût un peu plus soigné.

(1) Clovis II, Roi de France, trois ans avant sa mort, avoit accordé au Monastere de S. Denis en France, un privilege qu'on y conserve encore en original, écrit sur du papier d'Egypte, & dont l'écriture, le style & l'ortographe marquent la barbarie du siecle.

Digitized by Google

*Suite des RÉFLEXIONS sur les trois premiers Tomes de l'*Histoire de la Ville & de tout le Diocèse de Paris, *par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; pour servir d'éclaircissemens & de supplément aux* Nouvelles Annales de Paris, *par Dom Toussaint du Plessis, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.*

IV. *Tome I, pag.* 3. » Ceux que l'on re-
» garde comme les premiers successeurs de
» S. Denys, sont 1°. Mallo, le même peut-
» être que S. Mallon, qui aura depuis éten-
» du son zele apostolique jusqu'à Rouen :
» 2°. Massus, qui peut aussi être le même
» que Maximus, lequel mourut dans le
» pays des Morins, en y prêchant l'Evan-
» gile ».

Réflexions. Ces deux *peut-être*-là ne nous donnent aucun éclaircissement solide, puisque si Mallo peut être le même que S. Mallon, & Massus le même que Maximus, il se peut faire aussi qu'ils ne soient pas les mêmes. Au reste l'Eglise de Paris n'a point mis son évêque Mallon au rang des Saints; celle de Rouen au contraire a décerné un culte public à son saint Mallon, ou plutôt

Digitized by Google

Mellon. N'est-ce pas là au contraire une raison de présumer que ce sont deux Evêques très-différens l'un de l'autre, & qu'il ne faut pas les confondre ?

V. *Même page.* « Nous n'avons point de » monument plus ancien que le Xe siecle, » qui nous fournisse une liste d'Evêques » successeurs de S. Denys, où se trouvent » Mallo, Massus, Marcus, Adventus & » Victurinus. On dressa cette liste vers l'an » 940 ».

Réflexions. C'est ce qu'on peut ajouter sur le témoignage de M. l'Abbé Lebeuf à la page 80 de mes Annales, où je me contente d'observer que ces sortes de notices ou de catalogues d'Evêques ont été dressés trop tard pour mériter le nom de pieces authentiques.

VI. *page* 5. « Je n'ai point balancé à re- » vendiquer ici en faveur de l'Eglise ca- » thédrale de Paris, la piece de vers que » Fortunat a intitulée *de Ecclesiâ Pari-* » *siacâ, &c.* »

Réflexions. Je me suis exprimé trop foiblement à ce sujet à la page 56, en laissant douter si cette piece de vers ne regarderoit pas plutôt l'Eglise de S. Germain des Prés que la cathédrale. M. l'Abbé Lebeuf prend certainement ici le bon parti ; & il me semble que les raisons sur lesquelles il s'ap-

Digitized by Google

puie sont sans réplique. Ainsi Gislémar s'est trompé, & a entraîné dans l'erreur M. l'Abbé de Vertot.

VII. *page 6.* « Je soupçonne Gislémar » d'avoir attribué à l'église de S. Germain » des Prés, ce que l'on avoit dit de S. Ger- » main l'Auxerrois, que le vulgaire avoit » appellé longtemps S. Germain *le Téret*, » c'est-à-dire, *le Rond*, & par corruption, » S. Germain *le Toret*, puis S. Germain *le* » *Doret* ».

Réflexions. M. l'Abbé Lebeuf n'a point assez approfondi cette conjecture, qui est toute entiere d'imagination; & dans ces matieres-ci l'imagination seule est un mauvais guide. L'église de S. Germain l'Auxerrois s'appelloit en latin dès le IXe siecle au plus tard, *Ecclesia S. Germani Teretis.* Accordons à M. Lebeuf que dans la Langue Françoise du même temps, on l'appelloit *S. Germain le Téret.* On ne sçauroit lui accorder de même que ce nom ait dégénéré si promptement en *Toret*, & de-là aussi promptement encore en *Doret*, que Gislémar qui vivoit à la fin du même IXe siecle, ait pu s'y méprendre jusqu'au point de substituer le mot latin *inauratus* à l'ancien mot *Teres.* La preuve du contraire saute aux yeux. Tant s'en faut que du tems de Gislémar ce mot *Teres*, qui servoit à distinguer nom-

Digitized by Google

mément l'église de S. Germain l'Auxerrois de celle de S. Germain des Prés, eût déja souffert aucune altération qui pût donner lieu d'en faire un synonime d'*inauratus*, que le Moine Abbon qui publia son poëme sur le siegé de Paris, en 898 au plus tard, & qui emploie deux fois ce mot en parlant de l'église même de S. Germain l'Auxerrois, (*Lib. I*, 175, *& Lib. II*, 35.) l'explique dans sa glose par *rotondus*. Mais, dit M. Lebeuf, Gislémar vivoit au XIe siecle, non dans le IXe. C'est ce que nous examinerons plus bas N° LVII; & en attendant, je dis qu'au XIe siecle même, on pouvoit si peu s'y méprendre, qu'au XIIe siecle encore, on ne substituoit à *teres* que le *rotundus* de la glose d'Abbon : car ce n'est ni *inauratus*, ni même *deauratus*, mais expressément le mot *rotundus*, qui se trouve employé dans une Bulle du Pape Alexandre III, de l'an 1165, comme je l'ai remarqué dans mes Annales. (page 101.) Laissons donc là le *Toret* & le *Doret* de M. l'Abbé Lebeuf, & croyons que c'est sans aucune confusion entre les deux églises que Gislémar a donné le nom de *dorée*, à celle de S. Germain des Prés.

VIII. *Même page & page* 7. « Grégoire » de Tours, parlant de l'incendie qui ré- » duisit en cendres toutes les maisons de

» l'Isle de Paris en l'an 586, dit que les » seules églises furent exceptées. Cette plu- » ralité d'églises dans la Cité ne peut tom- » ber que sur les églises qui formoient de- » puis peu la cathédrale, dont l'église de » S. Etienne pouvoit être la plus ancienne, » & celle qu'il appelle ailleurs *senior ecclesia*, » & sur l'église du baptistaire. Car pour ce » qui est de S. Martin, la petite église qui » étoit alors sous son nom vers l'endroit » où est aujourd'hui l'horloge du Palais, » n'étoit qu'un simple Oratoire ».

Réflexions. 1°. On ne voit pas bien clairement que ce soit dans la Cité même que cet incendie ait fait tant de ravage. J'ai dit dans les Annales, & je le dis encore, qu'il peut bien ne s'être étendu que dans l'enceinte méridionale.

2°. L'Oratoire de S. Martin n'étoit ni au Nord de la Cité, ni dans la Cité : il étoit à l'extrêmité de cette même enceinte méridionale, hors de la Cité.

Ces deux points ont une liaison intime l'un avec l'autre ; & le premier paroît une conséquence nécessaire du second. Or il me semble que j'ai solidement prouvé dans les Annales (*pages 76 & 77.*) ce que je répete ici sur la position de l'Oratoire de S. Martin. M. l'Abbé Lebeuf n'a donc pas fait attention à la preuve que j'en donne,

Digitized by Google

ou il a dédaigné de la réfuter, s'il l'a pu. Comme il ne m'objecte rien, je ne vois rien non plus qui m'oblige de changer de ſentiment.

3° Si Adrien de Valois a prouvé, comme je le dis (*page* 29), & comme je continue de le croire, que l'égliſe cathédrale portoit dès les premiers temps le nom de la ſainte Vierge, il s'enſuit que l'égliſe de S. Etienne, qui a été l'une des trois de cette cathédrale, ne doint point être regardée comme la plus ancienne.

4°. Mais quand même ce ſeroit la plus ancienne des trois, il ne s'enſuivroit nullement que ce fût celle que Grégoire de Tours déſigne ſous le nom de *Eccleſia ſenior*. J'ai fait voir, ce me ſemble, (page 54) que très-vraiſemblablement celle-ci doit être entendue de l'égliſe de S. Marcel.

IX. *Tome I*, *page* 8. « Les Normans » épargnerent l'égliſe de S. Etienne, ſituée » dans Paris, laquelle fut rachetée ſuivant » les Annales de l'an 857 ».

Réflexions. Ce n'eſt point ſuivant les nouvelles Annales de Paris. Celles-ci diſent au contraire, (*page* 147) & elles le prouvent, que ce rachat regarde l'égliſe de S. Etienne des Grez, hors de la Cité; non l'égliſe de S. Etienne dans la Cité, qui faiſoit partie de la cathédrale. Voyez en-

Digitized by Google

core plus bas, N° XLIII, ce que je dis sur le même sujet.

X. *Même page.* « Il existoit au VIIIe siecle une église de Notre Dame proche celle de S. Etienne, qui étoit la véritable cathédrale rebâtie par Childebert. Les Normans y mirent le feu en 857 ».

Réflexions. Les Normans n'ont jamais mis le feu à cette église de Notre-Dame. Ils n'ont même jamais pu l'y mettre, puisque jamais ils n'ont été maîtres de la Cité, comme je le soutiens au même endroit.

XI. *Même page.* « Erkanrad, qui siégea un grand nombre d'années, &c. »

Réflexions. Si M. l'Abbé Lebeuf ne reconnoissoit qu'un seul Erchanrad, Evêque de Paris, dont l'épiscopat se fût étendu depuis l'an 775, ou environ, jusques vers l'an 856, il y auroit-là en effet plus de 80 ans; & ce terme seroit bien long. Mais puisqu'un peu plus bas (*page* 23) il admet Incade, il admet aussi nécessairement deux Erchanrads. Or le second de ce nom n'a siégé que 24 ans, ou environ, depuis l'an 831 ou 832, jusques vers l'an 856; & cela ne fait pas un si grand nombre d'années. Cette remarque paroîtra peu importante à ceux qui reconnoissent, comme M. l'Abbé Lebeuf & moi, deux Erchanrads; & cependant je n'en effacerai rien à

Digitized by Google

cause de ceux qui, comme les Bollandistes, n'en veulent admettre qu'un.

XII. *page* 12. « La statue qu'on a vue » plantée de bout en face du portail de » l'Hôtel-Dieu jusqu'en l'an 1748 ».

Page 23. « La statue qui faisoit face à » l'Hôtel-Dieu de Paris, & qu'on a ôtée » de-là en 1748 ».

Réflexions. J'ai dit dans les Annales (*pag.* 97) que cette statue a subsisté jusqu'en 1747; & je ne me souvenois pas alors si ce fut en 1747 précisément, ou en 1748, qu'elle fut abattue. M. l'Abbé Lebeuf peut bien avoir raison.

XIII. *page* 16. « Pour ce qui concerne » le corps de S. Gendulfe, j'ai prouvé par » un long Mémoire qui ne peut être inséré » ici, & que je ferai imprimer séparé- » ment, qu'il est le même que le bienheu- » reux Teudulfe, Evêque de Paris, mort » vers l'an 920 ».

Réflexions. Il y aura donc là de quoi enrichir les nouvelles Annales de Paris. Lorsque je les composai, je ne soupçonnois seulement pas qu'il ne fallût pas distinguer l'un de l'autre. Je comprends néanmoins à présent comment cela se peut. Il est si aisé de confondre les deux lettres *u* & *n* dans les manuscrits, qu'on aura lu *Eudulfus* au lieu d'*Endulfus*; & à l'égard du *G*, il aura

Digitized by Google

pu être formé de maniere qu'il étoit aisé de le prendre pour un *T*. Ainsi *Gendulfus* a dégénéré en *Teudulfus*, puis en *Teodulfus*, & *Theodulfus*.

XIV. *Page* 20. « L'église de S. Jean-le-» Rond, qui étoit le Baptistere de l'Eglise » de Paris, n'avoit été primitivement » qu'une chapelle située sur le bord de la » riviere, vers le bout du petit-Pont : il » resta dans ce lieu jusqu'à ce qu'un Evê-» que le transporta à une chapelle de l'au-» tre bord, où il resta assez longtemps. Ce » Baptistere, voisin de la maison de sainte » Géneviéve, étoit encore connu sous le » nom de S. Jean-Baptiste, lorsqu'en 881 » le corps de S. Germain, Evêque de Paris, » fut mis en sûreté contre la fureur des » Normans. Enfin, il fut porté au côté de » l'église de Notre-Dame, opposé à celui » où étoit la basilique de S. Etienne ».

Réflexions. 1°. Cela veut dire que le Baptistere a été 1°. près de l'endroit où est aujourd'hui S. Germain-le-vieux ; 2°. près de l'endroit où est saint Julien-le-pauvre ; 3°. contigu à l'église de Notre-Dame du côté du Nord. On peut passer le premier point, qui en effet ne manque pas de probabilité : dans cette supposition-là j'accorde le troisieme ; mais je demande des preuves du second. Lorsque le Baptistere fut

Digitized by Google

transféré du côté de S. Julien, suivant l'idée de M. Lebeuf, cessa-t'on de baptiser dans la Cité ? M. Lebeuf lui-même n'en convient pas : il falloit donc dire, non que le Baptistere fut transféré, mais qu'outre celui de la Cité, on en établit un autre près de S. Julien ; & la même observation doit avoir encore lieu pour le retour de ce Baptistere dans la Cité, tout contre le mur septentrional de l'église de Notre-Dame. Mais nous reviendrons un peu plus bas N° XXXII. à ce Baptistere prétendu transféré du côté de S. Julien.

2°. Il s'agiroit maintenant du lieu précis où étoit située la maison de sainte Géneviéve. Nous en parlerons au N° LV.

3°. Mais pour ce qui est du corps de S. Germain, il n'a jamais été emporté hors de Paris pour le soustraire à la fureur des Normans, qu'en 845, en 857, & en 885, non en 881. Les Annales sont formelles là-dessus ; & on n'y avance rien sans preuve.

XV. *Page* 22. « On a démoli en 1748. » l'église de S. Jean-le-Rond ».

Réflexions. J'ai dit (*page* 112) que ce fut en 1749 qu'elle fut démolie ; & il peut bien se faire que ce soit moi qui me sois trompé.

XVI. *Même page*. « On a débité jus-

Digitized by Google

» qu'ici des faits très-incertains, pour ne » pas dire faux, sur l'origine de l'église de » S. Christophe, en assurant qu'elle avoit » été bâtie sur un fonds d'Erchinoald, » Maire du Palais, qu'on a fait sans fon- » dement Comte de Paris au VIIe siecle. » Sauval a grande raison de mépriser tou- » tes ces fables ».

Page 23. « Ce qu'on peut regarder » comme certain touchant l'église de saint » Christophe, est que dès le VIIe siecle » c'étoit un Monastere de Filles voisines » de la cathédrale de Paris ».

Page 25. « Pour en revenir à l'Hôtel- » Dieu, comme je n'ai point encore vu de » titre ou autre monument, qui puisse » prouver que S. Landri, Evêque de Paris, » en soit le fondateur, je ne puis encore » embrasser cette opinion ».

Réflexions. 1°. Comme ces faits ne peu- vent pas être en même temps faux & in- certains, il étoit à propos de les distin- guer, & de donner à chacun sa véritable qualification, Il y en a ici trois : le pre- mier, que l'Hôtel-Dieu ait été fondé par S. Landri : le second, qu'il l'ait été sur un fonds d'Erchinoald : le troisieme, que ce même Erchinoald ait été Comte de Paris. Or, il n'est nullement prouvé qu'aucun de ces trois faits soit faux : les deux premiers

Digitized by Google

ſont incertains, ou douteux ſimplement; & le troiſieme très-incertain.

2°. Sauval ne mérite ſeulement pas d'être cité ici, ſi ce n'eſt pour avertir en même temps qu'il ſe contredit lui-même, comme on l'a montré évidemment dans les Annales (*page* 98).

3°. Par une eſpece de compenſation, loin qu'il faille regarder comme un fait certain que S. Chriſtophe ait été dans ces premiers temps un Monaſtere de filles voiſines de la cathédrale, on a fait voir dans les Annales, (*ibid. & page* 99.) que juſqu'à préſent il demeure très-douteux ſi ce Monaſtere n'étoit pas à Creteil plutôt qu'à Paris.

4°. M. l'Abbé Lebeuf demande ici quelque titre ou quelque monument pour le déterminer à croire un fait. Mais où ſont donc ceux qu'il a vus pour croire que S. Denys a dit la meſſe dans les deux endroits où ſont aujourd'hui l'égliſe de S. Benoît, & celle des Carmelites du Fauxbourg S. Jacques? Que c'eſt un S. Siméon d'Auxerre, non, S. Siméon Stylite, qui ſe recommandoit aux prieres de ſainte Géneviéve? Qu'en un certain temps, on a tranſporté près de S. Julien-le-pauvre le Baptiſtere de la cathédrale? Que ſainte Géneviéve mourut

Digitized by Google

quelques années après Clovis I ? Que, &c. Et pourquoi avance-t'il donc sans titres, de son propre aveu, que le Comte Roland fonda l'église de S. Marcel ?

XVII. *Page* 24. « Le bâtiment de l'é-
» glise de S. Christophe, qu'on a vu sub-
» sister jusqu'à l'an 1747 ».

Réflexions. J'ai dit (*page* 98.) qu'il fut démoli en 1748 ; & en cela je puis fort bien m'être trompé.

XVIII. *Page* 33. « M. Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris, a fait le
» Dimanche 30 Août 1750. la distribution
» des reliques tirées de S. Maur des Fossés,
» à diverses églises de Paris ».

Réflexions. Voilà un récit bien maigre. Ce fut singuliérement pour honorer l'Abbaye de S. Germain des Prés que se fit la cérémonie, dont le principal objet étoit de transférer dans cet auguste Monastere le corps & le chef de S. Maur, Abbé des fossés ; ce qui se fit avec un grand appareil : & deux ou trois autres églises ont seulement profité de l'occasion pour se procurer aussi quelques reliques tirées de la même Collégiale de S. Maur ?

La suite au prochain Mercure.

Digitized by Google

On trouve chez le *Breton*, Imprimeur du Roi, rue de la Harpe, un nouvel Ouvrage sur les affaires du temps, je veux dire sur les contestations qui se sont élevées entre la France & l'Angleterre, au sujet des limites de l'Amérique septentrionale. Il a pour titre : *La Conduite des François justifiée, ou Observations sur un écrit Anglois intitulé, Conduite des François à l'égard de la nouvelle Ecosse, depuis son premier établissement jusqu'à nos jours ; par le Sieur D. L. G. D. C. Avocat en Parlement ; à Utrecht.* Cet Ouvrage a mérité le suffrage des personnes le plus en état d'en juger par leurs places & par leurs connoissances sur cette matiere. Il est divisé en six Parties, & tel est le plan que l'Auteur nous annonce dans son Introduction.

Il démontre dans la premiere Partie, que les découvertes attribuées aux Cabots, sont entiérement chimériques, & n'ont été imaginées par les Anglois que pour se procurer des armes pour combattre la priorité des François.

Il fait voir dans la seconde, que les François ont pris possession & possédé les premiers les pays de l'Amérique Septentrionale, où l'une & l'autre Nation ont actuellement des établissemens.

Il rapporte en abregé dans la troisieme

Digitized by Google

les principaux événemens qui concernent en particulier la nouvelle France Auſtrale ou Méridionale, connue depuis ſous le nom d'Acadie, & qui ſe ſont paſſés depuis le Traité de S. Germain-en-Laye en 1632, juſqu'à la ſignature de celui d'Utrecht, en 1713.

Il examine dans la quatrieme Partie les deux queſtions importantes, qu'eſt-ce que la nouvelle Ecoſſe ? quelles ſont les anciennes limites de l'Acadie ?

Il prouve dans la cinquieme que l'interprétation que les François donnent au Traité d'Utrecht, eſt claire, préciſe, relative aux négociations qui ont précédé la ſignature du Traité, & conforme à l'eſprit & à la lettre du Traité.

Enfin dans la ſixieme & derniere Partie, il ſuit l'Auteur Anglois dans quelques écarts qu'il a jugé à propos de ſe permettre, & il tâche en peu de mots de juſtifier les principaux objets de la critique de cet Ecrivain.

Il nous a paru que l'Auteur François avoit rempli ſon projet avec force & exactitude. On y trouve beaucoup de traits hiſtoriques curieux, qui font honneur à la Nation, & on peut entr'autres citer l'article des Cabots, comme un morceau qui n'avoit pas encore été traité & ſur lequel

Digitized by Google

on avoit eu jusqu'à présent la complaisance de s'en rapporter aux Anglois. On a eu l'attention de ne citer que des Auteurs la plûpart Anglois & Etrangers, & tous à l'abri du moindre soupçon de partialité. Les François y verront avec plaisir les droits de la Couronne sur cette partie de l'Amérique Septentrionale, mis dans tout leur jour, & ne pourront qu'applaudir au zele du Citoyen, qui d'office a bien voulu se livrer à un travail qui a dû être précédé par des recherches & des lectures immenses.

Il paroît une quatrieme édition avec Privilege du Roi, d'une Dissertation en forme de Lettre sur l'effet des topiques, & en particulier sur celui du Sieur Arnoult, contre l'apopléxie, augmentée de plusieurs pieces intéressantes; elle est écrite par un Médecin de Paris à un Médecin de Province. L'objet de cette brochure est de prouver la vertu de ce remede: l'Auteur paroît y avoir bien réussi. Il y fait voir par plusieurs faits authentiques les dangers auxquels on s'expose en discontinuant l'usage de ce remede, & prouve par des exemples frappans, que plusieurs personnes ayant eu des accidens d'apopléxie auparavant, pendant plusieurs années qu'ils ont

Digitized by Google

porté ce topique, il ne leur est arrivé aucune rechûte; qu'en en discontinuant l'usage, ils sont retombés dans ces accidens peu de jours après, ce qui les a engagés à recourir au Sachet du Sieur Arnoult, dont ils ont fait un usage assidu pendant plusieurs années, sans qu'il leur soit arrivé aucune nouvelle attaque d'apopléxie. L'Auteur a surtout insisté sur l'éloge que feu M. le Cardinal de Polignac a fait de ce remede en pleine Académie, après avoir cité douze Seigneurs de ses parens ou amis, qu'il a certifié guéris d'apopléxie avec l'usage de ce même Spécifique : le témoignage de M. le Duc de Gêvres, Gouverneur de Paris, n'est pas oublié : ceux des Gens de l'Art ne sont pas moins importans, & l'on y en trouve sans nombre, entr'autres celui de MM. Garnier, Médecin de la Faculté de Paris, & premier Médecin du Roi à la Martinique; Tayard, Médecin à Sens; Mauran, Médecin à Bergerac; Wolter, Premier Médecin de l'Empereur Charles VI; Gaulard, Médecin ordinaire du Roi; Sylva, Médecin de la Faculté de Paris, & Consultant du Roi; Larchevesque, Médecin de Rouen; Santeuil, Docteur-Régent de la Faculté de Paris; Dionis, Docteur-Régent de la Faculté de Paris; Besnier, Docteur-Régent

Digitized by Google

de la Faculté de Paris ; Desjours, Fevrier, Dubertran, Chirurgiens-Jurés de Paris ; Deport, Chirurgien ordinaire de la Reine ; Desormeaux, Chirurgien de Blois. M. Mercier, Médecin des Hôpitaux du Roi, va jusqu'à dire que le Sachet anti-apoplectique du Sieur Arnoult est le spécifique unique, invariable & certain, contre les accidens & les suites d'apopléxie ; qu'inutilement on a fait des recherches pour constater un seul malade péri d'apopléxie depuis plus de 56 ans, muni du Sachet du Sieur Arnoult.

Les lettres de MM. Fils, le Comte & de la Croix, Médecins, & autres, méritent une attention particuliere par les prodiges qu'elles racontent du Sachet. Le certificat de feu M. Chicoyneau, Conseiller d'Etat & Premier Médecin du Roi, est le plus authentique de tous ; il confirme la vertu de ce remede, & prouve évidemment que le Sieur Arnoult, Droguiste, rue Quincampoix, à Paris, est seul possesseur de ce précieux Topique, & que tous les autres qu'on distribue sous son nom, sont faux & contrefaits. Pour que le Public n'y soit plus trompé, le Sieur Arnoult ne le distribue qu'en y joignant un imprimé signé de sa main.

Digitized by Google

Le Patriote Anglois, ou Réflexions sur les hostilités que la France reproche à l'Angleterre, & sur la réponse de nos Ministres au dernier Mémoire de S. M. T. C... *Pudet hæc opprobria nobis & dici potuisse, & non potuisse refelli.* Ouvrage traduit de l'Anglois de John Tell Truth, par un Avocat au Parlement de Paris. *A Geneve*, 1756; & se trouve à *Lyon*, chez Aimé *Laroche*, & à *Paris*, chez *Durand*, rue du Foin; *Dessaint* & *Saillant*, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le College, & *Lambert*, rue & près la Comédie Françoise.

Ces Réflexions nous paroissent écrites avec autant de chaleur que de solidité. L'Auteur, quelqu'il soit, se montre également instruit des vrais intérêts des deux Etats. S'il est Anglois, comme il l'annonce, on peut dire qu'il conseille très-bien sa Nation; qu'il la juge en homme impartial, & qu'il la condamne sur ses torts pour la mieux éclairer sur le chemin qu'elle doit tenir. S'il est François, nous pensons qu'il a trouvé une maniere aussi ingénieuse que convaincante de justifier les plaintes de la France, & la conduite du sage Monarque qui la gouverne. Il parle surtout en Ecrivain qui connoît l'intérieur du gouvernement Anglois, & qui en a fait une étude particuliere. Les morceaux que

Digitized by Google

nous allons en transcrire persuaderont mieux nos Lecteurs de cette vérité, que nos éloges, quelques justes qu'ils soient, & suffiront pour les mettre au fait du style & du ton de l'Ouvrage.

Il faut avouer, dit l'Auteur page 11, que le spectacle de l'inaction de la France jusqu'à ce moment, est peut-être le plus singulier & le plus intéressant qui ait été donné depuis long-temps à l'Europe. Quelle conduite pour cette Nation guerriere & turbulente contre l'ambition de laquelle l'Angleterre a déclamé si fort depuis soixante ans ! D'un autre côté comment peut-on reconnoître à toutes nos hostilités ce peuple respectable qui se pique d'équité, & qui se dit le gardien des libertés de l'Europe, après avoir eu jusqu'ici la gloire de les défendre ; il s'expose au reproche de les avoir violées plus directement qu'aucune autre Nation ne l'a jamais fait. Que la conduite du Roi de France soit l'effet de sa modération ou de sa prudence, elle sera toujours louée de tout l'univers : sans nous exposer au plus grand ridicule, nous ne pouvons ni la blâmer, ni nous en plaindre.

Il s'en faut beaucoup, poursuit-il, que notre Cour ait suivi des maximes aussi sages que celle de Versailles. Comme elle

Digitized by Google

peut avoir des intérêts séparés de ceux de la Nation, il a fallu chercher à l'éblouir. Mais on a beau nous dire que la France viole les Traités les plus sacrés, on n'en croira pas nos Ministres sur leur parole. Depuis deux ans, on leur en demande des preuves; ils n'en ont encore donné aucune. La haine du nom François n'aveugle que la vile populace. Les Grands sont les seuls qui ayent les yeux fascinés par la Cour: tout le reste de la Nation voit clair. C'est l'ordre moyen, placé entre ces deux extrêmes, qui dans tout pays doit par préférence être consulté, parce que c'est celui où il y a le plus de puissance, de lumiere & d'honnêteté. Nos Pairs du Royaume ne sont plus que les Grands de la Cour, puisqu'ils y tiennent plus qu'à la Nation. Il s'en faut beaucoup que les actes du Parlement même soient toujours le vœux public. On sçait avec quelle facilité le Gouvernement dans l'une & dans l'autre Chambre s'assure de la pluralité des voix: Combien de fois notre auguste Sénat ne s'est-il pas entendu faire, & non sans fonment, le reproche sanglant que Jugurtha fit à la République Romaine!

D'ailleurs nos Ministres ou ceux qui cherchent à le devenir, ont encore une ressource sûre: elle consiste dans l'art aisé d'élever

Digitized by Google

d'élever *un cri populaire*. C'est notre tocsin politique, auquel les uns ont recours pour allumer le feu, comme d'autres pour l'éteindre. La multitude enivrée, de même qu'une troupe d'enfans, se joint aussi-tôt à ceux qui les premiers ont excité la clameur & favorisé leurs projets, quoique le but que les Chefs se proposent, soit directement contraire au cri qu'ils ont élevé, & au bien du peuple même.

Sur le terme de piraterie qui lui est échappé, il ajoute page 32 : On s'étonnera peut-être qu'un Anglois se serve ici du mot de piraterie ; la fierté de mes Compatriotes pourra s'en offenser : on sçait qu'il a blessé la délicatesse des oreilles de nos Ministres : mais comment peuvent-ils s'en plaindre, eux qui ont donné les ordres pour exercer de pareils brigandages ? Je suis en droit de répondre à celui qui me reprochera d'employer l'unique expression qui réponde à la chose : *Quantùm à verborum libertate, tantùm te à rerum turpitudine sejungas.* Quelle conduite fut jamais plus indigne de la majesté du peuple Anglois que nous affectons de vouloir établir ! Qui peut aimer sa Patrie, & n'avoir pas regret de la voir se deshonorer ! Nous prenons le titre de Maîtres de la Mer ; notre empire fût-il même bien établi, nous

Digitized by Google

convenoit-il de l'exercer en Tyrans, en Pirates ? Il n'eſt pas moins important à une Nation qu'à un particulier de conſerver ſon caractere parmi ſes voiſins : comme lui elle perd tout en perdant ſa réputation.

L'Auteur fait voir enſuite que la Nation Françoiſe a gagné ce que la ſienne a perdu. Tout y annonce, dit-il, un nouvel eſprit qu'elle doit aux lumieres philoſophiques de ce ſiecle, & dont elle fait l'uſage le plus utile à la ſociété. Par où peut-on juger de la façon de penſer d'un peuple, ſi ce n'eſt par les objets dont il s'occupe ? Au lieu de ces Romans & de tant d'autres écrits frivoles, qui ont exercé ſi long-tems les beaux eſprits de France, il ne nous vient plus de Paris que des Eſſais ſur l'Agriculture, ſur le Commerce, ſur la Marine, ſur les Colonies, ſur les Manufactures, ſur les Finances, & ſur tous les objets qui peuvent contribuer à la grandeur & aux richeſſes d'une Nation.

Tandis que nos jeunes gens vont à Paris apprendre l'art ſublime de la danſe, & la ſcience merveilleuſe des modes & de toutes les frivolités de cette grande Ville, ceux des François qui viennent à préſent parmi nous reportent dans leur Patrie des connoiſſances d'une toute autre importan-

Digitized by Google

ce, & y mettent à profit les leçons d'économie, politique & civile qu'ils font gloire de tenir de nous. C'eſt au commerce que l'Angleterre doit l'extinction des Barons Gothiques, il eſt prêt à rendre à la France le même ſervice. Quelles ne ſeront pas alors les reſſources de cette Nation!

Le Patriote après avoir prouvé plus haut, page 21, que ſa Nation doit être plus attentive que toute autre à éviter la guerre, attendu qu'une grande partie du peuple Anglois ne ſubſiſte que par le commerce: Notre triomphe, dit-il, ſelon les apparences, ne ſera pas de durée. Les François ſont aſſez puiſſans pour avoir dans peu une force ſuffiſante à nous oppoſer par terre & par mer. Notre imprudente jalouſie les oblige à rétablir leur marine; ils y emploient tant d'argent, & ils y travaillent avec tant d'activité, qu'ils peuvent bientôt être en état non ſeulement de ſe défendre, mais de prendre une cruelle revanche des inſultes que nous leur avons faites.

Nous finirons ce précis par la note ſuivante, qui répond à l'endroit que nous venons de citer, & qui nous paroît des plus heureuſes par l'application. Alors les François pourront nous dire comme dans la Tragédie de Shakeſpear: *Quoique vous*

Digitized by Google

nous ayez cru morts, nous ne faisions que dormir. L'avantage est un meilleur soldat que la témérité. Le temps qui mûrit les plaies donne plus de facilité pour les guérir : celles que vos injures nous ont faites sont déja fermées. Le moment de la vengeance est arrivé. L'Angleterre se repentira de sa folie, verra sa foiblesse & admirera notre patience. Que son Roi pense donc à des dédommagemens proportionnés aux pertes que nous avons faites & à l'affront que nous avons digeré, &c. Henri 5, acte 3.

NOUVEAUX Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature, pour servir de supplément aux six premiers volumes, par M. l'Abbé d'Artigny, Tome septieme ; chez *Debure*, l'aîné, Quai des Augustins, 1756.

Ce tome nous a paru répondre au mérite de ceux qui l'ont précédé, & former un supplément qui complète l'Ouvrage. Le prix des sept volumes reliés est de 21 livres. On les vendra séparément chacun 3 liv. jusqu'au premier Juin 1757.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

SUITE DE LA DISSERTATION

Sur une Lettre de Saint Remi à Clovis.

Examen abrégé des Systêmes de plusieurs Auteurs.

LE sentiment de M. l'Abbé Dubos est que Clovis avoit reçu d'Anastase la dignité de Maître de la Milice, & que S. Remi lui avoit écrit cette lettre pour l'en féliciter. Comme ce grade étoit au dessous de celui de Consul, qu'il y avoit déja eu précédemment beaucoup de Princes François honorés de cette charge, cette opinion est sujette à beaucoup moins de difficultés : cependant elle ne sçauroit se soutenir, comme l'a très-bien prouvé M. le Président de Montesquieu (1) & notre Dissertateur. Je

(1) Cet Auteur a très-bien réfuté la plûpart des opinions que M. de la *** avance dans ces

Digitized by Google

renvoie le Lecteur à leurs ouvrages, afin d'éviter la prolixité.

Le Comte de Boulainvilliers a supposé que les Rois Francs n'étoient pas Généraux-nés de leurs troupes, & qu'ils ne montoient à ce grade qu'après avoir acquis une expérience suffisante : ainsi, dans son idée, cette lettre a été écrite avant le baptême de Clovis : mais ces paroles *sacerdotibus tuis debes honorem deferre : hoc imprimis agendum ut Domini judicium à te non vacillet*, conviennent-elles à un Prince payen ? Sa supposition d'ailleurs est toute gratuite, & a besoin elle-même d'être bien prouvée (1).

Dom Ruinart prétend que cette lettre regarde le consulat de Clovis : il faut avouer que cette opinion est la plus vraisemblable. M. de la *** lui forme plusieurs objections que je ne crois pas sans réponse.

Premiere Objection.

Les Consuls sous les Empereurs, & surtout sous Anastase, étoient sans fonctions.

deux Dissertations sur la Noblesse Françoise, & sur les dons qu'elle offroit à ses Rois, quoiqu'il ne connût vraisemblablement ni l'Auteur, ni l'Ouvrage.

(1) Voyez la Dissertation de M. de la ***.

Digitized by Google

Seconde Objection.

Cette lettre n'a pu être écrite que peu de tems après le baptême de Clovis. Or ce Prince n'a reçu le consulat que plus de douze ans après.

Troisieme Objection.

La troisieme est tirée de ces mots, *cum juvenibus joca :* donc Clovis étoit jeune, & il ne l'étoit pas douze ans après son baptême.

A l'égard de la premiere, sous Justin les Proconsuls avoient des fonctions. Par un privilege spécial, Anastase pouvoit avoir accordé à Clovis celles de Consul : c'est à Dom Ruinart à le prouver.

A l'égard de la seconde, la preuve de M. de la Chapelle est très-foible.

Quant à la troisieme elle n'est pas recevable. *Cum juvenibus joca :* donc Clovis étoit jeune. Et moi je dis, *cum senibus tracta :* donc ce Prince étoit vieux. Ces deux conséquences ne valent pas mieux l'une que l'autre : nous reviendrons dans la suite à ce passage.

Cependant cette lettre me paroît remplie de tant de préceptes que je pense qu'elle n'a pu être adressée qu'à un Néophite. D'ailleurs, ni le *secundùm*, ni ces mots *per*

Digitized by Google

induſtriam humilitatis tuæ ad ſummum culminis pervenis, ne peuvent pas être expliqués dans ce ſyſtême.

M. de Monteſquieu, dont la vaſte érudition répond à la beauté de l'eſprit, & la beauté de l'eſprit à la ſolidité du génie, s'explique ainſi : Quand le motif d'un ſujet nous eſt connu, pourquoi avoir recours à des cauſes qui ne le ſont pas ? La lettre de S. Remi eſt un compliment de félicitation que ce prélat fait à Clovis ſur ſon avénement à la couronne.

Je ſuis fâché de ne pouvoir pas être de ſon avis. Je ſuis convaincu que s'il n'eût pas traité cette matiere par occaſion, comme il a fait, qu'il n'auroit pas avancé cette opinion. En effet, ces termes *ſacerdotibus tuis debes honorem deferre... ad eorum conſilia recurrere*, peuvent-ils convenir, comme nous avons déja dit, à un Prince payen ? Mais ce qui leve toute difficulté, & ne permet pas de pouvoir adopter cette opinion, & ce qui renverſe en même tems tous les autres ſyſtêmes dont nous avons parlé, ſont ces paroles : *Per induſtriam humilitatis tuæ ad ſummum culminis pervenis*. Comment pouvoir appliquer ces mots à l'avénement de Clovis à une dignité mondaine, au conſulat, à la préfecture du prétoire, à la couronne, &c ? C'eſt par

Digitized by Google

succeſſion ou par des faits éclatans, & non par humilité que l'on s'éleve aux honneurs, & que les Princes montent ſur le trône. Paſſons au ſecond ſyſtême de M. de la ***.

*Réfutation du ſecond Syſtême de M. de la ***.*

M. de la *** après avoir reconnu l'authenticité de la lettre de S. Remi, authenticité ſur laquelle il avoit appuyé tout ſon ſyſtême, rejette actuellement & le ſyſtême & la lettre, & fait tous ſes efforts pour prouver qu'elle eſt un ouvrage de quelque fauſſaire : voici ſes preuves.

Premiere preuve de faux.

S. Remi étoit un prélat fort éloquent, & qui écrivoit très-poliment en proſe & en vers. Sidoine Appollinaire, & Grégoire de Tours, l'ont dit. Or cette lettre de S. Remi à Clovis, péche du côté de la diction : donc cette lettre n'eſt point de S. Remi.

Voilà l'argument de M. de la ***. Saint Remi étoit un prélat fort éloquent en proſe & en vers pour le ſiecle où il vivoit ; d'accord : & dans ce ſiecle l'on écrivoit poliment & éloquemment ; je le nie.

« Depuis la mort d'Auguſte, les Belles-» Lettres & la pureté de la langue Latine

» commencerent à baisser, & allerent tou-
» jours en déclinant, d'autant plus que
» ceux mêmes qui vouloient les redresser,
» les corrompoient davantage. La multi-
» tude de ceux qui avoient le goût mau-
» vais l'emporta sur le petit nombre. Les
» vers se soutinrent un peu plus longtemps
» que la prose : par exemple, ceux d'Au-
» sone & de Sidonius sont bien plus sup-
» portables que leur prose. On perdit la ma-
» niere de raisonner & de parler juste ; on
» se rendit obscur & embarrassé ; on intro-
» duisit de nouveaux mots, ou fabriqués,
» ou barbares ». Voilà le témoignage que rend Mezerai aux siecles postérieurs à celui d'Auguste. La corruption devoit donc être des plus grandes du tems de S. Remi : on peut en juger par Grégoire de Tours son panégyriste. Le fameux Sidoine n'est pas exempt de critique. Mais comme notre Dissertateur nous cite, pour faire connoître le mérite de Saint Remi, une lettre qu'il écrivit à Clovis sur la mort de la sœur de ce Prince, j'en ai extrait quelques morceaux pour en faire la comparaison.

Domino illustri meritis Chlodovœo Regi, Remigius Episcopus..... Angit me & satagit vestra causa tristitia, quod gloriosissimæ memoriæ germana vestra transiit Albochledis : sed consolari meritò possumus, quia talis de

Digitized by Google

hac luce discessit, ut recordatione magis suscipi debeat quàm lugeri. Illius enim vitæ fuit quod assumpta credatur à Domino, quæ à Deo electa migravit ad cœlos. Vivit vestræ fidei, & si est conspectu desiderio recepta... Adriùs invigilabis Dominus meus repelle... Commendo familiarem meum Maccolum quem direxî, quæso ut tantis habeatis ignoscere qui quod occursum debui exhortatoria destinare verba præsumpsi.

Remarquez ces mots : *vestræ causa tristitia... Transivit* seul, pour *è vitâ decessit... Recordatione magis suscipi. Illius enim vitæ fuit quod... Vivit vestræ fidei, & si est conspectu desiderio recepta... Dominus repelle.... Invigilabis* au singulier, *habeatis* au pluriel. Quelle ressemblance pour les solécismes ! les tours embarrassés, la diction, le style, surtout entre ces deux phrases, *commendo familiarem meum, &c.* & celle-ci de la premiere lettre, *ubi tui meriti, qui per, &c.* Nous avons examiné la prose, passons aux vers.

M. de la *** tâche de prouver l'éloquence & les talens de S. Remi par les vers de ce prélat qu'il nous cite. Mais, dit Mezerai, les vers se soutinrent un peu plus longtemps que la prose : d'ailleurs, ceux de S. Remi ne sont pas des plus élégans.

Le premier de l'épitaphe que nous avons

cité est fort bon, le second est pitoyable; le dernier est de la prose.

A l'égard de ces trois qu'il avoit fait graver sur une coupe sacrée.

Hauriat hinc populus vitam de sanguine sacro.
Injecto æternus quem fudit vulnere Christus.
Remigius Domino reddit sua vota sacerdos.

Le premier est excellent, le second supportable, quoique l'*injecto* ne s'entende qu'avec peine & soit mal placé; le troisieme est d'une platitude affreuse.

Voilà, je crois, des preuves suffisantes pour établir que la lettre dont je soutiens l'authenticité, étoit digne de S. Remi, & que S. Remi étoit digne d'elle.

Seconde preuve de faux.

M. de la *** reproche à S. Remi d'avoir manqué de respect pour Clovis, & de ne lui avoir jamais donné le titre de *gloria vestra*: il est facile de l'excuser. C'est un pere qui écrit à son fils, un prélat à son néophite. Est il surprenant qu'il oublie ces mots, & qu'il ne lui parle pas toujours au pluriel? Dans la lettre que cet Auteur nous cite pour modele, il ne le fait pas toujours. *Dominus meus, repelle acrius, invigilabis.* Voyez les lettres que Photius écrivoit au

Prince des Bulgares qu'il appella τὸ τεχνημα ἡμων. Vous y verrez plus d'éloquence, mais guere plus de respect. Ne sçait-on pas avec quelle sainte hardiesse les premiers Evêques parloient aux Empereurs?

Troisieme preuve de faux.

Non est novum ut cœperis, &c. On ne peut point appliquer ces mots à Clovis, dit M. de la ***, parce que cette lettre a été écrite après le baptême de Clovis, & que ce Prince s'étoit précédemment distingué par de grands exploits, & avoit donné beaucoup de marques de valeur, donc, &c.

Je réponds: Votre traduction, Monsieur, ne peut point s'appliquer à Clovis; d'accord: Le passage latin ne peut point lui convenir; je le nie: il ne faut pas traduire comme vous avez fait, il n'est pas étonnant; il faut traduire, il n'est pas nouveau que vous ayez commencé, c'est-à-dire, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous êtes fait connoître: la preuve est le *secundùm* qui vous embarrasse si fort. C'est pour la seconde fois: donc ce n'est pas nouveau. Ainsi cette phrase loin de signifier que Clovis ne s'étoit point encore distingué par ses exploits, comme vous le prétendez, établit au contraire que sa ré-

Digitized by Google

putation étoit faite depuis longtemps (1)!

Quatrieme preuve de faux.

Cives tuos erige, viduas fove, orphanos nutri, &c. Notre Dissertateur trouve que ces conseils sont indignes d'un monarque. Il est bien fâcheux pour Isaïe de se voir ainsi condamné par un même Arrêt avec S. Remi. Ce Prophéte s'explique ainsi : « Apprenez à bien faire, recherchez la droi- » ture, redressez celui qui est foulé, faites » droit à l'orphelin, débattez la cause de » la veuve (2) ».

Cinquieme preuve de faux.

Ne magis dona aut aliquid accipere velis. Autre conseil indigne de S. Remi qui le donne, & du Prince qui le reçoit, dit M. de la ***. Je conviens qu'il pourroit révolter quelqu'ignorant : mais, vous, Monsieur, comment pouvez-vous trouver à redire à cet avis, vous, par la bouche duquel Mezerai & le P. Daniel viennent de nous apprendre dans votre dissertation que c'étoit presqu'en cela seul que consistoit le revenu de nos rois. Le *magis* marque la mesure, la grandeur des présens & la façon de les recevoir, de crainte

(1) Il y a dans cette phrase un tour grec.
(2) Traduction de l'Abadie.

Digitized by Google

que le Prince ne péche ou par la maniere d'éxiger, ou par l'excès du présent exigé.

Sixieme preuve de faux.

Cum juvenibus joca, cum senibus tracta. Beau conseil à donner à Clovis : n'est-il pas bien digne de la gravité de S. Remi & de la majesté d'un Prince. Jouez avec les jeunes gens, soyez libre avec les jeunes gens, & sérieux avec les vieillards.

Le précepte est fort sensé : je suis bien fâché de ne pouvoir dire la même chose de la traduction *tracta*, soyez sérieux ; je ne sçais de quelle Académie il faut être pour traduire ainsi.

L'Auteur auroit dû remarquer que le précepte ne tombe que sur le *tracta cum senibus ;* la premiere partie, *cum juvenibus joca*, est purement incidente : pour lors on auroit traduit ainsi :

Si vous mettez des jeunes gens dans vos parties de plaisirs, ne mettez que des vieillards dans vos conseils ; je demande si cet avis est sensé. Heureux les Juifs, si un de leurs Princes insensés l'avoit suivi !

Septieme preuve de faux.

Je distingue, dit M. de la ***, trois époques principales dans le regne de Clo-

Digitized by Google

vis : l'année de ſon avénement à la couronne 481, l'année de ſon baptême 496, l'année de ſa mort 511. Je dis que la lettre n'a point été écrite entre la premiere & la ſeconde époque, & je le prouve ; (c'eſt ce dont nous convenons avec lui). Si elle a été écrite depuis l'époque du baptême juſqu'à celle de ſa mort, continue cet Auteur, en ce cas ou c'eſt un compliment ſur une victoire remportée, ou c'eſt une félicitation ſur une dignité obtenue : or ce n'eſt ni l'un ni l'autre, il le prouve, & il le prouve fort bien.

Pour répondre à cette obiection, il ſuffit de trouver un troiſieme motif qui ait engagé S. Remi à écrire à Clovis : c'eſt ce que nous allons rechercher. Cependant, comme ces ſept preuves réunies enſemble ne ſont pas capables d'en former une qui puiſſe faire impreſſion, nous pouvons aſſurer que la lettre de S. Remi eſt très-authentique.

Etabliſſement d'un nouveau Syſtême.

Comme je n'apperçois autre choſe dans cette lettre que des conſeils qu'un pere donne à ſon fils, un paſteur à ſa brebis, un apôtre à ſon néophite, j'oſe aſſurer qu'elle a été écrite à Clovis après ſon baptême ; qu'elle l'a été peu de temps après ;

Digitized by Google

que ce baptême en est le sujet principal, & que l'on peut regarder les préparatifs de guerre que faisoit ce Prince, comme un second motif.

Pour prouver toutes ces propositions, je ne veux exposer aux yeux du Lecteur que la simple traduction de cette lettre accompagnée de quelques notes, mais sans argumens, sans indictions, sans tirer même aucune conséquence. Je commence par un espece de prélude qui servira d'explication.

Vous avez passé des jours purs & saints, des jours consacrés à Dieu pour le remercier des graces qu'il vous a faites en vous mettant au nombre de ses enfans, & en vous donnant le titre glorieux de chrétien. Vous avez été uniquement occupé des faveurs que vous avez reçues du ciel durant tout ce saint tems maintenant (1).

Voilà le commencement de la lettre.

SEIGNEUR,

Et la renommée en a porté la nouvelle

(1) Voilà l'explication du *secundum* qui embarrasse si fort. Suivant la coutume de l'Eglise toute affaire cessoit, & l'on ne s'occupoit que de la grace reçue par le Baptême, pendant les jours que l'on appelle *dies in albis*. Après ce temps Clovis se rendit de nouveau au gouvernement de son Royaume, & fit des préparatifs de guerre. Voilà le motif de la Lettre de S. Remi.

Digitized by Google

éclatante jusqu'à mes oreilles. Vous recommencez à prendre les rênes de l'état, & vous vous chargez (pour ainsi dire) une seconde fois du poids accablant de l'administration des affaires. Ce n'est pas d'aujourd'hui (1) que vous vous êtes fait connoître digne de la réputation de vos peres (2).

(3) Ayez soin surtout de ne point affoiblir en vous le jugement du Seigneur, vous qui en faveur de vos mérites par l'heureuse industrie d'une humilité toute sainte avez obtenu le plus grand des biens, le baptême (4) : ce sera la persévérance qui sera couronnée. Prenez pour conseillers des personnes qui augmentent la réputation que vous vous êtes acquise. Conservez pur & sans tache le bienfait

(1) Phrase célebre si peu embarrassante, & qui a si fort inquieté M. de la ***.

(2) *Non est novum ut cœperis, &c.* On ne peut point appliquer ces mots à Clovis, dit M. de la *** dans notre systême & notre traduction ; l'application est très-facile.

(3) Voilà une phrase qui seule suffit pour renverser tous les systêmes que je viens d'exposer sous les yeux du Lecteur, & qui seul est une preuve complette de la bonté de mon opinion.

(4) Telle est l'explication que je donne au mot *beneficium* : c'est là le sens naturel ; il est déterminé par la phrase qui précede : il est donc inutile de chercher un sens allégorique, & une signification étrangere & éloignée, ou métaphorique.

Digitized by Google

que vous avez reçu du ciel (l'innocence dans le baptême). Rendez à vos Evêques l'honneur qui leur est dû. Ayez recours à leurs conseils. Que si vous vivez avec eux en bonne intelligence, vous affermirez de plus en plus votre puissance. Relevez l'espérance de vos citoyens, soulagez les malheureux, protégez les veuves, nourrissez les orphelins; car il est de votre intérêt d'apprendre aux peuples à vous aimer plutôt qu'à vous craindre. Que votre bouche soit l'organe de la justice. N'exigez rien des pauvres ni des étrangers, & n'exigez de vos peuples, soit à titre de don ou de présent, soit sous quelqu'autre titre que ce puisse être que ce qui vous est légitimement dû. Que votre prétoire soit ouvert à tout le monde, de maniere que personne n'en sorte avec le chagrin de n'avoir pas été entendu. Servez-vous des richesses que vos peres vous ont laissées pour en racheter des captifs, & les délivrer de la servitude. Lorsque quelqu'un paroîtra devant vous, qu'il ne s'apperçoive pas qu'il est étranger. Si vous mettez des jeunes gens dans vos parties de plaisir, ne mettez que des vieillards dans vos conseils, afin que l'on vous croie véritablement digne du diadême.

Digitized by Google

PHYSIQUE.

IDÈES sur la maladie de la nommée Michelot, annoncée dans le premier Volume du Mercure de Janvier 1756, dans l'Article des Nouvelles.

TOus les phénomenes de la nature ont deux extrêmes ; si l'un se présente moins souvent que l'autre, on ne doit s'étonner que de la détermination des accidens.

Le froid ne doit pas plus surprendre que le chaud, un grande sécheresse qu'une humidité intarissable, un mouvement violent qu'un profond repos ; l'état de travail comme celui d'inertie, sont également naturels : on ne peut appeller *miracle* que ce qui s'oppose aux loix bien connues de la nature.

La maladie de la nommée Michelot est fort éloignée de tenir du prodige ; on pourroit au plus dire qu'elle arrive rarement : si quelque chose pouvoit être surnaturel dans une circonstance semblable, ce seroit un accident pareil, accompagné de toutes les déperditions ordinaires de substance, soit dans les hommes ou dans les femmes.

Digitized by Google

Quoique l'Auteur de la Relation ne donne pas à cet égard tous les éclaircissemens nécessaires, il paroît cependant par le peu qu'il en dit, que si l'on en excepte quelque évacuation par les voies urinaires, il ne s'en est pas fait d'autre chez la malade.

Sans l'avoir vue, on se persuade que la transpiration insensible étoit interceptée, & la chaleur naturelle, pour ainsi dire, anéantie. Le détail donné annonce que le moment des parties externes étoit considérablement diminué : toutes ces circonstances n'ont pas peu contribué au défaut, ou plutôt à l'inutilité de l'appétit, qui n'est autre chose qu'un besoin de la nature pour réparer la dissipation perpétuelle & considérable des parties du corps.

Une paralysie qui n'affecteroit que les parties externes, ne seroit pas à beaucoup près capable d'opérer ces effets ; mais on ne peut s'empêcher de croire qu'une paralysie de cette nature, qui affecteroit en même temps plus ou moins les solides & les fluides nécessaires à l'élaboration du chyle, ne s'opposât en raison proportionnelle à la digestion, & dans cet état, le symptôme le plus heureux est la suppression des évacuations ordinaires : s'il en étoit autrement, la mort seroit inévitable.

Digitized by Google

C'eſt ſous ce point de vue que l'on enviſage l'état de la fille du village de Ponſart : l'impoſſibilité où elle a été pendant ſix mois de rien avaler, prouve aſſez que la paralyſie avoit affecté la langue, le pharinx, le muſcle œſophagien, les fibres circulaires de ſa tunique charnue, toutes les parties qui par leur compreſſion procurent la deſcente des alimens dans l'eſtomac : ce viſcere lui-même & ſes glandes, la contraction de ſes fibres eſt devenue inſenſible, l'action du diaphragme & des muſcles du bas-ventre a été ralentie, tout a pris un état d'engourdiſſement & la digeſtion eſt devenue impoſſible. Que ne prouve pas encore pour la paralyſie la perte de la parole ? Une inertie auſſi effrayante ſeroit devenue funeſte, ſi la tranſpiration inſenſible & les autres évacuations s'étoient ſoutenues pendant peu de jours ſeulement : elles ont heureuſement ceſſé, & pour lors le manger eſt devenu inutile.

Le peu de diſſipation qui a pu ſe faire chez la malade a été abondamment réparé tant par l'air qui s'eſt introduit dans les poumons, que par celui qui s'eſt inſinué par les pores : ces idées nous menent à penſer que le traitement de cette maladie, du moins pour en accélérer la guériſon, ne devoit pas différer de celui de la

Digitized by Google

paralysie. La nature a opéré chez la Malade après un long espace de temps; ce qui seroit arrivé dans un intervalle plus court, si elle avoit été secondée.

On ne parle ici que respectivement aux symptômes caractéristiques de la maladie de la Michelot : on est bien éloigné de vouloir dire que la paralysie seule puisse ôter la nécessité de manger. On peut voir à ce sujet le Traité du Professeur *Liceus*, & ce qui est rapporté par *Sennert* & *Jonston*.

Le fol de Harlem, *Jeanne Balam*, *la fille de Spire* & *le Prêtre de Noyon*, qui tous ont vécu pendant différens temps assez longs sans manger, n'éprouverent aucuns des autres accidens de la Malade de Ponsard.

Ces phénomenes sont à la vérité peu communs; mais ils n'ont pas plus de quoi surprendre que l'état de ces hommes insatiables, qui effrayent autant par la quantité des alimens qu'ils prennent, que par la promptitude & la continuité de leurs digestions : ce sont les deux extrêmes, & ils ne sont ni l'un ni l'autre miraculeux.

DEBUSNEL, *Avocat au Parlement de Flandres, & Directeur des Postes à Philippeville.*

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie, du 29 Avril 1756.

M. Morand, Secretaire perpétuel, ouvrit la Séance par le Discours suivant :

L'Académie avoit proposé pour le Prix de 1754, le sujet qui suit : *L'Amputation étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons.*

L'Académie convient que cette matiere étoit aussi difficile à traiter, qu'elle est intéressante, notamment pour la Chirurgie Militaire : aussi de treize Mémoires envoyés pour le Prix, aucun n'en approcha, & le même sujet fut proposé de nouveau pour cette année avec promesse d'un Prix double.

L'Académie a reçu vingt-six Mémoires, & a adjugé le Prix double au n°. 20, ayant pour devise : *Natura vim non patitur.* L'Auteur est M. Faure, Chirurgien-Major du Régiment Royal Vaisseaux.

Le

Digitized by Google

Le Mémoire n°. 19 a été jugé mériter seul d'être imprimé à la suite de la piece couronnée : il a même eu beaucoup de voix pour partager le Prix, & il l'auroit vraisemblablement partagé, si la pratique eût étayé la doctrine lumineuse qui y est établie. Il est écrit avec tant de méthode & de précision, que l'on croit faire plaisir au Public en donnant ici l'extrait de ce Mémoire.

Sa division est toute-faite par l'énoncé même du Programme.

Dans la premiere Partie, l'Auteur expose les cas où il juge nécessaire de faire l'amputation sur le champ, & il les réduit à sept.

1. Lorsqu'un des grands os des extrêmités est brisé dans sa continuité, de façon que la réunion en soit physiquement impossible.

2. Lorsqu'il y a plusieurs fractures, & en différens endroits dans la continuité du même os.

3. Lorsque l'os est brisé près de l'articulation.

4. A plus forte raison y ayant fracas des pieces qui composent l'articulation.

5. Lorsque le corps contondant étant enclavé dans l'os de maniere à ne pouvoir en être tiré, il y a disposition prochaine aux plus grands accidens.

Digitized by Google

6. La principale artere étant déchirée, sans laisser d'espérance de pouvoir arrêter l'hémorragie.

7. Une partie du membre étant plus ou moins irréguliérement emportée par un coup de feu.

L'Auteur détaille les motifs qui doivent déterminer à l'amputation sur le champ dans chacun de ces cas, & il y joint quelques cas particuliers, qui sans être par leur nature compris dans les classes énoncées, y rentrent par des accidens consécutifs.

Comme quelques faits d'expérience, quoique rares, peuvent contredire les principes généraux posés & pris trop à la lettre, la seconde partie du Mémoire sert de correctif à la premiere. Ici l'Auteur examine les cas où il faut différer l'amputation, & il les fonde sur deux motifs très-raisonnables; ou parce qu'il y auroit trop de danger à la faire sur le champ, ou parce qu'on peut la différer sans un grand danger.

C'est sous le premier membre de cette division qu'il range les six cas suivans.

1° La plaie compliquée de fracas de l'os, & accompagnée d'une forte commotion. 2. Trop de vigueur dans le blessé, jointe à la commotion. 3. Vice des liqueurs reconnu par les signes propres.

Digitized by Google

4. Perversion des liqueurs par l'irrégularité des pansemens antécédens. 5. L'inflammation de quelque viscere principal. 6. Une mortification apparente & non bornée.

Sous le second membre de la division, l'Auteur comprend :

La collision faite par une cause peu violente, à plus forte raison celle qui n'est point faite par un coup d'arme à feu.

Le fracas de l'os dans sa partie moyenne, la fracture étant à l'extrêmité inférieure de l'os, sans que l'articulation soit entâmée.

Enfin, les os de la main ou du pied blessés dans l'articulation sans être absolument fracassés.

Il seroit difficile d'établir plus solidement que l'Auteur l'a fait, une théorie bâtie sur des notions exactes de Phisiologie. Après avoir posé des principes que la saine Chirurgie adopte, l'Auteur, suivant des raisonnemens qui seroient avoués par la meilleure logique, donne un résumé si bien fait, qu'en le rapportant, il n'y a pas moyen d'y changer un mot.

Le détail qu'on vient de lire, dit-il, présente naturellement trois sortes de cas décisifs de l'accélération ou du retardement de l'amputation : sçavoir, des ca-

Digitized by Google

pressans, ce sont ceux de la premiere partie de ce Mémoire; des cas nuisibles, ce sont ceux du premier article de la seconde partie; des cas neutres, ce sont ceux du second article de la seconde partie.

Les premiers sont toujours pressans dès le premier instant, parce qu'ils peuvent devenir nuisibles en très-peu de temps par l'augmentation des accidens. Les seconds peuvent être pressans, mais comme nuisibles: ils sont si contraires à l'amputation, qu'ils la rendroient plus dangereuse que le mal même, si on la faisoit sur le champ. Les troisiemes n'ont rien d'un côté qui soit contraire à l'opération, ni rien de l'autre qui oblige de la faire dans le premier tems.

Amputer sur le champ dans les cas pressans, c'est employer l'unique moyen de sauver le blessé du péril prochain qui le menace. Le faire de même dans les cas nuisibles, quoique pressans d'ailleurs, c'est risquer de gaieté de cœur, d'abréger la vie d'un homme, qui paroît à la vérité, devoir bientôt la perdre, mais dont il y a toujours à espérer tant qu'il vit, & que la nature peut être aidée par d'autres secours. Faire enfin l'amputation sur le champ dans les cas neutres, c'est peut-être, prévenir des accidens qui pourroient la rendre impraticable, s'ils venoient à se

Digitized by Google

développer jusqu'à un certain point ; mais c'est faire courir avant le tems les risques d'une opération qui met toujours la vie du blessé en danger.

Donc la nécessité oblige de se hâter dans les cas pressans. L'humanité défend d'agir sur le champ dans les cas nuisibles. La prudence exige qu'on ne se presse point dans les cas neutres. Delà, une premiere regle générale : toujours différer l'amputation dans les cas nuisibles & dans les cas neutres, & ne la faire sur le champ que dans les cas pressans.

Mais dans ces cas pressans, il y en a qui sont nuisibles dès le premier instant pour causes de vices internes ; & l'on peut s'y méprendre, soit parce que ces vices ne sont pas faciles à appercevoir, soit qu'ils échappent à l'attention du Chirurgien, plus occupé de ce qu'il y a d'apparent dans la plaie, que de ce qui rend intérieurement l'habitude du corps ou du tempérament vicieuse. Il y a d'autres cas qui n'étant point nuisibles dès le premier moment, le deviennent en très-peu de temps par un développement des accidens primitifs, qui confinoient déja avec les consécutifs à la premiere inspection de la blessure.

Or, amputer sur le champ dans ces

Digitized by Google

deux cas, c'est le faire à contre-tems; trop-tôt, pour ceux qui sont nuisibles dès le premier instant; trop-tard pour ceux qui étoient pressans d'abord, mais qui cessent, pour ainsi dire, de l'être, étant devenus nuisibles.

Delà, une seconde regle générale : n'amputer sur le champ, même dans les cas pressans, que quand on est sûr, autant qu'on le peut être, qu'ils ne sont point nuisibles pour cause de vices internes, ou qu'ils ne touchent point aux accidens qui les rendroient nuisibles.

Si de la théorie qui fournit toutes ces regles générales, nous rapprochons l'expérience, nous y trouverons de quoi les appuyer & en faire sentir les avantages. Sans remonter à des tems reculés, arrêtons-nous à la bataille de Fontenoy. Plus l'époque en est récente, plus il y aura de perfections à présumer dans la Chirurgie. L'on vit à cette occasion, opérer tant d'habiles mains, déja exercées depuis plusieurs années que la guerre leur avoit fourni des sujets sans nombre : cependant de ceux à qui l'amputation fut faite sur le champ, à peine en réchappa-t-il un tiers.

L'on croiroit volontiers que l'Auteur a été témoin des faits de Chirurgie auxquels cette journée mémorable a donné lieu :

Digitized by Google

mais il paroît n'en parler que d'après un Mémoire de M. Boucher sur un autre sujet, publié dans le second volume ; & sa doctrine se trouve être la même que celle de M. Faure qui a remporté le Prix, mais qui à une bonne théorie, quoique moins développée, a joint beaucoup de faits de pratique.

Ces mêmes faits simplement cités dans le Mémoire de M. Boucher, & détaillés par M. Faure lui-même dans le sien, nous apprennent qu'ayant fait après la bataille de Fontenoi, l'amputation à dix sujets en tout, dans les délais que sa prudence & ses connoissances avoient cru devoir apporter, il avoit réussi dans tous les dix.

Ici l'Auteur du Mémoire dont j'ai rendu le précis, se fait cette question. M. Faure eût-il sauvé ses dix blessés, s'il leur eût fait l'opération dans le premier temps ? En fût-il mort les deux tiers des autres, si l'on se fût moins pressé de la faire à la plus grande partie ? Et il prétend que ce n'est point trop hazarder que d'attribuer les mauvais succès à ce qu'on a confondu les cas nuisibles avec les cas pressans : il est même permis, dit-il, de conjecturer que du tiers qui s'est sauvé, plusieurs étoient dans le cas neutre, & par conséquent

Digitized by Google

auroient pu guérir sans amputation. C'est ce que l'Auteur soumet *au jugement de l'Académie*. Ces derniers mots sont sa devise.

L'Académie a cru devoir ajouter à cette proclamation du Prix un avis important aux Auteurs qui ont concouru. Plusieurs ont donné dans leurs Mémoires des observations intéressantes qui sont perdues pour le Public, parce que leur nom est ignoré, & quand il seroit connu, nous n'en pourrions faire usage que de leur aveu.

Pour ne point laisser perdre des faits de pratique très-utiles pour la plûpart, l'Académie prie les Auteurs de se déclarer au Secretaire qui aura soin de détacher de leurs Mémoires, en gardant le secret pour le reste, les observations propres à être employées aux travaux de l'Académie.

Cette invitation s'adresse même à ceux qui ont présentés des Mémoires pour les Prix, depuis que le Roi a adopté l'Académie, c'est-à dire depuis 1751. Il y a en particulier sur l'usage du feu ou cautere actuel, des maladies des os envoyées en nature avec des observations relatives, dont l'Académie seroit bien aise de faire honneur à celui qui lui en a fait hommage.

Digitized by Google

L'Académie n'a trouvé aucun Mémoire digne du Prix d'émulation : elle en donnera deux l'année prochaine. Entre ceux qui ont été envoyés pour celle ci, il y en a un sur les moyens de contenir la fracture de la jambe réduite, dont les trois quarts au moins sont purement d'algebre. Nous déclarons ne pouvoir faire usage d'un ouvrage où l'on a joint aussi peu de Chirurgie à tant de science abstraite, & nous croyons même devoir en avertir ceux qui se proposeroient d'en présenter de semblables.

Après cette lecture, M. Pipelet lut un Mémoire sur la ligature de l'Epiploon.

M. Pibrac, sur l'abus des sutures dans la réunion des plaies.

M. Belloq, sur quelques moyens singuliers d'arrêter certaines hémorragies.

M. Récolin termina la Séance par un Mémoire sur le choix des saignées dans l'esquinancie inflammatoire.

Nous donnerons des Extraits de ces différens Mémoires.

L'Académie avertit qu'outre le prix mentionné ci-dessus, elle a décerné cinq médailles de cent livres chacune, sçavoir, à M. Desport, Académicien libre ; à M. Récolin, Académicien libre ; à M. Caqué, Correspondant à Reims ; à M. Chastenet,

Digitized by Google

Correspondant à Lille ; & à M. Bauchot, Chirurgien au Port-Louis, chacun ayant envoyé trois bonnes observations en 1755.

LETTRE

De M. Ferrand, Maître ès-Arts en l'Université de Paris, & Chirurgien à l'Hôtel-Royal des Invalides, à l'Auteur du Mercure.

Monsieur, vous avez eu la bonté d'insérer dans votre dernier Mercure une Lettre que j'adressois à M. Vacher, au sujet d'un Soldat invalide tué par le tonnerre. J'ai oublié de dire que lors de l'ouverture du cadavre, M. Morand notre Chirurgien-Major étoit absent ; mais qu'à son retour je lui présentai le détail de nos observations, & qu'il a bien voulu les approuver. Ayant l'honneur de lui être spécialement attaché, cette omission devient pour moi une faute que je me hâte de réparer, en vous priant de publier cette Lettre. Au surplus, l'approbation d'un Chirurgien aussi célebre, ne peut que rendre l'observation très recommendable auprès du Public. J'ai l'honneur d'être, &c.

FERRAND.

A Paris, ce 9 Juin 1756.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Il vient de paroître une nouvelle Cantatille de M. le Febvre, qui a pour titre le *Lever de l'Aurore*, dédiée à Madame la Comtesse de Carcado : il en parut une du même Musicien dans le mois de Mars, sous le titre du *Rendez vous*, dédiée à Madame d'Argouges. On reconnoît l'Auteur à la composition harmonieuse & agréable qui regne dans ses Ouvrages. Se vend chez M. *Bayard*, rue Saint Honoré, à la Regle d'or ; M. *le Clerc*, rue du Roule, à la Croix d'or ; & Mlle *Castagneri*, rue des Prouvaires, à la Musique royale. Prix 1 l. 16 sol.

Les Songes heureux & malheureux, Cantatille avec accompagnement, par Ma-

Digitized by Google

demoiselle d'A***, gravée par Mlle Vendôme; & se vend aux mêmes adresses.

Le Triomphe de l'Amour, Cantate de dessus, avec Symphonie, & la *Sonate*, Cantate de basse taille, avec grande Symphonie, par M. de la Garde, paroissent actuellement aux adresses ordinaires.

Il va paroître incessamment deux autres Cantates du même Auteur, & un cinquieme Livre de Duo.

GRAVURE.

J. Moyreau, Graveur du Roi en son Académie Royale de Peinture & Sculpture, vient de finir une nouvelle Estampe d'après le tableau original de Pierre Wouvermens, qui a pour titre la *Grotte de l'Abreuvoir*, qui appartient à M. Crosat, Baron de Thiers; c'est le n°. 81 de sa suite. Sa demeure est toujours rue des Mathurins, la quatrieme porte cochere à gauche en entrant par la rue de la Harpe.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

Il paroît un Recueil de différens projets d'Architecture de Charpente, & autres concernant la construction des Ponts, par feu M. Pitrou, Inspecteur Général des Ponts & Chaussées de France, dirigé & mis en ordre par le Sieur Tardif, Ingénieur, & gendre de l'Auteur. Ce Recueil est divisé en trois Parties.

La premiere comprend les desseins d'une Place dans l'Isle du Palais, pour y élever la Statue du Roi. Son centre auroit été devant la Magdeleine dans l'alignement de la rue Saint Jacques & Saint Martin. A cette Place se trouve joint un Hôtel de-Ville, un Quai de communication du Pont Notre Dame à un Pont de pierre, qui seroit fait au lieu du Pont Rouge, & sous ce Quai un Port qui, par son exposition au Nord, seroit propre à la décharge des vins. Les plans, détails, coupe & élévations de tous ces projets, sont en onze Planches.

La seconde partie est composée de ceintres, de ponts de bois, d'échafaux & d'é-

Digitized by Google

tayement de différentes especes, avec les détails de leurs assemblages, en treize Planches.

Dans la troisieme partie, on voit des Ponts & des Ponceaux de différentes formes & coupes, & le progrès de la manœuvre pour leurs fondations, en onze Planches.

Ces Planches sont précedées des explications nécessaires pour en faciliter l'intelligence, & d'un Mémoire de l'Auteur sur le projet de la Place.

Cet Ouvrage forme un volume *in folio*, grand Chapeler. Il est dédié au Roi, & lui a été présenté par MM. de Moras & Trudaine, le 18 Mai dernier.

Le prix est de 72 liv. broché. Il se trouve chez la Dame *Pitrou*, veuve de l'Auteur, rue des Noyers, vis à-vis la rue Saint Jean de Beauvais, *à Paris*.

HORLOGERIE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnsieur, vous avez inseré dans le Mercure de Mai une Lettre de M. Pierre le Roy, célebre Horloger de Paris, dans laquelle cet Artiste reclame, comme de son

Digitized by Google

invention, la Pendule que M. le Mazurier avoit déja annoncée au Public, le 14 Février, dans la Gazette de Paris; au mois d'Avril, dans le Mercure de France, & en même tems dans une petite brochure, qui a pour titre : *Discours sur l'Horlogerie, & exposition d'une nouvelle méchanique de Pendule, approuvée par MM. de l'Académie Royale des Sciences.* Comme amateur de cet Art, ami de M. le Mazurier & admirateur des talens de M. le Roy, j'ai mis toute mon application à examiner les prétentions respectives de ces deux Artistes dans la nouvelle construction de Pendule qu'ils ont exécutée l'un & l'autre. Il paroît par les dates des Certificats de l'Académie, qu'ils ont été expédiés du même jour 10 Décembre 1755. Si la Pendule que M. le Mazurier présentoit à MM. les Commissaires n'eût été qu'une imitation de celle de M. le Roy (comme ce dernier le prétend), on n'auroit certainement fait aucun cas de cet Ouvrage, tandis que suivant le Certificat du 24 Février 1756, l'Académie a prononcé que la Pendule du Sieur le Mazurier méritoit d'être inserée dans le Recueil des Machines approuvées. L'illusion de M. le Roy sur cet objet n'est pas excusable & la question entr'eux demeure tellement décidée, qu'en lisant les Extraits

Digitized by Google

de l'Académie sur l'une & l'autre Pendule, on voit une analyse différente, quoiqu'elle porte sur une même force motrice; & à cet égard M. le Roy devoit se contenter de l'aveu que M. le Mazurier a fait dans toutes ses annonces, que ce principe de mouvement appartenoit à M. le Roy, quoiqu'il ne soit pas l'inventeur des chapelets à augets, dès long tems connus dans la méchanique, & qu'il n'y ait d'autre part, que d'avoir eu l'idée de les appliquer pour moteurs aux Horloges fixes. Il est surprenant que sur une chose de fait, que le Public est à portée de vérifier à tout instant, il se soit élevé une contestation si peu fondée. M. le Mazurier est trop modeste pour se parer de la gloire de M. le Roy, & M. le Roy sans doute trop juste pour vouloir ravir à son Confrere celle qu'il mérite. Ainsi, Monsieur, rien ne sçauroit diminuer l'estime générale que mérite l'ouvrage ingénieux de M. le Mazurier, ni altérer les éloges qui sont dûs personnellement à ce grand Artiste.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 8 Juin 1756.

Digitized by Google

ORFÉVRERIE.

Extrait des Registres de l'Académie Royale des Sciences, du 29 Mai 1756.

Nous avons examiné, par ordre de l'Académie, une nouvelle méthode pratiquée par le Sieur Balzac, Marchand Orfévre à Paris, pour travailler sur le tour & sans soudure la vaisselle plate d'argent à bordure, qu'on appelle vaisselle à contour.

La méthode usitée dans l'orfévrerie, lorsque les pieces ne sont pas rondes, est de les faire de deux parties, en ajoutant à la piece d'argent préparée au marteau pour former un plat ou une assiette, une bordure fondue & moulée qu'on y joint en la soudant. Il en résulte plusieurs inconvéniens. 1°. La vaisselle en est moins pure; 2°. elle est moins solide; 3°. les bordures fondues n'étant pas toujours portées à la marque ordonnée pour la police de l'orfévrerie, se trouvent assez souvent d'un titre inférieur à celui de la piece; 4°. la soudure est sujete au verd-de gris.

On évite ces inconvéniens par la méthode du Sieur Balzac. Il travaille la bordure sur la piece même, en la façonnant

Digitized by Google

autour. Le plateau d'argent préparé au marteau, est fixé sur une platine perpendiculaire à l'arbre du tour, & contenu par une rosette, dont la figure regle & détermine celle qu'on veut donner à la bordure de la piece ronde ou ovale coupée à contour.

Nous n'entrons pas dans un plus grand détail sur la construction de la machine, pour ne pas priver le Sieur Balzac du produit légitime de son industrie qu'il tient secrette & qu'il nous a confiée. Sa méthode exige autant de rosettes, qu'on veut exécuter de contours différens; mais la dépense qu'elles occasionnent est bien compensée par la promptitude de l'opération, & par la perfection de l'ouvrage.

Nous n'avons pas connoissance que personne ait travaillé sur le tour avant le Sieur Balzac, des pieces de vaisselle ovale à contour sans soudure; ainsi nous regardons sa méthode comme nouvelle. Elle est avantageuse au Public, & nous croyons qu'elle mérite l'approbation de l'Académie.

Signé, CAMUS DE MONTIGNY.

Je certifie le présent Extrait conforme à son original & au jugement de la Compagnie. *A Paris, ce 5 Juin 1756.*

Signé, GRAND-JEAN DE FOUCHY, *Sec. perp. de l'Acad. R. des Sciences.*

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le Mercredi 26 Mai, les Comédiens François ont donné pour la premiere fois la *Gageure de Village*, Comédie en prose, en un Acte. Quoiqu'elle ait reçu un accueil favorable, l'Auteur a jugé à propos de la retirer après la cinquieme représentation. Elle est imprimée, & se vend chez *Duchesne*, rue S. Jacques. Le prix est de 30 sols avec la musique, qui a été fort goûtée du Public, & qui est de M. Giraud.

Le Lundi 7 Juin, les mêmes Comédiens ont remis *Esope à la Ville*, Comédie en vers, en cinq Actes, de Boursaut. Elle a presque l'agrément de la nouveauté. Il y a trente ans qu'elle n'a été jouée. Quoiqu'inférieure à *Esope à la Cour*, nous croyons qu'on peut la mettre au rang des pieces qui doivent rester au Théâtre. Il y a plusieurs Scenes d'un bon comique. Elle joint à ce mérite l'avantage d'être bien jouée.

Digitized by Google

Le rôle d'Esope qui tient le dez dans la piece, est rendu supérieurement par M. de la Noue. Celui de la Soubrette, quoique médiocre par lui-même, devient excellent par le jeu de Mlle Dangeville, qui embellit tout ce qu'elle joue.

Le Mardi 8, on a représenté *Mérope*. Un Acteur nouveau y a débuté dans le rôle d'*Egiste*, avec l'applaudissement du parterre.

Le Lundi 14, il a joué celui de *Polieucte* dans la Tragédie qui porte ce titre; & le Mercredi 16, celui de *Seide* dans le *Mahomet* de M. de Voltaire.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le 7 Juin, les Comédiens Italiens ont donné la premiere représentation de l'*Amant Jardinier* ou l'*Amusement de Campagne*, petite piece en un Acte, qui a été reçue très-favorablement du Public. Mlle Silvia y joue une Provençale dans une grande vérité. On ne peut pas mieux copier l'accent & le grasseyement Marseillois.

Le Jeudi 10 du même mois, ils ont donné la premiere représentation des *Amours de Mathurine*; Parodie Françoise d'*Alcimadure*, Pastorale Languedocienne de

Digitized by Google

M. Mondonville. Les Ballets de M. Dehesse y jettent beaucoup d'agrément ; mais nous ne pouvons dissimuler que la Parodie est plus sérieuse que l'ouvrage travesti, ou plutôt imité. L'Auteur nous paroît même avoir moins parodié le Poëme que les airs. Peut-être eût-il mieux fait de ne point s'écarter de l'original : son dénouement en eût été plus heureux.

Le Samedi 14, on a réuni les deux nouveautés.

Extrait des Chinois, *Comédie en un Acte en vers, mêlée d'Ariettes ; Parodie* del Cinese.

Cette petite Piece n'est composée que de six Scenes & de quatre Acteurs, avec un personnage muet ; sçavoir *Xiao*, Mandarin de la premiere classe, pere d'*Agésie*, M. *Rochard* ; *Agésie*, Mlle *Catinon* ; *Tamtam*, Amant d'*Agesie*, Madame *Favart*, & *Chimca*, Esclave Suivante d'Agésie, Mlle *Desglands*. Le Sieur *Duclos* représente le cinquieme personnage, qui est un Intendant de Xiao qui ne dit mot. La scene se passe au Palais du Mandarin dans l'appartement des femmes.

Le Théâtre représente un appartement décoré à la Chinoise : on voit dans le fond l'horison à travers une jalousie brisée,

Digitized by Google

Xiao ouvre la Piece avec son Intendant, à qui il donne l'ordre d'aller vîte préparer une fête somptueuse pour la nôce de sa fille qu'il doit marier ce jour-là. Resté seul, il exprime la joie qu'il aura d'être grand-pere par l'Ariette suivante :

Ariette *du Chinois : Gia Colmo di piacer.*

Je vois, grace à ma fille,
Accroître ma famille :
Un tas d'enfans fourmille :
Ah ! je les vois déja.
Tandis que l'un sautille,
L'autre à l'envi babille.
J'aurai de la famille :
Elle sera gentille,
Et me ressemblera. 3 *fois.*
Je suis, grace à ma fille,
Grand pere de famille :
Un tas d'enfans fourmille,
Auprès de moi sautille
En m'appellant papa.
Je ne me sens pas d'aise.
L'un grimpe sur ma chaise, (*bis.*)
En m'appellant papa,
Et me baise.
L'un grimpe sur ma chaise,
L'autre joue au dada
En m'appellant papa. (*bis.*)

Digitized by Google

Paix là. Taisez-vous, paix là,
Paix là, vous dis-je.
Encore! ce bruit m'afflige,
Il faut que je corrige...
Contrefaisant la voix d'un enfant.
Ah! ah! pardon; pardon, pardon, mon grand papa;
Je ne le ferai plus. Non, non.
Levez-vous donc.
Je vais, &c.

Agésie sa fille entre avec sa Suivante, & Xiao lui apprend qu'il doit la marier ce jour-là même avec un jeune homme qui revient d'un grand voyage; que c'est l'Empereur qui fait ce mariage, & qu'en conséquence elle doit s'y disposer. En la quittant, il lui dit :

Dépêche toi d'avoir beaucoup d'enfans :
Eternise mon sang par ta progéniture.

Elle lui répond ingénuement :

Je n'épargnerai rien, mon pere, je vous jure,
Pour rendre vos désirs contens.

Chimca félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen : mais Agésie lui avoue en confidence qu'elle craint ce nœud, & qu'elle voudroit bien que l'époux qu'on lui destine ressemblât au jeune homme qu'elle a vu la semaine derniere de sa fenêtre, dont

Digitized by Google

un coup de vent avoit abattu la jalousie : elle ajoute qu'il fit arrêter sa barque pour la contempler ; qu'il lui avoit paru charmant, qu'il n'avoit de chinois que l'habit, & que sans l'avoir entretenu, elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit sur les différens transports qu'il avoit fait paroître. Dans ce moment le Chinois dont elle parle entre par la fenêtre dans son appartement. Agesie paroît d'abord effrayée, ainsi que sa Suivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inspire, elle lui ordonne de sortir : mais un sentiment plus doux qui succede à la crainte, l'oblige aussi-tôt à le rappeller.

Tamtam (c'est le nom du jeune Chinois) fait alors éclater son ardeur par cette Ariette, dont la morale se trouve dans plus d'un Opéra François.

Ariette du Chinois *Zerbinotti d'Oggidi.*

Que je baise cette main.
Mais pourquoi cet air mutin ?
Que vous sert-il d'être belle
Si vous êtes si cruelle ?
Mais personne ne nous voit.
Qu'elle est farouche !
Que je touche
Seulement le bout du doigt :
Mais personne ne nous voit.

Que

Que vous sert-il d'être belle,
Si vous êtes si cruelle?
Vous souffrez de vos rigueurs.
C'est à notre âge
Que l'on s'engage.
Le printems est pour les fleurs;
Et l'amour est pour nos cœurs:
La sagesse
Pour la vieillesse;
La tendresse pour nos cœurs.

Agésie se défend, mais avec douceur. Cependant Tamtam se plaint de cette rigueur prétendue, en s'écriant:

En France, où j'ai fait un voyage,
Le sexe n'est pas si sauvage.

La curieuse Suivante lui demande comment on fait l'amour à la Françoise. Tamtam répond que si sa Maîtresse veut le permettre, il va l'en instruire:

Mais oui, *dit Agesie*: l'on est bien aise
De sçavoir d'un pays les usages, les mœurs.

Mais, lui replique-t'il,

Pour donner au tableau de plus vives couleurs;
Il faudroit, ne vous en déplaise,
Me seconder & me prêter du jeu.
Tenez, figurez-vous que vous êtes l'Amante;
Moi, l'Amant:

Digitized by Google

Agesie.

Soit.

Tamtam à Chimca.

Vous, la Suivante
Que je vais engager à protéger mon feu.

Agésie va s'asseoir, & prend le thé. Cette scene forme un tableau des plus charmans : elle fait la piece comme nous l'avons dit ailleurs. Nous ajouterons qu'elle vaut seule un Acte, & qu'elle paroît d'autant meilleure au Théâtre, qu'elle est parfaitement rendue par les trois Actrices qui la jouent. Tamtam commence par prier Chimca de parler pour lui à sa Maîtresse, de lui bien peindre son amour; & pour mieux l'y déterminer, il lui offre une bourse qu'elle accepte après quelques façons. Chimca instruit Agésie du feu dont un jeune Amant brûle pour ses charmes, & lui demande la permission de l'introduire auprès d'elle. Eh bien! dit Agésie, il peut paroître. Tamtam s'approche, s'incline devant elle, & dit à Chimca de se tenir à deux pas. Ensuite il se tourne vers sa Maîtresse, & lui peint l'état de l'Amant qu'il représente par l'Ariette qui suit, & qui est des plus théâtrales :

Digitized by Google

Ariette : *Ma detto ta mia mama.*

Son cœur d'abord palpite :
Il veut, mais il héſite :
Il dit des mots ſans ſuite :
Certain trouble l'agite.
Il a peur de manquer d'égards ;
Et la crainte
Eſt peinte
Dans ſes regards.
Bientôt l'Amour l'inſpire.
Il vante les attraits :
Quels yeux charmans ! quels traits !

Agéſie.

Après.

Tamtam.

L'Amant ſoupire,
Et l'oſe dire,
Et l'aveu ne déplaît pas. (*bis.*)
Ainſi l'Amour pas à pas,
Pour engager tend ſes lacs.

Agéſie avec un peu d'émotion.

La peinture intéreſſe.

Chimca à part.

Ah ! ma pauvre Maîtreſſe !
Commence à ſe troubler. (*bis.*)
Ah ! ma pauvre Maîtreſſe !

Digitized by Google

Son cœur se laisse aller,
Se laisse, laisse, laisse,
Se laisse, laisse aller.

Tamtam.

Le cœur plus fort palpite :
On veut, mais on hésite :
On dit des mots sans suite,
Un nouveau trouble agite.
L'Amour brille dans les regards,
Et l'audace
Chasse
Les vains égards.
La belle se retire,
Et paroît se fâcher.

Agésie.

Eh ! mais ! . . . .

Tamtam.

L'Amant soupire, (*bis.*)
Et saisit un bras.

Agésie *en soupirant.*

Après.

Tamtam.

Doucement il le flatte ;
Qu'il est rond, blanc & frais !
Ah ! quelle peau délicate !
Que je le baise.

Agésie.

Mais . . .

Digitized by Google

Tamtam.

Quoi !

Agésie *troublée.*

Quoi !

Tamtam *lui baisant la main.*

Le tendre Amant le baise.

Agésie *plus émue.*

Après.

Tamtam.

Et le rebaise :
Elle s'appaise ;
Et ne se défend pas. (*bis.*)
Ainsi l'Amour pas à pas,
La fait tomber dans ses lacs.

Chimca.

Ah ! ma pauvre Maîtresse !
Je la vois se troubler.
Ah ! ma pauvre Maîtresse !
Son cœur se laisse aller,
Son cœur se laisse, laisse, laisse,
Se laisse, laisse aller.

Agésie revient de son trouble, & reproche un peu tard à Tamtam d'avoir trop osé. Il répare son audace, en disant qu'il l'adore & qu'il attend la mort à ses genoux.

Digitized by Google

Agésie lui répond tendrement :

On auroit à punir à la fois deux coupables.
Ah ! je le suis autant que vous.

Mais elle lui déclare en même tems qu'un époux, ou plutôt un maître, doit s'unir avec elle incessamment. Il demande quel est cet époux ? Je ne sçais, dit-elle. J'ignore aussi, replique-t'il, celle que j'épouse ce soir : je viens de recevoir à l'instant son Portrait. Chimca prend ce Portrait, l'examine, & s'écrie : *Ah ! ma Maîtresse, c'est vous-même.* Nos Amans se livrent à la joie : mais elle est tout à coup troublée & changée en frayeur, par l'arrivée du pere qui entre le sabre à la main, & qui veut tuer son gendre sans le connoître. Ce dernier le tire de son erreur, en lui montrant le portrait d'Agésie, que Xiao lui a envoyé. Le Mandarin est transporté de joie à son tour, & dit à Tamtam de sortir sans être apperçu, & qu'il va au plutôt l'unir à sa fille. Cet Acte suivi du Ballet des *Nôces Chinoises*, forme un Spectacle qui ne s'use point, & qu'on verra toujours avec le même plaisir, quand il sera exécuté par les mêmes Acteurs.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le Jeudi 27 Mai, jour de l'Ascension, le Concert a commencé par une symphonie, suivie de *Domine, in virtute tuâ*, Motet à grand chœur de M. Cordelet. Ensuite Madame Vestris de Giardini a chanté deux Airs Italiens. Madame Montbrun a chanté un petit Motet de Mouret. M. Balbastre a joué sur l'Orgue un Concerto de sa composition. Le Concert a fini par *Venite exultemus*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le Dimanche 6 Juin, jour de la Pentecôte, le Concert a commencé par une symphonie; ensuite *Diligam te*, Motet à grand chœur de M. Giles. Mlle Vincent a chanté un petit Motet nouveau. M. Piffet a joué un nouveau Concerto de violon de sa composition; Mlle Fel a chanté *Exultate Deo*, petit Motet de M. le Chevalier d'Herbain. Le Concert a fini par *Laudate Dominum, quoniam bonus*, Motet nouveau à grand chœur de M. Mondonville, dans lequel M. Balbastre a joué de l'Orgue.

Le 17, jour de la Fête-Dieu, le Concert a commencé par une symphonie suivie de *Lætatus sum*, Motet à grand

Digitized by Google

chœur de M. Cordelet : ensuite Mlle Vincent a chanté un petit Motet de M. Mondonville. M. Piffet a joué un Concerto de violon de sa composition avec l'applaudissement général. M. Godart a chanté un petit Motet de M. le Febvre. M. Balbastre a joué sur l'Orgue un Concerto de sa composition. Le Concert, qui a fini par *Bonum est*, Motet à grand chœur de M. Mondonville, a paru très-agréable par le choix & la variété des morceaux.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ITALIE.

DE NAPLES, le 24 Avril.

LE Mont Vesuve, après avoir fait longtemps entendre un grand bruit, a jetté pendant quatre jours beaucoup de matiere bitumineuse. Lorsque cette éruption a cessé, trois Seigneurs Anglois ont voulu monter au haut du Mont, pour examiner les bouches du Volcan. Ils ont été presque suffoqués par des nuages de cendres & de fumée, & peu s'en est fallu que leur curiosité ne leur ait fait éprouver le sort de Pline le Naturaliste.

DE VENISE, le 14 Mai.

Une Tartane, que commande le Comte Evanowitz, Dalmatien, fut attaquée le 19 du mois dernier près des Bouches de Cattaro par un Chabec de Tripoli, de quarante-deux canons, & de cinq cens hommes d'équipage. Quoiqu'elle ne fût montée que de quarante-six Esclavons, elle s'est emparée du Bâtiment ennemi, après quatre heures de combat. Les Esclavons n'ont voulu accorder aucun quartier aux Tripolitains. La perte des premiers auroit été peu considérable, si le Chevalier Evanowitz n'avoit pas été tué. Le Chabec

Digitized by Google

ayant été si maltraité qu'il n'étoit plus en état de servir, on y a mis le feu.

PAYS-BAS.

DE LA HAYE, le 28 May.

Il fut décidé le 25, dans l'assemblée des Etats Généraux, que cette République observeroit une exacte neutralité dans la guerre qui s'est allumée entre la France & la Grande-Bretagne.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 31 Mai.

Le Roi se rendit le 27 à la Chambre des Pairs avec les cérémonies accoutumées, & Sa Majesté, ayant mandé la Chambre des Communes, fit la clôture des Séances du Parlement par le Discours suivant. MYLORDS ET MESSIEURS, *il est juste qu'après avoir donné une application si longue & si constante aux affaires publiques, vous preniez quelque relâche. Il est juste aussi que je vous fasse mes remerciemens sinceres de l'ardeur efficace, avec laquelle vous m'avez aidé à soutenir la cause dans laquelle je me trouve engagé pour la Nation. Les insultes & les hostilités commises depuis quelque temps par les François contre mes Etats & contre mes Sujets, viennent d'être suivies d'une invasion dans l'Isle Minorque, quoique cette possession me soit garantie par toutes les Puissances de l'Europe, & en particulier par le Roi des François. Ainsi, pour défendre l'honneur de ma Couronne & les droits de mes Sujets, j'ai été dans la nécessité de déclarer formellement la guerre à la France. Je me repose sur la*

Digitized by Google

Protection Divine & sur la vigoureuse assistance de mes fideles Sujets dans une cause si juste. MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES, *je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous m'avez accordé des secours si considérables. Vous pouvez être assurés, qu'ils seront employés aux fins salutaires pour lesquelles vous les avez donnés.* MYLORDS ET MESSIEURS, *rien ne m'a plus satisfait que la confiance, que vous avez en moi. C'est la marque la plus agréable, que je puisse recevoir de votre reconnoissance. Aussi vous devez être persuadés, que je n'en ferai usage que pour votre avantage. Le maintien de votre Religion, de vos Libertés & de votre Indépendance, est & sera toujours mon principal objet. Je compte que de votre côté, vous ne vous manquerez pas à vous-mêmes.* Le Roi, en terminant les Séances du Parlement, s'est contenté d'ajourner cette Assemblée ; & le Parlement est censé n'être point prorogé, mais suspendre seulement ses délibérations.

En conséquence de la Déclaration de guerre, publiée le 18, le Roi a ordonné d'expédier des Lettres de Marque aux Armateurs, pour les autoriser à faire la course. Sa Majesté se réservera la moitié de toutes les prises qui se feront, soit en Navires Marchands, soit en Bâtimens Corsaires ; & les sommes, qui proviendront de cette réserve, seront employées à donner des gratifications aux équipages qui s'empareront de quelques Vaisseaux de guerre des ennemis. La Frégate *la Lime* rentra le 23 dans ce Port, extrêmement maltraitée. Elle a recu quatre-vingts coups de canon dans la voile de son grand perroquet, cinquante-quatre dans sa grande voile, & plusieurs à fleur d'eau.

Depuis qu'on a publié la Déclaration de guerre,

il s'est présenté à la Banque un si grand nombre de personnes, pour retirer leurs fonds, que, ne pouvant faire face à toutes les demandes, elle a été obligée un de ces jours derniers, de suspendre pendant huit heures les payemens.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 9 Mai, le Bourg de Ferechampenoise, un des plus considérables du Diocèse de Châlons-sur-Marne, a été presque totalement détruit par un horrible incendie. Les habitans ont eu à peine le temps de pourvoir à leur sûreté, & de sauver leurs enfans. Dans l'intervalle d'une heure, près de mille personnes se sont trouvées sans azyle & sans ressources.

Le 11, M. le Duc de Biron, après avoir fait la revue des Gardes Françoises dans la Plaine des Sablons où le Régiment étoit campé, déclara que le Roi avoit accordé une pension de mille livres sur le Trésor Royal à M. le Comte d'Aspremont, Maréchal de Camp, Commandant du troisieme Bataillon de ce Régiment; une pareille pension à M. de Savary, Lieutenant de Grenadiers, ayant Brevet de Colonel; une de quatre cens francs, aussi sur le Trésor Royal, à M. de Chassincourt-Tilly, Sous-Lieutenant; des Brevets de Colonels au Marquis de Rasilly, Lieutenant de Grenadiers, & au Comte du Dreneuc, Lieutenant; & la Croix de Saint Louis au Vicomte de Jaucourt, Lieutenant; à M. de Chaban, Sous-Aide-Major; au

Digitized by Google

Chevalier de Palme, au Marquis de la Rochebousseau, à MM. de la Motte, de Termont, & de Chieza, Sous-Lieutenans, & à M. de la Bordenne, Enseigne de Grenadiers.

Le Roi ayant porté à dix-sept Compagnies les Bataillons de son Infanterie Françoise ; & Sa Majesté voulant que les Bataillons des Régimens de son Infanterie Suisse & Grisonne, qui ne sont actuellement que de quatre cens-vingt hommes en quatre Compagnies de cent vingt hommes chacune, y compris les Officiers, soient rapprochés de la composition des Bataillons François, Sa Majesté a ordonné que les douze Compagnies de chacun des neuf Régimens Suisses & de celui de Salis Grison, qui sont à son service, formassent dorénavant deux Bataillons composés de six Compagnies chacun, au lieu d'être distribuées, comme elles sont présentement, en trois Bataillons de quatre Compagnies. Veut Sa Majesté, que les six Compagnies, qui doivent composer chacun des deux Bataillons par Régiment, y soient placées suivant le rang d'ancienneté des Capitaines, & dans l'ordre qu'éxige la nouvelle formation prescrite par la présente Ordonnance. Chacune de ces Compagnies continuera d'être composée de cent vingt hommes, y compris cinq Officiers ; chaque Capitaine devant y entretenir deux Sergens à vingt-cinq livres chacun, un troisieme Sergent & un Fourrier à vingt livres chacun, un Porte-Enseigne & un Capitaine d'Armes à dix-huit livres chacun, un Prevôt à quinze livres, quatre Caporaux, quatre Anspessades & cent Fusiliers, les Tambours & les Fifres compris. Entend au surplus Sa Majesté que les Officiers, qui commandoient les troisiemes Bataillons desdits Régimens Suisses & Grisons, conservent, tant

qu'ils ne se trouveront pas pourvus d'un grade supérieur, les prérogatives qui étoient attachées à leur emploi.

Le 27 Mai, les Députés des Etats d'Artois ont eu audience du Roi. Ils ont été présentés à Sa Majesté par M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Province, & par M. le Comte d'Argenson, Ministre & Secretaire d'Etat, ayant le Département de cette Province, & conduits par M. Desgranges, Maître des Cérémonies. La Députation étoit composée, pour le Clergé, de Dom de Briois d'Hulluch, Abbé de Saint Vaast d'Arras; du Comte de Beaufort, pour la Noblesse; & de M. Harduin, Avocat en Parlement, & ancien Echevin des Ville & Cité d'Arras, pour le Tiers-Etat.

Dans le travail du Roi avec M. le Comte d'Eu, concernant le Régiment des Gardes Suisses, Sa Majesté a augmenté de cinq cens livres la pension de quinze cens que M. de Réding, Maréchal de Camp, Premier Capitaine de ce Régiment, a sur le Trésor Royal. Elle a accordé une pension de 1000 l. aussi sur le Trésor Royal, au Baron de Besenwald, Brigadier, Capitaine d'une Compagnie dans le même Régiment; une pareille pension, sur l'Ordre de Saint Louis, à M. de Pestallozzi, Brigadier, Capitaine-Commandant de la Compagnie Lieutenante-Colonelle; une de huit cens livres, sur le Trésor Royal, à M. Altermatt, troisieme Aide-Major; une Commission de Colonel à M. Schwitzer, Premier Lieutenant de la Compagnie de Phiffer; la Croix de S. Louis au Chevalier de Maillaudor, Premier Lieutenant de la Compagnie Générale, & à M. Schwitzer de Buonas, second Lieutenant de la même Compagnie.

Depuis la descente des troupes du Roi dans l'Isle Minorque, M. le Maréchal de Richelieu a

Digitized by Google

été principalement occupé du soin de surmonter les difficultés qui se sont rencontrées dans le transport de l'artillerie à Mahon, & des munitions de guerre & de bouche. Il est enfin parvenu à faire construire sur le Mont des Signaux une batterie de cinq pieces de canon & d'autant de mortiers, qui a commencé à tirer le 8 de Mai au matin. Il a fait occuper le 9 au soir le Fauxbourg, dit *la Ravale*, par un Détachement de cent Volontaires, par quatre Compagnies de Grenadiers & par six Piquets, aux ordres de M. le Comte de Briqueville, Colonel, avec cinq cens Travailleurs, pour y former des épaulemens & établir des batteries. Le 10, M. le Marquis de Roquepine Brigadier, ayant sous lui MM. de Gaunay & d'Elva, Colonels, de Magnac & de Virmont, Lieutenans Colonels, est parti dès le matin avec douze cens hommes, pour se porter du côté du Fort Marlboroug derriere la Tour de Benisaïd. M. le Comte de Briqueville a été relevé le soir par M. de la Serre, Brigadier, avec trois Compagnies de Grenadiers & neuf Piquets. Aussitôt après, les deux Bataillons du Régiment Royal, & le premier du Régiment Royal Comtois, se sont portés à la droite du Fauxbourg, le long d'une chaîne de maisons qui en forment l'enceinte, pour protéger le travail, que M. le Maréchal de Richelieu est allé visiter. M. d'Elva, Colonel à la suite du Régiment Royal Italien, a été blessé légérement à l'épaule. Les journées du 11 & du 12 Mai, ont été employées à construire des batteries à la gauche, à la droite & au centre du Fauxbourg, dit *la Ravale*, sans que la Garnison Angloise ait inquiété les travailleurs autrement que par les bombes & le canon. Le 12 au soir, le Détachement du Fauxbourg fut composé de sept Compagnies de Grenadiers, huit Piquets &

Digitized by Google

trois Compagnies de Volontaires, & les batteries de bombes commencerent à tirer pendant la nuit. Le 17, la batterie de canons de la droite se trouva en état de tirer, & fut très-bien servie. Le 18, M. du Pinay, qui commandoit celle de la gauche, fut tué, & le Prince Louis de Wirtemberg, Maréchal de Camp, fut légérement blessé. Le 19, l'Escadre Angloise ayant paru en mer, M. le Maréchal de Richelieu envoya treize Piquets à M. le Marquis de la Galissonniere, & fit les dispositions nécessaires pour empêcher toute communication avec les Assiégés. Le 20, les deux Bataillons du Régiment Royal, aux ordres de M. le Comte de Maillebois, Lieutenant-Général, se rendirent le soir au dépôt de la tranchée, d'où ils envoyerent relever les postes du Fauxbourg par leurs Grenadiers & six Piquets, avec cinq autres Compagnies de Grenadiers & six Piquets de différens Corps. Une bombe ayant mis le feu à une de nos batteries à deux heures après-midi, les assiégés redoublerent leur feu, & firent une sortie de la Lunette de la Reine, dans laquelle nos Grenadiers les firent rentrer aussitôt. Pendant la journée du 21 au 22, on répara les anciennes batteries, & l'on continua la construction des nouvelles. Le 22, l'Escadre Françoise ayant reparu devant le Port, l'Armée fit le soir une réjouissance pour l'avantage que cette Escadre avoit remporté sur celle des Anglois. Le 23, M. le Comte de Lannion releva M. le Marquis du Mesnil à la tranchée, avec les deux Bataillons de Royal la Marine, indépendamment d'un poste de Brigadier, établi dans le Fauxbourg. Cette journée & celle du 24 ont été employées, comme les précédentes, aux réparations & nouvelles constructions de batteries.

Digitized by Google

Les Frégates du Roi *l'Aquilon*, de quarante canons, & *la Fidele*, de vingt-quatre, commandées par MM. de Maurville, Capitaine, & de Lizardais, Lieutenant de Vaisseau, qui avoient escorté au large quelques Navires, revenoient à Rochefort, lorsque le 17 elles ont eu connoissance vers l'Isle d'Oléron, d'un Vaisseau de guerre Anglois, de cinquante-six canons, & d'une Frégate, de trente, qui leur ont donné chasse. Le combat s'est engagé à six heures du soir entre le Vaisseau de guerre Anglois avec sa Frégate, & les deux Frégates du Roi, de maniere que la Frégate *la Fidele*, a aussi essuyé d'abord quelques bordées du Vaisseau de guerre Anglois; mais il est ensuite devenu particulier du Vaisseau de guerre Anglois avec la Frégate *l'Aquilon*, & de la Frégate Angloise avec la Frégate *la Fidele*, qui ont été bientôt hors de la vue des premiers. Le combat de la Frégate de *l'Aquilon* contre le Vaisseau de guerre Anglois a duré près de huit heures; & celui de la Frégate *la Fidele* contre la Frégate Angloise, près de six. Nonobstant la grande supériorité de l'artillerie du Vaisseau Anglois & de sa Frégate, tant en nombre de canons qu'en poids des boulets, les deux Frégates du Roi les ont mis hors de combat; & les Anglois se sont retirés: mais il n'a pas été possible aux Frégates du Roi, qui étoient désemparées de toutes leur manœuvres, de les poursuivre. Elles sont rentrées à Rochefort le 19 & le 20. On ne sçauroit donner trop d'éloges à la bravoure que les Officiers, les Gardes de la Marine & les Equipages, ont fait paroître dans cette occasion. M. de Maurville a eu le bras droit fracassé dès le commencement du combat, & l'on a été obligé de le lui couper sur le champ. Malgré cet accident, qui l'a obligé de céder le

Digitized by Google

commandement à M. de la Filliere, Capitaine en fecond, il n'a pas ceffé de donner des marques de la plus grande fermeté. M. de la Filliere a reçu trois bleffures. M. Héron, Premier Lieutenant, a été tué fur le gaillard d'avant; & le Chevalier de Cardaillac, qui commandoit le Détachement des Gardes de la Marine, a eu un bras caffé. Il n'y a eu aucun Officier de tué ni de bleffé fur la Frégate *la Fidele*. Dans les Equipages, la Frégate *l'Aquilon* a eu quinze hommes tués & vingt-fix bleffés; & la Frégate *la Fidele*, huit tués & dix-huit bleffés.

La Cour vient de rendre public un Ecrit qui a pour titre, MEMOIRE *concernant le précis des faits avec leurs pieces juftificatives, pour fervir de réponfe aux* OBSERVATIONS *envoyées par les Miniftres d'Angleterre dans les Cours de l'Europe*. L'objet des Obfervations fur le premier Mémoire de la France étoit de juftifier le refus fait par l'Angleterre de fatisfaire à la réquifition du Roi, du 21 Décembre dernier, & de reftituer les Vaiffeaux pris en pleine paix. Le feul moyen de colorer ce refus étoit d'imputer aux François des hoftilités antérieures à celles des Anglois, & cette fauffe imputation eft réfutée dans l'Ecrit que nous annonçons. On n'oppofe aux fuppofitions des Anglois que l'expofé le plus fimple de tout ce qui s'eft paffé entre les deux Nations, foit en Amérique, foit en Europe, depuis le dernier Traité d'Aix-la-Chapelle; & l'on n'avance aucun fait, qui ne foit ou avoué des deux Cours, ou prouvé par des pieces authentiques & irréprochables. Parmi ces pieces font celles qui ont été trouvées dans les papiers du Général Braddock, après le combat dans lequel il a perdu la vie.

Il paroît une Déclaration du Roi, portant fuf-

Digitized by Google

pension du Dixieme de l'Amiral, & autres encouragemens pour la Course.

M. le Marquis de Juigné ayant préféré de commander une Brigade dans le Régiment des Grenadiers de France, le Roi a disposé du Régiment de Forez, en faveur de M. le Comte de Puysegur, Colonel dans celui des Grenadiers de France.

Le Roi a conclu avec l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, un Acte ou Convention de Neutralité, & un Traité défensif d'Alliance & d'Amitié. Cette Convention & ce Traité furent signés à Versailles le premier du mois de Mai, & les Ratifications y ont été échangées le 28 du même mois.

Le 17 Mai au soir, M. le Marquis de la Galissonniere, commandant l'Escadre du Roi dans la Méditerranée, fut informé par la Frégate *la Gracieuse*, qui étoit en croisiere sur Mayorque, qu'elle avoit découvert une Escadre Angloise, qui pouvoit être alors à huit ou dix lieues dans le Sud. Le 18, l'Escadre du Roi manœuvra pour aller à la rencontre de celle des Anglois, mais le calme en empêcha. Le 19 au matin, on découvrit l'Escadre Angloise du haut des mâts. Elle étoit au vent, & il ne fut pas possible à l'Escadre du Roi, de l'approcher jusqu'à la portée du canon. Le 20, M. le Marquis de la Galissonniere étoit parvenu à gagner le vent : mais dans le tems qu'il se trouvoit dans cette position, le vent changea tout d'un coup ; ce qui rendit cet avantage à l'Escadre Angloise. A deux heures & demie après-midi, les deux Escadres se trouverent en lignes, celle des Anglois composée de dix-huit voiles, dont treize Vaisseaux de ligne, & celle du Roi, de douze Vaisseaux & quatre Frégates. Le combat fut engagé par l'avant-garde de l'Escadre du Roi, qui

Digitized by Google

attaqua l'arriere-garde de celles des Anglois. Il devint successivement général : mais il ne le fut pas pendant tout le tems de sa durée. Les Vaisseaux Anglois, qui étoient les plus maltraités des bordées des Vaisseaux du Roi, profitant de l'avantage du vent, pour se mettre hors de la portée du canon. L'Escadre Angloise, après avoir porté ses plus grands efforts sur l'arriere-garde de celle du Roi, qu'elle a trouvée si serrée, & dont elle a essuyé un si grand feu, qu'elle n'a pu l'entamer, a pris le parti de s'éloigner. Elle avoit toujours conservé l'avantage du vent, ce qui l'a mise en état de ne point s'engager. Le combat a duré près de quatre heures. En général, il n'y a eu aucun Vaisseau de l'Escadre Angloise, qui ait soutenu longtemps le feu des Vaisseaux de l'Escadre du Roi, lesquels ont peu souffert. Ils étoient entiérement réparés dans la nuit, & en état de combattre le lendemain. Nous n'avons eu que trente-huit hommes tués, & cent quatre-vingt-quatre blessés. Aucun Officier n'a été tué. Ceux qui ont été blessés, sont MM. de Perussy & de Puty, Enseignes, & M. de Gibanelle, Garde de la Marine, sur le Vaisseau *le Foudroyant*; M. de Seignoret, Garde de la Marine, sur *le Téméraire*; M. de Gravier, Lieutenant sur *le Guerrier*; le Chevalier d'Urre, Lieutenant sur *le Sage*; le Chevalier de Beaucouse, Lieutenant; M. d'Alberas, Enseigne, & M. Dubeny, Garde de la Marine, sur *le Content*.

Depuis l'arrivée de ces nouvelles qui sont du 21, il est venu des lettres de l'Escadre, datées du 25. L'Escadre Angloise n'avoit point reparu, & celle du Roi continuoit de croiser devant l'entrée du Port-Mahon. Le Chevalier de Beaucouse, Lieutenant de Vaisseau, qui avoit eu une cuisse

Digitized by Google

cassée dans le combat du 20, & qui avoit été transporté à terre à Mahon, y étoit mort le 24. M. de Gibanelle & de Seignoret, Gardes de la Marine, étoient fort mal à bord des Vaisseaux sur lesquels ils ont été blessés, le premier ayant eu les reins brisés, & le second les deux jambes cassées. Mais le Chevalier d'Urre, Lieutenant de Vaisseau, qui a eu un bras cassé, donnoit beaucoup d'espérance de guérison. Les autres blessés le sont peu dangereusement.

Le 6 Juin, jour de la Pentecôte, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majesté tint un Chapitre. L'Information des vie & mœurs, & la Profession de Foi, du Marquis de Saint Vital & du Prince Jablonowski, qui avoient été proposés le premier Janvier pour être Chevaliers, furent admises, & ils furent introduits dans le Cabinet, & reçus Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel. Le Roi sortit ensuite de son appartement, pour aller à la Chapelle. Sa Majesté, devant laquelle les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en Manteau, le Collier de l'Ordre par-dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or. Elle étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, du Duc de Penthievre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Les deux nouveaux Chevaliers, en habit de Novices, marchoient entre les Chevaliers & les Officiers. Après la grande Messe, qui fut célébrée par le Prince Constantin, Commandeur de l'Ordre, & Premier Aumônier du Roi, Sa Majesté monta sur

Digitized by Google

son Trône, & revêtit des Marques de l'Ordre les deux nouveaux Chevaliers. Le Marquis de Saint Vital eut pour Parrain le Maréchal de Clermont-Tonnerre. Le Marquis de Matignon fut celui du Prince Jablonowski. Cette cérémonie étant finie, le Roi fut reconduit à son appartement en la maniere accoutumée.

M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs, alla le 7 prendre dans les carrosses du Roi & de la Reine, le Cardinal de Tavannes en son Hôtel à Versailles, & il le conduisit chez le Roi avec l'Abbé Durini, Camérier Secret du Pape, nommé par Sa Sainteté pour apporter les Bonnets aux Cardinaux de Tavannes, de Luynes & de Gesvres. Avant la Messe du Roi, l'Abbé Durini fut conduit, avec les cérémonies accoutumées, à l'audience que le Roi lui donna dans son Cabinet, & il présenta à Sa Majesté un Bref de Sa Sainteté. Après cette audience, le Roi descendit à la Chapelle, où le Cardinal de Tavannes se rendit à la fin de la Messe, étant conduit par le sieur Dufort, Introducteur des Ambassadeurs. Monsieur Desgranges, Maître des Cérémonies, reçut à la porte de la Chapelle le Cardinal de Tavannes, lequel alla se placer près du Prié-Dieu du Roi, du côté de l'Evangile, & se mit à genoux sur un carreau. L'Abbé Durini, revêtu de son habit de cérémonie, ayant remis entre les mains du Cardinal de Tavannes le Bref du Pape, alla prendre sur la Crédence près de l'Autel, du côté de l'Epître, un Bassin de vermeil doré, sur lequel étoit le Bonnet, & il le présenta au Roi. Sa Majesté prit le Bonnet, & le mit sur la tête du Cardinal de Tavannes, qui en le recevant, fit une profonde inclination, & à l'instant même se découvrit. Dès que le Roi fut en marche pour sortir de la Chapelle, le Cardinal de Tavannes entra dans la

Digitized by Google

Sacristie, où il prit les habits de sa nouvelle dignité. Il monta ensuite chez le Roi, étant accompagné du Maître des Cérémonies. M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs, qui étoit toujours resté auprès du Cardinal de Tavannes, l'introduisit dans le Cabinet du Roi, où ce Cardinal fit son remerciement à Sa Majesté. Le Cardinal de Tavannes fut conduit avec les mêmes cérémonies à l'audience de la Reine, à laquelle il présenta l'Abbé Durini, qui remit à Sa Majesté un Bref du Pape. Pendant l'audience, on apporta un tabouret, & le Cardinal de Tavannes s'assit. Il fut conduit ensuite à l'audience de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame, & à celles de Mesdames Victoire, Sophie & Louise. Après toutes ces audiences, le Cardinal de Tavannes fut reconduit par M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs, dans les carrosses du Roi & de la Reine à son Hôtel, avec les cérémonies observées lorsqu'on étoit allé le prendre pour l'amener chez le Roi.

Le 8, le Cardinal de Luynes, & le 10 le Cardinal de Gesvres reçurent des mains du Roi dans la Chapelle, le Bonnet de Cardinal avec les mêmes cérémonies.

L'Eglise de l'Abbaye Royale de Pantemont a été bénîte le 30 de Mai, par Dom Couthaud, Religieux de l'Abbaye de Cîteau, Docteur de Sorbonne, & Proviseur du College. La cérémonie en fut édifiante, & suivie d'une grand'Messe chantée par les Religieux, au milieu de laquelle M. l'Abbé de la Pause fit un Discours, dont l'objet étoit relatif à la pureté du Temple intérieur signifié par la Bénédiction du Temple extérieur qui venoit d'être faite. L'après-dînée, après Vêpres chantées, il y eut un Salut, dont la musique

Digitized by Google

fut dirigée par M. Balbastre, & très-bien exécutée. La Bénédiction fut donnée par le R. P. Général des Bénédictins, & Madame la Duchesse de Modene y assista avec sa cour & plusieurs personnes de distinction.

Le 3 Juin, Monseigneur le Dauphin & Madame, se rendirent dans cette Abbaye pour nommer deux Cloches de la nouvelle Eglise. A la porte extérieure, ils furent reçus avec les cérémonies accoutumées, & complimentés avec applaudissement par Dom Couthaud : delà arrivés à la porte de la grille du Chœur, Madame l'Abbesse de Pantemont, avec sa crosse, à la tête de sa Communauté, & accompagnée de plusieurs autres Abbesses, les conduisit à leur prie-Dieu en chantant le *Laudate*. Dom Couthaud fit la cérémonie, qui fut suivie du Salut : pendant l'une & l'autre, la musique exécuta plusieurs morceaux & Motets choisis. Ensuite Monseigneur le Dauphin & Madame suivis de leur cour, furent conduits au Réfectoire, où trois jeunes Demoiselles habillées en Vierges, présenterent trois corbeilles remplies tant de fleurs que d'ouvrages, bourses, sacs & nœuds d'épée : chacune déclama différentes pieces de vers avec autant de noblesse que de modestie ; Madame l'Abbesse présenta dans le même Réfectoire la collation à Monseigneur le Dauphin & à Madame. Il y avoit, entr'autres singularités, les meilleurs fruits de primeur, & les plus rares pour la saison ; des melons, des pêches, des cerneaux, du raisin. Ensuite Monseigneur le Dauphin & Madame voulurent parcourir les Bâtimens, & partout le Prince & la Princesse marquerent leur satisfaction.

On doit observer ici que le Monastere & l'Eglise de l'Abbaye de Pantemont ont été faits & conduits

Digitized by Google

conduits sur les desseins de M. Contant, Architecte du Roi, de Monseigneur le Duc d'Orléans, & de l'Académie d'Architecture. Il étoit réservé au talent & à la réputation de cet Artiste de donner un exemple public que l'on pouvoit voûter les Dômes & les Eglises, suivant la construction des voûtes qu'il a fait exécuter avec succès dans le Château de Bissy, appartenant à M. le Maréchal Duc de Belleisle; l'Eglise & le Dôme de Pantemont sont les premiers exemples exécutés en France de cette construction, qui prouvent que l'usage de ces voûtes seroient d'une grande utilité pour être employé à la construction de nos Églises modernes, & que l'on pourroit par cette pratique leur donner avec le bon goût de l'architecture, l'élégance & la légéreté des Eglises gothiques, dont la construction hardie & solide cause autant de regrets que d'admiration.

Compliment de Dom Couthaud à Monseigneur le Dauphin.

Monseigneur, ce Temple doit tout ce qu'il est à votre protection & à vos bienfaits; aussi sera-ce un monument précieux & durable de votre piété: votre nom y est gravé sur le marbre & sur l'airain, en mémoire des deux Cérémonies que vous avez daigné y honorer de votre présence. Vos bontés le sont bien plus profondément dans le cœur de celles qui en sont les pierres vivantes: que de vœux n'y ont-elles déja pas offert, & n'y offriront-elles pas chaque jour pour le bonheur d'un Prince, leur protecteur & leur bienfaicteur, l'amour & les délices de toute la France!

Digitized by Google

Autre Compliment de Dom Couthaud à Madame.

Madame, une grande partie de la pompe de cette Cérémonie, lui vient de l'éclat de votre présence & de celui du nom que vous venez y donner. Les Vierges de ce Sanctuaire reçoivent en cette occasion une marque bien glorieuse de votre bienveillance pour elles : daignez recevoir ici les premices de leur reconnoissance, de leur empressement & du profond respect dont elles vont vous assurer elles-mêmes.

VERS

Faits par M. l'Abbé de Lataignant, pour MADAME ; *prononcés par Mademoiselle de Bethisy, de Meziere.*

MADAME,

Dieux ! quelle est ma surprise extrême :
Que de grace ! que de beauté !
Et quel air de divinité !
Est-ce donc à Flore elle-même
Que je viens offrir un bouquet ?
Tout dans un si charmant objet
Etonne mon ame timide :
Mais son regard plein de douceur,
Anime & rassure mon cœur.
Cédons au transport qui me guide,
Suivons une innocente ardeur ;
C'est l'adorable Adélaide.

Digitized by Google

VERS

Faits par M. l'Abbé de Lataignant, pour Monseigneur le Dauphin ; prononcés par Mademoiselle d'Aignillon.

MONSEIGNEUR,

L'Illustre Mere des Ayeux,
Dont vous suivez si bien l'exemple,
Clotilde, qui du haut des Cieux,
Et vous admire & vous contemple,
A qui votre zele pieux
A fait dédier ce saint Temple,
Me députe exprès en ces lieux
Pour vous exprimer par ma bouche
Combien cet hommage la touche ;
Et que pour répondre à vos vœux,
Elle adopte avec complaisance
Cet azyle de l'innocence
Bâti par vos soins généreux.
Cette auguste Reine de France
Espere qu'avec bienveillance
Toujours vous nous protégerez,
Et que vous nous honorerez
Quelquefois de votre présence.

Digitized by Google

VERS

Faits par M. l'Abbé de Lataignant, pour Monseigneur le Dauphin, qui devoient être prononcés par Mlle de Guerchy.

MONSEIGNEUR,

De simples Vierges consacrées
A louer Dieu seul en tout temps;
De ce saint devoir pénétrées
Ignorent l'art des complimens:
Dans ce séjour de l'innocence,
On ne connoît d'autre éloquence
Que ces transports respectueux
De zele & de reconnoissance
Que vous pouvez lire en nos yeux;
Et qu'inspire votre présence
Aux ames pures de ces lieux.
Le Fils du plus grand Roi du monde;
Notre bienfaicteur, notre appui,
Vient nous visiter aujourd'hui:
Que les Clairons & les Trompettes
Annoncent partout ses hauts faits.
Nos voix dans ces saintes retraites
Ne publîront que ses bienfaits.

Digitized by Google

VERS

Pour Monseigneur le Dauphin, prononcés par Mademoiselle de Guerchy.

MONSEIGNEUR,

DAns l'âge d'or, une simple guirlande
Ornoit le Temple & paroit les Autels;
Du lait, des fruits, étoient la seule offrande
Qu'une main pure offroit aux immortels.
Comme eux ici, vous, qui tenez leur place,
Vous recevez l'hommage de nos cœurs;
Et l'âge d'or à vos yeux se retrace
Par nos habits, symbole de nos mœurs.
La vérité sans art & sans parure
Emprunte ici la voix du sentiment.
Daignez l'entendre, & recevez l'augure
Que nous inspire un tendre mouvement.
Dieu, que nos cœurs adorent en ce Temple;
Rendra vos jours égaux à vos vertus,
Et l'univers prendra de nous l'exemple
De les compter comme ceux de Titus.

Monseigneur le Dauphin, au sortir de l'Abbaye de Pantemont, se rendit avec Madame au Palais de Luxembourg. Madame la Dauphine, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, y étoient arrivées de Versailles quelques momens auparavant.

Digitized by Google

Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine & Mesdames de France, firent un tour dans les jardins, monterent ensuite à la galerie, & allerent delà se promener sur le Boulevard. Le soir, ce Prince & ces Princesses retournerent à Versailles.

Par les Lettres qu'on vient de recevoir de M. le Chevalier d'Aubigny, Capitaine de Vaisseau, on a eu la confirmation de la nouvelle de la prise du Vaisseau de guerre Anglois *le Warwick*; mais les circonstances n'en sont pas telles qu'elles avoient été annoncées par quelques Relations particulieres. C'est le 11 de Mars que M. le Chevalier d'Aubigny rencontra ce Vaisseau à l'attérage de la Martinique. Dès qu'il en eut connoissance, il lui donna chasse avec le Vaisseau *le Prudent* qu'il monte, & les Frégates *l'Atalante* & *le Zéphyr*, commandées par MM. du Chaffault, Capitaine de Vaisseau, & la Touche de Tréville, Lieutenant de Vaisseau, qui étoient sous ses ordres. Il tint un peu le vent. M. la Touche de Tréville coupa sous le vent, & M. du Chaffault qui manœuvra pour serrer *le Warwick*, se trouva après une heure & demie de chasse à portée d'engager le combat par une fort belle manœuvre. N'étant qu'à une portée de pistolet de ce Vaisseau, il arriva tout à coup, lui donna sa bordée dans la pouppe, & se mit sous le vent à lui, afin de pouvoir se servir plus facilement de tous ses canons, dont il fit un feu très-vif. M. le Chevalier d'Aubigny, qui avoit eu le temps de s'approcher, avoit déja tiré ses canons de l'avant, lorsque *le Warwick* lui envoya toute sa bordée & baissa son pavillon. Ce Vaisseau, commandé par le Capitaine Shuldam, est percé pour soixante-quatre pieces de canon; mais il n'en avoit que soixante de

Digitized by Google

montés. Pendant qu'on lui donnoit chasse, on apperçut un autre Vaisseau à trois lieues au vent ; mais il disparut bientôt, & il ne fut pas possible au Chevalier d'Aubigny d'aller à sa poursuite.

M. Savalete de Magnanville s'étant démis de l'Intendance de Touraine, pour prendre la Charge de Garde du Trésor Royal, vacante par la mort de M. Savalete, son pere, le Roi a donné cette Intendance à M. Lescalopier, Intendant de la Généralité de Montauban.

Sa Majesté a accordé à M. le Marquis de Belloy, l'agrément de la Lieutenance de Roi de la Province d'Orléannois, dont M. le Marquis d'Arbouville a donné sa démission.

Le 11 Juin, le Roi accompagné de Monseigneur le Dauphin, de M. le Comte de Clermont, Prince du Sang ; des Ministres & des principaux Seigneurs de sa Cour, se rendit à l'Hôtel des Chevaux-Légers de sa garde ordinaire, pour y voir une partie des exercices qu'on montre à la jeune Noblesse élevée dans ce Corps.

Sa Majesté entra d'abord dans un manege couvert, & se plaça dans un balcon, d'où elle vit plusieurs éleves, qui manierent leurs chevaux avec beaucoup de grace & d'adresse.

Le Roi monta ensuite à la salle des exercices. Sa Majesté y trouva un Bataillon sous les armes, composé des plus jeunes Eleves. Ce Bataillon fit le maniement des armes avec une précision surprenante, à la seule mesure de la nouvelle marche Françoise, & au son d'une musique guerriere ; il fit aussi tous les pas prescrits par l'Ordonnance, & les différentes évolutions d'Infanterie que le terrein pouvoit permettre.

Après que ce Bataillon eût fini tous ses mouvemens, une seconde troupe composée des plus

grands Eleves, coëffés avantageusement d'un bonnet d'une forme & d'une construction nouvelle, guêtrés & armés en guerre, déboucha dans le fond de la salle, & se forma derriere la premiere troupe, qui s'ouvrit en bordant la haye de droite & de gauche pour démasquer cette seconde. La division, qui étoit à la gauche du Roi, défila devant Sa Majesté, fit le salut du fusil, & disparut avec la division de la droite, pour laisser le terrein libre au grand Bataillon : celui-ci fit l'exercice à la muette & au coup de tambour, & toutes les autres manœuvres du petit Bataillon avec le même succès. La division de la gauche défila devant le Roi, & salua fierement & de fort bonne grace de l'esponton. Les trompettes, hautbois, violons, cors-de-chasse, les timballes & les tambours, remplirent par des fanfares l'intervalle du temps, qui étoit nécessaire aux Eleves pour se préparer aux exercices de l'escrime & du voltiger.

Soixante Eleves en camisoles blanches & en sandales, le fleuret à la main, se formerent en bataillon au fond de la salle ; ils avancerent au pas redoublé, firent halte, ouvrirent leurs rangs à droite & à gauche, se mirent sur deux files, & commencerent l'exercice de l'escrime ; ils donnerent par des attitudes fort nobles & par une juste exécution l'idée de tous les principes de cet art, & finirent cet exercice par plusieurs assauts, qui intéresserent tous les spectateurs.

Ils firent ensuite tous les tours du voltiger avec beaucoup de légéreté & d'adresse sur un cheval rembourré. Dix-huit Eleves sauterent en selle sur un autre cheval construit d'après nature, à ressorts, & de la hauteur de quatre pieds neuf pouces, les uns par la croupe, & les autres de côté, tenant la

Digitized by Google

criniere. Huit d'entr'eux firent ces sauts en bottes fortes, en bottes molles, armés en guerre avec le plastron, le sabre à la main & le fusil en bandouliere. Le cheval fut enfin élevé jusqu'à sept pieds: quelques Eleves y sauterent dessus en selle au grand étonnement des spectateurs.

Le Roi descendit de la salle des exercices dans celle des plans, où Sa Majesté en vit plusieurs en relief de différentes Places de guerre, un parc complet d'artillerie avec toutes les machines & ustenciles de guerre, même un pont jetté sur une petite piece d'eau, imitant une riviere & des batteries construites, le tout réduit dans de justes proportions selon les Ordonnances. Dans la même salle, Sa Majesté examina des Desseins & des Plans en relief faits par les Eleves de l'Ecole. Delà, le Roi se rendit dans une galerie, d'où Sa Majesté vit dans un grand manege découvert la course des têtes à la lance, au dard, au pistolet, à l'épée, en sabrant, en pointant & en plongeant. Les Eleves y donnerent une image de la guerre par plusieurs manœuvres très-bien exécutées d'attaque & de défense: il y eut des combats entre deux Corps de Cavalerie, & entre des Corps de Cavalerie & d'Infanterie. On entendit un bruit continuel d'artillerie, de mousqueterie & d'instrumens de guerre; & ce qui parut étonnant, c'est que les chevaux n'en furent point effrayés, & qu'ils n'en furent pas moins dociles à la main & aux aides des Cavaliers qui les montoient.

Les différens exercices dont on vient de parler, formoient un spectacle digne du grand Roi qui daignoit les honorer de sa présence. Aussi Sa Majesté en parut très-satisfaite, ainsi que Monseigneur le Dauphin. Tous les spectateurs furent encore plus touchés de l'attention favorable que

Digitized by Google

grands Eleves, coëffés avantageusement d'un bonnet d'une forme & d'une construction nouvelle, guêtrés & armés en guerre, déboucha dans le fond de la salle, & se forma derriere la premiere troupe, qui s'ouvrit en bordant la haye de droite & de gauche pour démasquer cette seconde. La division, qui étoit à la gauche du Roi, défila devant Sa Majesté, fit le salut du fusil, & disparut avec la division de la droite, pour laisser le terrein libre au grand Bataillon : celui-ci fit l'exercice à la muette & au coup de tambour, & toutes les autres manœuvres du petit Bataillon avec le même succès. La division de la gauche défila devant le Roi, & salua fierement & de fort bonne grace de l'esponton. Les trompettes, hautbois, violons, cors-de-chasse, les timballes & les tambours, remplirent par des fanfares l'intervalle du temps, qui étoit nécessaire aux Eleves pour se préparer aux exercices de l'escrime & du voltiger.

Soixante Eleves en camisoles blanches & en sandales, le fleuret à la main, se formerent en bataillon au fond de la salle ; ils avancerent au pas redoublé, firent halte, ouvrirent leurs rangs à droite & à gauche, se mirent sur deux files, & commencerent l'exercice de l'escrime ; ils donnerent par des attitudes fort nobles & par une juste exécution l'idée de tous les principes de cet art, & finirent cet exercice par plusieurs assauts, qui intéresserent tous les spectateurs.

Ils firent ensuite tous les tours du voltiger avec beaucoup de légéreté & d'adresse sur un cheval rembourré. Dix-huit Eleves sauterent en selle sur un autre cheval construit d'après nature, à ressorts, & de la hauteur de quatre pieds neuf pouces, les uns par la croupe, & les autres de côté, tenant la

Digitized by Google

criniere. Huit d'entr'eux firent ces sauts en bottes fortes, en bottes molles, armés en guerre avec le plastron, le sabre à la main & le fusil en bandouliere. Le cheval fut enfin élevé jusqu'à sept pieds: quelques Eleves y sauterent dessus en selle au grand étonnement des spectateurs.

Le Roi descendit de la salle des exercices dans celle des plans, où Sa Majesté en vit plusieurs en relief de différentes Places de guerre, un parc complet d'artillerie avec toutes les machines & ustenciles de guerre, même un pont jetté sur une petite piece d'eau, imitant une riviere & des batteries construites, le tout réduit dans de justes proportions selon les Ordonnances. Dans la même salle, Sa Majesté examina des Desseins & des Plans en relief faits par les Eleves de l'Ecole. Delà, le Roi se rendit dans une galerie, d'où Sa Majesté vit dans un grand manege découvert la course des têtes à la lance, au dard, au pistolet, à l'épée, en sabrant, en pointant & en plongeant. Les Eleves y donnerent une image de la guerre par plusieurs manœuvres très-bien exécutées d'attaque & de défense: il y eut des combats entre deux Corps de Cavalerie, & entre des Corps de Cavalerie & d'Infanterie. On entendit un bruit continuel d'artillerie, de mousqueterie & d'instrumens de guerre; & ce qui parut étonnant, c'est que les chevaux n'en furent point effrayés, & qu'ils n'en furent pas moins dociles à la main & aux aides des Cavaliers qui les montoient.

Les différens exercices dont on vient de parler, formoient un spectacle digne du grand Roi qui daignoit les honorer de sa présence. Aussi Sa Majesté en parut très-satisfaite, ainsi que Monseigneur le Dauphin. Tous les spectateurs furent encore plus touchés de l'attention favorable que

Digitized by Google

Sa Majesté & Monseigneur le Dauphin daignerent y prêter, que du succès éclatant de l'exécution. On ne sçauroit donner trop d'éloges à M. le Duc de Chaulnes sur l'établissement qu'il a fait dans le Corps qu'il commande, d'une Ecole si nécessaire à la Noblesse, & à laquelle on ne peut rien désirer; ni trop louer M. le Comte de Lubersac de Livron, sous-Lieutenant de la Compagnie des Chevaux-Légers, qui a dirigé jusqu'à présent cette Ecole, sous les ordres du Duc de Chaulnes avec une application singuliere. M. de Vezannes, Aide-Major en chef de la Compagnie, & Brigadier des Armées du Roi, mérite bien aussi qu'on fasse de lui une mention honorable, par le zele continuel avec lequel il a contribué au succès de cette Ecole.

Le Chevalier Louis Mocenigo, Ambassadeur Ordinaire de la République de Venise auprès du Roi, mourut à Paris le 12 Juin dans la quarante-sixieme année de son âge.

Le 13 Juin, pendant la Messe du Roi, les Cardinaux de Tavannes, de Luynes & de Gesvres, prêterent un nouveau serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté, ainsi qu'il est d'usage en France, lorsque les Prélats y sont revêtus de la pourpre.

Le 16, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quinze cens quarante livres: les Billets de la premiere Loterie Royale, à neuf cens douze; & ceux de la troisieme Loterie, à six cens quarante-quatre. Ceux de la seconde Loterie n'avoient point de prix fixe.

ORDONNANCE du Roi, portant déclaration de guerre contre le Roi d'Angleterre, du 9 Juin 1756. De par le Roi. Toute l'Europe sçait que le Roi d'Angleterre a été en 1754 l'agresseur de

possessions du Roi dans l'Amérique septentrionale, & qu'au mois de Juin de l'année derniere, la Marine Angloise, au mépris du droit des gens & de la foi des Traités, a commencé à exercer contre les Vaisseaux de Sa Majesté, & contre la navigation & le commerce de ses sujets, les hostilités les plus violentes.

Le Roi justement offensé de cette infidélité, & de l'insulte faite à son pavillon, n'a suspendu pendant huit mois les effets de son ressentiment, & ce qu'il devoit à la dignité de sa Couronne, que par la crainte d'exposer l'Europe aux malheurs d'une nouvelle guerre.

C'est dans une vue si salutaire que la France n'a d'abord opposé aux procédés injurieux de l'Angleterre, que la conduite la plus modérée.

Tandis que la Marine Angloise enlevoit par les violences les plus odieuses, & quelquefois par les plus lâches artifices, les Vaisseaux François qui navigeoient avec confiance sous la sauve-garde de la foi publique, Sa Majesté renvoyoit en Angleterre une Frégate dont la Marine Françoise s'étoit emparée, & les Bâtimens Anglois continuoient tranquillement leur commerce dans les Ports de France.

Tandis qu'on traitoit avec la plus grande dureté dans les Isles Britanniques les Soldats & les Matelots François, & qu'on franchissoit à leur égard les bornes que la loi naturelle & l'humanité ont prescrites aux droits même les plus rigoureux de la guerre, les Anglois voyageoient & habitoient librement en France sous la protection des égards que les peuples civilisés se doivent réciproquement.

Tandis que les Ministres Anglois, sous l'apparence de la bonne foi, en imposoient à l'Ambas-

Digitized by Google

ſadeur du Roi par de fauſſes proteſtations, on exécutoit déja dans toutes les parties de l'Amérique ſeptentrionale, des ordres directement contraires aux aſſurances trompeuſes qu'ils donnoient d'une prochaine conciliation.

Tandis que la Cour de Londres épuiſoit l'art de l'intrigue & les ſubſides de l'Angleterre pour ſoulever les autres Puiſſances contre la Cour de France, le Roi ne leur demandoit pas même les ſecours que des garanties ou des Traités défenſifs, l'autoriſoient à exiger, & ne leur conſeilloit que des meſures convenables à leur repos & à leur ſûreté.

Telle a été la conduite des deux Nations. Le contraſte frappant de leurs procédés doit convaincre toute l'Europe des vues de jalouſie, d'ambition & de cupidité qui animent l'une, & des principes d'honneur, de juſtice & de modération ſur leſquels l'autre ſe conduit.

Le Roi avoit eſpéré que le Roi d'Angleterre ne conſultant enfin que les regles de l'équité & les intérêts de ſa propre gloire, déſavoueroit les excès ſcandaleux auſquels ſes Officiers de mer ne ceſſoient de ſe porter.

Sa Majeſté lui en avoit même fourni un moyen auſſi juſte que décent, en lui demandant la reſtitution prompte & entiere des Vaiſſeaux François pris par la Marine Angloiſe, & lui avoit offert ſous cette condition préliminaire d'entrer en négociation ſur les autres ſatisfactions qu'Elle avoit droit d'attendre, & de ſe prêter à une conciliation amiable ſur les différends qui concernent l'Amérique.

Le Roi d'Angleterre ayant rejetté cette propoſition, le Roi ne vit dans ce refus que la Déclaration de guerre la plus authentique, ainſi que

Digitized by Google

Sa Majesté l'avoit annoncé dans sa réquisition.

La Cour Britannique pouvoit donc se dispenser de remplir une formalité devenue inutile : un motif plus essentiel auroit dû l'engager à ne pas soumettre au jugement de l'Europe les prétendus griefs que le Roi d'Angleterre a allégués contre la France dans la Déclaration de guerre qu'il a fait publier à Londres.

Les imputations vagues que cet écrit renferme, n'ont en effet aucune réalité dans le fonds ; & la maniere dont elles sont exposées, en prouveroit seule la foiblesse, si leur fausseté n'avoit déja été solidement démontrée dans le Mémoire que le Roi a fait remettre à toutes les Cours, & qui contient le précis des faits avec les preuves justificatives qui ont rapport à la présente guerre & aux négociations qui l'ont précédée.

Il y a cependant un fait important dont il n'a point été parlé dans ce Mémoire, parce qu'il n'étoit pas possible de prévoir que l'Angleterre porteroit aussi loin qu'elle vient de le faire, son peu de délicatesse sur le choix des moyens de faire illusion.

Il s'agit des ouvrages construits à Dunkerque, & des troupes que le Roi a fait assembler sur ses côtes de l'Océan.

Qui ne croiroit, à entendre le Roi d'Angleterre dans sa Déclaration de guerre, que ces deux objets ont déterminé l'ordre qu'il a donné de se saisir en mer des Vaisseaux appartenans au Roi & à ses sujets ?

Cependant personne n'ignore qu'on n'a commencé de travailler à Dunkerque, qu'après la prise de deux Vaisseaux de Sa Majesté, attaqués en pleine paix par une escadre de treize Vaisseaux Anglois. Il est également connu de tout le

Digitized by Google

monde, que la Marine Angloise s'emparoit depuis plus de six mois des Bâtimens François, lorsqu'à la fin de Février dernier, les premiers Bataillons que le Roi a fait passer sur ses côtes maritimes, se sont mis en marche.

Si le Roi d'Angleterre réfléchit jamais sur l'infidélité des rapports qui lui ont été faits à ces deux égards, pardonnera-t'il à ceux qui l'ont engagé à avancer des faits dont la supposition ne peut pas même être colorée par les apparences les moins spécieuses ?

Ce que le Roi se doit à lui-même & ce qu'il doit à ses sujets, l'a enfin obligé de repousser la force par la force ; mais constamment fidele à ses sentimens naturels de justice & de modération, Sa Majesté n'a dirigé ses opérations militaires que contre le Roi d'Angleterre son agresseur, & toutes ses négociations politiques n'ont eu pour objet que de justifier la confiance que les autres Nations de l'Europe ont dans son amitié & dans la droiture de ses intentions.

Il seroit inutile d'entrer dans un détail plus étendu des motifs qui ont forcé le Roi à envoyer un Corps de ses troupes dans l'Isle Minorque, & qui obligent aujourd'hui Sa Majesté à déclarer la guerre au Roi d'Angleterre, comme Elle la lui déclare par mer & par terre.

En agissant par des principes si dignes de déterminer ses résolutions, Elle est assurée de trouver dans la justice de sa cause, dans la valeur de ses troupes, dans l'amour de ses sujets les ressources qu'elle a toujours éprouvées de leur part ; & Elle compte principalement sur la protection du Dieu des Armées.

ORDONNE & enjoint Sa Majesté à tous ses sujets, vassaux & serviteurs, de courre sus aux sujets

Digitized by Google

du Roi d'Angleterre ; leur fait très-expresses inhibitions & défenses d'avoir ci-après avec eux aucune communication, commerce ni intelligence, à peine de la vie : &, en conséquence, Sa Majesté a dès-à-présent révoqué & révoque toutes permissions, passeports, sauvegardes & sauf-conduits contraires à la présente, qui pourroient avoir été accordés par Elle ou par ses Lieutenans généraux & autres ses Officiers, & les a déclarés nuls & de nul effet & valeur ; défendant à qui que ce soit, d'y avoir aucun égard. MANDE & ordonne Sa Majesté à Monseigneur le Duc de Penthievre, Amiral de France, aux Maréchaux de France, Gouverneurs & Lieutenans Généraux pour Sa Majesté en ses Provinces & Armées, Maréchaux de Camp, Colonels, Mestres de Camp, Capitaines, Chefs & Conducteurs de ses Gens de guerre, tant de cheval que de pied, François & étrangers, & tous autres ses Officiers qu'il appartiendra, que le contenu en la présente ils fassent exécuter, chacun à son égard, dans l'étendue de leur pouvoir & jurisdictions : CAR TELLE EST LA VOLONTÉ DE SA MAJESTÉ, Laquelle veut & entend que la présente soit publiée & affichée en toutes ses villes, tant maritimes qu'autres, & en tous les Ports, Havres & autres lieux de son Royaume & terres de son obéissance que besoin sera, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Fait à Versailles le neuf Juin mil sept cent cinquante-six. *Signé*, LOUIS ; *& plus bas*, M. P. DE VOYER D'ARGENSON.

Cette Déclaration de Guerre fut publiée le 16 Juin, à Paris.

Digitized by Google

MARIAGES ET MORTS.

FRançois-Saturnin de *Galard*, Marquis de Terraube, épousa à Moissac en Quercy, le 23 Février 1756, Demoiselle Marie-Julie de *Lostanges de Sainte Alvaire*, fille d'Armand-Louis-Claude-Simon de Lostanges, Marquis de Sainte-Alvaire, Grand Sénéchal & Gouverneur de Quercy, &c. & sœur du Marquis de Lostanges, premier Ecuyer de Madame Adelaïde.

Le Marquis de Terraube est de la même maison que les Comtes de Brassac. Cette maison l'une des plus illustres & autrefois des plus riches de la Guienne, a pris son nom de la terre de *Galard* près de Condom. La considération où elle étoit dès le onzieme siecle favorise la tradition de son origine qu'on rapporte aux Comtes du Condomois. On trouve plusieurs Seigneurs de ce nom dès l'an 1062, parmi les bienfaicteurs de l'Abbaye de Condom, & ce fut en faveur de Raimond de Galard, que ce Monastere fut érigé en Evêché par le Pape Jean XXII en 1317. Ces faits sont tirés de la Chronique de Condom, imprimée dans le spécilége de Dom Luc d'Acheri, tome 13. *Voyez aussi le* Gallia Christiana, *Edition nouvelle, tome 2, page 970 & suivantes.*

Cette maison s'est divisée en plusieurs branches dont l'une a donné un Grand Maître des Arbalêtriers de France, nommé Pierre de Galard qui exerça cette charge depuis l'an 1310 jusqu'en 1331. Il eut de Nauda *de Caumont-Sainte-Bastille* sa femme, Jean de Galard un des plus puissans seigneursde Guienne. Il possédoit les terres

Digitized by Google

de Limeuil, de Miremont & autres grandes terres. Un Traité que le Prince de Galles fit avec lui pour l'attirer à son parti contre le Roi de France, prouve la haute considération dont il jouissoit. On apprend par ce Traité que le mariage de sa fille avoit été arrêté avec le fils de Bernard-Ezy, sire d'Albret. Le Roi Edouard III, pere de ce Prince, confirma le Traité par Lettres datées de Westminster le 30 Juillet 1358, rapportées dans le Recueil des Actes publics d'Angleterre par Rymer, tome 6, page 98. Le mariage de la fille de Jean de Galard avec le fils du sire d'Albret, n'eut point lieu, & elle epousa Nicolas de *Beaufort*, frere du Pape Grégoire XI, & neveu du Pape Clément VI. C'est par cette alliance que les biens de cette branche passerent dans la maison de *Beaufort*, & de celle-ci dans celle de *la Tour-Bouillon*.

Les autres branches se sont également distinguées. On peut voir dans le Recueil de Rymer déja cité, qu'elles figuroient avec les grands Vassaux de Guyenne dans les temps que cette Province obéissoit aux Anglois.

Ses armes sont *d'or à trois Corneilles de sables, les pieds & les becs de gueules*, (ce sont les mêmes que portoit Pierre de Galard, Grand-Maître des Arbalestriers).

La branche de Terraube est séparée depuis l'an 1300 de celle des Comtes de Brassac qui est l'aînée, & laquelle s'est établie en Quercy vers l'an 1280, à cause de l'alliance d'Eléonore d'*Armagnac* qui leur apporta la Baronnie de Brassac. Cette branche de Brassac porte ses armes écartelées de de celles de Bearn qui sont *d'or à deux vaches passantes de gueules, accollées & clarinées d'azur*, pour satisfaire à une clause du Contrat de mariage de 1508 de Jeanne de *Bearn*, Dame de S. Maurice,

Digitized by Google

avec François de Galard, Chevalier, seigneur de Brassac, par laquelle il fut enjoint à leurs descendans de joindre les nom & armes de Bearn à ceux de Galard.

A l'égard de la maison de Lostanges, l'une des plus anciennes & des mieux alliées du Bas-Limosin & du Périgord, voyez ce qui en est dit dans ce Journal à l'article de la mort du Marquis de Lostanges-Beduer dans le Volume du mois de Mai de cette année, page 258.

Le 3 Novembre 1755, est décédée à Paris, dans la quatre-vingt-quatorzieme année de son âge, Dame Marie-Anne *Deschiens*, veuve de Messire Jean-Pierre de *Cormis*, Comte de S. Georges, Mestre de Camp de Cavalerie. Elle a été inhumée aux Augustins de la Place des Victoires, après avoir été présentée à S. Roch.

Dame Catherine-Henriette de *Rageneu*, épouse de Messire Nicolas-Joseph *Foucaults*, Marquis de Magny, Lieutenant Général des Armées du Roi d'Espagne, est morte à Paris, le 6 Novembre, âgée de 72 ans, & a été inhumée le lendemain à S. Sulpice.

Le 19 Mars 1756, est morte dans la soixante-treizieme année de son âge, Marie Pierrette-Françoise-Charlotte de *Clermont-Tonnerre*, sœur du Maréchal de Tonnerre, veuve depuis 1719. de Jean *le Compasseur-de Crequi-Monfort*, Marquis de Courtivron & de Tarsut, &c. auquel finissoit la substitution faite en 1595, des terres de Courtivron & de Tarsut, par Claude le Compasseur de Courtivron, frere de son bisayeul, qui réunissoit à ses droits ceux de Françoise de *Malain*, sœur du Baron de Lux, veuve en 1592, de Claude-François le Compasseur-de Crequi-Monfort, sieur de Vitrey son oncle.

Digitized by Google

Les enfans de la Marquise de Courtivron, sont, 1°. Gaspard le Compasseur-de Crequi-Montfort, Marquis de Courtivron, ci-devant Aide-Maréchal Général des Logis de la Cavalerie des Armées du Roi, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, qui par son mariage avec Marie-Rose-Louise de *S.-Cir-de Coli*, décédée en 1753, est pere d'un fils en bas âge.

2°. Marie-Therese le Compasseur de Courtivron, alliée en 1724, à Messire Antoine *Joli*, Marquis de Blaisi, dont elle n'a point d'enfans.

3°. Jeanne-Claude-Madeleine le Compasseur de Courtivron, alliée en 1733, au Comte de *Brancion*, duquel elle a une fille Gasparde de Brancion, mariée en 1749, au Comte de *Clermont-Mont-S. Jean*.

Voyez sur le nom de *le Compasseur*, la Roque, Blanchard, les coutumes de Champagne, Paliot, & les grands Officiers de la Couronne.

AVIS.

BÉchique souverain ou Syrop pectoral, approuvé par Brevet du 24 Août 1750, pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppression, foiblesse de poitrine, & asthme humide. Ce Béchique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la lymphe en tant que balsamique, & de rétablir les forces abattues en rappellant peu à peu l'appétit & le sommeil; comme parfait restaurant, produit des effets si rapides dans les maladies énoncées, que la bouteille taxée à six livres, scellée & étiquetée à l'ordinaire, est suffisante pour en éprouver toute l'efficacité avec succès.

Digitized by Google

Il ne se débite que chez la Dame veuve Mouton ; Marchande Apothicaire de Paris, rue Saint Denis, à côté de la rue Thevenot, vis-à-vis le Roi François.

AUTRE.

LA veuve Simon Bailly continue à débiter les véritables Savonnettes légeres, de pure crême de savon, & Pains de pâte grasse pour les mains, dont elle a seule le secret. Comme plusieurs personnes se mêlent de les contrefaire & les marquent comme elle, pour n'y pas être trompé, il faut s'adresser chez elle, rue Pavée S. Sauveur, au bas de celle du Petit Lion, à l'image S. Nicolas, une porte cochere presque vis-à-vis la rue Françoise, quartier de la Comédie Italienne.

Nous pouvons attester la bonté de ces Savonnettes par l'usage journalier que nous en faisons.

AUTRE.

UN Particulier de la Martinique a déposé une fourniture considérable d'excellent Sirop de Calebasse fort chargé du suc du fruit de cette Plante, chez le sieur Becqueret, Marchand Apothicaire, à Paris, rue de Condé, vis-à-vis celle des Fossés M. le Prince.

AUTRE.

LE sieur Rochefort, Maître Perruquier, Inventeur des têtes artificielles dont il a été fait mention dans le Mercure du Mois d'Octobre 1755,

Digitized by Google

reçoit de Province beaucoup de lettres par lesquelles on lui propose d'acheter au lieu de perruques quelques-unes de ses têtes. C'est pourquoi il est obligé d'avertir qu'il n'en vend point, & qu'il n'en vendra jamais à personne à quelque prix que ce puisse être, attendu qu'il veut se réserver le secret particulier de sa fabrique. Au reste, il est tellement occupé à continuer & perfectionner ces têtes dont la précision lui demande journellement une si grande application, qu'il ne lui est pas possible de quitter pour aller prendre la mesure à tous ceux qui le demandent. Il prie les personnes qui demeurent à Paris, (de quelque qualité qu'elles soient) qui voudront avoir des Perruques de sa façon, de venir se faire prendre la mesure chez lui, & il aura soin de leur faire porter leur perruque chez eux. Il monte actuellement toutes sortes de Perruques avec une précision mathématique. On sent tous les avantages que cette justesse singuliere doit donner à tout ce qui sort de ses mains, ainsi il ne répétera point le détail qu'il en a fait, & le témoignage que lui ont rendu les Officiers de sa Communauté. Mais il donne avis aux personnes qui demeurent en Province, & qui voudront avoir des Perruques de sa façon, de lui écrire auparavant, afin qu'il envoye un modele de mesure très-facile à prendre, & tel qu'il le faut, pour pouvoir y rapporter exactement ses proportions; bien entendu que les lettres seront affranchies. L'adresse du sieur Rochefort est toujours à Paris, rue de la Verrerie, près la rue des Billettes.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Juin 1756.

GUIRÒY.

ERRATA
pour le Mercure de Juin.

PAge 62, *ligne* 1, amours de chasses, *lisez*, amours de chasse.

Page 69, *lig.* 14,
Mais voyons quel en est la fin.
lisez,
Mais voyons quelle en est la fin.

Page 115, *lig.* 13,
Et plein d'ivresse & de timidité,
lisez,
Et plein d'ivresse & d'intrépidité,

Page 129, *ligne derniere*, tecouvrage, *lisez*, cet ouvrage.

Page 174, *lig.* 20, trait pour traits, *lisez*, trait pour trait.

Page 185, *lig.* 18,
L'honnêté trompé s'éloigne & ne dit mot.
lisez,
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

Page 196, *lig.* 21,
Du vulgaire idiot se soumettre à la loi.
lisez,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi.

Digitized by Google

Page 200, *lig.* 1. puisqu'elle estl à, *lisez*, puisqu'elle est là.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Vers à Daphné, sur un Miroir de toilette, *page* 5
Réponse, 6
Calendes des Curés du Diocèse de Beauvais, à Mgr le Cardinal de Gesvre, *ibid.*
Le Scrupule, ou l'Amour mécontent de lui-même, Conte, 9
Vers à Mlle M***, qui avoit eu mal aux yeux, 43
Compliment fait à M. le Duc de Mirepoix, &c. *ibid.*
Les Tombeaux, Poëme, 45
Réponse à l'examen de la Surdité & de la Cécité, par un Sourd, 50
Vers à M. le Maréchal Duc de Richelieu, 55
Ode au Roi de Prusse, *ibid.*
Dictionnaire portatif, ou Pensées libres d'un jeune Militaire, 60
Vers sur le préjugé des Auteurs, 77
Les Songes de l'Amour, Idylle traduite du Grec, 80
Vers familiers sur le Mariage, 85
Vers à l'Auteur du Mercure, 90
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Juin, 93
Enigme & Logogryphe, 94
Chanson, 97

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extraits, Précis ou Indications des livres nouveaux, 99

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Suite de la Dissertation sur une Lettre de S. Remi à Clovis, 149
Physique. Idées sur la maladie de la nommée Michelot, &c. 164
Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, 168
Lettre de M. Ferrand, à l'Auteur du Mercure, 178

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique. 179
Gravure. 180
Architecture. 181
Horlogerie. Lettre au sujet de MM. Pierre le Roy & le Mazurier, 182
Orfévrerie. Nouvelle Méthode pour travailler la vaisselle sur le tour & sans soudures, 185

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoise. 187
Comédie Italienne. 188
Extrait des *Chinois*, 189
Concert Spirituel. 199

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 201
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 204
Mariages & Morts, 232
Avis divers. 235

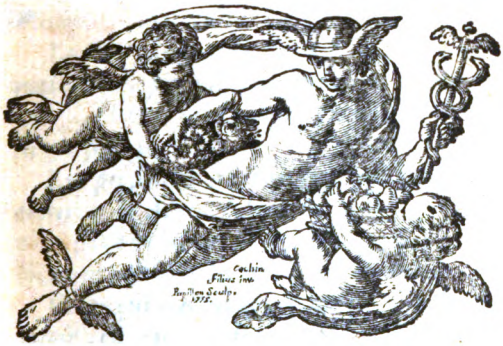
La Chanson notée doit regarder la page 97.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1756.
SECOND VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les reçevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musiques à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JUILLET. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE

A Mademoiselle Vestris, par...

SE montrer & bientôt séduire,
Aux attraits joindre les talens,
Remplir le cœur d'un aimable délire,
Charmer les yeux & captiver les sens;
Des graces, du plaisir être la vive image:
Vestris, partager leur encens,

Digitized by Google

Que pourriez-vous désirer davantage ?
Mais je ne fais qu'ébaucher le portrait
De ces charmes qu'en vous on admire sans cesse :
Ah ! j'en suis trop rempli pour que dans son ivresse
Mon esprit enchanté les rende trait pour trait.
Comment donc aujourd'hui, nouvelle Terpsichore,
Essayer de vous peindre encore ?
Comment oser vous célébrer
Telle que je vous vois, lorsqu'au Public avide
De vous voir, de vous admirer,
Vous accourez d'un vol rapide,
Le contraindre à vous adorer ?
Que de graces ! que de noblesse !
Quelle aimable variété !
Tantôt c'est Daphné dont l'adresse
Evite un Amant redouté ;
Tantôt c'est la tendre jeunesse
Dans les bras de la volupté.
L'amour vif & léger que retient la mollesse,
Semble guider vos moindres mouvemens :
Tel Zéphyr amoureux aux beaux jours du printemps,
Agite tendrement la rose qu'il caresse.
Quels plaisirs je goûtois, Dieux ! à me retracer
Les divers sentimens qu'en moi vous faites naître,
Quand tout à coup je vous revis paroître,
Et près de moi l'autre jour vous placer !

Digitized by Google

De mon ame déja par votre danse émue,
Je sentis à l'instant redoubler les transports ;
Je voulois vous parler, mais ma voix retenue
Tenta d'inutiles efforts.
Cependant, ô bonheur extrême !
Damis pour vous me ravit un bouquet :
Je n'osois vous l'offrir moi-même ;
Et de moi, seul blâmant son stratagême,
Vous le reçûtes en effet.
Enhardi par cet avantage,
J'allois vous présenter un don d'un plus haut prix ;
Mais vos yeux me l'avoient surpris,
Quand je voulus vous en offrir l'hommage.

ODE

(1) *A la Paresse.*

DIsparoissez, sublime ivresse,
Apollon, gardez vos transports,
Ma déité, chere Paresse,
Viens seule inspirer mes accords.

(1) *L'Auteur de cette petite Piece ne veut exprimer qu'un sentiment passager : il est permis comme Poëte de chanter des passions & des goûts qui tiennent plus à l'esprit, qu'au cœur & à la conduite.*

Digitized by Google

Je ressens déja ta présence:
De la gêne tu romps les fers.
Une facile négligence
Avec toi coule dans mes vers.

Non, je ne porte point envie
A ce mortel trop généreux,
Qui perd chaque jour de sa vie
Sans avoir le temps d'être heureux.

D'Anacréon & de la Fare
J'écoute les tendres leçons.
S'ils prenoient en main la guitarre,
La Paresse en dictoit les sons.

Pourquoi d'une bizarre orgie
Voudrois-je tenter les Fureurs?
D'une amoureuse léthargie
J'aime mieux goûter les erreurs.

L'art de jouir, l'art d'être aimable,
Voilà l'étude que je suis.
L'honneur du sçavoir estimable
Peut-il racheter les ennuis?

Tu chéris la paix, le silence,
Dans tes bras dorment les Amours:

Digitized by Google

Paresse, heureuse indifférence,
Verse tes douceurs sur mes jours.

Assuré contre la tempête,
Fais moi braver les coups du sort.
De ton voile couvre ma tête,
Conduit moi mollement au port.

Comme on voit, en suivant sa pente,
Sous des fleurs se perdre un ruisseau,
Ainsi qu'une volupté lente
Me fasse descendre au tombeau.

Raoult.

« Le morceau qu'on va lire e de M. » de Bury. Nos Lecteurs lui doivent d'au- » tant plus de faveur, que l'Auteur mo- » deste ne fait paroître cet Essai que pour » consulter leur goût sur la Vie intéres- » sante qu'il y annonce, & se décider en- » suite d'après leur sentiment. Si nous » osions risquer ici le nôtre, nous dirions » que son projet nous a paru écrit & dé- » taillé de maniere à devoir faire désirer » au Public l'exécution de l'Ouvrage en- » tier. »

Digitized by Google

LA VIE DE JULES CÉSAR.

Avant-Propos.

J'AI toujours été ſurpris que dans le ſiecle paſſé & celui où nous ſommes, qui ont produit un grand nombre d'excellens Ecrivains, aucun n'ait penſé à nous donner la Vie de Jules Céſar. Cet Ouvrage eût été d'autant plus facile à faire, que nous avons pour l'hiſtoire de ce grand homme beaucoup de Mémoires & d'écrits qui nous apprennent les belles qualités & les grandes actions qui l'ont rendu ſi recommendable. Nous n'avons en notre Langue aucune Hiſtoire complete de ſa vie; car je ne regarde pas comme telle la traduction de celle que Suetone nous a laiſſée : elle ne nous découvre point ſes projets, ſes vues & par quelles voies les actions qu'il a faites l'ont conduit à la ſouveraine puiſſance : il eſt trop nu & trop concis : c'eſt pourtant un excellent Ouvrage. L'Auteur entre dans un grand détail des mœurs & de la vie publique & privée de Céſar, & il doit être très-utile pour une Hiſtoire entiere.

Nous avons encore celle que Plutarque a écrite : mais quoiqu'il ſoit un des plus

Digitized by Google

ſages & des plus judicieux Ecrivains ; cependant l'on remarque chez lui cette prédilection blâmable qui lui a été reprochée en faveur des illuſtres Grecs ſes compatriotes, qu'il a comparés aux Romains. L'on croit qu'il a affecté de faire d'Alexandre un plus grand homme que Céſar. D'ailleurs, il ne paroît pas avoir aſſez développé le fonds de ſon caractere & les motifs qui l'ont fait agir : les événemens y ſont trop iſolés & ne nous font pas aſſez connoître le jeu des paſſions qui les ont conduits, & cette politique raffinée, qui, jointe à ſes autres vertus, le rendirent maître abſolu de la République ; enſorte qu'il ſemble que tout ſoit fortuit & non prémédité. De plus, il ne paroît pas aſſez exact, n'étant pas d'accord ſur un grand nombre de faits avec les Hiſtoriens contemporains. Il ne paroît pas avoir aſſez ſacrifié aux graces en cherchant à embellir la vérité : enfin ſes Hiſtoires ne ſont pas aſſez intéreſſantes, quoique très-bien compoſées. Je n'en veux donner qu'un exemple. Tout le monde ſçait ce trait d'Alexandre, lorſqu'il coupa ce fameux nœuf gordien qui, ſuivant un ancien Oracle, promettoit l'Empire de l'univers à celui qui pourroit le dénouer. Plutarque nous repréſente ſimplement Alexandre, lequel après pluſieurs tenta-

Digitized by Google

tives, ne pouvant en venir à bout, le coupa avec son épée. Mais Q. Curce nous décrivant cette même action, en forme un beau tableau. Il représente Alexandre environné de plusieurs Seigneurs Phrygiens & de ses Capitaines Macédoniens, les premiers attentifs à la réussite, & les autres inquiets de l'issue que pourroit avoir la confiance téméraire du Roi, qui de sa part appréhendoit que sa tentative devenue inutile, ne fût d'un mauvais augure pour ses espérances. Enfin après avoir long-temps lutté contre l'obscurité de ces nœuds, il importe peu, dit-il, de quelle façon on les dénoue, & les ayant coupé avec son épée, il accomplit ou éluda l'Oracle. Je laisse à décider laquelle de ces deux façons de décrire ce fait a le plus d'agrémens. On voit que Q. Curce, sans en altérer la vérité, l'a embellie & lui a donné des graces qui ne sont pas dans Plutarque. Au surplus, on pourroit peut-être s'en prendre à ses Traducteurs, dont le style trop vieux, trop dur ou trop littéral, n'a pu nous conserver les beautés de l'original. Ainsi nous pouvons dire que nous n'avons pas d'Histoire complette de J. César : car pour ses commentaires qui en sont un précieux morceau, ils doivent être employés comme d'excellens matériaux, mais qui ne sont pas

Digitized by Google

suffisans pour construire tout l'édifice.

Ce n'est pas que je prétende composer une Histoire digne d'être mise au dessus de celles qui nous ont été données par ces Auteurs. Je n'ai pas cette témérité ; mais j'ai tenté seulement de donner au Public une Histoire plus circonstanciée & plus étendue ; faire voir par quels moyens César est parvenu à se rendre le maître de sa République ; quels étoient les génies & les caracteres des grands hommes de son temps ; de quels moyens il s'est servi pour vaincre les uns & employer utilement les talens des autres pour arriver à son but, & enfin faire connoître cette sublimité de génie & cette grandeur d'ame qui lui avoient inspiré dès sa jeunesse qu'il étoit né pour commander à tout l'univers. J'ai tâché de mettre en œuvre les Mémoires que l'on nous a conservés & de réunir ces faits dispersés dans tous les écrits du temps, pour présenter au Public un ouvrage qui puisse l'intéresser & lui plaire. Cependant dans l'incertitude où je suis de réussir, je lui en offre quelques fragmens, afin de connoître par la façon dont ils seront reçus, si je dois abandonner ce projet ou le continuer.

Rome étoit environ dans la fin du septieme siecle de sa fondation, lorsque Silla,

Digitized by Google

après s'être rendu maître du gouvernement, & avoir abattu le parti de Marius son ennemi & son concurrent, abdiqua le souverain pouvoir, dont il avoit usé avec la derniere tyrannie. Il venoit de rendre à la République tous ses droits : il la laissoit jouir de la liberté qu'il lui avoit ravie : elle respiroit après les troubles dont elle avoit été agitée. Les Romains oubliant les proscriptions & la cruauté de Silla, le laissoient jouir avec tranquillité du fruit de sa modération, & se voyoient avec plaisir rentrés dans l'égalité.

Tel étoit alors l'état de la République Romaine. Presque tout l'univers étoit subjugué. L'Italie étoit tranquille : une partie de la Gaule, c'est-à-dire celle au delà des Alpes & la Narbonnoise, obéissoit aux Romains : l'Espagne étoit soumise, à l'exception d'un reste de proscripts, qui s'y étoit cantonné sous la conduite de Sertorius : la ruine de Carthage & la défaite de Jugurtha avoient rendu tributaire la plus grande partie de l'Afrique connue. Quoique l'Egypte ne fût pas réduite en Province Romaine, ses Rois étoient tellement dépendans de Rome, qu'ils n'auroient osé rien entreprendre sans son aveu. Les Provinces de l'Asie accoutumées par leurs anciens Rois, comme elles le sont encore aujourd'hui, à un dur des-

Digitized by Google

potisme, se trouvoient plus heureuses sous la domination douce & tempérée des Romains. Le Royaume de Macédoine étoit réduit en Province Romaine : quelques petits Rois subsistoient encore ; mais ils étoient tributaires : leur autorité étoit si foible, & leur pouvoir si énervé, qu'on pourroit les regarder comme les premiers esclaves d'entre leurs peuples. Le seul Mithridate à demi-vaincu, attendoit à l'ombre d'une paix assez équivoque le moment de se relever & de satisfaire sa haine contre les Romains. La Grece autrefois l'arbitre & le soutien de la liberté de ses voisins n'ayant pas sçu conserver la sienne, l'avoit abandonnée aux Romains : paisible sous leur protection, elle se contentoit de cultiver les beaux Arts dans lesquels elle étoit en possession d'exceller, & jouissoit de la gloire d'en instruire ses Vainqueurs. Toutes les Isles de la mer obéissoient aux Romains, & le commerce versoit dans Rome, comme dans le centre de l'Empire, toutes les richesses de l'univers. On envoyoit chaque année dans toutes ces Provinces des Gouverneurs, dont le pouvoir sans bornes disposoit souverainement de tout ce qui regardoit la guerre, la justice & les finances, qu'ils administroient à leur gré. Enfin la République Romaine étoit

Digitized by Google

parvenue à ce haut point de gloire & de grandeur, qui avoit envahi presque tous les Royaumes de l'univers, lorsque Jules Cesar, l'un de ses Citoyens, né simple particulier, parut pour se rendre maître absolu de cet Empire. Il ne falloit pas moins qu'un génie aussi vaste que le sien, joint aux belles qualités civiles & militaires qu'il tenoit de la nature & de l'éducation, pour l'emporter sur un grand nombre de concurrens, dont le mérite, quoique fort inférieur au sien, pouvoit balancer & arrêter la réussite de ses projets. Les guerres civiles de Marius & de Silla avoient fait connoître aux plus ambitieux Citoyens, que la République pouvoit supporter un Maître : mais de tous ceux qui tenterent de le devenir, aucuns n'approcherent de César. S'ils eurent de belles qualités, ils eurent aussi de grands vices qui les empêcherent de réussir : s'il l'emporta sur eux, c'est qu'il sçut réunir toutes les qualités nécessaires à un grand homme, sans aucun mêlange de défauts, du moins de ces défauts essentiels qui font avorter les plus beaux projets. Il avoit un pouvoir si absolu sur toutes ses passions, qu'elles ne lui ont jamais fait faire aucune démarche contraire à ses intérêts & à ses vues. La haine, la colere, la vengeance, la cruauté, l'avarice

Digitized by Google

auxquelles les Romains de son temps étoient assujettis, donnoient du lustre à la clémence, l'oubli des injures, la douceur, la magnanimité, la libéralité, la reconnoissance qu'il possédoit dans un éminent degré. Soit que ces vertus fussent en lui un don de la nature, ou l'effet de sa politique, il ne s'en écarta jamais.

S'il fut sensible aux douceurs de l'amour, comme on le lui a reproché souvent avec trop d'animosité, jamais cette passion ne fut maîtresse de son cœur au point de l'assujettir. Il n'y a que les grands hommes qui sçachent la retenir dans ses véritables bornes. Sans parler des autres engagemens de César, son attachement pour Cléopâtre, la plus belle Princesse de son temps, ne dura que le peu de temps qu'il mit à conquérir l'Egypte. Il l'abandonne lorsque la gloire l'appelle ailleurs. Pour ce qui est de la bonne chere, ses ennemis mêmes sont tombés d'accord que de tous ceux qui ont tenté de renverser la République, il étoit le seul qui connût la sobriété. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ses grandes qualités : ses actions que je me propose d'écrire les feront assez connoître.

J'ai cru qu'avant que d'entrer en matiere, il ne seroit pas hors de propos de parler de

Digitized by Google

ceux d'entre les principaux Romains qui avoient part au gouvernement, lorsque César se mit sur les rangs, afin de faire connoître le génie & le caractere de ceux qui s'opposerent ou contribuerent à son élévation. Comme il faudroit trop s'écarter par des digressions, j'ai cru devoir crayonner ici leurs portraits & rapporter quelques-unes de leurs actions, qui ne pourroient pas trouver de place dans la vie de César. J'appréhende qu'ils ne soient un peu trop longs; mais je suivrai, pour les raccourcir, les avis que les personnes éclairées voudront bien me donner.

POMPÉE.

Le premier qui se présente est Pompée, cet homme appellé grand dès l'âge de 24 ans, & que l'on peut regarder comme le principal rival de César. Les grandes actions qu'il avoit faites, les services qu'il avoit rendus à la République, & ensuite sa défaite à Pharsale, & sa mort indigne & cruelle arrivée sur un rivage étranger, avoient si fort attendri sur lui le cœur des Républicains, qu'ils lui ont prodigué toutes sortes de louanges. Il en avoit effectivement mérité de grandes: mais il faut convenir que la seconde partie de sa vie ne fut pas digne de la premiere.

Digitized by Google

La guerre civile de Marius & de Silla ayant enlevé ce qu'il y avoit de Citoyens les plus recommendables, il n'y en avoit aucun en état de suivre l'exemple de Silla. Le seul Pompée, quoique jeune encore, étoit le plus illustre Citoyen de la République; & quoiqu'il eût fait des actions qui lui avoient mérité le triomphe à l'âge de 23 ans, soit qu'il n'eût pas assez d'ambition, ou qu'il aimât mieux tenir de la bienveillance de ses Citoyens, les honneurs auxquels il aspiroit encore, il ne chercha pas à devenir leur Maître malgré eux. La liberté des élections laissant aux Citoyens vertueux la facilité de parvenir par leur mérite aux plus hauts emplois, il attendoit tranquillement la récompense de ses services.

Pompée s'étoit rendu maître de l'Espagne; il avoit subjugué la Syrie, la Médie, l'Hibérie, le Royaume de Pont, la Judée. Il avoit couronné toutes ces conquêtes par la destruction du Royaume d'Arménie & la défaite de Mithridate, qu'il avoit contraint de se donner la mort. Après tant de victoires & l'exemple récent de Silla, que ses Concitoyens avoient encore devant les yeux, ils avoient appréhendé que Pompée n'abusât de son pouvoir & n'employât les troupes qu'il commandoit pour se rendre

Digitized by Google

le maître : mais il vouloit être le Chef & non pas le Tyran de sa Patrie. En mettant le pied dans l'Italie, il licencia ses troupes; il rentra dans Rome en simple particulier, content d'un superbe triomphe qu'on lui décerna autant pour sa modération que pour ses victoires.

Mais lorsque l'éclat en fut passé & qu'il eût vêcu quelque temps dans la vie privée, il fut surpris de se voir presque sans considération, souvent contredit, même méprisé par un nombre de Citoyens, ou jaloux de sa gloire ou ambitieux de l'égaler.

Quelle différence pour lui, après avoir parcouru presque toute la terre à la tête des armées, toujours victorieux, arbitre du sort des Rois, les détrônant ou les rétablissant à son gré, de se voir regardé comme un simple particulier! Dans une lettre que Ciceron écrit à Atticus, il lui dit : *Que j'apperçois dans nos Citoyens de haine contre notre ami Pompée, dont le surnom de Grand s'use peu à peu!* Ce fut donc pour conserver cette puissance, qu'il fit ce fameux Triumvirat entre César, Crassus & lui, qui les rendit tous trois Maîtres de la République. Malheureusement pour Pompée, il n'avoit pas ce génie nécessaire pour se rendre recommendable dans une République. Il avoit été de trop bonne

Digitized by Google

heure à la tête des armées : il y avoit contracté par la douceur du commandement un certain air de hauteur peu convenable à un peuple jaloux à l'excès de sa liberté, qui vouloit être flatté, & dont chaque Citoyen croyoit être maître de l'univers, parce qu'il choisissoit parmi ses égaux ceux qu'il jugeoit dignes de commander. Pompée paroissoit & parloit peu en public. Il avoit négligé l'éloquence, un des plus sûrs moyens de plaire à ce peuple. Grand homme à la tête des armées, il ne sçut pas conserver à Rome la considération qu'il avoit acquise au dehors. Il manqua presque toujours de prudence dans les actions civiles de sa vie, & il eut la vue trop bornée pour appercevoir où tendoient les desseins & les actions de César.

Malgré les louanges excessives que les Républicains ont prodigué à Pompée, on lui a reproché d'avoir établi sa gloire aux dépens de celle des autres Généraux ; que la guerre d'Espagne contre Sertorius, dont il s'étoit attribué tout l'honneur, avoit été si fort avancée par Metellus, qu'il n'avoit eu que la peine de triompher par la trahison de Perpenna, qui lui apporta la tête de Sertorius ; qu'il avoit cherché à rabaisser la gloire de Crassus par les lettres fastueuses qu'il avoit écrites au Sénat ;

Digitized by Google

auquel il marquoit qu'il avoit coupé les racines de la guerre des Esclaves, pour en avoir taillé en pieces quelques débris qui se sauvoient du carnage que Crassus en avoit fait, & qu'enfin il avoit attendu que Lucullus eût chassé de leurs Etats le fameux Mithridate, Roi de Pont, & Tigranes, Roi d'Armenie, joints ensemble, après avoir remporté deux victoires considérables, pour se faire donner la conduite de cette guerre, & profiter des travaux de ce Général. Cette conduite lui attira bien des envieux.

Nous verrons dans la suite de cette Histoire les fautes que fit Pompée, soit en travaillant à l'élévation de César, soit dans la conduite qu'il tint pendant la guerre civile, qui lui fit perdre la réputation de grand Général qu'il s'étoit acquise.

Quoique Pompée fût assez haut avec ce que l'on appelloit le peuple, c'est-à-dire le Citoyen du moyen état, cependant il étoit d'un commerce aisé avec ses égaux. On ignore s'il connoissoit les douceurs de l'amitié, & ce commerce tendre & affectueux qui naît & s'entretient par les vertus, les bonnes qualités & les services respectifs entre les amis. Il ne nous en reste aucune trace : on apperçoit seulement que les liaisons qu'il avoit contractées avec les

Digitized by Google

Grands étoient dirigées par la politique, & dans la vue de soutenir son rang & ses honneurs. On l'a taxé d'une jalousie sécrete contre Ciceron de la gloire qu'il s'étoit acquise par son éloquence. Ce qui est sûr, c'est que Pompée l'abandonna à l'animosité de Clodius qui le fit exiler : on l'accuse même d'y avoir contribué, quoique Ciceron eût toujours fait profession d'être de ses amis. Les louanges excessives qu'il lui a données, sont une preuve qu'il n'a pas tenu à Ciceron de faire passer Pompée pour le plus grand homme de la République ; & s'il le blâme dans les occasions où il a manqué de prudence, c'est avec toute la discrétion d'un ami, qui se plaint sans envie & sans animosité des défauts de son ami.

Pompée n'a jamais passé pour cruel, quoiqu'il eût été ami & compagnon de Silla dans ses victoires. Il n'eut aucune part aux proscriptions & aux rapines qui furent exercées par ce Dictateur & ses autres amis. On ne sçait pas comment il en eût usé, s'il eût été vainqueur à Pharsale : cependant il fut fort blâmé d'avoir fait afficher qu'il traiteroit comme ennemis ceux qui resteroient en Italie pendant la guerre civile.

Pompée fut toujours éloigné de ce luxe,

Digitized by Google

dans lequel les autres Citoyens étoient plongés. Il ne rechercha jamais, pour le satisfaire, les richesses qu'il auroit pu amasser dans les différens commandemens qu'il avoit eus : on lui a toujours rendu justice sur sa modération à cet égard. On reconnoissoit dans sa maison, ses meubles & sa table, cette noble modestie convenable à un homme de condition, également éloignée de la lésine & de la superfluité ; & jusqu'aux Esclaves qui copient ordinairement les vertus & les vices de leurs Maîtres, tout se ressentoit du caractere sage & vertueux qui régnoit chez lui. *Pompée seroit donc obligé de mourir*, dit-il un jour, *si Lucullus n'étoit pas voluptueux* ; parce que dans une maladie son Médecin lui avoit ordonné de manger d'un gibier qui, étant hors de saison, ne se trouvoit que dans la ménagerie de Lucullus, & il n'en voulut point.

Pompée étoit fort réglé dans ses mœurs. Il méprisa toujours le commerce de ces femmes voluptueuses, même des plus grandes de Rome, qui faisoient un trophée de leurs déréglemens : ce n'est pas qu'il n'eût le cœur sensible, mais ce ne fut que pour les femmes qu'il épousa, dont il avoit le secret de se faire tendrement aimer, même dans l'âge où les graces de la jeunesse commencent

commencent à disparoître. Cependant de trois femmes qu'il eut, Mutia, qui fut la premiere, lui donna quelque sujet de se plaindre, puisque sur des rapports peut-être fabuleux qu'on lui fit de sa conduite, il la répudia. S'il est vrai que Mutia fut infidelle à Pompée, elle pouvoit être un peu excusable en ce que ce fut pendant une longue absence pour les affaires de la République. L'amour est un feu qui veut être entretenu, sinon il s'éteint. César fut soupçonné d'avoir rallumé en sa faveur celui de Mutia. Sans l'absence de Menelas, Pâris n'eut peut-être pas triomphé de la belle Hélene : au surplus, les grands hommes * de ce temps là étoient fort traitables sur cette matiere. Nous verrons même dans la vie de César que ce grand homme, le plus accompli de son temps, ne fut pas exempt des disgraces du mariage. Cependant Pompée voulut bien encore courir les mêmes risques en épousant Julie, fille de César, & après la mort de Julie, Cornelie, qui toutes deux le consolerent de l'infidélité de Mutia, & joignirent à leurs beauté & à la tendresse qu'elles eurent pour leur mari, des vertus qui ont fait leur éloge, & celui de la sensibilité & des graces de Pompée.

* Les grands Hommes de ce tems-ci ne le sont pas moins.

Digitized by Google

On ne sçauroit s'empêcher d'admirer ici l'enchaînement singulier des circonstances, qui produisent les événemens les plus considérables ! Qui auroit jamais pu imaginer que César corrompant la femme de Pompée, les suites de cette action seroient la base & le fondement de sa puissance. Quoiqu'accusé d'avoir eu part aux infidélités de Mutia, il ne fut pas pour cela brouillé avec Pompée ; au contraire, il saisit l'occasion de son divorce pour se lier plus étroitement avec lui. César lui offre sa fille en mariage. Il connoissoit le cœur tendre & délicat de Pompée, qui très-reglé dans ses mœurs, s'attacheroit aisément à Julie, dont la beauté, l'esprit, les graces & la vertu, ne pouvoient manquer de lui plaire. César ne fut pas trompé dans ses espérances. Pompée enchanté de Julie l'aima uniquement. Devenue son épouse, elle se rendit maîtresse de son esprit comme de son cœur ; il n'eut plus d'autres sentimens que ceux qu'elle lui inspira : conduite par son pere, elle engagea son mari à se joindre à lui ; leur union devint si étroite, & leur puissance réunie devint si forte, qu'ils se rendirent maîtres de la République. Ils mirent dans leur parti Crassus, le plus riche & un des plus accrédités Citoyens qui avoit beaucoup de mérite, & formerent ce premier Triumvirat qui porta le pre-

Digitized by Google

mier coup à la liberté Romaine. Ce fut alors que César beaucoup plus habile que ses deux Collegues, attirant à lui & se servant à propos de leur crédit, se vit en état d'exécuter ces projets qu'il avoit jusqu'alors inutilement conçus. Ces trois hommes s'emparerent de toute l'autorité. César fit donner à Crassus le Gouvernement de l'Asie, à Pompée ceux de l'Espagne & de l'Afrique, & prit pour lui celui des Gaules, dont la conquête achevée en dix ans, après des actions extraordinaires de valeur & de prudence, le porta à un si haut degré de puissance, que lorsque Pompée l'en voulut faire descendre, il se trouva trop foible & en fut accablé.

CICERON.

Ce n'est pas pour décider si les vertus guerrieres & la gloire qu'on acquiert par leur moyen, sont préférables aux vertus civiles que j'en fais ici la comparaison. Les premieres ont quelque chose de si grand & de si flatteur pour l'ambition, le plaisir de commander est si satisfaisant, la victoire porte avec elle un si brillant éclat, que je ne suis pas surpris que la plûpart des hommes en ayent été éblouis, & en ayent fait le comble de la grandeur & de la félicité.

Les vertus civiles, il est vrai, ne sont

Digitized by Google

pas accompagnées de tant de grandeur ; elles évitent le faste & l'orgueil : elles sont uniquement occupées à faire le bonheur des Citoyens : l'utilité publique fait toute leur gloire : la modération, la magnanimité, la tempérance, la justice, le désintéressement, sont des vertus qui peuvent procurer un grand nom à ceux qui les possedent. Je trouve Aristide, surnommé le Juste par ses Citoyens, comparable aux grands Généraux de son temps.

Je ne sçais si l'on ne m'accusera pas de trop de prévention, lorsque je dirai que Ciceron possédoit toutes ces vertus, dont il fit un usage admirable à la tête d'une République la plus puissante qui fut jamais, ayant préféré cette gloire à celle qui s'acquiert par les armes.

Ciceron étoit de race de Chevalier Romain, dont la famille n'avoit pas encore été décorée de ces hautes Magistratures qui faisoient tout le lustre de ce qu'on appelloit la Noblesse. Ceux qui, nés dans ce second ordre, cherchoient à s'élever aux premieres dignités, étoient ordinairement fort jalousés. Il falloit avoir un mérite bien supérieur pour y parvenir : aussi celui de Cicéron fut tel qu'il ne put être égalé par aucun de ses contemporains. Il étoit né avec un génie capable de toutes les scien-

Digitized by Google

ces, mais comme l'éloquence étoit un sûr moyen de s'avancer, il cultiva avec tant d'ardeur le talent qu'il avoit pour cet art, qu'il a été regardé comme le premier Orateur de son temps. Il joignit à cette étude celle de la plus saine philosophie dans laquelle il puisa cette morale pure & ce zele éclairé dont il fit un si grand usage. Comme il avoit acquis par sa vertu une estime universelle, il trouva toujours les esprits disposés à l'écouter favorablement, parce que l'on se laisse plus volontiers persuader par ceux dont la probité nous est connue, que par ceux dont la vertu est équivoque.

Ce ne fut pas seulement dans les devoirs publics que Cicéron fit paroître son mérite. Il excelloit encore dans les devoirs particuliers. Il a été un parfait modele de l'amitié. Il fut bon parent : il aima tendrement ses enfans : il mérita de sa femme plus de tendresse qu'elle n'en témoigna dans ses disgraces dont elle fut en partie cause. Son désintéressement alloit jusqu'au scrupule. Pour la régularité de ses mœurs, il ne fut jamais soupçonné d'y avoir donné atteinte dans une ville aussi corrompue que celle de Rome.

Les actions brillantes de sa vie, que tout le monde sçait, font connoître qu'il avoit une politique sage & une prudence

Digitized by Google

consommée, qu'il sçavoit employer à propos, tantôt avec fermeté & tantôt avec condescendance sans les outrer, & selon que les occasions le demandoient. Ne pouvant empêcher la chûte de la République qui fut forcée de succomber sous le mérite & la fortune de César, il la retarda du moins, & l'empêcha de tomber entre les mains de scélérats qui l'auroient entiérement ruinée sous la conduite de Catilina.

A l'égard de son éloquence on en connoît mieux l'excellence par la lecture de ses ouvrages, qu'il n'est facile de dire en quoi elle consistoit. Les genres en sont si variés qu'il faudroit un volume entier pour les faire connoître. Il étoit touchant devant les Juges lorsqu'il défendoit des accusés. Il étoit véhément lorsqu'il accusoit des criminels. Ses discours dans le Sénat ont une grandeur & une majesté dignes de ces grands hommes auxquels il parloit. Il prenoit un ton moins haut lorsqu'il parloit devant le peuple. Ses lettres sont dictées par une politesse, une douceur & une simplicité qui ne respirent que l'amitié la plus solide, & dévoilent en même temps les replis les plus secrets de son cœur. A l'égard de ses ouvrages de Philosophie morale, on peut dire qu'il est le seul Romain qui ait excellé dans cette

Digitized by Google

ſcience. Sa converſation étoit douce, aiſée: il ſçavoit l'animer par les charmes de ſon eſprit, d'une humeur toujours égale & naturellement enjouée. Il railloit en homme de qualité, mais ſes railleries tomboient ordinairement ſur ſes ennemis. Céſar n'avoit pas dédaigné de faire un recueil des bons mots de Cicéron.

Il eut le bonheur de trouver un peuple ſage, éclairé, doué d'une ſolidité de génie qu'on ne trouvoit dans aucun peuple du monde. Les Romains avoient une équité naturelle, & un amour pour la vertu, qui leur faiſoient rendre juſtice aux belles qualités de leurs concitoyens. Ils éleverent Cicéron pour ſon ſeul mérite à toutes les dignités de l'Etat. Il avoit trouvé la route de leur cœur. Comme ils l'avoient extrêmement ſenſible, ils ſe laiſſoient entraîner aux charmes ſéduiſans de ſon diſcours, & à cette éloquence douce & engageante qui faiſoit ſon principal caractere. Comme ce peuple vouloit qu'on lui parlât équité & raiſon, il admiroit ceux mêmes qui lui reprochoient ſes défauts, & s'en corrigeoit. Nous avons un fait qui prouve ce que j'avance.

Othon étant Prêteur, avoit fait un Réglement qui aſſignoit aux Chevaliers Romains, dans les ſpectacles, des places diſ-

Digitized by Google

tinguées & différentes de celles du peuple. L'année suivante, Ciceron étant Consul, un jour qu'il se disposoit pour aller présider aux jeux, on vint lui dire qu'il y avoit un grand tumulte au Théâtre ; qu'Othon ayant paru, le peuple avoit commencé par le siffler & le huer, & ensuite à lui dire des injures ; que les Sénateurs & les Chevaliers avoient pris le parti d'Othon ; qu'on s'échauffoit au point qu'on se jettoit déja des pierres, & qu'enfin la confusion étoit telle qu'il en pourroit résulter un très-grand désordre. Ciceron envoie à la hâte ses hérauts dire au peuple qu'il veut lui parler au Temple de Bellone. Le peuple s'y rend en foule. Ciceron lui fait sur le champ un discours convenable au sujet. Après lui avoir remontré de quelle conséquence il étoit de conserver entre les différens ordres de l'Etat, la subordination nécessaire, quel horrible désordre il arriveroit si cette subordination étoit détruite, & dans quelle confusion tomberoit la République, si ses Citoyens s'abandonnant sans réflexion à leur colere, en venoient aux mains les uns contre les autres.

« Je ne reconnois pas en ce moment, » dit-il, la sagesse du Peuple Romain, ni » la modération dont ses Ancêtres lui ont » tant de fois donné l'exemple, eux qui

Digitized by Google

» dans leurs plus grandes dissensions avec
» la noblesse, n'ont jamais fait des actions
» violentes & emportées, plus convenables à
» des barbares sans mœurs, qu'à des Ro-
» mains. N'est-ce pas ce même Othon que
» vous aviez élu votre Préteur, pour vous
» rendre la justice? N'est-ce pas dans le
» corps de ces Citoyens contre lesquels
» vous vous élévez avec tant de fureur, que
» vous choisissez ceux que leur mérite vous
» engage à mettre à votre tête, ceux à qui
» vous confiez vos armées, vos haches,
» vos faisceaux, & tout cet appareil sou-
» verain qui fait trembler vos alliés & vos
» sujets, & auquel vous vous soumettez
» avec tant de docilité, ces hommes sous
» la sage conduite desquels vous avez rem-
» porté tant de victoires, & auxquels vous
» rendez tant de respects lorsqu'ils vous
» commandent? Devenus vos égaux, après
» avoir rempli les fonctions de leurs digni-
» tés, vous les insulterez, & lorsqu'ils
» voudront bien partager vos plaisirs, vous
» leur refuserez une petite marque d'hon-
» neur qui est la seule distinction qui leur
» reste après les services qu'ils vous ont
» rendus. Allez, retournez aux Jeux: ren-
» dez à vos Magistrats tout l'honneur que
» vous leur devez, & marquez par votre
» déférence & vos applaudissemens, l'esti-

» me & la considération que vous avez » pour eux. Je vais me rendre au Théâtre » pour être le témoin de votre modération » & de votre sagesse ».

Le peuple retourne. Othon paroît, on le reçoit avec toute sorte d'applaudissemens. Les Sénateurs & les Chevaliers se mêlent avec le peuple, tout retentit d'acclamations : le calme succede, & l'on voit régner la concorde & l'union. A peine les applaudissemens sont cessés, que Ciceron se montre. Les acclamations redoublent à son aspect, on ne sçait comment lui témoigner sa reconnoissance, il goûte avec complaisance les fruits de son éloquence, & jouit du plaisir de gouverner un peuple si docile & si sage.

Je ne sçais si une victoire remportée, une campagne couverte de morts & de mourans, grand nombre de prisonniers dans les fers, les acclamations des soldats victorieux, & la gloire du vainqueur, ont quelque chose de plus satisfaisant pour un Général, que les applaudissemens d'un peuple bien uni, qui témoigne par ses cris d'allégresse le bonheur qu'il a de jouir tranquillement des douceurs de la paix & de l'union, sous la conduite d'un Prince doux, paisible, pacifique, qui met son bonheur à le rendre heureux.

Digitized by Google

Je ne tracerai pas ici l'histoire du Consulat de Ciceron ; elle est assez répandue dans les écrits de son temps : je ne parlerai pas non plus de la part qu'il eut dans les affaires publiques, j'aurai assez d'occasions d'en parler dans la vie de César. Je veux seulement rapporter un trait qui fait connoître sa présence d'esprit & la considération qu'il s'étoit acquise.

Il étoit d'usage à Rome que les Tribuns présentassent au peuple les Consuls qui sortoient de charge pour lui rendre une espece de compte de leur conduite par un discours qu'ils prononçoient devant lui. Bestia & Metellus Tribuns du peuple, avoient été amis de Catilina, & étoient par conséquent ennemis de Cicéron. Ils voulurent l'empêcher au sortir de son Consulat de parler au peuple, & de faire briller son éloquence : ils lui permirent seulement de faire le serment par lequel les Magistrats devoient jurer qu'ils avoient fidelement administré la République. Cicéron ayant voulu commencer un discours qu'il avoit préparé, & se voyant interrompu par des gens apostés par les Tribuns pour faire du bruit, se contenta de faire le serment ; mais il le fit d'une maniere qui rendit inutiles les efforts de ses ennemis. Il jura qu'il avoit sauvé la Répu-

Digitized by Google

blique ; qu'il l'avoit empêché de ſuccomber ſous les coups de Catilina & de ſes complices ; qu'il l'avoit préſervée du carnage, de l'embraſement, du pillage, & de toutes les horreurs que lui préparoient les plus ſcélérats de tous les hommes, que c'étoient les Dieux immortels, conſervateurs de la République, qui lui avoient inſpiré le courage, & donné la force pour venir à bout d'une ſi grande entrepriſe. Il en prit à témoin le peuple qui l'écoutoit. A peine eut-il ceſſé de parler que toute la place retentit d'applaudiſſemens. Le peuple jura auſſi que Ciceron avoit dit la vérité ; & lorſqu'il deſcendit de la tribune en ſimple particulier, après avoir quitté les marques de ſa dignité, & renvoyé ſes Licteurs & ſon cortege conſulaire, tout le peuple le reconduiſit à ſa maiſon comme en triomphe, laiſſant les Tribuns ſeuls, outrés de voir que l'affront qu'ils avoient préparé à Ciceron, tournoit à leur confuſion.

Cependant ce Conſulat ſi beau, ſi utile à la République fut cauſe de l'exil de Ciceron. Il fut accuſé d'avoir fait mourir dans la priſon, ſans les avoir fait condamner dans les formes ordinaires, Céthegus, Lentulus, & d'autres Citoyens, convaincus d'être complices de Catilina,

Digitized by Google

quoique cette exécution eût été faite par ordre du Sénat, & pour arrêter une sédition prête à éclater. Mais malgré l'impatience avec laquelle Ciceron supporta cet exil, comme il l'exprime lui-même dans ses lettres, je ne sçais si, sensible à la gloire, comme il l'étoit, & à l'amour que ses Citoyens témoignerent pour lui, il n'eût pas été très-fâché de n'avoir pas été exilé. Son rappel a quelque chose de si honorable, que je ne crois pas qu'il soit arrivé rien de pareil à aucun Citoyen. Tous les honnêtes gens de la République concoururent avec plaisir aux efforts de César & de Pompée pour faire revenir Ciceron. Son retour fut si brillant & si glorieux, il reconnut si bien l'amour que ses Citoyens lui portoient, ils en témoignerent leur joie d'une façon si vive & si naturelle; il s'en explique lui-même en des termes si magnifiques & si reconnoissans, qu'il imprime dans le cœur de ceux qui le lisent les mêmes sentimens que les Romains avoient pour lui.

Il trouva à son retour en Italie un nombreux cortege de citoyens qui venoient le féliciter, Sénateurs, Chevaliers, peuple; tous s'empressoient à lui témoigner leur joie. *Il sembloit*, dit-il avec exagération; *que la ville de Rome fût sortie de ses fonde-*

Digitized by Google

mens pour venir au devant de moi. Tous les peuples de l'Italie me porterent sur leurs bras jusques dans ma patrie.

C'est le sentiment de presque tous ceux qui croient connoître Ciceron de l'accuser d'avoir manqué de courage ; mais je crois que c'est faute de l'avoir bien étudié. Les plaintes, les regrets & les lamentations répandues dans les lettres qu'il a écrites pendant son exil, ont donné lieu de mal parler de lui du côté du courage : mais ne pourroit-on pas attribuer à la sensibilité de son cœur la façon peut-être trop triste dont il s'exprime, lorsqu'il pensoit que Clodius, son plus mortel ennemi, persécutoit avec la derniere rigueur sa femme, ses enfans, son frere, ses amis, que ses maisons de la Ville & de la campagne avoient été brûlées & rasées, & ses biens pillés ? Lorsqu'il se voyoit hors de l'Italie, manquant des choses nécessaires, éloigné de Rome où il avoit été si brillant, ne lui étoit-il pas bien permis de se plaindre amérement ? Si l'on examine le cours de sa vie, l'on verra que dans sa jeunesse il avoit été à la guerre comme tout Citoyen y étoit obligé, sans qu'on lui eût reproché aucun manque de courage, ainsi qu'on avoit fait à Démosthene, pour avoir, en fuyant d'une bataille, demandé la vie à un buisson,

Digitized by Google

auquel son habit s'étoit accroché. L'on sçait que Ciceron a été Gouverneur de Cilicie, qu'il avoit commandé l'armée de sa Province sans avoir reçu d'échec, & avec assez de distinction pour avoir été proclamé Empereur par ses soldats. Il est vrai qu'il avoit préferé à la gloire qui s'aquiert par les armes, celle de se rendre le maître des délibérations du Sénat & du peuple; en un mot de régner, pour ainsi dire, à Rome, par son éloquence, plûtôt que d'exposer cette gloire à la discrétion de la fortune, qui a tant de part aux événemens militaires: mais son courage se fait bien connoître dans la découverte de la conjuration de Catilina. Il sçavoit parfaitement que la plûpart des Grands de l'Etat, que César même, y trempoient, & qu'il se faisoit des ennemis jurés, des complices. Cependant aucune crainte ne peut l'empêcher de punir les plus coupables. C'est une grande marque de courage & de fermeté d'avoir sçu mépriser les menaces des amis de Catilina & leurs ressentimens, auxquels il a été exposé toute sa vie, & dont il a soutenu les attaques avec la derniere vigueur. La haine de Marc-Antoine, jointe à sa puissance, n'étonnerent pas Ciceron, & ne l'empêcherent pas de s'élever contre lui avec cette force &

Digitized by Google

cette véhémence dont sont remplies les belles oraisons qu'il nous a laissées.

Mais ce qui couronne sa gloire & son courage, c'est sa mort. Poursuivi par les assassins d'Antoine, après avoir pris d'inutiles mesures pour les éviter, il leur présente sa tête avec une intrépidité qui les étonne, & suspend pour quelque tems leurs coups. Aucuns regrets, aucunes plaintes ne sortent de sa bouche. Il abandonne sans regret une vie qui étoit devenue un fardeau pour lui, comme il s'en explique dans ses lettres à ses amis, où il déclare *qu'il n'a conservé une vie qui lui est odieuse, que pour rendre encore service à la République, si l'occasion s'en présente.*

Combien peu de personnes sçavent ce que c'est que le véritable courage. Tel a affronté dans les combats & dans les sieges une mort incertaine, qui, s'il la voyoit devant ses yeux, feroit peut-être voir une indigne foiblesse, & tel qui n'a pu supporter avec courage ses infortunes & ses malheurs, s'est donné la mort pour les finir; au lieu que Ciceron, sans la chercher, a reçu avec fermeté & sans effroi, celle que le destin lui préparoit; & l'on peut dire qu'il mourut sans orgueil & sans foiblesse.

Il ne sera peut-être pas si facile de justifier la vanité de Ciceron, qui révolte

Digitized by Google

ſouvent ceux qui liſent ſes ouvrages ; on y reconnoît du moins que ſa vanité n'eſt pas accompagnée d'orgueil, vice inſuportable aux autres. L'on ſouffre très-impatiemment de ſe voir avili par un orgueilleux, qui manque ſouvent de mérite, le défaut d'eſprit étant aſſez ordinairement aſſocié avec l'orgueil : mais la vanité va rarement ſans mérite. L'homme vain cherche à être applaudi : comme il eſt amateur de la louange, il cherche à la mériter ; il n'en eſt pas avare pour les autres afin d'attirer leurs applaudiſſemens. Il ne heurte pas de front leur amour-propre, comme l'orgueilleux. La vanité étoit le foible de Ciceron ; mais en récompenſe il louoit avec le plus grand plaiſir les bonnes qualités des autres : ſes écrits ſont remplis des louanges des grands hommes de ſon temps. Celles qu'il donnoit étoient aſſaiſonnées de tant de graces & d'eſprit, qu'on les goûtoit avec plaiſir, & qu'on ſe trouvoit volontiers diſpoſé à lui paſſer ſa vanité. Je penſe d'ailleurs qu'il croyoit cette vanité néceſſaire pour ſe faire valoir, parce qu'il y a des occaſions où un homme d'Etat peut avoir de bonnes raiſons de ſe donner des airs de vanité en public. Les grands caracteres doivent connoître leur prix, & ſentir leurs

Digitized by Google

forces, surtout lorsqu'il est question de servir l'Etat. Ils doivent produire leurs talens au grand jour, afin qu'on en puisse faire usage : rarement lorsqu'ils sont connus manque-t-on de les employer ; l'homme modeste & craintif reste souvent dans l'obscurité. Ainsi cette vanité n'étoit peut-être pas un vice dans Ciceron : c'étoit un désir, peut-être trop ardent, de faire connoître qu'il avoit été utile à la République, & qu'il cherchoit l'occasion de l'être encore après en avoir donné de si belles preuves. On peut donc lui pardonner ces échappées de vanité qui partoient de l'abondance du cœur, & on doit le faire d'autant plus volontiers, que dans le fonds il les blâmoit lui même. Il avoit fait en plein Sénat un discours dans lequel il avoit parlé magnifiquement de son Consulat ; il est le premier à s'en mocquer, tant il en sent le ridicule ; il écrit sur ce sujet à son ami Atticus. *Vous connoissez mes exclamations sur cette matiere ; elles furent si grandes, que je ne daigne pas les rapporter ; vous devez les avoir entendues d'Athénes où vous êtes.*

La suite au prochain Mercure.

Digitized by Google

TREMBLEMENT DE TERRE,

Arrivé chez les Fourmis.

FABLE.

PRès d'un chêne entouré d'une source féconde,
Dames Fourmis depuis long-temps
Avoient & la Ville & les Champs.
Ce gîte leur sembloit toute la terre ronde :
Cette source étoit l'Océan.
L'autre rive eût sans doute été le nouveau monde,
Si dans l'art de traverser l'onde,
Il se fût trouvé là quelqu'Insecte sçavant.
Reines de l'univers, tout ce qui le décore
Leur offre des plaisirs, ou charme leurs ennuis :
Pour réjouir leurs yeux on voit briller l'aurore.
Le Ciel en leur faveur fit les jours & les nuits ;
Il créa les saisons encore.
Le Ciel est trop flatté qu'une Fourmi l'honore :
Il le faut avouer, nous sommes d'un grand prix !
Ainsi parloit cette chétive race,
Tandis qu'au Créateur elle eût dû rendre grace,
De vivre de fétus, d'exister seulement.
La frayeur rabattit leur caquet insolent.
Borée un jour souffloit, & sur la fourmillière
Il fit tomber un gland.

Digitized by Google

Sa chûte fut fatale à plus d'un habitant,
Et répandit l'effroi jusques sur la frontiere,
Il pese à la nature entiere.
La terre en a tremblé de l'Aurore au Couchant.
L'avez-vous senti, ma Commere ?
Envain nous avons cru le Tout-puissant jaloux
De notre fragile existence.
Tout nous vient de lui seul, il n'attend rien de nous.
Rendons grace à sa bienveillance,
Et craignons son juste courroux.
Ainsi l'orgueil fit place à la reconnoissance.
Ce que les dons du Ciel n'avoient pu sur leur cœur,
Un coup de vent en eut l'honneur.
Autant en est de nous, gens ingrats que nous sommes.
Fourmis & moins encore aux yeux du Tout-puissant,
Le caprice d'un élément
Fait fléchir devant Dieu l'orgueil altier des hommes,
Tandis qu'aux dons de Dieu personne ne se rend.

J. L. Aubert.

Digitized by Google

L'AVANTAGE DE LA RELIGION

Dans l'Adversité.

ODE.

VAine & fiere philosophie ;
Tu m'enivres d'un fol espoir,
Contre le sort qui m'humilie,
Quand tu me vantes ton pouvoir.
Pour chasser l'ennui qui me presse
J'attends l'effet de ta promesse,
Inutile & foible secours !
Malgré ton appui que j'implore,
Le noir chagrin qui me dévore
Ne finira qu'avec mes jours.

Mon cœur sera-t'il donc sans cesse
En proie aux cuisantes douleurs ?
Jamais d'une aimable alégresse
Ne sentirai-je les douceurs ?
Quoi ! faut-il que dans l'amertume
Mon plus bel âge se consume,
Sans goûter jamais de plaisirs !
Tandis que d'illustres coupables
Coulent, toujours insatiables,
Des jours au gré de leurs désirs.

Digitized by Google

N'aurois-je eu du Ciel en partage
La raiſon & le ſentiment,
Que pour le cruel avantage
De mieux reſſentir mon tourment!
Dans ma ſombre mélancolie
Je ſuis près de porter envie
Au ſort des plus vils animaux.
La raiſon qu'en nous on admire,
Sur eux n'exerce point d'empire:
Il ſont ſujets à moins de maux.

Mais quoi? quelle vive lumiere
Soudain s'éleve dans mon cœur?
Cede, raiſon frivole & fiere,
Un Dieu diſſipe mon erreur.
J'avois pu, m'oubliant moi-même,
Du Dieu qui m'a fait & qui m'aime,
Ingrat, mépriſer la bonté:
Mais, par ſa grace qui m'éclaire,
Je vois que l'homme ſur la terre
Eſt heureux dans l'adverſité.

Quel eſt donc ce bonheur ſuprême
Dont jouiſſent tes favoris?
Fortune aveugle, eſt-ce le même
Que Dieu prodigue à ſes amis?
Plaiſirs, amuſemens frivoles,
Encens offert à des Idoles,

Digitized by Google

Voilà ce bonheur si vanté :
Mais dans ce pompeux étalage,
Qu'apperçoivent les yeux du sage ?
Une ombre de félicité.

Riche, à quoi sert ton imposture ?
Tu veux que l'on te croye heureux :
Envain tu forces la nature,
Tu ne tromperas pas mes yeux.
Ta superbe magnificence,
Et ta somptueuse opulence,
Qu'offrent-elles à mes regards ?
Un fantôme, une ombre légere,
Un manteau couvrant la misere
Qui t'accable de toutes parts.

Réfléchis, & rends-toi justice :
Ce vuide affreux que tu ressens,
Ces plaisirs qui font ton supplice,
Te donnent-ils d'heureux momens ?
Par ses remords ta conscience
Sçait bien de toi prendre vengeance
Et troubler ta félicité :
Mais l'affligé que Dieu console,
Privé de ta grandeur frivole,
D'aucun regret n'est tourmenté.

Digitized by Google

Vois cet innocent qu'on opprime,
Daigne arrêter sur lui les yeux,
Son innocence a fait son crime,
Son châtiment le rend heureux.
Oui, son état est désirable,
Et son malheur est moins durable
Que l'éclair qui nous éblouit :
Mais fût-il plus à plaindre encore ;
Son Dieu le chérit ; il l'adore,
Et son tourment s'évanouit.

Jamais il ne fut sur la terre
De vrais malheurs pour les Elus :
A Job Satan livre la guerre,
Mais ses efforts sont superflus.
Des horreurs de son indigence
Il espere la délivrance,
Et son espoir fait son bonheur.
Que son fier ennemi redouble,
Job est tranquille, & rien ne trouble
La paix qu'il goûte dans son cœur.

Je cesse, ô mon Dieu ! de me plaindre ;
Trop heureux dans mon triste sort,
Je n'ai désormais rien à craindre,
Ni l'adversité, ni la mort :
Oui, quelques revers qui m'accable,
Je louerai ton nom adorable,

Ta

Digitized by Google

Ta volonté sera ma loi ;
Et malgré mes vives allarmes,
Rien ne fera couler mes larmes
Que d'être séparé de toi.

De Lattre.

RÉPONSE

A l'Essai de M. Hume, sur le Caractere des Nations, par M. l'Abbé Regley.

Il n'y avoit qu'une chose à dire sur la nature de l'ame ; on en a fait des systêmes par conjectures, & enfin ce ne sont que des conjectures. Les uns la rangent du côté de la matiere, les autres veulent bien la mettre dans la classe des esprits. Un Sçavant a décidé que *notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître*, & c'est depuis ce moment que l'on se repose tranquillement sur le climat du soin de former les caracteres, & peut-être la pensée. M. Hume vient de retirer ce privilege au climat pour en faire un présent aux causes morales. Ces causes sont un état tranquille, ou plein de révolutions ; la douceur ou la dureté d'un Gouvernement ; l'abondance des récoltes, ou la disette des

Digitized by Google

grains ; la ſituation d'un pays, & des circonſtances ſemblables.

Ce ſentiment, quoiqu'il ſoit étayé par l'érudition, ſouffre des difficultés qu'il ne détruit pas. M. Hume n'omet rien de tout ce qui peut nous mener à la connoiſſance des diſpoſitions paſſageres de l'eſprit d'une Nation, ou, ſi l'on veut, de ces caracteres d'emprunt que donnent les pertes, ou les ſuccès. Mais il eſt un caractere habituel qui tient à l'ame & au climat, & qui ne fuit point les événemens : c'eſt celui que l'on trouve dans chaque individu. Il eſt particulier, il eſt varié, il ſe perd dans l'infini, & ſi on ne le prend pas dans la combinaiſon des cauſes phyſiques, il ne peut être que l'effet du concours des cauſes phyſiques & morales.

On connoît le méchaniſme des paſſions ; on ſçait que l'union des deux ſubſtances dans l'homme conſiſte dans la réciprocité des mouvemens que l'une excite dans l'autre, & que toutes deux éprouvent à la fois. L'ame, il eſt vrai, tient les rênes du Gouvernement, mais elle a un contrepoids qui l'entraîne. Nous avons des actions dans leſquelles le corps doit donner ſon ſuffrage. Et quelles modifications différentes ne reçoit-il pas dans ſes organes du côté de l'air du climat, par les humeurs

Digitized by Google

qui l'animent, ou par les objets qui l'environnent ? Nous sommes forts par tempérament, & foibles de même ; la tristesse & la gaieté n'ont-elles rien qu'elles tiennent de lui ? Une mauvaise digestion nous affecte jusques dans l'ame, & on ne veut pas que d'autres causes puissent produire d'autres effets.

Si l'on parcourt le Tableau du génie des Nations, les causes extérieures & morales paroîtront quelquefois en former les nuances, mais l'avantage restera toujours au sol & à l'air natal. On a vu les Perses, mous & efféminés, devenir comme par hazard, laborieux & conquérans sous Cyrus : c'est un fleuve qui s'enfle par une fonte de neiges. Bientôt ils sont retombés dans leur mollesse naturelle, sous des Princes moins entreprenans, & se sont fait battre par une poignée de Macédoniens. Les Romains au contraire, courageux par orgueil, n'ont rien voulu rabattre de leur fierté devant Pyrrhus & Annibal. Les anciens Grecs étoient perfides, leurs descendans le sont encore. Les causes morales sont-elles les mêmes ? Le Juif porte toujours dans les yeux & dans les traits le feu du climat dont il est originaire ; avare & trompeur par la force du sang qui se perpétue dans ses veines. L'Es-

Digitized by Google

pagnol, forcé autrefois d'être sous les armes contre un ennemi présent, est rentré dans l'inaction qui fait son caractere, sitôt qu'il n'a point eu de Maures ou de Hollandois à combattre. Le Hollandois a toujours eu un tempérament aquatique au milieu de ses marais; & le Suisse un courage égal dans ses pâturages ou dans ses montagnes.

Il est vrai que les Ilotes asservis par les Lacédémoniens, les Esclaves que l'on vendoit, les Serfs que l'on assujettissoit, ont pu ne pas montrer plus de sentimens que les Negres que l'on trafique dans nos Colonies; mais le germe en étoit-il éteint dans eux, & de quoi leur eût servi l'émulation de la gloire? Ces situations, & de semblables, peuvent prêter un caractere factice, mais on ne les verra jamais en déterminer un, en constituer le fonds, ou le détruire.

Si la nature d'un Empire orgueilleux de ses victoires, ou humilié par ses défaites, déterminoit le caractere d'un peuple entier, il faudroit que les membres qui composent ce peuple, suivissent le sort de ces causes accidentelles, & se prêtassent à toutes leurs variations: mais si les causes ne sont que morales, d'où leur viendra cette force de déterminer? d'ail-

Digitized by Google

leurs le vulgaire en est-il jamais assez bien instruit pour prendre une habitude de mœurs, ou la déposer à leur gré. Le Paysan cloué à son village, n'est jamais dans le cas d'être informé de la perte ou du gain des batailles, du progrès des sciences & des Arts, des productions naturelles des provinces, des manufactures, du commerce, & même de la constitution du Gouvernement : à peine sçait-il le nom de son Roi. Sur qui donc tombera la dénomination générale de sagesse, de fourberie, de bravoure, de grossiéreté, d'ignorance ? Sur le Courtisan, ou sur ceux qui cultivent les Lettres & les Arts : mais il y a encore de la dissemblance entre eux, & ils ne sont que la moindre partie de la Nation. On ne peut asseoir un jugement sur les caracteres que par le détail des passions ; quel moyen de parvenir à ce calcul des individus ? La nature a mis autant de variété dans les esprits qu'elle en a répandu sur les visages : on est encore à chercher deux hommes exactement semblables. A-t'on trouvé deux ames d'une sympathie entiere dans les talens, dans les mœurs, dans les passions & dans le goût ?

Que l'on ne se rejette pas sur l'uniformité du caractere des Chinois, nous ne connoissons ce peuple que par les menson-

Digitized by Google

ges de nos voyageurs qui souvent n'ont vu que les tours de Pekin avec des lunettes d'approche. La France a moins de variations dans ses climats, beaucoup de variété dans le génie de ses peuples. Quelle différence ne remarque-t'on pas entre la douceur du Blésois & la dureté du Provençal ; entre l'épaisseur du Limousin, & le feu du Gascon ? Le Bas-Breton n'est semblable qu'à lui-même ; & pour me fixer à deux exemples, où sont les degrés de similitude entre le Bourguignon & le Normand ?

Le Normand toujours prudent & rusé, met beaucoup de circonspection dans ses démarches. Il compasse ses fourberies, & trompe par combinaison. Brave par tempérament, laborieux par goût, adroit, intéressé.

Le Bourguignon aussi brave, & moins circonspect a plus de franchise & de feu : tout est action chez lui jusques dans le discours ; il ne se fait point une étude de l'art de tromper, & souvent il est trompé lui-même.

La colere du Normand est un feu lent qui a peine à s'allumer & à s'éteindre ; celle du Bourguignon est un éclair passager qui brille, & ne laisse aucunes traces après lui. La société du Normand est tris-

Digitized by Google

te, ses plaisirs sont graves, il y a de la pésanteur jusques dans sa gaieté : le commerce du Bourguignon est enjoué, sa volupté est riante, quelquefois même un peu folâtre & enfantine.

Ces peuples cependant vivent dans un même Empire, & les révolutions de l'Etat sont les mêmes pour eux. Pourquoi tant d'opposition dans les mœurs ? celle qui se trouve dans les productions de leur terroir, dans la position des lieux, dans la nature du tempérament, dans les alimens, l'air, le climat enfin. On montre même des cantons en Normandie, dans lesquels les Normands sont plus Normands qu'ailleurs. Les Canois n'ont pas varié un instant depuis Raoul jusqu'à nos jours.

La même différence se remarque dans ceux de ces peuples dont les Arts ont échauffé le génie. Comparons encore les Grands Hommes que la nature a pris plaisir à y former pour la Littérature & pour les talens.

Rouen a vu naître le sçavant le Tourneux, qui dans un temps où il apprenoit encore les Sciences, sçut en faire naître le goût au fameux le Tellier, & qui nous a laissé tant de pieux ouvrages.

Le Pere Sanadon connu dans le monde littéraire par ses Traductions & par ses Poésies.

Digitized by Google

Le Pere Brumoi, Auteur du Théâtre des Grecs.

Le Pere Daniel, si versé dans la Théologie & dans l'Histoire.

Le Pere Alexandre Théologien, aussi laborieux que modeste.

L'Abbé Desfontaines, aussi mordant dans ses critiques, qu'il est élégant dans ses traductions.

Les Banages, S. Amand, l'Emery, qui le premier a sçu débrouiller le cahos de la Chimie, & l'art de l'enseigner.

Lucas sçavant Antiquaire, & trop Normand dans la relation de ses Voyages.

Jouvenet dont le génie pour la Peinture s'est assez développé par un pinceau né pour le grand.

Enfin Pierre Corneille, qui seul me dispense d'en nommer d'autres, & son illustre frere, le fameux Cadet de Normandie.

Dijon a donné à la France le grand Bossuet que l'Eglise eût mis au rang de ses Peres dans des siecles antérieurs; Historien, Théologien, Orateur, modele inimitable dans tous ces genres.

Le Président Bouhier que la Jurisprudence révere.

Le Ministre Jeannin, si cher à Henri

Digitized by Google

IV par ſon intégrité, & ſi inſtructif dans ſes Mémoires.

Le célebre Moreau qui a ſi bien ſçu donner à la Poéſie cet air naturel qui en fait l'agrément.

L'aimable la Monnoie, judicieux dans ſa critique, amuſant dans ſes *Noëls*.

M. de Buffon à qui la nature elle-même a pris la peine de dicter ſon hiſtoire.

M. de Crébillon, l'honneur du Cothurne & les délices du Théâtre.

M. Piron qui a fait paſſer dans ſes veines tout le feu d'Horace.

M. Rameau qui a montré à l'univers des accords ignorés avant lui, admiré de l'étranger, & ſi cher à nos plaiſirs par les ſublimes beautés de ſes Opéra.

M. Balbaſtre qui, ſur les pas de ce grand homme, vient de donner un nouveau genre de Muſique dans notre Concert Spirituel par des Concerto & ſymphonies d'Orgue; génie heureux dans lequel la compoſition & l'exécution paroiſſent également ſe diſputer l'avantage.

Si je voulois ſortir des bornes de la Normandie & de la Bourgogne, je citerois encore un de ces hommes qui ſeuls feroient l'honneur de leur Province; c'eſt M. Mondonville, né à Narbonne, & que tout l'univers connoît. Quelqu'un a-

Digitized by Google

t'il jamais rendu plus majestueusement les vérités du Texte saint ? On diroit à entendre ses Motets que la Musique est un être qui respire, & que la main du Maître lui a donné l'intelligence & la pensée. Sa Province n'est pas la même que celle de Messieurs Rameau & Balbastre, & il porte cette différence jusques dans ses ouvrages. Preuve nouvelle que la nature consulte quelquefois la patrie pour distribuer ses dons, & qu'elle sçait varier les talens selon les climats. Mais je reviens à mes Bourguignons & à mes Normands.

La Normandie & la Bourgogne ont fourni beaucoup de Sçavans à la France, & il n'est aucun de ces Sçavans qui ne porte dans ses écrits le caractere particulier & propre à sa Province. Le style du Normand est majestueusement triste; celui du Bourguignon est léger, & toujours fleuri. Le Normand étend ses idées, le Bourguignon restreint les siennes. Dans l'un on voit une imagination rêveuse qui s'attache profondément à un objet pour en développer tous les rapports; dans l'autre, cette imagination prend un visage riant, & voltige sur les fleurs. On croit appercevoir des couleurs naturelles, qui ne sont nuancées que par la gaieté du pinceau.

Enfin quelle que soit l'action des causes

Digitized by Google

universelles & morales, il ne me paroît pas qu'on doive leur attribuer tous ces différens effets. Elles ne peuvent apporter aucune détermination, parce qu'elles n'ont toujours été qu'une occasion de se déterminer. Si leur influence est semblable, leur prétendue opération devra l'être, ce qui ne se trouve pas. Mais qu'on leur ajoute des causes particulieres, qui combinées avec elles, affectent différemment, & modifient de même, je ne serai plus étonné de voir sortir de ce mêlange la prodigieuse dissemblance qui se rencontre dans l'esprit des hommes.

A proprement parler, il n'y a point de caractere National. Je ne prétends pas même en établir un qui convienne universellement aux peuples de la Normandie & de la Bourgogne. Mais il se trouve dans une Nation, dans une Province, dans une campagne, un certain nombre de caracteres qui approchent plus de telle vertu, ou de tel vice, & ils sont l'effet du concours des causes générales & particulieres.

Digitized by Google

LA FRANCE,

Divertissement héroïque & pastoral sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourbon, à Leurs AA. SS. Monseigneur & Madame la Princesse de Condé.

La Musique est de M. Blainville.

La France, Troupe de Guerriers.

Chœur.

Que tout applaudisse,
Que tout retentisse
De nos concerts.
Que sans cesse
Des chants d'alégresse
Remplissent les airs.
Que tout applaudisse, &c.

La France seule, Air de récit.

Mars & l'Amour partagent mon Empire.
On ne respire
Dans ces climats
Que les plaisirs & les combats :
Mars & l'Amour partagent mon Empire.

Ariette.

Tandis que sur les flots mes généreux Guerriers
Vont cueillir de nouveaux lauriers,

Digitized by Google

L'Amour sensible à notre gloire
Nous fait naître un Condé : ce don si précieux
Est un gage de la victoire
Qui doit voler au devant d'eux.

On reprend l'ouverture, & le Chœur :

Que tout, &c.

Un Guerrier seul.

Dans ces lieux consacrés à la Gloire, à l'Amour,
Déja mille Bergers chargés des dons de Flore,
Pour célébrer cet heureux jour,
Conduits par le Dieu Pan, ont dévancé l'Aurore.

Pan, Troupe de Bergers & de Bergeres.

Les Acteurs précédens.

Un Berger & une Bergere.

Duo.

Nous avons du fond de nos bois
De la France entendu la voix.

Chœur.

Nous avons, &c.

Duo.

Nous venons rendre un hommage
Qu'aucun Héros ne partage,
S'il n'est né du sang de nos Rois.

Chœur.

Nous venons, &c.

Digitized by Google

Pan, seul. Air de musette.

Taisez-vous, bruyantes Trompettes;
Laissez résonner nos Musettes.
Leurs tendres accords
Sont les interpretes
De nos transports.

Le Guerrier aux Bergers & Bergeres.

Ariette.

Des fleurs que le Printemps vous donne;
Parez de cet Enfant les innocens appas:
Hatez-vous, & n'attendez pas
Qu'il croisse & se couronne,
De celles qu'un Condé moissonne
Dès les premiers pas
Qu'il fait dans les champs de Bellone.
Des fleurs que le Printemps, &c.

Un Berger & une Bergere.

Duo.

Dansons, chantons, livrons-nous
Aux transports les plus doux.

Chœur.

Dansons, &c.

Duo.

C'est par nos danses légeres;
C'est par nos chants joyeux,
Que nos cœurs sinceres

Digitized by Google

Honorent les Dieux.

Chœur.

C'eſt par, &c.

Un Berger ſeul.

Prince, dont la tendre jeuneſſe
Cache encor un Héros
Sous les traits du Dieu de Paphos,
Daignez dans ce jour d'alégreſſe
Vous montrer ſenſible à nos vœux :
Daignez préſider à nos jeux.

Une Bergere ſeule.

Et vous, belle Princeſſe,
Si vous paroiſſiez en ces lieux,
Les Dieux deſcendroient des Cieux.
Que la fête ſeroit brillante !
Nous les verrions accourir tous.
Chacun d'eux croiroit voir en vous
La Divinité qui l'enchante.

On reprend le Duo, & le Chœur dit :

Danſons, chantons, &c.

Digitized by Google

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnſieur, la demande que vous me faites par le Mercure de Juin du *Madrigal* ſur le *Volant*, m'a cauſé autant de ſurpriſe que de plaiſir. Je ne me ſerois jamais imaginé que vous l'euſſiez égaré, je penſois que vous l'aviez mis au rebut : quelques originaux de ces cantons le croyoient auſſi ; ils ont eu même la politeſſe de me le témoigner : je voyois que cette idée les réjouiſſoit. Les uns, ce ſont les Créſus d'ici, affectant un vif intérêt pour ma fortune, dont je ne ſuis pas la dupe, diſoient : Cela le corrigera peut-être : les vers empêchent un jeune homme de faire ſon chemin, &c. Les autres, étonnés de la façon dont je prenois ce qu'ils appelloient mon humiliation, me qualifioient de *Philoſophe*, ſans ſe douter ſeulement de ce que c'eſt. Une femme à prétentions, choquée de ce que je donne dans le ſentiment, au préjudice de ſes graces, s'étoit rangée du parti des raiſonneurs, & ſur quoi a-t-elle raiſonné ? Sur ma figure. Deux petits maîtres (car ils gagnent la province) ont épui-

Digitized by Google

ſé le bel art des mines. Après avoir longtems pirouetté avec une adreſſe imcompréhenſible, ils ſe ſont, tour-à-tour, ſalués dans une glace, & ſatisfaits, on ne peut davantage, de leurs jolies perſonnes, ſe ſont, en ſortant, juré à l'oreille, c'eſt-à-dire, très-haut, que je devois être *déſeſpéré*. Voilà, Monſieur, ce qui m'eſt arrivé exactement. Ce qui m'amuſe beaucoup aujourd'hui, ce ſont les eſpeces de réparations de tout ce peuple cenſeur. Je fus tranquille dans mon revers, je ſuis modeſte dans mon triomphe : je ne ceſſe de répéter que je n'en ſuis redevable qu'à votre indulgence, & mes critiques ne ceſſent de me contredire, & par-là, de ſe contredire eux-mêmes, ſpectacle fort plaiſant ſelon moi. Un *Madrigal* faire tant de bruit ! En vaut-il la peine ? Je crains qu'on ne réponde non. Je l'ai encore retouché, je vous en laiſſe néanmoins, Monſieur, entiérement le maître. Vous me trouverez toujours ſoumis à vos déciſions, & je vous remercierai, lors même que vous me refuſerez, perſuadé qu'il n'eût pas été de mon avantage d'être accepté. J'ai l'honneur d'être, &c.

G***.

Digitized by Google

LE VOLANT,

MADRIGAL.

» VOici la peinture fidelle
» De cet Etre qu'on nomme Amant ;
Me dit Thémire, un jour que cette Belle
Avec moi jouoit au volant.
» De tous côtés voyez comme il voltige !
Hélas ! je vois, lui répartis-je,
Qu'ainsi que ce volant vers vous toujours lancé ;
Mon cœur sans cesse est repoussé.

De Chartrait, près Melun, ce 21 Juin 1756.

LES YEUX D'IRIS,

Rêve singulier.

DAns un moment où j'éprouvois que le sommeil n'est pas toujours l'image du trépas, les Cieux se sont ouverts, & j'y ai vu une si grande quantité de belles femmes, que j'ai eu peur d'être devenu Mahométan sans m'en douter. Je commençois avec embarras mon examen de conscience, lorsqu'une symphonie tendre &

Digitized by Google

harmonieuse a comblé le trouble de mes sens, & m'a rendu assez indifférent sur tout ce que je pouvois être. Je me suis approché d'un trône, dont la singularité m'a frappé : il étoit fait d'une seule rose. Un enfant (qui, s'il n'étoit pas l'Amour, étoit bien digne de l'être), le remplissoit avec des yeux charmans & que je croyois reconnoître. J'en ai quitté hier, disois-je avec réflexion, qui ressembloient bien à ceux-ci ; mais ce ne sont pas eux : ils ne peuvent tout à la fois être ici & là. Il est vrai que pour un être aussi borné que toi, cet événement est singulier, me dit l'enfant, qui occupoit le trône, & que je reconnus bien alors : mais apprends que lorsque j'eus fait ces yeux que tu admires, les Dieux furent si jaloux du bonheur des mortels, qu'ils exigerent de moi que je leur en ferois part, & voici l'expédient, qu'ils imaginerent pour cela, & qui fut une bonne fortune pour un aveugle tel que moi. Ils conclurent, que dès que Morphée les auroit fermés, j'aurois soin de m'en parer à leurs regards, afin qu'ils eussent le plaisir de s'y mirer ; & comme je suis obligé de laisser là-bas, pour la forme, les paupieres qui les embellissent, ma mere ici veut bien leur prêter les siennes. Cette explication me prouva ce dont je

Digitized by Google

me doutois déja, que nous autres mortels raiſonnons toujours ſans ſçavoir ce que nous diſons.

LE PARNASSE FRANÇOIS,

Executé en Bronze.

ODE

A M. Titon du Tillet.

EMbraſé d'une ardeur peut-être téméraire,
Je me livre aux tranſports d'un zele impétueux :
Muſes, j'oſe porter dans votre Sanctuaire
Un pas reſpectueux.

Titon ſeul eſt l'objet du beau feu qui m'inſpire ;
Il eſt de vos talens & l'honneur & l'appui :
Vous l'aimez, pourriez-vous refuſer à ma lire
Des ſons dignes de lui ?

L'ivreſſe me ſaiſit, un Dieu m'eſt favorable :
Déja, fendant des airs la vaſte immenſité,
Dans le ſéjour où vit ce Neſtor vénérable,
Je me vois tranſporté.

Architectes, Sculpteurs, Graveurs, nouveaux Appeles,
Suivez-moi : de vos Arts il connoît tout le prix.

Digitized by Google

Venez & vous verrez vos plus rares modeles
Briller sous ses lambris (1).

Quel spectacle charmant ! n'est-ce point un prestige ?
Quelle main embellit ces magnifiques lieux ?
Que d'objets éclatans ! ô merveille ! un prodige
Se présente à mes yeux.

Dans un grouppe élégant, chef-d'œuvre de l'histoire,
Que d'illustres mortels s'offrent à mes regards !
Par ce bronze, Titon éternise sa gloire
Et celle des beaux Arts.

Monument précieux, incomparable ouvrage,
Mon ame avec transport contemple ta beauté :
Tu ne périras point ; jusques au dernier âge
Tu seras respecté.

Cesse de nous vanter, orgueilleuse Phocide,
Des lauriers d'Apollon tes côteaux embellis :
Ta fable disparoît, le Dieu du goût réside
Dans l'empire des lis.

Le Parnasse n'est plus cet être imaginaire
Qu'Horace a dans ses vers tant de fois célébré :
Il existe aujourd'hui, je ne dois pas m'en taire :
J'ai vu ce Mont sacré.

(1) *Les appartemens de M. Titon du Fillet sont ornés des plus beaux morceaux de peinture, sculp-*

Digitized by Google

O vous! qui dans la nuit d'une extrême ignorance,
Ne connoissez du Pinde encore que le nom,
Vous, qui depuis long-temps niez son existence,
Volez tous chez Titon.

Vous y verrez des Arts l'amateur & le pere,
Des mœurs du siecle d'or le plus noble héritier;
Un front de la vertu portant le caractere
Ceint d'un double laurier (1).

Pour chanter à l'envi ses bienfaits & son zele,
Auteurs fameux, sortez de la nuit du tombeau.
Sa main à vos talens d'une gloire immortelle
Vient de mettre le sceau.

Que sur vos noms envain la critique s'épuise,
Vous vivrez à jamais en dépit des jaloux;
Et l'illustre Titon qui vous immortalise
Doit vivre autant que vous.

O regne de Louis! empire aimable & juste,
Tout devoit être grand dans un siecle aussi beau!
Il falloit qu'il parût sous un nouvel Auguste
Un Mécene nouveau.

ture, &c. tous de main des plus habiles Maîtres.

(1) *M. Titon du Tillet a été Capitaine de Dragons.*

MEUNIER, de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne.

Digitized by Google

LETTRE

De Remerciement de Mademoiselle de R... à M. de Bastide.

QUelle reconnoissance ne vous dois-je pas, Monsieur : vous avez mis mon cœur d'accord avec ma raison. J'aimois tendrement la Marquise de ... Séduite par le préjugé, je croyois devoir la mépriser, & j'en étois vivement affligée. Pour me tirer d'embarras, je me suis adressée à vous. Vous me permettez de l'estimer, je m'en tiens à votre décision : je suis persuadée que vous n'en donnez que de très-justes ; & de plus elle flatte trop mon cœur pour en appeller. Je vois avec plaisir que la foiblesse de mon amie ne la rend point méprisable à vos yeux. Je puis vous assurer que je n'ai rien ajouté à son caractere & à ses sentimens : vous en seriez convaincu, si vous voyez les lettres qu'elle a écrites au Comte de ..... je crois même qu'elles seroient utiles au Public : elles prouveveroient aux femmes qu'une jolie figure, des sentimens & une tendresse délicate, ne suffisent pas toujours pour obtenir un cœur ou pour le conserver : elles feroient

ſentir aux femmes vertueuſes qui mépriſent ſans pitié toutes les victimes de l'amour, peut-être parce qu'elles n'ont jamais reſſenti cette paſſion, qu'une vertu exempte de foibleſſe, eſt une grace qui vient de Dieu, & que trop de préſomption peut aiſément nous la faire perdre : j'eſpere que vous me rendrez la juſtice de croire que je ne veux point parler de cet amour qui n'a que les ſens pour objet, il eſt indigne de l'humanité ; mais de cette tendreſſe délicate qui a ſa ſource dans le cœur, qu'on ne reſſent qu'une fois dans la vie, & qui laiſſe toujours du repentir. Si je ſçavois votre adreſſe, Monſieur, je tâcherois de déterminer la Marquiſe de . . . à vous envoyer ſes lettres, à vous en faire le juge ; & ſur ce que vous en penſeriez, vous laiſſer le maître de les mettre au jour, ou de les condamner au feu. Je pourrois lui perſuader que la perſonne pour qui elles ont été écrites ayant ceſſé de vivre, elle n'a plus d'indiſcrétion à craindre.

Je vous remercie, Monſieur, de l'éloge flatteur que vous avez bien voulu faire du petit Ouvrage que je vous ai adreſſé. L'amitié ſeule la dicté : c'eſt ſans doute ce ſentiment qui m'a rendue éloquente. Malgré tout ce que vous me dites d'obligeant, je me garde bien de m'ériger en

Auteur :

Digitized by Google

Auteur : je gâterois tout. Ma plume ne ſeroit pas toujours conduite par l'amitié, & votre façon de penſer ſur mon compte eſt trop glorieuſe pour moi, pour que je veuille courir le hazard de vous en faire changer ; mais l'anonyme que je garderai, & mon ſilence à l'avenir, ne m'empêcheront pas, Monſieur, d'avoir pour vous l'eſtime la plus diſtinguée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. de Baſtide prie la Dame anonyme d'engager la Marquiſe de . . . à lui envoyer ſes Lettres, comme elle le lui propoſe, & d'adreſſer le paquet, en l'affranchiſſant, à M. de Boiſſy, de l'Académie Françoiſe, Auteur du Mercure de France, qui ſera charmé d'en décorer ſon Recueil, & qui loge rue de la Harpe, près la Place S. Michel, vis-à-vis le Café de Condé. Si ces Lettres ſont auſſi bien écrites que celles de ſon amie, il y a tout lieu de croire qu'elles ſeront très-agréables au Public, & pourront ſervir de leçon aux femmes qui voudront bien en profiter.

Digitized by Google

VERS

A Madame Privat-de-Montgeron.

JOindre à la beauté la sagesse,
L'Esprit à la sincérité;
Sçavoir bien aimer sans foiblesse,
Fouler aux pieds la vanité;
Ignorer seule qu'on est belle,
C'est le portrait d'une Divinité,
Dira quelqu'un : non; c'est d'une Mortelle;
Ce sont ses traits. Ta curiosité
Voudroit connoître un si parfait modele.
Quand je voudrois cacher son nom,
Ma peinture est assez fidele
Pour reconnoître *Montgeron.*

Par M. PETIT, *Receveur particulier des Eaux & Forêts de Château Neuf, en Thimerais.*

LE mot de l'Énigme du premier Volume du Mercure de Juillet est la lettre *u*. Celui du Logogryphe est *Errata*, où l'on trouve *rat*, *tare*, *Tarare* (Montagne en Beaujolois), *tarare* (adverbe), *terra*, *re*.

Digitized by Google

Ce qui a donné lieu à ce Logogryphe est l'Errata qui se trouve à la fin du Mercure du mois de Mai 1756, pour le premier Volume d'Avril, où l'on dit, *même page* 72, *ligne* 19, *de gente différend*, lisez, *de genre différend*; & l'on ne trouve point dans cette page 72, ligne 19, *de gente différent*, conséquemment erreur dans l'Errata. Pour corriger cette erreur, *lisez*, page 92, *au lieu de* 72.

Cette observation remplit la note d'attente du Logogryphe.

Pour corriger l'Errata pour le premier Volume d'Avril.

ENIGME.

A Jouter de l'éclat à certaine lumiere;
Ami Lecteur, c'est mon devoir.
Mais notez que chez moi la chose est singuliere:
J'augmente la clarté sans moi-même en avoir.

LOGOGRYPHE.

DIx lettres, cher Lecteur, composent ma structure,
D'un triangle tronqué je porte la figure.

Digitized by Google

VERS

A Madame Privat-de-Montgeron.

JOindre à la beauté la sagesse,
L'Esprit à la sincérité;
Sçavoir bien aimer sans foiblesse,
Fouler aux pieds la vanité;
Ignorer seule qu'on est belle,
C'est le portrait d'une Divinité,
Dira quelqu'un : non; c'est d'une Mortelle;
Ce sont ses traits. Ta curiosité
Voudroit connoître un si parfait modele.
Quand je voudrois cacher son nom,
Ma peinture est assez fidele
Pour reconnoître *Montgeron.*

Par M. PETIT, *Receveur particulier des Eaux & Forêts de Château Neuf, en Thimerais.*

LE mot de l'Énigme du premier Volume du Mercure de Juillet est la lettre *u*. Celui du Logogryphe est *Errata*, où l'on trouve *rat*, *tare*, *Tarare* (Montagne en Beaujolois), *tarare* (adverbe), *terra*, *re*.

Digitized by Google

Ce qui a donné lieu à ce Logogryphe est l'Errata qui se trouve à la fin du Mercure du mois de Mai 1756, pour le premier Volume d'Avril, où l'on dit, *même page 72, ligne 19, de gente différend*, lisez, *de genre différend*; & l'on ne trouve point dans cette page 72, ligne 19, *de gente différent*, conséquemment erreur dans l'Errata. Pour corriger cette erreur, *lisez*, page *92, au lieu de 72*.

Cette observation remplit la note d'attente du Logogryphe.

Pour corriger l'Errata pour le premier Volume d'Avril.

ENIGME.

A Jouter de l'éclat à certaine lumiere;
Ami Lecteur, c'est mon devoir.
Mais notez que chez moi la chose est singuliere;
J'augmente la clarté sans moi-même en avoir.

LOGOGRYPHE.

DIx lettres, cher Lecteur, composent ma structure,
D'un triangle tronqué je porte la figure.

Digitized by Google

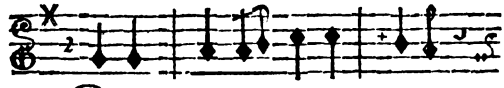
En me décompoſant tu trouveras en moi
De tous les animaux le plus fort & le Roi ;
Sur les bords de la Seine une ſuperbe Ville ;
Un métal dangereux qui rend tout très-facile ;
Deux fleurs formant le teint de l'aimable Cloris ;
Deux notes de muſique, un décret de Thémis ;
La fille d'Inachus & de la belle Iſmene ;
La Ville qu'embraſa le fol amour d'Helene,
Avec l'endroit du corps, où le fils de Thétis,
Reçut le coup mortel de la main de Pâris :
Un Poëte fameux qu'a produit l'Italie ;
L'aſſemblée où Céſar vit terminer ſa vie ;
Un Philoſophe Grec dont les ſçavans écrits
Font l'admiration de tous les beaux eſprits :
Un don du Ciel qui met l'homme au deſſus des bêtes ;
Un fleuve de l'Egypte, un des petits Prophetes ;
Un oiſeau décoré des plus riches couleurs ;
Un bien plus eſtimé que toutes les grandeurs ;
Une piece au échecs ; le contraire de Cime ;
D'un Couvent de Nonains le parfait ſynonime.

Par Mademoiſelle de Sauret, cadette de Sarlat. Penſionnaire aux Dames de la Foi. A Sainte-Foi, en Agenois.

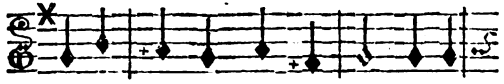
Digitized by Google

ROMANCE

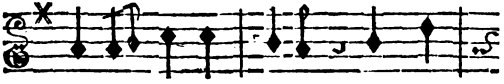
Tirée du divertissement de la Gageure de Village, petite Comédie jouée au Théâtre François, le 26 Mai 1756.



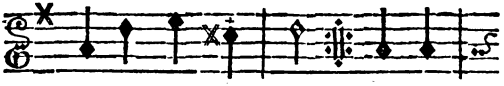
Co le- te l'on a biau di- re



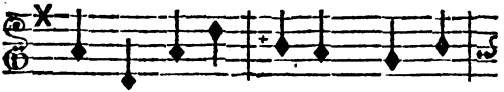
Que l'a-mour n'est qu'un tourment, Lorsque



pour toi je sou- pi- re, Moi, je

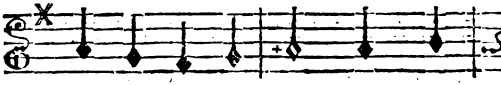


le trou- ve char- mant. Con- tre

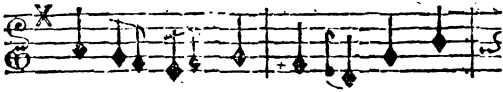


lui l'on se dé- chaî ne, J'en crois

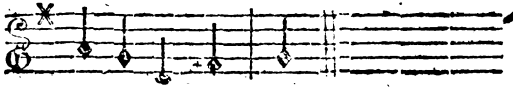
Digitized by Google



bian mieux mes de- ſirs. Peut- on



trou ver de la pei- ne, Dans la



ſource des plai- ſirs.

Quand de ma ſeule préſence,
Blaiſe, tu faiſois ton bien,
Tu m'abordois en ſilençe,
Mais ton cœur parloit au mien :
Un regard, un doux ſourire
Suffiſoient pour t'enflammer,
Et tu n'oſois me le dire ;
Pouvois-je ne pas t'aimer ?

La Muſique eſt de M. Girand.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnſieur, la nouvelle Edition des Fables de la Fontaine n'a pas reçu en ce Pays-ci, les mêmes applaudiſſemens qu'en France. Nos connoiſſeurs vrais ou prétendus tels, y ont trouvé mille choſes à redire. Les uns, & c'étoient, la plûpart, des Poëtes, ſe ſont égayés ſur la grandeur de l'entrepriſe; les autres en ont blâmé le plan & l'exécution. Le célébre M. Gottſched toujours attentif à préſerver l'Allemagne du mauvais goût qui regne en France, s'eſt particuliérement diſtingué dans cette occaſion. Il entendoit le Public imbécille prodiguer des éloges au crayon d'Oudry, au burin de Cochin (1); & à prouver ſottement leurs productions par la ſeule raiſon qu'elles lui plaiſoient. L'amour de la patrie du

(1) M. Cochin n'a point prêté ſon burin à cet Ouvrage. Il a ſeulement corrigé les Deſſeins.

Digitized by Google

Professeur en fut allarmé & lui arracha un avertissement au Public dont j'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer une traduction fidele & tout-à-fait littérale (1).

Voici d'abord un avis préliminaire que M. Gottsched nous a donné au mois d'Aout de l'année passée.

« On va faire à Paris une nouvelle Edi-
» tion des Fables de la Fontaine en quatre
» volumes in-folio, accompagnée de deux
» cens soixante-seize planches, & ornée de
» fleurons, &c. Qu'elle entreprise! Pau-
» vre Esope! t'imprimera-t'on jamais avec
» tant de magnificence? ou ne le mérites-
» tu pas aussi-bien que *tes Singes*?....

Je passe à la critique du corps de l'Ouvrage. « C'est M. Gottsched qui parle. La
» premiere partie de la magnifique Edi-
» tion des Fables de la Fontaine que nous
» avons annoncée derniérement, vient de
» paroître ». Le format est grand in-folio: le papier est très-fort & très-blanc; les caracteres sont fort beaux & nouvellement fondus: mais ce ne sont-là que des accessoires que nous possédons aussi en Allemagne & à Leipsic. Des objets plus essentiels,

(1) Voyez *Das neueste aus der Anmuthigen Gelehrsamkeis*, ou les Mémoires touchant les Belles-Lettres du mois d'Août 1755, article 16, & du mois d'Octobre 1755, article 1.

Digitized by Google

par lesquels cette Edition se distingue, ce sont les ornemens gravés en bois, & surtout les Planches : cependant nous ne dissimulons pas que nous avons été moins satisfaits de celles-ci que des premieres.

M. Gottsched fait ensuite le détail des Gravures en bois qui l'ont frappé le plus, & conclut par avouer « que la » plûpart de ces figures sont d'un grand » goût & d'une finesse singuliere, qu'elles » sont toutes dessinées d'après nature, & » que l'on y retrouve avec plaisir ces chefs- » d'œuvres des anciens Graveurs Allemands » qui ont inventé l'Art de graver en bois, » & dont les talens avoient été ensevelis » avec eux. Cette habileté du Graveur & » du Dessinateur, poursuit le Professeur, » ne justifie cependant pas les fautes qu'on » a commises dans l'invention & dans la » disposition des figures. Par exemple, le » fleuron du Frontispice loge une ruche » d'Abeilles & un masque dans les nues. » Ce déplacement n'est il pas contraire à la nature ? Où voit-on des ruches d'Abeilles & des masques voltiger dans les airs, ou reposer sur des vapeurs ? La même inexactitude caractérise la vignette de la Dédicace. Un Serpent cerclé en rond, qui mord dans l'extrêmité de sa queue, est entouré de lys & de fleurs, & brille de rayons de

lumiere. D'où partent-ils ces rayons ? d'ordinaire, les Serpens n'en répandent point, & je ne découvre nulle part ce soleil qui puisse les produire. Les Palmes qui traversent tout le corps de la figure ne sont rien moins que copiées d'après nature : & jamais l'univers n'a vu l'original des autres rameaux qui germent, pour ainsi dire, de l'extrêmité des Palmes.

C'est en vain que l'on voudra justifier des idées par le *Pictoribus atque Poetis* d'Horace. J'y réponds avec le même Poëte :

Scimus, & hanc veniam damus, petimusque vicissim ;
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, Tygribus Agni.

Tant que la nature doit servir de modele aux Beaux-Arts, les Connoisseurs se récrieront constamment contre les productions de l'Art qui s'en écartent : les souffrir ou les approuver, c'est faire renaître le goût gothique & grotesque que nos Ancêtres ont déja flétri & condamné.

Quant aux Planches, elles ont été dessinées la plûpart par J. B. Oudry : Cochin le fils, les a gravées à l'eau-forte, & N. Dupuis les a terminées au burin. L'on ne peut disconvenir que ces trois Artistes ne

Digitized by Google

se soient surpassés. Le *Dessein* & les *Ombres* ne sçauroient être plus corrects : j'excepte plusieurs figures de quelques animaux peu communs que le Dessinateur a tracés de mémoire, ou d'après de mauvaises Copies, où il a péché contre l'exacte ressemblance. Il n'en est pas de même de l'ordonnance de plusieurs Planches ; l'on y trouve des défectuosités qu'on aura de la peine à justifier.

P. E. Le Frontispice représente le Buste de La Fontaine élevé au milieu d'une fôret sur un piedestal informe de pierres brutes. « Esope, dans l'attitude d'un homme vi-
» vant, est debout à côté du Buste, &
» l'admire. Un large tapis suspendu à des
» branches d'arbres & soulevé par une
» Aigle, couvre cette figure. Trois Gue-
» nons, car il paroît aux queues que ce ne
» sont point des Singes, sont occupées,
» l'une à orner le Buste de festons, l'autre
» à le couronner de lauriers, & la troi-
» sieme à soutenir le tapis ». Que pensez-vous, ami Lecteur, de cette invention ? Ceux qui ne s'arrêtent qu'à l'écorce des choses, ne considérant ici que la beauté du dessein & la finesse du burin, admireront sans doute les arbres ou les animaux ou l'Esope. Mais un vrai Connoisseur des Beaux-Arts, un Critique éclairé, ne se

Digitized by Google

contente pas de tout ceci. D'où vient, dira-t'il, cet Esope vivant à côté du Buste de La Fontaine ?

La Scene ne peut être ni dans ce monde-ci, ni dans les Champs Elisées ; & il n'y a pas plus de bon sens dans cette idée, qu'à placer Miltiade sous la statue de Thémistocle, ou à représenter Alexandre le Grand admirant Jules-César.

Ne paroitroît-il pas que La Fontaine a été le maître & le génie d'Esope ; il eût fallu placer Esope sur le piedestal, & le faire admirer par La Fontaine.

Qui est-ce, continuera-t'il, qui a suspendu ce riche tapis dans un bois, & à quelle fin s'y trouve-t'il ? Supposons pour un instant qu'on ait érigé une statue à La Fontaine au milieu d'une forêt ; idée grotesque, & que les Animaux n'ont certainement pas exécutée : depuis quand la mode est-elle venue de couvrir les statues de tapis ? Est-ce pour garantir la perruque du Poëte des frimats & des injures de l'air ? Cela seroit ridicule ; puisque le tapis ne dureroit jamais autant que la pierre ; & pour dire tout en deux mots : Voit-on à Vienne, à Dresde, à Sans-Souci, à Hernenhausen, ou à Saczdal, ces belles statues de marbre ombragées d'aucun tapis ?

La premiere Planche de la fable de la

Digitized by Google

Fourmi & de la Sauterelle, fournit une ample matiere à des réflexions de la même nature. L'on y découvre une belle urne chargée de bas reliefs, & une grande colonne d'ordre Corinthien. Le Dessinateur attache à cette colonne un riche tapis, & y représente les deux bestioles qui s'entretiennent. Quelle dépense inutile d'imagination pour rassembler deux insectes qui se rencontrent par milliers dans tous les champs. Ne s'écrira-t'on pas avec Horace ?

Inceptis gravibus,
Sed nunc non erat hic locus.

Plusieurs autres Planches sont sujettes aux mêmes remarques, & je ne vois rien qu'on puisse alléguer en faveur du Dessinateur, si ce n'est que ce sont-là des bagatelles auxquelles l'on ne doit point prendre garde. Si cette excuse étoit recevable dans tout l'univers, elle ne serviroit de rien à des François, à ce peuple si sage & si éclairé. Ces orgueilleux Pédagogues, ces prétendus modeles du genre humain, ne doivent rien produire qui ne soit parfait. L'on veut que leur goût soit le plus épuré & le plus parfait. Ainsi l'on ne peut exiger qu'il ne paroisse pas le moindre défaut, pas une ombre d'imperfection dans tout ce qu'ils publient. Car s'ils commettent des fautes,

Digitized by Google

le reste des imbécilles Européens les suivront en aveugles. Qu'il nous soit permis à nous autres *sots Allemands, dumme Leutsche*, de leur crier en cette occasion: *Turpe est Doctori!*

Je finis ici l'extrait des Mémoires de Littérature de M. Gottsched, le reste de l'article des Fables de La Fontaine n'étant qu'une critique insipide de la Fable du Meûnier, de son fils & de leur Asne. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien publier cette traduction. Peut-être fera-t'elle connoître en France, cet Aristarque fameux que plusieurs de ses amis, établis à Paris, dépeignent comme le premier homme de l'Allemagne, & qui n'y brille certainement qu'au dernier rang.

Jamais Auteur n'a fait voir un zele plus patriotique, & ce qu'il dit dans ces remarques n'en est qu'un échantillon très-foible. Sans M. Gottsched, toute l'Europe seroit dans la fausse persuasion que les François ont remporté une victoire éclatante à la bataille de Fontenoi : mais graces au soin généreux de ce Professeur, nous sçavons que le Chantre de Henri IV est un flatteur qui veut en imposer au Public; que ce sont les Alliés qui ont été les vainqueurs; que même la victoire ne leur a

Digitized by Google

été disputée que par les Allemands qui combattoient dans l'Armée Françoise. Pour éterniser cette action, il publia en 1746. une Ode en réponse de celle de M. de Voltaire dans laquelle il n'est sorte d'invectives que le souvenir de ce triomphe ne lui fasse proférer contre notre nation.

Pour achever de peindre notre Apollon Germanique, nous donnons à nos Lecteurs la traduction de la premiere strophe d'un Poëme épique publié par M. Gottsched en 1751, intitulé *Hermann* ou *Arminius*. Il nous assure que le Baron de Schoenaich, Gentilhomme Siléſien, en est l'Auteur : mais il a grand soin de nous faire sentir dans une vaste préface qu'il y a ajouté, combien il a lui-même de part à ce Poëme, & le Public connoisseur lui rend assez de justice pour ne pas douter que du moins la premiere strophe ne soit entiérement sortie de sa plume, la voici mot pour mot. « Je chante le Héros dont le bras » a défendu sa nation, dont le glaive brilla » pour sa patrie, en domptant les ennemis » de la Germanie, qui seul a pu abaisser » l'orgueil d'Auguste, & venger l'opprobre » de la terre par la honte des Romains. Her- » man, c'est toi que je veux célébrer, & mes » Chants sont consacrés à celui qui détruira » un jour les Oppresseurs de la Germanie,

Digitized by Google

» la Nation Françoise; qui semblable au pre-
» mier Herman, brisera notre joug odieux,
» & par qui l'orgueil des Lys sera soumis à
» l'Aigle ».

Ces traits suffisent pour peindre la modération, la bonne foi & le zele de M. Gottsched. Est-il étonnant qu'on en trouve des vestiges dans tous ses autres Ecrits. Nous finissons par prier nos Lecteurs de s'en rapporter à un Critique éclairé d'Allemagne, qui dit il y a quelques années, que maintenant son Pays pouvoit se glorifier d'avoir porté le goût de la Poésie aussi loin qu'en France; que selon l'aveu des François mêmes, il falloit, pour rendre un Poëme parfait, qu'il y eût de la rime & de la raison, & que ses Compatriotes pouvoient se vanter de l'une & de l'autre; que MM. Klopstork & Hallec, montroient dans leurs Ouvrages beaucoup de raison, & M. Gottsched y faisoit briller les plus belles rimes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TRAITÉ complet de la G... virulente des hommes & des femmes, où l'on fait voir la différente maniere de la traiter, l'insuffisance de la plûpart des Méthodes, les dangers qu'il y a de négliger cette maladie, & les moyens de distinguer dans les fem-

Digitized by Google

mes les G... d'avec les fleurs blanches; suivi d'un Mémoire sur la construction & les avantages d'un nouvel instrument pour tirer l'urine de la vessie; par M. Daran, Ecuyer, Chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier. *A Paris*, chez *Delaguette*, Imprimeur de l'Académie Royale de Chirurgie, rue S. Jacques, à l'Olivier, 1756.

Le nom de l'Auteur suffit pour faire l'éloge de ce Traité; son habileté reconnue pour établir la confiance qu'on doit y prendre, & la réussite qui suit toujours ses opérations, pour prouver l'excellence de sa méthode. M. Daran se justifie si bien lui-même du reproche qu'on pourroit lui faire de la tenir secrette que nous allons transcrire ici ses propres termes.

Je prévois, dit-il, qu'on ne manquera pas de me dire que si je possede en propre & exclusivement cette méthode sûre, je dois en faire part au Public; que la nature de la profession que j'exerce, exige de moi cette générosité, & qu'il est d'ailleurs de tout bon Citoyen de ne pas priver la société d'un bien dont les avantages peuvent s'étendre si loin, & sur un si grand nombre de personnes. Je réponds à cela que mon intention est de le faire un jour; que je croirois me rendre coupable envers le

Digitized by Google

Public si j'enterrois mon remede. Mais que je dois craindre de le publier d'abord, pour ne le point exposer à être décrié par le mauvais usage qu'on pourroit en faire, & dont la faute pourroit retomber sur moi. Il n'est que trop de gens avides de secrets, dont l'ignorance pourroit altérer ma méthode, l'administrer mal adroitement, & par là la rendre inefficace, pour ne pas dire dangereuse. Alors on pourroit s'en prendre à l'Auteur, & tout le mal seroit mis sur son compte, quoique fort injustement. On ne doit donc pas trouver mauvais que j'attende pour faire un présent général du fruit de mon étude, que la bonté en ait été constatée par des succès qui seront toujours certains dans mes mains, & qui seroient fort douteux dans celle des autres par un excès d'avidité ou de précipitation. Quand on sera bien convaincu que cette méthode est la plus sûre jusqu'aujourd'hui, alors je suis résolu de la communiquer, & de publier avec sincérité toutes les regles qu'il y faut observer pour ne point faire manquer ses effets.

On peut dire à la louange de M. Daran, qu'il écrit en Chirurgien désintéressé. Il emploie dans son livre les couleurs les plus propres à inspirer au Lecteur une horreur salutaire pour la cruelle maladie qu'il a

Digitized by Google

l'art de guérir. A le bien analyser, ce Traité que nous annonçons en est un de morale, que les personnes du monde doivent acheter par préférence. Nous exhortons surtout nos jeunes gens à lire la préface. Elle vaudra pour eux le meilleur des sermons.

On vient de rendre public un ouvrage imprimé à la Rochelle, chez Desbordes. C'est un Commentaire sur la coutume de la Ville & gouvernement de la Rochelle, & du pays d'Aunis, en trois volumes in-4°. par M. Valin, ancien Avocat. On sera peut-être surpris qu'une coutume de 68 articles ait pu fournir la matiere de trois volumes: mais la surprise cessera lorsqu'on sera informé que cet Ouvrage n'est pas seulement un Commentaire, mais un recueil de Jurisprudence, où l'Auteur a discuté tous les points de notre Droit coutumier, dont le texte de sa coutume & les usages de sa Province, lui ont donné naturellement occasion de parler.

Les raisons pour & contre y sont rapportées avec clarté, force & précision, dans un style, dont la noble simplicité convient si bien à un Ouvrage didactique de la nature de celui-ci. On y apperçoit une vaste érudition dans la quantité considérable de recherches & de citations qui

Digitized by Google

s'y trouvent : du reste l'Auteur ne s'est pas toujours déterminé par le plus grand nombre des autorités. Conséquent dans ses décisions, il a le courage de préférer celles qui lui paroissent mieux liées avec les principes ; & quand il est forcé de céder au torrent, il a soin d'exposer les raisons qui doivent servir de préservatif contre l'opinion dominante qu'il désapprouve, & qui fixeront peut-être un jour la Jurisprudence sur les points controversés.

C'est un excellent guide pour les jeunes Avocats, qu'il instruit en les conduisant aux bonnes sources où ils doivent puiser l'esprit de notre Droit François, & pour les Praticiens à qui il indique les points d'usage, & trace la procédure qu'il faut suivre dans les matieres des retraits, criées, faction d'hommage, fournissement d'aveu ou dénombrement, & de déclaration rôturiere, &c. Par-là il les met à même de corriger les abus de leur style, qu'il condamne avec une généreuse fermeté.

Les Juges de la Province y reconnoîtront aussi la Jurisprudence de leur siege, tant ancienne que moderne, sans lui sçavoir mauvais gré des changemens qu'il voudroit qu'on y fît en quelques points.

L'utilité de cet Ouvrage ne se borne pas aux Provinces voisines de Poitou,

Digitized by Google

Saintonge & Angoumois, dont les Loix symbolisent avec celles du Pays d'Aunis : toutes les Provinces coutumieres de la France y trouveront plusieurs difficultés éclaircies, & les notions d'où il faut partir pour résoudre celles qui s'élevent journellement, dépendantes de la Jurisprudence générale du Pays coutumier.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

Sur l'Etude des Humanités.

DEpuis un siecle ou environ, l'étude des humanités paroît trop longue, trop pénible, trop ennuyeuse pour la jeunesse. On a cherché à l'abréger, à la faciliter, à l'égayer même. Dans ce dessein on a proposé différentes méthodes, dont on n'a point jugé à propos de faire usage. L'ancien plan des études a toujours eu le dessus dans les Colleges.

Jadis on ne connoissoit pas toutes les nouveautés qu'on voudroit introduire dans l'étude des Langues mortes : en sçavoit-on moins de Latin & de Grec que l'on n'en sçait aujourd'hui ? Non sans doute. De-là on infére que l'ancienne route est préférable aux nouvelles que l'on s'efforce d'ouvrir.

Digitized by Google

Cette conclusion n'est pas juste. Autrefois on sçavoit fort bien les Langues Latine & Grecque : l'on en convient. Cependant les méthodes qu'on publie tous les jours étoient tout-à-fait inconnues : cela est vrai. On peut donc apprendre le Latin & le Grec sans ces nouveaux secours : oui : mais ce n'est pas là de quoi il est question. Que l'on ait un peu entendu ces deux Langues après une étude de huit ou neuf ans, personne n'en doit être surpris. On eût été bien à plaindre, si un travail si long n'eût pas procuré ce foible avantage.

N'y auroit-il pas moyen de rendre cette étude plus facile & plus courte ? C'est une question qui partage les sentimens, & sur laquelle l'usage & l'expérience n'ont encore pu s'accorder.

Bien des usages ont cessé, parce qu'on en a reconnu l'abus : celui qu'on allegue semble n'avoir d'autre soutien que le préjugé. Nos peres, dit-on, sçavoient plus de Grec & de Latin que nous n'en sçavons maintenant : c'est qu'ils lisoient beaucoup les meilleurs Auteurs qui ont écrit en ces deux Langues. Cette réflexion est raisonnable ; mais ne l'a-t-on pas oubliée, quand on donne des louanges excessives à des abrégés, à des extraits, à des recueils, où les plus beaux ouvrages de ces génies

Digitized by Google

ſublimes ſont tellement défigurés. *Ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ.* Un Sçavant très-connu me dit un jour qu'il y avoit de la barbarie à déchirer ainſi les plus grands hommes de l'Antiquité. Je penſe comme lui.

On ne ſçauroit apprendre l'Hiſtoire dans Moréri, ni la fable dans le très-petit Dictionnaire de M. de Chompré, ni le Latin dans les livres des modernes.

Durant le cours ordinaire des Etudes on ne peut lire tous les anciens Ecrivains de la Grece & de Rome : on le ſçait. Mais on ſoutient que la choſe n'eſt pas néceſſaire. On peut voir entiérement les plus excellens modeles, & parcourir ſeulement les plus beaux endroits des autres. Les extraits ſont donc inutiles : j'eſtime même qu'ils ſont contraires à la fin principale des Etudes.

En apprenant le Latin & le Grec on ne tend qu'à ſe former le jugement & le goût, & c'eſt à quoi ces ſortes de livres ne ſont nullement propres. Hiſtoire, fable, éloquence, philoſophie, raiſonnement, ſtyle, liaiſon, idées, maximes, tout y eſt imparfait, tronqué, mutilé, pour ainſi dire. Cet inconvénient n'a pas lieu dans les originaux, où tout eſt exact, raiſonné, lié, ſuivi. Pourquoi abandonner en ce point

Digitized by Google

l'ancienne méthode, que l'on défend avec tant de chaleur dans toutes ses autres parties ?

Dira-t-on que c'est pour abréger & faciliter les Etudes ? Mais on n'abrege que les Auteurs : le cours des Etudes est toujours le même, & l'on y fait moins de progrès que jamais. On en rejette la faute sur la trop grande indulgence, ou sur l'inattention des parens, qui négligent l'éducation de ceux qui leur doivent le jour. Ce reproche n'est que trop souvent bien fondé : nous l'éprouvons chaque jour. Cependant il y a encore des peres & des meres qui s'acquittent exactement de ce devoir : leurs enfans ne profitent pas toujours de leurs soins & de leur bonne volonté. La jeunesse de notre temps est indocile, volage, inappliquée, indifférente pour les belles connoissances. Le mauvais exemple est assez souvent la source de ces défauts. Les livres qu'on lui met entre les mains, sont-ils propres à l'en corriger ? J'ose assûrer que non. Elle y rencontre presque à chaque ligne des difficultés qu'elle ne peut surmonter, & on la punit pour des fautes qu'elle fait nécessairement. Voilà ce qui la rebute ; voilà ce qui la dégoûte entiérement de l'étude.

Dans ces circonstances ne seroit-il pas mieux

mieux de ménager sa foiblesse, & d'imiter la prudence des Médecins, qui donnent le goût du miel ou du sucre aux potions qu'ils font prendre aux jeunes enfans ?

L'éducation d'aujourd'hui est toute différente de celle des siecles passés. On veut à présent que les jeunes gens bien nés sçachent un peu de tout, & souvent l'on n'a pas tort. On se moque d'un jeune homme qui, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, n'apporte dans le monde, où il veut entrer, que du Latin & du Grec.

Que penseroit-on des Maîtres de l'Ecole Militaire, s'ils se bornoient à n'apprendre que ces deux Langues à la jeune Noblesse, qu'ils sont chargés d'instruire ? C'est avec raison que le temps de leurs éleves est partagé entre les divers exercices qui conviennent à leur naissance, à leurs dispositions, à la profession des armes, à laquelle on les destine. Ils ne peuvent donner par jour que peu d'heures à l'étude des Langues anciennes.

Combien n'y a-t-il pas d'autres jeunes gens à qui il faut donner la même éducation ? Ne pourroit-on pas trouver l'art d'abréger pour eux l'étude des humanités ?

L'art qu'on voudroit connoître, nous l'apprenons de M. Nicole. » Le grand se-

Digitized by Google

» cret, dit-il, *dans son Traité sur l'éducation* » *d'un Prince*, pour donner aux enfans » l'intelligence du Latin, est de les mettre » le plutôt que l'on peut, dans la lecture » des livres, & de les exercer beaucoup à » traduire en François. »

Profitons de cet avis : mettons de bonne heure les enfans dans la lecture des livres, c'est-à-dire, dans l'explication des meilleurs Auteurs Latins : commençons à les leur faire voir dès qu'ils sçavent les déclinaisons des noms, les conjugaisons des verbes, & les principales regles de la syntaxe latine : laissons-là les extraits & les compositions des modernes : puisons aux sources mêmes, & faisons-y puiser nos disciples : pour les encourager, applanissons toutes les difficultés, & rendons-leur facile & agréable, s'il se peut, le travail que nous exigeons d'eux : choisissons ce que l'Antiquité a produit de plus excellent, & tâchons de le mettre à leur portée. Un jeune enfant est extrêmement flatté quand il s'apperçoit qu'il peut faire quelque chose sans autre secours que celui du livre que nous lui faisons expliquer.

Engagé par la réflexion de M. Nicole, j'ai entrepris de mettre les œuvres de Virgile en état d'être littéralement traduites par un écolier de sixieme. Je n'ai en-

Digitized by Google

core publié que les Eglogues ; (1) mais les Géorgiques suivront bientôt, ensuite viendra l'Enéïde.

Après la lecture exacte d'un tel Auteur, la jeunesse se trouvera à portée de parcourir les autres en peu de temps, & *de s'exercer beaucoup à traduire en François*, en quoi consiste *le grand secret pour donner* bientôt *aux enfans l'intelligence du Latin.*

Je demande aux personnes qui ne sont ni prévenues, ni intéressées, si cet Ouvrage n'est pas préférable à ces extraits informes, qui inondent aujourd'hui les Colleges & les pensions. Le premier volume que j'ai fait imprimer, ne doit être regardé que comme le commencement d'un recueil beaucoup plus ample, dont les différentes parties se succéderont les unes aux autres, si le Public paroît le désirer. D'ailleurs les Eglogues, les Géorgiques & l'Enéïde, sont des ouvrages qui n'ont entr'eux aucune connexion : ils peuvent se publier séparément ; du moins on l'a déja fait bien des fois.

Je ne doute pas que le préjugé ne se moque de ces réflexions ; mais j'en appelle à l'expérience, qui me réussit tous les

(1) Ce Livre imprimé à *Senlis*, chez *Nicolas des Rocques*, se trouve à *Paris* chez *Hochereau*, Quai de Conty, & se vend 2 liv. 10 sols relié.

Digitized by Google

jours parfaitement bien, & je ne me croirai convaincu d'erreur, que quand elle aura montré que mes idées sont frivoles. Au reste je n'écris que pour ceux qui n'ont pas le temps, la volonté, ou les facultés de consacrer la cinquieme ou la sixieme partie de leur vie à une étude seche & désagréable, laquelle peut s'achever en deux ou trois ans tout au plus, si on ne s'applique qu'à elle seule. Je conseille à ceux qui se proposent de rester oisifs, quand leurs études seront finies, de suivre la route commune : c'est le meilleur parti qu'ils puissent prendre pour éviter l'ennui & le vice, fruits ordinaires de l'oisiveté.

Monsieur, les réflexions que je vous adresse ont été faites il y a long-temps. Je vous prie de les insérer dans votre Mercure, si vous les jugez dignes de voir le jour. Elles sont critiques, mais elles n'attaquent personne en particulier. Je compte vous envoyer bientôt d'autres réflexions sur les traductions des Poëtes Latins, lesquelles pourront servir à les rendre plus littérales, plus fideles, & par conséquent plus agréables & plus utiles. J'ai l'honneur d'être, &c.

A. BOURGEOIS, Principal du College de Crépy, en Valois.

A Crépy, le 26 Avril 1755.

Digitized by Google

Commentarii Societatis Regiæ Scientiarum Gottingensis, Tomus IV, ad annum 1754. Gottingæ, *sumptibus* Eliæ Luzac. Ce volume se trouve *à Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

Le Tome sixieme de la Table générale des Matieres contenues dans le Journal des Sçavans, de l'édition de Paris, depuis l'année 1665 qu'il a commencé, jusqu'en 1750 inclusivement, avec les noms des Auteurs, les Titres des Ouvrages, & l'Extrait des Jugemens qu'on en a portés, vient de paroître, & se vend *à Paris*, chez le même Libraire, 1756.

La Raison triomphante des nouveautés, où Essai sur les mœurs & l'incrédulité, par M. l'Abbé P*** D. en T. *Sapientia prima est stultitiâ caruisse.* Horat. *à Paris*, chez *Garnier*, Imprimeur-Libraire de la Reine & de Madame la Dauphine, rue S. Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, à la Providence, 1756.

Ce Livre édifiant est dédié à MM. les Beaux-Esprits. L'Auteur y emploie contre eux les traits d'une pieuse ironie, pour leur protester qu'ils ne sont aujourd'hui que les très-foibles copistes des Lucreces, des Faustes, des Hobbes & des Bayles, leurs devanciers. Nous nous reposons sur des

Digitized by Google

Journaux plus sérieux du soin d'en faire l'éloge & l'extrait en forme dont ils s'acquitteront mieux que nous. En glissant sur la Préface, nous nous contenterons d'indiquer pour leur nouveauté, les sept chapitres qui composent la premiere partie. Le premier parle de Paris en général ; le second, du systême des Suffisans ; le troisieme, du systême des Railleurs ; le quatrieme, du systême des Misantropes ; le cinquieme, du systême des Voluptueux ; le sixième, du systême des faux Politiques ; le septieme du systême des *Sçavantaux*. Ce sont-là, suivant l'Auteur, les différentes Sectes qui divisent la capitale. Vanter, dit-il, sa propre science, dédaigner celle des autres, vouloir subjuguer tous les esprits, se persuader que tous les applaudissemens vous sont dûs : voilà le rôle naturel du Suffisant. Pour les Railleurs, M. l'Abbé P*** prétend que leur classe est la plus nombreuse, que semblables aux méprisables insectes, ces hommes se multiplient à l'infini, & que tous les Etats ont les leurs. Les Misantropes, selon lui, sont plus rares, du moins les vrais qu'il distingue des faux Misantropes qu'il trouve très-communs, & qui n'en ont que la brusque apparence pour mieux cacher leur duplicité. *Buvez, mangez, réjouissez-vous.* Telle

eſt, pourſuit l'Auteur, la loi fondamentale de la ſociété nombreuſe des Voluptueux. Aiſée dans la pratique, l'on peut préſumer qu'elle manque peu d'obſervateurs. La plûpart en viennent même juſqu'au ſcrupule. Nous paſſerons la claſſe des faux Politiques, Citoyens éternels de nos Cafés & de nos jardins, pour en venir à celle des *Sçavantaux*. C'eſt un mot dont nous avons l'obligation à l'Auteur d'avoir enrichi notre Langue. Il appelle ainſi *les petits Sçavans qui fourmillent dans Paris, ces jolis eſprits, qui ſe répandent dans le grand monde.* (juſqu'ici nous n'avions connu que le terme de *Sçavantaſſes*, pour dire les gros Erudits.) La maniere dont il peint ces *Sçaventaux*, nous a paru ſi ſinguliere, que nous n'avons pu réſiſter à l'envie d'en offrir les principaux traits aux yeux de nos Lecteurs, & de tranſcrire les propres termes de M. l'Abbé P***. Faits, dit-il, pour égayer la converſation, on les recherche : on les engage *de* vous rendre viſite, (à vous rendre ſeroit plus François) : leurs petits riens ſont amuſans : la légéreté de leur humeur ne peut que divertir. Gens à la mode, on m'entend aſſez : il eſt du beau ton de les fréquenter. Une table ſe trouveroit mal ſervie, le dégoût y paroîtroit, il y régneroit un ennui général..., ſi ces Meſ-

ſieurs ne *fuſſent* de la partie. (Nous croyons qu'il eût été mieux de dire n'étoient.) Ils ont remplacé les Chanteurs. Jadis la Muſique faiſoit le principal ornement d'un repas, aujourd'hui elle en eſt exclue : on en a banni encore les Bouffons de métier ; on ſe contente d'y voir de beaux diſcoureurs de profeſſion. Mille jeunes gens, ajoute-t'il, ont fondé leur eſpoir ſur cette biſarre coutume, ils ont embraſſé le *Sçavantiſme*. Le métier nourrit ſon homme ; en voilà ſuffiſamment. Nous adoptons ces derniers mots, & nous terminons par eux ce précis, qui ſuffira pour donner une juſte idée du zele & du goût de l'Auteur, ainſi que du ſtyle & du ton de l'ouvrage.

LETTRE de M*** à M. de Lavau, Prieur d'Aytré, Directeur de l'Académie de la Rochelle, ſur ſon Diſcours contre la Latinité des Modernes. *Cui bono?* mot de Caſſius, 1756.

L'extrait de ce diſcours ſe trouve dans le Mercure de Mars de cette année. La lettre de l'Anonyme contient une plainte polie ſur le mépris que M. de Lavau y témoigne pour la Latinité moderne, & montre en même-tems dans l'Auteur un grand zele à la défendre. Nous ne citerons que ces lignes pour le prouver. Puiſque nous prononçons, dit-il, il faut au moins que

Digitized by Google

nous sçachions en quoi elle consiste (la Latinité moderne). Nous, dans un siecle, où l'on sçait tout, excepté le Grec & le Latin; qu'on est effrayé d'un *in-folio*; que l'on voltige de brochure; & en brochure que l'on ne parle que modes, nous l'aurons attrappée, en dormant, caquettant, quadrillant, dansant, cabriolant, chantant, sifflant, aux Boulevards, à l'Opéra, à la Comédie, à la Foire, dans les Cafés, dans les Cercles: je vous le demande, M. à ce parallele, quel qu'il soit, seroit-il déraisonnable de suspendre son jugement? Je n'ai garde, Monsieur, de vous confondre avec ces *inutiles* qui sçavent tout sans avoir rien appris..... Vous avez trop de sagesse pour penser, & trop de retenue pour dire que tous ces hommes qui vous environnent actuellement dans votre cabinet, & que vous avez choisis pour votre conseil, ne soient que des sots..... S'il en revenoit quelques-uns de là-bas, de quel air nous répondroient-ils? Un Erasme, un Manuce, un Muret, un Bembo, un Strada, & presque de nos jours un Jouwency, un Santeuil, un Grenan, un Rollin, un Coffin, se défendroient-ils si mal? Mais non; comme la plûpart étoient simples & modestes, ils nous diroient peut-être d'un ton demi-railleur: Notre siecle étoit le

ſiecle des réflexions & des recherches, le vôtre, Meſſieurs eſt celui du ſçavoir & des déciſions : vous naiſſez Juges, nous ſommes morts Ecoliers.

Le zele dont l'Anonyme eſt tranſporté pour le Latin éclate avec une nouvelle force à la fin de ſa brochure à l'occaſion du ſentiment de M. Dagai : Voici, dans le Mercure d'Avril, s'écrie-t'il allarmé, une nouvelle Theſe que je trouve encore contre la Langue Latine. C'eſt M. Dagai, Abbé de Soreze, Préſident de l'Académie de Beſançon, qui, ouvrant la Séance par un parallele du François avec le Latin, prétend faire voir que le premier balance le ſecond ; s'il ne le ſurpaſſe même. Seroit-ce donc une conſpiration concertée d'abolir cette Langue ? A Dijon les lettres ſont dangereuſes ; à la Rochelle il n'y a plus de bonne latinité ; à Beſançon le Latin ne s'entend plus : bientôt dans les Provinces il ne ſera pas plus queſtion de Latin que de Grec, & du Grec on en parle preſqu'autant que de l'Arabe & du Chinois. L'Anonyme trop zélé, nous paroît avoir exagéré ce qui a été avancé dans l'Académie de la Rochelle & dans celle de Beſançon. Nous croyons qu'on va trop loin de part & d'autre, & qu'un parti moyen eſt le plus convenable, c'eſt-à-dire, que

Digitized by Google

l'étude des bons Auteurs Latins anciens est nécessaire pour se perfectionner le goût en François, mais que le Latin moderne n'y doit jamais servir de regle, sans vouloir le déprimer. A l'égard de la Langue Françoise, il nous semble qu'elle peut être justement comparée à la Latine, & que sa beauté réelle dépend des Ecrivains qui la parlent. Nous pensons en conséquence, que le François de Racine & de Despréaux n'est pas inférieur au Latin de Virgile & d'Horace. Tâchons d'enrichir de plus en plus notre Langue sans en faire un jargon, & de surpasser les anciennes, en les prenant pour modele. Par cette raison, nous devons toujours les étudier & les respecter, quand même nous parviendrions à obtenir la prééminence sur elles.

---

*Suite des RÉFLEXIONS sur les trois premiers Tomes de l'*Histoire de la Ville & de tout le Diocèse de Paris, *par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; pour servir d'éclaircissemens & de supplément aux* Nouvelles Annales de Paris; *par Dom Toussaint du Plessis, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.*

XIX. *Tome I, page 37.* « Je ne puis

» faire valoir que sur la foi d'autrui, le » témoignage d'un ancien manuscrit, où » on lit que dès l'an 581, l'église de Saint » Germain l'Auxerrois étoit l'une des qua- » tre Abbayes qui environnoient Paris ».

Réflexions. Après ce qui a été observé dans les Annales (*pag.* 100) sur ce prétendu manuscrit, M. l'Abbé Lebeuf devoit, ce semble, non chercher à le faire valoir, mais n'en témoigner que du mépris.

XX. *Même page.* « S. Ouen dans la vie » de S. Eloi, marque qu'il y avoit à Paris » une Basilique, dite tout simplement de » S. Germain ».

Réflexions. Ce passage de la vie de Saint Eloi, que M. l'Abbé Lebeuf applique à l'église de S. Germain l'Auxerrois, je l'ai appliqué (*pag.* 52.) à celle de S. Germain des Prés. Mais comme il ne se trouve rien dans le texte, qui favorise mon interprétation plutôt que la sienne, il me semble aujourd'hui qu'il vaut mieux l'entendre comme lui de celle de S. Germain l'Auxerrois; car à peine l'autre étoit-elle nommée alors autrement que *S. Vincent.* De plus, en l'expliquant ainsi, on écarte tout soupçon d'interpolation dans cet endroit de la vie de S. Eloi.

XXI. *pag.* 37 & 38. « La Basilique de » Saint Germain l'Auxerrois étoit gou-

Digitized by Google

» vernée en 690 par un nommé Lande-
» bert, qui est qualifié Abbé, dans le
» sens que ce terme signifie supérieur ou
» premier. Dans un échange fait entre ce
» Landebert, & un autre Abbé nommé
» Magnoald, le seing de Landebert est
» suivi de celui de Valgoald Prêtre, Ber-
» tin, Fladebert Prêtre, &c..... Rien de
» tout cela ne désigne une église Monas-
» tique ».

Page 51. « Il y auroit de quoi compo-
» ser un Traité, pour montrer que les ter-
» mes *Monasterium* & *Abbatia* ont été
» employés indifféremment pour désigner
» des églises séculieres. Je me contente
» pour le présent de renvoyer à la Chro-
» nique de Cambrai, où la Cathédrale
» d'Arras est appellée *Monasterium S. Ma-*
» *ria Atrebatensis* ».

Réflexions. 1°. Cela n'est-il pas dit d'un ton trop décisif ? Il faut prouver ce qu'on avance quand on a des contradicteurs, si on veut les faire changer de sentiment. L'Auteur des Annales pense, comme bien d'autres, que sous la premiere race de nos Rois, avant le gouvernement de Charles-Martel, il n'y avoit ni Abbé qui ne fût Moine, ni Monastere qui ne fût une Communauté de Moines; & que par conséquent s'il s'est trouvé dans ces temps-là

Digitized by Google

quelque Communauté de Clercs Séculiers, cette Communauté n'étoit alors qualifiée ni Abbaye, ni Monastere, & le Supérieur qui en étoit le chef, ne prenoit point le titre d'Abbé. Si cela est faux, qu'on nous en démontre la fausseté; sans quoi nous croirons toujours que Landebert étoit un Abbé, Moine, & que S. Germain l'Auxerrois, comme S. Quentin en Vermandois, S. Fursi de Péronne, S. Agnan d'Orleans, & tant d'autres semblables, n'étoient ni plus ni moins des Abbayes de Moines, que celle de Saint Germain des Prés à Paris.

2°. Je ne m'inscris point en faux contre la Chronique de Cambrai. J'observe seulement d'abord qu'elle ne prouve pas tout ce que M. l'Abbé Lebeuf veut prouver, puisque la Cathédrale d'Arras n'y est point nommée *Abbatia*; & en second lieu, que l'Auteur de cette Chronique étant bien postérieure à Charles Martel, le raisonnement de M. l'Abbé Lebeuf porte entiérement à faux. Il faudra parler encore de ceci un peu plus bas, N° XXXII.

XXII. *pag.* 38. « Le Clergé de » Saint Germain l'Auxerrois étoit chargé » d'une partie de l'école de l'Eglise de » Paris: c'est de-là qu'est resté au canton » voisin le nom de l'*Ecole*, dont on ne se

» sert plus qu'en parlant du Quai qui en » est voisin ».

Réflexions. C'est-là une pure conjecture ; car la preuve ne s'en trouve nulle part, & cependant on ne la donne point comme telle. Or, conjecture pour conjecture ; celle de l'Auteur des Annales, qui suppose (*pag.* 196.) que le célebre Remi d'Auxerre tint son école publique près de S. Germain l'Auxerrois, vaut bien celle de M. l'Abbé Lebeuf. C'est au Public à choisir.

XXIII. *même page.* « Dans l'énumération faite en l'an 811 des Eglises qui » devoient députer à l'anniversaire d'Etienne, Comte de Paris, le jour qu'il » devoit être célébré à la Cathédrale, on » lit *S. Germanum novum*, qui est S. Germain des Prés ».

Réflexions. Ce trait m'avoit échappé. J'aurois dû en faire mention à l'endroit où j'observe que depuis la translation de S. Germain, faite en 754, l'église de S. Vincent n'a presque plus été connue que sous le nom de ce saint Evêque. Mais il falloit la distinguer de celle de S. Germain l'Auxerrois, qui n'avoit jamais changé de nom. Quelques-uns donc l'appellerent S. Germain *le neuf* ; & cela étoit assez naturel : cependant ce dernier nom n'a pas fait fortune.

Digitized by Google

XXIV. *pag.* 39. « La Tudelle étoit un » champ situé aux environs de ce qu'on » a appellé depuis la Ville-l'Evêque, & » la Grange-Batailliere, dans lequel se » faisoient quelques exercices militaires, » d'où il tiroit son nom de *Tudelle* ».

Page 119. « A la Ville-l'Evêque étoit » le Pré-l'Evêque, dit autrement *les Joutes*, » à cause des exercices qui s'y faisoient. » C'étoit un lieu destiné à se battre, ou à » faire l'exercice des troupes; & c'est ce » qui est appellé *Tudella* dans le Diplôme » de Louis le Débonnaire, c'est-à-dire, un » lieu environné de haies, car *Tutela*, se- » lon le Glossaire veut dire *septum*. Non » loin de-là étoit une grange, appellée par » cette raison dans un inventaire de l'an » 1450, ou environ, *Granchia prælata*, » c'est-à-dire, *Grange Batailliere* ».

Réflexions. J'ai cru voir tout au contraire que la Tudelle étoit un lieu situé entre l'église de S. Merri & la rue de S. Germain l'Auxerrois; & c'est ainsi que je m'en suis expliqué dans les Annales. (*pag.* 134.) Il est vrai, que la Charte de Louis le Débonnaire n'est pas ici sans quelque obscurité, moins cependant par vice de construction qu'à cause de l'omission d'un mot. On a oublié certainement d'y insérer la particule *neque*, immédiatement avant ces

mots, *in ruga S. Germani.* Mais indépendamment de cela, je trouve si juste l'explication que donne M. l'Abbé Lebeuf au mot *Tudella*, que je renonce sans façon à la conjecture que j'avois hasardée au même endroit sur l'intelligence de ce mot.

XXV. *pag.* 46. « Il m'a paru résulter » de toutes ces inscriptions, que le corps » de S. Vulfran, Diacre, &c.

Réflexions. Dans ce texte, qui est fort long, M. l'Abbé Lebeuf conjecture qu'un saint Diacre, nommé Vulfran, dont les ossemens se sont trouvés à S. Germain l'Auxerrois, renfermés avec ceux de Saint Landri dans une même Châsse, étoit un Diacre de ce même saint Evêque. Ceci méritoit place dans les Annales, du moins comme conjecture; & si j'en avois eu connoissance, j'en aurois fait mention sous l'épiscopat de S. Landri.

XXVI. *pag.* 49. « On ne voit point » de Paroisses dans Paris, dont les écoles » aient eu une date si ancienne & si per- » pétuée que celle de S. Germain l'Auxer- » rois ».

Réflexions. Les Paroisses de Paris, sans en excepter même celle de S. Germain l'Auxerrois, n'ont jamais eu d'écoles publiques, si ce n'est dans ces derniers temps, celles des Sœurs-grises, ou d'autres établis-

Digitized by Google

ſemens pareils pour l'inſtruction gratuite des petits enfans. Mais dans l'étendue de ces Paroiſſes, il s'eſt établi par ſucceſſion de temps à droite & à gauche, des écoles, des Colleges, des Académies, des Manufactures; & comme ce n'eſt pas pour elles un honneur d'en avoir, ce n'eſt pas non plus un deshonneur de n'en avoir point.

XXVII. *pag.* 61. « L'étymologie » la plus probable du mot de *Louvre*, » eſt celle qui fait dériver ce nom du » Saxon, où *Lover* ſignifie un Château, » *Caſtellum* ».

Réflexions. L'Auteur des Annales (*pag.* 90.) a formé quelque difficulté contre cette étymologie; & c'eſt ce qu'il falloit réfuter, ou ne la pas donner comme la plus probable de toutes.

XXVIII. *pag.* 65. « Je ne vois rien » d'authentique dans le récit de la tranſ- » lation du corps de ſainte Opportune, » faite au Dioceſe de Paris, &c. .... Je » ſuis perſuadé qu'il faut attribuer à Louis » le Gros, ou à Louis le Jeune, la » donation des petits Marais de Cham- » peaux ».

Réflexions. 1°. Très-certainement ceci n'eſt pas exact. Eſt-ce que la tranſlation du corps de ſainte Opportune à Paris même, n'eſt pas authentique? A la bonne

heure qu'elle ne se soit pas faite du temps de Louis, Roi de Germanie : l'Auteur des Annales n'en croit rien non plus que M. Le-Beuf. Mais enfin elle s'est faite à Paris, & cela aussi certainement qu'elle s'étoit faite auparavant à Moucy le neuf.

2°. Ce ne fut point sous le regne de Charles le Chauve, mais sous celui de Louis le Begue, que ces Reliques furent apportées à Paris. Ce ne fut point non plus ni Louis le Gros, ni Louis le Jeune, mais le même Louis le Begue qui fit donation au Clergé de sainte Opportune de quelques prés & de quelques champeaux voisins de cette Eglise. Tout cela est prouvé dans les Annales, (*pages* 161 & 162).

XXIX. *pag.* 69. « Je ne puis donner » qu'une simple conjecture touchant l'o- » rigine de l'église de Saint Leufroi. Il pa- » roît que c'est quelque Seigneur ou Prin- » ce, ou bien quelque riche Bourgeois » de Paris, qui ayant dévotion à ce Saint, » & en ayant obtenu des Reliques, bâtit » cette Eglise ».

Réflexions. Appelle-t'on cela une conjecture ? Puisque cette Eglise a existé, il falloit bien que quelqu'un l'eût bâtie, & vraisemblablement ce quelqu'un-là n'étoit pas de la lie du peuple. M. Lebeuf dans l'énumération des Fondateurs a oublié quel-

Digitized by Google

que Dame de considération, ou quelque Princesse, ou enfin quelque riche Bourgeoise.

L'église de S. Leufroi a été occupée par les Religieux de la Croix S. Leufroi pendant une vingtaine d'années, depuis l'an 898, ou environ jusqu'en 918, comme on le marque dans les Annales (*pages* 193 & 198.) ou elle existoit avant eux; & alors il faut dire que l'origine en est absolument inconnue : ou ils l'ont bâtie eux-mêmes; & dans l'un & l'autre cas, on voit pourquoi elle a pris le nom de S. Leufroi. Il y a là plus qu'une conjecture, & par-dessus cela une date certaine.

XXX. *pag.* 127. Dans le testament » d'Hermantrude, au supplément de la » Diplomatique, page 93, on trouve » parmi ceux qui signent, un *Baudacha-* » *rius Defensor*; & il semble que ce seroit » de cet ancien Officier, ou Magistrat de » la ville de Paris, que la Porte *Baudeyer* » & la Place voisine auroient tiré leur » nom ».

Réflexions. En fait de conjectures chacun abonde en son sens. J'ai trouvé (*pag.* 72) dans le mot *Baganda*, une étymologie fort probable, non seulement du nom de cette Porte, mais encore de celui de *Badaud*, que l'on donne depuis longtemps

Digitized by Google

par sobriquet au peuple de Paris : c'est faire, comme on dit, d'une pierre deux coups ; & peut-être par cette raison mériter la préférence.

XXXI. *pag.* 128. « L'église de S. Gervais étant devenue baptismale, eut ses » fonts dans une chapelle voisine, dite de » S. Jean-Baptiste, suivant l'ancien usage ».

Réflexions. C'est une remarque que je n'ai pas faite, & que j'aurois dû faire (*pag.* 136.) en parlant de cette église de S. Jean en Greve.

XXXII. *pages* 151 & *suiv.* Quoique » nous n'ayons point d'Auteur plus ancien, &c ».

Réflexions. M. l'Abbé Lebeuf veut dans cet Article, 1°. Que S. Julien, Martyr de Brioude, soit le Patron primitif de l'église de S. Julien le Pauvre. Cela se peut ; & l'Auteur des Annales (*pag.* 72.) ne s'est point proposé de détruire cette conjecture : on voit seulement qu'il penche plutôt du côté de l'Abbé Chastelain, qui a cru que c'étoit S. Julien l'Hospitalier. Il n'y a pas de plus fortes raisons pour l'un que pour l'autre.

Il veut 2°. que cette Eglise ait été une de celles où l'Evêque ait envoyé quelques Clercs pour la commodité des habitans du quartier, lorsqu'ils ne pouvoient se ren-

Digitized by Google

dre à l'église Cathédrale. Cela se peut encore : mais le contraire se peut aussi.

Il veut 3°. que la même Eglise ait eu dans son voisinage un Oratoire de S. Jean-Baptiste, pour y baptiser les enfans de ce même quartier, lorsqu'on cessa de les porter tous à la Cathédrale ; & que c'est ce qui a donné lieu au Clergé de S. Severin, qui a succédé au Clergé de S. Julien, de reconnoître S. Jean comme un de ses patrons. Mais ceci demande à être bien prouvé, surtout l'existence de ce Baptistere de S. Jean, sous la dépendance de S. Julien ; car M. l'Abbé Lebeuf ne le fait nullement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en est fait mention dans aucun monument ancien ; & qu'il ne suffit pas que S. Jean, soit un des Patrons de l'église de S. Severin, pour nous convaincre qu'il y a eu autrefois près de-là une Chapelle de ce nom dépendante de S. Julien.

De plus, qu'entend-t'on par cette succession de Clergé ? Que celui de S. Severin est entré dans tous les droits de celui de S. Julien ? Dans le droit même de baptiser ? Comment cela ? En quel temps à peu près ? Et pourquoi ? Car enfin dès le premier moment où S. Severin a commencé à jouir de ces droits-là, il a bien pu les acquérir immédiatement de la Cathédrale,

Digitized by Google

& ſans la moindre relation avec le Clergé de S. Julien ; à plus forte raiſon encore, ſi celui-ci n'a jamais eu le droit de baptiſer : ce qui pourroit fort bien être dans la plus exacte vérité.

M. l'Abbé Lebeuf veut 4°. que l'égliſe de S. Julien n'ait point été dans ſon origine une Egliſe de Moines ; & c'eſt encore ce qu'il s'eſt diſpenſé de prouver, comme le doit faire néanmoins tout homme qui avance poſitivement qu'une telle choſe eſt ou n'eſt pas. S'il s'étoit contenté de dire qu'on ne prouve pas qu'il y ait eu dans les premiers temps des Moines à S. Julien, on n'auroit rien à lui répliquer. Auſſi ne ſoutient-on pas la choſe comme certaine. L'Auteur des Annales a remarqué ſimplement, que Grégoire de Tours qui parle en plus d'un endroit de l'égliſe de S. Julien, l'honore du titre de *Baſilique*, & que c'eſt une expreſſion dont il ſe ſert ſouvent pour déſigner une égliſe de Moines. Grégoire de Tours, dit M. Lebeuf emploie indifféremment le nom de Baſilique pour les égliſes Cléricales, comme pour les Monaſtiques. Cela ne ſuffit pas pour lui donner droit de ſoutenir poſitivement que celle de S. Julien n'étoit pas du nombre de ces dernieres, comme ce n'en ſeroit pas aſſez non plus pour pouvoir ſou-

Digitized by Google

tenir qu'elle en eût été. Mais Grégoire de Tours se sert souvent du mot de *Basilique*, pour désigner une église Monastique ; & il emploie ce mot en parlant de celle de S. Julien : on conclut de-là très-légitimement que S. Julien pouvoit donc bien être une église de Moines. Cependant, réplique M. Lebeuf, dans un endroit où Grégoire de Tours rapporte ce qui lui arriva en 587 dans cette même église, il ne fait mention d'abord que d'un *Clerc*, puis de quatre autres *Clercs*, & enfin du *Prêtre*. Hé bien ! Y a-t'il rien là qui donne l'exclusion à un Clergé Régulier ? M. Lebeuf veut absolument le mot de *Moine*, sans quoi il ne voit ni à S. Julien, ni à S. Germain l'Auxerrois, comme on l'a observé plus haut N° XXI, ni nulle part ailleurs, qu'un Clergé Séculier. C'est une idée que d'autres Sçavans ont combattue avec tant d'avantage, qu'il n'y a plus aujourd'hui là-dessus, ou qu'il ne doit plus y avoir qu'un seul & unique sentiment.

XXXIII. *pag.* 154. « Probablement » la Basilique de S. Julien, appellée simple- » ment *Chapelle* en 1151, avoit été long- » temps en *pauvre* état, ou n'avoit été » refaite que *pauvrement* ; ce qui l'auroit » fait appeller par quelques-uns S. Julien » *le Pauvre* ».

Réflexions

Digitized by Google

Réflexions. En vérité ! n'eſt-ce pas là abuſer de la liberté que la critique la plus relâchée accorde aux conjectures des Sçavans ? Inconteſtablement cette Egliſe reconnoît pour ſes Patrons S. Julien de Brioude, & S. Julien l'Hoſpitalier, dit auſſi S. Julien *le Pauvre.* Cela ne ſuffit-il pas pour expliquer très-ſenſément le nom de S. Julien *le Pauvre* qu'on lui a donné, & qu'on lui donne encore aujourd'hui ?

La ſuite au prochain Mercure.

Les Tomes VI, VII & VIII de l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane, compoſée par ordre de Meſdames de France, viennent de paroître, *à Paris*, chez *Guillaume Deſprez*, Imprimeur ordinaire du Roi, & de Meſdames de France, rue S. Jacques, à S. Proſper & aux trois Vertus. Ces trois nouveaux Volumes nous ont paru travaillés avec autant de ſoin que ceux qui les ont précédés, & dont nous avons fait un juſte éloge dans le Mercure de Février 1755. Il y regne le même ordre, la même préciſion, la même clarté, la même élégance & la même pureté de ſtyle qui caractériſent tous les ouvrages de M. Hardion de l'Académie Françoiſe. Nous penſons que cette hiſtoire, auſſi intéreſſante qu'utile, eſt faite pour réunir tous les ſuf-

Digitized by Google

fages pour instruire les gens du monde, & pour mériter l'estime des gens de Lettres. Les Tomes que nous annonçons, contiennent les cinq premiers siecles. Le sixieme volume est dédié à Madame Victoire-Louise-Thérese de France.

Géographie pour les Jeunes Gens, dans un goût nouveau, où Abrégés de l'Arithmétique, de la Sphere, & de la Géographie, par M. Clerget, Chevalier de l'Ordre de Christ, *à Paris*, chez *Joseph Barbou*, rue S. Jacques, aux Cicognes, & *Babuty* fils, quai des Augustins, à l'Etoile, 1756.

Edition des Auteurs Latins, Historiens, Poëtes & Philosophes chez le même *Barbou*.

Coutelier entreprit en 1742, de donner dans le goût d'Elzevir, une collection des Auteurs Latins. Les premiers parurent sous son nom, & Barbou devenu possesseur de son fonds, quant à cette partie, continue cette entreprise. M. Philippe fut éditeur des premiers, & un homme de Lettres, éditeur du César, a bien voulu se charger de revoir les suivans.

Histoire des Conjurations, Conspirations & Révolutions célebres, tant ancien-

Digitized by Google

nes que modernes, par M. Duport du Tertre, Tomes IV, V & VI. *A Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756.

Cette suite nous a paru intéressante par le choix des morceaux & par la maniere dont ils sont écrits & rédigés.

LETTRE sur le Méchanisme de l'Opéra Italien. *Ni guelfe ni gibelin, ni wigh ni thoris. A Naples*; & se vend *à Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, & *Lambert*, rue de la Comédie Françoise.

Cette Lettre est précédée d'une préface de l'Editeur. Ce que nous allons extraire de cette préface, suffira pour donner une juste idée de l'ouvrage. L'Opéra François dans sa forme actuelle, (dit l'Editeur,) doit nécessairement tomber malgré les efforts qu'on fait pour l'étayer. L'Opéra Italien, tel qu'il existe en Italie, ne pourroit se soutenir en France. Quel parti prendre! Il faudra donc se passer d'Opéra? Non. Que celui qui voudra sçavoir à quoi il doit s'arrêter, s'instruise d'abord avec l'Auteur de ce petit Ouvrage, & il apprendra sans doute avec surprise que les Etrangers s'ennuient à l'Opéra de Naples comme à celui de Paris; à l'un, parce qu'il ne contente que les yeux, à l'autre, parce qu'il ne charme que l'oreille. L'Opéra de

Digitized by Google

Paris ne leur offre que des décorations, des Ballets, des Machines, une brillante assemblée & un grand silence (1). Celui de Naples ne leur présente que de la Musique ravissante, des beautés invisibles & un tumulte affreux. Tous sentent parfaitement que des deux on en pourroit faire un bon, mais personne jusqu'ici n'a pensé à le proposer. Si le projet peut s'exécuter, ce n'est que par le parallele de ces deux Opéra, & l'analyse des parties qui les composent, qu'on peut tirer des conséquences justes, & parvenir à la construction d'un Opéra, qui ne sera ni François, ni Italien, mais un composé de l'un & de l'autre, purgé des défauts de tous les deux, dont le résultat sera un *Opéra national.*

SUPPLÉMENT aux Tablettes Dramatiques de M. le Chevalier de Mouhy de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon, depuis la rentrée du Théâtre jusqu'à la clôture, pour les années 1755 & 1756; contenant les pieces nouvelles, les pieces remises, les pieces imprimées, les débutans, les Anecdotes du Théâtre depuis le

(1) C'est cette Nation qu'on peint toujours si folle (la Françoise), qui se montre pourtant la plus sage dans les instans & dans les lieux où il faut l'être.

Digitized by Google

dernier Supplément, & les Ballets. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Augustins, *Lambert*, rue de la Comédie Françoise, & *Duchesne*, rue S. Jacques.

On doit tenir compte à M. de Mouchy de son attention à renouveller tous les ans un Ouvrage dont l'usage est très-commode pour le Public. Mais comme l'exactitude en est le principal ou plutôt le seul mérite, nous croyons obliger l'Auteur de l'avertir qu'il s'y trouve des erreurs qu'il doit corriger. Nous ne citerons ici que celles qui regardent trois de nos pieces qu'on représente journellement. Il est dit dans les Tablettes que *le Babillard* étoit d'abord en cinq Actes, qu'il a été réduit à un, & qu'il a eu seize représentations. Cette Comédie a toujours été en un Acte, & dans sa nouveauté elle a été jouée vingt-cinq fois. L'Auteur ne donne au *François à Londres*, & aux *Dehors Trompeurs*, que dix-sept représentations. La premiere piece en a eu vingt-trois, & la seconde vingt de suite.

Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit, qui se jugent diversement dans les différens Tribunaux du Royaume, avec des Réflexions pour concilier la diversité de la Jurispru-

Digitized by Google

dence, & la rendre uniforme dans tous les Tribunaux; par M. Bretonnier, ancien Avocat au Parlement, troisieme édition, augmentée de nouvelles notes & additions, par M. Boucher d'Argis, Ecuyer, Avocat au Parlement, & Conseiller au Conseil souverain de Dombes, 2 vol. *A Paris*, chez *Prault* Pere, quai de Gesvres, au Paradis, 1756.

Loisirs Philosophiques, ou l'Etude de l'Homme, de M. B. *A Londres*, & se trouvent *à Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756.

Nous nous contenterons de transcrire l'*Analyse d'une Préface* qui est à la tête de l'ouvrage, pour en faire connoître le ton, l'esprit & le coloris. Mandier, dit l'Auteur, les suffrages du Lecteur, & braver les Satyres du Critique; faire parade d'une étudition déplacée, pour se donner un air d'Auteur, & plaisanter lourdement pour faire croire qu'on a l'esprit aimable; prendre un ton avantageux pour donner à penser qu'on a fait les plus belles choses du monde, & dire des sottises pour prouver le contraire; courir les insipides éloges que prodiguent *les petits beaux esprits*, & fuir les sages avis des personnes de bon sens; vanter extrêmement son ouvrage, &

Digitized by Google

méprisser *extrêmement* celui des autres ; promettre une infinité de choses & n'en pas tenir une : voilà ce que c'est qu'une préface, & voilà ce que je n'ai point voulu faire.

Nous ajouterons à cette anti-préface, la quarante-neuvieme réflexion tirée du livre, page 203. Qu'est-ce que passion ? Pourquoi naissons-nous avec des passions ? Quel a pu être le motif du souverain être en nous créant sujets aux passions ? Tais-toi, animal indocile ; ne vois-tu pas que c'est comme si tu voulois sçavoir pourquoi tu nais avec cette *perfectibilité* que tu ne remarques point dans les Bêtes ? Trouve-moi quelqu'un qui puisse me dire exactement ce que c'est qu'*esprit*, ce que c'est que *matiere*, ce que c'est que toi-même ; & ensuite je te répondrai. Mais, diras-tu, je ne puis chercher que parmi les hommes. Eh bien ! ne cherche point, & fais-moi des questions auxquelles un homme puisse répondre. Nous croyons en effet, qu'il n'y a rien à répondre à cela.

HISTOIRE CRITIQUE de la Philosophie, où l'on traite de son origine, de ses progrès, & des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre temps, par M. Deslandes, Tome IV. *A Amsterdam*,

Digitized by Google

chez *François Changuion*, 1756, & se trouve *à Paris*, chez *Giffart*, rue S. Jacques.

Ce volume nous paroît mériter le succès des trois premiers qui ont fait tant d'honneur à l'Auteur. On ne peut le lire sans en désirer vivement la suite qu'il promet, & qui doit terminer cet Ouvrage estimable. Nous croyons ne pouvoir mieux louer M. Deslandes, qu'en répétant ici l'éloge ou plutôt la justice que tous les Journaux lui ont rendue dans les mêmes termes, qu'il cite lui même à la fin de l'avertissement, *c'est d'avoir préféré à une érudition fastueuse, & qui pour l'ordinaire coûte peu à acquérir, ce choix & cette attention qui servent à éclairer les hommes; d'avoir plus songé à faire connoître le génie & le caractere des anciens Philosophes, qu'à rapporter leurs sentences, leurs bons mots, les titres de leurs Livres, & l'Olympiade où ils ont vécu.* L'Auteur avoue que cette louange est celle qui le flatte le plus. Voilà pourquoi nous l'avons préférée; & nous la lui donnons d'après les autres, parce que nous pensons qu'elle lui est propre & qu'il la mérite.

Digitized by Google

LETTRE

A l'Auteur du Mercure, en lui envoyant un Portrait de M. DE FONTENELLE. *Le 26 Juin 1756.*

JE crois vous faire autant de plaisir qu'au Public, Monsieur, en vous envoyant pour le Mercure un petit morceau, où votre illustre Confrere, M. *de Fontenelle*, est d'autant mieux loué, qu'il y est mieux peint & mieux caractérisé. Ce morceau est tiré d'une Harangue latine prononcée le 6 Avril dernier, au College des Jésuites de Bourges, par le Pere *Power*, Professeur de Rhétorique; & je le tiens de M. *Dodart*, Intendant de Berry, qui m'honore depuis long temps de son amitié. Comme les Belles-Lettres font son délassement, je lui mande quelquefois des nouvelles littéraires. Je lui avois donc parlé de la belle Harangue du Pere *Geoffroy*. Il me répondit qu'il en avoit entendu aussi une très-belle à Bourges, & avec d'autant plus de plaisir qu'il y avoit trouvé un éloge également ingénieux & vrai de son ami M. *de Fontenelle*. Avec tout le zele que vous me connoissez pour la gloire du *Nestor* des Académies, avec toute ma tendresse pour un

Digitized by Google

homme aussi aimable qu'estimable, vous croyez bien que j'eus le plus vif empressement de voir cet éloge. Je le demandai à M. *Dodart*. Il me l'envoya : il y joignit un extrait, mais très-abrégé, de la Harangue. Je vous envoie le tout, Monsieur, & suis très-parfaitement votre très-humble & très-obéïssant Serviteur. *TRUBLET*.

EXTRAIT DE LA HARANGUE.

Le sujet de la Harangue est : *Si les François peuvent égaler les Grecs & les Latins dans l'Eloquence & dans la Poésie.* Le doute sur cet objet pourra paroître injurieux à la France & indigne d'un homme de Lettres, à ceux qui pensent que nous avons déja égalé les Anciens : mais comme quelques autres pensent le contraire, & surtout les Nations étrangeres, l'Orateur s'est cru suffisamment autorisé à proposer ce problême. Son but a été de réfuter ce que les Admirateurs outrés des Anciens ont souvent avancé, que non seulement nous n'avons pas encore égalé ces Anciens dans l'éloquence & la poésie, mais que nous ne pouvons pas espérer de les égaler jamais. Il a remarqué que les raisons dont ce paradoxe étoit communément appuyé, se réduisoient à deux principales. 1°. Que la trempe

du génie n'étoit pas en France aussi propre pour l'éloquence & la poésie, qu'elle l'étoit chez les Grecs & les Latins. 2°. Que nous avions moins d'avantage que les Anciens du côté de l'invention, du choix des sujets & de la maniere de les traiter; 1°. parce que les Anciens se sont emparés de tout ce qu'il y a de meilleur en fait de pensées & de sentimens; 2°. parce que la différence des Gouvernemens, les révolutions arrivées à la Religion & aux mœurs, ont fait disparoître entiérement quelques genres de poésie & d'éloquence, & ont produit dans ceux qui nous restent des altérations auxquelles les Auteurs sont obligés de se prêter. Le Discours avoit deux parties relatives aux assertions des Adversaires. Le Pere *Power* fait voir dans sa premiere partie: 1°. Que les raisons que ces Messieurs ont apportées pour prouver que l'esprit n'étoit pas aussi bon en France qu'il l'étoit autrefois dans la Grece & dans l'Italie, sont ou évidemment fausses, ou purement conjecturales, & parconséquent peu solides: 2°. Que par le fait la France avoit produit d'aussi grands génies que la Grece & l'Italie ancienne. L'Orateur a fait voir dans la seconde partie: 1°. Qu'il s'en falloit infiniment que les Grecs & les Latins se fussent emparés de tout ce qu'il y a

Digitized by Google

de meilleur dans les pensées & dans les sentimens : 2°. Que malgré les prétendues causes de dépérissement, ou d'altération alléguées par ses adversaires, les Anciens n'avoient eu aucun avantage considérable sur nous par rapport au choix des sujets, ou à la maniere de les traiter, & que nous avions même à ces deux égards plusieurs avantages considérables sur eux. Il a parcouru les principales especes de poésie & d'éloquence, & en appliquant à chacune les principes qui lui sont propres, il a tâché de prouver de chacune en particulier, ce qu'il avoit avancé de toutes en général.

Caractere de M. de Fontenelle.

Fontenellus, ut Pindari verbis utar, decerpens summos floculos è virtutibus singulis, pretiosissimum omnium succum in se uno colligit. Idem in rebus Philosophicis subtilis, nec tamen nugatorius, in Poeticis delicatus nec tamen fractus; in Oratoriis mollis, nec tamen dissolutus; in Historicis non sine simplicitate comptissimus; & quamvis curâ forte nimius, negligenti tamen similis; in omnibus ingenii feliciter prodigus; mirum in modum habilis obscura perlustrare, humilia attollere, minuta augere, horrida expolire, tristia exhilarare; levibus pondus,

Digitized by Google

scabrosis suavitatem, dissipatis ordinem, incredibilibus fidem, iis etiam quæ sunt ab omni sensu remotissima, formas colores & veluti corpus addere; virtutibus admirabilis, ipsis vitiis dulcissimus, nulli veterum similis, & neminem forte sui similem in posteris habiturus.

Traduction.

Fontenelle, pour me servir de l'expression de *Pindare*, a extrait de tous les genres d'esprit, ce qu'il y a dans chacun de plus exquis, pour se former de ce précieux assemblage un caractere qui lui est propre. Subtil, sans être minutieux, dans ses ouvrages Philosophiques; délicat, sans être énervé, dans sa Poésie; doux, sans fadeur, dans ses Discours académiques; brillant & simple dans ses Eloges, & quoique peut-être trop esclave de l'art, ne paroissant suivre que la nature; d'un esprit inépuisable, qui se répand sur tout ce qu'il traite avec une sorte de profusion, & plaît toujours, quoique prodigué. Jamais personne ne posséda dans un dégré aussi supérieur, le talent d'éclaircir les matieres les plus obscures; d'élever, d'ennoblir les choses les plus communes; de donner aux objets les plus bornés une espece d'immensité; d'égayer les sujets les plus sérieux;

Digitized by Google

de donner un air d'intérêt aux plus petites bagatelles ; de répandre de l'agrément sur les discussions les plus épineuses, de rappeller à un ordre lumineux un amas confus d'idées sans liaison & sans suite, de faire prendre à un paradoxe les traits de la vérité, de mettre les pensées les plus abstraites à la portée de tous les esprits, & de revêtir, si j'ose ainsi parler, de formes & couleurs sensibles les idées les plus métaphysiques : génie admirable dans ses perfections, agréable jusques dans ses défauts, il fut sans modele dans l'antiquité, & il se trouvera difficilement dans la postérité quelqu'un qui lui ressemble.

Remarques & Additions de M. l'Abbé Trublet (1).

Ce qui distingue plus particuliérement M. *de Fontenelle*, c'est l'union du bel-esprit & de l'esprit philosophique, l'un & l'autre dans le plus haut degré.

Il y a toujours de la philosophie dans ses Ouvrages de bel-esprit, toujours du

(1) Je donne sous ce titre, à l'occasion de ce qu'on vient de lire, partie d'un morceau fait il y a long-temps, & lorsque M. *de Fontenelle* composoit encore. Tout le monde sçait qu'il est aujourd'hui dans sa centieme année, étant né le 11 Février 1657.

Digitized by Google

bel-esprit dans ses Ouvrages de philosophie.

Il a dit & prouvé, par son exemple, que tout est du ressort de la philosophie, & jusqu'aux agrémens mêmes, puisqu'ils ont leurs causes.

Il y a plusieurs sortes de bel-esprit. La finesse & la délicatesse caractérisent celui de M. *de Fontenelle*.

S'il est prodigue d'esprit, s'il est riche en traits fins & délicats, il l'est encore plus en pensées solides & lumineuses : chez lui l'ingénieux est toujours vrai, l'agréable toujours utile, le beau toujours bon.

La définition si heureuse de l'esprit, *raison assaisonnée*, semble avoir été faite d'après l'esprit de M. *de Fontenelle*.

Mais on lui reproche d'avoir trop cherché à assaisonner, de courir après l'esprit ; en un mot, d'être affecté & de n'être point naturel.

Le reproche seroit grand, surtout pour un Philosophe, s'il étoit mérité.

Si le bel-esprit porte à l'affectation, l'esprit philosophique en détourne, & devroit en guérir.

M. *de Fontenelle* met beaucoup d'esprit dans ses Ouvrages, parce qu'il en a naturellement beaucoup. L'esprit lui vient sans

Digitized by Google

qu'il le cherche, & ne lui coûte rien ; les fleurs naissent sous ses pas, & il cueille les plus belles : un coup d'œil lui suffit pour le choix & l'arrangement.

Ce n'est pas qu'il ne travaille avec soin, &, comme il dit, en conscience. Indépendamment du Public qu'il respecte beaucoup, il veut se contenter lui-même, & il est difficile. Après le bien, il cherche le mieux, quand ce mieux ne s'est pas présenté d'abord : il cherche les meilleures pensées, & la meilleure maniere de les rendre, un vrai neuf, & l'expression la plus juste, la plus précise & la plus nette. Ordinairement cette expression est encore ingénieuse, aussi bien que la pensée même ; c'est mérite complet.

Voici la méthode de M. *de Fontenelle* en composant. Il médite paisiblement son sujet : il ne se met à écrire qu'après avoir achevé de penser ; mais la plume une fois prise, marche sans interruption : point de brouillons, une copie unique, & presque sans ratures. L'Ouvrage restera comme il est ; il aura donc l'air facile : on y trouvera même quelques négligences, mais aucune de celles qui rendent une phrase louche, embarrassée, obscure. Le style de M. *de Fontenelle* n'est pas un style léché, compassé : il n'*arrange* pas *au cordeau chaque*

Digitized by Google

mot, mais il ne manque jamais le mot propre.

M. *de Fontenelle* est aussi naturel qu'il pouvoit l'être, étant aussi ingénieux : c'est même une des choses que j'admire le plus en lui, qu'étant si ingénieux, il soit néanmoins si naturel, & souvent même si simple.

On a beau aimer l'esprit ; il lasse & fatigue bientôt, s'il n'est pas aisé & naturel. Mais M. *de Fontenelle* ne lasse & ne fatigue jamais : s'il exige de l'attention, il l'attire, & on la lui donne sans effort : on le lit comme il compose (1).

L'opinion que M. *de Fontenelle* n'est pas naturel, est venue des Critiques plus que des Lecteurs, des gens de Lettres plus que des gens du monde, de la réflexion plus que du sentiment.

Les gens du monde ont dit que M. *de Fontenelle* avoit infiniment d'esprit : quelques gens de Lettres ont dit qu'il en avoit trop.

La postérité ne lui fera pas le même

(1) M. de Fontenelle a mené une vie très heureuse, & une partie de son bonheur a consisté dans une grande réputation, acquise par un travail assidu, mais facile. Aucun Auteur peut-être n'a moins éprouvé que lui les *inconvéniens de la Littérature*, si bien exposés par M. *de Voltaire*.

Digitized by Google

reproche ; elle sera même surprise qu'on le lui ait tant fait.

Ses Eloges académiques ne paroissent que des histoires, & ne sentent point le panégyrique : il loue d'autant mieux qu'à peine semble-t'il louer.

Il raconte les faits de la maniere la plus intéressante, & peint les caracteres avec la plus grande vérité. Ecrivain moral, il peint l'homme avec l'Académicien.

Esprit attentif & pénétrant, il voit dans les objets les plus ordinaires ce qu'on n'y avoit point encore vu ; esprit solide, il néglige les minuties, les petits détails, & écarte tout l'inutile.

La marche, l'enchaînement, & la gradation des idées, est un des principaux caracteres de son style. Tout se tient, tout se suit : cependant court & concis, il supprime beaucoup ; mais on ne s'en apperçoit jamais par la difficulté d'entendre, & le besoin de deviner. Ce qu'il dit, exprime ce qu'il omet : il faut à ses Lecteurs plus d'attention que d'esprit. Son expression, je le répete, est toujours claire & précise, toujours l'image exacte & distincte de sa pensée. Il voit nettement & rend de même.

Par la seule maniere d'amener &, de

Digitized by Google

présenter une vérité toute nouvelle, contraire même à l'opinion commune, il la prouve & la persuade. Si pourtant on est tenté de lui faire quelque objection, on voit bientôt qu'il l'a prévenue & résolue d'avance.

Il est toujours si raisonnable qu'il n'a pas besoin d'être raisonneur; & si *Moliere* a dit des écrits de certains Philosophes, *que le raisonnement en bannit la raison*, on pourroit dire de ceux de M. *de Fontenelle*, que *la raison en bannit le raisonnement*, ou du moins l'appareil & les longueurs de la dialectique.

Je conclus comme le P. *Power*. M. *de Fontenelle* est un Ecrivain original: il n'a point imité; je le crois inimitable, & je conseille aux jeunes Auteurs de le croire tel aussi.

Je lui appliquerois volontiers, mais dans un sens différent, ce qu'un Confrere du Pere *Power* (1) a dit ingénieusement d'*Alexandre*, dans une de ses Harangues: *Nulli imitabilis, neque forsan imitandus.* Il ne faudroit pas imiter en tout *Alexandre*, parce qu'il avoit des vices, ni M. *de Fontenelle*, parce que ses beautés mal imitées, deviendroient des défauts. J'ai distingué en lui deux Auteurs, le bel-

(1) Le Pere *Porée*.

Digitized by Google

esprit & le Philosophe. Le premier seroit un modele dangereux, le second en seroit un très utile, & même le plus parfait, à mon avis, qu'on pût se proposer. Personne n'a mieux traité que M. *de Fontenelle* les matieres de philosophie.

Son Histoire de l'Académie des Sciences est plus estimée & plus célebre que connue, parce qu'elle n'est pas assez répandue. Un si grand nombre de Volumes *in* 4°. ne peuvent être achetés que par des gens riches qui lisent peu. Je souhaiterois donc qu'on imprimât cette Histoire séparément, & sans les Mémoires, c'est-à-dire les extraits des Mémoires, les observations de Physique générale & particuliere; en un mot tout ce qui compose la partie historique, à l'exception des Eloges qu'on a déja avec les autres Œuvres de l'Auteur. On réduiroit aisément à dix *in*-12, les quarante-deux *in*-4°, auxquels M. *de Fontenelle* a eu part. Que de beautés de toute espece dans cette Histoire! Faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues lumineuses ajoutées à celles des Auteurs des Mémoires, soit par de nouvelles conséquences de leurs principes, soit par des applications de ces principes à d'autres sujets, soit même par de nouveaux principes plus étendus & plus féconds. Mais

Digitized by Google

indépendamment du mérite du fonds, plusieurs des extraits de M. *de Fontenelle* sont autant de chef-d'œuvres par le seul mérite de la forme, comme son grand Ouvrage de Géométrie (1) est un édifice admirable, du moins par l'architecture. Or un grand Architecte est certainement un homme de génie. J'ose donc le dire : refuser cette derniere qualité à M. *de Fontenelle*, & ne lui accorder que beaucoup d'esprit, ce ne seroit pas lui rendre toute la justice qui lui est dûe. On honore du nom de génie des talens moins agréables, moins utiles & moins rares que celui qui caractérise principalement ce grand homme & dans lequel il n'a point d'égal, le talent de la belle ordonnance, du bel ensemble. Les belles parties sont communes en comparaison des beaux touts ; &, comme l'a dit lui-même M. *de Fontenelle : Il y a beaucoup plus de bons Livres, que de Livres bienfaits.*

NOUVEAUX Elémens d'Odontalgie ; par M. Jourdain, Expert pour les dents, reçu à Paris. Chez Guillaume *Desprez*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à S. Prosper, & aux trois Vertus.

Cet Ouvrage peu considérable par son

(1) Elémens de la Géométrie de l'Infini.

Digitized by Google

volume, le devient par les matieres qui y sont contenues, & que l'Auteur a traité avec beaucoup d'ordre & de précision. Persuadé de la nécessité de connoître parfaitement les parties, sur lesquelles on opere, il présente l'anatomie de la tête dans la premiere partie de son Ouvrage. Il a eu soin de ne faire entrer dans ses descriptions que ce qui a du rapport à son Art; qualité essentielle dans les Ouvrages, & qui est une marque certaine de la bonté de ceux où elle se trouve. Les hémorragies qui viennent à la suite de l'extraction d'une dent, ne sont pas ordinairement dangereuses, mais elles peuvent l'être quelquefois. L'Auteur propose dans la seconde partie de son livre, un moyen de les arrêter, toujours sûr, & qui est la simplicité même. La maniere d'ouvrir les abcés, de trepaner les dents, d'extirper l'epulie, le traitement enfin des fluxions & du scorbut, pour ce qui concerne son Art, avec les signes & les causes de ces maladies, sont autant de matiere sur lesquelles il n'a rien oublié pour répandre un nouveau jour. Je n'entrerai point dans un plus long détail, je me contenterai d'avertir, qu'on trouve à la fin du livre la description & l'usage des trois instrumens nouveaux, dont l'Auteur a enrichi l'Art qu'il professe.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

RÉPONSE

A la Lettre à un Académicien de Dijon; insérée dans le Mercure de Mai 1756.

MOnsieur, je ne prétends pas vous disputer le droit que vous prétendez avoir à la découverte du vrai méchanisme de la gravité. C'est au Public, & non à un particulier, à vous ôter ce droit, s'il ne vous appartient pas, ou à vous le confirmer, s'il vous appartient.

Je n'aspire pas non plus à la gloire d'être inventeur. Je n'ignore pas que plusieurs personnes avant moi se sont servis de l'impulsion de la lumiere pour expliquer les phénomenes de la gravité. Mon dessein, dans le discours dont on a vu l'extrait dans le Mercure de Février, a été seulement de faire usage de ce principe

Digitized by Google

dans la Philosophie de Newton, où personne, que je sçache, ne l'a encore employé. Et voici les raisons qui m'ont déterminé à le faire.

Jaloux de la gloire de ce grand homme, j'ai voulu sauver la contradiction dans laquelle on l'accuse d'être tombé, lorsqu'il a fait consister la lumiere dans des corpuscules poussés avec grande force par les étoiles & le soleil, tandis que les planetes elles-mêmes, qui sont infiniment plus grosses que ces corpuscules, sont attirées par cet astre, & tomberoient sur lui, si la force de projectile ne les en éloignoit sans cesse.

On ne doit pas douter que Newton n'ait senti cette contradiction : elle est trop palpable pour n'avoir pas été apperçue par ce grand & vaste génie, ou plutôt ce n'en est pas une dans ses principes. L'attraction est une maniere d'expliquer mathématiquement les phénomenes, & l'impulsion d'un fluide tel que la lumiere en peut être la cause physique.

On peut voir comme il s'en explique à la section onzieme de la premiere partie. *Pergo*, dit-il, *motum exponere corporum se mutuò trahentium considerando vim centripetam tanquam attractiones; quamquam fortasse, si physicè loquamur, verius dicantur impulsus.*

pulsus. In mathematicis enim versamur ; & propterea missis disputationibus physicis, familiari utimur sermone, quo possimus à lectoribus mathematicis facilius intelligi.

Ayant compris par ces paroles que si Newton avoit voulu expliquer physiquement les phénomenes de la gravité, il eût eu recours à l'impulsion, j'ai tenté moi-même de le faire, en prenant pour la cause physique de ces phénomenes la lumiere elle-même, à laquelle il donne un mouvement d'impulsion.

J'ai cru en second lieu que ceux qui ont à cœur l'honneur du grand Newton, ne seroient pas fâchés que quelqu'un tentât de substituer l'impulsion d'un fluide à ce qu'il entend par son attraction mathématique ; que par mon travail je justifierois son admirable philosophie des reproches, que cette attraction lui attire de la part de ceux qui ne la connoissent qu'imparfaitement, & que détruisant la répugnance qu'un grand nombre de Philosophes ont pour ce principe, le nombre de ses disciples en augmenteroit de plus en plus.

Vous voyez, Monsieur, par ce que je viens de dire, que mon systême pourroit avoir quelque chose de nouveau, quand même j'aurois profité de quelques-unes des découvertes de ceux qui ont écrit avant

Digitized by Google

moi ; mais sans entrer dans cette vaine question, je passe aux objections que vous me faites pour y répondre le mieux qu'il me sera possible.

Vous prétendez d'abord que mon systême approche de celui de M. Bernoulli dans sa nouvelle Physique Céleste, & que plusieurs des difficultés qu'on peut opposer à son systême, peuvent être opposées au mien. Une de ces difficultés, c'est, dites-vous, que les rayons de la lumiere, à l'extrêmité des tourbillons, sont trop rares pour se choquer les uns les autres, & former ces pelotons qui sont la cause du mouvement des planetes, selon ce grand Géometre.

Il y a deux choses à considérer dans cette objection, la rareté des rayons & leur formation en pelotons. Leur formation en pelotons ne peut m'être objectée. La lumiere que j'admets d'après Newton, & que j'établis pour cause physique de la gravité, est telle qu'elle vient du soleil & des étoiles. Ses corpuscules nagent dans le vuide. Quoique poussés avec grande force en direction contraire, ils ne se choquent point les uns les autres, ne se joignent point en pelotons, mais passent à côté l'un de l'autre sans se détourner sensiblement de leur chemin, se croisent en un mot sans se dé-

Digitized by Google

truire. (C'est le troisieme principe sur lequel je fonde mon systême dans l'extrait de ma Dissertation imprimée). Je le prouve dans la Dissertation même par cette expérience. Mettez deux spectateurs dans deux coins d'une chambre, & que chacun d'eux regarde un objet qui soit situé dans celui des deux autres coins qui lui est diagonalement opposé, les rayons qui viennent de ces deux objets se croisent dans le milieu de la chambre avant que de venir à leurs yeux, & ne s'empêchent en aucune maniere, puisque les deux objets seront vus des deux spectateurs avec toutes leurs couleurs & tous leurs traits.

Pour ce qui est de la rareté des rayons que vous croyez être très-grande à l'extrêmité des tourbillons, je conviens que s'ils étoient aussi rares que vous le prétendez, ils n'auroient pas assez de force, ni dans le systême de M. Bernoulli, ni dans le mien, pour pousser les planetes vers le soleil. Ceux du soleil même, quoiqu'il en darde davantage sur elles que chaque étoile en particulier, à cause qu'il en est plus proche, ne paroissent pas encore assez forts pour soutenir à une certaine élévation ces énormes masses.

Mais je dis que ce ne sont pas seulement les rayons du soleil, ou d'une étoile fixe,

Digitized by Google

qui font graviter une planete, ou quelque autre corps que ce soit, & qu'il faut attribuer cet effet aux rayons de toutes les étoiles qui en envoient sur cette planete, ou sur ce corps. Or il y en a une infinité. (On peut voir dans le même extrait que c'est encore un des principes sur lequel je fonde mon systême).

Une preuve sensible de ce que j'avance, c'est qu'il n'y a aucun point de l'un des hémispheres d'une planete, de la terre par exemple, d'où l'œil d'un spectateur ne puisse voir toutes les étoiles de l'hémisphere du Ciel, qui se montre à lui pendant une belle nuit. Or si l'œil apperçoit toutes ces étoiles, il faut que chacune d'elles envoie sur ce point un grand nombre de rayons; c'est-à-dire, qu'il vient sur ce point une infinité de rayons, dont les forces réunies doivent le pousser avec une grande force.

Excluons, si vous voulez, de ces rayons ceux qui frappent la planete de côté, ou qui ne font avec son diametre qu'un angle de peu d'inclinaison: resteront toujours ceux des étoiles de plus des trois quarts d'un des hémispheres du Ciel.

Ramassons à présent toutes ces étoiles éparses, & formons-en par la pensée des globes lumineux, égaux à celui de notre

Digitized by Google

ſoleil. Il eſt évident qu'on en pourroit former un aſſez grand nombre : d'où je conclus que les planetes ſont repouſſées vers le ſoleil par une bien plus grande quantité de rayons qu'il n'en vient du ſoleil même.

Il en eſt de même des rayons qui ſoutiennent les planetes à une certaine diſtance du ſoleil. Ce ne ſont pas ſeulement ceux de cet aſtre ; mais tous ceux des étoiles de la glus grande partie de l'hemiſphére du ciel oppoſé, à l'hémiſphére de la planete qui regarde le ſoleil.

Vous trouverez encore à redire au ſyſtême de M. Bernoulli, en ce que dans ſon hypotheſe la gravité des grands corps ne ſeroit pas le réſultat de la gravité mutuelle de leurs petites parties. Si c'eſt parce que les pelotons ne ſont pas aſſez déliés pour pénétrer dans l'intérieur des corps, & imprimer de la force à leurs moindres parties, cette objection ne porte point ſur mon ſyſtême, dans lequel les corpuſcules de la lumiere ſont de toutes les parties de la matiere les plus ſubtils, & pénetrent les pores des corps les plus compactes.

Les Pelotons gravifiques de M. Bernoulli ſe meuvent plus lentement, ajoutez-vous, que la lumiere, à cauſe que leur mouvement a été ralenti : mais dans le ſyſtême de Newton & dans le mien, rien

Digitized by Google

ne ralentit le mouvement de la lumiere ; elle va de tourbillon en tourbillon porter ses rayons jusqu'aux extrêmités de l'Univers, avec une vîtesse qui surpasse l'imagination.

Comme je n'ai pas besoin dans mon systême des pelotons de M. Bernoulli, je ne crois pas non plus avoir besoin d'y faire le changement que vous m'indiquez, qui seroit d'admettre des corpuscules beaucoup plus subtils que la lumiere, & qui auroient plus de rapidité qu'elle. J'aurois de la répugnance à admettre cette nouvelle espece de fluide, parce qu'il tient de l'hypothese & de la supposition qu'il faut bannir de la physique autant qu'il est possible ; au lieu que l'existence de la lumiere, la subtilité de ses parties, & son mouvement rapide, sont reconnus de tout le monde.

Ce que j'ai dit de la multitude des rayons qui frappent chaque point d'une planete, ou d'un corps qui tombe, me fournit la réponse à l'une des objections les plus spécieuses que l'on puisse faire contre mon systême, & qui n'a point échappé à votre pénétration ; c'est qu'il tend à rendre inégales les pesanteurs d'un même corps le jour & la nuit, quoiqu'on n'apperçoive point une pareille inégalité

Cette objection n'ébranlera personne, si

l'on fait attention que les rayons qui viennent des étoiles frapper le corps qui tombe, sont en bien plus grand nombre que ceux du soleil, comme nous l'avons démontré. Supposons, par exemple, que le nombre des rayons de ces étoiles soit deux cent fois plus grand que celui des rayons du soleil, il s'ensuivroit seulement que les corps qui tombent n'auroient qu'un deux-centieme de force plus pendant le jour, que pendant la nuit; ce qui seroit une difference trop petite pour qu'on s'en apperçût.

N'y a-t-il pas déja certaines différences dans la pesanteur dont on ne s'apperçoit pas? Qui doute, par exemple, que le froid de la nuit ne condense l'air, & ne rende par conséquent plus lentes les oscillations des pendules? On ne s'apperçoit pas pour cela d'aucune différence dans les heures du jour & de la nuit: on pourroit bien de même ne pas s'appercevoir de la différence que cause l'absence du soleil, d'autant plus qu'on ne pourroit s'en appercevoir qu'au moyen des horloges, & que toutes les horloges dans ce cas seroient également retardées.

C'est par la même raison que la différente position des étoiles sur un endroit de la terre, causée par leur révolution en 24

Digitized by Google

heures, ne produiroit aucun changement sensible dans les meilleures pendules.

Je crois avoir démontré que les corps qui tombent, & la lune elle-même, gravitent sur la terre en raison inverse du quarré de leur distance à son centre, & que les autres planetes gravitent sur le soleil en même raison, en disant, que plus les corps qui tombent sont éloignés des astres, & plus leur gravité augmente, à cause que la colonne de lumiere qui les frappe est plus grande.

Faisant consister l'accélération du mouvement des corps qui tombent dans les coups redoublés que portent à ces corps les corpuscules lumineux qui vont incomparablement plus vîte qu'eux, je dis que plus un corps est distant des astres, dont les rayons le poussent vers un centre, & plus grande est sa gravité; qu'au contraire, moins il en est distant, & moins il en reçoit, & moins grande est sa gravité. Donc plus la colonne de lumiere qui pousse un corps est grande, & plus grande est sa gravité: moins elle est grande, & moins grande est sa gravité.

Il est facile de démontrer dans ce systême, que les espaces que parcourent les corps qui tombent, sont comme le quarré des temps ou des vîtesses, ainsi que l'a dé-

Digitized by Google

montré Galilée ; & après avoir démontré que les espaces parcourus sont comme les quarrés des tems, on peut démontrer avec Newton, que la gravité de la lune qui tombe vers la terre, & la gravité des autres planetes qui tombent vers le soleil, est en raison inverse du quarré des distances du centre où elles tendent.

Il n'y a que les grands Philosophes, comme vous, Monsieur, qui peuvent voir d'un seul coup-d'œil toutes les conséquences que l'on peut tirer du principe de la gravité en raison inverse du quarré des distances. Le plus grand nombre est de ceux qui ne les voient point d'abord. C'est pour ceux-là que l'on indique les phénomenes qui découlent géométriquement de cette loi, tels que l'inégalité de pesanteur dans les différentes régions.

Par rapport aux phénomenes où vous dites que la gravité universelle n'a aucune prise, comme est la distance des planetes au soleil, leur excentricité, les inclinaisons mutuelles de leurs orbites, leur mouvement de rotation, l'obliquité de chaque axe de ces mouvemens sur son orbite, &c. en un mot tous ceux que Newton n'explique pas, ou qu'il fait dépendre de l'impression que les planetes ont reçu dès le commencement de la main du Créateur,

Digitized by Google

je crois que s'il n'en dit rien, c'est parce que l'attraction mathématique à laquelle il s'étoit borné, ne pouvoit lui en fournir l'explication; mais que s'il eût assigné une cause physique à la gravité, & qu'il se fût appliqué à en rechercher tous les effets, il eût pu parvenir jusqu'aux phénomenes, qu'il a laissé sans explication.

C'est encore un avantage que l'on trouveroit, à substituer l'impulsion à l'attraction dans le systême de Newton. On le rendroit par-là plus simple & plus complet qu'il n'est. La force de projectile, dont la combinaison avec l'attraction cause le mouvement des planetes, est un second principe de sa philosophie, & même un principe arbitraire, puisqu'il faut supposer cette force différente dans chaque planete; ce qui rend cette philosophie chargée de suppositions. Or on sçait qu'un systême est d'autant plus imparfait, qu'il admet plus de principes, & que le meilleur au contraire est celui qui n'en admet qu'un, & qui en déduit tous les phénomenes.

Il n'est pas impossible, comme on l'a vu, dans l'exposition du nouveau systême, de trouver dans l'impulsion de la lumiere la cause du mouvement même de projectile des planetes, & celle des autres phénomenes, qui ne peuvent s'expliquer par l'at-

Digitized by Google

traction. Si j'en ai pu donner une explication plausible, que seroit-ce, si le grand Newton lui-même se fût appliqué à cette partie de son systême ? ou si quelque Philosophe plus habile que moi, vouloit, sans sortir de ses principes, s'en donner la peine ! Jai l'honneur d'être, &c.

A Dijon, ce 28 Mai 1756.

JURISPRUDENCE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Monsieur, ce petit Mémoire que je vous envoie ne paroîtra utile qu'à la réflexion. Il ne sera d'ailleurs agréable qu'aux Bretons, qui remarqueront du moins mon zele pour le bien public, si l'obscurité dans laquelle je vis, leur donne peu de confiance dans ce que je promets par mon Mémoire. Quoiqu'il en soit, je m'efforcerai de tenir parole ; & si mon exemple trouve des imitateurs, il y a lieu d'espérer que la rédaction que je projette, pourra se trouver complette pour les Etats de 1758.

Vous remarquerez que je n'ai pas voulu expliquer ce que c'est que *le domaine con-*

Digitized by Google

géable, & qu'elles sont les causes & les effets *de la Baillée* qu'en font les Seigneurs à leurs Vassaux tous les neuf ans, pour avoir un droit qu'ils appellent *de Commission*. Deux raisons m'en ont empêché : la premiere, c'est que je hais tout ce qu'on appelle Commentaire. La seconde, c'est que les Curieux pourront s'en instruire, en consultant la table de quelques-uns de nos Auteurs Coutumiers. J'aurois pu en ajouter une troisieme, je veux dire, la crainte de faire un Mémoire trop long ; mais ç'auroit été douter de votre zele pour le bien public, qui, en fait d'ouvrages utiles, n'en considere pas la longueur pour se déterminer à accorder ou à refuser une place dans votre Mercure. C'est pourquoi j'espere que le mien, quelque mal écrit qu'il soit, y sera inséré en faveur de l'importance de la matiere. J'ai l'honneur d'être, &c.

Girard, Avocat.

A Nantes, ce 14 Février, 1756.

MÉMOIRE

Sur la Coutume de Bretagne, contenant un plan facile pour la rédiger sans frais, & la rendre conforme à la Jurisprudence actuelle.

SI le but des Loix Civiles est d'empêcher

les procès, il est du devoir des Jurisconsultes & des Législateurs de rendre ces loix claires, & de les varier à mesure que les mœurs changent pour épargner aux jeunes Avocats cette étude pénible que leur coûte la lecture de tant d'anciens Auteurs, qui interpretent différemment ces loix obscures & mal rédigées.

Quand on dit de les rendre claires, & de les conformer aux mœurs du siecle, l'on ne veut parler que de ces vieilles Loix Municipales, dont le style gothique & la bizarrerie rebutent, non-seulement les Citoyens qui voudroient les apprendre, pour ne pas entreprendre ni soutenir de mauvais procès, mais même les plus laborieux Candidats, dont le devoir est d'étudier sans cesse ces Loix pour pouvoir bien guider les ignorans, & bien défendre les opprimés. Par exemple, notre Coutume de Bretagne, dont la derniere rédaction a deux siecles, ne devient intelligible à force de la relire que pour montrer ou la bizarrerie, ou la rigueur, ou l'injustice de plus de deux cens Articles; & encore ne les remarque-t'on, qu'à l'aide d'une foule de Commentateurs (vingt ou environ) qui très-souvent même ne s'accordent pas sur le véritable sens de ces Articles. Il seroit donc très-avantageux à la société de rajeu-

Digitized by Google

nir nos Loix Municipales, d'en retrancher tous les articles qui ne sont plus en usage, & d'y substituer ceux que les Arrêts auront changé, ou que les Loix générales du Royaume fourniront.

Cette nouvelle rédaction pourra former un corps entier du Droit François, puisque chaque titre de notre Coutume peut fournir à un esprit juste & étendu matiere à rappeller toutes les maximes qui auroient rapport à l'objet du titre : mais il faudroit que ces maximes fussent rédigées en articles avec le plus d'ordre, de précision & de clarté que l'on pourroit.

A l'égard des titres qui contiendroient des maximes particulieres à la Province ; on auroit attention de les distinguer par un caractere italique, pour satisfaire ceux des Bretons qui sont jaloux de leurs usages. Tel sera le titre des Mineurs que l'on se propose d'incorporer dans l'Edit des Tutelles, à chaque article duquel on ajoutera, ou du moins l'on fera remarquer celui de notre Coutume qui y a rapport, pour servir d'exemple à ceux qui voudront bien se charger de quelqu'autre titre pour en faire une loi claire, précise & puisée dans les Loix générales du Royaume.

Voilà déja les premieres lignes du Plan que l'on veut tracer pour réédifier notre

Digitized by Google

Coutume antique. Mais comme cet ouvrage seroit trop long & trop embarrassant pour un seul Avocat, l'on invite tous ceux qui ont à cœur le bien public, de choisir chacun un titre & de l'annoncer dans les Journaux publics, pour que l'on puisse se régler de maniere que chaque titre ait son redacteur. Il seroit même à propos que plusieurs Jurisconsultes joignissent leurs travaux & leurs lumieres pour pouvoir rendre plus parfaite la rédaction du titre qu'ils entreprendroient. Il seroit aussi à souhaiter que quelques Avocats Bas-Bretons fournissent un Mémoire pour prouver qu'il seroit très-utile au bien public de substituer au droit de *congédier les Vassaux*, celui qui est établi dans la Haute-Bretagne où l'on ne connoît point *le Domaine congéable*, qui est si nuisible aux colons de Basse-Bretagne; mais en même-tems il faudroit trouver un moyen facile pour y faire consentir leurs Seigneurs, soit en augmentant leurs rentes foncieres, soit en fixant un certain *droit de Baillée tous les neuf ans*; & quelques considérables que seroient ces augmentations de rentes, les Vassaux s'en trouveront toujours mieux, puisqu'ils pourront lors se regarder tranquilles possesseurs de leurs héritages, & que les frais des instances de congément,

Digitized by Google

& des Procès-verbaux d'Experts, par-là évités, pourront augmenter le prix de leurs terres.

En effet, tel qui eût sacrifié trois cens livres pour les frais d'un pareil congément, y gagneroit encore, payât-il un Domaine deux cens livres plus qu'il ne vaudroit; & il auroit en outre la satisfaction de ne pas entrer dans l'héritage *de son voisin* ou *de son parent*, malgré lui, à la faveur d'une loi rigoureuse qui cause bien des troubles & des inimitiés dans les campagnes, & qui auroit dû cesser avec l'ancien esclavage de la France.

Ces courtes réflexions ne feront impression que sur ceux qui connoissent le Domaine congéable de Basse-Bretagne; mais aussi il n'y a qu'eux qui puissent faire sentir les inconvéniens de ces loix particulieres à cette partie de la Province; & ce n'est qu'à eux qu'on adresse ces réflexions, persuadé qu'ils leur donneront toute l'étendue qu'elles exigent.

La rédaction du premier titre de notre Coutume où l'on a voulu fixer le nombre, le pouvoir, & la compétence des Juges Laïcs & Ecclésiastiques, peut aussi fournir matiere à d'utiles réflexions sur l'abus qui résulte de la multiplicité de ces Jurisdictions subalternes, qui ne conduisent que

Digitized by Google

par plusieurs dégrés au Tribunal souverain ; mais ceux qui se proposeront de faire réunir ces petites Jurisdictions aux Sieges Royaux voisins, ne doivent pas manquer de proposer aussi des moyens faciles pour dédommager les Seigneurs de ces Jurisdictions. Car en faisant le bien du public, il faut faire aussi celui de la Noblesse dont la fortune est aussi nécessaire que le courage au soutien de l'état, & dont la plus grande partie compose cet auguste Parlement, qui se distingue dans le Royaume par la sagesse de ses Arrêts, & par le désintéressement qu'elle marque dans ceux qui pourroient même les regarder, par rapport aux droits Seigneuriaux.

A l'égard des *usemens particuliers*, il conviendroit de les rendre généraux pour tous les biens de ville, comme pour tous ceux de campagne. Pour ceux de villes, il seroit utile d'en faire un titre particulier, & d'y ajouter ce que les Arrêts modernes peuvent indiquer de nouveau. Quant à ceux de campagne, l'on veut dire ceux de *Cornouaille*, de *Rohan*, & de *Brouerée*, on les supprimeroit entiérement, pour ne s'arrêter qu'à l'usage général de la Province & du Royaume, qui seroit réparti suivant la matiere, sur chacun des titres de la Coutume.

Digitized by Google

L'on voit que chacun de ces objets est bien suffisant pour occuper non seulement un Avocat de chaque ville, mais même les plus habiles Jurisconsultes de Rennes, qui auroient à présent de la peine à justifier la bizarre différence de tous ces usemens particuliers, qui ne servent qu'à jetter de la confusion parmi des Loix qui devroient être générales dans tous les Evêchés de la Province.

Ceux qui feront des Mémoires sur ces trois parties de notre Coutume, doivent avoir attention de les séparer du titre qu'ils rédigeront par articles (tirés de la Jurisprudence actuelle,) parce que ce ne sont pas des Commentaires que l'on demande, mais un Code complet de Loix claires, précises & faciles à retenir, pour être approuvé par Sa Majesté, & par les Etats, quand il sera parfait.

L'on doit entrevoir dès-à-présent que l'ouvrage que l'on projette, est tout-à-fait différent de celui de M. Du Parc-Poulain, lequel cependant ne laissera pas que d'être très-utile, à ceux qui entreprendront de rédiger chaque titre de notre Coutume sur celles de nos Loix, qui seront en vigueur, & sur le droit général de la France : mais on le répete, on les exhorte à ne se charger que d'un titre, pour pouvoir

Digitized by Google

donner tous les soins nécessaires à sa perfection. Car telles sont les bornes de notre esprit, qu'il ne peut suffire au travail d'un trop grand ouvrage. C'est pourquoi, le Rédacteur de ce Mémoire n'a choisi pour son lot que le titre des Mineurs, qui d'ailleurs se trouve facilité par l'Edit des Tutelles, & par conséquent plus à la portée d'un jeune Avocat comme lui.

L'on pressent sans doute que chaque titre aura ses articles séparés, à l'exemple de nos Ordonnances modernes, & à la différence de notre Coutume dont les Articles se suivent sans être coupés par les titres multipliés qui la composent.

Cette séparation nécessaire dans le cas présent, peut paroître une nouvelle raison & un nouveau moyen pour appliquer à chaque titre & à chaque article, ce que la matiere de l'un, & les liaisons de l'autre exigeront absolument; & c'est dans cet ordre bien observé que consistera un des principaux avantages de la rédaction projettée.

Ceux qui auront travaillé à quelque titre, & qui croiront leur ouvrage achevé, pourront l'envoyer à l'Auteur du *Mercure* (1), qui ne manquera sans doute pas

(1) Quelque envie que nous ayons de nous

de l'y insérer, ainsi que les critiques qu'on en pourra faire, quand elles seront courtes & polies. Et telles seront sans doute celles des trois Avocats de Nantes, qui se distinguent par leur amour pour le travail, par leur zele pour l'honneur de la profession, par leur union intime, par la conformité de leur caractere, par leur désintéressement dans les affaires, par leur affabilité dans les conversations, enfin par tout ce qui fait le parfait Avocat, soit du côté de la science & des talens, soit du côté des qualités & des mœurs.

prêter à tous les genres, nous ne sçaurions prendre d'engagement à cet égard : la précision où nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permet d'accorder qu'un champ très-étroit à ces sortes de discussions. Ce n'est qu'à titre de précis que nous pouvons les insérer dans notre Recueil.

EXTRAIT

Des Mémoires qui ont été lus à la Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, le Jeudi 29 Avril 1756.

M. Pipelet, dans un Mémoire sur la ligature de l'épiploon (c'est le nom de la membrane graisseuse qui recouvre les in-

Digitized by Google

restins), s'est proposé l'examen des bons & des mauvais effets attribués à ce moyen. Lorsque l'épiploon est exposé à l'air dans une plaie du bas-ventre, ou étranglé dans une descente, il devient froid, livide & tombe en mortification. Dans cet état, il ne seroit pas convenable qu'on en fît la réduction, sans avoir retranché toute la portion altérée & corrompue. Ce premier précepte amene naturellement celui de faire la ligature de l'épiploon, dont les vaisseaux sanguins en grand nombre pourroient, sans cette précaution, donner beaucoup de sang & faire périr les malades. Tous les Auteurs, depuis Galien jusqu'à nos jours, ont recommandé cette ligature : il est certain qu'elle a été faite plusieurs fois sans inconvénient ; il y aussi plusieurs observations sur ses mauvais effets. Sera-ce donc sur l'événement qu'on établira la nécessité de lier l'épiploon, ou la proscription de cette ligature ? M. Pipelet observe judicieusement que l'événement peut être déterminé par tant de causes auxquelles la ligature pratiquée ou omise n'auroit aucune part ; qu'on ne peut rien décider, c'est-à-dire, qu'on ne peut établir aucun dogme sur un point aussi important, d'après la simple allégation des réussites ou des mauvais succès. L'Auteur a apprécié

avec beaucoup de discernement les différens faits de pratique dont il a fait usage, & il montre partout une grande sagacité dans les conséquences qu'il en tire. L'état de la portion de l'épiploon sur laquelle la ligature a porté, & qui étoit sain ou flétri, froid ou enflammé, en grande ou en petite quantité; la proximité ou l'éloignement des parties auxquelles l'épiploon a des attaches; l'examen de la cause des différens désordres qui se sont étendus jusqu'à ces parties par la communication des vaisseaux & la continuité des membranes; toutes ces circonstances essentielles servent à juger des faits & de la doctrine établie sur la ligature de l'épiploon.

Le cas qui paroît présenter le moins de difficulté, c'est quand l'épiploon sort par une plaie étroite dans laquelle il est étranglé, ou simplement gêné, de façon qu'on ne pourroit en faire la réduction qu'en agrandissant la plaie par une incision. La Chirurgie moderne prescrit en général d'éviter cette incision. On doit laisser l'épiploon dans la plaie, si aucune raison particuliere n'exige qu'il soit réduit. Quelques Auteurs prétendent qu'il ne faut pas en faire la ligature, & qu'il seroit beaucoup mieux de le couper au niveau de la peau, après avoir examiné s'il ne renfermeroit

Digitized by Google

pas quelque circonvolution d'intestin. Si la portion étoit saine, il ne faudroit pas la couper, parce qu'elle pourroit rentrer dans le ventre par les mouvemens du blessé, & dans ce cas, les vaisseaux récemment coupés fourniroient du sang dans la capacité ; ce qui pourroit être très-dangereux. M. Pipelet estime qu'il n'y auroit aucun inconvénient à couper la portion d'épiploon qui seroit flétrie : mais dans ce cas là même, il ne voit pas pourquoi on rejetteroit la ligature faite extérieurement, au niveau de la peau, sur une partie privée de chaleur & de mouvement. Elle ne peut avoir aucun inconvénient; & elle abrégera la cure, en procurant plus promptement la chûte d'une membrane inutile.

Il semble que les hoquets & les vomissemens qui surviendroient dans le cas que nous venons d'exposer, obligeroient nécessairement à débrider la plaie pour faire la réduction de l'épiploon ; parce qu'il est naturel de regarder le tiraillement de l'estomac, par l'épiploon étranglé dans la plaie, comme la cause de ces accidens. M. Louis, le pere, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, à Metz, a communiqué une observation à l'Académie, avec des remarques judicieuses sur un fait de cette nature dont M. Pipelet fait usage, & qui

Digitized by Google

prouve que les nausées & le vomissement sont des accidens des plaies du bas-ventre, sans issue de l'épiploon. C'est en faisant essayer aux blessés des positions différentes, qu'on connoîtra si le tiraillement a lieu ; & lorsque la situation qui doit le manifester, ne produit aucune sensation douloureuse, de la plaie à l'estomac, on peut juger que l'agacement de cet organe est sympathique ; que les saignées, le régîme & les calmans feront finir les accidens ; & l'on épargnera aux blessés une opération douloureuse, absolument inutile, qui les exposeroit pour la suite à la hernie ventrale.

Le précepte reçu sur la ligature de l'épiploon, est de le tirer jusqu'à ce qu'on découvre la partie saine. M. Pipelet remarque les dangers de tirer une membrane aussi délicate, qu'on ne peut manier avec trop de ménagement. Tous les Anatomistes sçavent avec quelle dextérité il faut la toucher, si l'on veut réussir à la souffler dans les démonstrations anatomiques. Sur le vivant, on risque de meurtrir ses vaisseaux, & d'y attirer l'inflammation qui sera bientôt suivie de suppuration & de gangrêne. S'il y a du risque à tirer l'épiploon, la ligature ne pourra donc jamais être pratiquée, sans de grands inconvéniens, qu'un peu au dessus de la partie qu'on

Digitized by Google

qu'on découvre à l'extérieur. Mais si cette partie, qui doit être étranglée par la ligature, est enflammée, quels accidens n'en doit-il pas résulter ! l'inflammation fera des progrès, & le malade périra infailliblement : on en sent assez les raisons ; elles sont exposées dans les principes de chirurgie sur les inflammations en général. Il y auroit bien moins de danger, si la ligature étoit pratiquée sur une portion de l'épiploon, qui ne seroit pas susceptible d'être ranimée par la chaleur des entrailles : ce n'est peut-être que dans ce cas-là qu'elle a réussi sans le moindre inconvénient. M. Pipelet ne veut point charger inutilement sa Dissertation des faits qu'il a observés dans les Hôpitaux sur les mauvais effets de la ligature, & qui sont à la connoissance de tous ceux qui ont voulu y donner attention : il se contente de rapporter une observation qui lui est particuliere. Il y parle d'un homme à qui il fit la ligature de l'épiploon dans l'opération d'une hernie épiplocele. Le hoquet & le vomissemissement qui avoient précédé, subsisterent après l'opération, & le malade mourut en 36 heures. L'omission de la ligature n'auroit probablement pas empêché ce triste événement ; mais il est certain qu'elle ne pouvoit pas contribuer à la cessation

Digitized by Google

des accidens. L'ouverture du cadavre fit voir l'épiploon gangréné ; l'estomac & les intestins étoient dans l'état d'inflammation qui annonce une disposition gangréneuse.

Une observation semblable, quant à l'événement, mais qui renferme une circonstance remarquable sur le mauvais effet de la ligature de l'épiploon, confirme le sentiment de M. Pipelet. Cette observation dont M. Pouteau, le fils, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, est l'Auteur, porte qu'il fit l'opération de la hernie à un homme pour l'étranglement de l'intestin. Après la réduction, il auroit fort désiré faire celle de l'épiploon ; mais son volume dans la hernie étoit si considérable, qu'il auroit fallu faire une trop grande incision à l'anneau pour le replacer dans le ventre. M. Pouteau fit la ligature : le malade fut soulagé d'abord des accidens que causoit l'étranglement de l'intestin : le vomissement cessa, & il y eut des évacuations par les selles. Peu de temps après le malade se plaignit d'une douleur dans tout le ventre : il fut saigné cinq fois : on fit des fomentations émollientes, & il mourut 36 heures après l'opération, de la gangréne de l'épiploon, comme l'ouverture du cadavre l'a démontré. Voilà un effet bien marqué du mauvais succès de la ligature de l'épiploon.

Digitized by Google

Pour ne rien laisser à désirer sur les conséquences qui résultent de pareilles observations, M. Pipelet a fait avec M. Louis des expériences sur des animaux vivans : elles ont confirmé ce que les faits de pratique ne montrent, on peut le dire, qu'imparfaitement, faute de pouvoir être assez multipliés, & de présenter des dispositions assez variées. Le résultat de ces expériences, dont M. Pipelet expose un détail intéressant, est que ces animaux conservés jusqu'à la guérison parfaite, ont été ensuite ouverts. On a trouvé constamment tous les épiploons qui n'avoient pas été liés, dans l'état naturel ; à l'exception d'une adhérence au péritoine dans l'endroit de la plaie ; mais adhérence simple, sans dureté, ni aucune autre disposition contre nature. Quelque précaution qu'on ait prise dans la réduction de l'épiploon après la ligature, l'adhérence à la partie intérieure de la plaie s'est trouvée la même ; mais dans tous les cas, sans exception, l'épiploon formoit au dessus de l'endroit que la ligature avoit serré, un corps calleux, sans inflammation, du volume d'un petit œuf, dans les animaux auxquels la ligature avoit embrassé une assez grande portion d'épiploon, moindre dans d'autres, à proportion de la quantité qui avoit été

Digitized by Google

liée. Le tubercule qui paroissoit simplement squirreux & formé par l'induration de l'humeur adipeuse, contenoit dans son centre un abcès bien caractérisé, rempli d'un pus épais & d'un blanc verdâtre. On ne peut point dire que ce soit là l'effet d'une disposition particuliere en quelques animaux; car on ne l'a vu qu'à la suite de la ligature, & constamment sur tous ceux qui l'avoient soufferte. Ces accidens consécutifs de la ligature ne se seroient manifestés que tardivement, & lorsqu'on auroit été dans la plus parfaite sécurité sur l'événement de l'opération.

Si l'on objecte contre ces expériences des observations qui attestent la parfaite guérison, après la ligature de l'épiploon, ne pourroit-on pas dire que dans ces cas la partie qu'on a liée s'est trouvée dans une disposition favorable? M. Pipelet remarque que, sans être froide ni livide, les sucs graisseux peuvent déja y avoir été figés, de façon que la ligature faite sur une partie saine en apparence, n'aura réellement porté que sur une partie où la circulation des sucs étoit déja suspendue; & les malades ont dû leur salut à cette conjoncture: du moins il ne paroît pas que les faits qu'on rapporte sur les bons & les mauvais effets de la ligature de l'épiploon puissent

Digitized by Google

être conciliés, qu'en établissant, avec M. Pipelet, cette disposition en faveur du succès de la ligature; succès, comme il le dit, qui n'est pas d'ailleurs constaté par un assez grand nombre d'observations, tandis que tout ce qui peut porter quelque conviction, concourt à en établir les mauvais effets.

Les bornes d'un extrait ne permettent point de faire mention des observations communiquées par différens Chirurgiens, & que M. Pipelet a insérées dans son Mémoire. Il y en a qui établissent le dérangement de l'estomac par les adhérences que l'épiploon contracte dans l'anneau, à la suite des opérations de hernies. M. Pipelet en tire une conséquence bien utile sur la nécessité de la plus exacte réduction de cette membrane, à laquelle on ne fait quelquefois pas assez d'attention. Enfin l'Auteur examine un cas qui ne mérite pas d'être passé sous silence : Si l'humidité, la chaleur de l'épiploon, & la couleur vive du sang qui paroît à travers les vaisseaux, faisoient connoître que les humeurs vivifiantes circulent dans sa substance au dessus d'une adhérence, & dans l'endroit où il faudroit couper, il y auroit certainement de l'imprudence à faire cette section sans ligature, si l'on réduisoit l'épiploon sur le champ :

Digitized by Google

mais on a la ressource de pouvoir retenir un jour ou deux cette portion dans l'anneau, & d'arrêter l'hémorrhagie de ses petits vaisseaux, en les touchant avec de l'esprit de térébenthine. On feroit ensuite la réduction sans aucun risque.

M. Pibrac lut ensuite un Mémoire sur l'abus des sutures dans la réunion des plaies. On convient en général que les sutures sont des moyens violens, auxquels on ne doit avoir recours que dans les cas où il ne seroit pas possible de maintenir les levres de la plaie rapprochées par la situation & à l'aide d'un bandage méthodique. M. Pibrac croit que ces circonstances sont extrêmement rares; l'objet de son Mémoire est de prouver qu'on peut restraindre l'usage des sutures, en étendant le principe général au plus grand nombre des cas qui peuvent se présenter; & cet objet est bien rempli. On voit avec plaisir la chirurgie se perfectionner par une sage réforme des moyens douloureux, & les opérations nécessaires & indispensables devenir plus douces & moins dangereuses par l'habileté des grands Maîtres qui les pratiquent.

M. Pibrac rapporte des observations sur l'efficacité du bandage dans plusieurs occasions, où l'on auroit pu faire la suture sans déroger aux regles ordinaires. Le

Digitized by Google

détail dans lequel il entre sur les inconvéniens qui peuvent résulter de cette opération, & l'examen des ressources de la nature & de l'art, lorsque les sutures qu'on avoit cru nécessaires, ont manqué leur effet, sont autant de moyens que l'expérience fournit à l'Auteur, pour établir qu'il n'y a presque point de cas où l'on ne puisse, & parconséquent où l'on ne doive se dispenser de faire des sutures.

Cet Ouvrage n'est point une dissertation de simple raisonnement, où l'on auroit pu se contenter de faire une bonne théorie, & d'établir des principes que la spéculation auroit admis, & que chacun auroit ensuite vérifiés dans sa pratique. M. Pibrac n'avance rien que d'après des faits particuliers & assez multipliés : c'est l'expérience même qui parle. Il parcourt les différentes parties du corps dans l'exposition des blessures qu'elles peuvent essuyer ; & l'on trouve presque partout que le sentiment de l'Auteur est fortifié par les faits qu'il emprunte de ceux qui ont fait le plus de cas du moyen qu'il cherche à proscrire.

Sur les plaies du bas-ventre, il rapporte deux observations intéressantes de guérison obtenue par un appareil & un bandage méthodique. Mais y a-t'il jamais des divi-

Digitized by Google

ſions qui paroiſſent plus exiger la ſuture ; que l'inciſion par laquelle on pénetre dans la cavité du bas-ventre pour l'opération Céſarienne ? Qu'on ouvre les Auteurs, on lit que la ſuture a été pratiquée ; que les points ont manqué ; qu'on a été obligé de ſe contenter du bandage, & les malades ſont guéris. Voilà des faits poſitifs dont M. Pibrac étaie le récit des cures qu'il a faites, & qui lui donnent un très-grand poids.

La réunion de la plaie qui réſulte de l'opération du bec de lievre ou de l'extirpation d'un cancer aux levres, a toujours paru exiger la ſuture. Il y en a même une eſpece particuliere pour ce cas ; on la nomme ſuture entortillée : elle contient plus fortement qu'une ſuture ſimple ; & c'eſt, ſuivant l'Auteur, ce qui la rend plus nuiſible. Parce qu'il y a déperdition de ſubſtance, on croit qu'il faut une ſuture qui réſiſte davantage : mais plus la ſuture réſiſtera, plus il y a à craindre les efforts des levres de la plaie ſur elle : c'eſt ce qu'à très-bien remarqué un Auteur moderne dans une obſervation ſur un bec de lievre très-compliqué. Le ſuccès de l'opération dépend de l'appareil qui empêche les points de déchirer les parties qu'ils embraſſent. De cette réflexion, il n'y a qu'un pas à faire

Digitized by Google

pour appercevoir la néceſſité de proſcrire abſolument la ſuture dans le plus grand nombre des cas. M. Pibrac rapporte ſur le bec de lievre deux obſervations, l'une de M. de la Faye, & l'autre de M. Queſnay, qui par des languettes d'emplâtre agglutinatif, ont réuni très heureuſement les parties déchirées par l'effort des levres ſur les ſutures. Le ſuccès de cette méthode amene une conſéquence bien ſimple, & qu'on pourroit dire ſans replique. Le bon effet du bandage appliqué après le déchirement de la levre, auroit été produit avec bien plus de facilité, ſi l'on y avoit eu recours d'abord. Les malades n'auroient ſouffert ni la douleur de l'opération, ni celle du déchirement; ils n'auroient pas été expoſés aux accidens qui auroient pu en réſulter, ni aux riſques d'une difformité permanente & incurable, dont il n'y a que trop d'exemples. Le bandage, ajoute M. Pibrac, eſt un moyen plus doux que la ſuture; & puiſqu'il peut en réparer efficacement les déſordres, quelle raiſon auroit-on de ne le regarder que comme une reſſource dans ce cas? pourquoi n'en pas faire le moyen capital & primitif de la réunion des plaies des levres, même avec déperdition de ſubſtance? L'Auteur rapporte deux ou trois obſervations ſur les avantages de cette méthode.

Digitized by Google

Il y a apparence que les ſutures ont prévalu dans preſque tout les cas, ſur les autres moyens de réunion, parce qu'il a toujours été plus facile d'en faire uſage que d'appliquer ſon eſprit dans des circonſtances difficiles, à imaginer un bandage qui remplît par un procédé nouveau toutes les intentions de l'art en favoriſant celles de la nature. Mais on doutera dorénavant moins que jamais de la poſſibilité de réunir des plaies qu'on n'auroit pas cru pouvoir l'être par le moyen des bandages, l'orſqu'on verra dans la ſuite des Mémoires de l'Académie, l'inſtrument ingénieux que M. Pibrac a imaginé pour la réunion des plaies de la langue coupée par les dents. Cette machine eſt liée à une obſervation des plus curieuſes : nous n'en dirons rien de plus, parce qu'il faudroit le ſecours d'une figure, toujours plus frappante qu'une deſcription qui ne donneroit aucune idée à ceux qui n'auroient pas vu la choſe.

Dans les plaies tranſverſales de la gorge, on ſçait que la ſeule ſituation de la partie ſuffit avec le bandage pour obtenir la réunion. Le premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie contient ſur ce cas trois obſervations que M. Pibrac prend pour le ſujet de ſes re-

Digitized by Google

marques. Il ne blâme point les auteurs de la conduite qu'ils ont tenue, puisqu'ils y étoient autorisés par l'usage & par les préceptes adoptés par les grands Maîtres. Mais il n'est pas moins certain qu'ils ont pratiqué la suture aussi inutilement qu'elle a été recommandée : c'est ce que l'on prouve par leur propre exposé.

Sur les plaies des tendons, M. Pibrac paie au célebre M. Petit un juste tribut d'éloges sur l'invention du bandage pour la réunion du tendon d'Achille, & fait connoître que la situation de la partie, aidée d'un bandage convenable, est le seul moyen qui puisse réussir pour réunir les tendons en général. Il y a déja long-temps que la suture étoit proscrite de la pratique dans des cas de cette nature.

Enfin on rapporte dans ce Mémoire, rempli de solides instructions sur tous les cas, les inconvéniens qu'on a vus dans différentes occasions de la part des sutures ; & il y a tout lieu d'espérer, qu'après la lecture de cet Ouvrage, les jeunes Chirurgiens, s'ils pratiquent jamais la suture, auront du moins l'attention d'examiner s'il n'y auroit pas moyen de réussir par des voies plus douces & plus conformes aux vues de la nature, pour laquelle la suture est un moyen violent : peut-être dira-t-on un

Digitized by Google

jour avec Paracelse que la suture est étrangere à l'art.

M. Belloq a fait part à la Compagnie des moyens qu'il a employés avec succès pour arrêter des hémorragies particulieres, contre lesquelles les secours connus avoient été administrés inutilement. L'hémorragie qui survient après l'extraction des dents, est l'objet de ses premieres observations. Il expose les suites funestes que cet accident á eu, probablement par l'impéritie de ceux qui s'étoient chargés d'y remédier. Pour peu qu'on soit instruit, on sçait que l'espece d'hémorragie dont il s'agit, cede ordinairement & avec facilité à une compression méthodique. Il peut néanmoins se présenter des circonstances très-embarrassantes. M. Belloq a vu un cas où ce moyen, appliqué avec toute l'attention possible, ne fut d'aucune ressource, parce qu'une portion des parois de l'alveole incrustée de matiere tartareuse, mettoit le vaisseau à l'abri de la compression, en soutenant la charpie qu'on mettoit dans l'alveole, & empêchant qu'on ne pût la remplir exactement. On avoit déja beaucoup perdu de temps en tentatives infructueuses, lorsque M. Belloq fut appellé. Dans le danger pressant où étoit le malade, il falloit un secours très-prompt. M.

Digitized by Google

Belloq l'imagina sur le champ. Il ramollit un morceau de cire entre ses doigts, il en remplit l'alveole, & mastiqua, pour ainsi dire, tout le vuide. Ce moyen réussit parfaitement : l'Auteur en a éprouvé une autre fois le bon effet dans une occasion semblable.

Il parle ensuite de l'hémorragie après l'opération de la paracenthese, ou ponction, qu'on fait au bas-ventre des hydropiques pour l'évacuation des eaux qui y sont contenues. Cette hémorragie est extraordinairement rare. Les moyens de l'arrêter sont d'autant plus recommandables, que faute d'être prévenus sur la possibilité de cet accident, plusieurs Chirurgiens qui n'auroient pas le génie de l'invention dans une pareille circonstance, auroient la douleur amere de voir périr sous leurs yeux un malade, à l'occasion d'une opération qui devoit lui être salutaire. M. Belloq ayant tiré les eaux d'un hydropique, retira la canule du trois quarts, & vit qu'il sortoit du sang de la plaie. Il appliqua un appareil qui fut bientôt imbibé de sang. Il en appliqua un second avec plus de soin & de précaution ; le sang le pénétra de même. M. Belloq pensa alors qu'une compression plus exacte par laquelle il auroit supprimé l'hémorragie extérieure-

Digitized by Google

ment, détermineroit le cours du ſang vers l'intérieur ; ce qui ſeroit tout auſſi funeſte au malade : ainſi en ſuivant les principes qui doivent conduire pour arrêter efficacement une hémorragie, M. Belloq jugea qu'il falloit une compreſſion qui agît immédiatement ſur l'ouverture du vaiſſeau. Le bon effet qu'il avoit éprouvé de l'uſage de la cire dans l'hémorragie des alveoles, lui ſuggéra de faire un petit cylindre de cire, gros comme la canule du trois quarts, & de l'inſinuer dans la plaie. Le ſuccès répondit à ſes vues ; M. Belloq ne diſſimule pas l'inconvénient qu'il a apperçu en voulant retirer cette cire : elle ſe rompit, & ce qui étoit reſté dans la plaie ne ſortit qu'au bout de quelques jours après une légere ſuppuration que ce corps étranger occaſionna. L'on n'éprouvera plus cette difficulté, ſi les Chirurgiens, attentifs à profiter de cet exemple, ſuivent le conſeil de M. Belloq, c'eſt d'être munis d'une bougie propre à être miſe à la place de la canule, en cas de beſoin. La meche, qui ſert de baſe & de ſoutien à la cire, ne permettra pas que la bougie ſe rompe. M. Belloq s'eſt ſervi de ce moyen pour ſuſpendre l'écoulement des eaux après l'opération de la paracentheſe. L'art eſt véritablement enrichi par ces inventions qui, toutes ſimples

Digitized by Google

qu'elles paroissent, sont fort ingénieuses, & d'une utilité admirable.

M. Recolin a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire très-intéressant sur le choix des saignées, & le danger de la métastase sur le poumon dans les maux de gorge inflammatoires. Personne ne doute de la nécessité absolue des saignées dans cette affection, que les Auteurs les plus célebres ont mise au nombre des maladies chirurgicales. Les observations particulieres de M. Recolin lui ont démontré qu'il y a des circonstances où la saignée du pied, qui a prévalu dans la pratique vulgaire, par l'opinion qu'elle dégage puissamment les parties supérieures, occasionnoit des métastases funestes, en attirant l'humeur sur la poitrine. Il en rapporte des faits bien circonstanciés. Cet accident est très-fréquent. Tous les Praticiens l'ont observé. L'Auteur s'appuie du témoignage d'Hippocrate, du sçavant Duret, & de l'illustre Van Swieten, & il demande si la saignée du pied ne pourroit pas être une cause occasionnelle de cette fâcheuse terminaison. Cette saignée a une grande vertu pour débarrasser les parties supérieures; c'est par cet effet même qu'elle attire la matiere morbifique sur les parties internes. M. Bertrandi a prouvé dans un Mémoire sur les abscès du foie à la suite des plaies

Digitized by Google

de tête, que la saignée du pied favorisoit l'engorgement du foie dans ces cas, parce que la force de la colonne supérieure du sang en étoit augmentée, & qu'elle diminuoit la résistance de la colonne inférieure qui revient au cœur. Cette théorie fondée sur l'expérience, est applicable aux maux de gorge inflammatoires. La disposition vicieuse de la circulation du sang, est la même dans les esquinancies violentes, que dans les affections comateuses les plus fortes; tous les vaisseaux de la tête sont également engorgés, & l'engorgement consécutif du foie est aussi un accident de l'esquinancie. Hippocrate dit expressément dans ses pronostics, que la douleur de l'hypocondre à la suite des esquinancies, est une cause de mort inopinée, quoique les malades paroissent hors de danger; & M. Van Swieten, dans le Commentaire sur l'aphorisme 807 de Boerhaave, reconnoît l'engorgement du foie, comme un effet de l'embarras des parties supérieures dans l'esquinancie. Les faits que M. Recolin expose, montrent que l'embarras du poumon a suivi immédiatement la saignée du pied & le dégagement de la gorge: elle doit donc être extrêmement suspecte par cette seule observation bien constatée par des événemens multipliés. Suivant les principes posés, la métas-

tase devroit se faire sur le foie : mais l'Auteur du Mémoire, remarque que les causes reconnues capables d'attirer l'engorgement du foie, produiront plus fréquemment celui du poumon ; puisque dès le commencement de la maladie, la difficulté de respirer gêne la circulation du sang dans ce viscere ; & si la moindre résistance de la colonne inférieure du sang dans la veine cave ascendante, est un effet méchanique de la saignée du pied, d'où il peut résulter un dégorgement des vaisseaux qui sont le siege de l'inflammation dans la gorge, le sang qu'ils contenoient passera rapidement dans l'oreillette droite, d'où il sera porté dans le poumon. Or comme ce viscere souffroit déja de l'embarras de ses vaisseaux à l'occasion de la difficulté de respirer, celui qui y arrivera de surcroît par une révulsion que la saignée du pied détermine, doit produire une surcharge dont l'expérience n'a montré que trop souvent les effets funestes.

M. Recolin expose la conduite des Anciens sur le choix des saignées dans ces sortes de cas. Elle n'est point à l'avantage de la saignée du pied, qu'ils n'admettoient que dans le cas de la suppression des menstrues aux femmes, ou du flux hémorroïdal aux hommes qui y étoient sujets. Cette partie du Mémoire est très-sçavante &

Digitized by Google

pleine d'érudition. On y admire les Anciens dont la doctrine est bien respectable à beaucoup d'égards. Rien de si beau que ce que M. Recolin rapporte d'après Alexandre de Tralles, célebre Chirurgien qui vivoit dans le sixieme siecle, sur la cure de l'esquinancie. Suivant le témoignage de M. Freind, à peine y pourrions-nous ajouter quelque chose après les découvertes & les progrès qu'on a faits en Médecine.

Le mauvais effet des gargarismes répercussifs est encore un point bien touché dans le Mémoire de M. Recolin. Il joint son expérience aux observations des plus grands Maîtres, & il remarque que les Anciens qui recommandoient en général les topiques repercussifs dans le commencement de toutes les inflammations, ont posé pour exception, les cas où la métastase étoit à craindre. Pourquoi ne pas faire l'application d'un principe si lumineux & si sûr, aux esquinancies inflammatoires ? Les remedes froids dont on use impunément dans les inflammations legeres, font presque toujours refluer l'humeur sur le poumon, lorsque la fluxion a saisi vivement. M. Recolin finit son Mémoire par de bonnes observations sur les esquinancies qui se terminent par suppuration, & donne des regles pour faire avec méthode l'ouverture de ces abcès.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

SUITE des Mémoires d'une société de Gens de Lettres, publiés en l'année 2355.

LE sixieme Mémoire est de M. *Pindsfault*, & traite de la Peinture ancienne. Les recherches de cet Auteur ont pour but de découvrir les vêtemens & les usages des anciens François, par le moyen des portraits, qui se retrouvent dans les cabinets des curieux. La plûpart de ces portraits paroissent, à en juger par les noms, avoir été faits dans l'ancienne ville de Paris. Il s'en rencontre cependant quelques-uns qu'on croit peints dans l'Isle de la Grande-Bretagne : mais ceux qu'on attribue (1) aux habitans de cette Isle ne sont pas les plus estimés.

(1) Quelques Auteurs ont avancé qu'autrefois

Digitized by Google

M. *Findfault* passe rapidement sur le petit nombre de ceux que nous avons de la fin du seizieme siecle & du commencement du suivant. Il n'y trouve rien à noter que quelques modes assez ridicules, comme des rabats à tous les hommes, & aux femmes une piramide de linge à petits plis sur la tête. Ces usages ne lui paroissent dignes de la curiosité d'un sçavant tel que lui, qu'en ce qu'il est difficile de deviner par quelle industrie on pouvoit soutenir en l'air une chose aussi mobile que le linge.

Il donne là-dessus plusieurs conjectures assez satisfaisantes qu'il faut lire dans l'original. Ce qu'il y trouve de singulier, c'est que quelques années auparavant cette abondance de linge étoit placée autour du col dont elle cachoit toute la beauté. On ne sçait pourquoi, ni dans quelle année on la fit passer du col au front où elle étoit encore plus ridicule.

Ses recherches deviennent plus intéressantes lorsqu'il les applique aux usages de la fin du dix-septieme siecle & d'une partie

cette Isle s'étoit soustraite pour un temps à l'obéissance qu'elle devoit à nos Rois, & s'étoit érigée en Royaume sous le nom d'Angleterre. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis plusieurs siecles elle est une des Provinces de la France, & qu'on n'apporte aucune preuve bien solide qu'elle en ait jamais été séparée.

Digitized by Google

du ſuivant. Il obſerve premiérement, qu'on voit dans tous les portraits de ces temps des cheveux blancs aux perſonnes de tout âge & de tout ſexe, & que cette ſingularité ne ſe trouve que dans ceux du dix-huitieme ſiecle. Quel a pu être le but d'un pareil uſage ? & quelle raiſon peut avoir engagé les perſonnes les plus jeunes & les plus aimables à porter les marques caractériſtiques de la vielleſſe & à s'en croire parées ! Comment penſer que les blondes ayent pu ſe réſoudre à ſe priver de la beauté naturelle de leur chevelure, & les brunes de l'éclat dont ce contraſte ſenſible fait briller leur teint.

En ſecond lieu, il remarque qu'on voit dans preſque tous les portraits de femmes, les viſages d'un coloris rouge foncé qui ne tient en rien de la couleur naturelle. Dans qu'elle vue les Dames ſe ſeroient-elles peintes ainſi ? Il n'y a aucune apparence à ſuppoſer que c'ait été dans le deſſein de plaire : rien n'y pourroit être plus contraire qu'une couleur outrée qui détruiroit toute la fraîcheur de leur teint ; & certainement on peut s'en rapporter au beau ſexe pour n'accepter aucunes modes que celles qui relevent leurs agrémens. De plus, quand il ſeroit aſſuré que les Dames auroient été forcées de s'aſſujettir à un

Digitized by Google

usage qui les auroit défigurées par des raisons qui nous sont maintenant inconnues, seroit-il concevable que les Peintres d'un mérite distingué s'y fussent assujettis ? & ne doit-on pas penser que les habiles gens ont toujours eu assez de fermeté pour ne point gâter leurs tableaux par une complaisance aussi ennemie de l'art ? Il est cependant certain que ces portraits ont ce ridicule, d'où M. *Findsault* conclut que ceux qui nous restent de ces temps ne sont pas des Artistes du premier ordre d'alors, qui auroient assez chéri leur gloire pour résister au torrent. Si cela est, quelle opinion ne doit-on pas avoir de l'excellence des Peintres anciens ? puisqu'avec ce défaut il s'en trouve qui sont, à tout autre égard, d'une si grande beauté, & qui cependant dans cette supposition, ne seroient pas des meilleurs Peintres.

Quelques Auteurs ont avancé diverses conjectures sur ce sujet que notre Auteur rejette. Il aime mieux renoncer à en donner aucune explication décidée. Ce sont de ces obscurités de l'antiquité difficiles à pénétrer, sur lesquelles il invite tous les Sçavans à communiquer leurs réflexions, & qui sont bien dignes de les occuper sérieusement.

Laissant cette matiere, il passe à d'autres

Digitized by Google

recherches sur les habillemens. Il remarque, à la gloire de la nation, que tous ces portraits annoncent l'opulence; que le velours de toute couleur y est prodigué aussi bien que les broderies d'or & d'argent: il observe aussi combien les Sciences & les Arts étoient déja florissans dans ce tems-là, & le prouve par la richesse des Sçavans & des Artistes. En effet, si l'on regarde plusieurs portraits des hommes célebres, soit dans les Sciences, soit dans les Arts, peints par ce Rigaud si fameux dans l'antiquité, il n'en est aucun qui ne soit vêtu magnifiquement & environné d'une piece de velours très-ample, qu'ils portoient sur les bras & autour des épaules; mode très-favorable à la Peinture. Leurs appartemens sont toujours ornés de colonnes de marbre avec des bases de bronze doré: quelques-unes de ces colonnes sont entourées de rideaux très-amples d'étoffe d'or, & ces rideaux n'y sont mis que pour marquer la richesse des personnes: car ils ne peuvent servir à rien n'étant point attachés à des tringles sur lesquelles ils puissent glisser, mais simplement noués autour de la colonne. De plus ce qui marque une opulence encore plus extraordinaire, c'est que ces appartemens dans lesquels on les voit, ne peuvent être

que des pieces de parade, n'y ayant point de fenêtres. C'étoit apparemment des vestibules ou galeries servant à décorer magnifiquement leurs Palais. Il remarque encore que tous les hommes de ce temps-là devoient être fort sçavans, puisqu'il n'en est presque aucun qui n'ait une Bibliotheque fort riche, de livres qui à la vérité nous sont pour la plus grande partie inconnus, mais qui vraisemblablement étoient fort estimés alors. Peut-être pourroit-on penser que c'étoient des Bibliotheques de parade de livres qu'on ne lit point, comme c'est assez l'usage de nos jours. Mais il faut observer que dans ces portraits on voit véritablement le désordre du cabinet d'un sçavant. Les livres sont répandus sur les tables, à terre, mêlés avec des spheres renversées, & des instrumens de Mathématiques. Enfin, à en juger par ces tableaux, les hommes de ce tems avoient la science universelle. Ce qu'on peut trouver de plus étonnant dans les portraits qui se sont faits depuis, dans ce même siecle, c'est la variété des ajustemens des Dames. On ne conçoit pas comment on peut avoir adopté une si grande quantité de vêtemens différens. On en voit qui semblent contraires à la décence, & où les Dames sont presque nues, avec une simple chemise

qui

Digitized by Google

qui leur laisse la gorge, les bras & les cuisses à découvert. C'étoit apparemment les vêtemens qu'elles portoient en négligé dans leur appartement pendant l'été. A cet habillement qui n'en est pas un, se joint une piece d'étoffe de soie bleue, violette, ou d'autre couleur, qui ne sert à rien couvrir : elle passe par derriere la personne, & revient à une cuisse. Il est difficile d'imaginer comment cet ajustement ne tomboit pas à terre n'étant attaché à rien, ou qu'il ne fût pas embarrassant à porter, puisqu'il paroît contenir plusieurs aunes d'étoffes. Quelques-unes de ces Dames se coëffoient avec des fleurs, d'autres avec des roseaux, avec des épis de bled ou autres ornemens à leur fantaisie, qu'elles mêloient de perles (1). Il paroît qu'elles prenoient plaisir à s'appuyer sur des pots de terre remplis d'eau, qu'elles renversoient apparemment pour arroser leurs jardins : ce qui donneroit lieu de croire qu'elles se plaisoient beaucoup à l'agri-

(1) Notre Auteur fait l'éloge d'une coëffure de femme qu'il croit avoir été en usage dans le milieu du dix-huitieme siecle. Ce sont des cheveux nattés & relevés ensuite sur le derriere de la tête : il la trouve naturelle & très-agréable ; mais il observe en même temps qu'elle a peu duré ; & qu'elle se voit très-rarement dans ces tableaux.

Digitized by Google

culture, & ce qui se confirme encore, parce que dans cet habillement elles sont toujours représentées en pleine campagne. On a lieu de croire qu'un de leurs principaux amusemens étoit d'élever des oiseaux, même les plus difficiles à apprivoiser, tels que des aigles à qui elles donnoient du vin blanc dans des coupes d'or : on en voit qui nourrissoient des tourterelles ; c'étoit apparemment des personnes mélancoliques, que le roucoulement de ces oiseaux entretenoit dans une douce langueur : d'autres plus gaies s'amusent à danser dans leur appartement avec un tambour de basque, la tête entourée de pampres. On ne finiroit point, si l'on vouloit nombrer la quantité de modes qui furent en usage parmi les femmes dans ce siecle. M. *Findsault* croit cependant que ces modes n'ont été usitées que dans l'intérieur des appartemens ; car il ne lui paroît pas possible de supposer qu'on eût osé se présenter en public avec de tels ajustemens qui, outre l'indécence, auroient fait passer les François pour une nation de fous. Au reste, il réfute pleinement quelques Auteurs qui avoient avancé que tous ces ajustemens étoient des fantaisies des Peintres d'alors. Il fait voir qu'il est impossible que des Dames qui à leur ordinaire auroient

Digitized by Google

été vêtues modestement, eussent souffert qu'on les eût traduites en peinture d'une maniere opposée à leurs mœurs. Il remarque d'ailleurs que les étoffes qui y sont peintes, sont celles qui étoient véritablement en usage dans ce temps là : c'est-à-dire, des taffetas, des satins, des velours, &c. : de plus ce qui engage à se faire peindre, est le désir d'être reconnu dans son portrait : or rien ne seroit plus capable de détruire la ressemblance qu'une coëffure & des vêtemens imaginaires. Enfin il soutient qu'il est dans la nature de se faire peindre dans l'habit où l'on est le plus ordinairement, ou dans celui qui caractérise son état ; que de tout temps dans les portraits, on a eu en vue, en conservant sa ressemblance à la postérité, de conserver les usages de son siecle. Quant à ce que l'on a cru pouvoir prendre les animaux qui sont joints à ces portraits pour des symboles du caractere de la personne, il fait voir qu'il n'est pas vraisemblable qu'on ait voulu se donner à connoître par ses défauts ou par ses foiblesses, comme cela seroit, si l'aigle désignoit une femme altiere, & les tourterelles une femme triste ou de complexion amoureuse : ce qu'il dit là-dessus est irrésistible.

On trouve quelques portraits plus ha-

billés, mais où il se rencontre une autre énigme. On voit bien la figure & la taille d'une femme jusqu'à la ceinture, mais delà jusqu'aux pieds, qu'on ne découvre qu'à peine, on ne sçait ce qu'elle est devenue. A sa place on voit une sorte de pyramide presque aussi large que la personne est haute, qu'on peut comparer à cette petite machine dans laquelle on met les enfans pour les accoutumer à marcher, en la supposant couverte d'étoffe. Quelques recherches qu'ait pu faire M. *Findsant* sur la singularité d'une pareille décoration, il n'a rien trouvé de satisfaisant, ni qui donne l'idée de sa possibilité. Une telle machine doit avoir été d'une pésanteur extrême, de quelque matiere qu'on la suppose, ne fût ce que par la quantité d'étoffe qu'elle sourient. D'ailleurs, comment auroit-on pu passer par une porte, ou par un escalier aussi étroit que la plûpart de ceux qu'on a trouvés dans les restes des maisons particulieres de ces temps-là ? Il n'y a nulle apparence que ç'ait été pour se donner un air de dignité : il est naturel de penser que de tout temps l'abondance d'étoffe a été la marque de l'opulence, mais qu'on se soit cru plus considérable en conséquence du plus grand espace qu'on occupoit, c'est ce qu'il n'est pas possible de se

Digitized by Google

figurer. Cette mode, si elle a eu lieu, ne peut avoir été imaginée que par les femmes qui avoient les jambes mal conformées : il est cependant difficile de penser que celles qui les avoient bien faites, ayent eu la complaisance de les cacher pour ne pas mortifier celles qui les avoient défectueuses. On peut donc croire qu'on n'a représenté que ces dernieres avec cet ajustement, & que les personnes bien faites se faisoient peindre dans les habillemens dont nous avons parlé ci dessus.

Une difficulté à peu près semblable se rencontre dans les habits d'hommes : on leur voit dans ces portraits anciens une semblable pyramide attachée aux hanches, mais beaucoup plus petite : elle semble d'autant plus ridicule que tout le reste de l'habillement est fort étroit, & contraint au point qu'il ne paroît pas possible qu'on ait pu se mouvoir. On ne sçait pourquoi cette abondance de plis à cet endroit, ni par quel artifice on pouvoit les soutenir aussi roides qu'une planche. A la vérité, on ne peut pas dire que les hommes aient eu pour but de cacher la difformité de leurs jambes, puisqu'elles n'en sont point couvertes ; ils n'ont pu adopter cette mode que pour se rendre le plus semblable aux femmes qu'il leur étoit possible ; foiblesse

qui est encore assez commune de nos jours. On a quelque lieu de croire que ceux qui se trouvoient disgraciés de la nature, ne se faisoient peindre que jusqu'au genouil, & que c'est pour cela que nous voyons tant de portraits ainsi mutilés. Il y a encore une autre chose également inexplicable, c'est une piece d'étoffe sur le bras, qui pend de part & d'autre. A quel usage pouvoit-elle servir ? & quel avantage y trouvoit-on qui pût dédommager de son incommodité ? Une autre singularité que M. *Findfault* renonce à expliquer, c'est cet accroissement prodigieux de cheveux qu'on voit à la tête des François sur la fin du dix-septieme siecle, tandis qu'environ trente années après, à peine en ont-ils de quoi se parer des intempéries de l'air. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'on ait eu la fantaisie de se faire couper les cheveux extrêmement courts : mais comment a-t'on forcé la nature à produire la quantité de cheveux qu'on voit aux plus jeunes hommes dans les portraits de ces temps, d'une assez grande longueur pour descendre plus bas que la poitrine, & de nature à se soutenir en pyramide fort élevée au dessus de la tête ? c'est ce qu'il est d'autant plus difficile d'imaginer, qu'on ne voit plus d'hommes à qui il arrive rien de semblable.

Digitized by Google

A l'occasion de ces portraits M. *Findsault* dit que quelques Auteurs ont révoqués en doute si la perspective étoit connue alors, parce que beaucoup de ces portraits sont ornés de tables dont on voit le dessus, quoique l'horison soit fort au-dessous dans le tableau. Mais comme il s'en trouve plusieurs où les objets sont dans l'exactitude de cette science, il aime mieux croire qu'alors on faisoit usage de tables dont le dessus n'étoit pas de niveau, & que tous les meubles qu'on y posoit, avoient des petits crochets pour les empêcher de glisser, ou y étoient attachés avec quelque gomme. Cela est d'autant plus évident que ce ne peut point être par hazard & sans connoissance des regles, que quelques-uns se trouvent d'une perspective exacte ; or ces regles étant connues, il n'est pas vraisemblable qu'aucun Peintre ait négligé des connoissances si faciles à acquérir, & si importantes pour son Art.

Je passe beaucoup d'autres observations non moins considérables que fait M. *Findsault* sur ce sujet, & qu'on peut voir dans l'original. Je rapporterai seulement ce qu'il dit, que toutes les femmes avoient les yeux si extraordinairement grands, qu'on a peine à comprendre qu'ils pussent être

Digitized by Google

contenus dans l'espace qui leur est destiné, que les Peintres appellent la châpe de l'œil. Il trouve plus raisonnable de penser que la nature étoit telle, que d'adopter le sentiment de quelques Auteurs, qui prétendent, que comme c'est une beauté que d'avoir les yeux grands, quand il n'y a pas d'excès, les Peintres, pour flatter les Dames, les leur faisoient tels, quelques petits qu'elles les eussent; qu'elles portoient leur foiblesse sur ce point à tel degré, que quelque mal que fût leur portrait à d'autres égards, elles en étoient toujours satisfaites lorsqu'elles s'y voyoient de grands yeux; que c'étoit même le plus sûr chemin à la fortune pour un Peintre, que le talent des grands yeux, & des petites bouches. M. *Findfault* refuse d'accepter cette idée, parce qu'il prétend qu'avec une telle complaisance il seroit impossible de faire ressembler, & qu'il ne lui paroît pas croyable qu'on ait préféré une belle figure idéale à sa propre ressemblance.

Il attribue à l'extrême gaieté des anciens François le rire que l'on voit à tous leurs portraits: ce ne sont pas seulement les femmes, qu'on pourroit croire l'avoir souhaité ainsi, parce que c'est ce qui les rend les plus agréables; les hommes même, à qui le rire semble le moins convenable,

Digitized by Google

comme les Ecclésiastiques, les Magistrats, &c., sont également peints dans cette situation. Il en infere qu'on faisoit tout-alors en riant, que les Juges rioient à l'Audience, les Avocats en plaidant, & ainsi des autres. « Combien, s'écrie-t-il, sommes-» nous dégénérés de nos ancêtres! nous re-» garderions comme une indécence de re-» présenter ainsi un homme vêtu dans le » caractere d'un état grave.

Notre Auteur a cherché de plus dans ces portraits les manieres ordinaires aux anciens François : il lui paroît qu'ils portoient fort rarement la tête droite devant eux, & que leur habitude naturelle, ou acquise par l'éducation, étoit de la tourner vers l'épaule gauche. On trouvoit vraisemblablement de la grace dans cette attitude peu naturelle, ou bien il y avoit quelque raison de cet usage qui nous est inconnu, semblable à celle qui engageoit les successeurs d'Alexandre à porter la tête penchée d'un côté, à son imitation.

Il étoit aussi apparemment du bel usage d'accoutumer de jeunesse ses mains à un tortillement forcé dans le petit doigt, & de diriger les doigts de maniere que le petit étant fort écarté, celui qui le suit fût joint à son voisin, tandis que le quatrieme ou *index*, s'en éloignoit le plus qu'il

Digitized by Google

lui étoit possible. Il a fallu que cette regle fût bien inviolable, puisqu'on la trouve exactement observée jusques dans des mains qui sont simplement appuyées ou même qui font quelqu'action. On y voit encore que la maniere la plus ordinaire de porter sa main droite étoit de la placer sur la poitrine comme si l'on faisoit quelque protestation. Toutes ces manieres qui paroissoient alors avoir de la grace nous sembleroient maintenant ridiculement affectées.

Il passe légérement sur le peu de rapport qui se trouve souvent entre le caractere des mains & celui de la tête & croit tout simplement que dans ce temps-là il étoit fort ordinaire qu'une personne eût de l'embonpoint sans que ses mains y participassent.

Il observe encore que l'attitude la plus générale pour les hommes étoit de porter une main appuyée sur la hanche, position qui passeroit maintenant pour une indécence dans un lieu public.

Il seroit trop long de rapporter toutes les lumieres que M. *Findfaulx* tire de ces portraits pour nous instruire des manieres des anciens François : il vaut mieux consulter son Mémoire qui est un prodige de sagacité.

Digitized by Google

GRAVURE.

LE sieur Ouvrier vient de donner un joli pendant aux *Villageois de l'Apennin* annoncés dans le Mercure d'Août 1755. Cette nouvelle Estampe a pour titre : Les *Jardinieres Italiennes* au Marché. Elle est gravée d'après le tableau peint par M. Pierre à qui le Graveur l'a dédié. On y reconnoît un digne Eleve de M. Cochin, & nous croyons qu'on ne peut trop applaudir aux progrès marqués que fait tous les jours ce jeune Artiste. On trouve cette Estampe chez lui, rue des Noyers, chez M. Bertrand, Chirurgien.

Le sieur Wille, Graveur du Roi, vient de mettre au jour une Estampe qu'on ne peut trop louer. Il l'a gravée d'après le Tableau original de Gabriel Melzu, excellent Peintre Hollandois, du siecle passé. Ce Tableau est dans le Cabinet de M. le Comte de Vence. L'Estampe a pour titre : La *Cuisiniere Hollandoise*. C'est une jeune fille assise, vue presque entiere, qui tient une Poularde en broche, au dessus d'un plat, & qui fait apperit à la voir par l'air de propreté qui la caractérise. Le fond est

Digitized by Google

une cheminée de cuisine avec du gibier & des fruits. Ce morceau réunit le burin au travail à l'eau forte. On peut dire qu'il est fini, & que l'Auteur ne pouvoit donner un plus digne pendant à la *Devideuse* qu'il a gravée d'après Gerard Douw. Cette nouvelle Estampe se vend chez lui, quai des Augustins, près l'Hôtel d'Auvergne, à Paris.

Le sieur Lebas, vient d'enrichir son œuvre de David Teniers de quatre nouvelles Estampes. Cet habile Artiste ne néglige rien pour étendre la réputation du modele qu'il a si parfaitement imité. Il nous l'a représenté, comme le premier, pour peindre la nature dans sa naïveté : il veut aussi nous donner des exemples que Teniers avoit mérité le titre d'imitateur de la nature dans toute son étendue. Après l'avoir donné comme Peintre d'Histoire, de Fêtes de Village, de Conversation, il fait voir à quel point il a réussi à peindre les animaux.

Des quatre Estampes, deux représentent des Canards dans l'eau & volans en l'air ; on y voit les différens mouvemens de ces animaux : elles sont toutes deux dédiées à M. le Baron de Nagel, Chambellan de l'Electeur de Cologne, &c. Les deux autres

Digitized by Google

Estampes sont aussi des Paysages avec figures, l'une intitulée le *Jour naissant*, & l'autre la *Fin du Jour*.

On trouve chez le même Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée, une grande Estampe, gravée par le sieur Bacheley, Eleve du sieur Lebas, sous le titre de *Vue du Tibre :*

Et six feuilles composées par M. Jacques, à l'usage de la décoration des Théâtres, Panneaux & Carosses.

Il paroît chez la Dame veuve de Larmessin, rue des Noyers, à Paris, une Estampe nouvelle d'après le célebre François le Moine, fort bien gravée. C'est un sujet de la Fable qui représente Latone avec ses deux enfans, Diane & Apollon, au bord d'un étang ; & des Paysans dedans qui ressentent les effets de la priere qu'elle adresse à Jupiter pour qu'ils soient changés en Grenouilles. Cette Estampe est d'une composition qui annonce la supériorité du génie de l'illustre Artiste qui en a peint le Tableau.

Il paroît actuellement une Estampe nouvelle, la quatorzieme de l'Œuvre de M. de Marcenay qu'il a gravée d'après un morceau de M. Vernet dont les talens su-

Digitized by Google

périeurs pour le Paysage sont généralement applaudis.

Ce Tableau représente une belle nuit d'été, ou la Lune plus éclatante qu'à l'ordinaire, semble prolonger le cours du Soleil. Le choix de la lumiere qui part du fond, les *Réveillons* qu'elle produit sur des eaux légérement agitées, de beaux Plans, leurs variétés, leurs oppositions, une belle touche, beaucoup de vérité, des accidens habilement ménagés, tout en un mot, semble réuni pour rendre ce morceau des plus piquans.

L'Auteur de l'Estampe l'a dédiée à M. de Marcenay son parent & son ami, dont la façon de penser est aussi rare qu'elle est estimable, ainsi que le dit ce beau passage de Cicéron qui lui est appliqué : *Qui igitur utrâque in re gravem, constantem, stabilem se in amicitiâ præstiterit*, Hunc, *ex maximè raro hominum genere judicare debemus, ac pœnè divino.* Cic. de Amic.

On a bien raison de s'estimer heureux quand on rencontre de pareils amis dans des parens. *A Paris*, chez l'Auteur, rue des Vieux Augustins, près la rue Montmartre, & chez M. Lutton, Commis au recouvrement du Mercure de France, rue sainte Anne.

Digitized by Google

Le sieur le Rouge, Ingénieur, Géographe du Roi & de S. A. S. M. le Comte de Clermont, vient de faire graver la Méditerranée en deux feuilles, par Michelot. Une preuve que cette Carte est estimée dans la Méditerranée, c'est que les Navigateurs de Rome & de Naples, engagerent Girou, Libraire de Rome, de la faire graver à Paris en 1750; ce qu'il fit: & il emporta les Planches. *A Rome.* Prix 2 liv.

Plus, les Isles de Gersey, Gernesey & Origny, tirées des meilleures Cartes gravées & manuscrites en une feuille. Prix 2 liv. lavées. 1 liv. 4 sols, en blanc.

Plus, le Détroit de Gibraltar avec les Courans, & une Vue, par feu M. de la Penne, Chef d'Escadre des Galeres du Roi. Prix 1 liv. 4 sols, lavé. En blanc, 12 sols.

Plus, un Plan du Fort Philippe de Mahon, tiré sur un dessein levé sur les lieux, par M. de ***. Prix 1 liv. 4 sols, lavé. En blanc, 12 sols.

Plus, un Plan du Camp & des Batteries devant le Fort Philippe, envoyé par un Officier de l'Armée. Prix 12 sols.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

Il paroît chez P. Patte, Architecte & Graveur, rue des Noyers, la sixieme porte cochere, à droite, en entrant par la rue S. Jacques, dix grandes Planches composant les développemens & profils des décorations intérieures de tous les appartemens de l'Hôtel de Soubise, à Paris, levées, dessinées & gravées par M. Babel. Prix 6 liv. sur le papier raisin, & 9 liv. sur le papier Nom de Jesus.

De plus, il paroît aussi chez le même Artiste, six autres Estampes de Perspective & d'Architecture composées par le célebre Piranese, & gravées par l'Auteur : elles font allusion à divers édifices antiques, & sont très propres par leurs effets piquans à servir d'ornemens aux Boëtes d'optiques. Le prix est 4 liv. 10 sols ensemble.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le Mercredi, 7 de ce mois, les Comédiens François ont représenté *Alzire* & *le Dédit*. Ces deux pieces ont été suivies d'un divertissement nouveau, intitulé : *le Généreux Tartare*, dans lequel le sieur Bouqueton & sa niece ont dansé avec l'applaudissement général.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Monsieur, je ne puis trop vous remercier de l'analyse précise & favorable que vous avez bien voulu faire de ma piece. Les louanges dont vous m'honorez, me flattent d'autant plus qu'elles partent d'un homme exercé dans le même genre, d'un connoisseur en état de rendre un bon compte de ses suffrages, d'un auteur que ses fréquens suc-

Digitized by Google

cès ont élevé beaucoup au dessus de toute partialité. Mais permettez-moi, Monsieur, de défendre du moins auprès de vous, si vous ne jugez pas à propos de publier ma lettre, permettez-moi, dis-je, de défendre le titre de ma comédie.

J'ai prétendu faire *la Coquette corrigée*; j'avoue même que j'ai pris ces deux termes dans toute l'étendue de leur signification; de sorte que si ma Julie n'est pas, & ne paroît pas vraiment Coquette, j'ai manqué la moitié de mon objet.

D'abord convenons des termes. J'appelle Coquette une jolie femme, ivre d'elle-même, ambitieuse de plaire, livrée par goût au grand monde, uniquement occupée à faire naître, à nourrir, à tromper des passions fausses ou véritables, une femme enfin plus jalouse de la multiplicité que de la valeur de ses conquêtes.

Si vous admettez cette définition, que je crois juste, je pense être en état de prouver que la Julie de ma piece est tout ce que je dis là.

Le premier acte entier est employé à la peindre sous tous les traits de cette définition. Orphise, Clitandre, Eraste, le Marquis, ont beau varier les portraits qu'ils en font, ils la voient, ils la représentent tous coquette, dissipée, brûlant de plaire,

Digitized by Google

de briller, de soumettre. Elle paroît un instant, elle trompe le vieux Comte, elle agace Clitandre, elle parle d'enlever le cœur d'un troisieme.

Pendant tout le second & le troisieme acte, elle est encore tout ce qu'elle a paru dans le premier; ses scenes avec Clitandre ne sont autre chose qu'un jeu perpétuel de son amour-propre, excité par les obstacles: regards, louanges, colere, ironies, traits d'esprit, tous les ressorts de la Coquetterie sont tendus pour engager Clitandre, pour l'enlever à cette amante ignorée, qu'elle lui suppose; & ce n'est qu'à la fin du troisieme acte que Julie commence à soupçonner que les moyens qu'elle emploie contre lui, les seuls que sa coquetterie lui a fournis, les seuls qu'elle a connus jusqu'à ce moment, pourroient bien être des moyens non seulement inutiles, mais nuisibles même à son grand projet.

Je sçais bien que dans une partie du cours de ma piece, la coquetterie de Julie a toujours le même objet. Elle a rompu avec Eraste, elle se moque ouvertement du Comte, Clitandre reste seul en butte à toutes ses agaceries, à tous ses efforts.

Mais, Monsieur, ne me suffit-il pas de l'avoir peinte d'avance telle qu'elle a été jusqu'à ce moment? En entrant sur la scene,

Digitized by Google

que dis-je ? pendant plus d'un tiers de la piece elle est purement & véritablement coquette : cela ne suffit-il pas pour justifier mon titre ?

Dans une piece d'intrigue on suppose les trois quarts de l'action déja passée ; on prend le dernier moment, le moment qui doit le plus frapper : qu'ai-je fait autre chose pour mon caractere ? Avant qu'il paroisse je l'ai exposé dans ses divers développemens ; je l'ai peint sous différentes attitudes, & je l'ai produit d'abord tel que je l'ai peint : c'est tout ce que je pense qu'on pouvoit exiger de moi.

Si je n'avois eu à représenter qu'une coquette, je me serois bien gardé de l'entourer d'aussi peu de monde ; j'aurois multiplié ses amans & ses intrigues ; j'aurois varié les ruses, les détours, les incidens ; punie ou triomphante, son caractere eût toujours été le même ; mais, Monsieur, j'ai voulu *la corriger*.

Vous convenez que cette partie est traitée passablement : je m'en tiens à votre suffrage ; il me flatte & me rassure : puissai-je ne le pas devoir tout entier à l'amitié dont vous m'honorez depuis si long-temps !

J'ai l'honneur d'être, &c.

De la Noue.

A Paris, ce 8 Juillet 1756.

Digitized by Google

P. S. Quant au peu d'action que l'on me reproche dans mon second & mon troisieme acte, j'ai peine encore à passer condamnation sur cet article. J'ai prétendu mettre toute cette action dans le cœur de Julie; tous ceux à qui j'ai lu ma piece l'y ont reconnue; aucun ne m'en a demandé davantage; peut être le public l'a-t-il cherchée ailleurs; peut-être aussi le théâtre demandoit-il plus de chaleur. La reprise de ma piece achevera de m'éclairer, & l'on me verra toujours aussi docile à reconnoître mes fautes, que reconnoissant des applaudissemens que l'on a bien voulu donner aux endroits les moins imparfaits de mon ouvrage.

Nous convenons, avec M. de la Noue, que par *Coquette* on entend une jolie femme, ivre d'elle-même, ambitieuse de plaire, livrée par goût au grand monde, &c; mais nous croyons que c'est la maniere dont elle est tout ce qu'il détaille si bien, qui la constitue telle, & qui la distingue de l'*Etourdie*, ou, si l'on veut, de la *Petite Maîtresse*, dont le travers est celui de la jeunesse inconsidérée, & n'est pardonnable qu'à cet âge. Tout dépend ici des nuances. *La Coquette*, selon l'idée que nous avons attachée à ce mot jusqu'à présent, est celle dont le

Digitized by Google

caractere permanent est de plaire sans s'attacher, & d'enchaîner mille amans à son char, sans avoir aucun favori. Pour y parvenir, elle est toujours attentive à ménager la délicatesse des hommes; elle a l'art de les attirer par degrés, mais avec décence, & sans jamais se jetter à leur tête. Sûre que le trop d'avance ou de facilité leur inspire du dégoût, elle se tient toujours dans ce milieu prudent, qui fait naître l'espoir & les désirs, mais qui ne la met jamais dans le cas de les satisfaire : voilà le manege adroit qui la caractérise. *La Petite Maîtresse*, au contraire, vraie émule *du Petit Maître*, se livre au tourbillon en étourdie : elle ne connoît point les ménagemens; elle veut subjuguer aux dépens des bienséances qu'elle brave; elle fait gloire d'affronter le danger, ose tout pour faire du bruit; & si elle n'est arrêtée en chemin par un revers salutaire, elle passe rapidement de l'indécence à la dépravation, & finit par être *la Femme sans mœurs*. *Julie* nous a paru être dans ce courant, & sur le bord du précipice, ainsi qu'elle le dit elle-même.

Comme on donne aujourd'hui des noms honnêtes aux choses qui le sont le moins, peut-être est-on convenu de nommer *Coquetterie* ce qu'on appelloit autrefois *galanterie*, dans toute la force du terme. Sui-

Digitized by Google

vant cette nouvelle acception, nous demeurons d'accord que *Julie* est vraiment *Coquette*, & qu'elle trouve dans le grand monde plus d'un modele. Dans un siecle plus naïf on eût pu lui donner la qualification dont l'injuste Clopinel honora jadis toutes les femmes : mais nous pensons que dans ce siecle poli, pour éviter toute équivoque, on pourroit l'intituler : *La Coquette du jour corrigée*. Ce qui nous détermine à le proposer est la persuasion où nous sommes que cette Coquette de création nouvelle est la seule qui soit susceptible de conversion. Nous ajouterons pour mieux motiver notre sentiment, qu'on revient souvent d'un vice que la mode occasionne, mais jamais d'un défaut qu'on tient de la nature.

Si nous avions moins estimé l'Auteur & l'Ouvrage, nous n'aurions point hazardé ces foibles remarques. Nous prions M. de la Noue de nous les pardonner & de croire que nous les offrons ici comme de simples doutes, & des conjectures sans prétention. Il nous permettra d'en risquer encore une dans le même esprit sur le peu d'action que nous avons dit avoir apperçu dans le second & le troisieme Acte de sa piece. Par le mot d'action, nous avons entendu les incidens qui la font naître dans un

Digitized by Google

Ouvrage dramatique, & nous avouerons franchement que ces Actes nous en ont paru dénués, ainsi qu'au Public. Il est vrai que l'Auteur y a suppléé par la chaleur du dialogue, & par l'agitation qu'il a mise dans le cœur de *Julie*. Mais cette action, si c'en est une, dépend toute du jeu seul des Acteurs, & ne forme point au Théâtre ces changemens subits qui excitent la curiosité des spectateurs, qui les tiennent en suspens, qui produisent enfin l'intérêt, & servent à dévoiler les caracteres jusques dans leurs moindres replis.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Samedi 10, les Comédiens Italiens ont donné *la Pipée*, Piece en deux Actes mêlée d'Ariettes, suivie des *Artisans*, Ballet Pantomine dans lequel on a chanté les couplets suivans (1) au sujet de la prise du Port Mahon.

(1) Ils viennent du bon faiseur. Il sont de M. Favart.

COUPLETS

Digitized by Google

COUPLETS

sur l'Air : Ils ont voulu, ils n'ont pas pu.

QUe ce grand jour
Pour nous, m'amour,
Est un grand jour de fête !
Apprens, Fanchon,
Que d'Port Mahon
J'avons fait la conquête :
Mais de c'que j'lavons sitôt pris,
In faut pas que l'on soit surpris,
Not Maréchal,
Grand Général,
Etoit à notre tête.

D'aller aux coups,
Plus vit que nous,
Son courage pétille.
C'est trop oser,
C'est s'exposer,
Mais c'est en ça qu'il brille :
Et comme il est entreprenant,
Ce Héros prend toujours le d'vant,
Et tout d'abord,
Il brusque un Fort
Com le cœur d'une Fille.

Digitized by Google

L'Zanglais voyant
Son air pinpant,
Disoient : Soldats de France,
Vot Général
Va-t'il au bal
Avec cette élégance ?
Oui, Messieurs : vous danserez pour nous,
Et vous danserez malgré vous :
Ils ont voulu,
Ils n'ont pas pu
Lui faire résistance.

Au premier son
De not canon,
Leur mine se refrogne,
Loin d's'approcher,
Y vont s'cacher,
De peur qu'on ne les empogne.
Y voyont bien que c'Maréchal,
Avec son petit air jovial,
Est un vivant
Mauvais plaisant
Qui va droit en besogne.

Nul ne s'en plaint.
Si l'on le craint,
On l'en aim' davantage,
Il fait tout bien,

Digitized by Google

Sarpedié rien
N'réfiste à ſon courage ;
Quand d'chacun on a l'amitié ,
On eſt vainqueur plus d'à moitié ,
Avec l'eſprit
Quand l'cœur agit ,
C'eſt qu'on fait bien d'louvrage.

Tous les Bourgeois ,
A haute voix ,
Lui font offrir azyle ,
Leur femme auſſi ,
D'un ton poli ,
Lui font dire en beau ſtyle :
Monſeigneur , dès que j'vous ons vu ,
J'ons dis ſoyez le bien venu ;
Il s'eſt montré ,
Il eſt entré
Tout de go dans la Ville.

Digitized by Google

OPERA COMIQUE.

Le Samedi 26 Juin, l'Opéra Comique fit l'ouverture de son Théâtre par *Nicaise*, *Zéphyr* & la *Lune*, & les *Nymphes de Diane*, Pieces remises, qui furent suivies d'un divertissement intitulé : *Diane* & *Endimion*.

Le sieur *Renard*, de Marseille, qui est engagé à ce Spectacle pour remplir les rôles d'amoureux, y a débuté par celui d'*Agenor* dans les *Nymphes de Diane*, avec l'applaudissement du Public & l'approbation des Connoisseurs.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE FRANCFORT, *le 25 Juin.*

Il y eut ici le 19 de ce mois une affreuse tempête. Les personnes les plus âgées ne se souviennent pas d'en avoir vu une semblable. La plûpart des toits ont été emportés par le vent, ou brisés par la grêle, dont plusieurs grains étoit de la grosseur d'un œuf de poule. Un grand nombre d'animaux ont été tués dans la campagne. Le dommage qu'elle a souffert, est d'autant plus à déplorer, qu'on avoit l'espérance d'une abondante récolte. On a éprouvé les mêmes accidens le même jour à Cologne.

D'AIX-LA CHAPELLE, *le 8 Juin.*

Il y eut ici le 3 Juin une secousse de tremblement de terre. On a reçu avis qu'elle avoit été beaucoup plus violente à Duren, à Sittart, à Maestricht, à Liége & à Cologne. Heureusement elle n'a causé nulle part aucun dommage.

ITALIE.

DE ROME, *le 29 Mai.*

On a trouvé dans les fondemens de la maison

Digitized by Google

du Comte Bolognetti une très-belle Statue, représentant un Hermaphrodite.

DE GENES, *le 20 Juin.*

On a été informé par une Pinque de Barcelone, que des Corsaires d'Alger avoit fait une descente près du Cap de Créan en Catalogne; mais que les Païsans de la côte ayant aussitôt pris les armes, ces Pyrates avoient été obligés de se rembarquer précipitamment; que cependant ils avoient eu le tems de faire quelques esclaves, du nombre desquels étoit le Marquis Ferreri.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM, *le 23 Juin.*

Bien loin que les Anglois ayent relâché aucun des Navires Hollandois, dont ils se sont emparés depuis quelque tems, ils viennent d'en conduire encore plusieurs aux Dunes, où ils en détiennent actuellement quarante. Les Patrons de ces Bâtimens se sont rendus à Londres, & ont porté leurs plaintes au Lieutenant Général Hop, Envoyé Extraordinaire de cette République auprès du Roi de la Grande-Bretagne. Ce Ministre a donné part des circonstances de cette affaire aux Etats Généraux. Il les a informés que la plûpart des Navires, qui ont été enlevés, venoient de Ceudres, & que leurs cargaisons consistoient seulement en sel.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 28 Juin.*

Les subsides, accordés par le Parlement pour

Digitized by Google

le service de cette année, montent à la somme de sept millions deux cent vingt-neuf mille cent dix-sept livres sterlings. On a reçu avis de Falmouth, que le Vaisseau *le Colchester* y avoit relâché, extrêmement maltraité du combat qu'il a soutenu conjointement avec la Frégate *la Lime*, près de Rochefort, contre deux Frégates Françoises. On a coulé à fond quinze ou seize des prises Françoises, dont la cargaison consistant en poisson s'étoit corrompue. Le Lord Anson a proposé d'armer quarante ou cinquante Bâtimens de Pêcheurs, & de les faire croiser dans la Manche. Il prétend que cet armement ne coûtera que quarante-trois mille livres sterlings par an, & qu'il suffira pour la défense des côtes de la Grande-Bretagne. Ces Bâtimens, qui avec leur charge entiere ne tirent que sept pieds d'eau, sont en état de porter dix-huit canons, trente matelots & cinquante soldats.

Dans un des Conseils tenus à Kensington, il a été pris divers arrangemens pour la défense des Isles de Jersey & de Garnesey. En conséquence, l'Amirauté a donné ordre d'équiper une Escadre, que commandera le Chef d'Escadre Howe, & qui sera composée d'un Vaisseau de soixante canons, d'un de cinquante, de deux de vingt, & de deux Chaloupes de guerre. Le Régiment de Bochland s'est embarqué pour ces Isles, où l'on se propose d'envoyer quelques autres troupes. Le 16 de ce mois, les Amiraux Hawke & Sawnders partirent de Portsmouth, à bord du Vaisseau de guerre l'*Antelope*, pour aller joindre l'Escadre de l'Amiral Byng à Gibraltar

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

MOnseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine partirent de Versailles le 19 Juin, vers les neuf heures & demie du matin, pour se rendre à Chartres. Ce Prince & cette Princesse y arriverent à trois heures après-midi, & ils descendirent à l'Evêché, où ils dînerent. Ils y ont séjourné le 20, & ils sont revenus ici le 21 au matin. L'Evêque de Chartres, qui a eu l'honneur de recevoir chez lui Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, avec les Seigneurs & Dames de leur suite, n'a rien laissé à désirer de tout ce qui pouvoit contribuer à la magnificence de la réception.

Le 23, Monseigneur le Dauphin & Madame tinrent sur les Fonts, dans la Chapelle du Château, le fils du Marquis de Loftanges, Mestre de Camp du Régiment des Cuirassiers, & Premier Ecuyer de Madame, en survivance; & de Dame Gallucci de l'Hôpital, une des Dames nommées pour accompagner Madame. Le Prince Constantin, Premier Aumônier du Roi, suppléa les cérémonies du Baptême, en présence du Curé de l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame, à l'enfant qui fut nommé Henri.

Le 20 Juin, M. Gualtieri, Archevêque de Mira, Nonce Ordinaire du Pape, fit son Entrée publique à Paris. Le Prince Camille, & M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs,

Digitized by Google

allerent le prendre dans les carrosses de Leurs Majestés au Couvent de Picpus, d'où la marche se fit en cet ordre. Le carrosse de l'Introducteur; le carrosse du Prince Camille; un Suisse du Nonce, à cheval; sa Livrée, à pied; son Maître d'Hôtel & six de ses Officiers; son Ecuyer & ses Pages, à cheval: le carrosse du Roi, aux côtés duquel marchoient la Livrée du Prince Camille & celle de M. Dufort; le carrosse de la Reine; celui de Madame la Dauphine; ceux du Duc d'Orléans, de la Duchesse d'Orléans, du Prince de Condé, de la Princesse de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, de la Princesse Douairiere de Conty, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, de la Comtesse de Toulouse, du Duc de Penthievre; & celui de M. Rouillé, Ministre d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangeres. A une distance de trente ou quarante pas marchoient les quatre carrosses du Nonce, précédés d'un Suisse à cheval. Lorsqu'il fut arrivé à son Hôtel, il fut complimenté, de la part du Roi, par M. le Duc de Gesvres, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté; de la part de la Reine, par M. le Comte de Saulx Tavannes, son Chevalier d'Honneur; de la part de Madame la Dauphine, par M. le Marquis de Muy, son Premier Maître d'Hôtel; & de la part de Madame, par M. le Marquis de l'Hôpital, Premier Ecuyer de cette Princesse.

Le 22, le Comte de Brionne, Grand Ecuyer de France, & M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs, allerent prendre le Nonce du Pape en son Hôtel, & le conduisirent avec les carrosses de Leurs Majestés, à Versailles, où il

eut sa premiere audience publique du Roi. Le Nonce trouva à son passage, dans l'avantcour du Château, les Compagnies des Gardes Françoises & Suisses, sous les armes; les Tambours appellant; dans la cour, les Gardes de la Porte & ceux de la Prevôté de l'Hôtel, aussi sous les armes, à leurs postes ordinaires; & sur l'escalier, les Cent-Suisses, en habit de cérémonie, la hallebarde à la main. Il fut reçu en dedans de la Salle des Gardes par M. le Duc d'Ayen, Capitaine des Gardes du Corps, qui étoient en haie & sous les armes. Après l'audience du Roi, le Nonce fut conduit à l'audience de la Reine, & à celles de Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, par M. le Comte de Brionne & par M. Dufort. Il eut ensuite audience de Madame, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise; & après avoir été traité par les Officiers du Roi, il fut reconduit à Paris dans les carrosses de Leurs Majestés avec les cerémonies accoutumées.

Le même jour, le Roi fit à Versailles dans la Cour du Château, la revue des deux Compagnies des Mousquetaires de sa Garde Ordinaire. Le Roi passa dans les rangs, & après que les Compagnies eurent fait l'exercice, Sa Majesté les vit défiler. Monseigneur le Dauphin accompagna le Roi à cette revue. La Reine, Madame la Dauphine, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, la virent de l'appartement du Comte de Clermont.

M. Le Marquis de Perussy, Premier Sous-Lieutenant de la Premiere Compagnie des Mousquetaires, ayant demandé la permission de se retirer, M. le Comte de Carvoisin, second Sous-Lieutenant de cette Compagnie, en est

Digitized by Google

devenu Premier Sous-Lieutenant ; M. le Chevalier de la Cheze, qui étoit Premier Enseigne, a monté à la place de Second Sous-Lieutenant ; M. le Marquis de Cucé, Second Enseigne, a passé à la premiere Enseigne ; M. le Marquis de la Vaupaliere premier Cornette, a été nommé second Enseigne, & M. le Marquis de Montillet, Second Cornette, est devenu Premier Cornette. Le Roi a accordé à M. le Comte de Merle l'agrément de la place de Second Cornette, vacante par ces mutations. En conséquence de la retraite de M. du Rouret, Maréchal des Logis de la même Compagnie, Sa Majesté a nommé M. de Sarcé Maréchal des Logis, M. de Charlary Brigadier, M. de Fajac Sous-Brigadier & Sous-Aide Major ; & MM. de Chanvallon, Villiers & Monneron, ont obtenu les Sous-Brigades vacantes dans la Compagnie.

Par la retraite de MM. de Vervan, du Fou & de Sampigny, Maréchaux des Logis de la seconde Compagnie des Mousquetaires, le Chevalier de la Douze & MM. de Mancy & de Vandômois sont devenus Maréchaux des Logis de cette Compagnie. MM. de Launay, de Blaignac & de Gouberville, en ont été nommés Brigadiers ; & MM. de Beauchesne, de Tremenec & de Vesins, ont obtenu des places de Sous-Brigadiers.

Suivant les nouvelles écrites de Minorque le 14 Juin, on avoit employé plusieurs jours à faire des transports de terre, pour élever de nouvelles batteries, qui avoient commencé à tirer le 5 au matin, & dont le feu successif avoit ruiné une grande partie des defenses des Assiégés. Le 8 M. Bélon, Capitaine au Régiment de Talaru, a été blessé. M. de Saint-Alby, Capitaine de Grenadiers au Régiment de Bretagne, a été tué le 9. Le 10, M. la Rivétison, Capitaine

Digitized by Google

au Régiment Royal, fut blessé légérement. Le 12 M. Pupille, lieutenant du Corps Royal d'Artillerie & du Génie, a aussi été blessé légérement d'un éclat de bombe.

Afin de prévenir le dépérissement des Navires Anglois, détenus dans les Ports du Royaume, & d'empêcher qu'ils ne soient confondus avec les prises qui pourront être faites durant la guerre que le Roi de la Grande-Bretagne a déclarée à la France, le Roi a donné ordre qu'il fût procédé à la vente de ces Bâtimens & de leurs chargemens. Veut Sa Majesté, que le produit desdites ventes soit mis en dépôt, pour y rester jusqu'à ce qu'il en ait été par Elle autrement ordonné.

M. de Maupertuis, un des Quarante de l'Académie Françoise, & Président de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, & M. Godin, ont été déclarés Pensionnaires Vétérans de l'Académie Royale des Sciences, dans l'Assemblée que cette Compagnie tint le 16.

Sa Majesté a donné à M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secretaire d'Etat, Chancelier de la Reine, & Commandeur-Secretaire des Ordres de Saint Michel & du Saint Esprit, la charge de Commandeur-Chancelier, Garde des Sceaux, & Sur Intendant des Finances desdits Ordres, qui vaquoit par la mort de M. l'Abbé de Pomponne. M. le Marquis de Marigny, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens, Arts, Jardins & Manufactures, a eu l'agrément du Roi, pour succéder à M. le Comte de Saint-Florentin dans la charge de Commandeur-Secretaire des Ordres de Sa Majesté.

La place de Conseiller d'Etat Ecclésiastique de M. l'Abbé de Pomponne passe à M. l'Abbé

Digitized by Google

Comte de Bernis, nommé Ambassadeur de Sa Majesté à la cour de Madrid, lequel avoit l'expectative pour la premiere qui viendroit à vaquer.

M. le Marquis de Puyzieulx ayant demandé la permission de se retirer du Conseil, Sa Majesté lui a conservé la pension de Ministre, & il continuera d'avoir un logement à la Cour.

Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, vinrent le 27 Juin se promener sur le Boulevard de cette Ville. Il visiterent le réservoir qui sert à nettoyer le grand égout qui l'entoure. Le désir de jouir de la présence de ce Prince & de ces Princesses, attira sur le Boulevard une multitude innombrable de personnes de toutes les conditions.

Par des lettres du Canada, on a appris le détail suivant. M. de Vaudreuil, Gouverneur Général, ayant été informé que les Anglois avoient établi à vingt lieues de Choueguen, un Fort, où étoit le principal entrepôt de tous les approvisionnemens destiné pour l'entreprise projettée contre les Forts de Niagara & de Frontenac, fit partir à la fin du mois de Février un Détachement commandé par M. de Lery, Lieutenant des Troupes, & composé de cinq cens hommes tant Soldats que Canadiens & Sauvages, pour aller détruire ce Fort, appellé *de Bull*. Le 27 Mars, M. de Lery rencontra un convoi de neuf charrettes chargées de vivres, qu'un Détachement Anglois conduisoit à Choueguen. Après avoir pris ce convoi & l'escorte, il marcha vers le Fort *de Bull*, dont il étoit déja assez près. Comme il avoit été découvert, il trouva que le Commandant de ce Fort s'étoit mis en défense avec sa garnison, qui étoit composée

Digitized by Google

d'environ cent hommes. Quoique M. de Lery n'eût point dans ce moment tout son détachement avec lui, une partie des Sauvages étant restée en arriere, il investit le Fort, & fit sommer le Commandant de se rendre : mais celui-ci ne lui répondit que par un feu très-vif de grenades & de mousqueterie. Ce feu n'empêcha pas M. de Lery, de faire son attaque. Pendant que les Canadiens faisoient des breches sur les derrieres du Fort, il fit rompre la porte à coups de hache, & somma de nouveau le Commandant, de se rendre. Cette nouvelle sommation ne servit qu'à faire redoubler le feu des Anglois; mais bientôt les Assiégeans entrerent avec précipitation dans le Fort, & passerent toute la Garnison au fil de l'épée, à l'exception de trois ou quatre hommes que M. de Lery trouva le moyen de sauver, & qui furent faits prisonniers. Dans le tems qu'il visitoit les magasins où il avoit déja trouvé près de quarante milliers de poudre, une grande quantité de bombes, grenades, boulets & autres munitions, avec une provision très-considérable de vivres prêts à être transportés, on s'apperçut que le feu étoit dans les magasins. M. de Lery étoit à peine retiré avec tout son monde, que les magasins sauterent avec tout les bâtimens & toute l'enceinte même du Fort, de maniere qu'il n'en resta point de vestiges. Après cette expédition dans laquelle le détachement François n'a eu qu'un Soldat & un Sauvage de tués, avec deux Soldats, deux Canadiens & trois Sauvages blessés, M. de Lery a marché contre un Détachement Anglois, qui venoit au secours du Fort; mais il ne lui a pas été possible de le joindre.

Le 2 Juillet, le Roi accompagné de Monsei-

Digitized by Google

gneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, se rendit à Compiegne du Château de la Meute, où Sa Majesté avoit couché la nuit précédente. Le Roi a fait l'honneur à M. de Machault, Garde des Sceaux de France, & Secretaire d'Etat ayant le Département de la Marine, de s'arrêter une heure au Château d'Arnouville. Monseigneur le Dauphin étoit avec Sa Majesté. La Reine arriva de Versailles le 3.

Le Roi a disposé de la charge de Grand Aumônier de France, vacante par la mort du Cardinal de Soubise, en faveur du Cardinal de la Rochefoucauld.

Sa Majesté a donné au Vidame d'Amiens, fils de M. le Duc de Chaulnes, une Commission de Cornette, avec Brevet de Mestre de Camp, à la suite de la Compagnie des Chevaux-Légers de la Garde. En même tems, Sa Majesté a accordé une gratification annuelle de huit mille livres à M. le Comte de Lubersac de Livron, second Sous-Lieutenant de cette Compagnie. Le Roi a accordé aussi des Commissions de Capitaines de Cavalerie, & plusieurs pensions & gratifications, aux Chevaux-Légers, qui se rendent utiles à l'Ecole établie dans ce Corps, & qui se sont distingués dans les exercices que Sa Majesté a honorés de sa présence.

Le Bureau des Affaires Ecclésiastiques, qu'avoit le feu Abbé de Pomponne, a été donné par Sa Majesté à M. Feydeau de Brou, Conseiller d'Etat Ordinaire, & au Conseil Royal.

Le 8 de ce mois, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quinze cens quarante-cinq livres; les Billets de la troisieme Loterie Royale

à six cens quarante-quatre ; ceux de la premiere Loterie, & ceux de la seconde, n'avoient point de prix fixe.

MARIAGES ET MORTS.

MEssire Philippe-Christophe-Amateur de *Galliffet*, Comte de Galliffet, Baron de Dampierre, Brigadier de Cavalerie, Lieutenant-Général de la Province de Bourgogne, Gouverneur de Mâcon, & Mestre de Camp, Lieutenant du Régiment de la Reine, épousa le 22 Janvier 1756, Marie de *Levis-Lugny*, fille de Marc-Antoine de Levis-Lugny, *appellé* Marquis de Levis, & de Marie-Françoise de *Gelas de Leberon*, niéce du Comte de Lautrec, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses Armées, &c. La Bénédiction Nuptiale leur fut donnée à S. Ouen dans la chapelle particuliere du Comte de Jarnac, par l'Abbé d'Harbouft, Vicaire Général de l'Evêché de Meaux. Leur Contrat de mariage avoit été signé par le Roi le 19 du même mois.

Le Comte de Galliffet est d'une famille noble & ancienne, originaire de S. Laurent-du-Pont en Dauphiné, & qui s'est répandue dans le Comtat, en Savoye, en Provence, dans le Pays d'Aunis & à Paris. Elle s'est également distinguée dans l'épée & dans la robe. La perte de la plus grande partie des titres de cette famille, occasionnée par les guerres avec la Savoye, est cause qu'elle ne peut remonter avec certitude que jusqu'à Guillaume de Galliffet, qualifié *Noble*, qui vivoit en 1489. Ce Guillaume fut pere de Georges & de Jacques de Gallifet ; celui-ci est la tige d'une branche qui

Digitized by Google

a toujours servi, soit en France, soit en Savoye, où elle est établie.

Georges de Galliffet, fils aîné de Guillaume, fut Capitaine & Châtelain de S. Laurent-du-Pont, & de la Marche d'Antremont. Claude de Galliffet, Archer de la Garde du Roi, & Georges II, deux de ses fils furent aussi Capitaines & Châtelains, l'un de S. Laurent-du-Pont, & l'autre de la Marche d'Antremont. Genton, le septieme de ses enfans fut un des cent Gentilshommes de la Chambre de Henri II. Ils furent tous compris dans les montres des Gentilshommes des années 1518, 1524, & 1549. Jacques de Galliffet, fils aîné de Georges I, s'établit à Avignon, & fut pere d'Alexandre I, dont une fille épousa Claude d'*Eyguieres*. Ses preuves furent admises à Malte à la réception de ses petits-fils Jacques de *Meyran* en 1643, & Claude d'Eyguieres en 1666. Alexandre II, fils aîné d'Alexandre I, entra dans le Parlement de Provence, & fut Président aux Enquêtes en 1615, & Conseiller d'Etat en 1648. Il eut entr'autres enfans Pierre & Jacques, qui ont formé deux branches.

Pierre, fut pere de quatre filles & de quatre garçons qui tous servirent ainsi que leurs Ancêtres. Alexandre III, l'aîné, Capitaine dans le Régiment de Picardie, a laissé pour fils unique Louis-François de Galliffet, Baron de Preuilly, Enseigne au Régiment des Gardes-Françoises, allié en 1730 à Marie-Denise-Elisabeth *Pucelle*. Joseph, le second, est mort en 1706, ayant été Gouverneur de l'Isle de Sainte-Croix, & commandant les Colonies Françoises aux Quartiers du Cap & Côtes de S. Domingue. François, troisieme fils de Pierre, Chevalier de S. Louis, Gouverneur de la Ville des Trois Rivieres en Canada, a eu pour

Digitized by Google

enfans Charles-François de Galliffet, mort en 1748, Capitaine au Régiment des Gardes-Françoises, & Chevalier de S Louis, & Marie de Galliffet vivante. Philippe de Galliffet, quatrieme fils de Pierre, Chevalier de S. Louis, Lieutenant de Vaisseaux du Roi, est pere par sa femme Marie-Marguerite-Susanne *Huet*, 1°. du Comte de Galliffet, qui donne lieu à cet article. 2°. De Louis-Gabriel de Galliffet, Abbé de Fontaine-Daniel & de S. Cheron, & Grand Vicaire du Diocèse d'Aix. 3°. De Paul-Alexandre, mort en 1741, Chevalier de Malte, & Capitaine dans le Régiment de la Couronne.

Jacques de Galliffet, second fils d'Alexandre II, est Auteur de la branche établie en Provence. Il fut Président aux Enquêtes du Parlement d'Aix, de même qu'Alexandre un de ses fils, dont le frere Gabriel fut admis à Malte en 1695. Un de ses autres enfans nommé Nicolas, est mort en 1744, Chevalier de S. Louis & Chef d'Escadre des Armées Navales du Roi, laissant entr'autres enfans Simon-Alexandre-Jean de Galliffet, seigneur du Tholonet & de Montbijoux, Président aux Enquêtes du Parlement de Provence, qui de son mariage avec Magdeleine de *Léotard*, a un garçon & une fille, & Louis de Galliffet, *dit* le Chevalier de Gallifet, Capitaine dans le Régiment de la Reine.

GALLIFFET porte pour armes, *de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois tresses d'or.*

Dame Marie-Susanne *le Bersour de Fontenay*, Abbesse de Cordillon, est morte en son Abbaye le 9 Novembre 1755, dans sa soixante-douzieme année. Son tendre attachement pour cette maison, lui avoit fait refuser l'Abbaye-aux-Bois, située dans Paris, à laquelle le Roi la nomma en 1745.

Digitized by Google

L'Abbaye de Cordillon ayant vaqué en 1751, par la mort de la Dame de *Froulay*, toute la Communauté fit de vives instances, afin d'avoir la Dame de Fontenay pour Abbesse, & Sa Majesté accorda cette grace aux vœux unanimes des Religieuses.

Messire Philibert-François *Thiroux de Gersenil*, Conseiller Honoraire de la Cour des Aides, & Intendant Général des Postes & Relais de France, âgé de près de 64 ans, est mort le 11 Novembre, à Vermanton près d'Auxerre, où il a été inhumé.

Dom Etienne-Gabriel *Brice*, natif de Paris, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, est décédé le 13 à l'Abbaye S. Germain des Prés, âgé d'environ 60 ans. Il travailloit depuis plusieurs années conjointement avec Dom Felix *Hodin* & Dom Tachereau au grand ouvrage du *Gallia Christiana*, dont ils avoient déja donnés six volumes *in-folio*, les quatre précédens ayant été publiés par Dom de Sainte-Marthe.

Messire Jean-Omer *Joly de Fleury*, Abbé de l'Abbaye d'Aumale, Ordre de S. Benoît, diocèse de Rouen; & de celle de Chezi, même Ordre, diocèse de Soissons, & Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Paris, mourut en cette Ville le 27, âgé de 55 ans.

N... de *Carbonieres*, Marquis de la Capelle, est mort au mois de Novembre en son Château de la Capelle en Agenois, âgé de 63 ans. Il laisse veuve sans enfans son épouse Angélique-Césarine de *Foix*, fille de François-Gaston, Comte de Foix, & de sa seconde femme Claude *du Faur de Saint-Jory*. Il a ordonné par son Testament que ses biens après la mort de la Marquise de la Capelle, qui en a la jouissance, passeront au Comte de *Sabran*, petit fils de Louise-Charlotte de Foix, veuve de Jean-Honoré, Comte de Sabran, & sœur

Digitized by Google

de. Mais ce qui doit intéresser davantage le Public, c'est qu'il a trouvé le moyen de transporter ce remede dans tous les lieux sans altération, donnant la maniere de s'en servir sans inconvénient, & sans employer la main du Chirurgien, pour peu qu'on soit attentif au Mémoire qu'il fournira pour s'en servir. Ceux qui auront recours à lui, auront la bonté d'affranchir les lettres, & d'indiquer la voie par laquelle ils voudront qu'on leur fasse tenir le susdit remede.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 13 Juillet 1756.

GUIROY.

ERRATA

pour le Mercure de Juillet.

PAge 27, *ligne* 19, ces corps simples & bruts; *lisez*, brutes.

Page 265, *lig.* 12, moment des parties, *lisez*, mouvement.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Epitre à Mademoiselle Vestris, page 5
Ode à la Paresse, 7
La Vie de Jules César, par M. de Bury, 10
Tremblement de terre, arrivé chez les Fourmis, Fable, 43
L'avantage de la Religion sur l'adversité, Ode, 45
Réponse à l'Essai de M. Hume, sur le caractere des Nations, 49
La France, divertissement sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourbon, 60
Lettre à l'Auteur du Mercure, 64
Le Volant, Madrigal, 66
Les Yeux d'Iris, rêve singulier, ibid.
Le Parnasse François, Ode à M. Titon, 68
Lettre de Remerciement de Mlle de R. à M. de Bastide, 71
Vers à Madame Privat-de Montgeron, 74
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du premier Volume du Mercure de Juillet, ibid.
Enigme & Logogryphe, 75
Chanson, 77

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet des Fables de la Fontaine, 79
Extraits, Précis ou Indications des livres nouveaux, 88
Portrait de M. de Fontenelle, 129

Digitized by Google

de. Mais ce qui doit intéresser davantage le Public, c'est qu'il a trouvé le moyen de transporter ce remede dans tous les lieux sans altération, donnant la maniere de s'en servir sans inconvénient, & sans employer la main du Chirurgien, pour peu qu'on soit attentif au Mémoire qu'il fournira pour s'en servir. Ceux qui auront recours à lui, auront la bonté d'affranchir les lettres, & d'indiquer la voie par laquelle ils voudront qu'on leur fasse tenir le susdit remede.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 13 Juillet 1756.

GUIROY.

ERRATA

pour le Mercure de Juillet.

PAge 27, *ligne* 19, ces cœurs simples & brutes, *lisez*, brutes.

Page 265, *lig.* 12, moment des parties, *lisez*, mouvement.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Epitre à Mademoiselle Vestris, page 5
Ode à la Paresse, 7
La Vie de Jules César, par M. de Bury, 10
Tremblement de terre, arrivé chez les Fourmis, Fable, 43
L'avantage de la Religion sur l'adversité, Ode, 49
Réponse à l'Essai de M. Hume, sur le caractere des Nations, 49
La France, divertissement sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourbon, 60
Lettre à l'Auteur du Mercure, 64
Le Volant, Madrigal, 66
Les Yeux d'Iris, rêve singulier, ibid.
Le Parnasse François, Ode à M. Titon, 68
Lettre de Remerciement de Mlle de R. à M. de Bastide, 71
Vers à Madame Privat-de Montgeron, 74
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du premier Volume du Mercure de Juillet, ibid.
Enigme & Logogryphe, 75
Chanson, 77

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet des Fables de la Fontaine, 79
Extraits, Précis ou Indications des livres nouveaux, 88
Portrait de M. de Fontenelle, 129

Digitized by Google

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Physique. Réponse à la Lettre d'un Académicien de Dijon insérée dans le Mercure de Mai, 143
Jurisprudence, 155
Extrait des Mémoires qui ont été lus à la séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, 164

ART. IV. Beaux-Arts.

Peinture. Suite des Mémoires d'une société de Gens de Lettres, publiés en l'année 2355, 187
Gravure. 203
Architecture. 208

ART. V. Spectacles.

Comédie Françoise. 209
Lettre de M. de la Noue, à l'Auteur du Mercure, au sujet de la *Coquette corrigée*, *ibid.*
Comédie Italienne. 216
Couplets sur la prise du Port Mahon, 217
Opéra comique. 220

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 221
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 224
Mariages & Morts, 232
Avis divers. 236

La Chanson notée est à la page 77.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

AOUST. 1756.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musiques à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AOUST. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE

A M. de Saint-Martial, en lui envoyant une paire de pigeons.

AImable Fils du plus aimable Pere,
Ami ſincere & généreux,
Qu'à vingt ans déja l'on révere :
Vous, le tendre objet de mes vœux ;
Qui poſſédez ſi bien l'heureux talent de plaire,
Et qui, tel qu'on nous peint le plus jeune des Dieux,

Digitized by Google

Pourriez à la Cour de Cythere
Soumettre tout, allumer mille feux,
Si vous ne méprisiez cette gloire légere,
Si vous étiez moins vertueux.
Mais de bonne heure instruit par la sagesse,
Vos tendres mains écartent les erreurs,
Que la Folie inspire à la jeunesse.
Vous échappez aux prestiges trompeurs,
Dont le plaisir, Syrene enchanteresse,
Eblouit, enchaîne les cœurs;
Et vous cueillez le fruit de la vieillesse
Dans l'âge ingrat des frivoles douceurs.
Vous avez donc quitté la demeure fertile
De vos vergers délicieux;
Et vous voilà de retour à la Ville
Occupé du soin précieux
De donner à l'Etat un Citoyen utile,
Au Citoyen, un Juge integre, habile,
A Thémis, un Ministre égal à vos ayeux.
Mais souffrez qu'ici je m'arrête:
Pour ce haut ton mon luth n'est point monté:
Je me suis vu par mon zele emporté;
Il a tracé cette ébauche imparfaite:
Ce n'étoit point le dessein du Poëte;
Il eût été par trop ambitieux.
Vous faire humblement ses adieux,
Vous demander indulgence pléniere
Pour ses propos maussades, ennuyeux,
Etoit son but à la ligne premiere;

Digitized by Google

Puis d'offrir à votre voliere
Deux Hôtes frais & vigoureux,
L'honneur de la gent colombiere,
Qui propres au tendre myſtere,
Brûlent déja de ſignaler leurs feux,
Et n'auront rien de mieux à faire
Que de créer force neveux :
Or à ce titre, ils ſont en droit de plaire.
Ce n'eſt pas tout : de noble race iſſus,
Ils feroient leur preuve complette
De ſeize quartiers révolus ;
Et pour avoir accueil honnête,
Que faut-il aujourd'hui de plus ?
Mais que ceci, Seigneur, ne vous étonne,
Vous connoiſſez les pigeons de Dodone,
Et juſtement les miens en ſont venus :
Ils pourroient bien être auſſi deſcendus
De ces Oiſeaux, de qui l'aîle dorée
Traînoit jadis ſur la voûte azurée
Le cabriolet de Vénus.
Quoi qu'il en ſoit, veuillez, ou non le croire,
Bien eſt-il vrai qu'ils ſont gras & dodus ;
Et peu leur chaut de vivre dans l'hiſtoire,
S'ils vivent bien dans votre réfectoire :
S'ils ſont chez vous bien gîtés, bien repus,
Ce ſera là leur plus ſolide gloire,
Comme la mienne à vous faire ma cour.
Agréez-en cette preuve légere
Que l'amitié vous préſente en ce jour :

Digitized by Google

A peu de frais pouvez la satisfaire ;
Un sentiment suffit pour tout retour.
Adieu : que le destin vous soit toujours prospere :
Mais pour fixer le bonheur sur vos pas,
Devenez un peu moins austere.
Car entre nous je ne dois point vous taire,
Que le Dieu qui préside aux amoureux ébats,
De vos rigueurs se désespere.
Vous détruisez tous ses projets :
Sur vous il fondoit son empire,
Et vous évitez tous ses traits.
Vous pourriez bien quelque peu lui sourire ;
Sans que Thémis vous en fît un procès,
Que la Sagesse y trouvât à redire.
Le cœur d'un Sage qui soupire,
Fût toujours exempt de regrets.
Croyez-moi, faites votre paix :
Avec les Dieux point de querelles ;
Et pour concilier leurs divers intérêts,
Que Thémis dicte vos Arrêts ;
Qu'Amour, par vous dompte les Belles :
Mais n'en aimez qu'une jamais.

Par M. FINIEL, *Procureur du Roi, au Vigan.*

Digitized by Google

LES FAVEURS,

CONTE.

UN homme qui ne peut plus compter ses bonnes fortunes, est de tous, celui qui connoît le moins les *Faveurs*. C'est le cœur qui les accorde, & ce n'est pas le cœur qu'un homme à la mode intéresse. Plus on est *prôné* par les femmes, plus il est facile de les avoir, mais moins il est possible de les enflammer.

Les *Faveurs* sont le prix de la passion réciproque. Elles ne subsistent que dans le sentiment le plus vif, le plus mutuel; il faut l'accord le plus exact de desirs, d'attendrissement: sans cela, ce qu'on appelle *Faveurs*, ne sont que des plaisirs comme mille autres.

En partant de ce principe on peut dire qu'il n'y a rien de si rare que les *Faveurs*. Pénétré de cette vérité, qui n'est pas la moins triste de celles qui frappent dans l'histoire du cœur humain, il m'a pris envie d'offrir une consolation aux cœurs tendres dans une anecdote récente & attestée, qui, en prouvant combien les *Faveurs* sont précieuses, prouve aussi combien elles sont respectables.

Digitized by Google

Eglé aimoit tendrement Zamor, & Zamor ne vivoit que pour Eglé : c'étoit en tout, de ces Amans que la nature fait quelquefois l'un pour l'autre. Ils pensoient si bien ensemble, qu'en rien, ils n'avoient la peine de se deviner. Leur bonheur étoit extrême ; mais le mot d'amour manquoit encore à leur bonheur ; ils n'osoient ni l'un ni l'autre le prononcer : le même principe arrêtoit leurs levres. Toujours prêts à se trahir, ils sçavoient qu'une déclaration est une façon honnête de demander & de promettre des *Faveurs*.

Après une longue contrainte il fallut s'expliquer. Quel embarras ! quel trouble ! Auquel des deux est-il plus permis de parler le premier ? C'est à celui qui aime le plus à oser davantage : mais une égale tendresse leur imprime une égale timidité. Zamor veut enfin parler, l'usage le détermine ; il s'y est préparé depuis deux jours ; il a ses discours tout arrangés sur ses levres ; son parti est pris. Il aborde Eglé. Ses regards l'ont déja instruite ; elle a déja répondu par les siens : il ne faut plus qu'un mot, & il n'a pas la force de le prononcer. Son trouble est une douleur muette. Eglé en est attendrie, & la pitié qu'elle sent lui paroît un devoir à remplir. Ah ! Zamor, lui dit-elle, à quoi voulez-vous me ré-

Digitized by Google

duire ?.... A mériter mon adoration, répondit-il, en tombant à ses genoux, à me montrer l'exemple du bonheur. Mais non, c'est à moi à vous dire le premier que je vous adore : si c'est un plaisir pour vous de l'apprendre, c'est un tribut que je vous dois.

Eglé, quoiqu'elle n'eût dit qu'un mot, ne se dissimuloit pas qu'elle s'étoit expliquée avant lui. Le plaisir de répondre à un aveu enchanteur n'empêcha pas qu'un peu de honte ne parût dans ses yeux. Zamor goûta cette douceur inexprimable de faire succéder la naïveté à la confusion.

Je m'imaginois, lui dit-il, qu'un aveu coûtoit beaucoup à faire, & beaucoup à entendre, parce qu'il suppose le désir des *Faveurs*; je croyois encore que la timidité le suivoit toujours lorsqu'il étoit favorablement écouté. Que vous m'avez aisément détrompé ! Vous faites plus que m'entendre, plus que m'écouter, vous daignez me répondre, vous comblez tous mes vœux, & nous ne conservons aucune timidité; c'est que ce qui est *Faveur* dans une tendresse innocente, est innocent comme elle.

Cette réflexion dans la bouche d'un autre que Zamor, n'eût pas eu pour Eglé l'autorité d'une maxime. Il y a des vérités

Digitized by Google

que l'amour ſeul peut perſuader. Eglé jugea par ſa ſécurité que Zamor raiſonnoit juſte : elle n'oſa pourtant pas le dire, mais elle le regarda tendrement.

Leur converſation, celle du lendemain, celle de pluſieurs jours, fut une ſuite de la réflexion qu'il avoit faite, & de la juſteſſe qu'Eglé y avoit trouvée. Il n'avoit pas voulu s'en faire un avantage pour l'avenir : mais éclairé par l'amour, il ſentit qu'il s'étoit fait un droit. Il oſa le faire valoir eſſentiellement. Les raiſonnemens ſur leſquels il établiſſoit ſes témérités, ne ſuffiſoient pas comme la premiere fois, pour raſſurer Eglé : mais le ſentiment devenu plus vif, tenoit lieu de ſéduction d'eſprit ; & pour céder à l'amant qu'on aime, il eſt égal que ce ſoit l'eſprit ou le cœur qui agiſſe.

Ce premier triomphe fut pour Zamor une raiſon de tout eſpérer, & une raiſon de tout entreprendre. Eglé n'eut ni cette terreur des femmes qui n'aiment point aſſez, ni cette complaiſance des femmes qui aiment trop. Elle avoit prévu qu'elle céderoit, mais elle noublioit pas qu'elle ne devoit point céder. Sa réſiſtance fut une *Faveur* qui les renfermoit toutes. Zamor obtint mille choſes qui échappent dans un bonheur trop facile. Il éprouva que les

Digitized by Google

Faveurs, qu'une femme peut accorder, sont innombrables, & que la derniere ne surpasse les autres que parce qu'on l'a mieux méritée.

Ce moment si souhaité arriva enfin. Tous deux y puiserent une nouvelle tendresse : jamais on n'éprouva mieux le plaisir, jamais on ne l'exprima moins. Ils vouloient se parler, se communiquer leurs idées délicieuses, les mots les plus familiers de la tendresse expiroient sur leurs bouches : ils se regardoient ; & leurs yeux chargés d'amour, remplis de volupté, avoient aussi leur difficulté à s'exprimer.

Tout n'étoit pas fait, tout n'étoit pas obtenu. Ce n'est que dans les engagemens ordinaires que la derniere *Faveur* est précisément la derniere. Zamor avoit des Rivaux : Eglé ne leur laissoit aucune espérance, mais Zamor les voyoit encore auprès d'elle : elle ne crut pas comme mille autres qu'il lui suffisoit de ne les pas écouter. Sans sçavoir s'il avoit assez de connoissance des femmes pour ne pouvoir être tranquillisé que par une fuite absolue, elle lui suppose la défiance la plus éclairée ; & tous ses Rivaux, ceux même qu'il auroit exceptés, furent fuis sans exception. Zamor qui connoissoit toute la coquetterie des femmes, sentit combien la résolution

Digitized by Google

que l'amour seul peut persuader. Eglé jugea par sa sécurité que Zamor raisonnoit juste : elle n'osa pourtant pas le dire, mais elle le regarda tendrement.

Leur conversation, celle du lendemain, celle de plusieurs jours, fut une suite de la réflexion qu'il avoit faite, & de la justesse qu'Eglé y avoit trouvée. Il n'avoit pas voulu s'en faire un avantage pour l'avenir : mais éclairé par l'amour, il sentit qu'il s'étoit fait un droit. Il osa le faire valoir essentiellement. Les raisonnemens sur lesquels il établissoit ses témérités, ne suffisoient pas comme la premiere fois, pour rassurer Eglé : mais le sentiment devenu plus vif, tenoit lieu de séduction d'esprit ; & pour céder à l'amant qu'on aime, il est égal que ce soit l'esprit ou le cœur qui agisse.

Ce premier triomphe fut pour Zamor une raison de tout espérer, & une raison de tout entreprendre. Eglé n'eut ni cette terreur des femmes qui n'aiment point assez, ni cette complaisance des femmes qui aiment trop. Elle avoit prévu qu'elle céderoit, mais elle noublioit pas qu'elle ne devoit point céder. Sa résistance fut une *Faveur* qui les renfermoit toutes. Zamor obtint mille choses qui échappent dans un bonheur trop facile. Il éprouva que les

Digitized by Google

Faveurs, qu'une femme peut accorder, ſont innombrables, & que la derniere ne ſurpaſſe les autres que parce qu'on l'a mieux méritée.

Ce moment ſi ſouhaité arriva enfin. Tous deux y puiſerent une nouvelle tendreſſe : jamais on n'éprouva mieux le plaiſir, jamais on ne l'exprima moins. Ils vouloient ſe parler, ſe communiquer leurs idées délicieuſes, les mots les plus familiers de la tendreſſe expiroient ſur leurs bouches : ils ſe regardoient ; & leurs yeux chargés d'amour, remplis de volupté, avoient auſſi leur difficulté à s'exprimer.

Tout n'étoit pas fait, tout n'étoit pas obtenu. Ce n'eſt que dans les engagemens ordinaires que la derniere *Faveur* eſt préciſément la derniere. Zamor avoit des Rivaux : Eglé ne leur laiſſoit aucune eſpérance, mais Zamor les voyoit encore auprès d'elle : elle ne crut pas comme mille autres qu'il lui ſuffiſoit de ne les pas écouter. Sans ſçavoir s'il avoit aſſez de connoiſſance des femmes pour ne pouvoir être tranquilliſé que par une fuite abſolue, elle lui ſuppoſe la défiance la plus éclairée ; & tous ſes Rivaux, ceux même qu'il auroit exceptés, furent fuis ſans exception. Zamor qui connoiſſoit toute la coquetterie des femmes, ſentit combien la réſolution

Digitized by Google

d'Eglé étoit une *Faveur*. Ah ! lui dit-il, je ne suis pas digne de tant de bonté. L'amour n'a pas fait pour moi toutes ces *Faveurs* : en me les prodiguant toutes, vous me faites sentir combien vous avez d'avantages sur moi, malgré l'excès de mon amour.

Eglé étoit jeune, belle & charmante : elle avoit tout ce que les hommes peuvent souhaiter, excepté la fortune. Malgré sa retraite, elle enflammoit tous les cœurs ; il suffisoit qu'elle eût été quelque part un moment, pour y plaire toujours : ceux qui y venoient après elle, la retrouvoient toute entiere dans l'impression qu'elle avoit laissée.

Zamor aussi aimable qu'elle, avoit le même reproche à faire à la fortune. Il en soupiroit quelquefois. Il craignoit qu'on n'offrît à Eglé un sort plus digne d'elle, & que ses *Faveurs* ne fussent pas inépuisables. Il cachoit ses terreurs, il en souffroit davantage.

Ce qu'il avoit craint arriva. Eglé se vit dans le cas, si peu embarrassant pour bien des femmes, d'avoir à choisir entre un Amant pauvre & un Mari très-riche. Ce dernier joignoit à une grande fortune, la naissance & le mérite. Il adoroit Eglé, il s'offrit lui-même : sa proposition fut la

Digitized by Google

déclaration la plus tendre ; Zamor ne s'étoit jamais exprimé si tendrement. Eglé éprise d'amour, ne connoissant de bonheur que de vivre pour son Amant, ne fut point embarrassée à répondre : elle sçavoit qu'elle avoit affaire à un honnête homme. L'aveu de sa passion fut l'excuse de son refus. Rizis admira sa vertu, respecta son secret, & déguisa sa douleur pour lui épargner une pitié qu'une ame aussi tendre ne refuse jamais, & qui auroit troublé un bonheur si respectable.

Eglé avoit fait ce sacrifice sans violence ; il ne lui en coûta pas plus de le faire sans indiscrétion : elle eût voulu l'apprendre à Zamor, non pour s'en vanter, mais pour lui prouver toute sa passion. La crainte de l'humilier & de lui donner des inquiétudes pour l'avenir, l'emporta sur le penchant le plus doux à suivre ; & dès qu'elle eût senti tout ce que Zamor pouvoit y perdre, elle ne vit plus ce qu'elle pouvoit y gagner : mais Rizis n'étoit pas obligé à la même discrétion : sa douleur extrême avoit besoin d'un soulagement. De mille qui s'offrirent à son imagination, il préféra celui qui s'accordoit mieux avec le respect qu'Eglé lui avoit inspiré. Il écrivit cette lettre à Zamor :

« Vous possédez un trésor, en connois-

Digitized by Google

» ſez-vous le prix ? Souvent l'excès du
» bonheur nous empêche de le connoître.
» Un Rival malheureux peut vous fournir
» des lumieres nouvelles ; c'eſt tout ce
» qu'il oſera jamais ſe permettre d'une
» paſſion immortelle, réduite au reſpect
» & à l'admiration. Mais quand je vous
» apprends combien Eglé eſt au deſſus de
» l'opinion que vous avez pu prendre
» d'elle ; quand je vous rends un ſervice
» qui ne peut être reconnu, me rendrez-
» vous ce que vous me devez, me donne-
» rez-vous la conſolation d'avoir été utile
» à Eglé ? Vous le pouvez, vous le devez :
» ici le devoir devient plaiſir ; heureux
» qui peut en avoir de ſi doux à remplir !
» Vous connoiſſez mon rang & ma fortu-
» ne : Eglé vient de me refuſer à ſes ge-
» noux. L'offre d'un établiſſement brillant,
» les ſermens de l'amour, les larmes du
» déſeſpoir n'ont abouti qu'à augmenter
» ſa paſſion par le plaiſir de vous les
» ſacrifier. Jugez du cœur d'une femme ſi
» tendre, ſi généreuſe : jugez auſſi de vos
» devoirs ; ils ne peuvent être remplis que
» par une paſſion qui égale la mienne.
» Une ardeur extrême vient d'apprendre
» à Eglé combien elle mérite d'être aimée ;
» & ſi elle ne retrouvoit pas mes ſenti-
» mens dans les vôtres, elle ſeroit en droit

Digitized by Google

» de vous accuser d'ingratitude. Ne méri-
» tez jamais ce reproche deshonorant ; tout
» vous y invite. Hélas ! vous devez juger
» de la douceur qu'on goûte à mériter
» d'être aimé, par les consolations que je
» trouve dans la délicatesse de mes senti-
» mens. »

Zamor vola au genoux d'Eglé : ce n'étoit que là qu'il pouvoit reconnoître la nouvelle *Faveur* qu'elle venoit de lui accorder. Une générosité aussi admirable lui imprimoit un respect qui passoit dans tous ses sentimens. Eglé répondit à ses discours avec cette modestie des cœurs qui regardent leurs bienfaits, comme un avantage sur les autres qu'ils doivent leur adoucir. Vous donnez un trop beau nom à ce que j'ai fait, lui dit-elle ; les plus grandes preuves d'amour ne sont plus des *Faveurs*, dès qu'on y trouve soi-même un charme qui en est la récompense. Ah ! Eglé, Eglé, répondit Zamor, ne retranchez rien de vos bienfaits ; laissez-moi croire qu'à force de les sentir, je puis les mériter.

Les parens de Zamor avoient pour lui une tendresse qui n'étoit que de l'ambition. Ils voulurent l'établir avantageusement : pour éviter les importunités cruelles, il s'expliqua dès la premiere fois qu'ils

Digitized by Google

lui en parlerent. Ils sçavoient qu'il voyoit Eglé tous les jours; ils soupçonnerent sa passion, & l'éloignement le plus prompt fut le remede qu'ils apporterent à ce qu'ils appelloient sa phrénésie. Il fallut obéir: mais où trouver des consolations? Il alloit perdre Eglé, & elle ne seroit plus défendue par son ardeur contre les persécutions que ses charmes lui attiroient de toutes parts. Il partit dans cette prévention affreuse: il aimoit trop pour n'être pas injuste.

Il fut à peine arrivé au lieu de son exil, qu'il tomba malade. Il fut bientôt en danger: ses parens en furent informés; le bruit s'en répandit. Que devint la sensible Eglé en apprenant cette nouvelle! Elle avoit épuisé l'effort des bienséances en consentant au départ d'un Amant adoré: Zamor lui avoit proposé les partis extrêmes; elle avoit préféré de le pleurer toujours, à l'exposer un moment. Mais toutes les considérations cedent au désespoir où la plonge une nouvelle accablante; elle prévoit toutes les suites de sa démarche, & ses réflexions qu'elle fait malgré elle, & qu'elle se reproche, lui prêtent une nouvelle ardeur: elle vole où l'amour transformé en vertu vient de marquer sa place. Elle trouve Zamor expirant: ses

Digitized by Google

larmes bienfaisantes coulent dans le sein d'un Amant, qui ne peut plus vivre qu'en s'en abreuvant. Zamor renaît, & sa guérison subite le flatte plus par la *Faveur*, qui en est le principe, que par tous les plaisirs qui en sont l'effet.

Il revoit à peine la lumiere ; il jouit à peine des embrassemens d'une Maîtresse adorable, qu'il n'est plus occupé que du danger où elle est exposée. Il lui propose la fuite la plus prompte. Eglé n'a pas les mêmes terreurs que lui : elle aime assez pour braver les murmures de la gloire & le courroux de ses parens : mais on a voulu la séparer de Zamor ; on prendroit des précautions pour l'en séparer à jamais. Cette idée se grave dans son esprit, & décide sa réponse. Ils partent : Eglé y excite Zamor ; c'est elle qui a tout préparé pour leur départ. Elle est dans l'âge des graces, des plaisirs & des amours : elle eût pu vivre heureuse & brillante ; mille fortunes lui étoient offertes, mille Amans n'attendoient qu'un regard pour tomber à ses pieds : elle va perdre tout l'honneur de la beauté, elle vivra dans une solitude obscure. Elle sentira l'affreuse indigence : tout ce qu'elle va perdre & tout ce qu'elle va souffrir, est un nouvel aiguillon pour elle. L'excès de son courage naît de ses

Digitized by Google

ſacrifices ; le nom de *Faveur* que Zamor donne à tout ce qu'elle fait pour lui, la flatte plus que toutes les Couronnes.

Un héroïſme ſi touchant trouve des protecteurs dans le ciel & dans les hommes. Ils arrivent dans une Ville où ils ſe croient en sûreté ſous un nom étranger ; ils ſont reconnus par un oncle de Zamor, que ſes affaires viennent d'y conduire : c'eſt un Dieu tutélaire que l'Amour a placé ſur leur paſſage. Il eſt aſſez tendre pour protéger des Amans, il eſt aſſez riche pour faire des heureux : il leur fait bientôt éprouver l'un & l'autre. Il écrit aux Maîtres de leur deſtinée : il demande leur aveu pour une union qu'il croit déja ſignée dans le Ciel ; il l'obtient, & tout ſon bien eſt le prix de leur conſentement.

Eglé & Zamor reçoivent la récompenſe de leur grand amour. Leur joie pénétre les témoins : ils ſemblent ſe voir & s'aimer pour la premiere fois. Eglé toujours plus tendre, paroît tous les jours plus nouvelle à Zamor : en lui prodiguant tous les plaiſirs de la paſſion, elle en fait autant de *Faveurs* par l'air d'accorder qu'elle a, ſans le prendre. Il reçoit encore ce qu'il a épuiſé.

Nous oſons nommer ces *Faveurs les Faveurs bien traitées.*

Digitized by Google

ODE

Lue à la premiere distribution des Prix qui s'est faite dans le College des PP. de la Doctrine Chrétienne de Villefranche, en Rouergue, le 31 Août 1755.

QUel bruit ! quelle pompe nouvelle
Nous rassemble de toutes parts ?
Quelle Déïté me rappelle
Au Temple du Goût & des Arts ?
Trop longtems de ces lieux bannie, (1)
C'est vous, sçavante *Polymnie*,
Que je revois en ce beau jour,
Pour se rapprocher de nos rives,
Vos sœurs, avec vous fugitives,
N'attendoient que votre retour.

Vous paroissez, & la nature
S'embellit de nouveaux appas.
Brillant d'une clarté plus pure
Phœbus a devancé vos pas.
Les doux zéphirs, de votre trône

(1) *Il y avoit quelques années qu'on avoit interrompu les Exercices littéraires, pareils à celui qui a précedé cette année la distribution des nouveaux Prix.*

Digitized by Google

Ecartant l'ardente *Erigone*,
Rendent la vie à mille fleurs,
Et de ces fruits de leurs haleines
S'empressent de former les chaînes
Que vous préparez à nos cœurs.

Regnez, commencez un Empire
Qui passe à nos derniers neveux;
Que ce jour que chante ma lyre
Soit à jamais sacré pour eux.
Jour mémorable! où ma patrie
A son antique barbarie
Porte enfin le coup assuré;
Où, rivale du *Tectosage*, (1)
Elle consacre d'âge en âge
Des autels au Goût épuré.

Et vous, ses enfans & ses peres,
Et qu'à tant de titres divers
Elle a fait les dépositaires
De ses intérêts les plus chers;
Magistrats! (2) goûtez l'avantage
De recevoir ici l'hommage
Des Arts & de leurs Amateurs;

(1) *Allusion aux Prix de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, notre voisine & notre modele.*

(2) *Les Maire & Consuls, Fondateurs des nouveaux Prix.*

Digitized by Google

Hommage libre, mais ſincere,
Et que l'Empire littéraire
Ne rend qu'à ſes reſtaurateurs.

Vous ſurtout, qu'avec complaiſance
Je vois préſider à ces jeux, (1)
A qui dès la premiere enfance
Je tiens par les plus tendres nœuds;
Souffrez qu'en cette auguſte fête
Ma Muſe, fidele interprete
Des ſentimens de tous les cœurs;
Décerne à l'ami que j'eſtime
Le titre auſſi doux que ſublime
De pere & d'ami des neuf ſœurs.

Sous un nom ſi cher au Parnaſſe;
Ainſi qu'à la poſtérité,
Prenez aujourd'hui votre place
Dans les faſtes de la Cité.
Que des tems bravant les injures,
Elle y montre aux races futures
L'inſtituteur de ces combats,
Et s'en remette à leur hiſtoire
Du ſoin d'aſſurer la mémoire
Du *Mécene* de nos climats.

(1) *M. Cardalhac, ancien ami & condiſciple de l'Auteur, Maire de la Ville de Villefranche en cette année 1755.*

Digitized by Google

Déja sous ses heureux auspices,
Plus d'un Athlete de ces bords,
Fier du succès de ses prémices,
Tente de plus nobles efforts.
Eleve des Muses champêtres,
Tircis chante à l'ombre des hêtres,
Les bois, l'amour & l'amitié;
Tandis qu'au gré de *Melpomene*
Son Rival répand sur la scene
Et la terreur & la pitié. (1)

Plus modeste & non moins nerveuse,
L'éloquence avec dignité
De sa course majestueuse
Presse, ou suspend l'activité,
Telle, avec douceur répandue,
La rosée enfin s'insinue,
Ou tel, un fleuve impétueux
Qu'irrite une barriere vaine,
Franchit l'obstacle, inonde, entraîne
Tout ce qui s'oppose à ses vœux. (2)

Que vois-je! à la céleste voûte
S'élance un nouveau *Phaëton*.
Va-t'il s'égarer dans la route
De *Galilée* ou de *Newton*?

(1) *Les divers genres de Poësie.*
(2) *Le genre oratoire; les talens de la chaire, du Barreau, &c.*

Mais

Digitized by Google

Mais à peine a-t'il pris pour guide
Le docte compas dont *Euclide*
Osa mesurer l'Univers ;
Que dédaignant la terre entiere ;
Il va du monde planétaire
Parcourir les vastes déserts. (1)

Ainsi les dons de ce Lycée
Vont par un choix judicieux
A la vertu récompensée
Servir d'aiguillons précieux :
Ainsi des mains d'un sçavant Maître
Rendus au sein qui les vit naître,
Et bientôt en tous lieux épars,
Ceux, qu'une premiere victoire
Va mettre au chemin de la gloire,
Feront celle de nos remparts.

Vous donc (2), que d'un bienfait si rare
La patrie honore aujourd'hui,

(1) .... *Cœlique meatus*
Describent radio, & surgentia sidera dicent. Virg.
Allusion au projet d'un Cours de Physique expérimentale & de Mathématique, dont on est redevable au zele de M. Cardalhac, Maire, lequel a déja procuré l'imposition d'une somme considérable, pour l'achat des premieres Machines propres à ce double objet, sous la direction, & du choix de l'illustre M. l'Abbé Nollet.

(2) *Le Répondant*,

Digitized by Google

Vous que le Dieu des Arts sépare
D'un vulgaire indigne de lui,
Heureux enfant ! avec audace,
Dans quelque route qu'il vous trace
Marchez, soutenez vos essais ;
Et songez qu'en cette carriere,
Oser regarder en arriere,
C'est ternir ses premiers succès.

Mais déja blessé d'un langage,
Peu digne de vos vœux naissans,
J'entends votre jeune courage
Murmurer de mes vains accens ;
Cedez au penchant qui l'entraîne ;
De la Tribune & d'Hypochrene
Les deux sentiers vous sont ouverts ;
Allez dans l'une ou l'autre lice
Braver l'envie & l'injustice,
Et justifier mes concerts.

Que dis-je ! est-ce à ma foible verve
De vous initier aux Arts ?
Vous, qu'ici plus d'une *Minerve*
Daigne animer de ses regards ?
Privilege heureux de votre âge !
Vous y lisez le doux présage
De mille glorieux progrès ;
Tandis qu'encore je soupire.

Digitized by Google

De n'avoir pu jamais y lire
Que les plus ſiniſtres Arrêts.

Tout beau, mon cœur ! quoi qu'il t'en coûte :
Les Arts qu'on honore en ces lieux,
Doivent au ſexe qui m'écoute
Un hommage plus ſérieux.
Juge délicat & ſévere,
Par ſes attraits jaloux de plaire
Moins encor que par ſes talens ;
Il ſçait d'un encens inſipide
Diſtinguer l'éloge ſolide,
Et le vrai beau des faux brillans.

Ceſſez de nous vanter vos Muſes,
Chantres du fabuleux vallon ?
Nos *Deshoulieres*, nos *la Suſes*
M'ont fait oublier *Apollon* :
Vieilles filles de *Mnemoſyne*,
En vain de la double Colline
Vous m'invitez à vos leçons ;
Ici, mieux qu'aux bords du *Permeſſe*,
L'eſprit, les graces, la jeuneſſe,
Sont les arbitres de mes ſons.

De l'ébauche la plus légere,
Belles, daignez-vous contenter ;
Tout l'art du Pinde & de Cythere
Pourroit-il mieux s'en acquitter ?

Digitized by Google

S'il est toutefois un *Appele*,
Dont la main hardie & fidelle
Acheve un tableau si charmant ;
Peu jaloux de son avantage,
J'aime à devoir votre suffrage
Moins au pinceau qu'au sentiment.

Par M. DE LA VERGNE, *Cons. au Présid.*

SUITE
DE LA VIE DE JULES CESAR.
MARC-ANTOINE.

JE crois que l'on peut mettre Marc-Antoine au rang de ceux que la fortune a élevés lorsqu'elle a voulu faire connoître toute l'étendue de son pouvoir & de ses caprices. Il se trouva lors de la mort de César dans des conjonctures favorables, qui lui frayerent le chemin d'une souveraineté, à laquelle il ne devoit pas s'attendre, & qu'il conserva jusqu'à ce qu'il en fût précipité par des vices & des défauts qui avoient été retenus pendant le gouvernement de César.

Antoine étoit né avec des inclinations nobles & élevées, un génie décidé pour la guerre & un courage au dessus du commun, qui ne se laissoit point amollir par

Digitized by Google

les plaisirs : il les oublioit dans les occasions où il s'agissoit d'acquérir de la gloire. Mais lorsqu'il étoit rendu à lui-même, il se livroit à tous les excès & les genres de débauches auxquels la jeunesse de son temps étoit adonnée. Antoine, après avoir servi dans les Gaules sous César, avoit été Lieutenant de Gabinius, lors de la conquête de l'Egypte pour remettre sur le trône de ce Royaume Ptolomée-Aulets chassé par ses sujets. Il avoit encore remporté une victoire signalée sur les Juifs, & avoit pris prisonnier leur Roi Aristobule.

De retour à Rome, il en avoit trouvé toute la puissance entre les mains de Pompée, de César & de Crassus. Comme il avoit consommé de très-bonne heure un riche patrimoine, il ne pouvoit espérer de rétablir ses affaires qu'en s'attachant à l'un de ces trois hommes, qui pût lui procurer quelque commandement supérieur où il trouveroit le moyen de s'enrichir comme faisoient la plûpart des Romains de son temps. César qui connoissoit son mérite, lui fit de si belles offres, & l'acheta si cher, qu'il se l'attacha sans réserve. Il étoit Tribun du Peuple, lorsque César & Pompée se brouillerent après la mort de Crassus. En sa qualité de Tribun, il s'opposa si hautement à toutes les délibérations violentes

Digitized by Google

que l'on proposa contre les intérêts de César, que le parti de Pompée ayant prévalu à Rome, Antoine fut chassé du Sénat, & obligé de se sauver auprès de César qui lui confia les emplois les plus importans. Antoine commandoit l'aîle gauche à la bataille de Pharsale. Il s'y comporta avec une valeur & une capacité qui contribuerent beaucoup à la victoire. Ses belles qualités brillerent encore davantage à la bataille de Philippes. Il avoit partagé avec César la gloire de Pharsale, mais à Philippe, il en eut seul tout l'honneur. Il défit entiérement le corps d'armée qu'il avoit en tête, commandé par Cassius dans le temps que Brutus mettoit en déroute celle que commandoit Auguste. Antoine vole à son secours, & arrache à Brutus l'avantage qu'il étoit prêt de remporter. Tout plie devant lui : il remporte une victoire complette qui porta le dernier coup à la liberté Romaine. La victoire de Philippe fut le terme de la gloire d'Antoine ; le reste de sa vie n'est plus qu'un tissu de vices & de foiblesses qui le perdirent. Il n'avoit pas la tête assez forte pour soutenir le poids de sa grandeur. Il avoit partagé l'empire du monde avec Auguste : les Provinces de sa domination étoient dans la derniere soumission ; il avoit des troupes

Digitized by Google

nombreuses & aguerries, dont il étoit adoré : il pouvoit gouverner paisiblement tout l'Orient sans craindre la puissance d'Auguste dont la politique raffinée réparoit ce qu'il lui manquoit du côté de la valeur.

Mais Antoine se laissa surprendre par la beauté de Cléopâtre, la Reine de son temps, la plus belle, la plus spirituelle & la plus sçavante en l'art d'inventer, varier & multiplier les plaisirs. Ayant connu l'ascendant qu'elle avoit pris sur le cœur d'Antoine, elle l'entraîna dans des malheurs dont il ne put jamais se relever. Les dépenses, le luxe, & les plaisirs auxquels il s'étoit livré dans sa jeunesse, ne furent rien en comparaison de ceux dans lesquels cette Reine le plongea. Pour les satisfaire, il remplit l'Asie de concussions & de rapines : il épuisa avec une prodigalité excessive les revenus de la République. Les peuples le détesterent, ses soldats le méprisereut, ses ennemis l'insulterent : il fut honteusement battu par les Parthes, enfin ses anciens amis & ses Généraux ne pouvant plus souffrir les hauteurs & les caprices de Cléopâtre qui leur commandoit en souveraine, l'abandonnerent ; & Auguste lui déclarant la guerre dans cette situation, n'eût pas de peine à le vaincre. Quelle

Digitized by Google

tout le monde, & principalement des soldats. Il avoit appris de Jules-César la maniere dont il falloit les traiter pour s'en faire aimer. Ils avoient été témoins de l'estime de ce grand homme, qui avoit toujours confié à Antoine les premiers emplois de son armée. Lorsque les soldats sont sûrs du courage & de la capacité de leur Général, ils lui donnent volontiers toute leur confiance. Antoine avoit acquis leur amitié par ses caresses & ses largesses. Il alloit voir les malades dans leurs tentes, s'informoit de leurs besoins & y pourvoyoit avec une exactitude admirable, aussi fut-il redevable à ses soldats, de la haute fortune où il parvint après la mort de César. Ayant été chassé du Sénat & de Rome, vaincu à Modene par l'armée de la République, & fuyant avec une partie de ses troupes, il traversa les Alpes, dénué de tout, sans rien perdre de l'autorité de Général, ni de l'amitié de ses soldats, auxquels, dans la disette où il se trouva, il donnoit le premier l'exemple de sobriété & de patience, souffrant également avec eux la faim & la soif, & leur faisant distribuer, préférablement à lui, le peu de vivres qu'il avoit. Il arrive dans les Gaules dans le dessein de se joindre à Lépidus qui commandoit un corps considérable. Lepi-

Digitized by Google

dus faisant quelques difficultés de le recevoir, ses soldats l'abandonnent gagnés par ceux d'Antoine, & lui déferent le commandement. Il eut cependant la générosité de le partager avec Lépidus qu'il en pouvoit dépouiller ; & tous deux joints ensemble, forcerent Auguste de s'accommoder avec eux.

Antoine n'eût peut-être pas été accusé de cruauté sans l'acharnement avec lequel il poursuivit la perte de Ciceron. Il est vrai qu'il en avoit été furieusement maltraité dans les Oraisons qu'il prononça contre lui pour le faire déclarer ennemi de la République. Il n'est pas étonnant de voir Antoine joindre à ses autres vices, l'esprit de vengeance : cependant il est certain que des trois Triumvirs il fut le moins cruel. Il dit, en voyant la tête de Ciceron : Mes vengeances sont finies ; au lieu qu'Auguste seul sacrifia depuis à la sienne beaucoup plus de Citoyens qu'Antoine & Lépidus n'en avoient fait périr.

CATON.

Caton, surnommé d'Utique, étoit un homme dont la vertu trop austere, jointe à un caractere dur & inflexible, avoit plutôt fait un Philosophe d'une espece fort singuliere qu'un homme capable de se mê-

Digitized by Google

ler des grandes affaires. Il avoit choisi un genre de Philosophie conforme à son humeur. C'étoit la Stoïcienne dont la base étoit un orgueil insupportable, & qui sous prétexte de la vertu la plus épurée, méprisoit avec hauteur le reste des humains. Le Stoïcien, en mettant le souverain bien dans la sagesse commençoit par se l'accorder à lui-même. Il se croyoit seul infaillible & affranchi de toutes les passions, & s'attribuoit non seulement toutes les vertus, mais encore les dons de la nature. Je ne sçais si dans son cœur il ne se comparoit pas aux Dieux mêmes. Il falloit cependant que cette Philosophie ne fût pas en grande estime à Rome, puisque Ciceron lui donna un grand ridicule dans le discours qu'il prononça étant Consul, pour défendre Murena accusé de brigue par Caton. Voici les termes dans lesquels il s'exprime. *Les Stoïciens disent que toutes les fautes sont égales, que le moindre manquement est un crime, que le Sage ne doute de rien, ne se trompe en rien, & ne change jamais de sentiment. Telles sont les maximes que le merveilleux génie de Caton s'est appropriées pour en faire la regle de sa conduite. Des malheureux viennent-ils humblement vous demander grace, vous êtes un scélérat, si vous leur accordez quelque chose par compassion. Quel-*

qu'un vous avouera qu'il a failli & vous en demandera pardon, c'est un crime que de pardonner un crime. Est-il échappé à ce Sage quelque parole, c'est chose irrévocable. Vous lui dites qu'il s'est trompé dans quelque affaire, il le prend pour une injure. On lui reproche d'avoir dit telle chose en colere, le Sage ne s'y met jamais. Agir autrement dans un temps que dans un autre, c'est être un fourbe; changer de sentiment c'est une infamie. J'avouerai franchement, Caton, que vous êtes naturellement formé pour l'honneur, la gravité, la modération, la magnanimité, la justice, en un mot, pour toutes les vertus dignes d'un grand homme. Mais à tant de belles qualités vous avez joint une morale nullement flexible ni tempérée, un peu plus dure & plus âpre que la nature & la raison ne le demandent. Vous auriez dû répandre un peu de complaisance & de douceur sur l'austérité de votre sagesse: vous ne la rendriez pas plus excellente qu'elle ne l'est déja; mais il faut convenir qu'elle en seroit plus agréablement assaisonnée. Les vertus sont renfermées dans un juste milieu qui leur donne leur véritable valeur.

Tel est le portrait de Caton que Ciceron peignit en présence de toute la ville de Rome. Peut-être étoit-il un peu trop chargé par l'envie qu'avoit Ciceron de faire absoudre son ami Murena dans une affaire

Digitized by Google

où il ne s'agissoit pas moins pour lui que d'être privé du Consulat & envoyé en exil. Cette maniere de s'exprimer de Ciceron, ne l'empêchoit pas de rendre justice au mérite de Caton, mais sans l'approuver dans toute sa conduite. Dans une lettre à Atticus il lui mande, *Caton est le seul qui s'intéresse au soutien de la République, mais, à mon avis, avec plus de fermeté & d'intégrité que d'esprit & de prudence.* Dans une autre lettre, *Pour ce qui est de Caton, je l'aime bien autant que vous l'aimez, mais je ne laisse pas de voir qu'avec les meilleures intentions & la meilleure foi du monde, il nuit quelquefois beaucoup à la République. Il opine dans une ville corrompue, comme il pourroit faire dans la République de Platon.*

Caton étoit fort éloquent : ses discours étoient solides, sans enflure, serrés, pressans & assaisonnés de sentences graves & agréables qui lui attiroient l'attention de ses auditeurs. Etant né avec un bien fort honnête, il fit de ses richesses un usage modéré, également éloigné de l'avarice & de la prodigalité. Libéral avec discernement, il aidoit ses amis de son argent sans en tirer d'intérêt. Pour ses vertus militaires n'ayant pas eu de commandement supérieur, il n'eut pas l'occasion de les faire valoir. Tout ce qu'on sçait, est qu'ayant

Digitized by Google

eu le commandement d'une légion, il s'en acquitta avec beaucoup de distinction; qu'il se fit fort aimer des soldats, ne mettant d'autre différence entr'eux & lui dans sa maniere de vivre & de marcher en campagne, que d'être le premier à leur montrer l'exemple.

Mais ce qui rendit Caton plus recommendable, c'est que sa vertu en cela plus pure que celle des Stoïciens, étoit sans orgueil & sans affectation. Il n'agissoit que dans la seule vue de faire le bien sans en rechercher ni gloire ni récompense. Mais il gâtoit cette vertu par une dureté & une inflexibilité outrées. Pendant que Caton étoit Tribun du peuple, les affaires se brouillerent à Rome au point que l'on fut obligé d'élire Pompée seul Consul avec un pouvoir fort étendu. Lorsque la proposition en fut faite au Sénat, comme elle étoit contre les Loix, on comptoit que Caton s'y opposeroit, comme il le pouvoit faire par le droit de sa charge, mais au contraire il l'approuva. Pompée l'en remercia très-affectueusement en plein Sénat, le priant de l'assister en particulier de ses conseils, qu'il se feroit toujours gloire de suivre en toute occasion. Caton lui répondit *qu'il ne devoit lui en avoir aucune obligation; que ce n'étoit pas pour l'amour de lui*

Digitized by Google

qu'il avoit consenti à son élection, mais parce qu'il pensoit qu'elle étoit utile à la République, qu'il l'aideroit volontiers de ses conseils en particulier, lorsqu'il le souhaiteroit, mais que s'il les désaprouvoit, cela ne l'empêcheroit pas de dire toujours en pleine assemblée ce qu'il croiroit le plus convenable pour l'utilité de la République.

Caton n'eut jamais l'ambition d'entrer dans les magistratures. S'il demanda la charge de Tribun, ce ne fut que pour s'opposer aux pernicieux desseins de ses collegues, qui trop livrés à César & à Pompée, vouloient faire passer des Loix contraires au bien de l'Etat. Nous verrons dans la vie de César, les assauts qu'il eut à soutenir contr'eux dans ces occasions.

Lorsque la Guerre Civile fut déclarée, il ne voulut accepter aucun commandement, se contentant de gémir sur les horreurs de la guerre qui sacrifioit à l'ambition de ses Auteurs tant de vertueux Citoyens. Il fit tous ses efforts pour engager Pompée à faire la paix avec César, disant hautement qu'il préféroit la servitude à une Guerre Civile, & il obtint dans un grand conseil, tenu dans le camp de Pompée, qu'on ne feroit mourir aucun Citoyen hors du combat.

Enfin le parti de Pompée ayant été en-

Digitized by Google

tiérement abattu, Caton prit la résolution de se donner la mort. Ce fut par une suite des sentimens dont l'avoit imbu la Philosophie Stoïcienne, qu'il prit un parti si violent. L'opinion trop rigide qu'il s'étoit faite de la sagesse, lui faisoit regarder comme des scélérats ceux qui pensoient autrement que lui. Comme la dureté de son caractere lui avoit ôté tout sentiment de douceur, il ne crut jamais que César fût capable de lui pardonner. C'est peut-être dans Caton une marque de courage de n'avoir pas voulu supplier son Vainqueur : c'est peut-être aussi une marque d'orgueil d'avoir méprisé sa générosité & sa clémence dont il avoit donné tant d'exemples. César avoit l'ame trop grande, & il sçavoit trop bien ce que c'étoit que vertu pour ne pas admirer & rendre justice à celle de Caton.

BRUTUS.

Quoique Brutus n'ait eu aucune part aux événemens qui changerent le gouvernement de Rome, & quoiqu'il y ait mené une vie assez obscure jusqu'à la mort de César, cependant ayant été regardé comme le principal Auteur de la conjuration qui le fit périr, je crois qu'on peut tracer quelques traits de lui pour faire connoître

Digitized by Google

quel étoit son génie & son caractere.

Il étoit fils de M. Brutus que Pompée fit mourir pour avoir été dans le parti de Marius contre Silla : sa mere étoit Servilie, sœur de Caton, cette maîtresse si chérie par César, & qu'il distingua toujours malgré les attachemens passagers auxquels il se livra. Cesar eut pour Brutus une tendresse si marquée, il le combla, ainsi que sa mere, de tant de biens que tout le monde le regardoit comme son fils. Cesar avoit donné des ordres positifs à ses Officiers & à ses soldats lors de la bataille de Pharsale, de conserver Brutus qui étoit dans l'armée de Pompée.

Brutus avoit été élevé par son oncle Caton dans la Philosophie Stoïcienne qu'il avoit embrassée avec une ardeur incroyable. Il avoit acquis une réputation de vertu qui ne paroissoit pas équivoque aux yeux de ses Concitoyens. Il falloit cependant que cette vertu ne fût pas parfaitement épurée de certains défauts, puisque Ciceron se plaint amérement de Brutus qui avoit voulu l'engager d'employer les extorsions les plus odieuses contre les peuples de son gouvernement, pour le faire payer de sommes considérables qu'ils lui devoient ; sur les plaintes que Brutus lui en avoit fait faire : *Si ce n'est qu'à ce*

Digitized by Google

prix, écrivoit Ciceron à Atticus, *que je puis conſerver l'amitié de Brutus, je ſuis bien-aiſe qu'il ſçache qu'il peut chercher d'autres amis que moi.* Il lui reproche ailleurs une hauteur & une dureté dans le caractere peu convenables à des Citoyens civiliſés ; & quoique dans d'autres endroits de ſes écrits, il lui donne des louanges exceſſives, il l'accuſe cependant de s'être mal conduit après la mort de Céſar, & d'avoir, par ſon peu de prudence & d'expérience, rendu inutile le deſſein qu'il avoit conçu de rendre la liberté à ſa patrie. Cela n'a pas empêché tous les zélés Républicains d'exalter la conjuration que Brutus forma & exécuta contre la vie de Céſar, de la regarder comme le chef-d'œuvre de la vertu, & de l'appeller le dernier des Romains.

Tout le monde n'en conviendra peut-être pas, & que Brutus fut doué de cette éminente vertu qu'on lui a attribuée, ſurtout ſi les dernieres paroles qu'il proféra, ſont véritablement ſorties de ſa bouche, comme les Hiſtoriens le rapportent. Ayant été défait à la bataille de Philippe, fuyant preſque ſeul, abandonné de tous ſes amis & de ſes ſoldats, regardant le parti de la République comme entiérement abattu & ſans reſſource, prêt à ſe jetter ſur la

Digitized by Google

pointe de son épée, il s'écria : *Vertu que j'ai suivie toute ma vie, pour laquelle j'ai quitté plaisirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme sans pouvoir: le vice a toujours l'avantage sur toi ; & désormais est-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puissance ?* Il paroît que Brutus connoissoit assez mal la vertu après avoir passé toute sa vie à s'en instruire. Il s'en plaint parce qu'elle n'a pas fait réussir les projets qu'il avoit formés pour le rétablissement de la République. Falloit-il donc que la vertu ou plutôt cet Etre suprême qui est la vertu même, fît un miracle en faveur d'un homme qui ne la connoissoit seulement pas ? Il veut qu'elle fasse réussir des desseins mal conçus, & parce qu'il a été trompé dans ses espérances, il la traite d'un vain phantôme ; parce qu'il plaît à Brutus de regarder César comme un Tyran, & de regarder comme un Acte de la souveraine vertu de le punir de son ambition & de lui ôter la vie, il faudra que tous les événemens se rangent à son gré pour rendre à sa patrie une imaginaire liberté qu'elle ne pouvoit plus conserver. Mais avant que de commettre cette action, s'il avoit fait de sérieuses réflexions sur l'état de cette République, s'il avoit examiné les génies, les caracteres, les vertus & les vices de ceux qui la

Digitized by Google

composoient, dont aucun ne se croyoit inférieur à César, & dont la plûpart avoit des desseins aussi ambitieux que lui, il auroit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle pût se rétablir, qu'elle avoit besoin nécessairement d'un Maître, & qu'il alloit commettre un crime dont elle ne retireroit aucun fruit. Il arriva que sa vertu, faute d'être conduite par la sagesse & la prudence, produisit des effets tout contraires à ceux qu'il s'étoit proposés. Qu'a produit cette action à laquelle on a donné tant de louanges? Elle n'a fait qu'accélérer la chûte de la République: il renaît des cendres de César trois monstres sous le nom de Triumvirs qui se réunissent pour remplir tout l'univers de rapines, de sang & de carnage, & le partager entr'eux, en attendant que l'un des trois détestant dans ses deux autres concurrens l'ambition, l'avarice, la cruauté, la débauche dont il étoit lui-même dévoré, trouve le moyen de les faire périr & de se rendre, sous le fastueux nom d'Auguste qu'il ne mérita jamais, seul maître de l'Empire.

Mais si faisant un retour sur lui-même, Brutus avoit examiné quel homme il alloit assassiner, celui qui avoit conservé une vie qu'il pouvoit lui ôter pour avoir porté les armes contre lui, qui peut-être étoit

Digitized by Google

ſon pere, (car enfin Brutus pouvoit-il être le ſeul dans Rome qui dût ignorer le commerce de ſa mere Servilie avec Céſar) quelles réflexions ces circonſtances ne devoient-elles pas produire dans ſon eſprit? Quel effet la reconnoiſſance n'auroit-elle pas dû faire ſur ſon cœur? La vertu doit-elle donc faire des ingrats & des Parricides? Quels reproches n'a-t'il pas dû eſſuyer de ſa mere Servilie? il aſſaſſine ſon amant toujours conſtamment aimé? De quel œil devoit-elle regarder ce fils, peut-être le fruit de ſes amours avec Céſar? Brutus n'a reçu d'autre récompenſe de cette vertu imaginaire & mal entendue, qu'une mort prématurée arrivée à la fleur de ſon âge, après avoir ſans doute éprouvé tous les remords que devoient lui cauſer la mort d'un ſi grand homme, dont les ſuites furent cent fois plus funeſtes à la République que ſon ambition n'avoit cauſé de maux.

Digitized by Google

VERS

Sur la guerre présente.

QUand secondé de la victoire,
De la fiere Albion Louis brave les traits;
Il est moins jaloux de sa gloire
Que du bonheur de ses Sujets.

OLIVIER, *Av.*

CHANSONS

Pour célébrer la venue de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, dans la Ville de Chartres.

Sur l'Air : *Lisette est faite pour Colin.*

MUse, puisque de nouveaux Dieux
Viennent sur ce rivage,
Cherche des sons mélodieux
Pour offrir ton hommage:
Ou plutôt, grand Dieu de Délos!
Prends toi-même ta Lyre,
Pour chanter de jeunes Héros
Soutiens de ton Empire.

Digitized by Google

Sur l'Air : *Que je chéris, mon cher Voisin.*

CUpidon chargé par Cypris
D'un billet d'importance,
Pressé d'arriver à Paris,
Voloit en diligence ;

Mais en passant par Maintenon ;
Un brillant équipage,
En fixant son attention,
Retarda son voyage.

Sur l'Air : *Dedans mon petit Réduit.*

CE Dieu curieux & fin,
Autant que volage,
Reconnoissant du Dauphin
L'air plein de courage ;
En secouant son carquois,
Il s'écria par deux fois :
Voilà mon ouvrage, ô gué !
Voilà mon ouvrage.

Bon, dit-il, aux Ris, aux Jeux ;
J'aime ce voyage :
C'est des plus aimables feux
Un précieux gage.

Ah !

Digitized by Google

Ah ! filons des jours heureux,
A ce couple vertueux ;
Car c'eſt mon ouvrage, ô gué !
Car c'eſt mon ouvrage.

Sur l'Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

UN Ris novice, qui jamais
N'avoit quitté Ciprine,
Enchanté, ravi des attraits
De l'aimable Dauphine,
Ah ! dit-il, d'un air innocent :
C'eſt Pſyché, oui c'eſt elle.
Non, dit l'Amour, en rougiſſant,
Pſyché n'eſt pas ſi belle.

Les Nymphes de notre Pays
Voyant cette Princeſſe,
Se demandent d'un air ſurpris
Quelle eſt cette Déeſſe ?
Que de majeſté ! que d'appas !
On la prendroit pour Flore :
Elle joint au port de Pallas
La fraîcheur de l'Aurore.

Sur l'Air : *De tous les Capucins du monde.*

MAis que ſon Epoux eſt aimable !
Qu'il a l'air grand, doux, noble, affable !
Ah ! s'ils habitoient nos hameaux,
L'Amour verroit peu de rébelles :

Digitized by Google

Tous nos Bergers seroient rivaux,
Et nos Bergeres infidelles.

PLISSON.

Nous prions l'Auteur de finir la *Promenade de Province.*

VERS

A M. de la Motte, Médecin de la Faculté de Paris, sur la convalescence de M. de la Poupeliniere, Fermier Général.

ENfin par ton sçavoir, autant que par ton zele,
La Poupliniere encor est au rang des humains :
Malgré l'arrêt des Médecins
On a vu le ciseau de la Parque cruelle
A ta voix tomber de ses mains.
La Motte, reçois en mon compliment sincere :
Je t'avouerai pourtant que j'en suis peu surpris.
Dans les soins constans que tu pris,
Esculape, dit-on, t'aida de sa lumiere.
Si ce fils d'Apollon dans ce pressant danger
Seconda si bien ta prudence,
Ses propres intérêts l'y sçurent engager,
Et c'est moins un bienfait qu'une reconnoissance.
Le fils du Dieu des Arts devoit son assistance
Au généreux ami qui sçait les protéger.

PANARD.

Digitized by Google

LETTRE

A M. le C . . . De . . .

Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas: extinctus amabitur idem.

Horat. Ep. 1. lib. 11.

EN vérité, Monsieur, ce n'est pas la peine de réfuter sérieusement ceux qui font de ce siecle-ci l'objet de leur censure. Quelque bonne plaisanterie leur donneroit peut-être plus à penser. Mais vous voulez un peu de détail, & qu'est-ce que votre amitié n'obtient point de moi?

Ce n'est pas l'esprit qu'on refuse à ce siecle: on dit au contraire qu'il est trop commun. C'est lui qu'on accuse de se confier trop à ses propres forces, d'étouffer le génie, d'être la source de plusieurs travers, & la cause de la décadence de la Littérature. Les mécontens de leurs contemporains, prétendent que c'est par une vicieuse affectation d'esprit qu'on parvient à plaire aujourd'hui. Ils ne veulent pas s'appercevoir qu'on réimprime tous les jours les Auteurs les plus éloignés de ce vice, tels que le M. de la Fare, l'Abbé de Chaulieu; que nous faisons encore nos

Digitized by Google

délices de Marot, de Montagne, tandis qu'on lit à peine Voiture.

Mais, dira-t'on, n'est-ce pas une preuve de la décadence du goût, que ces succès qu'ont eus dans le genre frivole certains Auteurs qui n'ont fait d'autre usage des charmes de leur esprit que celui de nous inonder de brochures romanesques.

Quoi! parce qu'il y a des hommes frivoles, ennemis du sérieux & des grandes choses, doit-on en conclure qu'en général l'esprit est énervé, que les Lettres sont en décadence? Parce qu'il y a des esprits superficiels, dont le loisir n'est occupé que par les Romans, ou les vers de société, ignorerons-nous assez le monde Littéraire, pour ne nous pas récrier sur l'abondance des productions admirables dont nous jouissons? Sont-elles reléguées dans les magasins poudreux des Libraires? & dès qu'elles paroissent ne sont-elles pas enlevées pour faire l'ornement des grandes bibliotheques, & même des cabinets des particuliers? Ne sont-elles point lues, & servent-elles seulement de parade & de décoration? A qui doit notre siecle ce surnom de Philosophe si souvent répété, est-ce aux Romanciers, aux Poëtes de ruelles?

Le siecle de Louis XIV qu'on a nommé

Digitized by Google

le siecle de la belle Littérature, ne produisoit-il pas un grand nombre de ces difficiles bagatelles telles que les Bouts-rimés, les Acrostiches, & autres insipides denrées du Parnasse, pénibles efforts des petits-esprits ? Etoit-il moins inondé que le nôtre de Romans, de Contes, d'Historiettes ? N'y a-t'il aujourd'hui que de semblables ouvrages qui amusent le monde poli, & les Belles-Lettres sont-elles exilées dans les Cloitres & dans les Colleges ? Toutes ces invectives contre le goût prétendu dominant de notre siecle, sont des déclamations qui n'imposeront point. On prend une partie pour le tout, & encore quelle partie !

Le siecle où nous vivons n'est pas exempt de certains maux : il y a de petits Auteurs sans doute, mais leur petitesse est plus marquée dans ce siecle-ci, où l'on voit les vrais Sçavans disposés à ramener les connoissances humaines à l'utilité générale, & au bien de la société. Ce sont nos contemporains qui se sont efforcés, & qui s'efforceront encore de mettre les Sciences les plus difficiles à la portée de tout le monde : ce sont eux qui ont achevé de s'affranchir des vieux préjugés, qui ont écrasé le merveilleux, & qui ont acquis tant de nouvelles connoissances.

Digitized by Google

L'esprit Philosophique de ce siecle révolte certaines gens. Préféreroient-ils celui où une Religion aussi sage, aussi sublime que la nôtre étoit dégradée par l'ignorance & par la superstition ? Quant aux Moralistes, ils déclameront toujours contre la corruption du siecle où ils vivront : les livres de libertinage seront sans cesse l'objet de leur zele. Notre siecle en a été inondé sans doute : mais n'a-t'il pas été édifié de tant d'ouvrages qui ne respirent que la Religion, la piété ? N'a-t'on pas tout rapporté à ces deux objets dans des Livres d'Histoire & de Littérature ? M. Rollin, & quelques-autres se sont extrêmement distingués dans ce genre.

Si notre siecle a déchu du lustre où étoit le précédent, pourquoi tant d'Auteurs se plaignent-ils de la difficulté qu'il y a à contenter un siecle aussi délicat que le nôtre ? On veut le censurer à tout propos : c'est pourtant celui où l'on convient (1) que les esprits sont dans un mouvement général par rapport aux objets immenses de la Politique, du Commerce, de l'Agriculture, de la Philosophie mise dans tous les points de vue. Le siecle de la décadence des Lettres sera marqué par le peu de cas que l'on fera des meilleurs ouvrages. Nous sommes bien éloignés d'é-

(1) Journal de Trévoux, Août 1754, p. 210.

Digitized by Google

prouver un tel malheur, nous qui avons vu & qui voyons encore avec quels applaudissemens, avec quel respect on parle des Montesquieu, des Buffon, & de leurs ouvrages.

C'est surtout relativement aux ouvrages de Poësie & d'Eloquence, qu'on veut établir la supériorité du siecle précédent : car il n'y a pas apparence qu'on ait aucue prétention sur ce qui a rapport aux Sciences exactes. Quant au premier article, nous sommes pénétrés de tout ce que doit notre Théâtre au grand Corneille, à l'harmonieux Racine. Nous ne serons pourtant point humiliés tant que nous aurons des Crébillon, des Voltaire. Si du Dramatique nous passons aux autres pieces de Poësie, notre avantage est trop évident pour nous y arrêter. L'éloquence de la chaire a triomphé dans le siecle dernier : je doute qu'on puisse en dire autant de celle du Barreau, & des Discours Académiques. Tel qui auroit passé pour un prodige il y a cent ans, est aujourd'hui confondu dans la foule. Mais déclamer contre l'esprit de son siecle, c'est une espece de mode. Que sçais-je, si ce n'est point l'effet du raffinement de l'amour-propre? Ce qu'il y a de constaté, c'est qu'il s'imprime aujourd'hui un bien plus grand nombre de

Digitized by Google

livres utiles que dans le ſiecle précédent; que les Sciences & les Arts y ſont plus cultivés & avec beaucoup plus de ſuccès; enfin que les Sonnets de Job & d'Uranie ne mettroient point la Cour en mouvement, & ne la diviſeroient point du tout aujourd'hui.

Nous ne céderons donc pas la prééminence au ſiecle précédent pour les Belles-Lettres & les Arts agréables, & nous la prétendrons abſolument pour les Sciences & les Arts utiles. Les progrès de celles qui dépendent du calcul & des obſervations, ont été ſi rapides que l'eſprit humain en a été dans l'étonnement.

Qu'on s'exerce tant qu'on voudra ſur les articles ſi rebattus de la frivolité du ſiecle, nous aurons bien des faits à oppoſer à tant de ſpéculations. Quand le Roi a fondé une chaire de Phyſique expérimentale dont M. l'Abbé Nollet a été nommé Profeſſeur, l'affluence a été ſi grande qu'on a toujours compté plus de quatre cens Auditeurs. Dira-t'on que les établiſſemens du ſiecle précédent ne ſont pas maintenus? Oſeroit-on nier qu'ils ne ſoient perfectionnés, & même amplifiés? L'inſtruction gratuite a été établie par Louis XV dans l'Univerſité de Paris: la Bibliotheque Royale a été extrêmement

Digitized by Google

augmentée. Voit-on ceux qui joignent au génie & au talent une conduite raisonnable, éloignés des distinctions & des récompenses ? N'est-ce pas dans ce siecle, & sous ce regne brillant que des hommes à jamais célebres ont bravé le ciel brûlant de Quito, & les glaces de Torneo, pour perfectionner la connoissance de la figure de la terre ?

Que n'ont pas gagné l'Astronomie & la Geographie dans ce siecle ? Les globes de Coronelli de 1695, ne sont plus d'usage : ils ont été remplacés par ceux de Nuremberg. Au lieu du catalogue des étoiles fixes composé par Flamsteed, on a suivi le nombre & l'arrangement exposé par MM. Bevis & Bradley (1).

C'est étayer la paresse, c'est autoriser le découragement que de crier sans cesse sur le ton chagrin que toute bonne littérature, toute production de goût, enfin tout talent a disparu avec Louis XIV. On s'est peut-être trop accoutumé à un certain parallele du siecle de ce grand Roi & de celui d'Auguste. L'excès des louanges qu'ils ont reçues a fait croire que la nature épuisée, ne pouvoit aller plus loin, qu'il falloit même qu'elle déchût ; & comme cela étoit effectivement arrivé après Auguste,

(1) Voyez l'*Uranographia Britannica*.

livres utiles que dans le ſiecle précédent; que les Sciences & les Arts y ſont plus cultivés & avec beaucoup plus de ſuccès; enfin que les Sonnets de Job & d'Uranie ne mettroient point la Cour en mouvement, & ne la diviſeroient point du tout aujourd'hui.

Nous ne céderons donc pas la prééminence au ſiecle précédent pour les Belles-Lettres & les Arts agréables, & nous la prétendrons abſolument pour les Sciences & les Arts utiles. Les progrès de celles qui dépendent du calcul & des obſervations, ont été ſi rapides que l'eſprit humain en a été dans l'étonnement.

Qu'on s'exerce tant qu'on voudra ſur les articles ſi rebattus de la frivolité du ſiecle, nous aurons bien des faits à oppoſer à tant de ſpéculations. Quand le Roi a fondé une chaire de Phyſique expérimentale dont M. l'Abbé Nollet a été nommé Profeſſeur, l'affluence a été ſi grande qu'on a toujours compté plus de quatre cens Auditeurs. Dira-t'on que les établiſſemens du ſiecle précédent ne ſont pas maintenus? Oſeroit-on nier qu'ils ne ſoient perfectionnés, & même amplifiés? L'inſtruction gratuite a été établie par Louis XV dans l'Univerſité de Paris: la Bibliotheque Royale a été extrêmement

Digitized by Google

augmentée. Voit-on ceux qui joignent au génie & au talent une conduite raisonnable, éloignés des distinctions & des récompenses ? N'est-ce pas dans ce siecle, & sous ce regne brillant que des hommes à jamais célebres ont bravé le ciel brûlant de Quito, & les glaces de Torneo, pour perfectionner la connoissance de la figure de la terre ?

Que n'ont pas gagné l'Astronomie & la Geographie dans ce siecle ? Les globes de Coronelli de 1695, ne sont plus d'usage : ils ont été remplacés par ceux de Nuremberg. Au lieu du catalogue des étoiles fixes composé par Flamsteed, on a suivi le nombre & l'arrangement exposé par MM. Bevis & Bradley (1).

C'est étayer la paresse, c'est autoriser le découragement que de crier sans cesse sur le ton chagrin que toute bonne littérature, toute production de goût, enfin tout talent a disparu avec Louis XIV. On s'est peut-être trop accoutumé à un certain parallele du siecle de ce grand Roi & de celui d'Auguste. L'excès des louanges qu'ils ont reçues a fait croire que la nature épuisée, ne pouvoit aller plus loin, qu'il falloit même qu'elle déchût ; & comme cela étoit effectivement arrivé après Auguste,

(1) Voyez l'*Uranographia Britannica*.

livres utiles que dans le ſiecle précédent; que les Sciences & les Arts y ſont plus cultivés & avec beaucoup plus de ſuccès; enfin que les Sonnets de Job & d'Uranie ne mettroient point la Cour en mouvement, & ne la diviſeroient point du tout aujourd'hui.

Nous ne céderons donc pas la prééminence au ſiecle précédent pour les Belles-Lettres & les Arts agréables, & nous la prétendrons abſolument pour les Sciences & les Arts utiles. Les progrès de celles qui dépendent du calcul & des obſervations, ont été ſi rapides que l'eſprit humain en a été dans l'étonnement.

Qu'on s'exerce tant qu'on voudra ſur les articles ſi rebattus de la frivolité du ſiecle, nous aurons bien des faits à oppoſer à tant de ſpéculations. Quand le Roi a fondé une chaire de Phyſique expérimentale dont M. l'Abbé Nollet a été nommé Profeſſeur, l'affluence a été ſi grande qu'on a toujours compté plus de quatre cens Auditeurs. Dira-t'on que les établiſſemens du ſiecle précédent ne ſont pas maintenus? Oſeroit-on nier qu'ils ne ſoient perfectionnés, & même amplifiés? L'inſtruction gratuite a été établie par Louis XV dans l'Univerſité de Paris: la Bibliotheque Royale a été extrêmement

Digitized by Google

augmentée. Voit-on ceux qui joignent au génie & au talent une conduite raisonnable, éloignés des distinctions & des récompenses ? N'est-ce pas dans ce siecle, & sous ce regne brillant que des hommes à jamais célebres ont bravé le ciel brûlant de Quito, & les glaces de Torneo, pour perfectionner la connoissance de la figure de la terre ?

Que n'ont pas gagné l'Astronomie & la Geographie dans ce siecle ? Les globes de Coronelli de 1695, ne sont plus d'usage : ils ont été remplacés par ceux de Nuremberg. Au lieu du catalogue des étoiles fixes composé par Flamsteed, on a suivi le nombre & l'arrangement exposé par MM. Bevis & Bradley (1).

C'est étayer la paresse, c'est autoriser le découragement que de crier sans cesse sur le ton chagrin que toute bonne littérature, toute production de goût, enfin tout talent a disparu avec Louis XIV. On s'est peut-être trop accoutumé à un certain parallele du siecle de ce grand Roi & de celui d'Auguste. L'excès des louanges qu'ils ont reçues a fait croire que la nature épuisée, ne pouvoit aller plus loin, qu'il falloit même qu'elle déchût ; & comme cela étoit effectivement arrivé après Auguste,

(1) Voyez l'*Uranographia Britannica*.

on a voulu aussi trouver le parallele de cette décadence après Louis XIV. L'opinion peu approfondie a passé en crainte, & la crainte a offusqué le jugement. De-là ces injustices sur les preuves éclatantes de goût & de génie que fournit notre siecle. De-là cette insensibilité sur tout ce que les Sçavans & les génies les plus distingués offrent de plus intéressant. Mais dans la Grece les Lettres se maintinrent long-temps dans leur splendeur. Quoique les siecles de Périclès & d'Alexandre soient en possession des suffrages universels, la ville d'Athenes n'avoit pas dégénéré sous les premiers Césars. On n'auroit pas cru, dans les familles les plus distinguées de Rome, donner une éducation perfectionnée aux enfans, si on ne les eût envoyés écouter les leçons des Orateurs & des Philosophes Grecs. Plutarque, quel Historien! vivoit plus de cinq cens ans après Périclès.

Je m'abstiendrai de parler d'une chose si universellement connue, que les ressources qu'on trouve dans la Capitale pour les Sciences & les Arts; elle est la source abondante de tout ce qui peut contribuer à la durée de l'Empire littéraire: mais je dirai que les principales villes des Provinces ne sont plus, comme autrefois, rédui-

Digitized by Google

tes aux élémens simples, quelquefois grossiers, des Sciences. Les Académies établies, les Bibliotheques plus communes, les Cabinets des Sçavans moins rares & plus accessibles par la politesse qui caractérise particuliérement notre siecle; que de motifs pour cesser de craindre la chûte des Lettres!

Concluons donc, Monsieur, que toutes ces déclamations sur la frivolité du goût de notre siecle, réduites à leur juste valeur, sont des exagérations, ou, si vous voulez, des monitions outrées de ceux qui se croient en droit d'user du ton de Censeur, & de prendre d'étranges licences avec leurs confreres les Auteurs. *D. L.*

A Vauréas, le 7 Juin, 1756.

ODE

Sur la prise de Port-Mahon.

Du Temple de Janus, Mars vient d'ouvrir les portes:
Je l'ai vu, l'œil en feu, rassembler nos cohortes;
Précedé de la mort, il conduisoit leurs pas.
Sa victoire en leurs mains avoit remis ces armes
Qui sement les allarmes,
Et dont jamais envain Louis n'arma leurs bras.

Tremble, fiere Albion. Au ſein de l'opulence,
Tu diſois en ton cœur : Tout cede à ma puiſſance.
Princes, reſpectez-moi : je ſuis Reine des Mers.
Sous mes nombreux Vaiſſeaux Thétis courbe ſes ondes :
J'ai forcé les deux mondes
A m'offrir le tribut de leurs climats divers.

Tu diſois, & bientôt dans ton ardeur avide,
Sans craindre Nemeſis, l'injuſtice pour guide,
On te vit provoquer de ſuperbes Lions ;
Mais éprouve en ce jour, rivale de Carthage,
Que malgré ton courage,
Pour dompter ton orgueil, Rome a des Scipions.

Neptune eſt ton appui : mais qu'importe s'il t'aime ?
Louis va te frapper ſous les yeux du Dieu même.
Il veut, & les deux Mers ſe couvrent de Vaiſſeaux.
Comme un torrent fougueux, nos légions guerrieres
Franchiſſent les barrieres
Qu'oppoſoient à leur courſe & les vents & les flots.

Le jour fuit, le Ciel gronde : entouré de naufrages,
Le front ceint de vapeurs, porté ſur les orages ;
Le Souverain des Mers ſe montre à nos Guerriers.

Digitized by Google

Je protege Albion : retournez sur vos traces,
Ou d'affreuses disgraces
Vous offrent à cueillir des cyprès pour lauriers.

Sa fureur à ces mots s'épuise en vains obstacles :
Louis avoit parlé : faut-il d'autres oracles ?
Le François à sa voix sçait triompher des Dieux.
Neptune envain frémit : déja la foudre tombe ;
Et Mahon qui succombe,
Arbore sur ses murs nos drapeaux glorieux.

De cette autre Ilion quelle étoit l'espérance ?
L'art, les Dieux, la nature assuroient sa défense :
Ses remparts enfermoient des milliers de Héros.
Mais peut-on résister à ce Chef intrépide,
Avec lequel Alcide
Eût voulu partager sa gloire & ses travaux ?

Rien ne change du Ciel le décret immuable :
Envain pour prévenir ce coup inévitable,
Byng au milieu des flots transportoit les forêts :
Tout cede à la valeur. Cette affreuse tempête
Retombe sur sa tête,
Et de notre triomphe il a fait les apprêts.

Comme on voit dans les Cieux, par une prompte fuite,
Les habitans de l'air éviter la poursuite

Digitized by Google

De l'Aigle que contr'eux ils avoient courroucé ;
Ainsi Byng allarmé, par une fuite heureuse
De sa flotte nombreuse,
Déroboit à nos coups le reste dispersé.

La honte sur le front, & la rage dans l'ame ;
Malgré la vive ardeur qui l'irrite & l'enflamme :
Sans l'avoir pu défendre, il voit Mahon réduit.
N'irritons plus, dit-il, ces Lions formidables :
Ils sont invulnérables,
Louis regne sur eux, Richelieu les conduit.

Richelieu, qu'à ce nom ta cendre se ranime :
Ombre chere aux François, esprit vaste & sublime :
Contemple ce Héros : il est digne de toi.
Près de lui de ta perte Apollon se console :
Des Genois c'est l'idole, (1)
Le soutien de la France, & l'ami de son Roi.

Contemple à ses côtés, au sein de la victoire,
Ironsac que les destins, soigneux de notre gloire,
Des portes de la mort rendirent à nos vœux :
Tel aux champs d'Ilion, plein d'une noble audace,

(1) *Les Genois ont érigé une Statue à M. le Maréchal de Richelieu.*

Digitized by Google

Ton Fils, Dieu de la Thrace,
A cueillir des lauriers s'exerçoit sous tes yeux.

Et toi de notre cœur l'amour & les délices;
Tandis que Richelieu vaincra sous tes auspices:
Prince, de qui le Ciel seconde les projets;
Fais toujours le bonheur d'un peuple qui t'adore;
Et sois long-temps encore
César pour l'ennemi, Titus pour tes sujets.

L. P. J.

Mâcon, ce 9 Juillet 1756.

PORTRAIT DE M. R....

Sous le nom d'Iphis.

QUoique les traits du visage d'Iphis ne forment pas ce qu'on appelle un bel homme, il a néanmoins beaucoup d'agrément dans la physionomie, surtout lorsqu'il est animé par quelque doux sentiment. Son ame passe alors dans ses yeux, & fait disparoître l'air froid, & même un peu sombre qu'il a naturellement. Son teint est brun, ses sourcils & ses cheveux noirs, sa bouche ni grande, ni petite, est très-bien bordée, & d'un très-beau coloris. Ses dents sont assez belles; sa voix est touchan-

Digitized by Google

te. Il a un sourire gracieux, qui en répandant une aimable expression sur son visage, marque encore dans ses joues deux petites fossettes qui l'embellissent.

Iphis est d'une taille au dessus de la médiocre, assez fournie; mais il n'en tire pas tout l'avantage qu'il pourroit s'en promettre. Il se voûte un peu, & laisse aller sa personne, sans songer, comme tant d'autres, à se donner un air de représentation. Son maintien est modeste & réservé. Le goût & la décence regnent dans sa façon de se mettre. Il est extrêmement propre; mais cette qualité, si nécessaire pour rendre une infinité de gens supportables, est dans Iphis plus aimable qu'utile. La nature lui épargne là-dessus mille soins. Une bonne constitution, une vie reglée entretiennent sa santé & sa fraîcheur dans un état que tout l'art ne sçauroit procurer.

Iphis est dans cet âge heureux qu'il seroit à souhaiter qu'on pût fixer, où les charmes de la jeunesse s'unissent, pour ainsi dire, avec les qualités solides de la maturité. Son caractere plein de franchise & de droiture, son humeur douce, toujours égale, & la simplicité de ses manieres en font un homme d'une société charmante. Sa conversation est très-amusante quand il est à son aise; il peint les gens

d'une maniere fort plaisante, & dit de très-bonnes choses sans y rêver. Mais en grande compagnie, une honnête & modeste retenue que les impudens nomment sottise ou mauvaise honte, cache la meilleure partie de son esprit & de ses connoissances. S'il ne se fait pas admirer de ceux qui veulent être éblouis, il aura toujours dans son parti toutes les personnes sensées, qui font plus de cas du jugement & de la raison, que de ces saillies hazardées, & de cette gaieté brillante dont on se pare souvent aux dépens de l'un & de l'autre. C'est dans l'ame que réside le vrai mérite, tout ce qui ne découle pas d'une si belle source, n'est pas digne de ce nom, & la mesure de l'estime doit être celle des vertus. Qu'Iphis est estimable ! Il a l'ame noble, généreuse, compatissante, & tellement portée au bien qu'il lui seroit impossible d'agir autrement. Remplir ses devoirs, faire des bonnes actions, sont pour lui des choses toutes simples. Il est exempt de trouble & de remords, parce qu'il ne connoît ni les grandes passions ni les vices. Il jouit de cette paix intérieure qui fait le bonheur d'un homme sage. L'ambition & l'intérêt, ces deux tyrans du monde, auxquels tant de mortels sacrifient leur repos, & même leur honneur, n'alterent

Digitized by Google

point sa tranquillité. Régner sur un cœur, posséder ce qu'il aime, borne tous ses vœux, & comble tous ses désirs.

On a dit que pour bien connoître quelqu'un, il faut le voir ou dans l'amitié ou dans l'amour. Qui n'a pas vu Iphis dans un de ces deux sentimens, ne le connoît qu'imparfaitement ? C'est alors qu'il se développe tout entier. Il ouvre les trésors de son ame, mille vertus, mille qualités aimables que sa modestie voiloit à des yeux indifférens, paroissent aux regards de ceux qui vivent avec lui intimement. On est surpris, on est enchanté de trouver son commerce aussi agréable que sûr. Ce beau nom, ce sacré nom d'ami, profané indignement de la plûpart des hommes, ou tout au moins sans force & sans pouvoir, est pris & révéré par Iphis dans toute son étendue. Son amitié tendre, constante, discrete, est pleine de chaleur & de zele. Il a dans tous ses procédés une candeur, une générosité admirable, & beaucoup de cette charmante délicatesse, sans laquelle on ne va guere loin dans les sentimens.

Iphis est en amour comme en amitié. Son goût le porte vers les femmes, mais c'est un goût épuré qui lui fait moins désirer de jouir que souhaiter d'être aimé;

Digitized by Google

Avec un air qui paroît froid, inattentif, personne ne sent mieux, & ne démêle avec plus de justesse les agrémens & les qualités du beau sexe. Les charmes d'un joli minois, les talens agréables, les graces plus séduisantes que la beauté même, toutes ces choses ne font sur Iphis qu'une médiocre impression, c'est à de plus nobles attraits qu'il rend les armes. En vain on émeut ses sens, si on ne touche pas son ame, & ce ne peut être que par un rapport avec la sienne. Iphis veut une femme tendre, qui ait de la dignité dans le sentiment, de la douceur dans le caractere, & qui soit d'un esprit solide & raisonnable : En un mot il veut trouver un ami dans une maîtresse.

Les hommes en général se dégoûtent & se réfroidissent par les faveurs qu'on leur accorde, Iphis en devient plus ardent. Son bonheur l'attache plus fortement, ses soins augmentent, ses attentions redoublent. Il fait pour conserver sa conquête tout ce qu'on fait communément pour l'obtenir. Enfin on peut dire avec vérité qu'Iphis est un parfait amant, un bon ami, un homme aimable dans la société, & tel qu'il seroit heureux pour la satisfaction des autres que beaucoup de personnes lui ressemblassent.

Digitized by Google

VERS

A Messieurs Gabriel, fils, à l'occasion de quelques Airs de Chant & de Symphonie.

ELeves d'Apollon, ainsi que de Minerve,
O vous ! à qui je dois plus d'un fruit de ma verve ;
Emules des talens, des vertus & des Arts,
Que l'on voit près de vous briller de toutes parts ;
Et que la jeune Aglé semble animer sans cesse, (1)
A vos sages plaisirs ici je m'intéresse :
Enfin voilà ces Airs que vous vouliez de moi.

Tandis que votre Pere, en l'honneur de son Roi,
Enfante chaque jour merveilles sur merveilles, (2)
Quand vous aurez rempli ce qui plaît à ses yeux,
Et ce qui doit vous rendre égaux à vos Ayeux,
Par ces accords flatteurs, contrastes de ses veilles,
De cet Artiste illustre amusez les oreilles :
Mais faites que toujours, pour combler ses destins,
Vos travaux à l'envi (3) secondent ses desseins.

(1) *Mademoiselle Gabriel joint à beaucoup de graces plusieurs talens, entr'autres celui de jouer du Clavecin d'une façon très-distinguée.*

(2) *Telles que l'Ecole Militaire & la Place de Louis XV, à Paris.*

(3) *Ces Messieurs, quoique jeunes encore, sont très-avancés dans l'Architecture, dont ils font leur*

Digitized by Google

LE COUP D'ŒIL

Dans un Général d'Armée.

UN mal de tête cruel qui m'a tourmenté toute la nuit, & qui dure encore avec assez de violence, ne m'empêche pas, mon cher D... de tenir la parole que je vous ai donnée. Vous ne pouvez douter que le ménagement de votre poitrine ne soit un des principaux objets qui me déterminent à vous écrire. Je l'avois mis hier en plaisantant dans une espece de Préface : mon amitié vous le répete aujourd'hui plus sérieusement & avec la même vérité. Je vous assure que l'envie d'avoir raison n'entre que pour fort peu dans les suites d'une dispute, où la décision de plusieurs anciens Militaires me donne trop d'avantage. Cependant pour vous mettre à même de combattre leur jugement, voici ce que je pense.

Tous les hommes qui, dans leur état (quel qu'il soit) ont été ou sont aujourd'hui les premiers, s'ils ne sont pas parve-

capital. Ils s'occupent dans leur loisir, ainsi que Mademoiselle leur sœur, des talens agréables, & tiennent en cela de feu Madame Gabriel, leur ayeule, qui jouoit supérieurement du Clavecin.

Digitized by Google

nus à ce point par la protection, n'ont pu s'y élever que par le génie ; c'est un don de la nature, que dans l'art de la Guerre, surtout, on ne peut acquérir ni par la théorie, ni par la pratique. Quiconque n'est pas né grand Général, ne sera jamais, quoi qu'il fasse, qu'un Général médiocre. Le caractere du premier s'annonce par la promptitude & la justesse du Coup-d'œil, sur lequel il établit dans un instant toutes ses opérations. La lenteur des combinaisons du second ne prouve que l'insuffisance de ses lumieres, oblige de se conformer à celles des autres, & de réflechir souvent lorsqu'il faudroit agir. Deux Généraux arrivent en présence : l'un voit dans une minute le terrein le plus avantageux pour combattre, l'autre réfléchit, & chacune de ses combinaisons sont autant d'avantages qu'il donne à son ennemi, qui a déja fixé la victoire, pendant que celui-ci cherche en vain à se l'assurer. Le succès incertain d'une bataille engagée se décide par le Coup-d'œil. L'habileté de cet (1) homme, aussi grand à la guerre, qu'illustre à la Cour, l'a prouvé à Fontenoy. La manœuvre du Maréchal de Broglio (2) en Bohême, prouve combien le Coup-d'œil sert à la sûreté d'une retraite. Ce Général sur-

(1) M. de Richelieu. (2) A Pisck.

Digitized by Google

pris par les ennemis, au nombre de cinquante mille hommes, lui n'en ayant pas la moitié, prend son parti dans le moment, & par l'avantage du terrein dont il s'empare, rend absolument inutile la supériorité du nombre. Il réduit ses ennemis à l'admirer sans oser l'attaquer. Coup-d'œil heureux, qui sauva l'élite des troupes de France d'une défaite, dont toute leur valeur n'auroit pu les garantir, si la lenteur des combinaisons eût fait manquer à leur Général le prompt & seul moyen d'éviter un combat trop inégal. J'en étois resté là hier, mon cher D..... comptant bien, que lorsque je vous reverrois, vous me fourniriez des matériaux pour continuer. Vous m'avez fait sentir le tort que j'ai eu de ne pas commencer par définir ce mot Coup-d'œil, qui fait notre débat; mais je croyois qu'il s'entendoit de reste. Cependant pour ne vous laisser rien à désirer, je distingue deux especes de Coup-d'œil, qui partent tous deux du génie, & qui le prouvent également; l'un est celui qui, dans un cas pressé, comme ceux que j'ai cités ci-devant, dans l'indécision d'une bataille, ou dans la difficulté d'une retraite, fait prendre un parti sage & prompt. L'autre est celui, qui au commencement d'une campagne, donne au

Digitized by Google

Général l'idée sûre & précise de tout ce qu'il fera. Ce dernier ne me rapproche-t-il pas un peu de ce que vous pensez ? N'allez-vous pas croire, mon cher D.... que je viens tout doucement à votre systême ? J'y consens : mais il faut que vous passiez par mon Coup-d'œil, & que vous conveniez que s'il n'est pas la base de toutes vos combinaisons, elles ne seront jamais que foibles & impuissantes. Servons-nous d'une comparaison : dites-moi, je vous prie, par quel Chirurgien préféreriez-vous d'être saigné, par celui qui, tâtonnant une heure, chercheroit votre veine avec une prudence effrayante, & qui annonce souvent la maladresse, ou par celui qui, du premier coup, enfonce d'une main sûre le fer qui vous rend la santé ? Je sens combien cette comparaison méchanique cloche ; mais comme nous n'écrivons que pour nous, nous pouvons, sans égard pour les mots ni le style, nous servir de tout ce qui pourra nous donner une idée juste des choses sur lesquelles nous disputons. Et que sçait-on ? peut-être sommes-nous du même avis sans nous entendre ; je croirois trop y gagner pour ne pas le désirer.

Quelle foule de citations, mon cher D... Je loue Dieu de vous avoir donné une si belle mémoire : mais encore une fois,

fois, vous vous refusez à l'évidence. Vous croyez que le Coup-d'œil dont je parle n'est uniquement que ce qui frappe les yeux, comme un terrein, ou un poste avantageux dont il s'agit de profiter : celui-là est réellement une des plus essentielles parties du Général ; mais ce n'est pas le premier dans mon systême : il en est un autre sans lequel, commandât-on toute la terre, on ne seroit jamais qu'un génie médiocre. Celui-ci est pour les aveugles comme pour ceux qui y voient le mieux ; il gît dans l'imagination ; c'est lui qui enfante avec feu ces grands projets qui étonnent les Nations. Vos combinaisons ne sont que les ouvrieres qui travaillent sous lui, & qui dirigent leur exécution ; mais elles ne sont que cela, & ne sont par conséquent pas le caractere précis & distinctif du grand Général.

EPITRE *ou plutôt* ELEGIE

A Mademoiselle Br * * *.

CHer & cruel objet d'une flamme éternelle,
Tu vis à tes genoux l'Amant le plus fidele,
En faveur de toi seule oubliant sa fierté,
Jurer par son amour, jurer par ta beauté,
De vivre désormais sous ta loi souveraine ;

Digitized by Google

Esclave ; glorieux d'une si belle chaîne,
De ne respirer plus qu'afin de te servir,
De n'adorer que toi jusqu'au dernier soupir ;
De livrer à tes yeux, aux flammes dévorantes,
Les lettres qu'il reçut jadis de ses Amantes.
A peine cependant tu daignois m'écouter.
Parle, ingrate, à quel prix puis-je te mériter ?
Veux-tu que mon épée abrege mon supplice ?
D'un cœur au désespoir reçois ce sacrifice.
Tu dédaignes mes pleurs, c'est demander mon sang.
Mais non... sans que le fer en épuise mon flanc,
Il suffit de tes yeux... leur atteinte est plus sûre,
Leurs traits laissent toujours la mort dans la blessure.
Ils ont du diamant tout l'éclat radieux :
Mais il cede à l'acier ce caillou précieux ;
Ton cœur, cent fois plus dur, à mes efforts résiste.
La froide indifférence est un plaisir bien triste.
Ce sommeil léthargique, image de la mort,
De ton ame assoupie énerve le ressort.
Ah ! crois-moi... l'amour seul est le Dieu de ton âge :
Le temps fuit sans retour : jouir, c'est être sage.
Tu ne reçus du Ciel que le don de charmer,
Don stérile pour toi si tu ne sçais aimer.
Que n'ai-je point tenté pour verser dans ton ame
L'impétueuse ardeur de ma naissante flamme !

Digitized by Google

Muette à mes ſermens & ſourde à mes ſanglots,
J'ai cru voir ton orgueil inſulter à mes maux ;
La honte, le dépit, la douleur me ſaiſiſſent ;
Soudain mon front pâlit, mes regards s'obſcurciſſent :
Ma voix tremble, s'éteint... tout mon ſang s'eſt glacé...
Tu vis alors le trait dont tu m'avois bleſſé ;
Tu daignas me parler d'une voix attendrie,
Et d'un regard plus doux tu me rendis la vie.
Ciel ! que ne dois-je pas à ces tendres ſecours !
Quels droits, belle Doris, n'as-tu pas ſur des jours
Sauvés par tes bienfaits, conſacrés à te plaire.
Mais ces jours ne ſeroient qu'un don de ta colere,
Si toujours infléxible à mes plus tendres vœux,
Tu ne couronnois point ma conſtance & mes feux.
Garde pour mes rivaux cette fierté ſauvage,
Ta ſenſibilité doit être mon ouvrage.
Apollon & l'Amour ſont les Dieux que je ſers.
C'eſt moi qui le premier te conſacrai des vers,
Qu'Amour ſeul à dictés, qu'Amour ſeul peut entendre,
Que tu daignes relire avec un ſouris tendre ;
Ils t'ont même inſpiré le déſir glorieux
De parler avec moi le langage des Dieux.
Tu daignas me choiſir pour guider ta jeuneſſe
Vers ces bois de lauriers qu'arroſe le Permeſſe ;

Digitized by Google

La main des doctes Sœurs doit en parer ton front ;
De tes charmes naissans ces lieux s'embelliront.
Je conduirai tes pas vers ces belles retraites,
Où ces Maîtres de l'Art que l'Amour fit Poëtes,
Tibulle, Anacréon, cueilloient jadis ces fleurs,
Que l'Aurore en naissant voit naître de ses pleurs.
Ton éclat le dispute à la rose vermeille,
Ton haleine est plus douce, & ta fraîcheur pareille.
Des rosiers hérissés d'une forêt de dards,
Ma main fera tomber les perfides remparts.
Mais, Doris, si mes soins fideles à te plaire,
Sont dignes à tes yeux d'obtenir leur salaire,
Il est dans ces bosquets des myrthes amoureux ;
Azyle, où le plaisir endort l'Amour heureux,
Ou la décence étend les voiles du mystere...
Viens y parer mon front des roses de Cithere.

G. H. Le Roy.

LETTRE

A l'Auteur du Mercure,

Au sujet de la Lettre & du Logogryphe de Mlle de Car... de Toulouse, insérés dans le Mercure du mois de Mai 1756.

Il y a eu, Monsieur, des gens à qui une pantoufle mignonne a fait tourner l'esprit, & qui se sont avisés, dit-on, d'aimer jus-

Digitized by Google

qu'à en devenir fous, une femme dont ils n'avoient jamais vu que cela. Ces gens un peu prompts à s'enflammer, séduits par les phantômes de leur imagination, se mettoient dans la tête que le joli pied pour qui étoit destinée cette jolie pantoufle, ne pouvoit manquer d'être le pied d'une jolie personne. S'ils avoient raison ou non, de juger favorablement des appas d'une femme sur la petitesse du pied, c'est ce que je laisse à décider à ceux qui ont une expérience consommée dans ces sortes de matieres. Pour moi, il me semble qu'on se doit prendre plus aisément d'amour pour une personne que l'on ne connoît pas, en lisant quelque production ingénieuse échappée à sa plume, telle que la lettre & le logogryphe de Mademoiselle *de Car.....* dont vous avez enrichi le Mercure de Mai, qu'en voyant une de ses pantoufles, fût-elle plus mignonne mille fois que *la petite pantoufle verte*, dont parle un certain conte des Fées. Folie pour folie, puisqu'il faut que la tête tourne d'une ou d'autre façon, pour devenir amoureux, je préférois la derniere.

Il semble au premier coup d'œil, qu'il y ait moins à risquer d'être dupe de sa passion. En effet, il pourroit arriver que la personne au petit-pied, quand on vien-

Digitized by Google

droit à la connoître, eût la taille épaisse, de petits yeux, une grande bouche, & le nez de travers, & que par dessus cela, son esprit fût comme sa taille. L'amoureux à la pantoufle seroit alors bien sot. Car que faire d'un petit pied tout seul? Au lieu qu'il ne paroît pas d'abord vraisemblable que l'autre amant dût se trouver aussi dénué de ressources. Dès que l'on suppose du génie dans le morceau qui lui auroit inspiré une violente passion pour la Muse à qui il seroit attribué, cet amoureux auroit toujours de quoi se dédommager, en tournant ses soupirs du côté de l'esprit, s'il arrivoit, quand il connoîtroit cette Erato, qu'il n'eût pas le courage de soupirer pour ses charmes. Eh! de quoi l'esprit ne dédommage-t'il pas?

Cependant comme on triche de plus d'une maniere en fait de production Littéraire, il y a une circonstance qui n'est pas à craindre pour le premier amant, mais qui peut l'être pour le derbier; c'est que l'ouvrage qui auroit donné de l'amour à celui-ci, ayant paru sous un nom supposé, ne vînt de quelqu'un pour qui il ne lui fût pas possible physiquement d'en avoir.

Une pantoufle mignonne, pointue, & montée sur un talon de trois ou quatre pouces, ne peut manquer d'être la pantou-

Digitized by Google

ſſe d'une femme ; & quand l'amour niché dans le fond de cette chauſſure, bleſſeroit de-là le cœur d'un homme pour une femme fort laide, il ne feroit après tout que ce que nous lui voyons faire ch que jour plus à découvert : ne lui arrive-t'il pas communément de forcer le cœur d'un galant homme, d'adorer du blanc & du rouge, qui couvrent une vilaine peau ? Mais enfin cette peau eſt la peau d'une femme. Au lieu que des vers travaillés avec quelque ſoin, & où l'on apperçoit de la force, pourroient bien être l'ouvrage d'Apollon, plutôt que d'Euterpe.

Parlons ſans fiction : Si quelques habitans du Parnaſſe ont eu le malheur de concevoir des ſentimens bien tendres pour la jeune Toulouſaine dont vous avez loué avec juſtice la lettre & les vers, je puis vous aſſurer, Monſieur, que je les plains fort. C'eſt un méchant tour que l'amour leur a joué. Non pas que cette perſonne ne ſoit fort aimable ; mais je ne l'ai jamais cru propre à devenir la maîtreſſe de quelqu'un. Je commence à n'être plus entendu, & juſqu'ici ma lettre reſſemble aſſez à un logogryphe. Hé bien, Monſieur, en voici le mot : j'ai levé le maſque qui couvroit Mademoiſelle *de Car*... & j'ai trouvé au lieu d'elle, mon ami, M. *Le Riche*, à

qui je connois toutes les qualités imaginables pour faire des amis, & point du tout pour faire des amans, mais bien pour l'être. Je suis, &c.

Ce 8 Juillet 1756.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

VOtre goût pour les Lettres vous rendant le protecteur de tous ceux qui les cultivent, & votre Ouvrage périodique étant consacré par vos soins à encourager les talens, comme à les immortaliser, j'ose me flatter que vous voudrez bien insérer dans un des Mercures du mois prochain la petite Piece que j'ai l'honneur de vous adresser :

D'une Muse encore écoliere,
Ce sont là les premiers essais.
L'Amour me flatte du succès :
Mais l'Amour en telle matiere,
N'est pas, je crois, bien connoisseur ;
Et puis c'est un si grand trompeur,
Que je tremble qu'il ne m'abuse.
Si je réussis, quel bonheur !
Sinon mon sexe est mon excuse ;
Et l'âge parle en ma faveur.

Digitized by Google

Tout foible que soit mon ouvrage,
On ne peut que m'en estimer :
Peu de filles, & c'est dommage,
Ont l'heureux talent de rimer.
Pour une ou deux dont le génie
Fut favorisé d'Apollon,
Il en est cent qui de leur vie
N'ont connu le sacré vallon.

Ainsi, Monsieur, j'espere que sous vos auspices, le Public me tiendra compte de la hardiesse de l'entreprise, & que ma bonne volonté fera oublier mon peu de talent. Que je suis fâchée de vous importuner pour si peu de chose, & de vous demander dans votre Recueil une place, que par le choix judicieux qui vous guide toujours, vous pourriez remplir plus avantageusement pour vos Lecteurs ! mais pardonnez à ma jeunesse la fureur de se voir imprimer, ou plutôt le désir de regagner un infidele. Cet aveu m'est échappé, & j'en rougis :

Mais quoi ! quand l'amour est extrême :
Le dire, c'est le soulager.
Ah ! quand on perd tout ce qu'on aime,
On n'a plus rien à ménager !

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ch ***.

Digitized by Google

EPITRE

*A M. B***.*

QUoi ! pour aimer une autre belle,
Ingrat ! vous oſez me quitter !
Mon cœur pourroit s'en irriter ;
Mais vous êtes un infidele
Que je ne veux point regretter.
Si je vous en faiſois querelle,
Vous croiriez que je vous rappelle,
Et ce ſeroit trop vous flatter.
De votre conquête nouvelle
Jouiſſez tant que vous pourrez ;
Je ne ſuis point jalouſe d'elle,
Et tous deux vous m'amuſerez.
D'aimer toujours avec conſtance,
Vous avez fait mainte aſſurance ;
Je ne ſçais trop ſi vous tiendrez :
Mais pour enflammer ma rivale,
Vous aimez donc bien ardemment ?
Une fontaine minérale
Ne s'échauffe pas aiſément :
Si votre flamme la conſume,
Je vous en fais mon compliment ;
Mais un feu qui ſi fort s'allume,
Souvent s'éteint plus promptement,
Et je craindrois à votre place

Digitized by Google

D'en être la dupe à la fin.
Si vous alliez un beau matin
Vous méramorphoser en glace,
N'auriez-vous pas bien réussi ?
Oh ! pour le coup, notre beau Sire,
Vous regretteriez notre empire ;
Mais ce seroit trop tard aussi :
Pour moi, je n'en ferois que rire,
Et de bon cœur assûrément.
Pourquoi d'une Nymphe aquatique
Vous avisez-vous d'être Amant ?
Déja ce froid engagement
Vous a rendu mélancolique :
Ce n'est point là votre élément ;
Et votre cœur est de fabrique
A traiter l'amour plus gaîment.
De ceci n'allez pas conclure
Que je cherche à vous ratrapper ;
J'y perdrois trop, je vous le jure,
Et puis à la moindre avanture
Vous pourriez encore m'échapper.
Il faudroit donc passer ma vie
A courir après votre cœur.
Oh ! le rôle seroit flatteur !
Je ne me crois pas très-jolie ;
Mais à mon âge, en vérité,
On peut encor sans vanité,
Attendre qu'un Amant nous prie.
Vous pourriez fort bien me prier

Sans en obtenir davantage :
Votre inconstance est un outrage
Qu'il n'est pas aisé d'oublier.
Mais si j'en étois là, peut-être
L'amour pourroit me ramener.
Adieu, je vous fais trop connoître
Qu'on peut encor vous pardonner.

*Par Mlle Ch***.*

LE mot de l'Enigme du second Volume du Mercure de Juillet est *les Mouchettes*. Celui du Logogryphe est *Psalterion*, dans lequel on trouve *Lion*, *Paris*, *or*, *rose*, *lis*, *si*, *re*, *Loi*, *ïo*, *Troye*, *talon*, *Arioste*, *Sénat*, *Platon*, *raison*, *Nil*, *Jonas*, *paon*, *santé*, *pion*, *pié*, *prison*, *pensionnaire*.

ENIGME.

JAloux de conserver ma place,
Je me mets sur les bras de dangereux rivaux :
En la cédant de bonne grace,
Que je m'épargnerois de maux !
Pour résister aux violences
Que l'on me fait pour se l'approprier.
Sans être loup ni sanglier,
Je fais voir que j'ai des défenses.

Digitized by Google

On me bat, on m'enleve la peau,
On me perce de coups, on me saute à la face;
Je bats des flancs, & je terrasse:
On m'attaque tout de nouveau.
Si le Cavalier que je porte
Ne se hâte dans ce moment,
S'il ne me prête pas main forte;
Ou s'il le fait trop foiblement,
Mon ennemi, redoublant son audace;
Me saisit à la gorge; & plein d'acharnement;
S'obstine à me presser impitoyablement
Jusqu'à ce qu'il soit le maître de ma place.

LOGOGRYPHE.

TEl qu'un éclair perçant la nuë,
Je fuis & j'échappe à la vue.
A peine sorti du néant,
J'y retombe dans le moment;
Et l'instant qui me donne l'être,
M'éclipse & me fait disparoître.
Malgré mon état passager,
Lorsque l'on veut me partager,
Par d'heureuses métamorphoses,
On me transforme en bien des choses:
Et je présente aux yeux
Du Lecteur curieux,
Un Tribunal Romain; l'Amante de Narcisse;

Digitized by Google

Un péché capital,
Qui met l'homme au niveau d'un féroce animal ?
Ce qu'on nomme en françois un soupir à la Suisse :
Un Favori de l'aveugle Plutus ;
Et la Prêtresse de Vénus,
Qu'un désespoir affreux (effet d'un cœur trop tendre)
Unit au sort fatal du malheureux Léandre :
La Nymphe, mere d'Epaphus,
Donnée en garde au surveillant Argus :
Une note en plain-chant ; un terme de musique :
Un produit de l'abeille, un Saint de Montpellier,
Qui tient rang au mois d'Août dans le Calendrier ;
Une Ville au corps Helvétique ;
Pour les Chasseurs, un bruyant instrument ;
Pour les Prélats un vêtement ;
Pour lever des fardeaux, un Engin méchanique :
L'Oiseau chéri des anciens Romains,
Qui sauva par ses cris ces fiers Républicains :
Une voiture publique
Avec son conducteur :
Une certaine plante
Qui, par le frottement de sa feuille piquante,
Sur la peau des humains, cause de la douleur :
L'objet ruineux d'un souffleur.
Si mes huit membres tu transposes,
Tu formeras, Lecteur, toutes ces choses ;
Mais tu voudrois sçavoir mon nom ?

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Chanson

Lent et tendre.

Tout dit qu'il faut aimer Tout dit qu'il faut se

= ren - dre Mais qui sçait s'enflam =

= mer Peut seul le bien compren =

= dre On nous oppose en vain La rai =

= son rigoureu - se Le plaisir est cer =

= tain Et la peine est douteu - se

Gravée par Mlle Leclair la fille.
Imprimée par Tournelle. Aoust 1756.

Digitized by Google

On s'en apperçoit à ta mine :
Arrange, dispose, combine,
Tu l'apprendras par la combinaison.

CHANSON.

Tout dit qu'il faut aimer,
Tout dit qu'il faut se rendre :
Mais qui sçait s'enflammer,
Peut seul le bien comprendre.
On nous oppose envain
La raison rigoureuse ;
Le plaisir est certain,
Et la peine est douteuse.

L'onde suit un penchant
Comme la tourterelle.
C'est par le sentiment
Que tout se renouvelle.
Dans l'hyver tout languit,
Et tout perd sa parure.
L'indifférence nuit
A toute la nature.

Près d'un charmant objet,
Quelquefois on sommeille.
Le bien le plus parfait

Digitized by Google

N'a rien qui nous réveille ;
C'eſt qu'il faut du déſir,
Sentir la pointe aimable
Pour goûter du plaiſir
Le charme inexprimable.

Eglé perd ſes appas,
Elle eſt méconnoiſſable ;
C'eſt qu'elle n'aime pas,
Ou qu'elle eſt intraitable.
Si de ſon jeune Amant
Elle eſſuioit les larmes,
Un jour, un ſeul moment
Lui rendroit tous ſes charmes.

A Philis l'autre jour
Je tenois ce langage ;
Elle craignoit l'amour,
On le craint à ſon âge.
De mes tendres diſcours
Son cœur fut le ſalaire :
On réuſſit toujours
Quand on a l'art de plaire.

Les paroles ſont de M. de B... la muſique, de M. de la Garde, Maître de Muſique des Enfans de France.

Les Vers ſur Mahon au prochain Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Nîmes, qui se tint le 13 Mai 1756, dans la Salle de l'Hôtel de Ville.

M. l'Abbé de Mérés, Vicaire Général du Diocèse & Directeur de l'Académie, ouvrit la Séance par un Discours sur les véritables causes de la décadence du goût. Il ramassa d'abord ce qu'ont dit les anciens Auteurs sur ce sujet. Ils se plaignoient de leur temps de la décadence du goût, du dépérissement des Belles-Lettres, de la chûte des Arts & de la véritable éloquence; mais dans toutes ces Dissertations, il n'en est aucune qui donne la raison d'un si grand désordre dans la République Littéraire. Ce ne sont que des conjectures jettées au hazard sur le papier, des raisonnemens vagues qui ne déterminent rien. C'est la jalousie du destin, la loi fatale des temps qui détruit toutes choses, la nature

Digitized by Google

même des choses humaines dont le sort est de périr misérablement, quand elles sont arrivées à un certain point de grandeur. Il n'auroit pas dû suffire à des Auteurs si renommés d'ailleurs, de parler & de gémir sur de si grands maux, sans en indiquer en même temps les causes & les remedes.

La plûpart des Auteurs modernes ont déploré, comme les Anciens, la décadence du goût, sans être plus exacts ni plus heureux à en découvrir les véritables causes. C'est ne rien dire en effet que d'attribuer aux causes physiques la chûte des Arts & la décadence des esprits. Peut-on croire que le climat & la différente température de l'air ait influé sur le goût d'une Nation & changé l'esprit d'un siecle? C'est un air qui regne pendant un certain temps dans une contrée; il dispose mieux les organes, il affecte le sentiment, il donne une plus grande intelligence... Il valoit autant que ces Auteurs ajoutassent que c'est un bon vent qui souffle la littérature & qui la conduit à bon port. Mais ce systême tout ingénieux qu'il a paru à bien des gens (Amateurs sans doute de tout ce qui porte l'empreinte de la nouveauté), comment le concilier avec cette inégalité de génie & de talens dans les hommes d'une même

Digitized by Google

Nation & d'un même ſiecle ? Le dégré du thermometre devroit être égal, ce ſemble, pour les uns & pour les autres.

M. l'Abbé de M. après avoir rapporté & réfuté en partie ce que la plûpart des Auteurs ont imaginé ſur ce ſujet, s'eſt attaché à prouver en peu de mots que la décadence du goût ne venoit en effet que de ce qu'on négligeoit les exercices Académiques, ou de ce qu'en les fréquentant, on ne s'entretenoit pour l'ordinaire dans ces Séances littéraires, que d'inutilités, de minuties, de frivolités, de diſputes de mots, & qu'on ne s'y occupoit preſque plus de ce qui pouvoit intéreſſer le progrès des Arts & des Sciences.

M. Razoux, Docteur en Médecine, lut enſuite un Mémoire qu'il diviſa en trois parties. Dans la premiere, il traita des apothéoſes en général, de leur origine & des cérémonies qu'on y obſervoit. Dans la ſeconde, il fit voir ce que l'apothéoſe d'Auguſte eut de particulier ; & dans la troiſieme, il parla du Temple élevé dans Nîmes à ce Prince déïfié, & des Prêtres qui le deſſervoient. Comme les deux premieres parties de ce Mémoire roulent ſur des matieres aſſez connues, nous nous contenterons d'en avoir rapporté les titres, & nous nous bornerons à donner un Extrait de la derniere.

Digitized by Google

M. R. après avoir décrit les particularités de l'apothéose d'Auguste, & avoir parlé des Temples qui furent érigés à ce Prince dans Rome & dans les Provinces de l'Empire, s'exprime ainsi : « Il est aisé de » comprendre qu'après tous les bienfaits » que nos Ancêtres avoient reçu d'Augus- » te, qui leur avoit envoyé une Colonie, » qui leur avoit accordé le droit latin, qui » avoit rendu cette Ville, pour ainsi dire, » l'émule de Rome ; il est, dis-je, aisé de » comprendre que nos Concitoyens ne » furent pas des derniers à lui élever un » Temple : il étoit même juste qu'ils lui » témoignassent par là leur gratitude. Les » Historiens de notre Patrie conviennent » tous de ce fait, & donnent plusieurs de » nos Inscriptions pour garans. Comme » elles sont assez connues, je ne rapporte- » rai que celle-ci :

SANCTITATI IOVIS ET AVGVSTI
SACRVM LVCILIVS CESTI F.

» Peut-être pourroit-on rapporter au mê- » me fait les quatre suivantes, qui ont » été trouvées dans les déblais de notre » Fontaine. Elles sont déposées dans le » Temple vulgairement nommé le Temple » de Diane, & elles n'ont point encore été » publiées. La premiere est ainsi :

Digitized by Google

MARTI AVGVST. SACRVM
CN. POMP. CN. F. VOLENS, id est. datus decreto
D. D. D. L. decurionum locus.

» La seconde est un peu fruste, on la remet facilement; la voici telle qu'elle est :

VICTOR . . . AVG. M. VALERIVS
T
SEVERVS PONIF. EX STIPE VELA
ET ARAM . . . . . .

» Il peut y avoir au commencement *victori* » *Augusto*, ou *victoriæ Augustæ*, & à la fin, » *posuit* ou *dicavit*.

» La troisieme consiste en ces deux mots :

VENERI AVGVST.

» La quatrieme est ainsi :

NYMPHIS AVGVSTIS SACRVM
TERTIVS BAEBI. F. L. DECVMIVS
DECVM. L. PONTINVS. MARTIA.
L. ANNIVS ALLOBROX. DE SVO.

» Mais il faut convenir qu'on ne peut » tirer de ces monumens que de bien légeres inductions, & que si nous n'avions » pas d'autres preuves du fait que nous » avançons, on pourroit fort raisonnablement douter qu'Auguste eût jamais eu » un Temple à Nîmes. Mais l'existence » des Prêtres établis en l'honneur de ce

» Prince dans cette colonie est sans contre-
» dit une démonstration à laquelle on ne
» peut résister, car il ne peut y avoir des
» Ministres & un culte établi qu'il n'y ait
» des Temples, &c ».

« Où étoit situé ce Temple? continue
» M. R. C'est une question à laquelle le
» peu de vestiges qui restent de ce monu-
» ment ne nous permet pas de répondre
» d'une maniere satisfaisante ». Ici, M. R.
rapporte les diverses conjectures des Au-
teurs qui ont écrit sur les antiquités de la
ville de Nîmes, & en montre le peu de
solidité. « Pour moi, ajoute-t'il, ne vou-
» lant point hasarder de légeres conjectu-
» res sur un sujet si douteux, j'aime mieux
» dire que si on est moralement assuré de
» l'existence de ce Temple, on est extrê-
» mement en doute du lieu où il étoit pla-
» cé. S'il falloit cependant donner mon
» avis, je croirois volontiers que ce Tem-
» ple devoit être situé aux environs de
» notre Fontaine près du bassin que nous
» appellons *des Romains*. Les inscriptions
» qu'on a trouvées en grand nombre dans
» cet endroit, les colonnes, les chapiteaux,
» les marbres, les statues, & bien d'autres
» restes précieux me décideroient. Mais ce
» qui me paroît surtout bien convain-
» quant, c'est un frontispice que j'y ai vu

Digitized by Google

» moi-même déterrer, & qui ne peut être » que celui d'un Temple : il est d'une très-» belle architecture d'ordre Corinthien. » On y lit sur la frise en gros caracteres » l'inscription suivante : les lettres ont en-» viron huit pouces de hauteur : elles sont » taillées dans la pierre à cinq ou six lignes » de profondeur : on distingue encore la » place des crampons qui tenoient des let-» trés de cuivre ou de quelqu'autre métal » doré.

RESPUBLICA NE .../ ..\.. SESIS ..., RMO QUE IMPERATORIS CI... SARIS. AV. ISTI. TE.

» Et au-dessous, sur la pierre qui paroît » avoir formé l'architrave, en plus petits » caracteres,

M. AGRIPPA.

» Tout le monde sçait qu'Agrippa, gen-» dre d'Auguste, fut Proconsul des Gau-» les, ne seroit-ce pas lui qui auroit fais » la dédicace de ce Temple ? &c ».

M. R. parle ensuite des Sextumvirs Augustaux, fait voir qu'elles étoient leurs fonctions, & rapporte les inscriptions qui lui servent de preuves. En voici deux qui sont moins connues que les autres. La premiere est dédiée aux Sextumvirs.

VI. VIRIS AVGVSTALIBVS.

Digitized by Google

On a trouvé la seconde dans un jardin de cette ville, sur une pierre de trois pieds de haut, & d'un pied onze pouces de large.

L. IVLIO Q. F. VOL. NIGRO
IIIIVIR. AB. AER. IIIIIVIR. AVG.
P
COR. NEMAVSENS. L. D. D. D.

« Mais les plus singulieres de toutes ces » inscriptions, sont celles qui parlent des » Flamines Augustales. Nous en avons plu- » sieurs rapportées par les Antiquaires ». M. R. fait voir que Gruter & Juste Lipse n'ont pas donné celle-ci exactement. Grut. pag. 323. Num. 11.

D. M.
SAMIAE ET FIL. SAVERINAE FLAMINI
AVG. NEM. C. TERENTIVS ANICETVS
AMICAE OPTIMAE ET SIBI.

« Juste Lipse, fol. 152. N° 18. au lieu » de ET FIL, met Q. FIL. & il ajoute à la fin » V. P. *Vivens, posuit.* Ce dernier Auteur » s'est moins écarté de la véritable leçon : » nous pouvons assurer cependant que le » V. P. n'y est point. Quant au change- » ment des deux premieres lignes, nous » ne pouvons en décider, parce qu'on a » adossé un éperon contre le mur où est » cette pierre, qui par-là est cachée en » partie.

Digitized by Google

» partie. La voici très-exactement copiée, » telle qu'elle paroît.

M.

. . . . . MIAE. Q. FIL.
. . . . . SRINAE
. . . . . INI AVG. NEM.
. . . . . RENTIVS
. . . . . ETVS AMICAE
. . . . . AAE ET SIBI.

« Si l'on me demande, continue M. R. » qu'étoient ces Flamines ? je répondrai » qu'elles étoient sans contredit les Prê- » tresses d'Auguste : mais le mot *flamine* » n'emporte-t'il point avec lui la significa- » tion de Prêtresses à oracles, *nam flamen* » *à flatu ?* Je tiendrois pour l'affirmative, » & en ce cas le Temple d'Auguste à Nî- » mes, auroit un Temple à oracles. Je » suis bien certain au moins que ce Prince » en a eu de pareils. Prudence nous l'as- » sure, & cela peut fortifier ma conjec- » ture. Mais ces Flamines ne seroient- » elles pas les femmes des Prêtres August- » taux ? Si l'on adoptoit ce sentiment, » nous n'y perdrions rien, & au lieu de » Flamines Augustales, nous aurions des » Flamines Augustaux. Il seroit cependant » assez singulier que les Inscriptions nous » eussent conservé les noms des femmes,

Digitized by Google

» fait dans le monde ; c'est pour la premiere
» fois qu'elle se montre dans un cercle,
» elle n'apporte pour parure que sa can-
» deur & son ingénuité : c'est le seul fard
» qu'elle connoisse. Autour d'elle se ran-
» gent l'envie, la dissimulation, la dupli-
» cité : sur ses levres & sur ses yeux se pei-
» gnent sa candeur & son innocence, elle
» jouit du calme le plus précieux : que ne
» peut-elle prolonger un jour si sérein & si
» beau ! Mais non, son bonheur sera de
» peu de duré : tant de graces & de naï-
» veté attachent & font impression. Déja
» je vois des hommes empressés à lui plaire,
» lui préparer mille écueils qu'elle ne con-
» noît seulement pas : quels secours aura-
» t'elle pour les éviter ? Les bienfaits, les
» soins, les égards, sont les armes em-
» ployées à sa défaite : l'exemple est son
» premier séducteur. Bientôt on lui fait
» entendre que la vertu est un vain nom,
» la modestie un art, la retenue une foi-
» blesse : de tous les pieges qui l'environ-
» nent, le plus délicat est celui des bien-
» faits : la reconnoissance est un sentiment
» dont elle connoît le langage ; elle de-
» mande des droits que le devoir refuse ;
» ce sont deux sentimens qui se combat-
» tent l'un l'autre : si le penchant écarte
» la barriere qui arrêtoit encore ce cœur

Digitized by Google

» irrésolu, peut-il ne pas se laisser sur-
» prendre ? Il falloit lui faire connoître
» plutôt le monde, & ses pas eussent été
» moins difficiles & moins dangereux. »

M. G. prouve par des exemples connus, que les femmes sont capables d'acquérir en tout genre la même gloire que les plus grands hommes. Les Jeannes d'Arc, les Elisabeth, les Souveraines de Hongrie & de Russie, d'une part ; de l'autre, les Sapho, les Sévigné, les Graffigni, &c. sont les preuves qu'il en apporte. « On ne les croit, ajoute-
» t'il, incapables des grandes vertus, que
» parce qu'on n'a rien fait pour les faire
» éclorre : mais elles ne nous font voir
» que trop souvent qu'elles ne les doivent
» qu'à elles seules, & alors elles n'en sont
» que plus éclatantes. Ne pouvant conser-
» ver une supériorité qui nous échappe &
» qu'on sent bien qu'on a usurpée, on
» voudroit par de fausses accusations jouir
» plus long-temps d'un droit dont on con-
» noît toute la foiblesse : on ne cesse ni de
» les aimer, ni de s'en plaindre : il semble
» qu'il soit aussi difficile de se défendre de
» l'un que de l'autre. Elles sont, dit-on,
» inconstantes, légeres, ce sont là les re-
» proches qu'on leur fait chaque jour :
» mais les hommes sont-ils moins inconst-
» tans, moins légers qu'elles ? &c. . . . Il

Digitized by Google

» faut que les femmes ayent des vertus » bien solides, puisque malgré nos mau- » vais exemples, & avec un cœur ouvert » aux passions, elles ont de la retenue ; » puisque malgré notre art pour les sur- » prendre, elles ont des mœurs ; puisque » malgré notre irréligion & nos fausses » maximes, elles ont de la piété : bien » loin de chercher à fortifier des vertus si » essentielles, on cherche le plus souvent » à les détruire ; il faut qu'elles luttent » sans cesse, & contre elles-mêmes & con- » tre nos efforts : est-il une victoire plus » difficile & plus flatteuse ? »

M.G. termine son Discours en disant que les femmes doivent rentrer dans leurs droits « La nature l'ordonne, dit-il, & c'est par » la voie des sentimens qu'elle nous mon- » tre la place qu'elles doivent tenir. Si elles » apportent au monde plus de dons natu- » rels, pourquoi en être jaloux ? C'est un » dépôt que leur fait la nature pour les » dédommager des peines dont elle nous » dispense : nous sommes coupables si nous » rendons ses bienfaits inutiles. »

M. le Beau de Schosne, d s Académies de Nîmes & d'Auxerre, fit la lecture d'une Ode sur la Guerre présente.

M. de Serviés Vallongue, Chancelier, termina la Séance par le Discours suivant :

Digitized by Google

Le génie est-il préférable à l'esprit? ce paradoxe est révoltant au premier coup d'œil : mais combien de questions que l'on regarde comme décidées rentreroient du moins dans la classe des problêmes, si nous arrachions le bandeau de la prévention & du préjugé. Le génie est sans doute une des plus belles prérogatives de l'humanité : il a les plus grands avantages, mais il est sujet aux plus grands écarts. Il est souvent dangereux pour la société. L'esprit orne les productions du génie, il est l'ame de la société, il en fait les délices.

« Tel est le sort des plus brillantes » facultés humaines : elles portent d'un côté » l'empreinte de la Divinité dont elles » émanent ; de l'autre, le caractere inef- » façable de notre misere & de notre » néant. Le génie est sujet à cette loi » commune : plus il éleve l'homme au des- » sus de lui-même, plus il l'abaisse & l'hu- » milie par ses écarts. »

Ici l'Orateur parcourt les divers genres de littérature, & prouve combien le génie est inégal & quelquefois inférieur à lui-même. Newton a renouvellé dans son systême sur la lumiere & les couleurs, les absurdités de la vieille philosophie, en disant que la matiere lumineuse a une

Digitized by Google

espece d'horreur du vuide. Rousseau est tout à la fois l'Auteur de l'Ode à la Fortune, des Poësies sacrées, &c. & de plusieurs Pieces de Théâtre indignes d'un si grand homme. Plusieurs exemples lui servent à démontrer que le génie est sujet à de grands écarts dans la littérature. Il n'est pas moins dangereux pour la société. Le génie connoît sa supériorité, il ne peut souffrir de rivaux. En effet, une société dont tous les Membres seroient des génies supérieurs, ne pourroit subsister : bientôt tous les états confondus travailleroient à détruire cette harmonie, cette dépendance réciproque qui est l'ame de toute espece de gouvernement : chacun se sentant en état de commander, personne ne voudroit obéir. » Reconnoissons ici la Souveraine Providence qui a mis dans nos ames, comme » dans nos fortunes, une différence nécessaire pour maintenir l'équilibre. Le génie seroit moins rare s'il n'étoit dangereux. »

Dans la seconde Partie, l'Orateur parcourt les avantages de l'esprit. « L'esprit, » dit-il, prête de nouvelles graces à toutes » les parties de la littérature; il répand des » charmes non seulement sur la poësie, » l'éloquente, les pieces de théâtre (c'est » là pour ainsi dire son domaine), mais

Digitized by Google

» même sur les sciences plus abstraites.
» Nous devons les progrès qu'a fait presque de nos jours la Physique à des Philosophes aimables, qui l'ont dépouillée de l'air pédant & scientifique qu'elle avoit conservé si long-temps, & ont substitué à un jargon barbare & inintelligible les graces d'un style pur & léger qui, s'il ne diminue les difficultés, les présente du moins sous un aspect riant, & c'est beaucoup. Il faut convenir, continue l'Orateur, qu'il est des genres où l'esprit lui-même est un écueil. Combien d'Orateurs Sacrés ont la ridicule manie de coudre de l'esprit partout, de mettre l'Evangile en épigrammes ! Combien d'Historiens diffus trop chargés de fleurs, ensevelissent la vérité de l'histoire sous un tas d'ornemens étrangers ! Il est une éloquence propre de chaque sujet dont l'esprit doit nous faire appercevoir les nuances. Si quelquefois il s'égare, il plaît jusques dans ses écarts ; il est l'ame de la société, il est le pere de l'enjouement & de ces saillies aimables qui font le charme des conversations. L'esprit influe sur nos sentimens : sans lui l'on ne peut sentir avec une certaine délicatesse l'amitié, la reconnoissance, passions douces & tranquilles qui donnent sans

» doute les seuls vrais plaisirs, parce qu'ils
» sont sans remords. . . . L'esprit adoucit
» nos défauts ; par lui l'orgueil devient
» plus traitable, l'opiniâtreté moins aigre,
» l'humeur plus liante, la débauche même
» moins crapuleuse. . . .

» Enfin l'esprit corrige les écarts du gé-
» nie, il orne ses productions. C'est lui
» qui fait d'un Mathématicien, d'un Géo-
» metre profond un homme aimable, qui
» sçait répandre de l'agrément sur les ma-
» tieres les plus arides : en un mot, l'esprit
» est nécessaire au génie, je ne sçais si le
» génie est aussi nécessaire à l'esprit. . . »

M. de Serviés Vallongue résuma ensuite en peu de mots les Discours prononcés à la Séance.

Projet d'un Glossaire François. Ce Projet que l'on trouve chez *Guérin & De la Tour*, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, mérite la reconnoissance des Sçavans, & l'applaudissement de toutes les personnes qui veulent posséder la Langue Françoise dans son origine, & particuliérement de celles dont l'état exige cette connoissance si rare & jusqu'à présent si difficile. Pour donner une idée exacte de la perfection avec laquelle il sera exécuté, il suffiroit de nommer M. de S. P... de

Digitized by Google

l'Académie des Belles-Lettres, par qui il a été formé, & M. l'Abbé Guiroy, Censeur Royal, que cet Académicien s'est associé pour s'adoucir le poids de sa charge, & pour se répondre à lui-même du succès de son travail. On doit regarder ce Glossaire comme une source féconde & intarissable d'avantages pour les Lettres, & conséquemment pour la Nation. On entend par Glossaire, une explication générale & authentique des termes inusités de la Langue ancienne d'un pays. Nous avons donc bien raison d'appeller présent inestimable, le Glossaire qu'on nous annonce. L'on n'ignore point que c'est dans la Langue de nos Ayeux que sont consignés les termes de nos Loix, de notre Coutume, de notre Droit Féodal, & des redevances qui en résultent; de notre Milice, de nos Arts, & de nos Métiers, de nos Manufactures, de notre Commerce, de nos Monnoies, des Mesures tant de nos grains & de nos boissons, que de nos héritages, & une infinité d'autres qu'il est aisé de suppléer (1). Quoique le but principal de

(1) A combien d'erreurs ne remédiera pas la lumiere bienfaisante qu'on va répandre sur ces termes, dont la plûpart sont si inexplicables sans ce secours, & beaucoup d'autres si nécessaires à

cet Ouvrage soit de donner ou de faciliter l'intelligence du langage de nos anciens Ecrivains, on ne se bornera pas cependant à rapporter tous les mots dont ils se servent, & qui sont maintenant inusités : on y joindra les mots qui nous sont encore familiers, mais qui eurent autrefois une signification différente de celle que nous leur donnons. On s'attachera dans tous ces articles à démêler d'abord leur sens propre; ensuite on expliquera, suivant l'ordre progressif des idées, qui paroîtra le plus naturel, les autres significations plus étendues & quelquefois détournées qu'ils ont eues depuis; soit qu'ils aient conservé la même forme, soit qu'ils aient éprouvé quelques altérations. Ainsi les esprits les plus difficiles, de même que les plus paresseux & les moins intelligens, auront également lieu d'être satisfaits & de profiter infiniment. Il faut s'instruire dans le projet même de toutes les vues de l'Auteur & de toutes les parties qu'aura l'Ouvrage. Nous pensons qu'après l'avoir lu, on trouvera nos louanges bien foibles, & qu'on aura autant d'impatience que nous de voir paroître dans sa perfection ce trésor lit-

l'intelligence de tout un article, & souvent de toute une loi, ou de tout un usage.

Digitized by Google

téraire. Comme M. de S. P... & M. l'Abbé Guiroy, font pour la Langue Françoise, ce que le célebre Du Cange a fait pour la Langue Latine; il y a tout lieu de présumer qu'ils auront le même succès. Ils sont fondés d'autant plus à s'en flatter que leur travail est plus intéressant pour nous, puisqu'il tend à mieux éclaircir notre idiôme.

PRÉCIS de l'Essai sur les intérêts du Commerce national pendant la guerre, ou des Lettres d'un Citoyen sur la permission de commercer dans les Colonies, annoncée pour les puissances neutres.

Personne n'ignore dans les circonstances où se trouve aujourd'hui la France, combien il est intéressant pour elle que ses Colonies ne souffrent point d'une guerre aussi odieuse qu'imprévue. Le projet de permettre aux puissances neutres de commercer dans nos Colonies pendant la guerre, a été proposé comme un des moyens les plus favorables pour y entretenir l'abondance & le débouché de leurs denrées. C'est ce projet qui depuis longtemps a excité tant de murmures, de plaintes, de mouvemens, & de fermentation dans les villes maritimes, & dans l'esprit de la plûpart des Négocians; c'est ce projet *inspiré*

Digitized by Google

par un homme de génie, présenté par les Députés du Commerce, applaudi par un Ministe éclairé, dont l'Auteur de l'Essai sur les intérets du Commerce national, ou des Lettres d'un Citoyen, a entrepris d'établir & de prouver solidement les avantages; & on peut dire qu'il y a très bien réussi. Il paroît s'être proposé trois objets principaux. 1°. De faire voir le peu de raisons qu'ont eu de se plaindre de ce projet ceux surtout qui ont été les premiers à élever la voix. 2°. De réfuter les objections formées contre ce projet. 3°. D'en développer les principaux avantages tant par rapport aux Colonies que pour l'Etat, & pour les objets mêmes sur lesquels tombent les objections.

Après avoir mis, dans sa premiere lettre, le Lecteur au fait de l'état de la question, & lui avoir indiqué la route qu'il va tenir, l'Auteur dans la seconde, fait voir que de toutes les villes de Commerce qui se sont soulevées contre le projet de l'admission des Neutres au Commerce de nos Colonies, Nantes qui a été la premiere à les exciter, est précisément celle qui y a le moins d'intérêt; parce qu'en général son Commerce ne consiste que dans le fret & la commission; qu'elle n'a aucuns fonds réels que ceux qu'elle tient de son indus-

Digitized by Google

trie ; qu'elle est *comme isolée entre les autres Ports, sans relation suivie avec les produits de nos terres, sans intérêts directs dans le sort de nos Manufactures, & de l'intérieur du Royaume* ; mais il leve le voile qui couvroit le véritable sujet des plaintes.

L'Auteur va plus loin, & prouve dans sa troisieme lettre que ce projet avantageux à toutes les Villes de Commerce, le sera encore plus particuliérement à Nantes qu'à toute autre.

Delà l'Auteur passe dans sa quatrieme Lettre aux Villes qui font le Commerce de Cargaison. Il établit ce que c'est que le Commerce en général, & ce qui peut réellement l'intéresser. Il fait voir que la question des Neutres, devient par les circonstances, non une simple question de négoce, mais une question d'Etat. Pour la résoudre, il examine qu'elle sera l'influence avantageuse ou désavantageuse de la permission accordée aux Neutres, tant pour nos denrées nationales, que pour le commerce des Negres, & pour nos Manufactures.

Pour nos denrées nationales, il choisit dans sa cinquieme Lettre la ville de Bordeaux pour exemple ; & après une peinture vive & brillante de cette ville & du caractere de ses habitans, qu'il tourne en

Digitized by Google

preuve pour son systême, il fait voir que les vins & les farines de Bordeaux, les deux principales branches de son Commerce, ne se déboucheront pas moins en admettant les Neutres, qu'ils ne se débouchent ordinairement en temps de guerre, & même qu'ils se déboucheront plus favorablement pour les Propriétaires. Les vins, parce que ce sont les seuls qui transportés aux Colonies y soient potables; plus favorablement, parce que les Etrangers débiteurs solides, n'enleveront que la partie des vins dont se fussent chargés de petits Armateurs témérairement entreprenants, souvent infideles, toujours insolvables au moindre échec, à qui le caractere des Habitans, pétri d'ambition & de mollesse, les leur eût fait confier trop légérement: les farines, en ce que par la supériorité de leur nature & de leur qualité sur toutes les farines étrangeres, elles conservent aux Colonies cette même supériorité dans les prix, & qu'il sera bien plus de l'intérêt des Etrangers d'emporter aux Colonies une moindre quantité de nos farines à plus haut prix, pour importer au retour, une plus grande quantité de denrées coloniales, que d'exporter une plus grande quantité de farines étrangeres à plus bas prix, pour ne charger au retour qu'une

Digitized by Google

moindre quantité de denrées des Colonies; que d'ailleurs, quand les Etrangers ne les enleveroient pas, la quantité de farines nécessaires pour l'approvisionnement des Colonies est si peu considérable, en comparaison de celle du total du Royaume, que cette surcharge, bien loin de lui être onéreuse, pourroit même tourner à son avantage.

Le commerce des Negres qui fait le sujet de la sixieme Lettre, est de la derniere conséquence pour nos Colonies qui ne peuvent cultiver leur territoire sans Esclaves, & par conséquent pour le Royaume qui profite de leurs cultures. Les Nationaux ne pouvant continuer ce Commerce pendant la guerre, du moins en proportion suffisante pour l'entretien des Colonies, & le défaut d'importations de Negres les faisant dépérir, comme il arriveroit par l'exclusion des Neutres, l'intérêt même des Négocians demande leur admission, qui conservera & augmentera même la valeur des Colonies par d'utiles & abondantes importations d'Esclaves dont les profits restés à la paix dans nos ports, dédommageront avec usure les Commerçans d'une perte apparente ou momentanée.

L'objet des Lettres 7, 8 & 9 sur l'intérêt de nos Manufactures est un des plus

Digitized by Google

intéressans pour l'Etat, & qui a fourni la matiere des plus spécieuses objections, par la crainte du déchet de nos Manufactures, & de la perte ou enlévement de nos Ouvriers, conséquente du premier malheur. L'Auteur montre d'abord qu'il y a un très-petit nombre de Manufactures intéressées à l'admission ou à l'exclusion des Neutres, & que ce petit nombre l'est pour une très-petite partie de Denrées manufacturées. 2°. Que les Etrangers, en supposant leur admission, enleveront à peu près la même quantité de nos Denrées manufacturées qu'ils enleveroient en temps de guerre, que tout se réduit à un changement dans l'espece des Denrées enlevées. 3°. Que l'enlévement prétendu de ceux de nos Ouvriers qu'on supposeroit sans occupation par le déchet de nos Manufactures, est une crainte purement chimérique, & que quand ils s'en trouveroit quelques-uns par le petit nombre & la nature de ceux qui seroient sans emploi, les Etrangers n'en pourroient pas profiter à nos dépens. C'est ce que l'Auteur prouve par des détails, & des calculs de comparaison d'une exactitude & d'une précision bien peu commune dans ces sortes de matieres.

Par une gradation sensible d'intérêts pour l'Etat, l'Auteur, dans les Lettres 10,

Digitized by Google

11 & 12, passe à l'examen de celui des Colonies dans la question actuelle. Il considere les Colonies comme Manufactures, & les Colons comme Propriétaires de terres. Sous le premier rapport, les Colonies sont des Manufactures encore bien plus précieuses que celles du Royaume. La part que doivent avoir des Manufactures dans l'intérêt général de l'Etat, se calcule sur leur produit numéraire, & sur l'emploi plus ou moins considérable des hommes qu'elles occupent. C'est par cette double raison que quand même (ce que l'Auteur n'admet pas) l'interêt des Colonies se trouveroit en balance avec celui des Manufactures de l'intérieur, les Colonies devroient toujours emporter de beaucoup la balance par leur poids politique; 1°. parce qu'elles créent réellement les valeurs qu'elles mettent en œuvre, & qu'elles produisent numérairement beaucoup plus sans aucune comparaison, que la partie des Manufactures du Royaume employée aux objets de leurs consommations; 2°. parce qu'elles occupent un bien plus grand nombre d'hommes, & que leur dépérissement en laisseroit beaucoup plus aussi sans emploi & de bien plus propres à être enlevés par les Etrangers.

Le point de vue sous lequel l'Auteur

Digitized by Google

présente les objections par lesquels les Négocians veulent opposer l'intérêt du Commerce à celui des Colonies, me rappelle la Fable de la Poule aux œufs d'or, dont le maître l'égorgea pour jouir tout d'un coup d'un trésor qu'il croyoit trouver dans son corps, & perdit ainsi par sa sottise le revenu qu'elle lui eût produit journellement, si sa cruelle & imprudente avarice ne s'étoit pas punie elle-même, en se privant de tout pour toujours par une avidité prématurée & mal entendue. Tel est le tableau qu'il nous présente des Négocians en général dans cette occasion. Les Colonies sont l'ame de ce commerce dont ils reclament si haut les intérêts. Il ne subsiste que par elles & pour elles. Ils se priveroient eux-mêmes comme l'homme de la Fable, des gains que l'Etat florissant des Colonies leur eût procuré un peu plus tard, si par l'excès d'une avidité aveugle & mal concertée, ils vouloient se conserver exclusivement aux dépens des Colonies, & en les accablant, un gain actuel & exhorbitant, dont peut-être même par les circonstances ils ne jouiroient pas.

C'est surtout dans la douzieme Lettre où l'Auteur considere les colons comme Propriétaires & comme Citoyens, que l'on peut juger de ses talens & de sa capacité.

Digitized by Google

Jusques là une grande connoissance des matieres dont il a été question, des preuves de fait bien développées, des calculs & des détails bien approfondis avec beaucoup de jugement, pourroient suffire ; ici l'éloquence & le raisonnement sont les seules armes qu'il puisse employer pour prouver la part que les Colons doivent avoir dans cette portion de félicité distributive que l'Etat doit à tous les sujets qui le composent. C'est surtout dans cette Lettre que l'on est à portée de juger de ce qu'auroit pu l'Auteur dans une matiere plus amusante. Contens de toutes, c'est une de celles qui nous ont fait le plus de plaisir. Satisfaits partout de l'étendue des lumieres de l'Auteur, de la profondeur de ses vues, de la justesse de ses raisonnemens, de la vivacité de son zele patriotique, de la force de son coloris, on lit surtout avec plaisir le tableau qu'il nous présente du luxe & de l'opulence de Nantes, dûs, selon lui, à la seule industrie ; celui de Bordeaux & du caractere de ses habitans, & cette douzieme Lettre qui termine ce petit ouvrage, dont on trouve encore quelques exemplaires *à Paris*, chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût. Mais nous espérons que cet ouvrage ne sera pas le dernier de l'Auteur, &

Digitized by Google

nous sçavons même de bonne part qu'il sera incessamment suivi d'un autre de la même main, sur une matiere aussi instructive & aussi intéressante, mais plus curieuse & plus amusante pour la plûpart des Lecteurs.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnsieur, j'ai lu dans le Mercure de Juin la méthode que donne M. Pierre Duval, pour trouver facilement & sûrement la somme qu'il convient de faire assurer, pour être remboursé de son capital jusqu'à la plus petite fraction. Son opération est juste, mais j'aurois désiré que l'explication en eût été plus claire, & mieux raisonnée, je veux dire dans les termes de l'Art. Il me semble que, suivant le principe de M. Duval, il eût été mieux de s'énoncer ainsi.

Du nombre 100 qui sert de proportion, il faut déduire le prix de la prime; & comparant le nombre qui reste avec le même nombre 100, dire: Si tel nombre, prime déduite, est la somme que je reçois pour 100 l. d'assurances, pour recevoir le capi-

Digitized by Google

tal de mes risques, quelle somme dois-je faire assurer ?

Faisant l'application de ce principe à la question proposée, on a cette proportion, 100 — 17 = 83 : 100 :: 1000 : x. C'est-à-dire, 100 moins 17, égal à 83, est à 100 nombre de proportion, comme 1000 capital de risques, est à x quatrieme terme de la proportion. Achevant la regle de trois, il viendra pour la valeur de x la même somme de 1204 l. 16 s. 4 d. $\frac{12}{83}$ qu'a trouvée M. Duval. Mais il n'est point d'usage de dire si 83 est égal à 1000, à combien 100 le sera-t'il ? Ce raisonnement est faux. Un nombre quelconque ne peut être égal qu'à lui-même : 83 n'est point égal à 1000. D'ailleurs, M. Duval devoit comparer 83 à 100 qui sont les nombres de proportion, quoique cet arrangement soit indifférent pour l'opération, puisque les moyens sont toujours les mêmes.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la solution du même Problême, quoique j'aye opéré sur un principe différent de celui de M. Duval : mon calcul me donne la même proportion.

830 : 1000 :: 1000 : x, car 83 : 100 :: 830 : 1000 : par conséquent j'ai pour la valeur de x la même somme de 1204 liv. 16 s. 4 d. $\frac{12}{83}$.

Digitized by Google

Pour avoir ma proportion, j'ai considéré $\frac{100}{17}$, c'est-à-dire, 100 divisé par 17 comme l'exposant d'une progression Géométrique descendante, dont le premier terme est le capital de mes risques, & le dernier doit être zero.

Ainsi dans le Problême proposé, divisant 1000 par l'exposant $\frac{100}{17}$, j'ai pour le second terme de ma progression 170 : divisant ce second terme par le même exposant, j'ai 28 l. 18 s. pour troisieme terme: continuant les divisions à l'infini, je trouverois tous les termes de la progression. Mais comme il suffit d'avoir les deux premiers termes d'une progression pour en trouver tous les termes, je me suis servi de cette analogie : 830, différence des deux premiers termes 1000 & 170, est au premier terme 1000, comme le même premier terme 1000 est à la somme de tous les termes; ce qui s'exprime ainsi : 830 : 1000 :: 1000 : x.

De cette proportion je tire une regle générale pour la solution de ce Problême ou autre semblable. Il faut quarrer le capital des risques, c'est-à-dire, le multiplier par lui-même & diviser le produit par la différence qui se trouve entre ce même capital & le prix de sa prime : le quotient donnera le nombre demandé.

Dans

Digitized by Google

Dans le même exemple le quarré de 1000 est 1000000,

Le prix de la prime est 170

La différence est 830 & divisant 1000000 par 830, le quotient donnera 1204 l. 16 s. 4 d. $\frac{52}{83}$, & c'est la somme qu'il faut faire assurer pour être remboursé en plein ; Démonstration, 100 : 17 : : 1204 l. 16 s. 4 d. $\frac{52}{83}$: 204 l. 16 s. 4 d. $\frac{52}{83}$.

L'article de l'Ordonnance de la Marine sur laquelle M. Duval demande une explication, est énoncée dans les mêmes termes dans toutes les éditions : quoique sa disposition lui paroisse contraire à l'équité, en ce que de deux personnes qui courent en apparence le même risque, le Donneur à la grosse est préféré à l'Assureur : cependant, en l'examinant dans l'esprit du Législateur, il est également juste & raisonnable.

Le Donneur à la grosse dans l'hypothese de M. Duval, a réellement fourni une somme de 1500 liv. au lieu que l'Assureur a reçu la prime sur une pareille somme de 1500 liv. Dès-lors ils ne sont donc plus à conditions égales. L'argent du premier a servi à l'achapt des effets qui composent le chargement du Navire, l'autre n'y contribue en rien ; enfin il y a confusion des effets provenans de l'argent de grosse,

Digitized by Google

& des effets assurés, & il est raisonnable & juste que celui qui a fourni son argent, & contribué au chargement du Navire, soit préféré à un Assureur qui n'a rien d'effectif sur le Navire perdu.

Monsieur, je vous ai envoyé la solution d'un Problême inséré dans le second volume du Mercure de Juin 1755 : depuis je vous ai prié de demander à l'Auteur la solution de son Problême. J'ignore pourquoi vous n'avez point eu d'égard à ma priere ; c'est ce qui m'engage à vous solliciter de nouveau, de satisfaire à ma demande. Il est étonnant que l'Auteur qui paroissoit désirer un commerce mathématique par la voie de votre Mercure, en soit demeuré là. Obligez-moi, Monsieur, de lui rappeller ses engagemens & l'obligation où il est de donner la solution de son Problême. Les plus petits nombres qui satisfont la question sont,

24 l. en 21 pieces,	19 de 24..	22 l.	16 s.		24 l.
	2 de 12..	1	4		
21 en 18	17 de 24..	20	8		21
	1 de 12..		12		
18 en 24	6 de 24..	7	4		18
	18 de 12..	10	16		

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. L. A.

Digitized by Google

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnsieur, j'ai vu dans quelques uns de vos derniers Mercures des questions intéressantes pour le Commerce ; cela m'engage à vous prier d'en proposer une, qui donne actuellement lieu à un differend entre Jean, de Marseille, & Pierre, de Rouen.

Le premier s'est fait assurer à Rouen, à quatre pour cent & trente pour cent d'augmentation en cas de guerre ou hostilités de la part des Anglois, la somme de mille livres sur les facultés de son vaisseau de sortie d'Amerique à Marseille.

Le vaisseau est arrivé à Cadix : les hostilités ont eu lieu. Jean devra donc à Pierre son Assureur de Rouen, 4 p ⁰⁄₀ de prime, & 30 p ⁰⁄₀ d'augmentation, si son vaisseau vient heureusement à Marseille, jusques-là on est d'accord ; mais voici le nœud.

Jean propose à Pierre son Assureur, de faire décharger son vaisseau à Cadix, & de lui épargner par conséquent le risque de Cadix à Marseille, s'il veut se contenter de 15, 18, ou 20 p ⁰⁄₀ d'augmentation, au lieu de 30 p ⁰⁄₀ que porte la police d'assurance. Il semble que cette proposition con-

Digitized by Google

vient à l'Asûreur comme à l'Assuré : néanmoins Pierre la refuse, & Pierre en est le maître. Mais comme Pierre n'a assuré que 1000 liv. jusques à Marseille, n'est-il pas permis à Jean, qui a pour 3000 liv. de facultés chargées sur son vaisseau, d'en faire décharger à Cadix 2000 liv. & faire continuer sa route au navire, en y laissant à bord les facultés, faisant la somme assurée de l'Amérique à Marseille : cela est permis, je crois. Or, Monsieur, dans ce cas proposé, Pierre, de Rouen, prétend que la prime de 4 p ⁰⁄₀ & 30 p ⁰⁄₀ d'augmentation lui est déja acquise sur une bonne partie des 1000 liv. qu'il a assurée, & cela dans la même proportion que sont entr'elles lesdites 1000 liv. & le restant des facultés ; il prétend, dis-je, qu'elles lui sont déja acquises à Cadix même, & cela, malgré qu'il ait assuré simplement 1000 liv. d'Amérique à Marseille, & que ces 1000 liv. soient encore en risque. Par-là Jean de Marseille auroit les deux tiers des mille livres en risque, bien qu'il se fût fait assurer cette somme en entier.

Permettez que pour faciliter la décision de ce cas, je dise un mot des raisons par lesquelles l'un & l'autre soutiennent leurs intérêts.

Pierre dit : J'ai signé le tiers de la som-

me qui est sur le vaisseau de Jean, & pour cette partie je me suis mis à la place de Jean. Si donc Jean décharge les deux tiers des facultés à Cadix, mon risque doit diminuer des deux tiers, & la prime de 4 p % & 30 p % d'augmentation, doit m'être déja acquise à Cadix sur les deux tiers des mille livres que j'ai assuré, puisqu'il n'a dépendu que de Jean que toutes les facultés vinssent à Marseille, ayant assuré le tiers de la somme : c'est tout comme si j'étois devenu propriétaire & cointéressé avec Jean, sur les facultés, & cela pour ce même tiers. Je dois donc avoir part à ce qui peut, dans le voyage, soulager mon risque, tout comme Jean prétendroit que je fusse responsable de ce qui pourroit lui nuire.

De plus, il peut arriver que Jean laisse dans le vaisseau les effets les plus susceptibles d'avarie ; ce qui retourneroit à ma charge, & qui n'est pas juste, &c.

Jean dit : Premiérement pour mettre fin, & couper cours à cette derniere objection, je fais & déclare nulles les avaries qu'il pourroit y avoir aux facultés de Cadix à Marseille, toutefois sans convenir que la loi pût m'y obliger : ainsi cette objection n'est d'aucun poids.

Ce n'est pas le tiers ou le quart, &c. que

Digitized by Google

Pierre de Rouen a signé sur les facultés de mon vaisseau, mais c'est la somme de mille livres. Ainsi quand 1000 liv. viendront de Cadix à Marseille, ils seront aux risques de Pierre, sans qu'il ait à s'embarrasser & à me demander compte du surplus de la cargaison déchargée à Cadix.

Si l'on nous juge, dit encore Jean, ce sera sur les clauses & les termes de la police d'assurance, puisque c'est le contract qui nous lie : or la police dit simplement que Pierre assure mille livres des facultés d'Amérique à Marseille; le risque de Pierre est donc sur mille livres, & jusques à Marseille. Quand donc Jean fera venir de Cadix à Marseille son vaisseau avec des facultés pour la somme de mille livres, l'assurance aura son plein effet, & la prime sera justement gagnée à leur arrivée à Marseille.

Que j'aie fait faire des assurances, ajoute Jean, ou que je n'en aie point fait sur les 2000 liv. cela ne regarde pas Pierre, & il ne doit y avoir aucun rapport de ces 2000 liv. & de leur sort avec celui des 1000 liv. Or je suppose m'être fait assurer les susdites 2000 liv. d'Amérique à Cadix, elles y sont arrivées, la prime est justement gagnée pour l'Assureur de Cadix, & je suis quitte avec lui. Comment

Digitized by Google

dans ce cas, Pierre Assureur des 1000 liv. peut-il exiger être déchargé des deux tiers de son risque à Cadix, puisqu'alors je me trouverois payer 4 p $\frac{o}{o}$ de prime, & 30 p $\frac{o}{o}$ d'augmentation sur 2666 liv. 13 s. 4 d. tandis que je n'aurois à couvert à Cadix que pour 2000 liv. de facultés, & que ce seroit à Cadix même que cette forte prime seroit déja gagnée.

A toutes ces raisons, Jean en joint bien d'autres, qu'il seroit trop long de déduire : celles-ci suffisent pour faciliter l'intelligence de la question. Je serai d'une impatience extrême jusqu'à ce que quelque Mercure en annonce la décision. J'ai l'honneur d'être, &c.

Le grand Trictrac, ou Méthode facile pour apprendre sans Maître la marche, les termes, les regles, & une grande partie des finesses de ce jeu, enrichie de 270 planches ou figures, seconde Edition, revue, corrigée, & considérablement augmenté, par M. l'Abbé Soumille, Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & de Toulouse. A *Avignon*, chez Alexandre *Giroud*, seul Imprimeur de Sa Sainteté, & à *Paris*, chez *Giffart*, rue S. Jacques, à sainte Thérese, 1756.

Ce livre est divisé en trois parties, dont

Digitized by Google

la premiere, qui contient 144 pages, forme un tour complet de Trictrac, où tous les coups sont joués de suite & représentés par autant de planches ou figures particulieres. La conduite en paroît négligée & sans dessein, telle à peu près qu'on doit d'attendre de deux véritables commençans, qui ne visent qu'à s'instruire de la marche, des termes & des premieres regles de ce jeu. On a même affecté d'y répandre des fautes grossieres pour leur apprendre à les éviter.

La seconde partie acheve d'expliquer les regles particulieres qui n'ont pas pu trouver place dans le premier tour de Trictrac. Même ordre pour la suite des coups, même secours des figures pour soulager l'imagination, & l'on y trouve un exemple complet du *jan-de-retour*, poussé jusqu'à l'entiere sortie des Dames; exemple d'autant plus nécessaire qu'il est plus rare dans la pratique, & qu'on est par-là plus en danger d'en oublier le détail.

Vient ensuite la troisieme partie qui présente des vues générales & particulieres sur la maniere de *caser* avec avantage, & sur les *combinaisons* des Dez : on y voit aussi des modeles de réflexions pour prendre ou ne pas prendre *son coin*; pour *tenir* ou *s'en aller* à propos, & tout l'ouvrage est

Digitized by Google

terminé par une récapitulation générale des Ecoles, qui ne laisse rien à désirer en ce genre.

Tel est en gros le plan de ce traité, qu'une table alphabétique & bien détaillée rend extrêmement commode, pour trouver à point nommé les regles dont on peut avoir besoin. Outre qu'elles sont répandues & expliquées fort au long dans le corps de l'Ouvrage, on a eu soin de les rassembler toutes sous cinq points de vue, qui sont *les loix du coin*, *du plein*, *du retour*, *de la sortie* des dames, & de la *fausse case*.

Il résulte de tout ceci que les commençans y trouveront des moyens avantageux de s'instruire, & que toutes sortes de Joueurs, même les plus habiles, ne seront pas fâchés d'avoir ce livre pour abréger les contestations qui naissent si souvent dans la pratique. On peut d'autant mieux s'en rapporter aux décisions qu'il renferme, qu'on a pris plus de soin de consulter les grands Maîtres; & quand même il s'en trouveroit quelqu'une, sur lesquelles les deux Joueurs ne tomberoient pas également d'accord, il suffit de convenir au commencement du Jeu qu'on s'en tiendra mutuellement au livre, pour que toute dispute finisse dans l'instant.

Digitized by Google

vient à l'Assûreur comme à l'Assuré : néanmoins Pierre la refuse, & Pierre en est le maître. Mais comme Pierre n'a assuré que 1000 liv. jusques à Marseille, n'est-il pas permis à Jean, qui a pour 3000 liv. de facultés chargées sur son vaisseau, d'en faire décharger à Cadix 2000 liv. & faire continuer sa route au navire, en y laissant à bord les facultés, faisant la somme assurée de l'Amérique à Marseille : cela est permis, je crois. Or, Monsieur, dans ce cas proposé, Pierre, de Rouen, prétend que la prime de 4 p ° & 30 p ° d'augmentation lui est déja acquise sur une bonne partie des 1000 liv. qu'il a assurée, & cela dans la même proportion que sont entr'elles lesdites 1000 liv. & le restant des facultés ; il prétend, dis-je, qu'elles lui sont déja acquises à Cadix même, & cela, malgré qu'il ait assuré simplement 1000 liv. d'Amérique à Marseille, & que ces 1000 liv. soient encore en risque. Par-là Jean de Marseille auroit les deux tiers des mille livres en risque, bien qu'il se fût fait assurer cette somme en entier.

Permettez que pour faciliter la décision de ce cas, je dise un mot des raisons par lesquelles l'un & l'autre soutiennent leurs intérêts.

Pierre dit : J'ai signé le tiers de la som-

me qui est sur le vaisseau de Jean, & pour cette partie je me suis mis à la place de Jean. Si donc Jean décharge les deux tiers des facultés à Cadix, mon risque doit diminuer des deux tiers, & la prime de 4 p ⁄ & 30 p ⁄ d'augmentation, doit m'être déja acquise à Cadix sur les deux tiers des mille livres que j'ai assuré, puisqu'il n'a dépendu que de Jean que toutes les facultés vinssent à Marseille, ayant assuré le tiers de la somme : c'est tout comme si j'étois devenu propriétaire & cointéressé avec Jean, sur les facultés, & cela pour ce même tiers. Je dois donc avoir part à ce qui peut, dans le voyage, soulager mon risque, tout comme Jean prétendroit que je fusse responsable de ce qui pourroit lui nuire.

De plus, il peut arriver que Jean laisse dans le vaisseau les effets les plus susceptibles d'avarie ; ce qui retourneroit à ma charge, & qui n'est pas juste, &c.

Jean dit : Premiérement pour mettre fin, & couper cours à cette derniere objection, je fais & déclare nulles les avaries qu'il pourroit y avoir aux facultés de Cadix à Marseille, toutefois sans convenir que la loi pût m'y obliger : ainsi cette objection n'est d'aucun poids.

Ce n'est pas le tiers ou le quart, &c. que

Pierre de Rouen a signé sur les facultés de mon vaisseau, mais c'est la somme de mille livres. Ainsi quand 1000 liv. viendront de Cadix à Marseille, ils seront aux risques de Pierre, sans qu'il ait à s'embarrasser & à me demander compte du surplus de la cargaison déchargée à Cadix.

Si l'on nous juge, dit encore Jean, ce sera sur les clauses & les termes de la police d'assurance, puisque c'est le contract qui nous lie : or la police dit simplement que Pierre assure mille livres des facultés d'Amérique à Marseille; le risque de Pierre est donc sur mille livres, & jusques à Marseille. Quand donc Jean fera venir de Cadix à Marseille son vaisseau avec des facultés pour la somme de mille livres, l'assurance aura son plein effet, & la prime sera justement gagnée à leur arrivée à Marseille.

Que j'aie fait faire des assurances, ajoute Jean, ou que je n'en aie point fait sur les 2000 liv. cela ne regarde pas Pierre, & il ne doit y avoir aucun rapport de ces 2000 liv. & de leur sort avec celui des 1000 liv. Or je suppose m'être fait assurer les susdites 2000 liv. d'Amérique à Cadix, elles y sont arrivées, la prime est justement gagnée pour l'Assureur de Cadix, & je suis quitte avec lui. Comment

Digitized by Google

dans ce cas, Pierre Assureur des 1000 liv. peut-il exiger être déchargé des deux tiers de son risque à Cadix, puisqu'alors je me trouverois payer 4 p $\frac{o}{o}$ de prime, & 30 p $\frac{o}{o}$ d'augmentation sur 2666 liv. 13 s. 4 d. tandis que je n'aurois à couvert à Cadix que pour 2000 liv. de facultés, & que ce seroit à Cadix même que cette forte prime seroit déja gagnée.

A toutes ces raisons, Jean en joint bien d'autres, qu'il seroit trop long de déduire : celles-ci suffisent pour faciliter l'intelligence de la question. Je serai d'une impatience extrême jusqu'à ce que quelque Mercure en annonce la décision. J'ai l'honneur d'être, &c.

Le grand Trictrac, ou Méthode facile pour apprendre sans Maître la marche, les termes, les regles, & une grande partie des finesses de ce jeu, enrichie de 270 planches ou figures, seconde Edition, revue, corrigée, & considérablement augmenté, par M. l'Abbé Soumille, Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & de Toulouse. A *Avignon*, chez Alexandre *Giroud*, seul Imprimeur de Sa Sainteté, & à *Paris*, chez *Giffart*, rue S. Jacques, à sainte Thérese, 1756.

Ce livre est divisé en trois parties, dont

Digitized by Google

la premiere, qui contient 144 pages, forme un tour complet de Trictrac, où tous les coups sont joués de suite & représentés par autant de planches ou figures particulieres. La conduite en paroît négligée & sans dessein, telle à peu près qu'on doit d'attendre de deux véritables commençans, qui ne visent qu'à s'instruire de la marche, des termes & des premieres regles de ce jeu. On a même affecté d'y répandre des fautes grossieres pour leur apprendre à les éviter.

La seconde partie acheve d'expliquer les regles particulieres qui n'ont pas pu trouver place dans le premier tour de Trictrac. Même ordre pour la suite des coups, même secours des figures pour soulager l'imagination, & l'on y trouve un exemple complet du *jan-de-retour*, poussé jusqu'à l'entiere sortie des Dames; exemple d'autant plus nécessaire qu'il est plus rare dans la pratique, & qu'on est par-là plus en danger d'en oublier le détail.

Vient ensuite la troisieme partie qui présente des vues générales & particulieres sur la maniere de *caser* avec avantage, & sur les *combinaisons* des Dez : on y voit aussi des modeles de réflexions pour prendre ou ne pas prendre *son coin*; pour *tenir* ou *s'en aller* à propos, & tout l'ouvrage est

Digitized by Google

terminé par une récapitulation générale des Ecoles, qui ne laisse rien à désirer en ce genre.

Tel est en gros le plan de ce traité, qu'une table alphabétique & bien détaillée rend extrêmement commode, pour trouver à point nommé les regles dont on peut avoir besoin. Outre qu'elles sont répandues & expliquées fort au long dans le corps de l'Ouvrage, on a eu soin de les rassembler toutes sous cinq points de vue, qui sont *les loix du coin*, *du plein*, *du retour*, *de la sortie* des dames, & de la *fausse case*.

Il résulte de tout ceci que les commençans y trouveront des moyens avantageux de s'instruire, & que toutes sortes de Joueurs, même les plus habiles, ne seront pas fâchés d'avoir ce livre pour abréger les contestations qui naissent si souvent dans la pratique. On peut d'autant mieux s'en rapporter aux décisions qu'il renferme, qu'on a pris plus de soin de consulter les grands Maîtres; & quand même il s'en trouveroit quelqu'une, sur lesquelles les deux Joueurs ne tomberoient pas également d'accord, il suffit de convenir au commencement du Jeu qu'on s'en tiendra mutuellement au livre, pour que toute dispute finisse dans l'instant.

L'ART de la Cavalerie, ou la maniere de devenir bon Ecuyer, par des regles aisées & propres à dresser les chevaux à tous les usages que l'utilité & le plaisir de l'homme exigent, tant pour le manége, que pour la guerre, la promenade, l'attelage, la course, le tournois ou carrousel, &c; avec des remarques curieuses sur les Haras; une idée générale des maladies des chevaux; l'explication de toutes les pieces qui composent les différentes sortes d'equipages, & des observations sur tout ce qui peut blesser ou gêner les chevaux; par M. Gaspard de Saunier, ci devant Ecuyer de l'Académie de l'Université de Leyde. Imprimé *à Amsterdam*, & se trouve *à Paris* chez Ch. Ant. *Jombert*, Imprimeur-Libraire du Roi, pour le Génie & l'Artillerie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame, 1756.

Ce Livre doit être d'autant plus favorablement reçu des Amateurs de l'*Art du Manege*, que son Auteur est déja connu avantageusement, par le Traité qu'il mit au jour, il y a environ vingt ans, sur *la Connoissance des Chevaux*. Il suffit de voir dans la Préface placée à la tête de cet excellent ouvrage, le récit des différens emplois qui ont été confiés successivement à cet Homme illustre, soit dans les Haras,

Digitized by Google

dans le Manege, ou dans les Armées, & les différentes Ecoles où il s'est perfectionné dans sa profession, tant en France que dans les Pays Etrangers, pour concevoir une haute idée du Livre qu'on annonce aujourd'hui. Il s'agit d'un volume *in-folio*, de cinquante feuilles d'impression, avec trente Planches bien gravées, dont plusieurs occupent la feuille entiere. Comme le Libraire de Hollande n'a tiré ce Livre qu'à un très-petit nombre, on n'en propose que 200 exemplaires au Public. Les personnes qui l'acheteront d'ici à la fin de cette année, le payeront quinze livres, relié. Ceux qui ne l'auront pas acheté avant le dernier Décembre, le payeront vingt livres, aussi relié : il y a même toute apparence qu'il augmentera de prix, vu le peu d'Exemplaires qui resteront alors.

On trouve aussi chez *Jombert*, les Œuvres complettes de M. de Voltaire, faites sous les yeux l'Auteur, 10 volumes *in-8°*. imprimé *à Genève*. Prix 30 liv. en feuilles.

Le même Libraire a mis sous-presse un *Dictionnaire portatif de la Marine*, fait avec beaucoup de soin, & contenant tout ce que cette science offre d'utile & de curieux, 1 vol. *in-octavo*. Il vient aussi

Digitized by Google

de mettre enfin au jour le quatrieme volume de l'*Architecture Françoise*, qui est un des plus intéressans de ce grand Ouvrage.

L'Heureuse Victime, ou le triomphe du plaisir. Ce Roman, dans le genre poétique, contient très-peu de faits. Ceux qui aiment les comparaisons, les descriptions, les récits & les conversations, auront beaucoup de plaisir en un quart-d'heure, qui est le temps que demande la lecture de cette Brochure, de 88 pages. Ceux qui aiment à trouver le sentiment dans un Roman, où il n'est question que d'amour, qui aiment les idées naturelles, les expressions propres, les situations intéressantes, ne trouveront pas leur temps aussi bien employé. Nous nous serions contentés d'annoncer ce Roman informe, mais nous avons cru devoir sacrifier notre répugnance à critiquer, à l'intérêt que nous prenons naturellement à tout Auteur qui montre de l'esprit, & à qui il ne manque que d'être éclairé pour acquérir le talent.

Se trouve à *Paris*, chez *Cailleau*, Libraire, Quai des Augustins, à Saint André.

Digitized by Google

Ode sur la ruine de Lisbonne. Cette Ode est de M. Barthe, de Marseille, qui a été plusieurs fois couronné à différentes Académies. L'Auteur soutient sa réputation dans cet Ouvrage, & surtout dans les deux strophes que nous allons citer, qui nous ont paru également poétiques & touchantes :

Quelles peintures effroyables
Ont jamais offert tant d'horreurs !
Et quels désastres lamentables
Ont mieux justifié nos pleurs !
L'amitié, l'amour, l'hymenée
A l'humanité consternée,
Tracent mille effrayans tableaux,
La nature, en ce jour terrible,
Voit, par une main invisible,
Ouvrir d'innombrables tombeaux.

Hélas ! en ce moment terrible (1),
Que fais-tu, Roi de tant de morts ?
Sur ton char, & d'un front paisible,
Tu voles vers ces tristes bords :
Mais des clameurs interrompues
Frappent tes entrailles émues ;
Tes Coursiers reculent d'effroi :
Tu sens ébranler ta Couronne ;

(1) *Le Roi de Portugal revenoit alors de Bélem, Maison royale.*

Digitized by Google

Tes yeux se fixent sur *Lisbonne*....
C'est elle : quel objet pour toi !

Se vend chez *Lottin*, rue S. Jacques ; *Lambert*, rue de la Comédie Françoise, & *Duchesne*, rue S. Jacques.

LETTRE à l'Auteur de la Noblesse commerçante. Tous les Livres qui font du bruit, sont comme le signal de mille censures. Nous ne voulons pas inférer delà que la critique doive être bannie de la République des Lettres ; nous sommes, au contraire, bien persuadés que les plus grands esprits ont encore besoin d'être éclairés en bien des choses ; mais nous souhaiterions qu'on les éclairât par une lumiere douce & bienfaisante. Il ne suffit pas de vouloir faire du bien, il faut encore sçavoir le faire ; c'est le genre de service qui demande le plus de ménagement. La Lettre à M. l'Abbé Coyer nous arrache cette réflexion. L'Auteur n'a point assez consulté la politesse : il a de l'esprit, il sçait écrire & penser ; mais il est allé jusqu'à la satyre, & il est à peine permis d'aller jusqu'au badinage. En supposant qu'il n'a été trop loin que par vivacité d'esprit, nous sommes encore en droit de lui reprocher de ne voir dans M. l'Abbé Coyer qu'un Auteur de petites critiques

Digitized by Google

morales. Cette prévention est démentie par les Ouvrages même qui l'ont fait naître ; les *Bagatelles morales* & les deux *Dissertations* (1), qu'on a l'air de vouloir ici reprocher à l'Auteur en lui conseillant d'en faire ses modeles constans, sont des productions qui décelent autant de profondeur d'esprit, qu'elles prouvent de délicatesse d'imagination. M. l'Abbé Coyer qui avoit fait connoître qu'il pensoit bien, vient de prouver qu'il pense beaucoup, & le Public ne se seroit pas imaginé, après la publication de la Noblesse Commerçante, qu'un homme qui a de l'esprit pût l'accuser de n'être qu'un Auteur très-superficiel. Cette censure hazardée est pourtant tout le but qu'on paroît s'être proposé dans la Lettre dont nous faisons ici mention. Le raisonnable, dans cette Lettre, est si fort noyé dans le satyrique, qu'on peut dire hardiment qu'il est comme perdu. L'Auteur pouvoit prendre un meilleur ton : nous l'en croyons très-capable ; & notre critique n'a certainement pour but que de l'y engager. Se vend chez *Lottin*.

(1) Sur le mot *peuple* & sur le mot *patrie*.

PRECIS de l'Essai sur la maniere de perfectionner l'espece humaine, *par M. Vandermonde*, Docteur-Régent de la Faculté

Digitized by Google

de Médecine de Paris, deux volumes in-12. *A Paris*, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange, Ouvrage annoncé dans le Mercure de Mai, 1756.

M. Vandermonde a divisé cet Ouvrage en quatre parties. Dans la premiere, on trouve rassemblé sous un seul point de vue toutes les qualités requises dans les deux sexes pour avoir des enfans aussi parfaits qu'on le peut désirer. On voit que c'est souvent de la conformation des peres & meres que dépend celle de leurs enfans, & que d'un assemblage bizarre & mal concerté, il doit résulter une production bizarre & contraire à la belle nature. L'Auteur parcourt ici tous les défauts essentiels qui empêchent les peres d'avoir une belle & forte postérité; & il prétend qu'avant que d'avoir des enfans parfaits, il faut que les peres & meres commencent à l'être eux-mêmes. L'Auteur conduit delà son Lecteur aux attentions que l'on doit apporter dans le mariage, aux regles que l'on doit observer relativement aux temps, à la nourriture, aux circonstances & aux précautions qui peuvent rendre les fruits du mariage plus ou moins féconds. Dans le second chapitre, l'Auteur donne les moyens d'assortir convenablement tous

Digitized by Google

les mariages. Il exige d'abord qu'il n'y ait pas une trop grande disproportion d'âge entre l'homme & la femme. Il démontre les inconvéniens qui en proviennent. Il ne conseille pas non plus de marier les enfans aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, parce qu'il en résulte tous les jours des exemples funestes, & que c'est un moyen sûr de n'avoir jamais que des enfans foibles & mal constitués. Il y a ici des détails qui pourront amuser le Lecteur ou du moins l'intéresser. Il conseille aussi d'éviter les mariages disproportionnés par la taille, de ne pas assortir une borgne avec un homme qui a l'usage de ses deux yeux, un homme bienfait avec une boiteuse, ou, ce qui est encore plus à craindre, un sourd & un aveugle. Si le hazard a fait dégénérer l'espece humaine, l'art peut aussi la perfectionner. L'Auteur rapporte ici toutes les tentatives que l'on a faites sur les animaux, & nous dit que nous avons, par le moyen d'un assemblage fait avec intelligence, des races de chevaux, de chats d'une variété singuliere, que l'on est parvenu à perfectionner les chiens, les poules, les pigeons, les sereins; & que par conséquent, on peut faire quelques tentatives analogues sur l'espece humaine. Il croit que l'on pourroit par ce moyen

Digitized by Google

perfectionner des talens agréables à la société, en assortissant, par exemple, un danseur François avec une danseuse Italienne ou Anglaise, ou un chanteur Anglois avec une Italienne qui auroit une belle voix. Il cite pour exemple de comparaison le chardonneret mâle avec la serine : le mulet qui en provient a un chant plus agréable & plus flatteur que celui de l'un & de l'autre.

L'Auteur termine sa premiere partie par la ressemblance que l'on observe de pere en fils. Il explique ce qui la forme, la soutient, l'altere & la détruit, & il donne les moyens de la varier ou de la rendre héréditaire selon le besoin ou le desir que l'on en a. La seconde partie commence à l'instant où l'on suppose la femme enceinte, après avoir suivi toutes les regles qu'on lui a prescrites. On trouve ici toutes les précautions qu'une mere doit observer par rapport à son enfant dont elle devient la dépositaire. On lui indique l'air qu'elle doit respirer, celui qu'elle doit éviter, ce qu'il peut sur son corps. De là on fait une revue générale de tous les alimens : on fait voir quelle est la partie propre à nourrir : on marque jour par jour les alimens qui conviennent aux femmes enceintes, ceux qu'elles doivent fuir

Digitized by Google

ou qu'elles doivent prendre selon les besoins de leur fruit, & selon les differens temps de leur grossesse. Le chapitre de l'air & celui des alimens qui sont deux des plus intéressans pour les femmes enceintes, forment deux traités complets sur ces deux matieres, & peuvent être utiles à toutes les personnes qui veulent apprendre à diriger elles-mêmes leur santé. Il s'agit ensuite de l'exercice & du repos : on prouve ce qu'ils peuvent sur les femmes & sur l'enfant qu'elles portent. De-là on leur prescrit les regles qu'elles ont à suivre dans le sommeil & la veille, les soins qu'elles doivent prendre pour soutenir ou diminuer leurs évacuations qui sont dépendantes de l'état de grossesse. Après avoir travaillé pour le corps, l'Auteur tourne toutes ses vues du côté de l'ame dont il tâche de développer la méchanique relativement au corps. Il remarque que toutes les ames sont les mêmes. « Que celle d'un » enfant qui vient de naître, & celle » d'un grand Philosophe ne different en » rien ; que l'une cependant s'annonce par » des pensées spirituelles, des ressources » ingénieuses, des mesures réfléchies & » judicieuses ; que l'autre ne paroît que » sous des dehors innocens, des sentimens » puériles, des mouvemens enfantins ;

» qu'une dose d'opium rend un Mathématicien incapable de penser, & l'Athlete » le plus robuste incapable de combattre ; » que quand le médicament a achevé son » effet, la science revient à l'un, la force à l'autre, & la raison à tous les deux ». L'Auteur conclud delà que tout ce qui peut altérer & changer le corps, fait éprouver à l'ame les mêmes modifications, & que par conséquent les meres doivent être très-attentives à réprimer leurs passions, & que la délicatesse des femmes fait qu'elles doivent encore plus se garantir des effets qui en peuvent résulter. L'Auteur fronde ensuite le préjugé des femmes sur les effets de l'imagination, & leur prouve qu'il est tout aussi égal pour une femme enceinte de voir un homme laid qu'un beau, que ce sont les objets seuls qui font naître des idées, mais que les idées seules ne forment pas des objets réels. Il s'agit après des ajustemens des femmes enceintes. On tâche de faire comprendre comment ils peuvent altérer ou réformer la beauté de la mere, & la conformation naturelle de l'enfant. Cette seconde partie finit par l'accouchement, où l'on donne les moyens de réparer les torts qu'il peut faire sur l'enfant, & où l'on fait connoître quel est le devoir de l'Accoucheur pour sauver la

Digitized by Google

beauté & la force des parties. Dans la troisieme partie, on voit l'homme naissant. Après avoir détaillé les méthodes différentes d'élever les enfans, l'Auteur adopte les unes & donne l'exclusion aux autres. Il attaque sans ménagement tous les préjugés qu'il a cru pouvoir porter atteinte à la conformation naturelle du corps. Il ne conseille ni le lait des nourrices, ni celui de la mere, & prétend que le meilleur que l'on puisse donner aux enfans, c'est le lait de vache ou des autres bêtes domestiques. On prie le Lecteur de faire attention à ce chapitre qui est très-détaillé, & qui est un des plus importans de l'éducation des enfans. L'Auteur condamne les maillots dont on se sert, & il les regarde comme une des sources les plus communes de la difformité de la plûpart des enfans. Il désaprouve les corps à baleine, & démontre les inconvéniens auxquels on s'expose tous les jours en les mettant en usage; il suit l'enfant dans l'air qu'il respire, dans son exercice & son repos, quand il dort, quand il veille. Il donne des regles pour le conduire dans ses évacuations, & traite des effets de ses passions sur la conformation de son corps. On a vu dans le premier volume la Médecine préservative des femmes enceintes, dans

Digitized by Google

celui-ci on trouve celle des enfans. Ces deux objets n'ont pas été encore suivis par aucuns Médecins, & M. Vandermonde les a réduits en corps de doctrine. Cette troisieme partie contient beaucoup de choses nécessaires à l'éducation des enfans dont les peres & meres ne sçauroient trop s'occuper. Après avoir choisi tous les différens moyens d'améliorer la conformation du corps des enfans, après avoir présenté aux meres le modele qu'elles ont à suivre pour remplir ce projet, & pour ne pas s'écarter de la route naturelle, l'Auteur commence cette quatrieme partie par la force de l'habitude. Il entre ici dans un très-grand détail : il fait observer que l'habitude pêtrit tous les hommes à son gré ; qu'elle donne de la force aux uns, & qu'elle rend foibles les autres ; qu'elle assujettit pour toute la vie à une triste uniformité ceux qui se sont ménagés en tout point, & qu'elle fait payer chérement les imprudences qu'ils font ; que ceux au contraire qui s'accoutument à tout n'ont rien à craindre ni de la vicissitude des saisons qui moissonne les trois quarts des hommes, ni de l'intempérance qui est l'écueil de la jeunesse. Il dit enfin « qu'un homme robuste, ou qui cherche à l'être, doit ne » s'assujettir à aucun régime. S'il craint le

» mal, il faut qu'il se familiarise avec la
» peine ; sa vie doit être continuellement
» variée. Tantôt il faut qu'il soit à la
» campagne, & tantôt à la ville, qu'il
» s'exerce, qu'il se repose, qu'il dorme,
» qu'il veille : le repos appésantit le corps,
» le travail le réveille ; si l'un hâte la vieil-
» lesse, l'autre prolonge la jeunesse. Il
» doit quelquefois assister aux grands re-
» pas, & manger beaucoup, tantôt man-
» ger moins, & fuir les festins ; s'habituer
» à prendre de la nourriture à toute heure,
» en un mot, se faire en général à tout, &
» ne s'habituer à rien en particulier ».
Telle est l'éducation que M. Vandermonde croit que l'on doit donner aux enfans pour les rendre vigoureux & d'une santé constante. Telle est la conduite qu'il prétend que l'on peut suivre jusqu'à l'âge de puberté. L'Auteur finit cette derniere partie par un Traité des Sens : jusqu'ici il a travaillé pour le corps, ses efforts vont tendre directement à former l'esprit. Comme presque tout ce que nous sçavons ne nous vient que par nos sens, & que c'est le nombre & la nature de nos connoissances, qui nous donnent plus ou moins d'esprit, l'Auteur a cru qu'en proposant les moyens de rectifier nos sens dès l'enfance, que notre ame étant mieux instrui-

Digitized by Google

re, nous serions plus parfaits, & que de cette maniere, on pourroit rendre tous les hommes plus spirituels qu'ils ne le sont. Après avoir expliqué la méchanique des sens en général, M. Vandermonde entre dans le particulier, & donne des moyens simples & faciles à exécuter, tirés de la Physique, de la Médecine, & de la raison, pour rendre les sens des enfans aussi parfaits & aussi prématurés qu'ils peuvent l'être. On trouvera dans cette derniere partie plusieurs idées neuves qui ne peuvent que concourir à donner plus de force au corps des enfans, & à leur esprit plus de justesse & plus d'étendue.

LE DROIT NATUREL, Civil, Politique & Public, réduit à un seul principe, par M. l'Abbé Yvon, en 12 volumes.... *Incedo per ignes suppositos cineri doloso.* A *la Haye*, chez la veuve d'*Adrien Moetjens*. 1756.

Cet Ouvrage, dont la Préface vient d'être imprimée, & qu'on doit délivrer par souscription, sera divisé en quatre parties, qui contiendront chacune plusieurs volumes. La premiere aura pour titre les Principes de Droit Naturel; la seconde, l'homme dans l'état de nature; la troisieme, l'homme dans la société civile; la quatrieme,

Digitized by Google

me, les Nations considérées en elles-mêmes & dans les rapports qu'elles ont les unes avec les autres. Cette division promet un Ouvrage aussi profond qu'utile. Le nom de l'Auteur & sa Préface donnent tout lieu de présumer que l'exécution répondra parfaitement à l'annonce. Pour donner un précis des trois premieres parties, & faire connoître en même-tems le style & le ton de la Préface, nous allons en extraire quelques pages, qui développent presque le plan de ce Traité.

Dans la premiere Partie, dit l'Auteur, j'ai posé les fondemens du Droit de nature, afin que dans les suivantes je n'aye plus qu'à m'abandonner au cours paisible des conséquences qui en coulent naturellement. Je m'y suis attaché sur tout à développer dans toute leur étendue les diverses branches de la Loi naturelle, qui doit avoir une si grande influence surtout le reste de l'Ouvrage. Dans la deuxieme, j'ai considéré l'homme dans l'état de nature avec tous les droits & toutes les prérogatives qui accompagnent cet état; & comme mon intention est de tirer de cet état primitif des inductions qui s'étendent aux sociétés civiles, envisagées dans les rapports qu'elles ont les unes avec les autres, je n'ai pas cru devoir leur proposer pour

Digitized by Google

modele de conduite l'homme tel que nous le peint M. Rousseau dans cet état, c'est-à-dire, sauvage, borné à des fonctions animales, né avec une imagination qui ne lui peint rien, avec un cœur qui ne lui demande rien, avec un esprit qui ne sçait pas s'étonner des plus grandes merveilles. Comme cet homme est moins homme que bête : il ne peut être assujetti à aucune loi qui soit propre à un être moral, c'est-à-dire, intelligent & libre ; il ne sçauroit être vertueux ni vicieux. J'ai traité des droits respectifs que nous avons les uns avec les autres, de l'origine des Domaines, des droits & des obligations qui en résultent, des différentes manieres de s'engager les uns envers les autres, & de faire cesser les obligations contractées. Comme la societé paternelle ou domestique tient à l'état de nature, qu'elle est antérieure aux sociétés civiles, dont elle dépend à certains égards lorsqu'elle est une fois reçue dans leur sein, j'en ai parlé dans cette seconde Partie.

La troisieme Partie devroit naturellement s'ouvrir par le spectacle de l'homme placé dans l'état civil ; mais avant que d'en venir là, je prends l'homme sortant des mains de la nature ; je le suis à travers tous les changemens que la succession

Digitized by Google

des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle; je démêle ce qu'il tient de son propre fonds d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif; enfin je marque dans le progrès des choses le moment où le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi.

Lorsque je suis parvenu à placer l'homme dans l'état civil, je mesure l'intervalle immense qui le sépare de l'homme sauvage, & balance les avantages des deux états. On imagine bien que je ne suis pas assez misantrope pour donner la préférence à l'homme sauvage sur l'homme civil. Si le calme des passions & l'ignorance du vice empêchent le premier de faire mal, le foible développement de ses lumieres ne lui permet pas de faire tout le bien qu'il pourroit, si sa raison étoit plus perfectionnée. Si le second a plus de vices, il a aussi plus de vertus, & cela seul suffit pour décider la question, quand d'ailleurs il seroit prouvé qu'il y a moins de vertus que de vices parmi les hommes civilisés.... La raison du sauvage étant enveloppée dans un sombre nuage, & ses facultés spirituelles dans une espece d'engourdissement, il est comme s'il n'existoit point....

Digitized by Google

L'animal seul existe chez lui, & l'homme est encore à naître, &c.

Forcés de nous arrêter par les limites que nous nous sommes imposées, nous passons à cet endroit de la Préface, où l'Auteur a mis, pour ainsi dire, tout le germe de son traité, & nous nous y renfermons. Dans tout Ouvrage bien fait, on trouve, dit-il, une idée dominante qui se développe, s'étend, se ramifie, en se nourrissant de toutes les autres qui s'en rapprochent comme d'elles-mêmes. Voici celle qui est comme la base de tout mon Ouvrage, & à laquelle se rapporte nécessairement tout ce que j'y dis. » La Nature » nous fait une loi de nous porter aux ac- » tions qui tendent à notre perfection & à » celle de notre état, & par la raison des » contraires, de nous abstenir de toutes » celles qui ne peuvent nous détériorer, » ainsi que tous les objets qui ont des rap- » ports immédiats avec nous : ces actions » doivent être déterminées par les mêmes » raisons finales, que le sont nos actions » naturelles, parce que ce sont les seules » qui contribuent à notre perfection & à » notre bonheur. » Ce principe général du Droit de la Nature est si fécond, qu'il n'y a rien dans toute l'étendue de ce Droit,

Digitized by Google

qui ne s'en déduise par un enchaînement de conséquences nécessaires.

On annonce dans le Projet de Souscription, qu'on ne négligera rien pour donner une Edition extrêmement correcte & digne de l'importance des matieres qu'on présente au Public. Les Souscripteurs payeront 21 florins de Hollande en quatre payemens, chacun de 5 florins, 5 s. ou un ducat, dont le premier se fera en souscrivant, le second, en recevant les tomes 1 & 2, le troisieme, en recevant les tomes 3 & 4, le quatrieme, en recevant les tomes 5, 6, 7 & 8 : les tomes 9, 10, 11 & 12 seront donnés gratis. Le prix sera arbitraire pour ceux qui n'auront pas souscrit. La Souscription sera ouverte jusqu'au premier Janvier 1757. On imprimera à la tête le nom des Souscripteurs. Les tomes 1 & 2 se délivreront le premier Avril 1757 ; les tomes 3 & 4 le premier Juillet, les tomes 5, 6, 7 & S le premier Janvier 1758 ; les tomes 9, 10, 11 & 12 le premier Juillet 1758. On souscrira à *Paris*, chez *le Breton*, *David*, *Durand*, *Briasson* & *Lambert*.

DISCOURS sur les Vignes. L'on se propose dans cet Ouvrage de faire voir les rapports que les vignes ont avec les autres

Digitized by Google

parties de l'Etat, & avec l'intérêt commun & particulier. En 1731, le Roi rendit un Arrêt, par lequel il fut défendu de ne faire aucune nouvelle plantation de vignes dans toute l'étendue des Provinces & Généralités du Royaume, & de réparer même tout ancien plant qui auroit été deux ans sans être cultivé, sans une permission expresse de Sa Majesté, sous peine de 3000 l. d'amende. Le but de l'Auteur est de prouver que l'abondance des plantations ne peut nuire à l'intérêt de l'Etat, du Prince & du particulier : il veut même prouver que cette abondance qui ne peut être, nulle part du Royaume, un mal, peut être en beaucoup d'endroits un bien. Il met sous les yeux toutes les raisons qui ont déterminé les Intendans à solliciter cet Arrêt, & il oppose raison à raison pour établir son systême. Pour nous renfermer dans les bornes que nous nous sommes prescrites, nous nous contenterons de dire que cet Ouvrage refléchi & élégamment écrit, est d'un homme qui a déja montré les sentimens d'un Citoyen & l'esprit d'un Philosophe.

C'est une Brochure de 68 pages. On la trouve chez *Pissot*, à la descente du Pont-Neuf.

Digitized by Google

L'INOCULATION, Poëme à Mgr le Duc d'Orléans; par M. Poinſinet, le jeune.

Principis obſta : ſero medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.
Ovide.

A Paris, ſans nom de Libraire, 1756.

L'Auteur a diviſé ce Poëme en trois parties. Dans la premiere, il peint l'origine de la petite-vérole en Arabie, ſes progrès & quelques-uns de ſes effets. Dans la ſeconde, il chante l'heureuſe découverte de l'inoculation, ſes ſuccès, nomme les lieux où elle fleurit, & trace en vers la maniere d'inoculer. Dans la troiſieme & derniere partie, il juſtifie l'inoculation contre ſes Antagoniſtes. Si ce ſujet offre plutôt la matiere d'une Diſſertation que celle d'un Poëme, il a du moins l'avantage d'être neuf; d'ailleurs le talent ſçait ſe rendre tout propre :

(1) Et c'eſt du ſein des grands obſtacles
Que naiſſent les grandes beautés.

M. Poinſinet le prouve par ſon Ouvrage. On peut dire, ſans trop le flatter, qu'il trouve ſouvent l'art d'y répandre de la la poëſie qui le diſpenſe du raiſonnement.

(1) M. de la Mothe-Houdart dans ſes Odes.

Digitized by Google

Pour en convaincre le Lecteur, nous allons transcrire ici quelques tirades qui nous ont paru heureusement versifiées. Telle est la naissance poétique de la petite-vérole dans la premiere partie :

Du centre des déserts, de l'inculte Arabie,
Quelle sombre vapeur s'exhale dans les airs !
De nuages épais les astres sont couverts :
Le jour s'éclipse, il fuit : l'atmosphere obscurcie
Ne laisse plus briller que le feu des éclairs.
Tout à coup le nuage & grossit & s'avance :
La terre l'enfanta, le soleil le condense ;
Son ardeur le resserre, & n'offre plus aux yeux
Que l'immense contour d'un globe ténébreux.
Il s'ouvre ; quelle horreur ! quel monstre épouvantable !
C'est le fils de la mort que nous vomit l'enfer.
Il s'élance sur nous. Dieux ! sa gueule effroyable
Est d'un poison mortel, la source intarissable.
De cet hydre effrayant qui pourra triompher ?
Il baigne dans le sang ses aîles meurtrieres ;
De son haleine impure, il infecte les Cieux.
Son corps est tout couvert (1) de jaunissans ulceres,
D'où découle sans cesse un fiel contagieux.

(1) *Ce Vers a un grand air de ressemblance avec celui-ci qui est dans Phedre :*
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

Digitized by Google

Lui-même se repaît, lui-même s'ensanglante,
Se déchire, & toujours l'Ange exterminateur
Lui porte sous les flancs une torche brûlante,
Qui ranime sa rage & nourrit sa douleur.
Tout meurt, tout va mourir, tout cede à sa fureur.
Femmes, enfans, vieillards, malheureuses victimes,
Vous, levez vers les Cieux vos regards effrayés.
Sous vos sables brûlans vous cherchez des abysmes,
Et vous trouvez partout la mort que vous fuyez.

Le Poëte fait ensuite cette galante apostrophe :

Défendez, Dieux vengeurs, votre plus bel ouvrage ;
Et toi, fils de Vénus, veille sur la beauté :
Elle assure ton culte, en offrant ton image.
Viens purger l'univers de ce monstre indompté.
Ce n'est qu'aux humains seuls que s'acharne sa rage.
Plus fortunés que nous, ces grossiers animaux,
Tandis que nous mourons, moissonnent la verdure.
Ils jouissent en paix des dons de la nature,
Et goûtent nos plaisirs sans éprouver nos maux.

Voici comme l'Auteur décrit dans le

Digitized by Google

seconde partie, la maniere dont une beauté est inoculée à la faveur du bain :

Dans l'onde la plus pure Artemire baignée,
Fait couler en son sein une fraîche liqueur.
Esculape l'approche, il rassure son cœur,
Et cache entre ses mains une étoupe *imprégnée*;
De ce même venin si funeste aux appas.
Artemire le voit ; mais d'une ame assurée,
Et dès que de son sang la masse est épurée,
Un acier salutaire entr'ouvre son beau bras.
Dans la plaie à l'instant l'étoupe est insérée,
Et ce fiel jusqu'alors, principe du trépas,
Dans un corps où sa route est déja préparée,
Coule, altere le sang, mais ne le corrompt pas.
A l'art qui l'a dompté, sa violence cede ;
Et des maux qu'il causoit il devient le remede.
Ainsi cet animal (1) venimeux, infecté,
Dont un trépas certain suit de près la morsure,
Ecrasé sur la plaie en guérit la blessure,
Et lave de son sang le fiel qu'il a jetté.

Nous ne pouvons mieux terminer ce court précis que par les vers qu'on va lire, & qui contiennent des éloges si bien mérités :

Dans les murs de Paris, sous les yeux de la France,
Cet art étale enfin ses succès éclatans :

(1) *Le Scorpion.*

Digitized by Google

Comte (1), pour t'assurer un éternel printemps,
Il ne t'en a coûté qu'un instant de souffrance ;
Tu conserves tes jours, tu rends à l'espérance
L'héritiere du nom & des appas d'Hortense.
Suis désormais le cours de tes destins brillans :
Vole, & que sous tes loix nos soldats triomphans
Du grand Belle-Isle en toi retrouvent la vaillance :
Mais qui t'a pu donner des exemples frappans ?
Qui t'a de ce grand art démontré l'excellence ?
C'est un Prince, un Héros dont la tendre prudence
Pour les sauver tous deux, y soumet ses enfans.
Peu sensible aux clameurs d'un peuple téméraire,
Toujours prompt à blâmer ce qu'il ne comprend pas,
Il pense en Philosophe, il se conduit en pere.

. . . . . .

Le succès va bientôt confondre ces éclats.
Levons les yeux, voyons son auguste famille.
Dans leurs regards sereins, c'est la santé qui brille :
Ils vivront ces enfans, & c'est pour nous aimer.
Rendons graces à l'art qui les a fait renaître,
Et chantons ce Héros que je n'ose nommer... :
Mais que dis-je ! à ces traits, qui le peut méconnoître ?
C'est Philippe, la gloire & l'appui de nos lys ;

(1) *Mr le Comte de Gisors.*

C'est l'ame de mes vers, mon bienfaicteur, mon Maître,
Qui rend à nos transports & sa fille & son fils.

HISTOIRE raisonnée des premiers siecles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la République, par M. Palissot de Montenoy, de la Société Royale & Littéraire de Lorraine, & de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

Tanta molis erat romanam condere gentem.
Virg. Eneid.

Deux Volumes. *A Londres*, 1756. Se trouve à *Paris*, chez l'Auteur, rue du Dauphin, maison de M. de Gaumont; & se vend à *Avignon*, chez Jacques *Garignan*, Libraire. Prix 2 liv. *in* 8°.

Cette Histoire est dédiée au Roi de Pologne (Stanislas), & précédée d'un Discours sur l'Histoire à Madame D***, que nous avons trouvé rempli d'excellentes réflexions. Quand on pense aussi bien sur l'histoire, on est fait pour la bien écrire. M. Palissot nous paroît justifier le titre de celle que nous annonçons, & rajeunir un fonds usé par la maniere nouvelle dont il le traite. L'Historien voit toujours en Philosophe, & fait marcher la raison à côté de l'élégance. Les endroits que nous allons

Digitized by Google

extraire, prouveront la vérité de cet éloge. Nous les prenons au hazard dans la vie de Romulus & dans celle de Numa.

« Le peuple brisa la prison de Rhéa Sil-
» via, & remit à Numitor la Couronne
» de ses peres. La pitié que l'on a toujours
» pour les illustres malheureux lui gagna
» tous les suffrages ; c'est un mérite aux
» yeux du peuple d'avoir été l'objet des
» persécutions d'un Tyran, la compassion
» devient amour, & l'élévation de l'op-
» primé met le comble à la joie publique.
» Un sentiment en apparence si désinté-
» ressé, n'a peut-être d'autre source que l'es-
» poir sécret des récompenses. Rarement
» les hommes se perdent de vue dans leurs
» actions. L'encens qui fume aux pieds des
» Autels, ne s'allume pas toujours pour
» la Divinité que l'on y révere ; l'intérêt a
» ses temples comme elle, & peut-être
» plus de ministres. Il se cache dans l'a-
» mitié, dans l'amour même, & la réfle-
» xion l'y surprendroit sans peine, malgré
» ses déguisemens.

» Après avoir remis le calme dans l'Etat,
» il étoit digne de ce grand homme (*de*
» *Numa*) d'y faire régner l'abondance. Il
» voulut attacher son peuple à l'agricul-
» ture. Cette profession, la premiere, la
» plus utile, & peut-être la plus honora-

Digitized by Google

» ble, est en même temps la véritable ri-
» chesse d'un Empire : un Roi qui veut être
» le pere de ses sujets, ne peut l'encoura-
» ger par trop d'exemptions & de privileges.
» Dans un Etat où le luxe auroit fait une
» idole du superflu, & qui par-là même
» seroit plus voisin de sa ruine, on ne
» doit pas craindre de répéter trop sou-
» vent que l'agriculture seule est sa source
» réelle : mais si le Laboureur accablé trou-
» ve à peine dans un travail ingrat &
» pénible dequoi satisfaire à l'avidité des
» Exacteurs, bientôt les terres en friche,
» mal cultivées du moins, peut-être aban-
» données, n'offriront plus, au lieu du
» riant tableau d'une campagne fertile,
» que le spectacle affreux de l'indigence &
» de la désolation. Tous les canaux d'où
» circule l'abondance tarissent, le com-
» merce languit, le nombre des Citoyens
» diminue, l'amour de la patrie s'éteint,
» & le luxe même, qui n'est que le fard
» des miseres publiques, s'évanouit avec
» l'Etat devenu sa victime. »

Nous finirons par ce trait qui regarde les Vestales. Leur regle, dit l'Auteur, les condamnoit à rester trente ans au service de la Déesse, dont dix s'écouloient dans l'étude des fonctions de leur ministere; dix pour l'exercer, & les dix derniers

Digitized by Google

pour instruire celles qui devoient les remplacer : au bout de ce temps, il leur étoit libre de sortir du Temple & de se marier. Peu d'entr'elles profitoient de cette liberté. La superstition remarqua même que celles qui le firent, ne furent point heureuses. Mais il ne paroît pas étonnant que de vieilles filles, fieres de la vénération que l'on avoit eue pour elles, n'inspirassent point à leurs maris des passions bien violentes: le contraire eût été plus digne d'être observé.

Les Vies des Hommes Illustres comparés les uns avec les autres, à commencer depuis la chûte de l'Empire Romain jusqu'à nos jours.

Il seroit difficile & trop long de faire l'extrait de cet ouvrage dont on donne aujourd'hui deux tomes, & qui doit en avoir plusieurs. L'Auteur (M. Richer) déja estimé & connu, dit dans sa Préface, que le plan de son Ouvrage ne lui paroît pas mauvais, & nous croyons qu'il a raison. « S'il est mal rempli, continue-t'il, » je suis prêt à céder la plume à un autre, » pour la suite ». Cette modestie estimable, prépare agréablement les esprits au plaisir que doit causer & que cause une lecture variée & intéressante. Celui qu'elle

nous a procuré nous engage à le rassurer sur ses craintes. Il faut lire l'ouvrage en entier pour pouvoir l'apprécier ce qu'il vaut. Nous nous contenterons d'en donner une légere idée qui renfermera pourtant tout son plan. M. Richer s'est proposé de représenter les hommes illustres dans leurs actions les plus éclatantes depuis la décadence de l'Empire Romain jusqu'à nos jours. Chaque histoire est donc un tableau raccourci, mais fidéle : tout ce qui est essentiel est rapporté. L'Auteur a joint au dessein de peindre le dessein de juger. Pendant tout l'ouvrage ces hommes illustres sont placés à côté l'un de l'autre ; on les voit, pour ainsi dire, deux à deux ; un parallele court & exact les représente encore dans un point de vue plus rapproché après qu'on les a vus dans leurs actions. Attila est comparé à Clovis ; Théodoric l'Omale, à Guillaume le Conquérant ; Aërius, Général des Armées Romaines, à Bélisaire, autre Général des mêmes Armées ; Charles Martel, à Saladin, Sultan d'Egypte ; Amalasonte, Reine des Ostrogots, à Brunehaut, Reine de France. Les jugemens de l'Auteur nous ont paru sensés. Pour donner une idée de son style, nous allons rapporter quelques morceaux pris dans les paralleles. « Le Roi

Digitized by Google

» des Huns (Attila) ne faisoit usage de
» ses victoires que pour affliger les hom-
» mes ; il faisoit massacrer ceux que la
» guerre avoit épargnés. Ce n'étoit qu'un
» destructeur qui mettoit tout son plaisir à
» ruiner tout ce qu'il rencontroit, & à
» voir ses lauriers ensanglantés. Clovis
» conservoit les villes, les palais, com-
» me le prix de sa victoire ; des vaincus,
» il sçavoit en faire des sujets fideles, &
» de Conquérant, il devenoit un Roi.....
» Clovis fut plus courageux qu'Attila. Il
» avoit peut-être le fonds du caractere
» aussi cruel : mais il étoit plus prudent.....
» Guillaume ne vit d'autre moyen pour
» conserver ses Etats, que la guerre : il
» passa sa vie sous les armes. Théodoric
» n'amassoit des richesses que pour les dis-
» tribuer au mérite. Les coffres de Guil-
» laume étoient un gouffre où l'or & l'ar-
» gent de la Normandie & de l'Angle-
» terre venoient s'engloutir. Ils sçavoient
» tous deux représenter, le Roi d'Italie
» par magnificence, le Roi d'Angleterre
» par ambition. Tous deux vivoient avec
» frugalité : les femmes eurent peu d'em-
» pire sur leur cœur. Théodoric agissoit
» par philosophie, Guillaume n'aimoit que
» les armes, & ne songeoit qu'aux armes...
» J'oserois dire que Théodoric étoit un

Digitized by Google

» grand Roi, Guillaume un grand géné-
» ral d'armées..... Aëtius & Bélisaire arrê-
» terent la chûte de l'empire chancelant :
» ils appellerent les Romains, les assem-
» blerent autour d'eux, releverent leur
» courage abattu, les armerent, & les
» accoutumerent encore à vaincre. Tous
» deux élevés dans les Camps, ils se fami-
» liariserent avec les armes, & apprirent
» à commander en obéïssant..... Alors l'am-
» bition d'Aëtius se développe : il ne vou-
» lut partager avec personne les faveurs
» du Prince & les honneurs. Il obtint du
» crime ce que la vertu lui refusoit.....
» Bélisaire vouloit des honneurs, il vou-
» loit encore les mériter. Pour les obtenir,
» il faisoit parler ses actions..... » En par-
lant de Charles Martel & de Saladin, il
dit : « Le premier entend la voix de la
» fortune, trompe ses gardes, brise ses
» chaînes, court au moment qu'elle l'ap-
» pelle, paroît au milieu des Austrasiens,
» profite de leur crédulité, leur annonce
» un miracle, les étonne, les range sous
» son obéïssance, assiége le Trône, & se
» fait déclarer chef des François. L'autre
» n'agit que quand il est sûr de réussir. Sitôt
» qu'il se voit la force en main, il se lance
» sur ceux qui s'opposent à son passage, les
» renverse tous & saisit le sceptre ».

Digitized by Google

On doit ſçavoir gré à M. Richer d'avoir enrichi les bibliotheques d'un livre utile. S'il exécute ſon plan juſqu'à la fin, & ſi ſon travail eſt ſoutenu, ce ſera un préſent qu'il aura fait aux gens d'eſprit, & un ſervice qu'il aura rendu aux Sçavans. Tout l'ouvrage eſt plein de recherches qui pourront épargner beaucoup d'ennui aux premiers qui veulent s'inſtruire, & beaucoup de peine aux autres qui veulent écrire. Se vend chez *Prault fils*, au bas du Pont neuf, à la Charité, & chez *Piſſot*, à la deſcente du Pont-neuf, avec Approbation & Privilege du Roi.

TRAITÉ de l'accroiſſement, tant en ſucceſſion légitime que teſtamentaire, par M***, Avocat au Parlement. *A Paris*, chez *Delormel*, rue du Foin, 1756. Prix 3 liv. relié.

DISSERTATION, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Royale des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen, en 1755; par M. Teulieres de Montauban, Avocat au Parlement de Toulouſe. *A Montauban*, chez J. F. *Teulieres*, Imprimeur du Roi, 1756.

Cette Diſſertation qui a pour ſujet, *dans quels genres de poëſie les François ſont*

Digitized by Google

ils supérieurs aux Anciens? nous paroît traitée avec autant de goût, qu'elle est écrite avec élégance, en conséquence très-digne du prix qu'elle a remporté.

Le trop d'étendue que D. Toussaint du Plessis a donné à ses *Réflexions sur l'Histoire de Paris*, par M. l'Abbé le Beuf, ne nous permet pas d'en donner la suite entiere. Elles occupent successivement trop de place dans la partie Littéraire, qui est destinée particuliérement aux annonces & aux extraits des Livres nouveaux. Nous avons été obligés pour les insérer dans trois Mercures consécutifs, de retarder l'indication ou le précis de plusieurs de ces Ouvrages, dont nous devons parler par préférence. La diversité d'ailleurs que nous professons, nous fait un devoir de n'admettre dans notre Recueil que des morceaux courts pour y en faire entrer un plus grand nombre, & observer par là cette variété qui fait l'essence & le mérite de ce Livre périodique. Pour abréger cette dispute littéraire, au prochain Mercre nous passerons du n°. 33 au n°. 64, & nous donnerons la Réponse à ces réflexions. Elle est d'un ami de M. l'Abbé le Beuf, que son grand âge & ses infirmités ont mis hors d'état d'y répondre lui-même.

Digitized by Google

ARTICLE III.

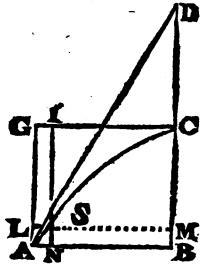
SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

GÉOMETRIE.

THÉORÊME.

Concernant la quadrature des Courbes ; par J. G. Marsson.

DAns une courbe quelconque A B C, le rectangle élémentaire B L, qui lui est circonscrit, est à son rectangle correspondant A I circonscrit au complément, comme la soutangente B D, est à l'abscisse correspondante B C. Il faut prouver que A B × B M : A N × N I :: B D : B C.



Démonstration.

En considérant la partie infiniment petite A S de la courbe, comme une par-

tie de sa tangente AD, les triangles semblables ANS, ABD donnent cette proportion, AN : NS :: AB : BD ; mais NS = BM : donc AN : BM :: AB : BD : donc AN × BD = AB × BM : mais NI = BC. Ainsi multipliant ces deux égalités l'une par l'autre, on aura AN × BD × NI = AB × BM × BC ; d'où l'on tire la proportion AB × BM : AN × NI :: BD : BC. C.Q.F.D.

Je ne crois pas devoir m'étendre ici sur l'usage qu'on peut faire de ce Théorême. Les Géomêtres éclairés verront d'abord qu'il donne la quadrature de toutes les paraboles d'une maniere plus simple & beaucoup plus claire, que les Méthodes dont on s'est servi jusqu'à présent. Quant à l'application qu'on en peut faire aux autres courbes ; elle est plus difficile à saisir, parce qu'elle suppose une théorie particuliere des *Séries*, que personne n'a encore donnée : mais elle se trouvera dans la *seconde Partie* de mes *Elémens des Séries* ; & je compte que cette seconde partie suivra de près la *premiere*, qui doit bientôt paroître.

C'est après avoir fait part de ce Théorême à des Mathématiciens de la plus grande réputation, que je me suis déterminé à le publier d'avance, priant en

Digitized by Google

même tems les Géometres de m'apprendre s'il se trouve dans le cinquieme livre des *Sections coniques* du Marquis de l'Hôpital. J'attends leur décision sur ce fait avec d'autant plus d'impatience, qu'ayant lu plusieurs fois cet ouvrage, je n'y ai point vu mon Théorême, quoiqu'on m'ait soutenu très-affirmativement qu'il y étoit contenu.

PHYSIQUE.

EXPÉRIENCE qui démontre que l'air de la respiration passe dans le sang.

CEtte question si l'air passe dans le sang, a de tout temps infiniment intéressé les Physiciens. Ce n'est pas ici une de ces questions purement spéculatives, ou qui regardent des objets éloignés de nous. Car enfin la vie dépend de la respiration, & si l'air que nous respirons, s'introduit dans le torrent de la circulation, il est évident que ceux que le devoir de leur état, ou le malheur des circonstances, ou les liens de l'amitié & de la parenté, obligent de vivre dans des lieux infectés, soit par des maladies contagieuses, soit par

Digitized by Google

des exhalaisons putrides de quelque part qu'elles viennent, ont d'autres mesures à prendre que si l'air de la respiration ne l'insinue pas dans le sang.

Ces conséquences si différentes en elles-mêmes, & si intéressantes pour notre conservation, ont engagé dans tous les temps les Physiciens aux recherches les plus opiniâtres, pour pouvoir enfin décider si l'air de la respiration passe ou ne passe point dans le sang. Mais comme ces recherches n'ont produit qu'un conflit d'opinions qui nous a presque laissés dans la même incertitude, l'Auteur d'un ouvrage qui paroît depuis quelques mois sur *la Physique des corps animés*, a cru devoir traiter la même question. Il l'a fait avec une sagacité qui n'est point commune, comme on peut s'en convaincre dans l'ouvrage même, qui se vend chez les sieurs *Guerin*, *Delatour*, & *Lottin*. Il a rassemblé un très-grand nombre d'expériences dont la plûpart sont de lui, les autres sont des Auteurs les plus estimés, tels que MM. Hales, Boërhaave, Winslow, & qui font un corps de preuve capable de persuader tous ceux qui voudront l'être de bonne foi.

A ces expériences il vient d'en ajouter une nouvelle, à laquelle les plus obstinés mêmes

Digitized by Google

mêmes seront obligés de se rendre. Nous croyons faire plaisir aux Physiciens de la leur communiquer. Il a plongé jusqu'au col un animal, dans l'eau chaude jusqu'au point d'y pouvoir à peine tenir la main. Il lui a découvert une artere dans l'aîne, & a renversé par dessus un récipient de verre plein d'eau chaude, lequel s'élevoit au-dessus de celle dans laquelle l'animal étoit plongé. Ensuite il a ouvert cette artere; & il a vu de petites bulles d'air monter au haut du récipient, pendant tout le temps que le sang a coulé. Il en a tiré cette conséquence qu'on aura de la peine à lui contester, que cet air est une partie de celui qui entre dans les poumons à chaque inspiration, & qui passe en petites bulles dans les vaisseaux sanguins. On pourra tourner cette expérience de cent autres façons: on pourra, par exemple, prendre une plus grande artere dans le tronc même de l'animal, afin que l'air monte en plus grande quantité & qu'il soit plus sensible dans le récipient; en un mot on pourra faire tel autre changement qu'on jugera convenable.

Digitized by Google

MEDECINE.

RÉPONSE

De M. T. C. Docteur & Professeur en Médecine, à l'Auteur d'une Lettre inserée dans le Mercure du mois de Juillet 1755.

MOnsieur, j'ai lu dans le Mercure du mois de Juillet 1755, pag. 128. une lettre que vous avez souhaité qu'on y insérât, dans laquelle, après avoir témoigné des doutes obstinés sur la possibilité de connoître infailliblement par l'ouverture des cadavres les causes éloignées & immédiates des maladies du corps humain, vous combattez l'idée de M. l'Abbé Raynal qui, dans le Mercure de Septembre 1751, donne l'ouverture des cadavres, comme propre à soumettre les causes des maladies à l'examen des sens;

Et comme l'idée de M. l'Abbé Raynal, porte sur les Observations Anatomiques tirées de l'ouverture des cadavres, par M. Barrere, Médecin à Perpignan (sans doute dans la premiere édition de son ouvrage qui est de 1751,) vous ajoutez

Digitized by Google

qu'ayant parcouru avec des yeux avides & avec toute l'application possible celle de 1753, vous n'y avez pas trouvé ce que cet Auteur & M. l'Abbé Raynal promettent :

Les assurances que vous donnez de ne vouloir diminuer en rien le mérite de l'ouvrage de M. B. ne vous ont pas empêché d'en porter un jugement tendant à le donner comme un homme qui a pris les effets de la maladie pour sa cause, & à faire voir qu'au lieu de réussir à montrer, comme il l'avoit promis, les causes des maladies par l'ouverture des cadavres, il ne fait qu'indiquer celles de la mort, & les effets de la maladie.

Quelqu'éloigné que je sois, Monsieur, de croire qu'on puisse toujours connoître ni aisément, ni infailliblement les causes des maladies par l'ouverture des cadavres, & quelque convaincu que je sois que les vices des parties, que leur ouverture nous offre, en sont le plus souvent les effets & les suites, je ne suis pas moins persuadé que cette partie de l'Anatomie pratique nous procure quelquefois la connoissance de la cause de la maladie. Comme cependant les imputations faites à M. B. sont le seul objet de cette réponse qui n'est dictée par aucun motif d'adulation, mais

Digitized by Google

uniquement par le désir de rendre justice à la vérité, je ne m'attacherai pas à une discussion qui m'écarteroit trop de mon sujet.

L'édition de 1753, que vous avez parcourue avec des yeux avides, ne présente rien d'où l'on puisse inférer que M. B. ait envisagé les vices des parties, qu'il a trouvés en fouillant dans les cadavres, comme les causes des maladies. Il avertit au contraire, avant d'entrer en matiere, qu'il exposera nuement ce qu'il a trouvé à leur ouverture, sans le présenter ni comme la cause, ni comme l'effet de la maladie. L'accusation portée contre lui n'est donc pas juste si elle est fondée sur cette édition. Il est vrai que dans celle de 1751, M. B. dit qu'en ouvrant un très-grand nombre de cadavres, il s'est proposé de vérifier par lui-même les causes connues des maladies, & d'en développer les causes cachées, & qu'il y ajoute que les fréquentes ouvertures des cadavres sont la voie la plus sûre pour parvenir à la connoissance des causes des maladies.

Peut-on cependant conclure delà que M. B. ait pris pour cause de la maladie les effets qu'elle a produit, & les vices des parties qu'il a trouvés par l'ouverture des cadavres? Bien loin que la lecture de ses

Digitized by Google

Obſervations préſente rien qui juſtifie cette induction, elle eſt au contraire détruite par celles qui ſont contenues dans la premiere ſection, où cet Auteur donne l'engorgement du cerveau qu'il a obſervé dans différens cadavres, non comme la cauſe, mais bien comme le produit de la Noſtalgie.

Les veſtiges que la maladie laiſſe dans le cadavre, ne peuvent-ils pas ſouvent ſervir de guide à un Médecin éclairé pour parvenir à la connoiſſance de la cauſe? M. B. peut donc avoir regardé l'ouverture des cadavres comme une voie propre à ſe la procurer, ſans que pour cela il mérite d'être accuſé d'avoir pris ce qu'il a trouvé dans les cadavres pour la cauſe des maladies.

J'ai parcouru l'ouvrage de M. B. Ses obſervations ne m'ont preſque préſenté partout que les effets de la maladie : mais je n'ai pas trouvé qu'il les donnât pour la cauſe. J'ai même trouvé différens vices des parties internes, qui ne ſçauroient être regardés que comme les cauſes des maladies qui ont enlevé ceux qui en étoient attaqués, quoique primitivement ils puiſſent avoir été les effets d'autres maux. Car l'œdeme du poumon n'a-t'il pas été la cauſe de l'oppreſſion, de la toux,

Digitized by Google

du pouls petit, fréquent & comme tout embrouillé, que souffroient les malades qui font l'objet de différentes observations? L'adhérence du poumon au diaphragme n'avoit-elle pas produit l'oppression considérable, le pouls petit, fréquent, & la douleur vive au côté gauche de la poitrine, que le malade rapportoit vers l'hypocondre gauche? Le vomissement habituel dont parle M. B. ne dépendoit-il pas de l'obstruction cartilagineuse du pylore? L'égarement, la fureur, les convulsions, & nombre d'autres symptômes, dont étoient attaqués les malades dont il est parlé en différentes observations, & l'inflammation du cerveau qu'a présenté l'ouverture de leurs cadavres, n'avoient-elles pas été produites par l'usage qu'ils avoient fait de la jusquiame & de la pomme épineuse, dont l'action porte au cerveau & sur le systême nerveux.

Quoique la connoissance des causes des maladies puisse avoir eu quelque part dans les vues de M. B. elle n'a pourtant pas fait le principal objet de ses recherches. Les conséquences qu'il tire des vices qu'il a observé dans les parties par l'ouverture des cadavres, & qu'il expose d'une maniere pure & simple, & sans discuter s'ils sont les causes ou les effets des maladies,

Digitized by Google

ſont aſſez voir qu'elles ſe ſont étendues plus loin, & que cet Auteur les fait ſervir à établir les ſignes propres à connoître certaines maladies dont le diagnoſtic eſt plus qu'incertain, & à les diſtinguer de celles avec leſquelles elles paroiſſent avoir quelque analogie, comme auſſi à découvrir les moyens propres à combattre les maladies, & à en écarter les fâcheuſes ſuites.

L'ouverture des cadavres ne nous préſentât-elle que les effets de la maladie, elle ſerviroit toujours à trouver plus aiſément les moyens de les prévenir, & n'en ſeroit par conſéquent pas moins intéreſſante. C'eſt là un des principaux objets que paroît avoir eu en vue un célebre Médecin dans l'ample & riche collection d'obſervations anatomiques qu'il nous a laiſſée : *Anatome cadaverum morboſorum vitia intùs abſcondita expromit, eo fine ut qui talia in ſinu ſuo ſe fovere deprehendet, imminens indè exitium præcavere ſtudeat, ab eo maturè ſe ſubducat, fiatque ex alieno periculo cauſtus* (1); & quand même M. B. ſe ſeroit égaré en donnant les effets des maladies pour leurs cauſes, ce qui n'eſt certainement pas, le zele avec lequel ce Médecin, marchant ſur les traces de Wepfer,

(1) Bouet, *in Prof. ſepul. anat.*

de Bartholin, s'est attaché à fouiller dans les cadavres pour s'éclairer, & nous instruire sur la production des maladies & sur leurs effets, & pour en tirer des conséquences utiles dans l'art de guérir, n'offre pas moins un exemple à imiter par tous ceux qui ne trouvent pas d'obstacle à remplir une partie si essentielle. Je l'imiterois avec d'autant plus de zele, si j'occupois jamais une place où on a la liberté de fouiller dans les cadavres, que j'ai de tout temps regardé leur ouverture comme un des moyens les plus propres à enrichir la profession, & je suis surpris qu'on n'ait jamais pensé à nous donner une Pathologie fondée sur l'Anatomie pratique, dans un siecle surtout aussi fécond & aussi éclairé, & où l'Académie Royale des Sciences, celle des Curieux de la nature, la Société de Londres, les Ouvrages de M. B. & de tant d'hommes célebres, fournissent une infinité d'observations anatomiques, qui seroient d'un grand secours pour établir la nature, le siege, les causes, les signes & les effets des maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Perpignan, le 5 Août 1755.

La Relation détaillée de la prise du Fort Saint-Philippe, que les circonstances nous

ſont un devoir d'inſérer dans ce Volume, nous oblige de remettre en Septembre la Lettre ſur la taille par M. Chaſtanet.

ACADÉMIE

Des Belles-Lettres de Marſeille, 1756.

L'Académie, qui n'annonce ordinairement le ſujet qu'elle propoſe pour le Prix, que dans ſa Séance Publique, fixée au 25 Août, Fête de S. Louis, croit devoir cette année, pour des raiſons qui ſeront vraiſemblablement approuvées, prévenir ce jour.

Elle ſe hâte d'avertir le Public que le 25 Août, Fête de S. Louis de l'année prochaine 1757, elle adjugera le Prix fondé par M. le Maréchal-Duc de Villars, ſon premier Protecteur, à une Ode de cent cinquante vers au plus & de cent vers au moins, à l'excluſion de tout Poëme dont le ſujet ſera la *Conquête de l'Iſle de Minorque.*

Le Prix qu'elle décerne eſt une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté le buſte de M. le Maréchal-Duc de Villars, ſon Fondateur & ſon premier Protecteur; & ſur le revers, ces mots entourés d'une Couronne de laurier: *Præmium Academiæ Maſſilienſis.*

Digitized by Google

Les Auteurs ne mettront point leur nom au bas de leur Ouvrage, mais une Sentence de l'Ecriture-sainte, des Peres de l'Eglise, ou des Auteurs Profanes. Ils marqueront à M. le Secretaire une adresse à laquelle il enverra son *Récépissé*. Ils prendront les mesures nécessaires pour n'être point connus avant la décision de l'Académie : ils ne signeront point les Lettres qu'ils pourront écrire à M. le Secretaire ou à tout autre Académicien. Ils s'abstiendront de tout plagiat, de toute idée & de toute expression satyrique, indécente, contraire à la Religion & au Gouvernement, enfin de toute sollicitation, sous peine d'exclusion du concours.

On adressera les Ouvrages à M. de Chalamont de la Visclede, Secretaire perpétuel de l'Académie, rue de l'Evêché. On affranchira les paquets à la poste, sans quoi ils ne seront point retirés. Ils ne seront reçus que jusqu'au premier Mai inclusivement. Une seule Copie suffira pourvu qu'elle soit bien lisible.

L'Auteur qui aura remporté le Prix, viendra, s'il est à Marseille, le recevoir dans la salle de l'Académie le jour de Saint Louis, & s'il est absent, enverra à une personne domiciliée à Marseille, le Récépissé de M. le Secretaire, & le Prix lui sera remis.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Sei concerti à sei strumenti, cimbalo ò organo, obligati, tre violini, flauti, alto viola e violoncello da Michelle Corrette, *Organista dei Grand Giesuiti. Opera* 26.

L'Auteur avertit que sur l'orgue il faut toucher les *allegro* sur le grand jeu, les *adagio* sur les flûtes, & les *solo* sur le cornet de récit, à l'exception du troisieme concerto; les autres peuvent se toucher sans symphonie. La partie de flûte n'est nécessaire que lorsqu'on exécute ces concerto sur l'orgue, & les pizzicati dans les parties de violon, ne doivent avoir lieu que quand on les exécutera sur le clavecin. Se trouvent chez l'Auteur, rue Montorgueil, à la Croix d'argent, près la Comédie Italienne, & aux adresses ordinaires, prix 12 liv.

Digitized by Google

GRAVURE.

LE sieur Chenu vient de mettre au jour le *Buveur* & le *Grivois*, deux Estampes qu'il a gravées d'après les Tableaux originaux d'Adrien Van Ostade, tirés du Cabinet de M. le Comte de Vence. L'esprit & le caractere en sont très-bien rendus. Elles se trouvent chez l'Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis le Caffé de Condé.

Le sieur de Vezou, Ingénieur-Géographe, Maître de Typographie, de Géographie & d'Histoire, vient de mettre au jour deux Plans Topo-hydrographiques. Le premier représente le détroit de Gibraltar, dirigé en partie sur la Carte Hollandoise d'Henri Linslager, & traduite du Hollandois en François, avec des détails intéressans. Le second représente la Baie de Gibraltar, d'après le dessein du Chevalier Renaud, avec les descriptions des Villes, Baie, Montagne & vieux Gibraltar.

Le sieur de Vezou s'est déja fait connoître par sa Mappe-Monde Géo-Sphérique, dont l'utilité est si grande pour tout le monde, & en particulier pour les Etudians, qu'en moins de quinze jours l'on sçait tous

Digitized by Google

les principes généraux de la Sphere Armillaire, & le rapport que cette même Sphere a avec les Globes Céleste & Terrestre. Il est aussi connu par la maniere dont il enseigne à lire par le Bureau Typographique (méthode très-rare & très-bonne, qui abrege de plus des trois quarts, le temps que les enfans mettent à apprendre par l'ancienne méthode).

Le sieur de Vezou, son frere, Maître de Littérature des Enfans de M. le Duc d'Orléans, qui demeure rue de Beaune, Fauxbourg S. Germain, vis-à vis l'Hôtel d'Aumont, enseigne aussi avec beaucoup de succès la lecture & les Langues Françoise & Latine, par le Bureau Typographique, & il sauve par cette méthode plus de deux années d'étude.

A Paris, chez l'Auteur, rue S. Martin, près la rue aux Ours, vis-à-vis un Charron; de Palmeus, fils, Ingénieur-Dessinateur-Géographe de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, rue Tictonne, chez M. Ausonne, Avocat aux Conseils du Roi; Lonchamp, Géographe, rue S. Jacques, à la Place des Victoires.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnsieur, puisque vous avez fait dans votre Mercure un Article particulier des Arts, je crois pouvoir vous adresser la copie d'une lettre qui m'a paru assez singuliere pour y occuper une place.

Une Dame a acheté une très-belle terre dans laquelle entr'autres objets d'agrément, il se trouve un grand jardin planté par le célebre Le Notre : elle a envoyé un de nos meilleurs Architectes pour lui faire un jardin agréable. L'Architecte a trouvé celui-ci tel que, malgré le désir qu'il avoit de la contenter, il n'a pu s'empêcher de lui écrire que ce qu'elle désiroit réformer ou détruire, lui paroissoit d'une si grande beauté, qu'il se reprocheroit comme un crime la hardiesse d'y faire aucun changement : voici ce qu'elle lui a répondu.

Il ne sert de rien, Monsieur, de m'alléguer vos anciens principes de l'Art : ils

Digitized by Google

ſont abrogés par le non uſage. En vain me direz vous que *la véritable beauté d'un arbre eſt de former une belle voûte de part & d'autre, qui ſans être taillée avec affectation, ſoit cependant aſſujettie à des regles, dont le but eſt d'imiter la plus belle maniere d'être d'un arbre venu naturellement.* Non ſeulement je veux que vous me coupiez tous mes arbres de haute futaie à la moitié de leur hauteur, en ſacrifiant ſans miſéricorde ce que vous appellez *leur belle tête*, mais j'entends encore que vous les faſſiez tailler en paliſſade ou en éventail dans le dernier goût. Je ne trouve pas *cette uniformité continuée pendant de longs eſpaces, où, pour ainſi dire, une feuille ne paſſe pas l'autre*, auſſi ennuyeuſe que vous le dites. Vous ajoutez que *les branches chargées de leurs feuilles paroiſſent deſtinées par la nature à donner de l'ombrage pendant les chaleurs de l'été*, & qu'en taillant les arbres en paliſſades, ce qu'il vous plaît d'appeller *en muraille*, on ne trouve plus aucun lieu où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri du ſoleil. Cette réflexion a quelque choſe de ſpécieux, mais elle tombe d'elle-même lorſque l'on conſidere que c'eſt la mode, & que toutes les perſonnes qui ſe piquent d'un goût délicat les font tailler ainſi. Je compte de plus que tout le deſſus des ar-

Digitized by Google

bres plantés en quinconces, que vous m'accourcirez, formera une surface aussi unie que le dessus d'une table. J'imagine un agrément inexprimable dans le coup d'œil que cela produira lorsqu'on sera au haut du château, quoique vous prétendiez que ce soit *une chose très-insipide qu'une telle esplanade verte sans aucune variété.* Vous croyez être appuyé bien solidement, lorsque vous citez ce que vous appellez *le magnifique berceau de la grande allée du Palais Royal*, & ceux de la grande allée & des contre-allées des Tuileries, sur lesquelles vous criez à la merveille! mais j'ai à vous répondre que si l'on plantoit ces jardins maintenant, on se garderoit bien de les faire tels qu'ils sont, & que si ceux qui les dirigent & qui les entretiennent, étoient bien conseillés, loin de laisser ces voûtes obscures qui empêchent qu'on ne puisse y respirer, ils feroient tailler tous ces arbres en éventail. Vous faites grand cas des allées qui laissent voir toute l'étendue d'un jardin. Mon intention est au contraire qu'il n'y en ait pas une seule droite dans le mien autant que cela me sera possible. Dans ce que je ferai de nouveau, elles seront si tournoyantes qu'on ne s'y verra plus à six pieds de distance, & tellement étroites qu'on n'y passera que

deux de front. Il est fâcheux que nous nous trouvions de goût si contraire, que la réflexion que vous m'opposez à ce sujet est précisement ce qui m'y détermine. Vous m'objectez que *cela* aura l'air d'un labyrinthe, & que cette mauvaise plaisanterie est passée de mode, parce qu'on s'est apperçu qu'ils prenoient un terrein dont on ne faisoit aucun usage, *s'ils étoient bien embarrassans, on ne s'y engageoit point, de crainte de n'en pas sortir quand on le voudroit; s'ils étoient faciles, le but qu'on se proposoit étoit manqué, tout leur mérite consistant dans la difficulté de retrouver son chemin* : j'ai justement un goût décidé pour les labyrinthes. Qu'est-ce en effet qu'un jardin où l'on ne peut s'égarer ? Je suis bien éloignée d'accepter ces grands espaces que vous me proposez pour mes bosquets. Je les veux extrêmement petits & multipliés, pour ainsi dire, à l'infini. Si j'ai particuliérement quelque chose à blâmer dans les jardins publics, ce sont ces grands espaces vuides, qui, dites-vous, y donnent de la dignité, & que je vous soutiens n'être que la preuve du défaut de génie. Quelqu'un qui sçauroit employer le terrein, trouveroit à faire vingt bosquets, tous plus agréables les uns que les autres, dans l'étendue que vous

donnez à un ſeul. J'exige donc beaucoup de boſquets, qu'ils ſoient faits en treillage à la mode, & que les arbres y ſoient plantés ſi ſerrés, qu'ils ſoient couverts dès la premiere année. Vous aurez beau me dire *qu'ils ne pourront jamais venir en futaie ni dans leur beauté naturelle ; que leurs branches & leurs racines s'embarraſſeront de telle maniere ; qu'ils ne conſerveront plus le deſſein qu'ils auront formé dans leur plantation, & ne produiront qu'une forêt confuſe ;* cela ſeroit vrai, ſi mon deſſein étoit de les laiſſer croître ; mais je les ferai couper ſi ſouvent que, duſſent-ils en périr, ils s'aſſujettiront à mes volontés. S'ils forcent les loix que je leur veux impoſer, je les ferai arracher, & j'aurai le plaiſir d'en planter d'autres ſelon la mode qui régnera alors. Ne voyez-vous pas que tous ceux qui achetent des Jardins, ne manquent pas de détruire tous ces grands arbres que vous trouvez ſi beaux, & que vous regrettez tant ? *Quel dommage*, dites-vous, *de ſacrifier des beautés que l'on a attendues ſoixante années !* N'oubliez pas qu'il me faut quantité d'arbres en pommes, & que ce ne ſera qu'à la faveur de cette décoration que je pourrai vous paſſer quelques longues allées : cela ſera de *petit goût* ſi vous voulez, il ne m'importe. Mettez-moi dans

Digitized by Google

mon parterre quantité de corbeilles, c'eſt encore une invention nouvelle qui me plaît infiniment plus que cette belle variété dont vous croyez que les parterres deſſinés ſont ſuſceptibles. Ceux des Tuileries ſeroient bien plus agréables, ſi chacun deux n'étoit qu'une ſeule corbeille. Vous n'aimez pas les corbeilles, parce que, dites-vous, leurs rebords ne ſervent qu'à faire tomber. Qui eſt-ce qui ne voit pas à ſes pieds? Faites-les élever : je ne goûte point la propoſition que vous me faites de ne les mettre qu'à la moitié de la hauteur ordinaire, ſous prétexte qu'il ſuffit de celle qui eſt néceſſaire pour retenir la terre : ce ne ſeroient plus des corbeilles. Si vous craignez qu'ils ne bleſſent les jambes, je conſens que vous évitiez les angles aigus; mais ſurtout donnez leur toutes ſortes de formes agréables & jamais de lignes droites, c'eſt dans ces choſes que le génie ſe déploie. Je m'entretiendrai plus au long avec vous ſur ce ſujet : ſouvenez-vous ſeulement que je veux être à la mode, & qu'elle eſt toujours ce qu'il y a de mieux; d'ailleurs c'eſt pour moi, & je veux me ſatisfaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

Dem. Que voulez-vous que fasse un Architecte en pareil cas ?

Rép. Ce qu'on lui demande.

Aussi font-ils.

M. le Chevalier de Beaurain, Géographe ordinaire du Roi, délivre actuellement la Carte Topographique du Détroit de Gibraltar, avec des tables calculées pour les marées de ce Détroit, & des explications sur la singularité des courans, &c.

Plan Géométral de Gibraltar, avec les Vues de la Montagne, & des descriptions historiques.

Plan du Siege du Fort S. Philippe, envoyé par un Ingénieur de l'Armée de M. le Maréchal Duc de Richelieu. *A Paris*, chez *le Chevalier de Beaurain*, rue Pavée, la premiere porte à gauche, en entrant par le Quai des Augustins.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE Lundi 12 Juillet, Mademoiselle Alart a dansé pour la premiere fois sur ce Théâtre avec le plus grand succès. Dans le premier divertissement qui fut donné après la Comédie du *Muet*, elle annonça de grandes dispositions pour la danse noble (1). Dans la Pantomime qui suivit la petite piece, elle déploya tout son talent, & enleva tous les suffrages. Elle joint à une figure très-aimable, la jambe & l'exécution la plus brillante. Son feu égale sa précision, & ne laisse rien à désirer. Une preuve sûre de sa pleine réussite est le monde qu'elle attire. Le Samedi 17, la représentation étoit comble : c'étoit une chambrée d'hyver. On peut dire, sans flat-

(1) Quels progrès ne doit-on pas attendre d'elle dans ce genre, avec les dons qu'elle a reçus de la nature, & les leçons d'un aussi grand Maître que M. Vestris, dont elle est la digne éleve !

Digitized by Google

cer Mademoiſelle Alart qu'elle en partageoit tout au moins la gloire avec Zaïre que les Comédiens François donnerent ce jour-là. Leur ſpectacle ſi ſupérieur à tous les autres par l'eſprit, par l'excellence des pieces, & par le jeu des Acteurs, peut à préſent leur être comparé par la danſe & par les agrémens qui n'y ſont qu'acceſſoires.

Le Jeudi 22, la repréſentation fut d'autant plus brillante que Madame d'Egmont l'embellit de ſa préſence. Le choix des pieces répondit à la beauté de l'aſſemblée. On donna *Cénie* & l'*Oracle*. Pour qu'il ne manquât rien à ce ſpectacle charmant, Mademoiſelle Alart y danſa avec l'acclamation générale, & Mademoiſelle Gauſſin chanta après l'*Oracle*, les couplets ſuivans, qui furent applaudis à pluſieurs repriſes :

EN vain dans un Fort redoutable,
L'ennemi ſe croit imprenable,
Et du haut de ſon roc inſulte à nos ſoldats ;
Quand notre Maréchal commande,
Il faut que la place ſe rende :
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calais.

Digitized by Google

A Madame d'Egmont.

LA victoire a séché vos larmes,
A l'Hymen prodiguez vos charmes :
Donnez-nous des Héros qui guident nos soldats,
Votre sang leur donnant la vie,
Vaudra tous les dons de Férie :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Jeudi 15 Juillet, les Comédiens Italiens donnerent la premiere représentation du *Retour imprévu*, Comédie en vers, en trois Actes. Cette piece qui a été bien reçue du Public, est un ouvrage posthume de M. De la Chaussée, de l'Académie Françoise. Il y a des beautés de détail dignes de la réputation de l'Auteur; & si elle avoit été jouée dans une saison plus favorable, nous ne doutons pas qu'elle n'eût réussi.

OPERA COMIQUE.

L'Opéra Comique jusqu'à présent, n'a rien donné de nouveau que l'*Amour impromptu*, parodie de la troisieme entrée

Digitized by Google

des talens lyriques ; encore cette parodie n'eſt-elle que remiſe : mais elle mérite qu'on en faſſe mention, parce qu'elle eſt bien faite, & qu'elle eſt de M. Favart, qui a fait longtems la gloire de ce Théâtre, & qui ne peut être aujourd'hui remplacé que par M. Vadé. L'un & l'autre a célébré la priſe du Fort S. Philippe par des couplets. Nous avons inſérés ceux de M. Favart dans le ſecond Mercure de Juillet, nous allons mettre dans celui de ce mois, les couplets de M. Vadé : quoiqu'ils n'ayent pas été chantés à ce ſpectacle, ils ſont d'un ton & d'un genre à trouver mieux leur place ici qu'ailleurs.

CHANSON

Sur l'Air *de la Marche du Roi de Pruſſe*, *par M. VADÉ.*

Tenez, Meſſieurs les Anglois,
Laiſſez là les François.
Ils vous don'ront ſur l'nés,
Comme des damnés.
Premiérement vous avez tort,
Secondement ils ſont retort ;
Vous aurez beau vous ſauver,
Ils ſçauront bien vous trouver,

Et

Et nos Grenadiers plutôt que plus tard
Vous relicheront dans Gibatard.
Vous venez d'avoir le ſavon
Dans l'Port Mahon;
Pargué l'danger
Devroit vous corriger.
Si, ſelon vous, votre Amiral Binq
En valloit cinq,
Convenez, n'en déplaiſe à ce beau Phénix,
Qu'la Galiſſoniere en vaut dix;
Et par là deſſus Richelieu,
Qui tenoit le bout du milieu,
Avec d'Egmont & Fronſac,
Vous donnent vos quilles & vot'ſac.
Puis vous ſçavez de quel bois
Se chauffe ce Monſieur d'Maillebois.
Vous voyez que c'eſt un vivant
Qui prend le monde pardevant.
Croyez-moi, ne vous obſtinez pus,
Car ſans ça vous êtes perdus.

La *Mahonoiſe*, Comédie nouvelle. *A Ciutadella*, 1756. Cette petite Piece, qui n'a pas été jouée, nous a paru bien écrite & bien dialoguée. On s'y eſt permis, dit l'Anonyme, quelques plaiſanteries qui ne reſſemblent en rien aux injures groſſieres dont la Scene de Londres a retenti. Les

Digitized by Google

Acteurs sont au nombre de cinq. *Picolette*, Mahonoise; *Isabelle*, sa Gouvernante; *Sir Faith-less*, Anglois; *D. Fernand*, Espagnol; le *Marquis de Francheville*, François. La Scene est à Minorque. La Gouvernante, sensible aux guinées, favorise l'Anglois, qui ne recherche Picolette que dans la vue de faire un mariage utile à son commerce. Picolette aime D. Fernand, & déteste Faith-less; mais Isabelle brouille l'Espagnol avec sa Maîtresse, pour servir Faith-less. Le Marquis François paroît dans cette position, & plaît à Picolette par son mérite & par ses agrémens. La manœuvre d'Isabelle étant découverte, le François épouse Picolette; l'Espagnol s'unit à la sœur de la Mahonoise, & l'Anglois dont on a reconnu l'avarice, est congédié honteusement. Il menace, en partant, le Marquis, qui lui répond: *Je crains peu ces injustes menaces. Vangez vous en brave homme, on ne vous craindra pas.* Isabelle emmenant l'Anglois, lui dit: *Venez, venez vous tuer pour lui faire piece.* D. Fernand termine la Piece en s'écriant: *Le beau sujet de Tragédie pour le Polichinelle de Londres!*

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

DE STOCKHOLM, *le 2 Juillet.*

ON a fait ici la découverte d'une des plus horribles conspirations qui aient été formées contre la liberté des Etats. Elle devoit éclater la nuit du 22 au 23 du mois dernier; mais, par les bonnes mesures qu'on a prises, on en a prévenu l'exécution, & la tranquillité est actuellement assurée. Les Etats ont fait chanter le 27 un *Te Deum* avec pompe dans toutes les Eglises de la Ville, pour remercier Dieu d'avoir préservé la Suede d'un aussi grand danger. Ils ont ordonné que tous les ans on célébreroit cet événement, de la même façon, le jour de Saint Jean, pour consacrer à perpétuité cette grace du Ciel & leur reconnoissance.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE, *le 30 Juin.*

Un paysan, en labourant son champ dans la Seigneurie de Corinsh en Moravie, a trouvé dans la terre un coffre de fer, rempli d'especes d'or. On conjecture qu'elles ont été enterrées en cet endroit, lorsque Charles XII, Roi de Suede, porta la terreur de ses armes dans l'Empire.

Digitized by Google

DE HAMBOURG, *le 9 Juillet.*

Ce matin, il y a eu un grand incendie dans cette Ville. La Manufacture des toiles de coton peintes, & plusieurs autres maisons, ont été la proie des flammes. On mande de Croden que ce Bourg a été presqu'entiérement consumé par le feu du Ciel.

ESPAGNE.

DE LISBONNE, *le 7 Juin.*

Depuis trois semaines on n'a entendu ici aucun bruit souterrein, ni senti aucune secousse. Mais le 29 Juin on en éprouva une à quatre lieues de cette Ville dans les environs des montagnes de Cintra. Il y eut le 24 du même mois, & les deux jours suivans, une horrible tempête. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on empêcha les Tentes de la Famille Royale, d'être emportées par le vent. Le 30 Leurs Majestés partirent avec les Infans Don Pedre & Don Antoine, pour Salvaterra.

Les maladies font de grands ravages dans la Province d'Alentejo.

La ville d'Elvas & ses environs, non seulement ont partagé tous les désastres communs au reste du Royaume, mais encore ont éprouvé un fléau particulier. Le ciel se couvrit subitement, il y a quelques jours, d'un nuage si épais, que la lumière du soleil en fut presque totalement éclipsée. Bientôt ce nuage descendit jusqu'à terre, & l'on s'apperçut qu'il n'étoit autre chose qu'une multitude infinie de sauterelles. Elles se répandirent en un instant dans toute la campagne; & il y en avoit

Digitized by Google

dans plusieurs endroits jusqu'à la hauteur de deux palmes. En vain les païsans eurent-ils recours à tous les moyens possibles, pour exterminer ces insectes. Il en paroissoit le lendemain un plus grand nombre, qu'on n'en avoit détruit la veille. Les champs n'en ont été délivrés, qu'après avoir été entiérement ravagés. Une partie de ces animaux voraces est allée se précipiter dans la Guadiana & dans d'autres rivieres : une autre partie est venue fondre sur cette Ville, & s'ils n'y ont pas causé le même dommage qu'à la campagne, ils y ont causé beaucoup d'incommodité.

DE BARCELONE, *le 27 Juin.*

Don Antoine Barcelos, Commandant le Chabec *le Courier de Mayorque*, étant parti d'ici pour Palma, découvrit le 13 de ce mois, entre deux & trois heures du matin, sur la pointe de Lio-Liobnegat, deux Galiotes Barbaresques, qui avoient les voiles serrées. Dès que les Galiotes l'apperçurent, elles mirent leurs voiles au vent, & s'aidant en même-tems de leurs rames, elles vinrent sur lui. Lorsqu'elles furent à deux portées de canon, elles reconnurent à la manœuvre que le Chabec n'étoit pas un Navire Marchand. Elles revirerent de bord, dans le dessein de prendre la fuite. Don Barcelo gagna le vent. Un calme qui survint, facilita à l'un des Corsaires le moyen de dériver sur le Chabec. Les Espagnols présenterent la proue à l'ennemi, qui eut son éperon & sa vergue de trinquet rompus. Cet accident ne le rebuta point. Quelques-uns de ses gens sauterent avec intrépidité dans le Chabec, mais ils furent sur le champ massacrés. Tous ceux qui les suivirent, eurent le même sort ; &

Digitized by Google

les autres furent obligés de se rendre. La Galiote étoit armée de deux canons & de douze pierriers. Il y avoit à bord vingt-quatre Turcs & quarante-cinq Maures. Cinquante & un hommes de cet équipage ont été tués à l'abordage; & douze, du nombre desquels est le Capitaine nommé Ali, ont été blessés. Personne n'a été tué du côté des Espagnols, & ils n'ont eu de blessés que leur Contre-Maître & cinq Matelots. Le succès de ce combat fait d'autant plus d'honneur à Don Barcelos, que son équipage n'étoit composé que de quarante-quatre hommes, y compris huit Mousses. On a sçu par le Capitaine Ali, que la Galiote dont on s'est emparé, appartenoit au Bey d'Alger. L'autre Galiote, qui a pris la fuite pendant l'action, est plus forte que celle-ci en équipage.

ITALIE.

DE NAPLES, *le 22 Juin.*

Deux Galiotes du Roi ont amenées dans ce port deux prises Algériennes, dont elles se sont emparées après un long combat dans les mers de Sardaigne. On a fait sur ces Bâtimens deux cens vingt esclaves. Les Barbaresques ont eu cent hommes tués dans cette action. Il n'y a eu du côté des Napolitains que onze hommes tués, & trente blessés.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 12 Juillet.*

Selon les lettres de Gibraltar, l'Amiral Byng y est arrivé le 21 du mois dernier, & se disposoit à en repartir pour l'Isle Minorque. L'Amiral

Digitized by Google

Hawke est en route sur la Frégate l'*Antelope*, de cinquante canons, pour prendre le commandement de l'Escadre à la place de l'Amiral Byng. Il aura sous ses ordres les Contre-Amiraux West & Saunders. On a appris que le Chef d'Escadre Howe étoit arrivé à l'Isle de Garnesey avec son Escadre, & avec les Bâtimens de transport sur lesquels le Régiment de Bockland s'est embarqué. Plusieurs Navires ayant à bord deux Régimens destinés à renforcer la Garnison de Gibraltar, sont partis de Plymouth le 25 du mois dernier, sous l'escorte de quelques Vaisseaux de guerre. Quatre Vaisseaux de l'Escadre de l'Amiral Boscawen, qui ont été endommagés dans leurs mâts & dans leurs agrets, sont rentrés dans ce dernier Port, afin de s'y radouber. Ils seront remplacés par cinq Vaisseaux, qui feront voile aux ordres de l'Amiral Mostyn.

Les Commissaires de l'Amirauté ont fait publier la Lettre, par laquelle l'Amiral Byng leur a rendu compte du combat naval du 20 Mai, & dont voici le contenu : « Ayant appareillé le 8, » de Gibraltar j'arrivai le 19 à la hauteur de Port-» Mahon. Le Vaisseau *le Phœnix* m'avoit joint » deux jours auparavant. Le vent étoit calme, & » j'eus d'abord connoissance de la Flotte Françoi-» se. Il étoit cinq heures du soir avant que j'eusse » pu former ma ligne, & estimer la manœuvre » de l'ennemi, dont je ne pus apprécier la force. » Les François s'approcherent de nous en ligne » formée ; mais sur les sept heures ils revirerent, » ce qui me fit juger qu'ils avoient intention de » gagner le vent sur moi dans la nuit. Comme il » étoit tard, je revirai aussi pour conserver le » vent de terre. Le temps s'étant ensuite brouillé, » nous fûmes forcés de nous éloigner à près de

» cinq lieues de la côte. Vers les onze heures nous » avançâmes de nouveau ; mais nous ne découvrî- » mes rien de l'ennemi, à l'exception de deux » Tartanes, qui étoient à peu de distance de no- » tre arriere-garde. J'ordonnai au Vaisseau *la* » *Princesse Louise* de courir sur l'une, & je fis au » Contre-Amiral un signal de détacher quelques » Bâtimens, pour donner la chasse à l'autre. Les » Vaisseaux *la Princesse Louise*, *la Défiance* & *le* » *Capitaine*, s'éloignerent beaucoup de nous, & » *la Défiance* s'empara d'une de ces Tartanes, à » bord de laquelle étoient deux des treize Piquets, » que le Maréchal Duc de Richelieu avoit envoyés » la veille au Marquis de la Galissoniere. *Le* » *Phénix* s'offrit à servir de brulot. Le lendemain » 20, nous découvrîmes du haut des mâts la Flotte » Françoise. Je fis revenir les Vaisseaux que j'avois » détachés. Quand ils furent à moi, je virai l'en- » nemi, & je formai ma ligne. Je remarquai que » les François faisoient tous leurs efforts pour » gagner le vent. Ils le gagnerent effectivement ; » mais le vent ayant changé presqu'aussi tôt, ils » perdirent cet avantage. Ils avoient douze Vais- » seaux de ligne & quatre Frégates. Dès que j'eus » remarqué que notre arriere-garde étoit de la » longueur de notre avant-garde, nous virâmes » ensemble, & je fis sortir de la ligne le Vaisseau » *le Deptfort*, afin que nous fussions égaux en » nombre. A deux heures je donnai le signal du » combat, & suivant une méthode que j'ai tou- » jours reconnue fort juste, j'ordonnai que cha- » que Vaisseau s'attachât à combattre celui qui » lui tomberoit en partage. Je dois témoigner la » parfaite satisfaction que j'ai de la valeur avec » laquelle le Contre-Amiral West donna l'exem- » ple, en fondant sur le Vaisseau qu'il devoit

Digitized by Google

» attaquer. Le combat fut engagé par l'avant-
» garde de l'Escadre Françoise, qui attaqua notre
» arriere garde. Je fis force de voiles contre le
» Vaisseau qui étoit vis-à-vis de moi, & j'en es-
» suyai un feu très-violent. Dès le commencement
» l'*Intrépide* eut son grand mâts entiérement brisé
» & ses cordages coupés ; ce qui le mit hors d'état
» de se gouverner, & le fit donner contre le Vais-
» seau le plus proche, qui fut, ainsi que quelques
» autres, dans la nécessité de se retirer. J'en fis
» de même pour quelques minutes, afin qu'ils ne
» tombassent pas sur moi. Je ne le fis cependant
» qu'après avoir fait quitter la ligne à l'ennemi.
» Son centre ne fut plus attaqué, & pendant un
» peu de temps la division du Contre-Amiral resta
» à découvert. Pendant cet intervalle les ennemis
» nous causerent un grand dommage dans nos
» manœuvres. Quoique je serrasse de près le Con-
» tre-Amiral, je trouvai que je ne pouvois plus
» serrer l'Escadre Françoise. Il étoit alors six heu-
» res du soir. Par le mouvement que fit cette Es-
» cadre, je jugeai qu'elle vouloit former une nou-
» velle ligne. Je fis un signal pour manœuvrer,
» desorte que je pusse me mettre entre la division
» du Contre-Amiral & l'ennemi, & couvrir l'*In-*
» *trépide*, dont j'avois apperçu le mauvais état.
» A huit heures du soir, après avoir fait d'inutiles
» tentatives pour entamer l'arriere-garde de l'Es-
» cadre du Roi Très-Chrétien, & après avoir ras-
» sembl é les Vaisseaux de l'Escadre Angloise le
» plus promptement que je pus, je pris le parti
» de me retirer. Nous étions pour lors à dix ou
» onze lieues de Port-Mahon, & il se trouvoit à
» notre N. N. Ouest. J'envoyai des Vaisseaux à la
» découverte de l'*Intrépide* & du *Chesterfield*, qui
» vinrent me rejoindre le lendemain. Les Vais-

Digitized by Google

» seaux *le Capitaine* & *la Défiance* n'ayant pas été » moins maltraités que l'*Intrépide*, je jugeai à » propos dans une pareille situation de tenir un » Conseil de guerre, avant d'aller de nouveau » chercher l'ennemi. Je fis inviter le Général » Stuart, le Lord Effingham, le Lord Robert » Bertie, & le Colonel Cornwallis, de se rendre sur » mon bord. Le parti de la retraite fut unanime» ment jugé indispensable Les Vaisseaux *le Ramil*» *lies*, *le Culloden*, *la Revenche*, *le Trident*, *le* » *Kingston* & *le Deptford*, n'ont fait aucune perte. » Il y a eu trois hommes tués & sept blessés, sur » le *Buckingham*; six tués & trente blessés, sur » *le Capitaine*; un tué & quatorze blessés, sur » le *Lancastre*; neuf tués & trente-neuf blessés, » sur l'*Intrépide*; quatre tués & treize blessés, sur » la *Princesse-Louise*; six tués & vingt blessés, » sur le *Portland*; quatorze tués & quarante-cinq » blessés, sur *la Défiance*. Le Sr Andrews, qui com» mandoit ce dernier Bâtiment, a été tué, & j'ai » confié le commandement dudit Vaisseau au » Capitaine Hervey, qui montoit le *Phœnix*. »

Quoiqu'il ne paroisse point que la conduite de l'Amiral Bing soit répréhensible, le peuple est fort irrité contre lui. Cet Amiral a été brûlé en effigie dans quelques Bourgs. Un magnifique Château, qu'il a fait construire, a couru risque d'être pillé & réduit en cendres.

PAYS-BAS.

DE LA HAYE, *le 16 Juillet.*

La Réponse que M. le Comte d'Affry, a remise le 14 du mois dernier aux Etats Généraux, sur leur résolution du 25 Mai, a été

Digitized by Google

rendue publique. Elle est conçue en ces termes :
» HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS, la résolu-
» tion que les Etats Généraux des Provinces-
» Unies ont prise, &c, a confirmé S. M. dans
» l'opinion qu'Elle avoit déja de la sagesse & de
» l'équité de leurs délibérations. Le Roi a vu
» avec plaisir, dans cette résolution, la Décla-
» ration que les Etats Généraux ont faite, que
» *comme Leurs Hautes Puissances n'ont pris jus-*
» *qu'à présent aucune part, ni aux troubles &*
» *différends touchant les Possessions Américaines,*
» *ni à leurs suites, & ne s'en sont mêlées ni direc-*
» *tement ni indirectement ; qu'Elles n'ont aussi au-*
» *cunement intention d'y prendre part, ni aux suites*
» *qui en pourront résulter, mais qu'Elles ont au*
» *contraire résolu d'observer à cet égard une exacte*
» *neutralité ; le tout, sans préjudicier aux Al-*
» *liances que la République a contractées, aux-*
» *quelles L. H. P. ne prétendent déroger.* S. M.
» pour témoigner aux Etats Généraux le gré
» qu'Elle leur sçait de la conduite qu'ils ont
» tenue dans cette occasion, & pour leur donner
» une nouvelle preuve du véritable intérêt qu'
» Elle prend à leur repos & à leur sûreté, leur
» déclare de son côté, de la maniere la plus pré-
» cise, que le territoire de la République sera à
» l'abri de toutes les menaces & insultes de la
» part des forces de S. M. Quant aux Pays-Bas
» Autrichiens, le Roi renouvelle volontiers aux
» Provinces-Unies les assurances qu'il a déja don-
» nées à cet égard à l'Impératrice Reine de Hon-
» grie & de Bohême, par l'Acte ou Convention
» de Neutralité, qui a été signé à Versailles le
» premier Mai dernier, & dont S. M. a fait re-
» mettre Copie à L. H. P. Le Roi contracta di-
» rectement avec Elles un semblable engage-

» ment en 1733, parce que S. M. étant alors en » guerre avec le Souverain des Pays-Bas Autri- » chiens, toute correſpondance entre Elle & ce » Prince étoit interrompue. Mais le Roi vivant » heureuſement dans la plus parfaite intelligence » avec l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bo- » hême, & voulant reſſerrer de plus en plus, » (comme il vient de le faire,) les liens de l'a- » mitié & de l'alliance, qui les réuniſſent dans » un ſyſtême uniforme de deſirs & de vues pour » le repos & le bonheur de l'Europe, c'étoit » avec S. M. Imp. qu'il convenoit de tranſiger ſur » le ſort d'un pays qui lui appartient. Cependant » un des principaux motifs qui a détermi: é le » Roi à ſtipuler expreſſément la Neutralité des » Pays-Bas Autrichiens, & qui lui a été commun » avec l'impératrice Reine, a été de procurer » aux Provinces-Unies la ſûreté qu'elles déſi- » roient avec raiſon, par rapport à leur terri- » toire & à leur voiſinage. Le Roi juſtifiera » toujours, par ſes ſentimens pour les Etats » Généraux, la confiance qu'ils continuent de » lui témoigner, & S. M. profitera de toutes les » occaſions qui la mettront à portée de leur » marquer ſon amitié ſincere, & ſa conſtante » diſpoſition à leur en faire éprouver les effets les » plus utiles & les plus agréables ».

La femme du nommé Jacob-Van-Hulſt accoucha le 8 de trois fils, dont la Princeſſe Gouvernante a été mareine, & dont l'aîné a été nommé Anne.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

RELATION HISTORIQUE

De la Prise de l'Isle de Minorque, & principalement des Port-Mahon & Fort Saint-Philippe; envoyée par un Officier de l'Armée.

Du Fort S. Philippe, le 30 Juin 1756.

JE crois avant que d'entrer dans le détail du Siege du Fort Saint-Philippe, devoir donner une idée succincte, géographique & historique de cette Isle.

L'Isle Minorque située dans la Méditerrannée, placée précisément au quatrieme degré de latitude, à soixante-dix lieues de Marseille, & à quinze des côtes de l'Afrique, faisoit anciennement partie des Isles apellées *Baléares*, du nom d'un Grec nommé *Baléus*, qui fut le premier qui en fit la decouverte.

Sa situation est oblongue; elle a dix-huit lieues de longueur sur neuf dans sa plus grande largeur. Son climat est fort sain, l'air passablement tempéré: il y regne cependant des chaleurs insupportables, pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août; le reste de l'année est un printemps continuel: rarement y voit-on de la gelée. Son local n'est pas montagneux, quoiqu'assez inégal.

Digitized by Google

Le terrein produit de tout ce qui est nécessaire à la vie, surtout de très-bon gibier, d'excellent muscat: tous les fruits y sont délicieux.

L'Isle est divisée en cinq territoires, dont chacun porte le nom de la Ville principale ou Chef-lieu. Le premier est *Ciutadella* qui peut avoir aux environs de 7 à 8 mille Habitans. Anciennement les Gouverneurs faisoient leur résidence en cette Ville, où on compte actuellement jusqu'à 600 maisons. Le second territoire est *Ferrorias*, qui a tout au plus douze cens Habitans. *Marcadal* est le troisieme, dont le nombre d'Habitans ne passe pas dix-huit cens. *Alcyor* est le quatrieme, & est plus considérable; aussi peut-il fournir près de cinq mille Habitans. *Mahon* est le cinquieme & dernier territoire. La Ville de Mahon est la Capitale de toute l'Isle: c'est la résidence du Gouverneur & des Corps de Justice: son beau Port & le voisinage du Fort Saint-Philippe, la rendent infiniment plus considérable: elle peut compter au nombre de vingt mille Habitans.

Il y a dans l'Isle deux ports capables de recevoir les plus gros Vaisseaux: le *Port Fornelle*, & le *Port Mahon*; il y a encore plusieurs Cales où les Bâtimens Marchands peuvent mouiller.

L'entrée du Port Mahon est défendue à l'Ouest par le Fort S. Philippe, & à l'Est par le Fort Philippet. Je me tais sur le reste de l'Isle, parce qu'il n'y a rien qui mérite votre attention.

Comme les Habitans de l'Isle sont originaire d'Espagne, la Religion Catholique s'y est conservée. C'étoit le Gouverneur Anglois qui nommoit aux Bénéfices, suivant un article du Traité d'Utrecht.

Les Cartaginois furent anciennement les Maîtres des Isles Baléares, dont l'Isle Minorque faisoit

Digitized by Google

partie. Après la seconde guerre Punique, les Romains en devinrent les Possesseurs jusqu'à l'inondation des Goths & Vandales, vers l'an 421. Ceux-ci les conserverent jusqu'au huitieme siecle, que les Sarrazins en firent la conquête. Minorque fut soumise à ces derniers, jusqu'à l'an 1210 qu'ils perdirent la fameuse Bataille de Loza, où il périt deux cens mille Maures. Les Minorcains resterent jusqu'en 1287 dans une espece d'indépendance, en payant seulement un tribut annuel aux différens Princes d'Espagne qui les protégeoient. Les naturels du Pays se trouvoient dès ce temps confondus avec un reste de Sarrazins: la Religion Mahométane y étoit la dominante. Les Minorcains voulant s'affranchir du tribut qu'ils payoient à l'Espagne, attirerent dans leur Isle quantité de Barbares de l'Afrique, leurs voisins: mais Alphonse, Roi d'Arragon, ayant eu vent du complot, fit une descente dans l'Isle, avec une armée qui mit tout à feu & à sang, contraignit le gros des Habitans de se renfermer dans la Forteresse du Mont Sainte-Agatte, les assiégea, les prit. La plûpart périrent par les armes: quelques-uns furent envoyés en Afrique, & d'autres ne sauverent leur vie qu'en perdant leur liberté, c'est-à-dire, qu'ils devinrent esclaves des Espagnols, qui s'établirent dans l'Isle sous la protection des Rois d'Espagne. Les Princes d'Espagne ont conservé une autorité souveraine dans l'Isle Minorque, jusqu'en 1708 que les Anglois formerent le dessein de s'en rendre les maîtres.

En effet le 14 Décembre, le Général Comte de Stenhope y débarqua avec trois mille hommes, 42 pieces de canon & 15 mortiers. Les troupes qui étoient répandues dans les différens quartiers de l'Isle, se renfermerent dans les Forts Fornelle

& Saint-Philippe. Les premieres opérations des Anglois furent d'attaquer Fornelle, qu'ils prirent en deux jours. Aussi-tôt après cette réduction, ils dirigerent leurs forces contre le Fort S. Philippe, qui ne tint que quinze jours : la Garnison composée de François & d'Espagnols, fut renvoyée partie en France, partie en Espagne. Dès ce moment les Anglois s'établirent dans Minorque, & la possession leur en a été assurée par le Traité de Paix conclu à Utrecht, le 13 Juillet 1713. Ils en ont été les maîtres pendant 48 ans. Ils le seroient encore, si leur pyraterie n'eût obligé notre glorieux Monarque à punir l'insulte que cette Nation ne cesse de faire depuis deux ans au Pavillon François.

Il vous paroîtra singulier, Monsieur, que nous ayons été si long-tems à nous rendre les maîtres de cette Place, pendant que des Anglois en avoient fait la conquête en moins de trois semaines. Votre surprise cessera quand vous serez instruit des travaux immenses que cette nation a fait au Fort S. Philippe, dont la dépense se monte à plus de cent millions, c'est-à-dire, plus que toute l'Isle ne peut valoir, si on en excepte toutefois la grande ressource dont elle étoit pour le Commerce des Anglois au Levant.

Voici à peu près la description du Fort S. Philippe, & vous conviendrez, avec toute l'Europe, qu'il n'a pas fallu moins de prudence que de courage & de fermeté, pour triompher de tous les obstacles qui se rencontroient à chaque pas.

Il est construit sur une langue de terre qui avance dans la mer. Quatre bastions, autant de courtines, environnés d'un large & profond fossé, taillés dans le roc vif, font le principal corps de la Place : les ouvrages extérieurs, qui sont en

Digitized by Google

très-grand nombre, s'étendent jusqu'aux rivages des deux côtés de la langue de terre : les mines y sont abondantes & si bien distribuées, qu'elles se communiquent au moyen de différens souterreins. Les souterreins sont immenses, & fournissent des logemens suffisans pour une garnison des plus considérables, à l'abri des bombes & du canon, & dont les approches sont minées & contreminées : avant que de parvenir à pouvoir battre en breche, il faut s'emparer des forts de Malbourough, de S. Charles, de Strugen, d'Orgil & de la Reine, qui entourent les grands ouvrages du Fort, & se communiquent aux autres au moyen des chemins couverts taillés dans le roc ; enfin le Plan qui vient d'en être levé, & que vous trouverez sans doute à Paris (1), vous suffira pour juger par vous-même des ouvrages immenses que les Anglois y ont faits depuis qu'ils en étoient en possession. Ajoutez à tous ces ouvrages trois fontaines intarissables, & une citerne contenant de l'eau pour six mois à une garnison de quatre mille hommes, à l'épreuve de tout accident : ces avantages sont d'une ressource encore au dessus de toutes les fortifications.

Quoique les Gazettes vous aient pu instruire de toutes nos opérations jusqu'au jour de l'attaque des Forts, dont nous nous sommes rendus les maîtres l'épée à la main, vous ne trouverez pas mauvais que je vous en donne un détail abrégé. Notre Flotte, aux ordres de M. le Marquis de la Galissoniere, partit de Toulon le 8 Avril M. le Maréchal de Richelieu monta le Foudroyant avec

(1) *Il se trouve chez le sieur Beaurain & chez le sieur le Rouge.*

Digitized by Google

M. de la Galissoniere. Nous arrivâmes à Ciutadella le jour de Pâques 18 du mois, après avoir essuyé quelques coups de vent qui retarderent notre marche, & séparerent quelques vaisseaux de l'Escadre. Le premier soin de M. le Maréchal fut de faire chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Collégiale de la Ville, en action de graces de notre heureux abordage. Les 18, 19, & 20 furent employés au débarquement des troupes & de l'artillerie, sans aucune opposition de la part des Anglois; ceux-ci s'étant retirés, aux premieres nouvelles de notre escadre, dans le Fort S. Philippe, après y avoir fait entrer tout ce qui pouvoit leur être nécessaire pour une longue résistance, & avoir commis les hostilités les plus fâcheuses, tant sur les habitans que sur les bestiaux qu'ils ne purent emmener avec eux.

Le 20 notre armée se mit en marche par deux chemins pour se rendre à Mahon. Vingt-quatre Compagnies de Grenadiers, & la Brigade de Royal tinrent la gauche sous les ordres de MM. Dumesnil & de Monteynard, pendant que le gros de l'armée marchoit à droite pour former l'investissement du Fort S. Philippe. Le 22 nous entrâmes dans Mahon aux acclamations du Peuple, qui commençoit à nous regarder comme ses Libérateurs.

Il n'est pas possible de vous exprimer les peines & les travaux qu'il a fallu faire pour conduire notre artillerie de Ciutadella ici, par la précaution que les Anglois avoient eue de rendre toutes les avenues impraticables.

M. le Maréchal de Richelieu fit construire les premieres batteries sur le Mont des Signaux, une de 7 pieces de canons, une de mortiers pareils en nombre, qui commencerent à tirer dès le 8 Mai.

Digitized by Google

Le 7, le Fauxbourg de la Ravale (1) fut occupé par un détachement de 100 Volontaires, quatre compagnies de Grenadiers & six piquets, aux ordres du Comte de Briqueville, avec 600 Travailleurs pour y former des épaulemens, & y établir des batteries.

Le 10, M. le Marquis de Roquépine se rendit avec douze cens hommes, pour occuper les dehors du Fort Malbourough.

Les 11 & 12 furent employés à construire les batteries de droite, de gauche & du centre du Fauxbourg de la Ravale : la batterie des mortiers commença à tirer dès la nuit du 12 au 13.

Le 17, la batterie de canons de la droite se trouva en état de tirer.

Le 18, M. Dupinay, qui commandoit la batterie de la gauche, fut tué, & M. le Prince de Wirtemberg légérement blessé.

Le 19, l'Escadre Angloise ayant paru à la hauteur de l'Isle pour attaquer la nôtre qui fermoit l'embouchure du Port-Mahon, notre Général envoya à M. le Marquis de la Galissoniere un renfort de 13 piquets. Notre Chef d'Escadre fit toutes opérations nécessaires pour empêcher toute communication avec les Assiégés.

Le 20, une bombe des ennemis ayant mis le feu à une de nos batteries, la Garnison du Fort S. Philippe animée par la présence de l'Escadre Angloise, fit une sortie considérable : mais nos

(1) *Ce Fauxbourg doit avoir un autre nom : le mot* Arrabal *signifie un Fauxbourg, en Langue Espagnole ; & c'est sans doute par erreur que nos Officiers, qui les premiers ont entendu nommer aux Habitans de l'Isle Minorque ce Fauxbourg* Arrabal, *l'ont écrit la Ravalle.*

Digitized by Google

Grenadiers l'obligerent de rentrer avec autant de précipitation que de perte.

Les 21 & 22 furent employés à réparer nos batteries, que le feu violent des ennemis avoient presque démontées.

Le soir même du 22, notre armée fit des réjouissances à l'occasion de l'avantage que notre Escadre avoit remporté sur celle des Anglois. (Vous avez sans doute vu la Rélation de ce Combat Naval, dans lequel on ne sçauroit trop exalter la bonne manœvre de M. le Marquis de la Galissoniere, qui obligea l'Amiral Byng de se retirer avec beaucoup de dommages).

Le feu des Ennemis devint si fort, que nous fûmes obligés d'abandonner le Fauxbourg de la Ravale, dont toutes les maisons ont été renversées par l'artillerie du Fort, ce qui obligea M. le Maréchal de Richelieu à changer le plan général de son attaque sur le Fort Philippe.

Il fallut employer plusieurs jours pour le transport de terre, pour élever de nouvelles batteries dont le feu ne put commencer que le 5 Juin.

Dès ce moment le feu succesif de nos batteries ruina en peu de temps une grande partie des travaux extérieurs de la Place.

On commença dès le 15 à déblayer les maisons où l'on avoit résolu d'établir une nouvelle batterie de 12 pieces de canons en avant du Fauxbourg de la Ravale, afin de détruire entiérement la Redoute de la Reine & la luñette de Ken, & de battre la contre-garde de l'ouvrage à cornes; ce qui fit des merveilles.

Nous avons eu depuis ce temps là 84 pieces de canons de 24 livres de balles, & 22 mortiers distribués dans douze batteries. Elles n'ont point discontinué de battre depuis le 16 Juin. La plûpart

Digitized by Google

ne servoient qu'à demonter les batteries ennemies. Il ne falloit pas moins aux Assiégés que les 250 pieces de canons & les 40 mortiers qu'ils avoient, pour faire la défense qu'on a éprouvée jusqu'à la fin. Ce grand nombre de pieces leur donnoit la facilité de remplacer celles que nous leur démontions tous les jours.

Voici le détail de l'attaque qui mit nos Ennemis à la raison, & qui fera naître dans le cœur des bons Francois, la joie qu'une longue résistance avoit sans doute altérée.

M. le Maréchal ayant jugé qu'il étoit indispensable d'accélérer l'attaque des ouvrages extérieurs, & voulant la favoriser, en occupant l'Ennemi dans plusieurs points de sa défense, ordonna pour le 27 une attaque qui fut divisée en quatre points principaux.

M. le Marquis de Laval, de tranchée, fut chargé de l'attaque de la gauche, divisée sur les Forts de Strugen & d'Orgil, sur la Redoute de la Reine, & sur celle de Ken : il avoit à ses ordres 16 Compagnies de Grenadiers, & quatre Bataillons pour soutenir l'attaque.

Il avoit sous lui M. le Marquis de Monti & M. de Briqueville, Colonel, dont le Régiment étoit Chef de tranchée : Royal-Comtois étoit le deuxieme Régiment.

M. de Monti fut destiné à attaquer Strugen & Orgil, à la tête des Compagnies de Grenadiers de Royal-Comtois, Vermandois, Nice & Rochefort, & de deux piquets soutenus par le premier Bataillon de Royal-Comtois.

M. de Briqueville devoit se porter sur Ken & le chemin couvert, entre cet ouvrage & celui de la Reine, à la tête de cinq Compagnies de Grenadiers de Briqueville, Medoc & Cambis, & de deux piquets.

Digitized by Google

M. de Sade, Lieutenant-Colonel de Briqueville, devoit attaquer la Redoute de la Reine à la tête de quatre Compagnies de Grenadiers d'Haynaut, Cambis & Soissonnois.

Il y avoit à la suite de chacune de ces trois attaques, deux Ingénieurs & 150 Travailleurs, un Officier du Corps Royal & dix Canonniers, une Brigade de Mineurs, & un détachement de 60 Volontaires portant dix échelles.

L'attaque du centre étoit dirigée sur la Redoute de l'Ouest & la Lunette Caroline, & commandée par M. le Prince de Bauveau. Il y avoit à ses ordres deux Brigadiers avec lesquels il devoit soutenir la tranchée en cas de besoin.

La premiere attaque de la droite commandée par M. le Comte de Lannion, étoit dirigée sur le Fort de Malboroug Il avoit à ses ordres la Brigade de Royal & le Régiment de Bretagne, ainsi que M. de Roquépine qui, à la tête de 400 Volontaires & de 100 Grenadiers, devoit débarquer dans la Cale de S. Etienne, pour delà marcher au Fort de S. Charles. On devoit avoir pour cet effet 100 Chaloupes de l'Escadre : mais comme elles ne purent arriver à temps, on y suppléa par celles qu'on put rassembler dans la journée.

La seconde attaque de la droite, aux ordres de M. le Marquis de Monteynar, commandant la Brigade de Royal-la Marine & Talaru, avoit pour objet de s'emparer de la Lunette de Sud-Ouest, de longer la Langue de S. Etienne, qui est entre la Place & le Fort Malboroug ; de se communiquer avec l'attaque du Fort S. Charles, & de couper la communication du Fort Malboroug avec le Fort de S. Philippe.

En même temps que toutes ces attaques se faisoient, M. de Beaumanoir, Lieutenant-Colonel,

Digitized by Google

commandant à la Tour des Signaux, devoit avec son détachement partir dans les Chaloupes de la Cale, qui est entre le Fort Saint-Philippe & la Tour des Signaux, pour venir favoriser l'attaque de M. de Monti, & tâcher de se glisser dans le chemin couvert, entre la demi-lune & le Fort d'Orgil.

M. de Fortouval, Capitaine d'Haynaut, devoit avec 100 hommes de détachement débarquer au pied de la grande batterie des Ennemis, du côté du Pont.

A dix heures du soir, toutes nos batteries ayant cessé, le signal de l'attaque fut donné par un coup de canon & quatre bombes tirées de la Tour des Signaux.

M. de Monti déboucha sur Strugen & Orgil, & successivement MM. de Briqueville & de Sade se porterent avec vivacité sur leur point d'attaque de Ken & de la Reine.

Nos troupes marcherent avec la plus grande valeur, & après un feu très-vif, très-long & très-meurtrier, elles parvinrent à s'emparer de Strugen, d'Orgil, & du Fort de la Reine. Les Ennemis firent jouer quatre fourneaux qui nous ont coûté environ 50 hommes.

On travailla sur le champ au logement de cette partie, qui étoit la principale attaque, pendant que les autres faisoient leur diversion.

L'ardeur des Grenadiers que commandoit M. de Bricqueville les ayant emportés, ils se jetterent sur la Redoute de la Reine, au lieu de se porter sur Ken qu'ils devoient attaquer.

M. le Prince de Bauveau ayant fait marcher les Grenadiers de Vermandois & 100 hommes de chaque Brigade sur la Redoute Caroline, & les Grenadiers de Royal-Italien, avec 100 hom-

Digitized by Google

mes de cette Brigade, à la Redoute de l'Ouest; il s'empara du chemin couvert, & y fit enclouer douze pieces de canon: le logement y étant impraticable, parce que la Redoute de Kèn n'étoit pas prise, & qu'il ne pouvoit dans la nuit assurer sa communication, il se contenta de faire couper les palissades, de faire briser les affûts, & de soutenir quelque temps cette attaque qui favorisoit la principale.

Elle fut faite avec la plus grande intelligence & la plus grande valeur.

Les attaques de MM. de Lannion & de Monteynard, dépendant presque du succès du Fort S. Charles, ils attendoient le signal que devoit faire M. de Roquépine; mais les Ennemis s'étant apperçus de beaucoup de mouvemens dans cette partie, par les manœuvres que les Chaloupes avoient été obligées de faire, se tinrent sur leurs gardes, & ne permirent pas à M. de Roquépine de faire le débarquement qu'il avoit tenté, & qui ne pouvoit réussir que par une surprise.

Pendant ce temps-là M. de Lannion fit inquiéter le Fort Malborough. La division de tous ces feux, & la combinaison de toutes ces attaques, donnerent le temps à celles de la gauche d'assurer son succès, de facon qu'à la pointe du jour nous pumes établir 400 hommes dans le Fort de la Reine, & 200 dans Strugen & Orgil.

M. le Maréchal s'étoit placé au centre des attaques de la gauche, & avoit avec lui MM. de Maillebois, du Mesnil, & le Prince de Wirtemberg. Il a donné pendant toute l'action les conseils nécessaires au succès de l'attaque, dans lesquels on n'a pu s'empêcher d'admirer les dispositions

Digitized by Google

tions de notre Général & les prodiges de notre Infanterie.

M. de Lannion a eu une légere contusion à l'épaule, & M. le Marquis de S. Tropès, Aide de Camp de M. de Maillebois, a été légérement blessé au visage.

A cinq heures du matin on a demandé réciproquement une suspension d'armes pour retirer les morts, & elle a été accordée. Nous avons eu environ 25 Officiers de tués ou blessés, & 400 Soldats.

M. de Huetton, le Lieutenant de Vaisseau qui commandoit les Chaloupes de l'attaque du Fort S. Charles, a été tué.

On doit le succès de l'attaque, de la gauche surtout, à la bonne conduite de M. de Monti, qui a suivi avec la plus grande valeur & la plus grande fermeté les dispositions qu'avoit faites M. de Laval.

On a pris beaucoup de mortiers & de canons dans les Forts de Strugen, d'Orgil & de la Reine. On a fait quinze prisonniers, du nombre desquels est le second Commandant des Ennemis qui faisoit le détail de la défense.

Le 28, à deux heures après-midi, trois Députés de la Place demanderent à parler à notre Général. Le résultat de cette conférence étoit qui leur fût accordé vingt-quatre heures pour dresser les articles de Capitulation : on leur accorda jusqu'à huit heures du soir. Il en revint un à l'heure marquée, qui apporta à M. le Maréchal un projet d'articles, auxquels il fut répondu le lendemain matin.

Digitized by Google

ARTICLES de la Capitulation proposée par Son Excellence le Lieutenant-Général BLAKNEY, *pour la Garnison de Sa Majesté Britannique du Château S. Philippe, Isle Minorque.*

Articles demandés par le Gouverneur. | *Articles accordés par Monsieur le Maréchal de Richelieu.*

ARTICLE PREMIER.

QUe tous les actes d'hostilités cesseront jusqu'à ce que les Articles de la Capitulation soient convenus & signés.

ARTICLE II.

Qu'on accordera à la Garnison à sa reddition tous les honneurs de la guerre, comme de sortir le fusil sur l'épaule, tambour battant, enseignes déployées, 24 coups à tirer par homme, mèche allumée, 4 pieces de canon & 2 mortiers, avec 20 coups à tirer par chaque piece, un char-

La belle & courageuse défense que les Anglois ont faite, méritant toutes les marques d'estime & de vénération que tout Militaire doit rendre à de telles actions, & M. le Maréchal de Richelieu, voulant faire connoître à son Excellence M. le Général Blakney sa considération & celle que mérite la défense qu'il vient de faire, *accorde* à la Garnison tous les honneurs militaires dont elle peut jouir dans la circonstance de sa sortie pour un

Digitized by Google

embarquement : sçavoir, le fusil sur l'épaule, tambour battant, drapeaux déployés, 20 cartouches par homme, & même mèche allumée. Il consent que le Lieutenant Général Blakney & sa Garnison, pourront emporter tous les effets qui leur appartiendront & qui pourront tenir dans des coffres : il leur seroit inutile d'avoir des chariots couverts, il n'y en a point dans l'Isle ; ainsi ils sont refusés.

riot couvert pour le Gouverneur, & 4 autres pour la Garnison, qui ne seront visités en aucun cas.

ARTICLE III.

Toute la Garnison Militaire & Civile, comprenant sous le nom de civile les Officiers de justice & de police, à la réserve des naturels de l'Isle, auront la permission d'emporter leurs effets, & d'en disposer comme il vient d'être dit : mais toutes les dettes de la Garnison, qui auront été connues légitimes, envers les Sujets de sa Majesté très-Chrétienne, parmi lesquels les Minorcains doivent être compris, seront payées,

Que toute la Garnison comprenant tous les Sujets de S. M. Britannique, Civile comme Militaire, auront tous leurs bagages & effets assurés, avec la permission de les emmener, & d'en disposer comme ils jugeront à propos.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

Que la Garnison, comprenant les Officiers, ouvriers, soldats, & autres Sujets de S. M. Britannique, avec leurs familles, qui voudront quitter l'Isle, seront pourvus de vaisseaux de transports convenables, & conduits à Gibraltar par la navigation la plus courte & la plus directe, & qu'ils y seront débarqués aussitôt leur arrivée, aux dépens de la Couronne de France, & que les provisions leur seront fournies de celles qui peuvent être encore existantes dans la Place au moment de la reddition, pour le temps qu'ils

Il sera fourni les vaisseaux de transport de ceux qui sont aux gages de Sa Majesté très-Chrétienne, & convenable à la Garnison Militaire & Civile du Fort S. Philippe pour eux & leur famille : ces Vaisseaux les conduiront par la plus sûre navigation jusqu'à Gibraltar, dans le plus court délai qu'il sera possible, & les y débarqueront tout de suite, bien entendu qu'après ce débarquement, il sera fourni à ces bâtimens des passeports valables, afin de n'être pas inquietés dans leur retour jusqu'aux ports de France, où ils devront aller, & il sera laissé des ôtages pour la sûreté des Bâtimens de transport & de leurs équipages, que l'on remettra au premier Bâtiment neutre qui viendra les chercher après le retour desdits Bâtimens dans le port de France.

Il sera aussi accordé à la Garnison des subsistan-

Digitized by Google

ces tant pour son séjour dans l'Isle, que pour 12 jours de voyage, qui seront prises de celles qui seront trouvées dans le Fort Saint-Philippe, & distribuées sur le pied qu'on a coutume de les fournir à la garnison Angloise : & si on a besoin d'un supplément, il sera fourni en payant suivant ce qui sera réglé par les Commissaires de part & d'autre.

pourroient rester dans l'Isle, & pour celui de leur voyage sur mer, & cela dans la même proportion qu'on leur fournit actuellement. Mais si on avoit besoin d'un plus grand nombre, qu'ils seroient fournis aux dépens de la Couronne de France.

ARTICLE V.

Les bâtimens étant prêts pour le transport de la Garnison, la fourniture des quartiers demandés devient inutile : elle sortira de la Place dans le plus court délai, pour se rendre à Gibraltar. Et à l'égard de ceux qui ne pourront être embarqués tout de suite, ils auront la liberté de rester dans l'Isle ; & il leur sera fourni tous les secours dont ils auront besoin pour se rendre à Gibraltar. Lorsqu'ils seront en

Que l'on fournira des quartiers convenables à la Garnison, avec un hôpital propre pour les malades & blessés, pendant le temps que l'on préparera les bâtimens de transport : lequel temps ne pourra pas excéder celui d'un mois, à compter du jour de la signature

Digitized by Google

de cette Capitulation : & à l'égard de ceux qui se trouveront hors d'état d'être embarqués, qu'ils pourront rester ; & il en sera pris soin jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être envoyés à Gibraltar par une autre occasion.

état d'être embarqués, il en sera dressé un état, & on laissera aux vaisseaux les passeports nécessaires pour aller & revenir. Il sera de même fourni un hôpital pour les malades & blessés, ainsi qu'il sera réglé par les Commissaires respectifs.

ARTICLE VI.

Que le Gouverneur ne pourra pas être comptable pour toutes les maisons qui auront été brûlées pendant le siege.

Accordé pour les maisons détruites ou brûlées pendant le siege : mais on restituera plusieurs effets & titres du Tribunal de l'Amirauté, qui avoient été transportés dans le Fort, ainsi que les papiers de l'Hôtel de Ville qui ont été emportés par le Receveur, & les papiers & titres des Vaisseaux marchands François, concernant leur chargement, qui ont été pareillement retenus.

ARTICLE VII.

Quand la Garnison sortira de la Place, il ne sera permis à personne de débaucher les sol-

On n'excitera aucun soldat à déserter, & les Officiers auront une entiere autorité sur eux jusqu'au moment de l'embarquement.

Digitized by Google

dats pour les faire déserter de leurs régimens ; & leurs Officiers auront accès auprès d'eux en tout temps.

ARTICLE VIII.

Accordé.

On observera de part & d'autre une exacte discipline.

ARTICLE IX.

Son Excellence M. le Général Blakney & M. le Maréchal de Richelieu ne peuvent fixer ou étendre l'autorité des Rois leurs Maîtres sur leurs Sujets : ce seroit y mettre des limites que d'obliger de recevoir dans leurs Etats ceux qu'ils ne jugeroient pas à propos qui y fussent stables.

Que ceux des Habitans de l'Isle qui ont joint les Anglois pour la défense de la Place, auront permission de rester & de jouir de leurs biens & effets dans l'Isle, sans être inquiétés.

ARTICLE X.

On reprendra de part & d'autre tous les prisonniers qui ont été faits pendant le siege ; ainsi les François en rendant ceux qu'ils ont, il leur sera restitué les piquets qui ont été pris en allant joindre l'Escadre Fran-

Que tous les prisonniers de guerre de part & d'autre seront rendus.

Digitized by Google

coise le jour que parut l'Amiral Bing devant Mahon.

ARTICLE XI.

Que M. de Cussinghan, Ingénieur, faisant le service de volontaire pendant le Siege, aura un passeport, & la permission de se retirer où ses affaires l'appelleront.

Accordé.

ARTICLE XII.

Sous les conditions précédentes, Son Excellence M. le Lieutenant Général, Gouverneur, après que les ôtages auront été donnés de part & d'autre pour la fidelle exécution des Articles ci-dessus, consent de livrer la Place à Sa Majesté Très-Chrétienne, avec tous les maga-

Dès que les articles ci-dessus auront été signés, il sera livré une des portes du Château aux François, avec les Forts Malborough & de S. Charles, après avoir envoyé les otages de part & d'autre pour la fidelle éxécution des articles ci-dessus.

L'Estacade qui est dans le Port, sera levée; & l'entrée & sortie en seront rendues libres à la disposition des François, jusqu'à l'entiere sortie de la Garnison; & en attendant, les Commissaires de part & d'autre travail-

Digitized by Google

leront de la part de son Excellence M. de Blakney, à faire les états des magasins militaires & autres, & de la part de son Excellence M. le Maréchal de Richelieu, à en recevoir pour les livrer aux Anglois; ce qui a été convenu : il sera aussi livré les Plans des Galleries, Mines & autres ouvrages souterreins.

Fait à Saint-Philippe, le 29 Juin 1756.

Approuvé, Guillaume BLAKNEY.

sins militaires, munitions, canons & mortiers, à la réserve de ceux mentionnés dans l'Article II: comme aussi de montrer aux Ingénieurs toutes les mines & les ouvrages souterreins.

Fait au Château de S. Philippe, le 28 Juin 1756.

Signé, Guillaume BLAKNEY.

Tous les Articles ci-dessus signés, & les ôtages donnés, M. le Maréchal de Richelieu est entré dans la Place ledit jour 29 Juin, entre 8 & 9 heures du matin. Il s'est fait rendre compte de tout ce qui étoit dans le Fort, dont voici le détail.

Garnison trouvée au moment de sa reddition, 2963 hommes de troupes.

240 pieces de canon saines & entieres, sans compter 40 autres pieces que M. le Maréchal avoit fait enclouer pendant l'attaque.

Environ 70 Mortiers.

700 milliers de poudre.

12000 Boulets.

15000 Bombes.

Les Ennemis ont perdu pendant le siege beaucoup moins de monde que nous, attendu les retraites & les Casmattes immenses où ils se retiroient, taillées

dans le roc, & à l'abri du boulet & de la bombe.

Les François ont eu, depuis le commencement du siege jusqu'à la reddition du Fort, environ 1500 hommes tant de tués que de blessés : il est mort peu de blessés, parce que la cure des plaies réussissoit fort bien dans cette Isle. Les Chirurgiens même en étoient étonnés.

Il s'est trouvé dans le Fort beaucoup de vivres ; ils en avoient encore pour un temps considérable : mais lors de sa reddition, il y avoit huit jours que les Assiégés n'avoient plus ni Vin, ni Eau-de-vie.

Depuis le commencement du Siege jusqu'à la reddition, il n'y a jamais eu à l'Hôpital de l'armée Françoise plus de 150 malades couramment ; & au moment que M. de Fronsac est parti de Mahon, il n'y en avoit que ce nombre.

On laisse pour Garnison les Régimens suivans.

Le Royal Italien ; Médoc ; Talaru ; Royal Comtois & Vermandois.

La Garnison Angloise a dû sortir de l'Isle le 8 Juillet.

M. le Comte de Lannion commandera en chef les Forts de l'Isle Minorque.

M. le Duc de Fronsac, qui a porté la nouvelle de la prise des Forts, arriva à Paris la nuit du 9 au 10 Juillet : M. le Comte d'Egmont, qui a apporté les articles de la Capitulation & la nouvelle de l'évacuation entiere de la Place par les Anglois, est arrivé à Paris la nuit du 14 au 15 suivant. M. de Fronsac est parti le 26 Juillet de Paris, pour aller rejoindre M. le Maréchal de Richelieu, qui ne revient point.

Nous ne pouvons mieux terminer cette Relation que par les Vers suivans, qui sont de M. de Voltaire, & qui nous ont paru dignes de lui & du Héros qu'ils célebrent.

Digitized by Google

VERS

De M. de Voltaire à M. le Maréchal Duc de Richelieu, sur la Conquête de Mahon.

DEpuis plus de quarante années
Vous avez été mon Héros:
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achile à Syros
Paroissoit se livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devoit un jour, sur les flots,
Porter la flamme devant Troye;
Ainsi quand Phriné, dans ses bras,
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phriné ne le possédoit pas;
Et son nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les Amans, les Epoux
Trembloient en vous voyant paroître.
Près des Belles & près du Maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux:
Enfin c'est aux Héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins & les ris,
On démêle un grand caractere:
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sçait l'art de plaire;

Digitized by Google

Sçache aussi sauver les Etats :
Le grand Homme échappe au vulgaire.
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi,
Il sert sa Patrie & son Roi ;
Quand sa main des peuples de Genes
Défend les jours & rompt les chaînes ;
Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les Tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme son armée :
Chacun dit : Je l'avois prévu :
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre Guerrier,
En tout temps l'honneur de la France ;
Triomphez de l'Anglois altier,
De l'envie & de l'ignorance.
Je ne sçais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire ;
Mais vous n'en avez plus à faire.
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre :
Il seroit béni chez l'Ibere,
Et chéri dans ma Nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés.
Déja tous deux sont comparés,
Et l'on ne sçait qui l'on préfere.
Le Cardinal affermissoit

Et partageoit le rang suprême
D'un Maître qui le haïssoit,
Vous vengez un Roi qui vous aime.
Le Cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable :
Vous me paroissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

Le 11 Juillet, M. le Cardinal de la Rochefoucauld prêta serment entre les mains du Roi, dans le Cabinet de sa Majesté, pour la charge de Grand Aumônier de France. Ce Cardinal entra le même jour en exercice des fonctions de cette charge près de sa Majesté.

Le 15 Juillet, pendant la Messe du Roi, la Musique a chanté le *Te Deum*, de la composition de M. Colin de Blamont, Surintendant de la Musique de la Chambre, & Chevalier de l'Ordre de S. Michel, qui l'a fait exécuter. Cette Hymne a été entonnée par l'Abbé de Gandras, Chapelain de la Chapelle-Musique. Le Corps de Ville a fait tirer le canon, & sonner le tocsin, ainsi que toutes les cloches de la Ville. A six heures du soir, le Corps de Ville a allumé un feu dans la place de l'Hôtel de Ville, sous les ordres du Duc de Gesvres, Gouverneur de l'Isle de France. Le Corps de Ville illumina son Hôtel, & il y eut des lumieres sur toutes les fenêtres des maisons. L'Hôtel du Duc de Gesvres fut illuminé suivant son ordre d'Architecture. Ce Seigneur fit couler pendant toute la nuit du vin pour le peuple, & lui fit distribuer des vivres.

Madame la Marquise de Pompadour à cette occasion donna une fête dans sa maison hors de la

Digitized by Google

Ville. Le Roi lui fit l'honneur d'y assister. Il y eut avant le souper un feu d'artifice très-bien exécuté, qui fut suivi d'une illumination élégante, analogue aux desseins des parterres & des jardins, & dont l'effet a fait la surprise de tous les Spectateurs.

Le Roi a accordé les entrées de sa Chambre à M. Hénault, Président Honoraire en la premiere Chambre des Enquêtes; Surintendant des Finances, Domaines & Affaires de la Reine; un des Quarante de l'Académie Francoise; Honoraire de l'Académie Royale des Belles-Lettres, & Membre des Académies Royales de Nancy, de Berlin & de Suede.

Le Roi ayant prescrit par son Ordonnance du 1 Août 1755, la levée de quatre Compagnies dans chacun des Bataillons de son Infanterie Françoise, & voulant régler le temps que commencera à courir la masse destinée à l'habillement & aux menues réparations desdites Compagnies: Sa Majesté ordonne, qu'outre la solde réglée pour lesdites Compagnies, le paiement de leur masse sera fait sur le pied complet, à commencer du 1 Janvier de la presente année.

Sa Majesté a réglé aussi, que le décompte de la masse échue aux Régimens de Dragons leur seroit fait jusqu'au 1 Janvier 1756, sur le pied de leur précédente composition, & qu'à compter dudit jour ils en recevroient le paiement sur le pied complet de quarante hommes par chacune des seize compagnies, dont ils sont actuellement composés.

Il paroît deux Arrêts du Conseil d'Etat, qui permettent, l'un à la ville de Cherbourg, l'autre à celle de Libourne, de faire directement, chacune par son Port, le commerce des Isles & Colonies Françoises de l'Amérique.

Digitized by Google

La Ville de Saint-Etienne en Forès se distingue de plus en plus par la perfection des armes qui s'y fabriquent. Le Sieur Jean-Louis Carrier, Entrepreneur d'armes de cette Ville, & qui a en même temps l'entreprise des Messageries de Forès, a présenté derniérement à M. le Duc de la Valliere un fusil, dont tous les connoisseurs ont admiré la singuliere beauté.

Le 18, M. le Chevalier de Tourville arriva à Compiegne, revenant du Canada, avec la nouvelle que l'Escadre & les troupes du Roi, parties de Brest au mois d'Avril, s'étoient rendues à Quebec, ainsi que la plûpart des navires, qui ont été expédiés successivement des différens Ports du Royaume avec des recrues & des provisions de toute espece. On a appris aussi par les lettres qu'il a apportées, qu'il y a eu pendant tout l'hyver des partis de Canadiens & de Sauvages, qui ont fait des incursions sur les Colonies Angloises, où ils ont tué beaucoup de monde, & fait un nombre assez considérable de prisonniers. Les mêmes lettres portent, que les Anglois de leur côté se disposoient à reprendre cette année les attaques, qu'ils tenterent inutilement l'année derniere contre le Canada. M. le Chevalier de Tourville commandoit la Frégate *la Sauvage*, dans l'Escadre partie de Brest. Il a été fait Capitaine de Vaisseau; & le Roi a eu la bonté de lui annoncer lui-même cette grace, lorsqu'il a été présenté à Sa Majesté par M. de Machault, Garde des Sceaux de France, & Secretaire d'Etat ayant le département de la Marine.

M. le Chevalier de Tourville est neveu du Maréchal de ce nom. Il est le seul qui reste du nom de Tourville avec un frere, que sa foible santé a obligé de quitter le service de la Marine.

Digitized by Google

Il fait sa résidence dans ses terres en Normandie, où il s'est marié, & n'a point de postérité.

Un Courier arrivé de Toulon le 20 de Juillet, à cinq heures du matin, a apporté la nouvelle que l'Escadre du Roi, commandée par M. le Marquis de la Galissoniere, a mouillé en rade le 16 à trois heures après midi. Cette Escadre étoit partie de sa croisiere devant le Port-Mahon le 8, aussi-tôt que M. le Maréchal Duc de Richelieu se fut rendu à bord du Vaisseau *le Foudroyant*. Les Officiers Généraux & les Compagnies de Grenadiers sont revenus à bord de cette Escadre, & le surplus des troupes sur des Bâtimens de transport. Pendant la traversée, que les vents contraires & les mauvais temps ont rendue assez longue, M. le Marquis de la Galissoniere a profité le 13 d'un calme, pour faire chanter le *Te Deum* à bord du *Foudroyant*, à l'occasion de la prise du Port Saint-Philippe; & cette cérémonie a été accompagnée des salves ordinaires de l'artillerie & de la mousqueterie de tous les Vaisseaux de l'Escadre. M. le Maréchal de Richelieu, en débordant en rade du Vaisseau *le Foudroyant*, a été salué de la voix & successivement du canon de tous les Vaisseaux de l'Escadre, ainsi que de celui du Vaisseau Amiral, lorsqu'il est entré dans le Port. Cette Escadre qui avoit été jointe à Port-Mahon par deux des Vaisseaux dont Sa Majesté avoit ordonné l'armement, a trouvé en rade les autres Vaisseaux de ce nouvel armement, dont le départ avoit été retardé par la nouvelle de son retour, & toute cette Escadre a eu ordre de rester en rade.

La Frégate *la Rose*, commandée par M. Pastour de Costebelle, Capitaine de Vaisseau, s'est séparée de l'Escadre sur Toulon, pour débarquer

à Marseille les Otages, qui doivent y attendre le retour des Navires qui portent à Gibraltar la Garnison du Fort Saint-Philippe.

M. le Marquis de Paulmi, Secretaire d'Etat de la Guerre, en survivance du Comte d'Argenson, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, a été élu Académicien Honoraire de l'Académie Royale des Belles-Lettres, à la place du Feu Abbé de Pomponne.

Le 22 Juillet, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quinze cens cinquante livres: les Billets de la premiere Loterie Royale, à neuf cens quarante; ceux de la seconde Loterie, à sept cens soixante-quatre, & ceux de la troisieme Loterie, à six cens quarante-quatre.

MARIAGES ET MORTS.

MEssire Pierre, Marquis de *Pons*, fils de feu Messire Pierre, Comte de Pons, & de Dame Marie-Elisabeth *d'Aurelle de Terneyre*, fut marié le 7 Février à Demoiselle Claude-Rénée de *Nogaret*, fille de Messire Jean-Luc de Nogaret, Vicomte de Trelans; & de Dame Marie-Josephe *du Puy Saint-Pierre de Belleveze*. L'Evêque de Quebec leur donna la Bénédiction nuptiale dans l'église Paroissiale de Chaillot.

On nous mande de Besançon que Messire Charles-Marie-Joseph *Guillaume*, Seigneur de Gevigney, Mercey, Percée, &c. Maître des Comptes en la Chancellerie de Dole, fils de Messire Léopold-Hugues-Joseph-Alexandre Guillaume, Président Honoraire à la Chambre des Comptes de la même Chancellerie, Di-

Digitized by Google

recteur de l'Aumône générale de l'Hôpital Saint-Jacques de Besançon, y épousa le 10 de Février, Demoiselle Thérèse-Marie-Barbe *Richer*, fille de Messire Bonaventure Edouard Richer, ancien Capitaine Suisse au Régiment de Courten, Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'église Métropolitaine par l'Archevêque de Besançon. Leur contrat de mariage avoit été signé le 3 du même mois par le Duc de Randan, l'Archevêque de Besançon, le Premier Président, l'Intendant, & tout ce qu'il y avoit de plus qualifié dans la Ville.

Messire Joseph-Charles-Roch-Palamede de *Forbin-Maynier*, Baron d'Oppede, Capitaine-Lieutenant des Chevaux-Légers de Monseigneur le Duc de Bourgogne, épousa le 23 Février Dame Marie-Françoise de *Baussan*, veuve de Messire Alexandre de *Baussan*, Maître des Requêtes, mort le 19 Janvier 1754. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'église Paroissiale de S. Paul, par l'Abbé d'Oppede. Leur contrat de mariage avoit été signés par Leurs Majestés, le 15 du même mois.

Messire Jean-Jacques-Philippe-Joseph *Lesmerie*, Marquis d'Escholsy, épousa le 24 dans la Chapelle du Palais Royal, Demoiselle Claudine-Césarine de *la Tour-Dupin-de-Montauban*, fille de Messire Louis de la Tour-Dupin, Comte de Montauban, Premier Ecuyer de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orleans, & de Dame Marie-Olimpe de *Vaulserre des Adrets*. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'Evêque d'Auxerre. Leur contrat de mariage avoit été signé le 15 du même mois par Leurs Majestés.

Messire Jean-Baptiste-Gabriel *Cassart*, Comte

Digitized by Google

d'Espiés, Brigadier de cavalerie, fut marié le même jour à Demoiselle Marie-Géneviéve de *Chambon d'Arbouville*, fille de feu Messire Pierre de Chambon, Marquis d'Arbouville, Maréchal des Camps & armées du Roi, & Gouverneur des ville & Château de Shelestat, & de feu Dame Marie-Anne-Françoise de *Montmorin*. L'Evêque Duc de Langres leur donna la Bénédiction nuptiale dans l'église de S. Sulpice.

Messire César-Auguste, Comte de *Masting*, Fauconnier de Monseigneur le Duc d'Orléans, veuf de N. de *Boulainvilliers*, a épousé en secondes nôces, le .... Février 1756 Demoiselle Marie-Magdeleine *le Franc des Essarts*, fille de feu Messire Louis le Franc des Essarts, & de Damoiselle N. *Mignot*, sœur de l'Abbé Mignot.

Jean-François-Gaston de *Rochechouart-Faudoas*, Abbé de l'Abbaye de Bonnefont, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Comminges, est mort le 27 Décembre, dans la quarante-cinquieme année de son âge.

L'Abbé de Rochechouart étoit fils de Charles de Rochechouart, *dit* le Comte de Clermont, Vicomte de Soulan, seigneur d'Aureville, &c. & de Françoise de *Montesquiau*, fille de Jean Hyacinthe, Baron de la Tour de France, & de Marie-Anne de *Roux-Montet*. Il avoit pour freres,

1°. François-Charles, *dit* le Comte de Rochechouart, Marquis de Faudoas, Baron des Etats de Languedoc, &c. Lieutenant Général des Armées du Roi, marié le 13 Décembre 1718, à Marie-Françoise de *Conflans-d'Armentieres*, aujourd'hui une des Dames de Madame la Dauphine, dont un fils & deux filles, dont l'aînée a épousé le Comte *du Châtelet*, Colonel du Régiment de Querci, & Menin de Monseigneur le Dauphin.

Digitized by Google

2°. Jean-François-Joseph de Rochechouart, Evêque, Duc de Laon, second Pair de France, Abbé de S. Remi de Rheims, &c, sacré le 15 Octobre 1741.

3°. Jean-Louis-Roger de Rochechouart qui a quitté l'Ordre de Malte en 1751, *appellé* Marquis de Rochechouart, Brigadier d'Infanterie, & Colonel du Régiment d'Anjou, marié le 3 Juin 1751. à Charlotte-Françoise *Faulcon de Rys*, nommée la même année Dame de Mesdames de France.

4°. Pierre-Paul-Etienne, *dit* le Vicomte de Rochechouart, Lieutenant de Vaisseaux, né en 1723.

La Maison de Rochechouart est une des plus illustres du Royaume, puisqu'elle rapporte son origine aux anciens Vicomtes héréditaires de Limoges. Elle est partagée dès l'an 1245, en deux branches principales. De la cadette sont sortis les Ducs de Mortemart. Voyez sur cette Maison l'histoire des Grands Officiers de la Couronne, Tome IV.

Le Chevalier d'*Aultry*, Brigadier d'infanterie, est mort le 2 Janvier, au Château de la Mivoye, âgé de 69 ans.

Messire Louis-Antoine *du Fos*, Marquis de Mery, est mort le 12 au Château de la Taulle en Picardie, dans la cinquante-sixieme année de son âge.

Messire Louis-Jean-Jacques *Toustain de Richebourg*, est mort le 15 dans son château de Malemains en Normandie, âgé de 37 ans.

Messire N. *Elian*, Abbé de l'Abbaye de Bellaigue, y est mort au commencement du mois de Février dans la quatre-vingt-quatorzieme année de son âge. Il étoit Titulaire de cette Abbaye depuis 1677, & le plus ancien des Abbés Commendataires de France.

Digitized by Google

AVIS.

LE Sieur Brouet, Marchand Epicier, rue Dauphine, au Magasin de Montpellier; vend une nouvelle liqueur appellée *Eau de Minorque*. Cette liqueur est des plus agréables, & a été généralement approuvée.

AUTRE.

LE Sieur *Maille*, Vinaigrier-Distillateur ordinaire de Leurs Majestés Impériales, & le seul pour la composition des Vinaigres de propriétés, donne avis qu'il continue avec les plus heureux succès, la vente du Vinaigre de Turbie, pour la guérison des maux de dent, ainsi que celle du Vinaigre Romain, qui les blanchit parfaitement, arrête le progrès de la carie, & empêche que les autres dents ne carissent, & les raffermit dans leur alvéole, guérit tous les chancres de la bouche, & previent l'haleine forte. Les heureux effet que ce Vinaigre a produits dans la bouche d'un très-grand nombre de personnes, fait connoître que cette composition est la plus parfaite que l'on ait encore trouvée, & qu'elle renferme des propriétés admirables pour la conservation de la bouche. Il se trouve chez ledit Sieur Maille, différens Vinaigres servant à l'usage de la peau, soit pour en ôter les boutons, dartres farineuses, taches de rousseurs, & la blanchir, noircir les cheveux & sourcils roux ou blancs, sans que cela soit préjudiciable à la tête ni aux yeux. Ledit Sieur Maille tient magasin général de toutes sortes de Vinaigres, tant pour la ta-

Digitized by Google

ble que pour les bains & toilettes, au nombre de cent soixante-deux sortes, & différens fruits confits au vinaigre. L'on continue le débit de la nouvelle Moutarde des six graines, & l'excellente Moutarde aux capes & anchois, par extrait d'herbes fines à quatre livres le pot de pinte. Les personnes des Provinces de France & des Royaumes étrangers, sont avertis qu'il n'y a que ledit Sieur Maille qui fait & compose ces sortes de Vinaigres. Les personnes qui seront dans le cas d'en avoir besoin, en écrivant une lettre d'avis audit Sieur, & remettant l'argent par la poste tout affranchi de port, on leur enverra exactement le Vinaigre dont elles auront besoin, avec la façon de s'en servir. Les moindres bouteilles de ces sortes de Vinaigres de propriété, soit pour les dents ou le visage, sont de trois livres.

Il demeure à Paris rue de l'Hirondelle, aux armes Impériales.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Juillet 1756.

GUIROY.

ERRATA

Pour le second Volume de Juillet.

PAge 9, *ligne 6.*

Conduit-moi mollement au port.

lisez,

Conduis-moi mollement au port.

Digitized by Google

Pag. 125, lig. 5. à M. de Mouchy, lisez à M. de Mouhy.

Pag. 207, lig. 11. Gernesey, lisez, Garnesey.

Page 156 de ce Volume d'Aout, lig. 16, au lieu de Prix 2 liv. 80. lisez, Prix 3 liv. in-12.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Epitre à M. de Saint-Martial en lui envoyant une paire de Pigeons, page 5

Les Faveurs, Conte, 9

Ode, 21

Suite de la Vie de Jules César, 28

Vers sur la Guerre présente, 47

Chansons pour célébrer la Venue de M. le Dauphin à Chartres, ibid.

Vers à M. de la Motte, 50

Lettre à M. le C... de... 51

Ode sur la prise de Port-Mahon, 59

Portrait de M. R. 63

Vers à MM. Gabriel, fils, 68

Le Coup-d'Œil dans un Général d'armée, 69

Elégie à Mademoiselle B***, 73

Lettre à l'Auteur du Mercure, 76

Autre Lettre avec une Epître à M. B***, 80

Explication de l'Enigme & du Logogryphe du second Volume du Mercure de Juillet, 84

Enigme & Logogryphe, ibid.

Chanson, 87

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Séance publique de l'Académie de Nîmes, 89

Extraits, Précis ou Indications des livres nouveaux, 106

Digitized by Google

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Géométrie. Théorême concernant la Quadrature des Courbes, 165
Physique. Expérience qui démontre que l'air de la respiration passe dans le sang, 167
Médecine. Réponse de M. T. C. à l'Auteur d'une Lettre insérée dans le Mercure du mois de Juillet 1755, 170
Académie des Belles-Lettres de Marseille, 177

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique. 179
Gravure. 180
Architecture. Lettre à l'Auteur du Mercure sur la Décoration des Jardins, 182

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoise. 189
Comédie Italienne. 191
Opéra comique. *ibid.*
Chanson de M. Vadé, sur la Prise du Port-Mahon, 192

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 195
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 205
Relation historique de la Prise de l'Isle Minorque, avec la Capitulation du Fort S.Philippe, &c. 218
Vers de M. de Voltaire, à M. le Maréchal de Richelieu sur cette prise, 227
Mariages & Morts, 233
Avis divers. 237

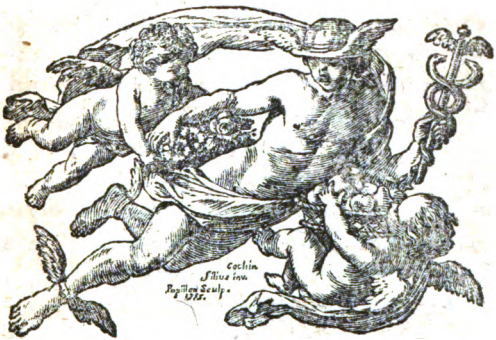
La Chanson notée doit regarder la page 87.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
SEPTEMBRE. 1756.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pi.ce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la p ste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasion pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

SEPTEMBRE. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

FABLE.

L'Homme est plein de besoins : pour les soulager mieux,
Il a reçu deux mains des Dieux.
Mais dans les champs de Mars, fiere de le défendre,

Digitized by Google

La main droite, dit-on, dès le commencement
Osa refuser hautement
Les services communs qu'elle devoit lui rendre.
Bien qu'elle tînt au corps, le corps n'en recevoit
Le manger, ni le boire : il avoit beau prétendre,
La Dame se tranquilisoit :
Elle eût cru déroger en nourrissant son pere.
La main gauche étoit roturiere,
Et cet emploi la regardoit.
Je protege vos jours & vos biens à la guerre,
N'est-ce pas faire assez pour vous ?
Je porte aux ennemis les plus terribles coups ;
Je dirige le fer, la fronde & la massue ;
Et quand j'ai satisfait à des devoirs si beaux,
Pour vaquer aux plus vils travaux
Vous voulez que je me remue ?
Ne me vante point tant ton pénible secours,
Dit l'homme : ta compagne aide mieux ma foiblesse.
Je n'ai point d'ennemis qui m'attaquent sans cesse,
Au lieu que j'ai faim tous les jours.
Les mets que ta sœur me présente
Rendent la vie à tous mes sens ;
Elle engraisse d'autant, & sa force en augmente.
Tu dédaignes ces alimens,
Sans eux tu serois languissante.
L'art de se battre est noble, on ne sçait pas pourquoi :

Digitized by Google

J'estime bien mieux l'art d'éviter la disette.
Mourir de faim est, selon moi,
La roture la plus complette.

LETTRE

A Monsieur ***.

JE prends la liberté, Monsieur, de vous envoyer un badinage que je viens de faire au sujet d'une gageure qu'une Dame de cette Ville & un Anglois qui y séjourne ont faite, pour & contre la prise du Fort Saint Philippe.

A Monsieur ***.

ENfin, Milord, je suis Prophéte,
Nous voilà maîtres de Mahon;
Et votre sage Garnison,
De ses exploits très-satisfaite,
Se moque du qu'endira-t'on,
Et déloge enfin sans trompette.
Votre réponse est déja faite:
»Peut-on défendre un Bastion
»Contre cent machines guerrieres,
»Qui portant la destruction,
»Brisent les plus fortes barrieres?

Digitized by Google

»Et puis vingt mille téméraires,
»Bravant la mine & le canon,
»Et guidés par un Scipion,
»Sont de terribles adversaires !
»Et comment diable, tenir bon
»Contre ces forces meurtrieres ?
»Eussions-nous un cœur de lion,
»Fussions-nous cent fois plus Corsaires,
»Il faut bien, qu'on le veuille ou non,
»Souffrir enfin les étrivieres.
Eh ! Milord, vous avez raison :
Devant nos milices Françoises
Toutes vos phalanges Angloises
Peuvent baisser leur pavillon,
Sans jamais perdre leur renom.
Pour vous, dorénavant plus sage,
Ne hazardez plus vos Chelings
En faveur de vos Citadins ;
Avant qu'ils eussent l'avantage
Vous perdriez, triste présage,
Cent millions de livres sterlings ;
Leur haine qu'anime la rage
Ne vaut pas le noble courage
De leurs redoutables voisins.
Mais pour Louis & sa fortune,
Je vous offrirois pour enjeu
Cent mille pistoles contre une,
Et j'aurois encor très-beau jeu.

*Par M*** à ***.*

Digitized by Google

SUR LE CHOIX DES SOCIÉTÉS,

A une jeune personne qui doit entrer incessamment dans le monde ; par Madame du S....

JE viens d'avoir la plus singuliere conversation avec une femme aimable, qui m'est chere, que les principes d'une pieuse éducation ont prévenue contre les grands désordres ; mais que le torrent du monde entraîne, & qui s'y trouve prodigieusement livrée. Dans les desseins que je forme pour vous, ma chere Julie, j'imagine qu'il n'est point hors de propos de vous en faire part.

Je suis, m'a-t-elle dit, surprise qu'une vie aussi remplie que le paroît la mienne, me laisse susceptible de l'ennui qui me domine quelquefois ; qu'environnée de tout ce qu'il y a de séduisant, j'éprouve un vuide extrême. J'ai tout ce que je puis désirer, & je cherche, pour ainsi dire, autour de moi : je ne vois pas ce qui me manque, mais il me manque quelque chose. La nature & la fortune m'ont bien traitée (l'on peut s'exprimer ainsi vis-à-vis d'une vraie amie). Mon mari fait un per-

Digitized by Google

ſonnage dans le monde : il a de bonnes manieres pour moi ; & quand il en diminueroit quelque choſe, pourvu que cela n'allât pas à la contrainte, en vérité je n'aurois pas le temps de m'en appercevoir. Je ſuis obſédée en ſortant du lit ; obligée de dérober les circonſtances ſécrettes de ma toilette, j'ai cent témoins des autres : on m'enleve de chez moi. Un petit voyage de campagne, un dîné, une fête, ſouvent une partie qui n'a offert d'agrément que dans le projet, nous mettent en mouvement. Paris offre mille façons de diverſifier les plaiſirs ; je les admets toutes, quelquefois même pluſieurs à la fois : promenade pour le brillant des équipages, autres promenades où l'on étale avec avantage les agrémens & la parure. Enivrée d'éloges, foulant aux pieds les plus ſéduiſantes fleurettes, on rentre chez ſoi ou chez quelqu'autre : un délicat ſoupé raſſemble une petite troupe d'élite ; la cohue que je ne hais point dans le cours de la journée me déplaît à table, il faut qu'on y ſoit aſſorti : j'élague celle qui m'environne, elle forme ma cour & non ma ſociété : la gaieté, la ſaillie regnent, la nuit arrive, & je me couche le plus ſouvent ſans avoir eu le temps de penſer que je m'étois lévée. Cette vie eſt charmante ; je me veux un

mal mortel d'en être quelquefois dégoûtée. Je crains de devenir bizarre & caustique : car enfin il faut que je vous l'avoue, ma bonne, il est des momens où je voudrois être plus à moi : je hais quelquefois le jour qui me replonge dans le tourbillon ; & quand quelqu'heureux hazard écarte cette turbulente troupe, je suis enchantée d'être livrée à moi-même sans qu'il paroisse de l'inégalité dans ma conduite ; & quoique les réflexions dont je m'occupe alors me donnent de l'humeur, parce qu'elles font naître d'ennuyeux scrupules, j'aime à m'y livrer : je trouve cette pensée fausse de dire qu'elles sont inutiles : réellement il en faut quelquefois, je voudrois que ma façon de vivre fût plus relative à mes préjugés : ma raison trouve bien l'incompatible ; mais elle me laisse après me l'avoir dit, & ne me fournit aucun milieu. A vingt ans se réduire à une vie uniforme, se coucher, se lever à des heures réglées, s'occuper de Dieu premiérement, de sa famille, de son domestique, instruire & régler... Que de miseres dans ces détails : que diroient Cidalise & le jeune Comte ? L'une est mon amie, l'autre, sans être amoureux, a mille complaisances qui m'amusent ; tous deux répandent un affreux ridicule sur le malheur d'une éduca-

Digitized by Google

tion qu'ils qualifient de bourgeoise, dont ils prétendent que l'impression me met toujours à la veille de leur échapper, de m'ensevelir, de m'enterrer, en un mot d'être comptée pour rien. Ils me sont chers, mais assurément sans conséquence. Je connois Cidalise depuis peu : c'est une femme consommée dans l'usage du grand monde. Sans retourner sur sa jeunesse dont les commencemens ont quelque chose d'assez révoltant, elle est revenue à mettre de l'ordre dans sa conduite. Elle m'a souvent fait l'histoire de sa vie. Ah ! ma Bonne, qu'il y a de jolis endroits ! Le Duc de... l'a aimée ! quel homme fait pour plaire ! quels triomphes ! Elle le suivit dans son Gouvernement ; & sans qu'ils eussent l'air d'avoir rien à démêler ensemble, il parut la voir pour la premiere fois au Spectacle : elle passoit pour la Comtesse de... il lui avoit donné un équipage, & tout ce qu'il falloit pour en soutenir le personnage. Une des plus belles personnes de la Ville eut des prétentions : il en parut touché ; mon amie trembla. Le Marquis de... s'offroit à la dédommager ; mais il y avoit du sentiment dans cette affaire, il ne servit qu'à ranimer l'amour du Duc, & d'ornement à la conquête : tout fut sacrifié de bonne-foi de part & d'autre. Quels jours ! quels instans !

Digitized by Google

elle ne m'a rien caché : oh ! c'eſt une femme bien ſincere : j'aurois quelquefois ſouhaité qu'elle le fût moins ; mais elle donne à tout des couleurs . . . En vérité les circonſtances qui l'ont entraînée étoient inſurmontables.

Pour le Comte, vous ſçavez qu'il eſt plus aimable que tout ce qu'on voit dans le monde, rien ne lui reſſemble à tous égards : s'il étoit amoureux, il ſeroit à craindre : j'en ſerois au déſeſpoir ; car, qu'en penſez-vous, ma Bonne, il faudroit renoncer à le voir ? Cidaliſe me diſoit, non ; mais ſeulement éviter le tête à tête : au ſurplus que craindriez-vous ? s'il vous aime, il vous reſpectera : c'eſt le plus intime de votre mari ; vous ſçavez comme il en parle. Avec tout cela, ma Bonne, & l'indifférence dont il ſe pique, je le crains, parce qu'il y a des jours où je le trouve néceſſaire, & d'autres où ma raiſon le trouve de trop : tel fut, par exemple, celui dont vous vouliez me détourner de remplir les engagemens. J'aurois dû vous en croire, cette partie étoit légere. La crainte des ridicules auxquels je me ſerois offerte en m'y refuſant, me détermina : j'y portai de l'inquiétude & des réflexions : on eſt ſouvent déplacée quand on penſe. J'eus peine à partager la gaieté commune.

Digitized by Google

Nous allâmes, comme vous sçavez, dans cette jolie maison du Prince de . . . Il ne devoit point s'y trouver ; cependant il y vint : j'en fus bien aise ; car j'avois réellement de l'humeur. J'imaginai que sa présence imposeroit, & que nous serions obligés de reprendre le chemin de Paris : point du tout. J'aurois soupçonné du concert, tant il parut d'intelligence avec ma société. Cidalise m'a toujours assuré que non. Quoi qu'il en soit, tout continua sur le même ton : il nous fit entendre une musique admirable pendant le dîné, il se donna lui-même la peine de nous conduire dans les jardins, & de nous faire remarquer les beautés d'un singulier labyrinthe, où mon amie n'ayant pu nous suivre, parce qu'un soudain mal de tête l'avoit saisie, le Comte, qui lui donnoit le bras, la conduisit au Château : Emilie, Cephise & leurs Ecuyers disparurent, je ne sçais comment : sans m'en être apperçue, je me trouvai seule avec le Maître du logis qui me faisoit l'honneur de m'aider à marcher. A quelle scene fus-je exposée ! J'étois déja fort intimidée du tête à tête avec un homme de ce rang, que je voyois pour la premiere fois. Ce fut bien autre chose quand me forçant presque de m'asseoir, je le vis à mes pieds avec un air ému, des

regards fixes & languissans : je ne fis qu'un saut dans la premiere route : me croyant suivie, je les parcourois avec effroi, cherchant une issue : j'apperçus le Comte, qui d'un air inquiet s'embarrassoit de son côté : mon agitation le surprit moins qu'elle ne parut l'affliger ; je crus qu'il en sçavoit la cause. Tout est-il découvert, lui dis-je ? Quelles façons d'agir ! qu'est-ce que cette manœuvre ! Je l'ignore, me répondit-il : mais de tous les hommes je suis le moins propre à m'y prêter ; & si vous me permettiez de vous instruire de mes sentimens pour vous, j'aurois bientôt dequoi vous en convaincre. Vous êtes dans une société dangereuse, belle Hortence, ajouta-t'il ; les conseils d'un homme de mon âge peuvent être suspects ; mais réfléchissez-y, ils auront des partisans dans vos inclinations heureuses. Echappez aux pieges, croyez-moi ; l'on abuse de votre confiance. Il me disoit cela d'un air qui m'attendrissoit, ma Bonne : je lui sçavois gré de ce vertueux intérêt ; & sans être en garde contre lui-même, nous cherchions de concert à sortir de ce dédale. Nous entrâmes enfin dans un grand bois : je me jettai sans autre réflexion sur le premier banc : quelle surprise ! je le vis à mes genoux : j'étois trop lasse, je ne pouvois plus fuir : que cela

est embarrassant ! C'en est trop pour un jour, m'écriai-je ! Comte, que faites-vous ? quelle situation ! . . Asseyez-vous, je ne puis vous entendre autrement. Il serroit les mains que je lui tendois pour le relever : je crois qu'il les baisoit ; car en vérité je n'en sçais rien. J'étois si émue, si troublée, le feu de ses yeux, un certain air animé, entreprenant . . . j'avois grand besoin que l'on nous rejoignît : toute la compagnie reparut en effet de différentes allées : je me plaignis à Cidalise ; elle éclata de rire : Quelle enfance ! qu'avez-vous imaginé, dit-elle ? que l'on est crédule quand on est sans expérience, & qu'un peu d'amour-propre s'en mêle ! Un badinage, une feinte vous effrayent. Elle prit ensuite un ton plus sérieux, & me prouva si bien que je n'avois pas eu lieu de prendre la chose au sérieux, que j'eus honte de ma fuite. Le Prince de . . . ne parut plus. Nous rentrâmes dans nos caléches : l'enjouement & l'air satisfait s'embarquerent avec nous. Le Comte seul me parut rêveur & distrait : il étoit apparemment fâché d'avoir fait un moment un personnage opposé à son ton philosophe & réfléchi. Pour moi, je ne l'étois point de l'avoir vu faire comme les autres : cette maniere soumise & respectueuse a quelque

Digitized by Google

chose de séduisant. L'on vit si sérieusement entre mari & femme, la supériorité se fait toujours sentir : tout est demandé & obtenu comme devoir, c'est le plus froid commerce, jamais on ne sçait si l'on est plus jolie un jour que l'autre ; c'est un uniforme, une égalité insipide qui révolte. Vous le sçavez, ma Bonne, tout le monde a ses jours & ses parures avantageuses : Cidalise & le Comte ont une flatteuse attention à me les faire remarquer. Croiriez-vous qu'il y a plus d'un an que M. de . . . n'en a fait aucune à mes habits : quand je veux attirer ses regards sur quelque nouvel ajustement, il se contente de me répondre d'un air froid, sans même me regarder : vous êtes toujours également bien à mes yeux, en vérité cela désole. Le Public est plus obligeant, si j'obtenois chez moi la plus petite partie des éloges qu'il me prodigue, je crois que je ne sortirois jamais. Pour le Comte, je l'avoue, ce qu'il fit à . . . me revient sans cesse sous les yeux : il y a dans cette avanture quelque chose qui m'étonne ; car réellement il n'est point amoureux. Il déclame sans mesure contre ceux qui le sont ; il les tourne en ridicule : que gagneroit-il à cela ? il seroit tout simple qu'il se déclarât. Cette pensée me rassure, mais elle ne m'em-

Digitized by Google

pêche pas de craindre de me trouver seule avec lui, & je ne pris point de plaisir à la mauvaise plaisanterie de Cidalise qui nous enferma hier. Le Comte m'offença ; je criai : la porte s'ouvrit, je me plaignis. Elle me plaisanta sur ma mauvaise humeur, elle fit la mine ensuite. Je fus encore assez bonne pour faire les premieres démarches du raccommodement, & voilà plusieurs o casions où je remarque que je fais tous les frais de l'amitié qui nous lie.

Voilà ce qu'on peut appeller une furieuse tirade, ma chere Julie. Elle étoit tou e à ses idées ; je la livrai à son enthousiasme, sans presque l'interrompre : je l'attendois à cette conclusion. Je crus devoir profiter des dispositions qu'elle faisoit paroître pour l'éclairer sur des dangers qu'elle ne soupçonne pas. Je pourrois vous épargner la suite de notre conversation, qui ne contient plus que des réflexions sérieuses & des instructions ; mais elles entrent dans l'ordre de mes desseins sur vous : ainsi je ne vous ferai grace de rien. Je lui tins donc ce propos :

Vous êtes, je l'avoue, ma chere Hortence, dans une position d'autant plus délicate, que malgré beaucoup d'esprit, vous ne le sentez pas, & que vos penchans aident à vous séduire. Une dangereuse amie

Digitized by Google

tend imperceptiblement un million de pieges à votre vertu. Pour le Comte, il y va de bonne foi, il est amoureux. (Elle voulut m'interrompre). Ecoutez-moi, lui dis-je : accordez cette complaisance à de vrais sentimens dont on ne vous fait voir ailleurs que l'apparence. Il vous aime, belle Hortence, mais il craint une sagesse qui se feroit un devoir de l'éloigner, s'il se déclaroit · son manege lui réussit mieux; il vient à son but par un détour, & prend, sans que vous vous en doutiez, la place où il aspire. Si vous conceviez combien il y a peu de distance du chemin que vous avez fait aux dernieres démarches, vous en frémiriez. Hélas! un moment plus tard peut-être mes conseils persuaderoient-ils envain votre raison : il en est temps encore. Arrachez-vous aux vains engagemens qui vous retiennent : une amie du caractere de Cidalise est indigne de vous : avec quelle assurance osez-vous vous livrer à sa conduite! Elevée sans préjugés, elle a vécu sans principes; criminelle par goût, elle n'a pas même respecté les dehors de la vertu : elle a borné son ambition aux plus méprisables qualités de sçavoir attirer & retenir beaucoup d'adorateurs; triomphes déplorables qui coûtent le seul mérite qui met de la différence entre les

Digitized by Google

femmes. Quoi! ma chere Hortence, ne devinez-vous pas ce qui manque à votre félicité? Le repos d'une conſcience qui ne ſe reproche rien, la ſatisfaction de pouvoir ſe dire à ſoi-même, mes devoirs me ſont chers, j'en fais mon unique étude. Eprouvez la différence d'une vie appliquée; faites un nouveau plan; demandez vous, ſans complaiſance, ce que vous vous devez comme Chrétienne, comme femme, comme mere, & comme maîtreſſe de maiſon; voyez ſi vous l'avez rempli dans cette vie tumultueuſe & répandue. Vous ne deviez point ſuivre M. de... dans ſes terres. Changez vos deſſeins, fuyez-le, ma chere. Rendue à vous-même, éloignée des dangereux objets qui vous obſedent, vous apprendrez qu'il eſt des plaiſirs dans une vie d'ordre; que ce qu'on qualifie de miſere renferme d'inépuiſables ſatisfactions. Rendez tout votre attachement à qui vous le devez, & qui en eſt ſi digne; apprenez par pratique à préférer à tout le plus précieux des biens; je veux dire la vertu: c'eſt elle qui peut ſeule remplir le cœur: tout eſt réellement ſans elle illuſion & preſtige: reconnoiſſez-la: c'eſt à ce cri ſécret qui ſortoit du vôtre né pour elle, que vous deviez les dégoûts répandus ſur les faux plaiſirs que vous lui préfériez. Je veux

Digitized by Google

vous faire éprouver ceux q u'ellepermet : j'espere qu'ils acheveront de vous arracher aux autres. Je vais à ma terre pour quelques jours : vous en connoissez la distance, c'est un voyage d'après-dîné : je compte y recevoir plusieurs de mes amis & amies. Soyez des nôtres, ma chere Hortence. Vous verrez des tons & des allures différentes ; mais vous trouverez de la noblesse, de la décence, de l'esprit, de la gaieté, & vous apprendrez que la vertu sociable renferme de réels agrémens.

Elle ne m'écoutoit presque plus depuis un moment. Plongée dans la plus profonde rêverie, elle essuyoit le plus violent combat ; de tendres larmes remplissoient ses yeux, & couvroient son beau visage : elle s'est enfin jettée dans mes bras. Je ne le verrai plus, ma Bonne, vous triomphez ; non, je ne le verrai plus ... A quel danger courrois-je ! je le sens à ce qu'il m'en coûte pour former cette résolution ; mais je la soutiendrai, ne m'abandonnez pas. Je vais un moment chez moi pour prévenir M. de ... du petit voyage que vous me proposez, & de celui qui le suivra. Tout à coup elle s'est écriée : Ah ! pauvre Comte ... & rougissant de son transport, elle m'a regardée. C'est pour la derniere fois, m'a-t-elle dit, je ne veux pas même

Digitized by Google

le nommer. Elle est sortie : un de ses gens vient de me dire qu'elle seroit ici à deux heures, & je l'attends.

Adieu, ma chere Julie. Il ne vous sera pas difficile de pénétrer mes desseins par ce long récit ; je le livre à vos réflexions : voilà bien assez écrire : heureusement mon amitié pour vous est au dessus des expressions, cela vous sauve un surcroît de paroles.

EPITRE

A Madame d'Al... en son Château de...

. . . . . Scribere jussit amor.
Ovid. Heroid. Ep. IV.

Au sein d'une douce langueur,
Tandis qu'à peine je respire,
Et que la secourable erreur,
Dans les tourbillons du délire,
Emporte & voile mon malheur,
Vous me promettez un sourire,
Des œillets, un regard flatteur,
Si, reprenant pour vous ma lyre,
Je vous fais sentir du bonheur
Les influences & l'empire ;
Et si par mes accords j'attire

Digitized by Google

Le doux plaisir dans votre cœur.
Puis-je vous rendre un tel service,
Moi, que les Dieux d'un œil propice
N'ont jamais daigné regarder ?
Pouvez-vous me le demander,
Vous qui reçûtes en partage,
De la nature enfant gâté,
Toutes les graces sans fierté ;
De l'esprit sans faux étalage,
De la vertu sans âpreté ;
Un peu d'humeur, un goût volage,
Mais sans fiel & sans fausseté ?
Si l'Euménide de Tantale
Empoisonne ces dons heureux ;
S'il est toujours quelque intervale
Entre le bonheur & vos vœux ;
Si du sombre ennui l'influence
Verse en un cœur fait pour les jeux,
De tout désir cette impuissance,
Cet embarras de l'existence,
Qui, d'un peuple fier & fameux,
Epuisent souvent la constance ;
A cette sinistre langueur
Pour opposer de sûres armes,
Donnez, belle Eglé, votre cœur
Au Dieu qui vous donna ses charmes.
Un Amant voltige enchanté
Des vrais plaisirs aux doux mensonges ;
Pour lui l'aimable volupté,

Digitized by Google

Reproduite dans de beaux ſonges,
Survit à la réalité.
Cet Univers n'a qu'une allure
Pour ceux dont les timides ſens,
Plongés dans une nuit obſcure,
Des amoureux engagemens
Repouſſent l'aimable impoſture.
Mais aux yeux des tendres Amans
Le domaine de la nature
De leur cœur ſuit les mouvemens;
Et ſon aſpect & ſa parure
Changent avec leurs ſentimens.
Regardez l'ingénue Aminte
Qui, foulant l'art & la contrainte,
Adreſſe à Licas des ſouris:
Un berceau dans ſa ſombre enceinte
Voit de leurs nœuds ſerrer l'étreinte.
Aminte ſort: ſon coloris
Du doux plaiſir porte l'empreinte,
Et ſon front où la joie eſt peinte,
Eſt le trône où s'aſſied Cypris.
Liſe, Bergere de même âge,
A plus d'eſprit, autant d'attraits;
Mais la langueur dans un nuage
Enveloppe ſes ſombres traits:
Rêveuſe, indolente, diſtraite,
Parce qu'elle vit ſans amour,
Avec des fleurs & ſa houlete,
Elle manque la fin du jour.

Digitized by Google

Il faut ſurtout, pour ſe bien plaire
Dans un azyle ſolitaire,
Nourrir de tendres ſentimens.
Autour d'une perſonne chere
Tout ſe revêtit d'agrémens;
Mais ſi, concentré dans Cythere,
L'Amour n'embellit point nos champs;
Les bois, les prés & la fougere
Laiſſent au jour tous ſes momens.
Beaux lieux où la Reine de Gnide
Eût dédaigné Chypre & Paphos!
Non, vous ne touchez point Armide;
Son cœur, que la volupté guide,
N'aime en vous qu'un jeune Héros.
Une ame qu'Amour a bleſſée,
Se voit & ſe trouve partout:
Tout fait revivre en ſa penſée
Ses amuſemens & ſon goût.
Ce lit de fleurs & de verdure
Que rafraîchiſſent les Zéphirs,
De quelque amoureuſe aventure
Lui retrace tous les plaiſirs.
Intéreſſante Philomele,
Votre muſique lui rappelle
D'un Berger la touchante ardeur;
Quand par mille cadances vives
Les Serins animent ces rives,
Elle entend le cri du bonheur.
Ainſi dans les champs tout conſpire

Digitized by Google

A nous fournir un doux emploi :
On y jouit d'un beau délire,
Parce qu'on y jouit de soi.
C'est là que l'Amour favorable
De chaque Amant fait un heureux :
A la Ville on veut être aimable ;
Mais y sçait-on être amoureux ?
On y méconnoît la nature,
Y connoîtrait-on ses plaisirs ?
Du sein vuide de l'imposture
Peut-il germer de vrais désirs ?
Dans ces brillantes assemblées
Où l'art triomphe avec fierté,
Aux écarts de la vanité
J'ai vu les graces immolées.
J'ai vu plus d'un fade blondin,
Au fond de son cœur incertain,
Balancer l'aimable Corine
Avec des Magots de la Chine,
Avec le vernis de Martin.
J'ai vu l'absurde persifflage
Lier à son char la raison,
Et le plus futile jargon
Triompher de ce beau langage,
Qui s'attire mon juste hommage
Dans Voltaire & dans Fénélon.
J'ai vu des petites Maîtresses
S'épuiser en tendres caresses,
Se pâmer pour un Angola ;

Digitized by Google

Et des Abbés vermeils sourire,
Mordre leurs levres & rédire
Tous les traits saillans du Sopha.
Sous une immense chévelure,
J'ai vu les enfans de Thémis
Envier la brillante allure
De nos frivoles Adonis.
Galans sans choix, légers sans graces;
Ils dorment sur des faux succès:
Quand on a ri de leurs grimaces
On les renvoie à leurs procès.
De ces odieuses images
C'est beaucoup trop souiller vos yeux;
Belle Eglé, sur d'autres rivages,
Parmi des fleurs & des bocages,
Voyez le plus jeune des Dieux
Rendre en plaisirs délicieux
Tout ce qu'il reçoit en hommages.
Sur l'aîle des légers Zéphirs
Parcourez l'azyle rustique,
Où Médor & son Angélique
Bégaïoient de tendres soupirs,
Et couverts d'un feuillage antique
Se jouoient avec les plaisirs.
Dans les champs qu'embellit Vaucluse,
Venez admirer ce séjour,
Où, plein de Laure & de sa muse,
L'heureux Petrarque tour à tour
Vit pour la gloire & pour l'amour.

Digitized by Google

Lieux fortunés, belle Contrée,
Où coulent les eaux du Lignon,
Apprenez-nous comment Astrée
Gênant son goût pour Céladon,
Prêchoit à son ame épurée
Le Quiétisme de Platon?
Daignez encore nous rédire
Combien de fois changeant de ton,
De l'amour le fougueux délire
Prévalut sur ce beau jargon?
Puisez une aussi douce yvresse
Dans les yeux d'un charmant vainqueur;
Si vous vous devez au bonheur
Vous vous devez à la tendresse:
Puisque de vos heureux soupirs
Ce bonheur doit être l'ouvrage,
Hâtez-vous, formez des désirs
Qui fassent honneur à votre âge,
Et songez qu'un esprit trop sage
Est l'épouvantail des plaisirs.

CHAUVEL, Avocat.

L'Auteur de la vie de César dont on a lu l'avant-propos dans les deux Mercures précédens, a cru devoir en détacher les fragmens que nous insérons dans celui-ci pour mieux pressentir encore le goût du Public, & pour le mettre mieux en état

Digitized by Google

de juger par eux du ton dont l'ensemble est écrit & composé.

SUITE
DE LA VIE DE JULES CESAR.

MORT DE POMPÉE.

POmpée ayant vu sa cavalerie défaite, & se défiant de l'issue de cette journée, se retira dans son camp. Il dit aux Officiers qui étoient à la Porte Prétorienne, commandés pour la garde des retranchemens : *S'il arrive quelques désordres, ayez soin de défendre le camp, je vais visiter les autres postes & donner ordre à tout.* Ensuite il se retira dans sa tente pour attendre l'événement de la bataille. César ayant mis en fuite les soldats de Pompée, & ne voulant leur donner aucun relâche, exhorta les siens à couronner leur victoire par l'attaque & la prise du camp ennemi, quoiqu'ils fussent fatigués par la chaleur, car le combat avoit duré jusqu'au milieu du jour. Ils lui obéïrent courageusement : ils n'eurent affaire qu'à quelques cohortes soutenues par les Thraces, & d'autres troupes auxiliaires qui les arrêterent quelque temps ; car pour celles de Pompée qui

Digitized by Google

avoient déja combattu, étonnées de leur défaite & accablées de lassitude, n'étant pas aussi accoutumées à la fatigue que celles de César, ayant jetté leurs armes & abandonné leurs enseignes, elles songerent plutôt à fuir qu'à défendre le camp: les soldats de César, après quelque résistance, y entrerent de toutes parts. *Quoi, jusques dans mon camp!* s'écria Pompée, tout éperdu, voyant les ennemis qui franchissoient les retranchemens, aussi-ôt ayant jetté les marques de sa dignité, il monta à cheval & prit la fuite. Il se retira avec précipitation dans la ville de Larisse, & sans s'y arrêter, escorté seulement d'environ trente chevaux qui l'avoient joints il marcha toute la nuit. Il arriva au bord de la mer, ou trouvant un vaisseau marchand, il s'embarqua, & fit aussitôt mettre à la voile, se plaignant souvent que ses espérances avoient été trompées, que le commencement de la défaite étoit venu par la fuite de ceux auxquels il avoit eu le plus de confiance, & qu'il avoit été trahi.

Si l'on considere à quelles tristes réflexions ce grand homme se trouva livré à l'instant de sa défaite, il est difficile de ne se pas laisser attendrir sur son sort. Toujours victorieux sans avoir jamais reçu aucun échec, ayant toujours eu des comman-

Digitized by Google

demens considérables & presque souverains, lui qui n'étoit jamais entré à Rome qu'en triomphe après ses expéditions militaires, lui qui dans l'instant de ce fatal combat, commandoit à tout le Sénat, & à ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, à plusieurs Rois qui lui avoient amené leurs troupes auxiliaires, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, se croyant sûr de la victoire, & méprisant l'armée de César, moins nombreuse que la sienne, il fuit presque seul, dépouillé des ornemens de sa dignité, sans amis, sans domestiques : il arrive à Mitilene dans l'isle de Lesbos, où il avoit laissé sa femme Cornélie. Il la fait avertir de le venir joindre, dans la crainte qu'elle ne tombe entre les mains du Vainqueur. Elle reconnoît à la tristesse, & au peu de cortege du messager que Pompée est vaincu : cette femme qui adoroit son mari, qui partageoit sa gloire avec lui, qui attendoit avec confiance la nouvelle d'une victoire dont elle ne doutoit pas, apprend dans l'instant qu'il fuit ses ennemis, qu'après avoir commandé toutes les flottes de la République, s'être vu à la tête de cinq cens voiles, il est seul dans un vaisseau d'emprunt. Frappée d'un si subit & si cruel revers, elle succombe à sa douleur, elle

Digitized by Google

s'évanouit. Elle ne reprend ses sens que pour sentir toute l'étendue de son malheur : mais son courage ne l'abandonne pas, elle ne connoît plus d'autre bonheur que celui de partager les infortunes de son mari, elle se rend au port. Son abord tendre & compatissant n'a rien qui marque la foiblesse de son sexe, elle s'embarque avec lui & avec quelques-uns de leurs amis. Ils se flattoient de trouver un asyle en Egypte. Le pere du Prince qui y régnoit, autrefois chassé de son royaume par ses sujets, devoit sa couronne & son rétablissement à Pompée; mais il n'avoit jamais éprouvé de revers. Il ignoroit que l'infortune est le premier aiguillon qui excite l'ingratitude des hommes. Il aborde en Egypte. Le bruit de sa défaite avoit déja prévenu son arrivée, lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir obligation à César son Beau-pere, est obligé de mandier le secours d'un jeune Prince qui, quelques jours auparavant, eût été fort heureux de lui faire sa cour & de lui demander sa protection. Pompée est surpris de ne voir venir personne au devant de lui. Un seul esquif chargé de quelques soldats se présente pour le recevoir. On lui dit que le Roi l'attend sur le rivage. A peine est-il descendu, accompagné de

deux de ses amis & d'un affranchi, qu'à quelque distance de son vaisseau, il est poignardé à la vue de son épouse & de ses amis qui sont obligés de s'éloigner de la côte, de peur d'être pris par d'autres vaisseaux qui se préparoient à les joindre. Il est plus facile de sentir que d'exprimer la douleur de Cornélie, à qui il ne resta plus de courage que pour avoir recours à la clémence de César dans l'espérance qu'il sçaura la venger de la cruauté & de l'ingratitude du Roi d'Egypte. Le corps de Pompée séparé de sa tête, demeura nud, exposé sur le rivage où son affranchi Philippe resté seul, lui dressa un bucher avec les débris d'un vieux bateau de pêcheur, qui se trouverent par hazard. Telle fut la fin du grand Pompée privé des honneurs de la sépulture, sans avoir reçu dans sa patrie au milieu des trophées dont il l'avoit ornée, les éloges funebres qu'avoient mérité ses belles actions.

Pendant que ces choses se passoient, César poursuivoit sa victoire avec une ardeur incroyable. Il croyoit n'avoir vaincu que lorsqu'il avoit mis ses ennemis hors d'état de se relever. Il ne pensoit qu'à empêcher Pompée de renouveller la guerre, en ralliant ses troupes fugitives, ou se procurant de nouveaux secours. César

Digitized by Google

apprit que Pompée s'étoit embarqué presque seul, & conjecturant qu'il ne pouvoit trouver de retraite qu'en Egypte, il prit de justes mesures pour le suivre : à peine se donna-t'il le temps de rassembler une médiocre flotte sur laquelle il s'embarqua avec environ 3000 hommes. Il approchoit de l'isle de Chypre où il avoit appris que Pompée avoit paru, lorsqu'il rencontra une flotte ennemie commandée par Cassius Lieutenant de Pompée, mais beaucoup plus forte que la sienne. Il se présente avec cette confiance que donne la victoire. La défaite de Pompée avoit jetté la terreur dans le cœur de tous ses amis. La flotte se rend à César: il monte en triomphant sur la Galere de Cassius. Cet homme qui eut la hardiesse quelques années après de le poignarder en plein Sénat, ne peut soutenir le regard du Vainqueur : il se jette aux pieds de César & lui demande humblement la vie. César lui pardonne, s'empare de la flotte, continue sa route & arrive en Egypte. A la descente de son Vaisseau on lui présente la tête de Pompée. A ce triste objet, il frémit, il détourne la vue, sa haine fait place à la compassion, son cœur est attendri, les larmes coulent de ses yeux, il plaint la triste destinée de cet homme si grand, si glorieux, qui avoit

Digitized by Google

été si étroitement joint avec lui par les liens du sang & de l'amitié, auquel il étoit lui-même redevable d'une partie de sa fortune, & qu'un instant avoit précipité du faîte de la grandeur. Quelles réflexions ne dut-il pas faire sur l'instabilité de la fortune & sur les revers auxquels l'ambition expose les hommes, lorsqu'ils ne sçavent pas la modérer.

LUCULLUS.

Lorsque Silla eut abdiqué le souverain pouvoir qu'il avoit usurpé, Lucullus se trouva, après Pompée, le citoyen le plus accrédité de la République. S'il eût eu autant d'ambition que de mérite, il eût peut-être été le premier de Rome. C'étoit celui de ses Lieutenans, pour lequel Silla avoit le plus d'amitié. Il lui donna une grande marque de confiance en lui dédiant ses Commentaires, & l'instituant Tuteur de son fils, à l'exclusion de Pompée, qui en conçut une jalousie qu'il conserva toute sa vie. Les services que Lucullus avoit rendus à Silla étoient moins brillans que ceux de Pompée, mais ils étoient plus utiles. Silla assiégé dans Athenes, envoya Lucullus parcourir tous les Ports de la Méditerranée, pour rassembler les flottes de la République & venir le dégager. Il sçut

Digitized by Google

éviter les flottes de Mithridate contre lesquelles il ne voulut rien hasarder, disant que son Général ne l'avoit pas envoyé pour combattre, mais pour lui amener un prompt secours; & quoiqu'il fût encore jeune, il sçut préférer son devoir à la gloire qu'il pouvoit acquérir, aimant mieux contribuer à celle de son général qu'à la sienne propre. Le secours qu'il lui amena à propos, mit Silla en état de vaincre Mithridate.

Silla étant obligé de se rendre en Italie pour s'opposer à Marius, laissa Lucullus en Asie avec la dure commission de lever sur les Provinces vingt mille talens, somme exhorbitante. Il exerça cette commission toute odieuse qu'elle étoit, avec tant de douceur & de modération, qu'il se fit universellement aimer. Il eut le bonheur d'être absent de Rome pendant les proscriptions de Silla: il n'eut aucune part à ses cruautés, & ne profita pas, comme tous les amis de Silla, des rapines qu'il exerçoit; aussi à son retour à Rome fut-il reçu avec une considération qui lui donna un grand crédit. Il fut élu consul avec l'applaudissement de tous les Citoyens. Ce fut pendant son Consulat que Mithridate rompit la paix qu'il avoit faite avec les Romains, & pour premier exploit, fit mas-

Digitized by Google

ſacrer tous ceux qui étoient dans ſes Etats. Il fallut envoyer une armée contre lui. Il n'y avoit alors à Rome aucun Général capable de conduire cette guerre. Pompée étoit occupé à la guerre d'Eſpagne contre Sertorius : Céſar étoit trop jeune & commençoit à peine à briguer les premiers emplois : Cicéron travailloit à ſe rendre recommandable par ſon éloquence, & Craſſus ne penſoit qu'à accumuler ſes richeſſes, & qu'à ſatisfaire ſon avarice. Lucullus ayant obtenu la conduite de cette guerre, il la conduiſit avec tant de ſageſſe, de prudence & de courage, qu'il contraignit Mithridate d'abandonner ſes Etats & de chercher une retraite chez Tigranes ſon gendre Roi d'Arménie, & ſur le refus qu'il fit de lui livrer cet ennemi des Romains, il lui déclara la guerre. Tigranes fut vaincu. La ville de Tigranocerta que ce Prince avoit fait bâtir, & dont il avoit fait la capitale de ſon empire, fut priſe par les Romains : chaque ſoldat eut huit cens pieces d'argent pour ſa part du pillage. Lucullus fournit aux Grecs, que Tigranes y avoit tranſportés pour la peupler, les commodités & les vivres néceſſaires pour retourner dans leur patrie. Cet acte de générosité le rendit ſi cher à toute la Grece, qu'elle le regardoit comme ſon dieu tutélaire, & lui dreſſa des ſtatues.

Digitized by Google

Lucullus étoit sur le point de terminer cette guerre, lorsqu'il fut arrêté par la révolte de ses soldats : il apprit en même-temps que Pompée par ses brigues, s'en étoit fait donner la conduite ; qu'à peine il avoit mis le pied dans l'Asie, qu'il avoit cassé toutes les ordonnances de Lucullus ; qu'il avoit défendu de lui obéïr, & lui avoit débauché une partie de ses soldats. Tout le monde fut indigné de la conduite de Pompée ; Lucullus ne s'en vengea que par le mépris. Il lui reprocha que son ambition démesurée & sa basse jalousie le rendoient ennemi de tous ceux qui acquéroient de la gloire ; qu'il attendoit que les autres Généraux eussent affoibli & ruiné les ennemis de la République pour se faire donner leurs commandemens & profiter plus aisément de leurs travaux.

Lucullus de retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe sous le Consulat de Cicéron, malgré les intrigues des amis de Pompée, & avec les applaudissemens de tous les honnêtes gens. Il conserva toute sa considération dans la République jusqu'au Triumvirat de Pompée, de César & de Crassus. Ayant voulu s'opposer à une loi qu'ils avoient proposée contre l'intérêt public, César qui étoit Consul, le traita avec tant de hauteur, & lui fit de si terribles

Digitized by Google

menaces, qu'il l'obligea de se jetter à ses pieds pour lui demander pardon. Alors il sçut mettre des bornes à son ambition. Content de la gloire qu'il avoit acquise & des honneurs dont il jouissoit, il ne se mêla plus du gouvernement. On a dit de lui qu'il fut bon frere, bon parent, bon ami, bon citoyen, bon Général, enfin qu'il joignit aux vertus Militaires toutes les vertus civiles sans mêlange d'aucun défaut. Il fut sujet aux mauvaises influences des mariages de son temps. Claudia sa premiere femme, se laissa corrompre par son propre frere : il éprouva encore l'infidélité de Servilie sa seconde, devenue trop sensible aux belles qualités de César. Après l'avoir répudiée, il se jetta dans un spirituel & voluptueux loisir. Il fit connoître que les richesses qu'il avoit amassées, n'étoient point en lui l'effet d'une basse cupidité, & d'une sordide avarice : toût le monde sçavoit aussi qu'elles n'étoient pas le fruit des brigandages exercés sur les malheureux. Il les répandit avec un goût & un discernement qui lui acquirent le surnom de *Magnifique*. Il alloit au-devant de l'indigence vertueuse pour la soulager. Ses maisons de la ville & de la campagne étoient superbes. Il avoit formé avec beaucoup de soin & de dépense

Digitized by Google

une nombreuſe bibliotheque dont l'uſage étoit deſtiné à tous les ſçavans. Il avoit fait bâtir des galeries qui leur étoient toujours ouvertes, dans leſquelles il paſſoit une partie de ſon temps à converſer avec les Philoſophes, & à écouter leurs diſputes. Quelques uns l'ont blâmé de la délicateſſe & de la profuſion de ſa table : mais Cicéron ſevere autant que perſonne ſur les mœurs, ne blâmoit pas cet excès. Il le louoit & l'admiroit au contraire. Il diſoit que Lucullus devoit rendre à la République des richeſſes qu'on l'accuſoit d'avoir amaſſé par avarice.

Lucullus ne vécut pas longtemps dans cette vie agréable. Son eſprit s'affoiblit, à ce qu'on prétend, par un breuvage empoiſonné, & il mourut regretté de tous les honnêtes gens.

Caractere de la Nation Gauloiſe.

La conduite que Céſar avoit tenue pendant ſon Conſulat, avoit fait voir qu'il étoit réſolu de pouſſer ſes projets juſqu'à leur dernier période. Il avoit choiſi dans toutes les Provinces de la République celles qui pourroient lui donner plus d'occaſions d'acquérir de la gloire. L'Eſpagne & l'Afrique étoient tranquilles : pour les Peuples de l'Aſie, ils étoient tellement amol-

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
SEPTEMBRE. 1756.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
SEPTEMBRE. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

FABLE.

L'Homme est plein de besoins : pour les soulager mieux,
Il a reçu deux mains des Dieux.
Mais dans les champs de Mars, fiere de le défendre,

Digitized by Google

La main droite, dit-on, dès le commencement
Osa refuser hautement
Les services communs qu'elle devoit lui rendre.
Bien qu'elle tînt au corps, le corps n'en recevoit
Le manger, ni le boire : il avoit beau prétendre,
La Dame se tranquilisoit :
Elle eût cru déroger en nourrissant son pere.
La main gauche étoit roturiere,
Et cet emploi la regardoit.
Je protege vos jours & vos biens à la guerre,
N'est-ce pas faire assez pour vous ?
Je porte aux ennemis les plus terribles coups ;
Je dirige le fer, la fronde & la massue ;
Et quand j'ai satisfait à des devoirs si beaux,
Pour vaquer aux plus vils travaux
Vous voulez que je me remue ?
Ne me vante point tant ton pénible secours,
Dit l'homme : ta compagne aide mieux ma foiblesse.
Je n'ai point d'ennemis qui m'attaquent sans cesse,
Au lieu que j'ai faim tous les jours.
Les mets que ta sœur me présente
Rendent la vie à tous mes sens ;
Elle engraisse d'autant, & sa force en augmente.
Tu dédaignes ces alimens,
Sans eux tu serois languissante.
L'art de se battre est noble, on ne sçait pas pourquoi :

Digitized by Google

J'estime bien mieux l'art d'éviter la disette.
Mourir de faim est, selon moi,
La roture la plus complette.

LETTRE

A Monsieur ***.

JE prends la liberté, Monsieur, de vous envoyer un badinage que je viens de faire au sujet d'une gageure qu'une Dame de cette Ville & un Anglois qui y séjourne ont faite, pour & contre la prise du Fort Saint Philippe.

A Monsieur ***.

ENfin, Milord, je suis Prophéte,
Nous voilà maîtres de Mahon;
Et votre sage Garnison,
De ses exploits très-satisfaite,
Se moque du qu'endira-t'on,
Et déloge enfin sans trompette.
Votre réponse est déja faite:
»Peut-on défendre un Bastion
»Contre cent machines guerrieres,
»Qui portant la destruction,
»Brisent les plus fortes barrieres?

Digitized by Google

» Et puis vingt mille téméraires,
» Bravant la mine & le canon,
» Et guidés par un Scipion,
» Sont de terribles adversaires !
» Et comment diable, tenir bon
» Contre ces forces meurtrieres ?
» Eussions-nous un cœur de lion,
» Fussions-nous cent fois plus Corsaires,
» Il faut bien, qu'on le veuille ou non,
» Souffrir enfin les étrivieres.
Eh ! Milord, vous avez raison :
Devant nos milices Françoises
Toutes vos phalanges Angloises
Peuvent baisser leur pavillon,
Sans jamais perdre leur renom.
Pour vous, dorénavant plus sage,
Ne hazardez plus vos Chelings
En faveur de vos Citadins ;
Avant qu'ils eussent l'avantage
Vous perdriez, triste présage,
Cent millions de livres sterlings ;
Leur haine qu'anime la rage
Ne vaut pas le noble courage
De leurs redoutables voisins.
Mais pour Louis & sa fortune,
Je vous offrirois pour enjeu
Cent mille pistoles contre une,
Et j'aurois encor très-beau jeu.

*Par M*** à ***.*

Digitized by Google

SUR LE CHOIX DES SOCIÉTÉS,

A une jeune personne qui doit entrer incessamment dans le monde ; par Madame du S....

JE viens d'avoir la plus singuliere conversation avec une femme aimable, qui m'est chere, que les principes d'une pieuse éducation ont prévenue contre les grands désordres ; mais que le torrent du monde entraîne, & qui s'y trouve prodigieusement livrée. Dans les desseins que je forme pour vous, ma chere Julie, j'imagine qu'il n'est point hors de propos de vous en faire part.

Je suis, m'a-t-elle dit, surprise qu'une vie aussi remplie que le paroît la mienne, me laisse susceptible de l'ennui qui me domine quelquefois ; qu'environnée de tout ce qu'il y a de séduisant, j'éprouve un vuide extrême. J'ai tout ce que je puis désirer, & je cherche, pour ainsi dire, autour de moi : je ne vois pas ce qui me manque, mais il me manque quelque chose. La nature & la fortune m'ont bien traitée (l'on peut s'exprimer ainsi vis-à-vis d'une vraie amie). Mon mari fait un per-

Digitized by Google

ſonnage dans le monde : il a de bonnes manieres pour moi ; & quand il en diminueroit quelque choſe, pourvu que cela n'allât pas à la contrainte, en vérité je n'aurois pas le temps de m'en appercevoir. Je ſuis obſédée en ſortant du lit ; obligée de dérober les circonſtances ſécrettes de ma toilette, j'ai cent témoins des autres : on m'enleve de chez moi. Un petit voyage de campagne, un dîné, une fête, ſouvent une partie qui n'a offert d'agrément que dans le projet, nous mettent en mouvement. Paris offre mille façons de diverſifier les plaiſirs ; je les admets toutes, quelquefois même pluſieurs à la fois : promenade pour le brillant des équipages, autres promenades où l'on étale avec avantage les agrémens & la parure. Enivrée d'éloges, foulant aux pieds les plus ſéduiſantes fleurettes, on rentre chez ſoi ou chez quelqu'autre : un délicat ſoupé raſſemble une petite troupe d'élite ; la cohue que je ne hais point dans le cours de la journée me déplaît à table, il faut qu'on y ſoit aſſorti : j'élague celle qui m'environne, elle forme ma cour & non ma ſociété : la gaieté, la ſaillie regnent, la nuit arrive, & je me couche le plus ſouvent ſans avoir eu le temps de penſer que je m'étois lévée. Cette vie eſt charmante ; je me veux un

Digitized by Google

mal mortel d'en être quelquefois dégoûtée. Je crains de devenir bizarre & caustique : car enfin il faut que je vous l'avoue, ma bonne, il est des momens où je voudrois être plus à moi : je hais quelquefois le jour qui me replonge dans le tourbillon ; & quand quelqu'heureux hazard écarte cette turbulente troupe, je suis enchantée d'être livrée à moi-même sans qu'il paroisse de l'inégalité dans ma conduite ; & quoique les réflexions dont je m'occupe alors me donnent de l'humeur, parce qu'elles font naître d'ennuyeux scrupules, j'aime à m'y livrer : je trouve cette pensée fausse de dire qu'elles sont inutiles : réellement il en faut quelquefois, je voudrois que ma façon de vivre fût plus relative à mes préjugés : ma raison trouve bien l'incompatible ; mais elle me laisse après me l'avoir dit, & ne me fournit aucun milieu. A vingt ans se réduire à une vie uniforme, se coucher, se lever à des heures réglées, s'occuper de Dieu premiérement, de sa famille, de son domestique, instruire & régler... Que de miseres dans ces détails : que diroient Cidalise & le jeune Comte ? L'une est mon amie, l'autre, sans être amoureux, a mille complaisances qui m'amusent : tous deux répandent un affreux ridicule sur le malheur d'une éduca-

Digitized by Google

tion qu'ils qualifient de bourgeoise, dont ils prétendent que l'impression me met toujours à la veille de leur échapper, de m'ensevelir, de m'enterrer, en un mot d'être comptée pour rien. Ils me sont chers, mais assurément sans conséquence. Je connois Cidalise depuis peu : c'est une femme consommée dans l'usage du grand monde. Sans retourner sur sa jeunesse dont les commencemens ont quelque chose d'assez révoltant, elle est revenue à mettre de l'ordre dans sa conduite. Elle m'a souvent fait l'histoire de sa vie. Ah ! ma Bonne, qu'il y a de jolis endroits ! Le Duc de... l'a aimée ! quel homme fait pour plaire ! quels triomphes ! Elle le suivit dans son Gouvernement ; & sans qu'ils eussent l'air d'avoir rien à démêler ensemble, il parut la voir pour la premiere fois au Spectacle : elle passoit pour la Comtesse de... il lui avoit donné un équipage, & tout ce qu'il falloit pour en soutenir le personnage. Une des plus belles personnes de la Ville eut des prétentions : il en parut touché ; mon amie trembla. Le Marquis de... s'offroit à la dédommager ; mais il y avoit du sentiment dans cette affaire, il ne servit qu'à ranimer l'amour du Duc, & d'ornement à la conquête : tout fut sacrifié de bonne-foi de part & d'autre. Quels jours ! quels instans !

Digitized by Google

elle ne m'a rien caché : oh ! c'eſt une femme bien ſincere : j'aurois quelquefois ſouhaité qu'elle le fût moins ; mais elle donne à tout des couleurs . . . En vérité les circonſtances qui l'ont entraînée étoient inſurmontables.

Pour le Comte, vous ſçavez qu'il eſt plus aimable que tout ce qu'on voit dans le monde, rien ne lui reſſemble à tous égards : s'il étoit amoureux, il ſeroit à craindre : j'en ſerois au déſeſpoir ; car, qu'en penſez-vous, ma Bonne, il faudroit renoncer à le voir ? Cidaliſe me diſoit, non ; mais ſeulement éviter le tête à tête : au ſurplus que craindriez-vous ? s'il vous aime, il vous reſpectera : c'eſt le plus intime de votre mari ; vous ſçavez comme il en parle. Avec tout cela, ma Bonne, & l'indifférence dont il ſe pique, je le crains, parce qu'il y a des jours où je le trouve néceſſaire, & d'autres où ma raiſon le trouve de trop : tel fut, par exemple, celui dont vous vouliez me détourner de remplir les engagemens. J'aurois dû vous en croire, cette partie étoit légere. La crainte des ridicules auxquels je me ſerois offerte en m'y refuſant, me détermina : j'y portai de l'inquiétude & des réflexions : on eſt ſouvent déplacée quand on penſe. J'eus peine à partager la gaieté commune.

Digitized by Google

Nous allâmes, comme vous sçavez, dans cette jolie maison du Prince de . . . Il ne devoit point s'y trouver ; cependant il y vint : j'en fus bien aise ; car j'avois réellement de l'humeur. J'imaginai que sa présence imposeroit, & que nous serions obligés de reprendre le chemin de Paris : point du tout. J'aurois soupçonné du concert, tant il parut d'intelligence avec ma société. Cidalise m'a toujours assuré que non. Quoi qu'il en soit, tout continua sur le même ton : il nous fit entendre une musique admirable pendant le dîné, il se donna lui-même la peine de nous conduire dans les jardins, & de nous faire remarquer les beautés d'un singulier labyrinthe, où mon amie n'ayant pu nous suivre, parce qu'un soudain mal de tête l'avoit saisie, le Comte, qui lui donnoit le bras, la conduisit au Château : Emilie, Cephise & leurs Ecuyers disparurent, je ne sçais comment : sans m'en être apperçue, je me trouvai seule avec le Maître du logis qui me faisoit l'honneur de m'aider à marcher. A quelle scene fus-je exposée ! J'étois déja fort intimidée du tête à tête avec un homme de ce rang, que je voyois pour la premiere fois. Ce fut bien autre chose quand me forçant presque de m'asseoir, je le vis à mes pieds avec un air ému, des

Digitized by Google

regards fixes & languissans : je ne fis qu'un saut dans la premiere route : me croyant suivie, je les parcourois avec effroi, cherchant une issue : j'apperçus le Comte, qui d'un air inquiet s'embarrassoit de son côté : mon agitation le surprit moins qu'elle ne parut l'affliger ; je crus qu'il en sçavoit la cause. Tout est-il découvert, lui dis-je ? Quelles façons d'agir ! qu'est-ce que cette manœuvre ! Je l'ignore, me répondit-il : mais de tous les hommes je suis le moins propre à m'y prêter ; & si vous me permettiez de vous instruire de mes sentimens pour vous, j'aurois bientôt dequoi vous en convaincre. Vous êtes dans une société dangereuse, belle Horrence, ajouta-t'il ; les conseils d'un homme de mon âge peuvent être suspects ; mais réfléchissez-y, ils auront des partisans dans vos inclinations heureuses. Echappez aux pieges, croyez-moi ; l'on abuse de votre confiance. Il me disoit cela d'un air qui m'attendrissoit, ma Bonne : je lui sçavois gré de ce vertueux intérêt ; & sans être en garde contre lui-même, nous cherchions de concert à sortir de ce dédale. Nous entrâmes enfin dans un grand bois : je me jettai sans autre réflexion sur le premier banc : quelle surprise ! je le vis à mes genoux : j'étois trop lasse, je ne pouvois plus fuir : que cela

est embarrassant ! C'en est trop pour un jour, m'écriai-je ! Comte, que faites-vous ? quelle situation ! . . Asseyez-vous, je ne puis vous entendre autrement. Il serroit les mains que je lui tendois pour le relever : je crois qu'il les baisoit ; car en vérité je n'en sçais rien. J'étois si émue, si troublée, le feu de ses yeux, un certain air animé, entreprenant . . . j'avois grand besoin que l'on nous rejoignît : toute la compagnie reparut en effet de différentes allées : je me plaignis à Cidalise ; elle éclata de rire : Quelle enfance ! qu'avez-vous imaginé, dit-elle ? que l'on est crédule quand on est sans expérience, & qu'un peu d'amour-propre s'en mêle ! Un badinage, une feinte vous effrayent. Elle prit ensuite un ton plus sérieux, & me prouva si bien que je n'avois pas eu lieu de prendre la chose au sérieux, que j'eus honte de ma fuite. Le Prince de . . . ne parut plus. Nous rentrâmes dans nos caléches : l'enjouement & l'air satisfait s'embarquerent avec nous. Le Comte seul me parut rêveur & distrait : il étoit apparemment fâché d'avoir fait un moment un personnage opposé à son ton philosophe & réfléchi. Pour moi, je ne l'étois point de l'avoir vu faire comme les autres : cette maniere soumise & respectueuse a quelque

chose de séduisant. L'on vit si sérieusement entre mari & femme, la supériorité se fait toujours sentir : tout est demandé & obtenu comme devoir, c'est le plus froid commerce, jamais on ne sçait si l'on est plus jolie un jour que l'autre ; c'est un uniforme, une égalité insipide qui révolte. Vous le sçavez, ma Bonne, tout le monde a ses jours & ses parures avantageuses : Cidalise & le Comte ont une flatteuse attention à me les faire remarquer. Croiriez-vous qu'il y a plus d'un an que M. de... n'en a fait aucune à mes habits : quand je veux attirer ses regards sur quelque nouvel ajustement, il se contente de me répondre d'un air froid, sans même me regarder : vous êtes toujours également bien à mes yeux, en vérité cela désole. Le Public est plus obligeant, si j'obtenois chez moi la plus petite partie des éloges qu'il me prodigue, je crois que je ne sortirois jamais. Pour le Comte, je l'avoue, ce qu'il fit à... me revient sans cesse sous les yeux : il y a dans cette avanture quelque chose qui m'étonne ; car réellement il n'est point amoureux. Il déclame sans mesure contre ceux qui le sont ; il les tourne en ridicule : que gagneroit-il à cela ? il seroit tout simple qu'il se déclarât. Cette pensée me rassure, mais elle ne m'em-

Digitized by Google

pêche pas de craindre de me trouver seule avec lui, & je ne pris point de plaisir à la mauvaise plaisanterie de Cidalise qui nous enferma hier. Le Comte m'offença ; je criai : la porte s'ouvrit, je me plaignis. Elle me plaisanta sur ma mauvaise humeur, elle fit la mine ensuite. Je fus encore assez bonne pour faire les premieres démarches du raccommodement, & voilà plusieurs o casions où je remarque que je fais tous les frais de l'amitié qui nous lie.

Voilà ce qu'on peut appeller une furieuse tirade, ma chere Julie. Elle étoit tou e à ses idées ; je la livrai à son enthousiasme, sans presque l'interrompre : je l'attendois à cette conclusion. Je crus devoir profiter des dispositions qu'elle faisoit paroître pour l'éclairer sur des dangers qu'elle ne soupçonne pas. Je pourrois vous épargner la suite de notre conversation, qui ne contient plus que des réflexions sérieuses & des instructions ; mais elles entrent dans l'ordre de mes desseins sur vous : ainsi je ne vous ferai grace de rien. Je lui tins donc ce propos :

Vous êtes, je l'avoue, ma chere Hortence, dans une position d'autant plus délicate, que malgré beaucoup d'esprit, vous ne le sentez pas, & que vos penchans aident à vous séduire. Une dangereuse amie

Digitized by Google

tend imperceptiblement un million de pieges à votre vertu. Pour le Comte, il y va de bonne foi, il est amoureux. (Elle voulut m'interrompre). Ecoutez-moi, lui dis-je : accordez cette complaisance à de vrais sentimens dont on ne vous fait voir ailleurs que l'apparence. Il vous aime, belle Hortence, mais il craint une sagesse qui se feroit un devoir de l'éloigner, s'il se déclaroit · son manege lui réussit mieux; il vient à son but par un détour, & prend, sans que vous vous en doutiez, la place où il aspire. Si vous conceviez combien il y a peu de distance du chemin que vous avez fait aux dernieres démarches, vous en frémiriez. Hélas! un moment plus tard peut-être mes conseils persuaderoient-ils envain votre raison : il en est temps encore. Arrachez-vous aux vains engagemens qui vous retiennent : une amie du caractere de Cidalise est indigne de vous : avec quelle assurance osez-vous vous livrer à sa conduite! Elevée sans préjugés, elle a vécu sans principes; criminelle par goût, elle n'a pas même respecté les dehors de la vertu : elle a borné son ambition aux plus méprisables qualités de sçavoir attirer & retenir beaucoup d'adorateurs; triomphes déplorables qui coûtent le seul mérite qui met de la différence entre les

Digitized by Google

femmes. Quoi ! ma chere Hortence, ne devinez-vous pas ce qui manque à votre félicité ? Le repos d'une conſcience qui ne ſe reproche rien, la ſatisfaction de pouvoir ſe dire à ſoi-même, mes devoirs me ſont chers, j'en fais mon unique étude. Eprouvez la différence d'une vie appliquée; faites un nouveau plan ; demandez vous, ſans complaiſance, ce que vous vous devez comme Chrétienne, comme femme, comme mere, & comme maîtreſſe de maiſon ; voyez ſi vous l'avez rempli dans cette vie tumultueuſe & répandue. Vous ne deviez point ſuivre M. de... dans ſes terres. Changez vos deſſeins, fuyez-le, ma chere. Rendue à vous-même, éloignée des dangereux objets qui vous obſedent, vous apprendrez qu'il eſt des plaiſirs dans une vie d'ordre; que ce qu'on qualifie de miſere renferme d'inépuiſables ſatisfactions. Rendez tout votre attachement à qui vous le devez, & qui en eſt ſi digne ; apprenez par pratique à préférer à tout le plus précieux des biens ; je veux dire la vertu : c'eſt elle qui peut ſeule remplir le cœur : tout eſt réellement ſans elle illuſion & preſtige : reconnoiſſez-la : c'eſt à ce cri ſécret qui ſortoit du vôtre né pour elle, que vous deviez les dégoûts répandus ſur les faux plaiſirs que vous lui préfériez. Je veux

Digitized by Google

vous faire éprouver ceux q u'ellepermet : j'espere qu'ils acheveront de vous arracher aux autres. Je vais à ma terre pour quelques jours : vous en connoissez la distance, c'est un voyage d'après-dîné : je compte y recevoir plusieurs de mes amis & amies. Soyez des nôtres, ma chere Hortence. Vous verrez des tons & des allures différentes ; mais vous trouverez de la noblesse, de la décence, de l'esprit, de la gaieté, & vous apprendrez que la vertu sociable renferme de réels agrémens.

Elle ne m'écoutoit presque plus depuis un moment. Plongée dans la plus profonde rêverie, elle essuyoit le plus violent combat ; de tendres larmes remplissoient ses yeux, & couvroient son beau visage : elle s'est enfin jettée dans mes bras. Je ne le verrai plus, ma Bonne, vous triomphez ; non, je ne le verrai plus . . . A quel danger courrois-je ! je le sens à ce qu'il m'en coûte pour former cette résolution ; mais je la soutiendrai, ne m'abandonnez pas. Je vais un moment chez moi pour prévenir M. de . . . du petit voyage que vous me proposez, & de celui qui le suivra. Tout à coup elle s'est écriée : Ah ! pauvre Comte . . . & rougissant de son transport, elle m'a regardée. C'est pour la derniere fois, m'a-t-elle dit, je ne veux pas même

Digitized by Google

le nommer. Elle est sortie : un de ses gens vient de me dire qu'elle seroit ici à deux heures, & je l'attends.

Adieu, ma chere Julie. Il ne vous sera pas difficile de pénétrer mes desseins par ce long récit ; je le livre à vos réflexions : voilà bien assez écrire : heureusement mon amitié pour vous est au dessus des expressions, cela vous sauve un surcroît de paroles.

EPITRE

A Madame d'Al... en son Château de...

. . . . . Scribere jussit amor.
Ovid. Heroid. Ep. IV.

Au sein d'une douce langueur,
Tandis qu'à peine je respire,
Et que la secourable erreur,
Dans les tourbillons du délire,
Emporte & voile mon malheur,
Vous me promettez un sourire,
Des œillets, un regard flatteur,
Si, reprenant pour vous ma lyre,
Je vous fais sentir du bonheur
Les influences & l'empire ;
Et si par mes accords j'attire

Digitized by Google

Le doux plaisir dans votre cœur.
Puis-je vous rendre un tel service,
Moi, que les Dieux d'un œil propice
N'ont jamais daigné regarder ?
Pouvez-vous me le demander,
Vous qui reçûtes en partage,
De la nature enfant gâté,
Toutes les graces sans fierté ;
De l'esprit sans faux étalage,
De la vertu sans âpreté ;
Un peu d'humeur, un goût volage,
Mais sans fiel & sans fausseté ?
Si l'Euménide de Tantale
Empoisonne ces dons heureux ;
S'il est toujours quelque intervale
Entre le bonheur & vos vœux ;
Si du sombre ennui l'influence
Verse en un cœur fait pour les jeux,
De tout désir cette impuissance,
Cet embarras de l'existence,
Qui, d'un peuple fier & fameux,
Epuisent souvent la constance ;
A cette sinistre langueur
Pour opposer de sûres armes,
Donnez, belle Eglé, votre cœur
Au Dieu qui vous donna ses charmes.
Un Amant voltige enchanté
Des vrais plaisirs aux doux mensonges ;
Pour lui l'aimable volupté,

Digitized by Google

Reproduite dans de beaux ſonges,
Survit à la réalité.
Cet Univers n'a qu'une allure
Pour ceux dont les timides ſens,
Plongés dans une nuit obſcure,
Des amoureux engagemens
Repouſſent l'aimable impoſture.
Mais aux yeux des tendres Amans
Le domaine de la nature
De leur cœur ſuit les mouvemens;
Et ſon aſpect & ſa parure
Changent avec leurs ſentimens.
Regardez l'ingénue Aminte
Qui, foulant l'art & la contrainte,
Adreſſe à Licas des ſouris:
Un berceau dans ſa ſombre enceinte
Voit de leurs nœuds ſerrer l'étreinte.
Aminte ſort: ſon coloris
Du doux plaiſir porte l'empreinte,
Et ſon front où la joie eſt peinte,
Eſt le trône où s'aſſied Cypris.
Liſe, Bergere de même âge,
A plus d'eſprit, autant d'attraits;
Mais la langueur dans un nuage
Enveloppe ſes ſombres traits:
Rêveuſe, indolente, diſtraite,
Parce qu'elle vit ſans amour,
Avec des fleurs & ſa houlete,
Elle manque la fin du jour.

Digitized by Google

Il faut ſurtout, pour ſe bien plaire
Dans un azyle ſolitaire,
Nourrir de tendres ſentimens.
Autour d'une perſonne chere
Tout ſe revêtit d'agrémens;
Mais ſi, concentré dans Cythere,
L'Amour n'embellit point nos champs;
Les bois, les prés & la fougere
Laiſſent au jour tous ſes momens.
Beaux lieux où la Reine de Gnide
Eût dédaigné Chypre & Paphos!
Non, vous ne touchez point Armide;
Son cœur, que la volupté guide,
N'aime en vous qu'un jeune Héros.
Une ame qu'Amour a bleſſée,
Se voit & ſe trouve partout:
Tout fait revivre en ſa penſée
Ses amuſemens & ſon goût.
Ce lit de fleurs & de verdure
Que rafraîchiſſent les Zéphirs,
De quelque amoureuſe aventure
Lui retrace tous les plaiſirs.
Intéreſſante Philomele,
Votre muſique lui rappelle
D'un Berger la touchante ardeur;
Quand par mille cadances vives
Les Serins animent ces rives,
Elle entend le cri du bonheur.
Ainſi dans les champs tout conſpire

Digitized by Google

A nous fournir un doux emploi :
On y jouit d'un beau délire,
Parce qu'on y jouit de ſoi.
C'eſt là que l'Amour favorable
De chaque Amant fait un heureux :
A la Ville on veut être aimable ;
Mais y ſçait-on être amoureux ?
On y méconnoît la nature,
Y connoîtrait-on ſes plaiſirs ?
Du ſein vuide de l'impoſture
Peut-il germer de vrais déſirs ?
Dans ces brillantes aſſemblées
Où l'art triomphe avec fierté,
Aux écarts de la vanité
J'ai vu les graces immolées.
J'ai vu plus d'un fade blondin,
Au fond de ſon cœur incertain,
Balancer l'aimable Corine
Avec des Magots de la Chine,
Avec le vernis de Martin.
J'ai vu l'abſurde perſifflage
Lier à ſon char la raiſon,
Et le plus futile jargon
Triompher de ce beau langage,
Qui s'attire mon juſte hommage
Dans Voltaire & dans Fénélon.
J'ai vu des petites Maîtreſſes
S'épuiſer en tendres careſſes,
Se pâmer pour un Angola ;

Digitized by Google

Et des Abbés vermeils sourire,
Mordre leurs levres & rédire
Tous les traits saillans du Sopha.
Sous une immense chévelure,
J'ai vu les enfans de Thémis
Envier la brillante allure
De nos frivoles Adonis.
Galans sans choix, légers sans graces;
Ils dorment sur des faux succès:
Quand on a ri de leurs grimaces
On les renvoie à leurs procès.
De ces odieuses images
C'est beaucoup trop souiller vos yeux;
Belle Eglé, sur d'autres rivages,
Parmi des fleurs & des bocages,
Voyez le plus jeune des Dieux
Rendre en plaisirs délicieux
Tout ce qu'il reçoit en hommages.
Sur l'aîle des légers Zéphirs
Parcourez l'azyle rustique,
Où Médor & son Angélique
Bégaïoient de tendres soupirs,
Et couverts d'un feuillage antique
Se jouoient avec les plaisirs.
Dans les champs qu'embellit Vaucluse,
Venez admirer ce séjour,
Où, plein de Laure & de sa muse,
L'heureux Petrarque tour à tour
Vit pour la gloire & pour l'amour.

Digitized by Google

Lieux fortunés, belle Contrée,
Où coulent les eaux du Lignon,
Apprenez-nous comment Astrée
Gênant son goût pour Céladon,
Prêchoit à son ame épurée
Le Quiétisme de Platon ?
Daignez encore nous rédire
Combien de fois changeant de ton,
De l'amour le fougueux délire
Prévalut sur ce beau jargon ?
Puisez une aussi douce yvresse
Dans les yeux d'un charmant vainqueur ?
Si vous vous devez au bonheur
Vous vous devez à la tendresse :
Puisque de vos heureux soupirs
Ce bonheur doit être l'ouvrage,
Hâtez-vous, formez des désirs
Qui fassent honneur à votre âge,
Et songez qu'un esprit trop sage
Est l'épouvantail des plaisirs.

CHAUVEL, Avocat.

L'Auteur de la vie de César dont on a lu l'avant-propos dans les deux Mercures précédens, a cru devoir en détacher les fragmens que nous insérons dans celui-ci pour mieux pressentir encore le goût du Public, & pour le mettre mieux en état

Digitized by Google

de juger par eux du ton dont l'ensemble est écrit & composé.

SUITE
DE LA VIE DE JULES CESAR.

MORT DE POMPÉE.

POmpée ayant vu sa cavalerie défaite, & se défiant de l'issue de cette journée, se retira dans son camp. Il dit aux Officiers qui étoient à la Porte Prétorienne, commandés pour la garde des retranchemens : *S'il arrive quelques désordres, ayez soin de défendre le camp, je vais visiter les autres postes & donner ordre à tout.* Ensuite il se retira dans sa tente pour attendre l'événement de la bataille. César ayant mis en fuite les soldats de Pompée, & ne voulant leur donner aucun relâche, exhorta les siens à couronner leur victoire par l'attaque & la prise du camp ennemi, quoiqu'ils fussent fatigués par la chaleur, car le combat avoit duré jusqu'au milieu du jour. Ils lui obéïrent courageusement : ils n'eurent affaire qu'à quelques cohortes soutenues par les Thraces, & d'autres troupes auxiliaires qui les arrêterent quelque temps ; car pour celles de Pompée qui

Digitized by Google

avoient déja combattu, étonnées de leur défaite & accablées de lassitude, n'étant pas aussi accoutumées à la fatigue que celles de César, ayant jetté leurs armes & abandonné leurs enseignes, elles songerent plutôt à fuir qu'à défendre le camp : les soldats de César, après quelque résistance, y entrerent de toutes parts. *Quoi, jusques dans mon camp !* s'écria Pompée, tout éperdu, voyant les ennemis qui franchissoient les retranchemens, aussi-ôt ayant jetté les marques de sa dignité, il monta à cheval & prit la fuite. Il se retira avec précipitation dans la ville de Larisse, & sans s'y arrêter, escorté seulement d'environ trente chevaux qui l'avoient joints il marcha toute la nuit. Il arriva au bord de la mer, ou trouvant un vaisseau marchand, il s'embarqua, & fit aussitôt mettre à la voile, se plaignant souvent que ses espérances avoient été trompées, que le commencement de la défaite étoit venu par la fuite de ceux auxquels il avoit eu le plus de confiance, & qu'il avoit été trahi.

Si l'on considere à quelles tristes réflexions ce grand homme se trouva livré à l'instant de sa défaite, il est difficile de ne se pas laisser attendrir sur son sort. Toujours victorieux sans avoir jamais reçu aucun échec, ayant toujours eu des comman-

Digitized by Google

demens considérables & presque souverains, lui qui n'étoit jamais entré à Rome qu'en triomphe après ses expéditions militaires, lui qui dans l'instant de ce fatal combat, commandoit à tout le Sénat, & à ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, à plusieurs Rois qui lui avoient amené leurs troupes auxiliaires, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, se croyant sûr de la victoire, & méprisant l'armée de César, moins nombreuse que la sienne, il fuit presque seul, dépouillé des ornemens de sa dignité, sans amis, sans domestiques : il arrive à Mitilene dans l'isle de Lesbos, où il avoit laissé sa femme Cornélie. Il la fait avertir de le venir joindre, dans la crainte qu'elle ne tombe entre les mains du Vainqueur. Elle reconnoît à la tristesse, & au peu de cortege du messager que Pompée est vaincu : cette femme qui adoroit son mari, qui partageoit sa gloire avec lui, qui attendoit avec confiance la nouvelle d'une victoire dont elle ne doutoit pas, apprend dans l'instant qu'il fuit ses ennemis, qu'après avoir commandé toutes les flottes de la République, s'être vu à la tête de cinq cens voiles, il est seul dans un vaisseau d'emprunt. Frappée d'un si subit & si cruel revers, elle succombe à sa douleur, elle

Digitized by Google

s'évanouit. Elle ne reprend ses sens que pour sentir toute l'étendue de son malheur : mais son courage ne l'abandonne pas, elle ne connoît plus d'autre bonheur que celui de partager les infortunes de son mari, elle se rend au port. Son abord tendre & compatissant n'a rien qui marque la foiblesse de son sexe, elle s'embarque avec lui & avec quelques-uns de leurs amis. Ils se flattoient de trouver un asyle en Egypte. Le pere du Prince qui y régnoit, autrefois chassé de son royaume par ses sujets, devoit sa couronne & son rétablissement à Pompée; mais il n'avoit jamais éprouvé de revers. Il ignoroit que l'infortune est le premier aiguillon qui excite l'ingratitude des hommes. Il aborde en Egypte. Le bruit de sa défaite avoit déja prévenu son arrivée, lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir obligation à César son Beau-pere, est obligé de mandier le secours d'un jeune Prince qui, quelques jours auparavant, eût été fort heureux de lui faire sa cour & de lui demander sa protection. Pompée est surpris de ne voir venir personne au devant de lui. Un seul esquif chargé de quelques soldats se présente pour le recevoir. On lui dit que le Roi l'attend sur le rivage. A peine est-il descendu, accompagné de

Digitized by Google

deux de ſes amis & d'un affranchi, qu'à quelque diſtance de ſon vaiſſeau, il eut poignardé à la vue de ſon épouſe & de ſes amis qui ſont obligés de s'éloigner de la côte, de peur d'être pris par d'autres vaiſſeaux qui ſe préparoient à les joindre. Il eſt plus facile de ſentir que d'exprimer la douleur de Cornélie, à qui il ne reſta plus de courage que pour avoir recours à la clémence de Céſar dans l'eſpérance qu'il ſçaura la venger de la cruauté & de l'ingratitude du Roi d'Egypte. Le corps de Pompée ſéparé de ſa tête, demeura nud, expoſé ſur le rivage où ſon affranchi Philippe reſté ſeul, lui dreſſa un bucher avec les débris d'un vieux bateau de pêcheur, qui ſe trouverent par hazard. Telle fut la fin du grand Pompée privé des honneurs de la ſépulture, ſans avoir reçu dans ſa patrie au milieu des trophées dont il l'avoit ornée, les éloges funebres qu'avoient mérité ſes belles actions.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Céſar pourſuivoit ſa victoire avec une ardeur incroyable. Il croyoit n'avoir vaincu que lorſqu'il avoit mis ſes ennemis hors d'état de ſe relever. Il ne penſoit qu'à empêcher Pompée de renouveller la guerre, en ralliant ſes troupes fugitives, ou ſe procurant de nouveaux ſecours. Céſar

Digitized by Google

apprit que Pompée s'étoit embarqué presque seul, & conjecturant qu'il ne pouvoit trouver de retraite qu'en Egypte, il prit de justes mesures pour le suivre : à peine se donna-t'il le temps de rassembler une médiocre flotte sur laquelle il s'embarqua avec environ 3000 hommes. Il approchoit de l'isle de Chypre où il avoit appris que Pompée avoit paru, lorsqu'il rencontra une flotte ennemie commandée par Cassius Lieutenant de Pompée, mais beaucoup plus forte que la sienne. Il se présente avec cette confiance que donne la victoire. La défaite de Pompée avoit jetté la terreur dans le cœur de tous ses amis. La flotte se rend à César: il monte en triomphant sur la Galere de Cassius. Cet homme qui eut la hardiesse quelques années après de le poignarder en plein Sénat, ne peut soutenir le regard du Vainqueur : il se jette aux pieds de César & lui demande humblement la vie. César lui pardonne, s'empare de la flotte, continue sa route & arrive en Egypte. A la descente de son Vaisseau on lui présente la tête de Pompée. A ce triste objet, il frémit, il détourne la vue, sa haine fait place à la compassion, son cœur est attendri, les larmes coulent de ses yeux, il plaint la triste destinée de cet homme si grand, si glorieux, qui avoit

Digitized by Google

été si étroitement joint avec lui par les liens du sang & de l'amitié, auquel il étoit lui-même redevable d'une partie de sa fortune, & qu'un instant avoit précipité du faîte de la grandeur. Quelles réflexions ne dut-il pas faire sur l'instabilité de la fortune & sur les revers auxquels l'ambition expose les hommes, lorsqu'ils ne sçavent pas la modérer.

LUCULLUS.

Lorsque Silla eut abdiqué le souverain pouvoir qu'il avoit usurpé, Lucullus se trouva, après Pompée, le citoyen le plus accrédité de la République. S'il eût eu autant d'ambition que de mérite, il eût peut-être été le premier de Rome. C'étoit celui de ses Lieutenans, pour lequel Silla avoit le plus d'amitié. Il lui donna une grande marque de confiance en lui dédiant ses Commentaires, & l'instituant Tuteur de son fils, à l'exclusion de Pompée, qui en conçut une jalousie qu'il conserva toute sa vie. Les services que Lucullus avoit rendus à Silla étoient moins brillans que ceux de Pompée, mais ils étoient plus utiles. Silla assiégé dans Athenes, envoya Lucullus parcourir tous les Ports de la Méditerranée, pour rassembler les flottes de la République & venir le dégager. Il sçut

Digitized by Google

éviter les flottes de Mithridate contre lesquelles il ne voulut rien hasarder, disant que son Général ne l'avoit pas envoyé pour combattre, mais pour lui amener un prompt secours; & quoiqu'il fût encore jeune, il sçut préférer son devoir à la gloire qu'il pouvoit acquérir, aimant mieux contribuer à celle de son général qu'à la sienne propre. Le secours qu'il lui amena à propos, mit Silla en état de vaincre Mithridate.

Silla étant obligé de se rendre en Italie pour s'opposer à Marius, laissa Lucullus en Asie avec la dure commission de lever sur les Provinces vingt mille talens, somme exhorbitante. Il exerça cette commission toute odieuse qu'elle étoit, avec tant de douceur & de modération, qu'il se fit universellement aimer. Il eut le bonheur d'être absent de Rome pendant les proscriptions de Silla: il n'eut aucune part à ses cruautés, & ne profita pas, comme tous les amis de Silla, des rapines qu'il exerçoit; aussi à son retour à Rome fut-il reçu avec une considération qui lui donna un grand crédit. Il fut élu consul avec l'applaudissement de tous les Citoyens. Ce fut pendant son Consulat que Mithridate rompit la paix qu'il avoit faite avec les Romains, & pour premier exploit, fit mas-

Digitized by Google

ſacrer tous ceux qui étoient dans ſes Etats. Il fallut envoyer une armée contre lui. Il n'y avoit alors à Rome aucun Général capable de conduire cette guerre. Pompée étoit occupé à la guerre d'Eſpagne contre Sertorius : Céſar étoit trop jeune & commençoit à peine à briguer les premiers emplois : Cicéron travailloit à ſe rendre recommandable par ſon éloquence, & Craſſus ne penſoit qu'à accumuler ſes richeſſes, & qu'à ſatisfaire ſon avarice. Lucullus ayant obtenu la conduite de cette guerre, il la conduiſit avec tant de ſageſſe, de prudence & de courage, qu'il contraignit Mithridate d'abandonner ſes Etats & de chercher une retraite chez Tigranes ſon gendre Roi d'Arménie, & ſur le refus qu'il fit de lui livrer cet ennemi des Romains, il lui déclara la guerre. Tigranes fut vaincu. La ville de Tigranocerta que ce Prince avoit fait bâtir, & dont il avoit fait la capitale de ſon empire, fut priſe par les Romains : chaque ſoldat eut huit cens pieces d'argent pour ſa part du pillage. Lucullus fournit aux Grecs, que Tigranes y avoit tranſportés pour la peupler, les commodités & les vivres néceſſaires pour retourner dans leur patrie. Cet acte de généroſité le rendit ſi cher à toute la Grece, qu'elle le regardoit comme ſon dieu tutélaire, & lui dreſſa des ſtatues.

Digitized by Google

Lucullus étoit sur le point de terminer cette guerre, lorsqu'il fut arrêté par la révolte de ses soldats : il apprit en même-temps que Pompée par ses brigues, s'en étoit fait donner la conduite ; qu'à peine il avoit mis le pied dans l'Asie, qu'il avoit cassé toutes les ordonnances de Lucullus ; qu'il avoit défendu de lui obéïr, & lui avoit débauché une partie de ses soldats. Tout le monde fut indigné de la conduite de Pompée ; Lucullus ne s'en vengea que par le mépris. Il lui reprocha que son ambition démesurée & sa basse jalousie le rendoient ennemi de tous ceux qui acquéroient de la gloire ; qu'il attendoit que les autres Généraux eussent affoibli & ruiné les ennemis de la République pour se faire donner leurs commandemens & profiter plus aisément de leurs travaux.

Lucullus de retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe sous le Consulat de Cicéron, malgré les intrigues des amis de Pompée, & avec les applaudissemens de tous les honnêtes gens. Il conserva toute sa considération dans la République jusqu'au Triumvirat de Pompée, de César & de Crassus. Ayant voulu s'opposer à une loi qu'ils avoient proposée contre l'intérêt public, César qui étoit Consul, le traita avec tant de hauteur, & lui fit de si terribles

Digitized by Google

lis par le luxe, qu'il n'y avoit plus aucune gloire à triompher d'eux. D'ailleurs César ne vouloit pas trop s'éloigner de Rome pour être à portée de sçavoir ce qui s'y passeroit pendant son absence : c'est pourquoi il avoit pris le gouvernement des Gaules. Il vouloit faire connoître à ses Citoyens qu'il ne lui suffisoit pas d'avoir été élevé par leur bienveillance & leurs suffrages aux premieres charges de la République, mais qu'il prétendoit s'en rendre digne par des conquêtes au moins aussi belles & aussi brillantes que celles qui avoient rendus illustres Marius, Silla, Pompée & les autres grands hommes qui l'avoient précédé.

Nous verrons par le récit de la guerre des Gaules, qu'il ne falloit pas moins qu'un aussi grand homme que César pour assujettir une nation, qui avoit autrefois donné tant d'affaires aux Romains, nation dont la noblesse faisoit alors comme elle fait encore aujourd'hui sa principale occupation du métier de la guerre, qui avoit autrefois saccagé la ville de Rome, qui avoit fait des conquêtes & de grands établissemens jusques dans l'Asie, & qui avoit fait dire d'elle ce proverbe si connu : Qu'il n'y avoit point de guerres dans l'Univers où l'on ne vit briller la valeur des Gaulois.

Digitized by Google

C'est le courage de cette nation, & la résistance qu'il éprouva pendant dix années de guerre pour l'assujettir, qui ont fait toute la gloire de César & qui l'ont fait connoître pour le plus grand Capitaine de l'univers. La bataille de Pharsale, il est vrai, l'a rendu maître de la République, mais ce fut l'ouvrage d'une campagne. Il suffit de lire cet exploit dans ses Commentaires, & l'on peut s'en rapporter à lui : on y verra avec quelle facilité il obtint cette victoire. Aussi sçut-il bien dire par la suite, lorsqu'après cette bataille il parcourut en vainqueur tout l'Orient, lorsqu'il eut conquis l'Egypte en moins de deux mois, lorsqu'il n'eut que la peine de se montrer pour vaincre Pharnace, Roi de Pont, fils de Mithridate (1), & lorsqu'il se rendit maître de l'Afrique en très-peu de tems, que Pompée par les victoires qu'il avoit remportées sur ces peuples, avoit bien aisément acquis le surnom de *Grand*, & que s'il avoit eu affaire aux Gaulois, il l'auroit acheté bien plus cher. Lorsqu'on lira sans prévention les conquêtes d'Alexandre & celles de Pompée, on verra ces grands hommes

(1) Ce fut à l'occasion de cette victoire qu'il dit ces trois mots, qui marquoient son mépris pour ces sortes d'ennemis : *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Digitized by Google

lis par le luxe, qu'il n'y avoit plus aucune gloire à triompher d'eux. D'ailleurs César ne vouloit pas trop s'éloigner de Rome pour être à portée de sçavoir ce qui s'y passeroit pendant son absence : c'est pourquoi il avoit pris le gouvernement des Gaules. Il vouloit faire connoître à ses Citoyens qu'il ne lui suffisoit pas d'avoir été élevé par leur bienveillance & leurs suffrages aux premieres charges de la République, mais qu'il prétendoit s'en rendre digne par des conquêtes au moins aussi belles & aussi brillantes que celles qui avoient rendus illustres Marius, Silla, Pompée & les autres grands hommes qui l'avoient précédé.

Nous verrons par le récit de la guerre des Gaules, qu'il ne falloit pas moins qu'un aussi grand homme que César pour assujettir une nation, qui avoit autrefois donné tant d'affaires aux Romains, nation dont la noblesse faisoit alors comme elle fait encore aujourd'hui sa principale occupation du métier de la guerre, qui avoit autrefois saccagé la ville de Rome, qui avoit fait des conquêtes & de grands établissemens jusques dans l'Asie, & qui avoit fait dire d'elle ce proverbe si connu : Qu'il n'y avoit point de guerres dans l'Univers où l'on ne vît briller la valeur des Gaulois.

Digitized by Google

nat les plus illuſtres d'entre les Gaulois : il leur donna des emplois conſidérables dans ſes armées : ils faiſoient la principale force de ſa cavalerie : auſſi en fut-il admirablement ſervi dans la guerre civile & dans les autres qu'il eut à ſoutenir.

Ce qui fait l'éloge de la nation Gauloiſe, c'eſt que depuis qu'elle eut goûté la ſageſſe & la douceur du Gouvernement de Céſar, depuis qu'elle eut trouvé de l'emploi continuel & honorable dans les armées de la République, où elle avoit le moyen de ſatisfaire ſon inclination pour la guerre, elle demeura inviolablement attachée aux Romains avec leſquels elle étoit, pour ainſi dire, incorporée, ſans qu'elle ait jamais penſé à ſe révolter : mais lorſqu'après la deſtruction de ſon empire, elle eut été rendue à elle-même ſous le gouvernement des Rois ſortis du propre ſein de la nation, ſous le regne de Hugues Capet & de ſes ſucceſſeurs, ſon empire n'a jamais été ſujet à aucune révolution. Son obéiſſance & ſon attachement pour ſes ſouverains n'ont jamais ſouffert la moindre altération. On ne voit point dans ſes annales de ces uſurpations violentes qui ont renverſé de leurs trônes ſes Princes naturels : ils n'ont jamais vu leurs ſujets armés contr'eux, acharnés à changer, à

Digitized by Google

n'ayant à combattre que des nations éfféminées & sans courage; l'on sentira la différence qu'il y avoit entr'elles & la nation Gauloise, & l'on se convaincra que la conquête que César en fit, l'a mis à justre titre au-dessus des autres Conquérans. Peut-être qu'il n'en eût pas triomphé si aisément, si cette nation, au lieu d'être divisée en petites Républiques, & en différens petits Etats jaloux les uns des autres, & cherchant à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, eût été bien unie comme elle l'est depuis si longtemps sous le gouvernement de ses Rois. Leur puissance est fondée sur le respect, l'attachement & l'amour inviolable qu'elle a pour eux, dont elle leur donne des preuves en sacrifiant tout pour leur gloire & leur intérêt: aussi en est-elle bien récompensée par la douceur de leur gouvernement & leur attention continuelle à la rendre heureuse.

César, pendant le temps qu'il fit la guerre dans les Gaules, connut si bien le caractere de cette nation, qu'il se l'attacha par toutes sortes de moyens. Honneurs, récompenses, confiance, tout fut employé pour la gagner, il donna aux habitans de plusieurs villes le droit de Citoyens Romains; il fit entrer dans le Sé-

Digitized by Google

nat les plus illuſtres d'entre les Gaulois : il leur donna des emplois conſidérables dans ſes armées : ils faiſoient la principale force de ſa cavalerie : auſſi en fut-il admirablement ſervi dans la guerre civile & dans les autres qu'il eut à ſoutenir.

Ce qui fait l'éloge de la nation Gauloiſe, c'eſt que depuis qu'elle eut goûté la ſageſſe & la douceur du Gouvernement de Céſar, depuis qu'elle eut trouvé de l'emploi continuel & honorable dans les armées de la République, où elle avoit le moyen de ſatisfaire ſon inclination pour la guerre, elle demeura inviolablement attachée aux Romains avec leſquels elle étoit, pour ainſi dire, incorporée, ſans qu'elle ait jamais penſé à ſe révolter : mais lorſqu'après la deſtruction de ſon empire, elle eut été rendue à elle-même ſous le gouvernement des Rois ſortis du propre ſein de la nation, ſous le regne de Hugues Capet & de ſes ſucceſſeurs, ſon empire n'a jamais été ſujet à aucune révolution. Son obéiſſance & ſon attachement pour ſes ſouverains n'ont jamais ſouffert la moindre altération. On ne voit point dans ſes annales de ces uſurpations violentes qui ont renverſé de leurs trônes ſes Princes naturels : ils n'ont jamais vu leurs ſujets armés contr'eux, acharnés à changer, à

Digitized by Google

nérosité plus politique que sincere ne feroit pas place à la colere & au désir de se venger lorsqu'il n'auroit plus rien à craindre. Nous voyons par plusieurs lettres de Cicéron & d'autres Romains du même temps, que leurs craintes n'avoient pas été dissipées par les premiers actes de clémence que César avoit faits : mais lorsqu'il fut de retour à Rome, la conduite qu'il tint, persuada tout le monde qu'il avoit pardonné généreusement & sans retour, & que la clémence étoit une vertu qui avoit sa source dans la bonté de son cœur. Tout le monde sçait que quelque violente haine qu'il eût conçue contre ceux qui l'avoient insulté, il se raccommodoit avec ses ennemis avec une facilité admirable, surtout lorsqu'il lui marquoit le moindre repentir. Nous avons déja rapporté plusieurs actes de modération & de clémence qu'il avoit fait dans différentes occasions : mais en voici encore un exemple qui fit trop de bruit pour ne pas trouver place ici.

Il y avoit un Citoyen Romain appellé Q. Ligarius, contre lequel César étoit indisposé au point qu'il avoit résolu de le faire périr s'il tomboit entre ses mains, malgré les sollicitations que faisoient pour lui les personnes les plus considérables. Quelques amis de César lui dirent que

Digitized by Google

ſont pas les moins dignes d'amour & d'admiration, qui ſemblables à notre auguſte Monarque ont préféré la qualité de Princes pacifiques à celle de Conquérans, après avoir fait connoître qu'ils ſçávoient repouſſer les outrages de ceux de leurs ennemis qui croyoient pouvoir abuſer impunément de leur modération.

Clémence de Céſar.

Nous ſommes arrivés au temps le plus brillant de la vie de Céſar. Après avoir parcouru en peu de temps, depuis la victoire de Pharſale, tout l'univers plutôt en triomphateur qu'en Conquérant, par la facilité avec laquelle il avoit ſoumis ou détruit ceux de ſes ennemis qui s'étoient ſauvés de la défaite, n'en ayant plus à craindre, il revenoit à Rome couvert de gloire: il faiſoit à chaque inſtant des actes de clémence & de générosité. A l'exception d'un petit nombre de ſes plus déterminés ennemis, qui cachés dans l'obſcurité, s'étoient mis à couvert de ſa colere, il avoit pardonné à tous les autres, & leur avoit permis de revenir dans leur patrie. Cependant les zélés Républicains qui le haïſſoient dans le fonds du cœur, & ne pouvoient lui pardonner d'être devenu leur maître, étoient encore incertains ſi ſa gé-

Digitized by Google

nérosité plus politique que sincere ne feroit pas place à la colere & au désir de se venger lorsqu'il n'auroit plus rien à craindre. Nous voyons par plusieurs lettres de Cicéron & d'autres Romains du même temps, que leurs craintes n'avoient pas été dissipées par les premiers actes de clémence que César avoit faits : mais lorsqu'il fut de retour à Rome, la conduite qu'il tint, persuada tout le monde qu'il avoit pardonné généreusement & sans retour, & que la clémence étoit une vertu qui avoit sa source dans la bonté de son cœur. Tout le monde sçait que quelque violente haine qu'il eût conçue contre ceux qui l'avoient insulté, il se raccommodoit avec ses ennemis avec une facilité admirable, surtout lorsqu'il lui marquoit le moindre repentir. Nous avons déja rapporté plusieurs actes de modération & de clémence qu'il avoit fait dans différentes occasions : mais en voici encore un exemple qui fit trop de bruit pour ne pas trouver place ici.

Il y avoit un Citoyen Romain appellé Q. Ligarius, contre lequel César étoit indisposé au point qu'il avoit résolu de le faire périr s'il tomboit entre ses mains, malgré les sollicitations que faisoient pour lui les personnes les plus considérables. Quelques amis de César lui dirent que

Digitized by Google

Cicéron se disposoit à lui parler en faveur de Ligarius pour obtenir sa grace, César répondit : *Il y a longtemps que nous n'avons entendu parler Ciceron, je l'écouterai avec plaisir : mais son éloquence, quelque persuasive qu'elle puisse être, ne me fera pas changer de sentiment pour Ligarius.* Cette réponse fut rapportée à Cicéron, qui joignant à la vanité dont il n'étoit que trop susceptible, le désir de rendre service à Ligarius, employa dans le discours qu'il prononça en présence de César, tous les traits que son éloquence put lui suggérer, & qu'il crut les plus persuasifs. L'Histoire nous a conservé que César ayant entendu le discours de Ciceron, en fut si vivement pénétré qu'il tomba dans une espece de ravissement, qu'il laissa échapper des papiers qu'il tenoit entre les mains, & que revenant à lui-même, il dit avec une émotion dont il ne fut pas le maître : *Je pardonne à Ligarius* (1).

On ne doit point être surpris que l'éloquence de Ciceron ait produit un si grand effet : c'étoit un enchanteur dont les charmes consistoient dans un style doux, engageant, agréable, abondant, vif, pressant,

(1) Ce discours fut prononcé dans la maison de César, en presence de ses amis & d'un grand nombre de personnes.

qui

Digitized by Google

qui ne donnoit pas le temps de respirer ; il connoissoit toutes les routes qu'il falloit prendre pour pénétrer dans le cœur de ceux à qui il parloit ; il connoissoit le caractere & le génie de tous les Romains de son temps ; il sçavoit admirablement manier leurs passions, & en faire jouer à son gré tous les ressorts pour parvenir à son but.

Il étoit question d'arracher à César par une douce violence, une grace qu'il avoit résolu de refuser ; il falloit toucher bien sensiblement le cœur d'un homme déja prévenu ; il falloit une louange bien délicate & bien fine pour la faire savourer à un homme aussi délicat & d'un aussi grand mérite ; il falloit enfin que cette louange eût pour objet des actions bien dignes d'être louées.

César par ses grands exploits, étoit parvenu au point de se rendre souverain dans sa République ; action qui étoit regardée par la plus grande partie de ses citoyens comme un acte de la plus haute tyrannie.

Ciceron commence son discours par colorer & affoiblir ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de César & dans la guerre civile qu'il avoit faite : il en rejette la faute sur les Romains & la fait approuver par les Dieux.

Digitized by Google

s'exprime ainsi : « Dès que la guerre fut
» entreprise, & déja même assez avancée
» sans que rien m'y contraignît ; après une
» mure délibération, j'ai pris les armes,
» & je suis parti pour me joindre à ceux
» qui combattoient contre vous : j'étois
» dans le camp de Pompée ; mais devant
» qui tiens-je ce langage ? c'est devant ce-
» lui qui sçachant ma conduite, ma rendu
» à la République avant de m'avoir vu,
» qui de l'Egypte m'écrivit que je demeu-
» rasse le même que j'avois toujours été ;
» enfin qui n'a cru me donner la vie qu'en
» me la laissant accompagnée des biens &
» des honneurs dont j'avois joui : qui est-
» ce donc qui s'imagine trouver du crime
» dans Ligarius pour avoir porté les armes
» contre César ? c'est vous, Tuberon, qui
» l'en accusez : mais que faisiez-vous de
» votre épée nue à la bataille de Pharsale ?
» à quels flancs en vouloit-elle ? quel étoit
» l'objet de vos armes, de votre esprit,
» de vos yeux, de vos mains, de votre ar-
» deur, de votre courage ? que désiriez-
» vous ? quels étoient vos desseins ? mais
» je vois que je vous presse trop, vous en
» paroissez ému : je reviens à moi ; j'étois
» armé pour le même intérêt que vous :
» enfin, Tuberon, que prétendions-nous,
» sinon d'être aussi puissans que César l'est

Digitized by Google

» aujourd'hui ! faut-il donc, César, que
» ceux qui sont redevables à votre clémen-
» ce de leur entiere sûreté, soient les pre-
» miers à vous exhorter par leurs discours
» à devenir cruel ? Prenez garde, Tuberon,
» à être dans l'erreur en croyant César ir-
» rité & inflexible contre vos ennemis,
» après qu'il a pardonné à tous les siens.

» J'ai plaidé plusieurs causes, César, &
» même avec vous quand les fonctions de
» vos dignités vous retenoient au Barreau ;
» j'ai défendu grand nombre d'accusés, je
» n'ai jamais tenu ce langage. Pardonnez-
» lui, Messieurs, c'est une erreur, c'est un
» faux pas ; il n'y pensoit pas, il n'y retour-
» nera plus ; c'est comme on parle devant
» un pere : devant des Juges, il ne la
» point fait, il n'en a jamais eu la pensée ;
» les témoins sont faux, l'accusation est
» forgée ; voilà comme on parle devant
» des Juges. Mais, César, je parle devant
» un pere : j'ai failli, dit Ligarius, je me
» suis conduit témérairement, je me re-
» pens, je m'abandonne à votre clémen-
» ce ; je reconnois ma faute, je vous prie
» de me la pardonner : si vous n'avez eu
» pitié de personne, je suis un présomp-
» tueux ; mais si vous avez pardonné à
» tant d'autres, donnez le secours après
» avoir donné l'espérance. Les hommes ne

Digitized by Google

» ſçauroient en rien approcher plus près
» des Dieux qu'en donnant la vie à d'au-
» tres hommes. *Ce que la fortune & la victoire ont fait de plus grand pour vous, c'eſt de vous avoir donné le pouvoir de ſauver un très-grand nombre de Citoyens, & ce que la nature a fait de meilleur, c'eſt de vous en avoir donné la volonté : peut-être l'importance de la cauſe exigeroit un plus long diſcours, mais pour le caractere de votre cœur, un plus court auroit ſuffi.*

Pour peu que l'on porte dans le cœur quelque portion de cette grandeur d'ame, que Céſar poſſédoit dans un dégré ſi éminent, & que l'on ſe mette un moment en ſa place, il eſt impoſſible de n'être pas ſenſiblement touché d'une ſi belle louange, & l'on ne doit point être ſurpris qu'elle ait fait ſur lui le prodigieux effet que l'on vient de rapporter. Ciceron étoit l'homme de ſon temps qui avoit le plus de véritable mérite & de probité. Il rendoit dans ſon cœur à Céſar la juſtice qu'il méritoit. Quoique dans les lettres qu'il écrivoit à ſes amis particuliers, il fût de mauvaiſe humeur contre lui pour avoir envahi le ſouverain pouvoir, cependant dans d'autres lettres il ne peut s'empêcher de le louer. Dans une lettre, entr'autres, qu'il écrit à Cecina, dont il ſollicitoit la grace auprès

Digitized by Google

de César. « En quoi, dit-il, j'admire sou-
» vent la grandeur, la justice & la sagesse
» de César, c'est qu'il ne parle jamais
» qu'honorablement de Pompée. Il par-
» donne volontiers à ceux qui ont eu bon-
» ne intention dans le choix qu'ils ont fait
» d'un parti, & qui s'y sont laissés engager
» plutôt par devoir ou reconnoissance, que
» par vanité ou ambition. »

La magnanimité & la clémence de César paroissoient alors d'autant plus admirables, qu'il avoit été extraordinairement maltraité par ses ennemis; que l'on sortoit des guerres civiles de Marius & de Silla, qui avoient produit les actes les plus horribles d'injustice, de vengeance & de cruauté. Non seulement ils n'avoient l'un & l'autre pardonné à aucuns de leurs ennemis, mais ils avoient encore proscrit les ennemis de leurs amis. Silla surtout avoit exercé ses vengeances avec une barbarie & un sang froid qui avoient fait connoître toute l'inhumanité de son cœur; au lieu que César, content d'avoir triomphé de ses ennemis, s'abandonna à toute la bonté de son caractere. Il leur pardonna avec une générosité sans réserve & sans faste : *Le plus doux fruit que je recueille de ma victoire*, écrivit-il à un de ses amis, *est la satisfaction & le plaisir de sauver tous*

Digitized by Google

les jours la vie à un grand nombre de Citoyens.

Je ne ſçaurois quitter la clémence de Céſar ; le pardon des injures a quelque choſe de ſi grand, que je ne puis réſiſter au plaiſir d'en rapporter encore un exemple qui fit briller l'éloquence de Ciceron.

A la ſollicitation de tout le Sénat & des plus honnêtes gens de Rome, Céſar pardonna à Marcellus un des plus diſtingués Citoyens, mais le plus violent de ſes ennemis, & qui fut une des principales cauſes de la guerre civile, ayant empêché Pompée, déterminé par les avis de Cicéron, d'accéder aux propoſitions de paix que Céſar lui avoit faites. Il avoit fait ôter à Céſar le Gouvernement des Gaules, & l'avoit empêché d'obtenir un ſecond Conſulat. Cet acte de clémence nous a procuré une des plus belles Oraiſons de Ciceron, qu'il prononça en plein Sénat pour remercier Céſar d'avoir pardonné à Marcellus.

Après avoir fait voir dans ce diſcours que la gloire des victoires d'un Général ſe partage entre les ſoldats & la fortune, il lui dit : « Mais Céſar pour cette gloire » que vous venez d'aquérir en pardonnant » à Marcellus, elle ne vous eſt commune » avec perſonne ; la fortune elle-même, » cette maîtreſſe des événemens humains,

Digitized by Google

» ne vient point y prendre part ; elle vous la
» cede, elle avoue qu'elle vous est propre
» & qu'elle vous appartient à vous seul.
» Quand vous avez vaincu des Nations
» sauvages & féroces, innombrables par
» leur multitude, abondantes en tout
» genre de richesses, vous avez vaincu ce
» qui n'étoit pas invincible ; mais vaincre
» son propre cœur, éteindre ses ressenti-
» mens, ralentir l'ardeur de sa victoire,
» relever un ennemi distingué par son es-
» prit, par ses vertus, par l'estime géné-
» rale qu'il s'est acquise, ajouter même
» encore à son ancienne splendeur, qui-
» conque en fait autant, je ne le compare
» pas aux plus grands hommes, je le trou-
» ve semblable aux Dieux immortels.
» Quand on nous raconte ou que nous
» lisons des faits qui font briller la clémen-
» ce, la justice, la douceur, la modéra-
» tion, la sagesse, surtout au milieu de la
» colere toujours ennemie de la réflexion,
» & dans le sein de la victoire naturelle-
» ment fiere & insolente, avec quelle ar-
» deur, au seul aspect de ces actions, nous
» sentons-nous portés à aimer des gens
» que nous n'avons jamais vus » ! Telles
sont les louanges que César par sa clémen-
ce & sa modération s'étoit attirées de la
part de Ciceron : il en devoit être d'autant

plus flatté, qu'elles étoient fondées sur la vérité.

VERS

De M. le Président de Ruffey à M. de Voltaire, sur la prise de Port-Mahon.

Voltaire, un Dieu sans doute éclairoit ton esprit;
Le succès suit nos vœux, succès par toi prédit (1).
Descends du Temple de Mémoire,
Oublie en ce moment tes maux;
Viens, vois, admire ton Héros.
Il rapporte, comblé de gloire,
Les foudres de Louis à son bras confiés.
Sur les aîles de la victoire
Il revient triomphant des Anglois foudroyés.
C'est sur ces mêmes bords que le fameux Alcide
A jadis vengé l'Univers

(1) *M. de Voltaire, dans sa Lettre à M. le Président de Ruffey, du 12 Avril 1756, s'exprime ainsi :* Je suis fort en peine actuellement de M. le Maréchal de Richelieu : j'ai bien peur qu'il ne trouve des Vaisseaux Anglois dans son chemin avant que d'arriver à Minorque; mais s'il peut ou les devancer, ou les battre, il prendra Port-Mahon, il vengera la France, & reviendra comblé de gloire.

Digitized by Google

Des fureurs d'un Monstre perfide (1),
Dont la rage infestoit ces Mers :
Même projet, même vaillance
Animent Richelieu combattant pour Louis :
Il paroît, il vange la France,
Et contraint Albion à respecter ses Lys.
L'art secondé par la nature,
Pour te munir, Mahon, épuisoit son effort ;
Cent murs d'effrayante structure
Défendoient l'accès de ton Port ;
D'airain mille bouches tonnantes,
Au loin sur tes rives fumantes
Vomissoient la flamme & la mort :
L'enfer armé pour te défendre,
Menaçoit de réduire en cendre
Quiconque assiégeroit ton Fort.
Mais en vain, ta prise est jurée,
Louis veut t'arracher au joug de tes Tyrans ;
Albion violant des loix la plus sacrée,
Osa le braver trop long-temps :
Il commande, & bientôt les vents
Transportent des François les légions terribles.
L'aspect d'obstacles invincibles
Pourra-t'il ralentir leur généreuse ardeur ?
Il n'est point de chemins fermés à leur courage,
Et l'excès du péril redouble leur fureur :

(1) *Geryon, Roi des Isles Baleares, qui faisoit manger à des bœufs furieux les Etrangers qui abordoient dans ses Etats.*

Digitized by Google

A travers mille morts, à travers le carnage
Ils franchiſſent tes rocs aux yeux de l'Univers ;
Et l'Anglois accablé, tombe & porte leurs fers.
Des tréſors d'Apollon, heureux dépoſitaire,
Tu peux ſeul, illuſtre Voltaire,
Célébrer ce grand jour, annoncer nos ſuccès,
Et chanter dignement la gloire des François.

SONNET

Sur la priſe du Fort S. Philippe, préſenté au Roi le 14 Juillet 1756. Par le Pere Jean-Baptiſte de Pradal, Capucin de la Province de Guyenne.

DAns le cœur de Louis, la gloire de la France
Combattoit ſa douceur & l'amour de la paix.
Toujours prêt à répandre en tous lieux ſes bienfaits,
Toujours lent à punir, il gardoit le ſilence.

Mais un peuple jaloux épuiſant ſa clémence,
De l'Europe attentive il remplit les ſouhaits.
Il parle, & Richelieu plus ardent que jamais,
Signale au Port-Mahon ſa noble impatience.

Le Léopard frémit ; des remparts menaçans
(Malgré tant d'efforts impuiſſans)
A l'ordre de mon Roi ſe réduiſent en poudre.

Digitized by Google

Ennemis obſtinés de nos Lys triomphans !
Pourquoi l'obligez-vous à lancer une foudre,
Dont il a retenu les éclats ſi long-temps.

VERS

Au Maréchal Duc de Richelieu.

TOujours cher à l'Amour, & favori de Mars ;
Tu ſçus briller partout, au milieu des hazards,
Et dans la cour de Cytherée
Le myrthe & le laurier ornent tes étendarts ;
Triomphateur de toutes parts,
Tu te fais un renom d'éternelle durée ;
Tes exploits ſont gravés au Temple de Paphos :
Dans les travaux guerriers tu n'es pas moins Héros,
Et je vois en tous lieux ta valeur célebrée.
Aux champs de Fontenoy
(Mémorable journée !)
La victoire par toi
A nos drapeaux eſt ramenée.
Genes, prête à ſubir de tyranniques loix ;
Doit à ton bras ſa deſtinée :
Tu la rétablis dans ſes droits ;
Et par un trait nouveau de gloire
Digne à jamais d'illuſtrer ta mémoire ;

Digitized by Google

Malgré leurs fiers remparts Minorque & tous ses
Forts,
Ferme abri de l'Anglois, tombent sous tes efforts.

VERS

A M. le Maréchal Duc de Richelieu.

AUx Champs de Fontenoi sans tes sages avis,
Ainsi l'a publié Voltaire,
L'Anglois eût triomphé des Lys.
Dans Minorque aujourd'hui ce Peuple téméraire,
Dompté par ta valeur, a reconnu ta loi;
Que l'on chante à l'envi ta brillante conquête,
Tu peux toujours servir ta Patrie & ton Roi,
Ton bras leur est utile aussi-bien que ta tête.

Par Madame BOURETTE.

(1) *M. de Voltaire a dit dans son Discours de Réception à l'Académie Françoise en 1746 : Jouissez, Messieurs, du plaisir d'entendre ces propres paroles que votre Protecteur dit au Neveu de votre Fondateur sur le Champ de Bataille de Fontenoi.*

Digitized by Google

LES CONDITIONS INUTILES,

Nouvelle.

Emilie avoit consenti d'aimer S. Isle; il lui eût été impossible de s'en défendre: mais elle avoit fait ses conventions. Un excès de vertu exigeoit d'elle un excès de rigueur; elle croyoit s'être sauvée de tout danger en disant, je n'en veux courir aucun. S. Isle avoit consenti à tout. Il connoissoit le cœur, il connoissoit la tendresse d'Emilie, & il étoit bien tranquille sur l'avenir, malgré ses sermens. Il avoit promis de pousser le respect jusqu'où il peut aller; son exactitude même l'amusoit: elle fournissoit des scenes muettes que l'art veut en vain imiter dans les engagemens ordinaires, & qui font sur les sens plus d'effet que le plaisir même. Les gens qui jugent aussi rapidement qu'ils pirouettent, disoient tout haut que S. Isle avoit perdu l'esprit. Ils ne concevoient pas qu'un engagement aussi singulier pût avoir des charmes; mais l'amant délicat d'Emilie les laissoit dire & jouissoit.

Emilie montroit une sensibilité très-vive: cela formoit une opposition avec sa

Digitized by Google

vertu, dont S. Isle ne sçavoit quelquefois que penser. Il connoissoit trop ses mœurs irreprochables pour la soupçonner de se faire plus vertueuse qu'elle n'étoit : mais le contraste qui le frappoit, l'autorisant à croire qu'il y avoit là-dessous quelque chose de surnaturel, il osoit penser qu'Emimilie ne se montroit si vertueuse, que parce qu'elle se connoissoit très-sensible.

On juge assez de tout le courage que lui prêtoient ses conjectures. Il n'y a point de violence qu'on ne puisse aisément se faire auprès d'une femme, lorsqu'on est dédommagé par celle qu'elle se fait elle-même de l'exiger.

Malgré la monotonie apparente, il n'y avoit rien de si animé que leur commerce. Emilie trop sévere, ressentoit tout le feu de la passion. Dans ces privations excessives, les sens sont amusés par le feu même qui les consume ; mais il faut pour cela la présence de l'objet aimé : auprès de lui ce feu est un plaisir très-vif, loin de lui c'est une ardeur importune. S. Isle ne pouvoit pas toujours être à ses côtés : il avoit ses affaires ; il avoit la malice d'en prétexter. Ses absences étoient autant de supplices pour elle. Elle ne se communiquoit plus, ne voyoit plus personne ; le seul temps qu'elle voulut dérober à sa passion, étoit

celui qu'elle donnoit à sa toilette, encore lui paroissoit il très-long. Elle se plaignoit de ne le pas voir assez, elle auroit voulu le retenir ou le suivre. Comment résister longtemps à un amant que l'on veut voir toujours!

Comme il avoit promis de la respecter & qu'il tenoit parole, tout étoit dit à cet égard. Elle ne parloit plus de sa vertu, & ne songeoit pas même qu'elle en eût. S. Isle prévoyoit les suites de cette sécurité prodigieuse; & quoique trop amoureux pour n'avoir pas des désirs, sa pénétration & l'amusement de ses sens lui faisoient une situation délicieuse qui le laissoit le maître de commander à son impatience.

Dans le cours de plus de trois mois, jamais il ne lui échappa un mot, un mouvement, un soupir qui pût déceler son innocent artifice. Il avoit formé un projet qui demandoit toute cette discrétion. Il vouloit qu'Emilie fût asservie par l'habitude de l'aimer, avant que de lui faire connoître ses véritables sentimens; il vouloit aussi ne se découvrir que par un mot qui pût faire travailler l'imagination de sa maîtresse, & mettre en jeu toute sa passion sans lui attirer légitimement des reproches. Ce projet ne pouvoit entrer que dans la tête d'un homme extrêmement déli-

Digitized by Google

cat, & pour le faire réussir, il falloit être habile.

Le moment de s'expliquer ne tarda pas à s'offrir; il le saisit. Quelques personnes assemblées chez Emilie avoient fait tomber la conversation sur l'amour purement spirituel. Depuis plus d'une heure qu'on étoit sur cette matiere, S. Isle n'avoit pas dit un mot. Forcé de parler comme les autres: Je conçois, dit-il, qu'il puisse y avoir des attachemens aussi respectables, mais je ne concevrai jamais qu'ils soient capables de remplir tout le cœur d'un homme bien amoureux. J'ai vu de ces amans si admirables: l'ennui répandu sur leurs traits, les faisoit aisément discerner; j'en ai vu même quelques-uns qui ne voulant jamais trahir leurs sermens tyranniques, avoient fini par renoncer à la maîtresse la plus aimable, contraints d'opter entre le désespoir & l'infidélité.

La conversation finit là pour Emilie. Frappée comme par un coup de foudre, elle porta les yeux sur S. Isle qui dans ce moment, avoit les siens attachés sur elle. Elle avoit compris tout ce qu'il avoit voulu dire; une confidence entiere ne l'eût pas mieux instruite: adorable pénétration qui la rendit cent fois plus tendre & cent fois plus belle!

Digitized by Google

Agitée par les mouvemens les plus tumultueux, elle eût voulu parler à S. Isle, l'interroger, se plaindre, lui dire tout son amour, & lui demander compte de toutes ses pensées. La compagnie qui se trouvoit chez elle l'importunoit : elle eût donné sa vie pour pouvoir chasser tout le monde. S. Isle lui avoit dit qu'il ne souperoit pas ce soir-là chez elle, il étoit déja tard, il pouvoit sortir sans qu'elle lui eût parlé. Quelle situation pour une femme qui se respecte, qui se craint, qui craint tous les yeux, & qui se sent obligée à plus de réserve à mesure qu'elle éprouve plus d'agitation !

Ce qu'elle avoit craint arriva en effet. S. Isle profita du premier moment favorable pour sortir sans être apperçu. Son départ fut le signal de la plus violente migraine. On comprit qu'il falloit la laisser seule : peut-être en devina-t'on la raison, car le monde fourmille de devins & de prophetes.

Il ne doit pas être difficile de se faire une idée de la nuit qu'elle passa. Elle étoit persuadée que S. Isle la respectoit de bonne foi, & que c'étoit très-sincérement qu'il lui avoit promis de se contenter du don de son cœur. L'air de vérité répandu sur ses traits, la franchise de ses manieres, le

Digitized by Google

plaisir qu'il goûtoit à la voir, sembloient garantir la solidité & la droiture de ses promesses. Cependant il venoit de se contrarier étrangement par ses discours : il paroissoit deux façons de penser dans le même homme. Il avoit dit qu'un scrupule éternel étoit un obstacle insurmontable au bonheur de l'amant même le plus tendre; pensoit-il réellement ce qu'il venoit de dire ? S'il le pensoit, il n'y avoit plus pour elle de fonds à faire sur ses sermens. Un homme qui a de pareilles idées ne résiste pas longtemps au cri de la nature.

Le jour la trouva dans la même agitation, également incertaine de ce qu'elle avoit à penser & de ce qu'elle avoit à faire. Il n'y avoit que l'objet de tant de trouble qui pût ramener le calme, mais ce n'étoit pas l'intention de l'adroit S. Isle. Il revint le lendemain & plus tard qu'il n'avoit jamais fait. Il affecta de la trouver changée, & ne manqua pas de lui représenter qu'un amour trop tendre prenoit sur sa santé. Il ne dit qu'un mot, & ce mot suffit pour allarmer un cœur dont la tristesse commençoit à s'emparer.

Elle lui demanda pourquoi il venoit si tard. Il répondit que malgré lui, il avoit été occupé d'affaires importantes qu'il avoit négligées le matin, parce qu'il ne

Digitized by Google

s'étoit pas couché de bonne heure. Vous vous êtes donc beaucoup amusé à votre soupé, reprit-elle; beaucoup, répondit-il, du ton le plus ingénu. C'est du moins quelque chose pour moi, que vous daigniez l'avouer, poursuivit-elle; en pareil cas on est souvent plus discret..... Et vous trouvez sans doute, qu'on l'est trop, demanda-t'il? & tout de suite, sans attendre sa réponse; que j'aime à vous voir une façon de penser si noble & si rare! elle feroit seule mon bonheur. Emilie sourit, mais avec un sérieux qui cachoit bien de l'ironie. Qui aviez-vous en femmes, demanda-t'elle? La Marquise de ***, Artemise, & Bélise, répondit-il. Au nom de Bélise, Emilie pâlit; S. Isle avoit déja parlé d'elle avec complaisance, en deux ou trois occasions, & Emilie y avoit fait plus d'attention qu'elle n'auroit voulu.

Ils furent interrompus par quelqu'un qui s'étoit justement trouvé à ce souper fatal. C'étoit un de ces hommes qui jugent de tout sur les apparences, qui se permettent de tout dire, & qui ne distinguent point, parce qu'ils ne pensent pas. S. Isle fut fort aise de le voir arriver, il se promit beaucoup de son bavardage, & ses espérances ne furent point trompées. Placé, la veille, à côté de Bélise, & la préférant à d'autres femmes pour l'amuse-

Digitized by Google

ment de la conversation & de la table, il avoit eu pour elle des attentions, & la compagnie n'avoit pas manqué de l'en railler familiérement. Le bavard qui venoit d'entrer s'en étoit mêlé comme les autres, & son premier soin fut de faire revenir cette conversation devant Emilie, sans y entendre finesse. S. Isle pour qui ce badinage étoit un coup décisif, se défendit avec un art admirable, c'est-à-dire, comme un homme convaincu devant son juge & à qui il ne reste pas la moindre présence d'esprit. Emilie avoit les yeux sur lui. Quel coup de foudre pour elle! Son accablement fut si grand que S. Isle même n'y auroit pu résister s'il avoit été le maître de se livrer à ses mouvemens. Emilie ne pouvant plus se contenir, fut obligée de passer dans une autre piece, & lorsqu'elle revint, il fut aisé à S. Isle de voir qu'elle venoit de pleurer.

Aussi affligé qu'elle, il auroit tout sacrifié au plaisir de la rassurer, & il auroit tout perdu s'il l'avoit fait. Heureusement il survint d'autres personnes, & le chagrin d'Emilie parut se dissiper. Devenu plus tranquile, il comprit combien le dénouement de cette intrigue dépendoit de son courage; & pour l'accélérer encore, il prit la résolution d'être inexorable. Il poussa les choses aussi loin qu'il le falloit,

Digitized by Google

Emilie se vit négligée, se crut trahie, n'eut plus que des pensées cruelles, & ne connut plus que les larmes. Bélise ne lui sortoit pas de la tête : elle étoit bien convaincue que S. Isle l'adoroit & ne la quittoit plus ; dans sa prévention, elle le voyoit aussi aimé qu'amoureux, ne vivant plus que pour elle, ne se souvenant plus d'une amante désespérée, & supportant à peine des fers rompus.

Dans un de ces momens où la douleur au comble réalise toutes les chimeres, elle se le représenta aux genoux de Bélise, la conjurant de se rendre à ses ardens désirs, & ayant dans les yeux cette impression de plaisir qui naît de la certitude du succès. Elle se rappella alors ce qu'elle lui avoit oui dire quelques jours auparavant touchant l'amour désintéressé, & qui lui avoit fait faire de si tristes réflexions. Ah ! s'écria-t'elle, je n'avois que trop deviné, l'ingrat m'avoit caché son cœur ! La tendresse du mien ne pouvoit remplir ses vœux ; il n'avoit voulu que faire une épreuve, ou se procurer un amusement : il cesse de dissimuler lorsqu'il a réussi.

Elle étoit un jour abîmée dans ces sombres pensées. Préancour entra sans être annoncé, & la surprit dans cet état. Préancour étoit un de ces amis communs,

Digitized by Google

qu'un excès d'estime & de conformité d'humeur rend médiateurs, & confidents. Il sçavoit non seulement tout l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, mais même les conditions de leur engagement. C'étoit S. Isle qui l'envoyoit : il avoit sa leçon toute faite.

Dans quel état vous vois-je, lui dit-il, que signifient ces larmes ! Elles signifient que je suis la plus malheureuse personne du monde, répondit-elle. Vous estimiez S. Isle ? il n'est plus digne que de votre mépris. De mon mépris ! reprit-il : cela est-il croyable ? Excusez, si j'en doute : on ne croit point ce qu'on ne conçoit pas. Ah, poursuivit-elle, j'ai eu autant de peine que vous-même à le croire. Un homme que j'ai tant aimé, qui paroissoit si sincere, n'a pas dû trouver en moi un juge trop prompt & trop sévere.

Elle lui apprit alors sa jalousie & les raisons qu'elle avoit d'être jalouse. Après avoir exhalé sa douleur, elle lui demanda s'il croyoit encore qu'elle eût tort. Je ne sçais que répondre, lui dit-il. Vous pouvez avoir raison, vous pouvez avoir tort : je crois pourtant que vous êtes fondée. Mais en condamnant S. Isle, je vois du moins qu'il n'est pas aussi coupable que vous vous l'imaginez. Comment ? reprit-

elle

Digitized by Google

elle avec vivacité, vous le croyez infidele, & vous ne le trouvez pas criminel ? Ah, Madame ! répondit-il, je ſçais ce que je dis : vous ne pouvez pas raiſonner ſur cela comme moi. Je conviens que S. Iſle étoit engagé ; vous aviez ſa parole, votre tendreſſe devoit l'enchaîner autant que ſes ſermens : vous êtes jeune & belle, Béliſe ne vous vaut pas ; mais elle n'eſt point incapable de foibleſſe comme vous, & voilà la cauſe évidente de ſon triomphe. La beauté ſe fait adorer, mais elle ſéduit : elle enflamme, elle donne des déſirs, ce ſont autant d'engagemens qu'elle prend & qu'elle eſt obligée de remplir tôt ou tard. Si elle veut s'en diſpenſer, elle a toujours à craindre le refroidiſſement ou l'infidélité. Je vous entends, Monſieur, répondit-elle aſſez ſéchement : j'aurois du penſer comme Béliſe, & me livrer..... Je ne vous dis pas ce que vous auriez dû faire, reprit-il. Je ne me mêle point de donner des conſeils Mais vous accuſez mon ami, vous lui reprochez légérement un crime, & je vous dis qu'il n'eſt point auſſi criminel que vous vous l'imaginez. Au ſurplus, Madame, pourſuivit-il malicieuſement, ce que vous croyez n'eſt peut être pas vrai : on ſe fait ſouvent des monſtres. Je l'interrogerai, ſi vous voulez : je lui parlerai ;

Digitized by Google

tout ce que vous n'aurez pas la force de lui dire, je le lui dirai moi même : vos intérêts seront en bonne main. Non, Monsieur, répondit-elle en fondant en larmes, je n'ai plus rien à lui dire, je n'ai plus qu'à mourir. Je vous remercie de vos soins, j'ai trop compris combien ils me seroient inutiles.

Il alloit continuer, S. Isle parut. Venez, Monsieur, lui dit Préancour, venez vous défendre si vous le pouvez, on vous attaque vivement : pour moi je me sauve, car je ne sçaurois tenir à ces choses-là.

Préancour sortit. Emilie étoit dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main, ayant un mouchoir sur les yeux. Que signifie tout ceci, lui demanda doucement S. Isle : aurois je le malheur de vous avoir déplu ? Qu'avez vous, qu'ai-je fait ? Rien, répondit-elle, en tournant sur lui ses beaux yeux ; vous n'avez rien fait dont je puisse me plaindre, vous ne pouviez pas prévoir ce qui arrive, & je vous crois innocent. Non, reprit il, en se mettant à ses genoux, je ne suis plus innocent quand vous versez des pleurs ; l'amour m'accuse, je devois tout prévoir ; mais de quoi est-il donc question, qu'est-il arrivé ? Rien que de très-naturel, répondit-elle, vous m'aimiez, vous ne m'aimez plus, c'est un mal-

Digitized by Google

heur pour moi ; mais j'y suis sensible sans vous en accuser : j'avois trop exigé de vous. Ah ! Emilie, reprit S. Isle, il faudroit pour ne vous plus aimer, qu'il se fût fait un prodigieux changement en moi. D'où peuvent vous venir ces injustes idées ; par où ai-je pu mériter qu'elles entrassent dans votre esprit. Je vous répete que vous n'avez aucun tort, lui dit-elle : soyez donc très-tranquille. Je souffrirai, je vivrai dans les larmes, mais je ne vous ferai jamais aucuns reproches ; & lorsque vous ne daignerez plus me voir, lorsque vous m'aurez entiérement oubliée dans les plaisirs d'une nouvelle chaîne, mes larmes n'iront pas vous chercher pour troubler votre bonheur. Ah ! dit-il, en lui baisant tendrement la main, pourroit-il y avoir un bonheur pour moi que vous ne partageriez point. Mais je n'entends que trop ce que vous craignez de me dire. Vous avez ouvert votre cœur à la jalousie : c'est à moi de deviner, de m'accuser, de me juger ; l'honneur & l'amour m'en imposent également la loi, je dois leur obéir. Chere Emilie, il n'est point vrai que je vous sois infidele, tout mon cœur est encore à vous. Vous me verriez plus triste, plus troublé, si j'avois le malheur de ne vous plus aimer. Il n'y a que vous qui puissiez me faire ce

Digitized by Google

bonheur qui remplit le cœur d'un amant. Après cet aveu je ne vous dissimulerai pas ce qui m'est arrivé depuis quelques jours. Vous sçavez les conditions que vous m'avez imposées, je m'y suis soumis aveuglément : je ne voulois qu'être heureux, je l'étois ; je ne faisois point de réflexions. J'aurois toujours pensé de même, si je n'avois pas vu Bélise : j'ose la nommer, parce qu'il me semble que m'ouvrir entiérement, c'est presque me justifier. Bélise a des principes moins respectables que les vôtres. Je lui ai plu sans songer à lui plaire. Ce goût pour un homme qui ne cherchoit pas à lui en inspirer, l'a rendue caressante, vive, séduisante enfin. Elle a voulu m'enflammer, elle n'y a pas réussi : elle n'a rien diminué de ma tendresse, mais elle a altéré mon innocence. Malgré moi, j'ai senti que je n'étois plus également heureux : j'ai souhaité de la voir, j'ai craint votre présence, j'ai rougi de me trouver si différent de moi-même ; & dans la confusion de ce changement, j'aurois donné ma vie pour retrouver ma premiere vertu, ou pour vous rendre votre premiere indifférence. Voilà l'état où je me trouve. Je ne m'explique pas mieux ; j'aurois honte de répandre un plus grand jour sur un caprice qui me donne des remords. J'ose du moins

Digitized by Google

vous protester que vous êtes encore la maîtresse absolue de mon cœur. Bélise m'inspire des désirs, vous m'inspirez des sentimens. Je ne suis donc pas infidele, je ne suis que criminel; mais c'est assez pour être indigne de vous : aussi n'aurai-je pas la témérité d'attendre que vous m'apprenniez mon devoir. Après l'aveu que je viens de faire, je dois sçavoir que mes soins vous outrageroient : ils vous seroient toujours suspects, malgré moi-même ils seroient intéressés; je ne pourrois m'empêcher de me plaindre & peut-être de vous offenser... Cette idée renferme mon arrêt, je n'ai plus qu'à vous fuir, & c'est le parti que je vais prendre.

Il étoit aux genoux d'Emilie, il se leva. Quelque coupable que je puisse vous paroître, lui dit-il, d'un ton mal assuré, j'ose espérer que vous ne me haïrez point. Si vous n'aviez pas été si vertueuse, mes desirs n'auroient point été des crimes, & nous eussions goûté dans une tendresse éternelle des plaisirs qui vous auroient charmée vous-même. Il appuia alors ses levres sur la main d'Emilie. Que je vais vous regretter, reprit-il! le plaisir suffira-t'il pour remplir le vuide d'un cœur à qui vous étiez si nécessaire? Je vous quitte bien moins que je ne vous perds : je m'immole

Digitized by Google

à mon respect, & le courage dont j'ai besoin, me fait sentir toute la perte que je fais..... Il sembloit toujours qu'il alloit partir, il ne partoit point : il attendoit la réponse d'Emilie. Voyant qu'elle ne disoit pas un mot, Adieu, Madame, poursuivit-il, en faisant semblant de s'essuyer les yeux. Vous ne répondez rien, & j'explique votre silence. Mes discours, ni mes remords ne sçauroient vous toucher, c'est du moins une consolation pour moi, de penser qu'une séparation qui me coûtera chaque jour des larmes, ne vous coûtera pas même des regrets... Ah, cruel! lui dit enfin Emilie, vous voulez me faire mourir. Que vous ai-je fait? pourquoi me persécuter? pourquoi..... Ah, S. Isle, qui m'eût dit que je vous perdrois, que vous ne vivriez plus pour moi!... Je voudrois, répondit-il, pouvoir me conserver à vous, il n'est point de bonheur qui fût égal au mien. Pourquoi faut-il que vous vous fassiez respecter par l'amant même que votre vertu désepere? Mais quoi, reprit-elle, est-ce un mal sans remede? Seroit-il impossible que ma tendresse vous suffit? Ah, S.Isle, vous ne sçavez pas combien je vous aime! vous ignorez... Je sçais combien je vous aime moi-même, répondit-il : tout le charme de votre amour est dans l'excès du

Digitized by Google

mien. Malgré cela, je ne ſerois plus parfaitement heureux. Je me connois, je me ſens, je ſubis toute la rigueur des caprices de la nature. Je voudrois vainement me ſouſtraire à ſes loix impérieuſes ; l'eſclave enchaîné par un tyran, n'a plus qu'un courage inutile. A ces mots, il lui baiſa encore la main longtemps. Adieu, lui dit-il, je reſte trop auprès de vous, je m'attendris trop, je ſens que je vous expoſe, il eſt temps que je fuye... Il partoit. Un mouvement d'Emilie le ramena à ſes genoux, il profita de l'aveu le moins ſuſpect. Sa témérité fut ſi prompte qu'elle lui ſauva les reproches, & que ſon bonheur en fut le prix.

ÉPIGRAMME.

Milord Craff, l'autre jour chez un Marquis François,
Diſputoit avec véhémence
Sur la grandeur & la puiſſance
Qui caractériſent les Rois.
Brunſwick doit ſur le vôtre avoir la préférence ;
Dit l'Anglois au Marquis ; car il tient la balance.
Mais, répond le François, Louis y met les poids.

Digitized by Google

VERS

A Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Luynes, Archevêque de Sens, Premier Aumônier de Madame la Dauphine.

PRélat illustre, autant qu'aimable,
Toi, que chérit le Dieu des chastes sœurs;
Toi, qu'un mérite véritable
Vient de placer au faîte des grandeurs;
De Luyne, sois l'appui d'une muse timide:
L'espoir lui promet l'agrément,
Si le sage esprit qui te guide
Trouve qu'elle a rempli son sujet dignement.

L'HOMMAGE rendu à la Ste Vierge, par Monseigneur le Dauphin & Madame Marie-Josephe de Saxe, Dauphine, à Chartres.

ODE

QUe vois-je!... quel brillant spectacle
Ravit, surprend l'humanité!
Je vois du sacré Tabernacle
Sortir une Divinité!...
Ayez plus d'amour que de crainte;

Digitized by Google

Peuples : c'eſt la piété ſainte
Qui vient, ſur l'aîle des eſprits,
Vous montrer deux Epoux fideles,
De la vertu les vrais modeles,
Joſephe de Saxe & Louis.

Loin d'ici perfide héréſie ;
Aux regards de la piété
Se renverſe l'Idole impie :
Tu rentres dans l'obſcurité.
Que peut ton impuiſſante rage,
Quand de Saxe vient rendre hommage
A la Reine de pureté ?
Fuis, erreur, ſuperbe ennemie :
Quand Louis Dauphin s'humilie,
Il détruit ton autorité.

Vains ſcrutateurs de tout Myſtere ;
Enfans de l'incrédulité,
Préférerez-vous la chimere
A l'adorable vérité ?
Soumettez-vous à cet exemple ;
Louis, de Saxe, dans ſon Temple
Prouvent votre témérité,
Et marquent quelle eſt la diſtance
Entre la terreſtre puiſſance
Et la céleſte majeſté.

Digitized by Google

Grandeur, faux charme de la vie,
Séduisez le foible mortel,
Qui de la même main impie
Encense le Trône & l'Autel :
Fils d'un Héros que tout revere (1),
Louis prosterné nous éclaire :
Ainsi Constantin autrefois
Quittoit le Sceptre & la Couronne,
Et du Souverain qui la donne,
Prenoit en main le sacré bois.

A Louis s'unit la Princesse,
Pour nous elle implore les Cieux :
Quelle douceur ! quelle noblesse !
La vertu brille dans ses yeux.
Grand Dieu ! c'est ta plus digne image ;
Et qui lui refuse l'hommage,
Insulte à ta Divinité ;
Puisque ta sagesse repose,
Dans son cœur, où l'amour dispose
Mille Autels à ta sainteté.

Chartres, tu vois tous ces miracles ;
Et Fleury, ce Prélat heureux,
Te prouve qu'il n'est point d'obstacles,
Quand il faut répondre à tes vœux.
Quelles Villes te sont égales ?...

(1) *Louis XV.*

Digitized by Google

Qu'ils soient écrits dans tes annales
Ces jours fortunés & chéris,
Et qu'à jamais dans ton histoire,
On lise, gravés par la gloire,
Les noms de Saxe & de Louis.

SUR LA NOBLESSE.

A M. le C... de...

JE m'attendois bien, Monsieur, que vous ne prendriez pas si-tôt votre parti, & votre indétermination ne me surprend point. L'Ouvrage de M. l'Abbé Coyer sur la Noblesse Commerçante, celui de M. le Chevalier d'Arc sur la Noblesse Militaire, laissent l'esprit dans cet état flottant qui caractérise l'embarras du choix. Tel est l'effet que doit produire une controverse aussi bien maniée, quoique dans des goûts différens. Vous ne me dites mot des Observations du Parlement de Dauphiné : souhaiteriez-vous, comme moi, de voir aussi celles des Parlemens des Provinces Maritimes. J'en excepte celui de Languedoc, où les ports de mer ne font pas un objet.

Il n'y a guere de sujet sur lequel on ait tant écrit que sur la Noblesse : il y en a

Digitized by Google

peu où l'on se soit donné de si étranges licences. Comment les Généalogistes auroient-ils pu se tenir toujours en garde contre les prétentions, & ne pas se dédommager de la sécheresse extrême qui est attachée à leur travail, en se livrant aux pieges séduisans qu'on n'a jamais cessé de tendre à leur sincérité ? Chaque Province a son nobiliaire : ce sont la plûpart des compilations (1) informes. Les Dictionnaires Historiques fourmillent d'articles Généalogiques, qui en ont multiplié les volumes & les ont rendus pour le moins fort incommodes par leur grosseur.

Philosophiquement parlant, les premiers Nobles ne peuvent être que ceux qui se sont tirés de l'égalité naturelle par la force, par la richesse ou par le mérite.

Chez les peuples du Nord, les personnes distinguées ne sçaveient que se battre & chasser. Les Romains avoient du mépris pour cette derniere occupation ; mais elle faisoit surtout les délices des Francs, qui plongés dans une profonde ignorance, se réservoient en vainqueurs ce qui flattoit leur goût, l'usage des armes, & laisserent aux vaincus (les Romains & les Gaulois) tout ce qui étoit relatif aux lettres. Ce fut en vain que les distinctions furent ensuite

(1) Tout Nobiliaire doit être historique.

Digitized by Google

accordées à l'exercice des loix : l'esprit de la Nation fut inébranlable sur ce principe, & la prééminence resta toujours à l'exercice des armes.

On doit donc en France attribuer l'origine de la Noblesse aux Vainqueurs, qui furent les Francs, tandis que les Gaulois assujettis au tribut qu'exigeoient les Empereurs, ne firent que changer de Maîtres & rester dans les rôles nommés *Descriptiones Rotuli.* C'est de ce dernier mot qu'est sans doute formé celui de Roturiers, *Rotularii.* Il n'est pas sans vraisemblance que certains riches Gaulois ou Romains, habitans dans les Gaules, s'attachant à la personne du Prince, & le suivant à la guerre, n'ayent joui du privilege des Vainqueurs. Du mot latin *Comites*, Compagnons, on a fait insensiblement le mot de Comtes qui est devenu un titre. L'exemption de la taille en faveur de la Noblesse, n'est pas une distinction, c'est une justice dûe au service dont la Noblesse s'est toujours si bien acquittée dans le Royaume. Aussi François premier, dans une Ordonnance pour des subsides extraordinaires dont il exemptoit les Nobles, fondoit cette exemption sur deux motifs ; l'un, que ses Nobles défendoient le Royaume ; l'autre, que leurs revenus qu'ils prodiguoient aux

Digitized by Google

frais de la guerre, y suffisoient à peine.

Nous avons aussi dans le Royaume une sorte de Noblesse dont les sources sont, ou les privileges attachés à certaines Charges de la Robe, ou les Lettres d'ennoblissement par les Souverains, ou l'usurpation. Il n'y a que cette derniere Noblesse qui soit abusive. L'introduction des deux autres est relative aux besoins de l'Etat. Ce sont des ressources qu'il s'est préparé pour remplacer tant d'anciennes Maisons qui s'éteignent (1).

Il a été un temps où l'épée & la robe n'ont point fait deux états distincts, parce que l'administration de la Justice & la Noblesse ou Chevalerie, n'étoient point séparées chez les anciens François (2), & que les Loix Saliques défendoient de quitter l'Ecu, même en rendant la Justice dans les Plaids (3).

(1) A Venise on crée de temps en temps de nouveaux Nobles pour réparer les anciennes familles qui s'éteignent. Sans cette précaution l'Oligarchie prendroit bientôt le dessus sur l'Aristocratie.

(2) En Italie, dans ce qu'on appelle le moyen âge, les Podestats qui étoient choisis parmi la plus haute Noblesse, commandoient les troupes, & rendoient eux-mêmes la Justice à leurs Citoyens. Voyez Muratori, *Ant. Ital. medii ævi*, *&c.*

(3) On nommoit ainsi l'Assemblée tenue par le

Digitized by Google

Les Romains, comme l'on ſçait, ne connurent point cette diſtinction de l'épée & de la robe. Il eſt vrai que l'Empereur Gallien interdit la milice aux Sénateurs, craignant que l'éclat de leur dignité, joint au commandement des troupes, ne leur donnât plus de facilité pour envahir la puiſſance ſuprême. Ce fut donc alors que s'établit dans l'Empire une diſtinction inconnue juſques-là, & les gens d'épée firent un état ſéparé des gens de robe.

En France, les guerres exceſſivement deſtructives ſous la ſeconde Race, & l'autorité que s'attribuerent les différens Seigneurs au commencement de la troiſieme, rendirent l'exercice des armes ſi néceſſaire & ſi général, qu'il en réſulta une négligence totale des lettres. C'eſt alors que les ténebres les plus épaiſſes ſe répandirent principalement ſur les Généalogies. Delà vint qu'on fut obligé dans la ſuite de ſe contenter de la preuve par témoins de la filiation & nobleſſe de ceux qui ſe préſentoient pour être admis aux Tournois.

Les Nobles ſe trouvant donc plongés

Roi pour rendre la Juſtice dans les lieux ouverts & publics, en plein champ, ſous des arbres, ou devant la porte d'un Château. Ce mot vient de *Placita*. Les Seigneurs particuliers en tenoient auſſi qu'on nommoit Aſſiſes.

Digitized by Google

dans l'ignorance, les Roturiers profiterent de cette conjoncture : ils étudierent la Jurisprudence ; & s'étant rendus capables, ils furent élevés aux Charges. Ce fut sous Saint Louis que des Gens de Lettres commencerent d'être admis aux Séances de ces Parlemens, dans lesquels des Chevaliers qui sçavoient à peine lire, décidoient souverainement de la fortune des particuliers.

La constitution de l'Etat, où les Vassaux les plus puissans conservoient encore une grande autorité, ne permit pas que cet usage fût d'abord reçu généralement.

En 1498, Louis XII fit une Ordonnance par laquelle les Baillifs & Sénéchaux devoient être gradués, attendu que la justice ne pouvoit raisonnablement être administrée par des hommes de guerre, qui n'avoient aucune connoissance des loix. Cette Ordonnance n'eut pas un grand effet, & ces Guerriers gradués n'en étoient pas moins ignorans. C'est apparemment dans ces temps-là que s'introduisirent les titres de Chevalier en loix, & de Bachelier en armes. Quoi qu'il en soit, l'abus de l'administration de la justice par les Seigneurs étant devenu excessif, Charles IX la leur ôta en 1560, & elle fut confiée à leurs Lieutenans, qui étoient hommes de Lettres & Gradués.

Digitized by Google

Quand les Nobles, ceux même de la plus haute naiſſance furent privés de cette belle prérogative de leur état, les Souverains furent obligés d'accorder le titre de Noble, & d'agréger au Corps le plus reſpectable du Royaume, ceux qui, par leur attachement pour lui, par leur ſçavoir, par leur mérite, étoient parvenus à le repréſenter dans l'adminiſtration de la juſtice. Pouvoient-ils s'en diſpenſer, & ne pas décorer des Corps pour leſquels le peuple doit avoir tant de reſpect, tant de confiance? L'ancienne Nobleſſe murmura un peu de cette nouveauté, & il faut convenir qu'elle n'a pas encore ſupprimé les marques de ſon dépit. Mais comment prétend-t'elle que les premieres Magiſtratures chargées du dépôt & de la manutention des Loix & des Coutumes du Royaume, placées entre le Souverain & les Sujets, organes des volontés de l'un & des beſoins de l'autre, ne ſoient point décorées de prérogatives? Veut-elle que ce ſoient des Bourgeois, des Roturiers qui décident ſouverainement de leur fortune, quelquefois de leur vie, & qui repréſentent le Souverain?

Quant aux Lettres d'ennobliſſement, ce fut Philippe le Hardi qui accorda les premieres à un Orfevre, nommé Raoül. Les

Digitized by Google

Souverains uſerent d'abord avec beaucoup de réſerve de cette maniere de faire des Nobles. Mais à meſure que les ſciences reprirent un nouveau luſtre ſous François I, les honneurs & les prérogatives de la Nobleſſe furent moins ménagés, peut être même un peu prodigués aux Gens de Lettres. Ce Prince paſſant à Toulouſe en 1533, accorda aux Docteurs-Regens de l'Univerſité de cette Ville le privilege (1) « de » créer, ériger, & promouvoir à l'Ordre » de Chevalerie, ceux qui auroient ac- » compli le temps d'étude & réſidence en » ladite Univerſité, ou autres qui ſeront » par eux promus & agrégés au dégré Doc- » toral & Ordre de Chevalerie. »

Un Duc de Lorraine ennoblit un Bourgeois de Bar en 1554, pour lui avoir donné deux chiens de chaſſe.

Juſques là les Souverains s'étoient contentés de faire des Nobles. Charles-Quint voulut faire un Gentilhomme (2) : il accorda à un Bourgeois, homme de mérite nommé George Sabin, la Nobleſſe de quatre degrés, tant paternels que maternels, même de Chevalerie, & voulut qu'il fût

(1) Voyez, Hiſtoire générale de Languedoc, Tome V.

(2) Dans l'idée communément reçue, le Gentilhomme eſt le petit-fils de l'ennobli.

Digitized by Google

reconnu tel de tous les Etats de l'Empire, & qu'il jouît, lui & sa postérité, de tous les privileges des anciens Nobles Militaires.

Je n'ai plus qu'un mot à dire de la Noblesse usurpée. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de cette usurpation. Brantome, dans l'Eloge de Charles VIII, parlant de la différente façon de se faire recevoir Chevalier, ajoute : « Et aussi qu'au-» jourd'hui l'on se dispense assez d'ailleurs » pour se faire Chevaliers, que les moin-» dres se créent d'eux mêmes sans aller au » Roi, desorte qu'on peut dire qu'il y » a aujourd'hui plus de Chevaliers tels » quels, & de Dames leurs femmes, que » jadis il y avoit d'Escuyers & de Damoi-» selles. Tant est grand l'abus parmi la » Chevalerie. »

Montagne parlant des Chevaliers dont la distinction étoit de porter des éperons dorés, ajoute : « Et l'Ecuyer les portoit » blancs, ne lui étoit loisible les porter » dorés. Maintenant le Roturier les por-» te ; tant tout ordre ancien & bon a été » peu à peu abattu, & des désordres la » confusion, mere de toute licence, est » entrée en regne par tolérance. »

D. L.

A Vaurèas, le 21 Juin 1756.

Digitized by Google

VERS.

Sur la prise du Fort S. Philippe (1).

Fiers Anglois ! avides Corsaires !
Fléaux des Mers ! Peuples ingrats !
Notre Monarque est enfin las
De vos procédés téméraires,
Et vous allez sentir la force de son bras.
C'est en vain que dans S. Philippe
Vous vous êtes réfugiés ;
Il frappe : votre orgueil tout à coup se dissipe
Sur les débris sanglans de vos murs foudroyés.
A quoi sert la valeur sans mœurs & sans justice ?
L'univers indigné fait des vœux contre vous.
De vos crimes, voisins jaloux,
Il est temps que l'on vous punisse ;
C'est ce qu'ont fait nos premiers coups.
Nous secondons du Ciel la vengeance suprême ;
Et nous sommes certains de vous donner la loi,
Quand nous combattons pour un Roi
Que nous aimons & qui nous aime.
Pour moi, j'avoûrai hautement

(1) *Ces Vers ont été faits & présentés une demi-heure après la nouvelle de cet événement, à M. le Marquis de Paulmy, qui étoit pour lors à Dunkerque, où le Régiment de Poitou, dans lequel sert l'Auteur, étoit en garnison.*

Digitized by Google

Que je voudrois un jour au ſein d'Albion même,
De tout mon ſang verſé ſceller ce ſentiment.

Le Chev. DE PIERRES, *de Fontenailles.*

VERS

Sur la Conquête de Port-Mahon.

RIchelieu venge enfin l'injure
Que nous a faite une race parjure.
Elle a vu de ſes bataillons,
Le ſang inonder ſes ſillons.
Elle a vu ſon Eſcadre fiere,
Fuir devant La Galiſſonniere,
Et le Neveu du grand Armand,
Auſſi vigilant qu'intrépide,
Braver par un aſſaut rapide,
Les vains ſecours d'un nouvel armement.
Elle a vu l'éclatante foudre,
Réduire ſes rochers en poudre,
Nos Drapeaux flottans ſur ſes Forts,
Appeller triomphans, nos Vaiſſeaux dans ſes Ports.

Que de travaux conſacrés à la gloire,
Que d'exploits dignes de mémoire,
De nos troupes pleines d'ardeur,
Ont à Minorque illuſtré la valeur!

Digitized by Google

D'un juste courroux animée,
L'ombre de Jumonville (1) erre dans notre Armée :
Son sang qui coule encor, parle à chaque Soldat,
Et l'excite à punir un lâche assassinat.
Elle-même en ces mots s'exprime :
« J'allois sommer par un droit légitime,
» L'Anglois d'abandonner un projet clandestin ;
» Sur son front la terreur s'imprime ;
» La Perfidie enfantoit un dessein.
» Feignant de m'écouter, on me perce le sein ».
Elle dit : & bientôt cent bras, vengeurs des crimes,
A cette ombre plaintive immolent cent victimes.
Contente, elle s'appaise alors,
Et les suit jusqu'aux sombres bords.
Les enfans d'Albion, en forme d'Hécatombe,
Descendent ainsi sous la tombe.

Jusques à quand, nous préparant des fers,
Ces maîtres prétendus des mers,
Que la seule audace autorise,

(1) *Toute l'Europe sçait que cet Officier fut envoyé par son Commandant en Canada, pour sommer les Anglois d'évacuer un Fort qu'ils occupoient sur les terres du Roi ; & que, malgré le caractere dont M. de Jumonville étoit revêtu, & qui devoit rendre sa personne inviolable, les Anglois, comme il lisoit l'écrit qui contenoit sa Mission, firent une décharge sur lui & sur sa petite troupe, qu'il y fut tué, & six ou sept autres.*

Digitized by Google

Oseront-ils des bords de la Tamise ;
Au sein des révolutions,
Dicter des loix aux Nations ?

O vous, qui dominez le Danube & le Tage !
Qu'à Louis pour jamais un saint nœud vous engage.
La publique tranquillité
Sera le glorieux partage
De ce lien si long-temps souhaité.

Contre cette Puissance altiere,
De tous vos intérêts n'en composez plus qu'un,
Et pour calmer l'Europe entiere,
Lancez vos traits sur l'Ennemi commun.
Sinon, vos Ports, vos Villes, vos Rivages,
En proie à tous ses brigandages,
Par des procédés inhumains,
Passeront bientôt dans ses mains.

Mais, quoi ! mes souhaits s'accomplissent.
Les Lys & l'Aigle enfin s'unissent :
Léopold l'avoit désiré.
Lorsqu'à Riswick, la Paix qu'on espéroit à peine,
Descendit sur un char des Graces entouré,
Ministre de Louis, Villars fut à Vienne.
L'Empereur, jaloux de sa foi,

Digitized by Google

Lui dit, (1) dès qu'il le vit paroître :
« Nous voilà bons amis & votre Maître & moi ;
» Ah ! s'il se peut, ne cessons point de l'être.
» Lorsque la Discorde en courroux,
» A soufflé son poison sur nous,
» Nous de foibles secours, à des Princes avides,
» Alliés toujours dangereux,
» Nos mains prodiguent les subsides.
» A tous ces peuples onéreux,
» Ils sçavent même nous contraindre ;
» Pour vaincre ou se défendre, il faut tout rassembler.
» Tels Etats alors se font craindre,
» Qui devant nous devroient trembler.
» Leur Milice mal aguerrie,
» Et que n'anime point l'amour de la Patrie,
» De nos sujets trop souvent suit les pas,
» Pour être seulement témoins de leurs combats.
» De nos dissensions les suites ordinaires,
» Sont du moins d'enrichir des Troupes mercenaires.
» Si contre toute intrigue à jamais prémunis,
» Nous étions constamment unis,
» Nous verrions ces puissances mêmes,
» Se conformer à nos décrets suprêmes ;

(1) *L'Auteur tient cette particularité de M. l'Abbé Baillard, à qui M. le Maréchal de Villars la raconta en se promenant avec lui à Petit-Bourg en 1710.*

» Et ;

» Et, pour combler tous nos souhaits,
» Régner une éternelle paix ».

Ainsi parla ce Prince véridique,
Source de sentimens par le ciel inspirés:
Muses, dans vos fastes sacrés,
Gravez de Léopold le discours héroïque.
Son sang, la fille des Césars,
Qui, d'un grand Roi, sur elle a fixé les regards;
Avec lui va mettre en pratique
Cette divine politique.
Par un autre Monarque ils seront secondés,
Et mes présages sont fondés
Sur le zele pur qui l'enflamme;
Le repos des mortels touchera sa grande ame.

Ainsi ces sages Potentats,
Eteignant le feu de la guerre,
Réprimeront les attentats
Des Tyrans qui voudroient envahir leurs Etats.
Jadis les Enfans de la terre,
Ancelade, Ægeon, Titans audacieux,
Conçurent le dessein d'escalader les Cieux.
Minerve, Jupiter, & le Fils de Semele,
Suffirent pour dompter cette Troupe rebelle.

Cette Piece est de M. Tanevot: elle a été imprimée à Compiegne chez *Louis Bertrand*, Libraire-Imprimeur du Roi & de la Ville.

Digitized by Google

Nous aurions pu, suivant la regle, nous borner à l'annoncer ou à ne l'extraire qu'en partie dans les Nouvelles littéraires, mais nous avons préféré de l'insérer toute entiere dans cet article. L'Auteur & l'ouvrage nous ont paru mériter cette distinction.

Les vers sur cette prise, nous sont venus avec tant d'abondance que nous pouvons dire que c'est un vrai débordement, & qu'ils en portent le caractere, c'est-à-dire, qu'ils entraînent avec eux beaucoup de limon. Cette double raison nous oblige d'y mettre une digue. Pour continuer la figure, nous avons puisé, dans le torrent, les moins bourbeux. Par malheur, il en reste encore de quoi remplir trois volumes complets. Les Auteurs des pieces rejettées, nous taxeront de trop de rigueur, mais nous craignons encore plus que le Public ne nous blâme de trop d'indulgence. Les premiers auront beau crier qu'on doit accueillir dans cette occasion le zele comme le talent, & tout pardonner en faveur du sujet. Nous pensons tout au contraire que plus le sujet est intéressant, plus il doit être traité avec distinction, & que c'est en quelque façon avilir nos conquêtes que de les célébrer par un déluge de mauvais vers. Voilà surtout le cas où l'abondance ne remplace pas la bonté.

Digitized by Google

VERS

Sur le Traité d'Alliance entre le Roi de France & l'Impératrice, Reine de Hongrie.

LA nature, en formant & Thérese & Louis ;
Voulut par leurs vertus éprouver sa puissance :
Chef-d'œuvres de ses dons, une heureuse Alliance
Devoit forcer le sort à les voir réunis.

Par M. DE LANEVERE, *ancien Mousquetaire du Roi.*

A Dax, le 10 *Juillet* 1756.

LE mot de l'Enigme du Mercure d'Août est *Front de fortification* Celui du Logogryphe est *Ricochet*, où l'on trouve *Rote*, *écho*, *ire*, *rot*, *riche*, *Hero*, *Io*, *ré*, *croche*, *cire*, *roch*, *Coire*, *cor*, *rocket*, *cric*, *oie*, *coche*, *cocher*, *ortie* & *or*.

Digitized by Google

ENIGME.

SAns être poule j'ai mon coq ;
J'ai mon cordon ſans être ſous le froc ;
J'ai mon fuſeau, j'ai mon aiguille
Sans être ni femme, ni fille.
Mais j'en dis trop pour un Lecteur madré :
Tu me connois déja, ſans doute ?
Pas encor : eh bien ! écoute :
Sans être fou, j'ai le cerveau timbré,
Et j'ai ma clef ſans être voûte.

LOGOGRYPHE.

A la prolixité je dois mon exiſtence :
Lecteur, je ſuis de mots une ſurabondance.
Combine mes neuf pieds, tu trouves ſans effort
Ce que cherche un Héros en affrontant la mort,
Et qu'au prix de ſon ſang fort ſouvent il achete :
Des oiſeaux le plus vain : la plus ſtupide bête :
Un morceau délicat logé dans ſon étui,
Qu'Anubis en jappant dit n'être dû qu'à lui :
Un terme injurieux piquant & ſatyrique,
D'Iris en négligé trop mordante critique :
Celui qui, diſpoſant d'un ſouffle impétueux,
Eleve & ſçait calmer des flots tumultueux :

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

CHANSON
Sur la Prise du Port Mahon.

Ces braves Insulaires qui sont qui sont sur

ner les corsaires Ailleurs ne tiennent guer=

res; Le Port Mahon est pris, il est pris, il est

pris, il est pris, il est pris, Ils en sont tous sur=

pris, Il est pris il est pris! Ces forbans d'angle=

terre, Ces fou=ces fou=ces foudre de guer=

re, Surmer cõme sur terre, des quils sont combat=

tus, sont battus, sont battus, sont battus, sont battus

Mois de 7.bre 1756.

Digitized by Google

Un Royaume d'Espagne, un grand Pape, une Ville
Connue à l'embonpoint d'un peuple volatile.
Dans mon sein, j'en rougis, je porte un scélérat ;
Le plus parfait qui fût sous le Triumvirat.
La plus noble motié de tout ce qui respire,
Qui seule des François peut gouverner l'Empire :
Un discours mesuré, sublime, harmonieux,
Appellé mille fois le langage des Dieux :
Ce qui fait d'un concert toute la mélodie.
C'en est fait. Je finis par une maladie.
O malheureux effet de son impression !
Je me trouve sans voix, sans respiration.

Par M. R. . . . à Doulens.

CHANSON

La meilleure qu'on ait faite sur la Prise de Mahon. *Par M. Collé.*

CEs braves Insulaires
Qui sont, qui font sur mer les Corsaires,
Ailleurs ne tiennent gueres ;
Le Port-Mahon est pris.
Il est pris. (3 *fois.*)

Ils en sont tous surpris
Il est pris, il est pris !
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fou- ces fou- ces foudres de guerre ;

Digitized by Google

Sur mer comme ſur terre,
Dès qu'ils ſont combattus,
Sont battus. (3 *fois.*)

Anglois, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaiſanteries
Seroient-elles taries ?
Seriez-vous moins plaiſant
A préſent ? (3 *fois.*)

Raillant ou combattant,
L'Anglois vaut tout autant
Avec les mêmes graces,
Il rit, défend & nous rend ſes Places ;
Ses bons mots, ſes menaces
Ont le même ſuccès
A peu près. (3 *fois.*)

Beaux railleurs d'Angleterre,
Nogent (1), Melun, le coche d'Auxerre,
A vos Vaiſſeaux de guerre
Ont pendant cet été
Réſiſté. (3 *fois.*)

Ils les ont maltraités,
Ils les ont écartés :
Notre flotte d'eau douce,
Vous voit, vous joint, combat, vous repouſſe,
Et juſqu'au moindre mouſſe,
Tout eſt ſur nos Vaiſſeaux
Des Héros. (3 *fois.*)

(1) *Noms que les Anglois ont donné à nos Vaiſſeaux par dériſion.*

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

*Suite des RÉFLEXIONS sur les trois premiers Tomes de l'*Histoire de la Ville & de tout le Diocèse de Paris, *par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; pour servir d'éclaircissement & de supplément aux* Nouvelles Annales de Paris; *par Dom Toussaint du Plessis, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.*

N°. LXIV. *Tome III, pag.* 174. « Il faut » se figurer à l'endroit qui compose aujour- » d'hui la ville de S. Denys, d'abord sur » le grand chemin de Pontoise, & assez » près du bord de la Seine, un lieu habité, » appellé *Catolacum*, & à droite de ce » chemin, en venant de Paris, un champ, » où le premier édifice qu'on y construisit, » fut une Chapelle sur la sépulture de » S. Denys. »

Et *page* 175. « L'église de S. Martin » de l'Etrée, & celle de S. Marcel, furent » les premieres églises paroissiales du lieu » de *Catolacum*. La Basilique du Sépulcre

Digitized by Google

» des Saints étoit à l'écart, & dans un lieu » ſolitaire. »

Réflexions. En voilà aſſez pour nous prouver que, ſuivant M. l'Abbé Lebeuf, le lieu où ſont aujourd'hui les Paroiſſes de S. Martin de l'Etrée & de S. Marcel, au delà de l'Abbaye de S. Denys, étoit un lieu habité ſous le nom de *Catolacum* ou *Catolocus*, pendant que le lieu où eſt ſituée cette Abbaye, faiſant partie, ſi l'on veut, du même territoire, étoit encore un lieu inhabité, un lieu ſolitaire, & à l'écart. Il faut conclure delà que ce lieu ſolitaire ſe trouvoit ſur le chemin qui conduiſoit de Paris à *Catolocus*; & voilà tout ce que je cherchois en compoſant mes nouvelles Annales. Je ne ſçavois où étoit ce *Catolocus*, qui devoit être au delà de l'Abbaye de S. Denys; je ſoupçonnois (*pag.* 23 *&* 58.), ſans oſer pourtant l'aſſurer, que ce pourroit bien être Chantilly: j'abandonne préſentement cette idée; & je vois clairement que ce fut en effet en deça du lieu où ſont ſituées les égliſes de S. Martin de l'Etrée & de S. Marcel, & ſur le chemin qui y conduiſoit, que Dagobert transféra les Reliques de S. Denys, en les retirant d'un endroit de ce chemin, voiſin de Paris, pour les rapprocher de

Digitized by Google

ce lieu-là même, & du Palais qu'il y avoit, s'il est pourtant vrai qu'il en eût là un; sur quoi je veux bien m'en rapporter à M. l'Abbé Lebeuf, plutôt que de lui demander si ce Palais là n'étoit pas situé un peu plus loin, je veux dire à Epinai sur Seine.

Cela posé, on comprend aussi très-aisément comment il est arrivé que le quartier qui environne l'Abbaye même, étant devenu habité par la suite, & ne formant plus qu'un seul Bourg avec l'ancien *Catolocus* ou *Catolacum*, ait pris également le nom de *Catulliacum*, ou d'autres noms approchant de celui-là, tels qu'on les lit dans les titres & dans un grand nombre d'Ecrivains postérieurs au regne de Dagobert.

LXV. *Pag.* 179. « Un Ecrivain moderne » vient d'annoncer dans ses nouvelles An- » nales de Paris, que la fameuse Eglise de » S. Denys étoit située avant le regne de » Dagobert I, tout près de Paris même, » vers la rue Aubry-le-Boucher; ce qui » n'a pas la moindre ombre de fondement » dans l'histoire. »

Réflexions. M. l'Abbé Lebeuf s'est dispensé de citer la page où j'avance ce qu'il me fait dire si gratuitement; & en effet, il auroit eu bien de la peine à le faire.

Digitized by Google

Je vais lui en citer une, où je dis au contraire très-positivement que je ne sçais pas en quel endroit précisément cette église étoit située : *Où étoit-elle donc située?* (ce sont mes propres paroles à la *pag.* 40) *sur le chemin qui alloit de Paris à* Catolocus, *dans la rue S. Denys même, ou dans le voisinage de cette rue. Mais en quel endroit précisément? c'est ce que l'on ignore.* Il me semble que c'est-là dire bien nettement que je l'ignore moi-même aussi-bien que les autres. Cependant à cette même page, me dira-t-on, j'indique la rue Aubry le-Boucher. Oui; mais en exprimant très-formellement mon doute : *peut-être*, dis-je, *étoit elle située à l'un des deux bouts de la rue Aubry le-Boucher*. Pourquoi altérer mes paroles? est-ce pour me combattre avec plus d'avantage? Cette méthode est vraiment très-commode; mais elle est en même temps très-illicite. Je ne transcris pas toujours ici avec la derniere précision les textes de M. l'Abbé Lebeuf; mais je ne les défigure point : je les abrege seulement sans en changer le sens.

Cependant, pourra-t-il insister, cette position même douteuse, que je donne à l'Abbaye de S. Denys dans les premiers temps de sa fondation, n'a pas la moindre ombre de fondement dans l'histoire. Par-

Digitized by Google

donnez moi. J'y trouve non pas une ombre de fondement, mais un très-grand fondement. La Vie de Sainte Géneviéve & le Poëme d'Abbon, sont des monumens historiques, contre lesquels il n'est pas possible de s'inscrire en faux. Or je prouve par l'une & par l'autre (*pages* 22, 23, 39, 40, 147, 252, 307 & 308), qu'il est insoutenable que l'Abbaye de S. Denys ait été fondée primitivement dans le lieu où elle est aujourd'hui; qu'il faut même reconnoître nécessairement qu'elle étoit dans ces premiers temps beaucoup plus voisine de Paris que n'est la montagne de Montmartre. Voilà déja une grande avance; & il ne s'agit plus que de déterminer le lieu si proche de Paris, où cette Abbaye aura été fondée: mais comme là dessus nous n'avons rien de précis, il faut se contenter d'un à peu près, ou d'un peut-être; & ce peut-être là, je le prouve encore par un troisieme monument historique. L'Auteur des Gestes de Dagobert nous apprend que ce Prince la transféra *ex vico, qui Catulliacus dicitur, in alium ejusdem vici locum.* Ce n'est pas là où est le peut-être; l'Auteur est positif sur la translation: quoiqu'il débite quelques fables, on n'a pas prouvé que c'en fût là une, & on ne le

Digitized by Google

pourroit que par pétition de principe ; la chose d'ailleurs est si peu merveilleuse ! Enfin puisqu'avant toutes choses on doit regarder comme certain que l'Abbaye n'a pas toujours été à l'endroit où elle est aujourd'hui, il faut bien de nécessité qu'elle y ait été transférée.

Mais que faut-il entendre par *Vicus Catulliacus* ? Le Bourg même de Saint Denys ? Non assurément. Deux classes de sçavans s'y opposeroient : les uns, parce qu'ils ne reconnoissent point de Bourg en ce lieu plus ancien que l'Abbaye même, quoiqu'à tort, selon M. Lebeuf, comme on vient de le voir n°. LXIV ; les autres, parce qu'ils seroient beaucoup mieux fondés à soutenir que les Reliques des Saints Martyrs n'ont point été successivement en deux lieux différens de ce Bourg. Reste donc à expliquer le mot latin *vicus*, par le mot françois *rue* ou *chemin*. Or cela posé, il s'en suit que les Reliques & l'Abbaye de Saint Denys ont été transférées d'un endroit du chemin de *Catolocus*, en un autre endroit du même chemin, par conséquent en un endroit qui conduisoit de Paris au lieu précisément où est située présentement cette Abbaye, & nous touchons enfin au but. Car je demande maintenant à M. Lebeuf & à tous mes Lecteurs, quel peut être ce

Digitized by Google

chemin, si ce n'est la rue Saint Denys? & comme il faut supposer que l'Abbaye de ce nom étoit hors de l'enceinte, ou la mettre mieux que vers l'un des coins de la rue Aubry-le-Boucher? Si M. l'Abbé Lebeuf s'etoit coëffé de cette opinion, il ne se contenteroit pas, comme j'ai fait, d'un simple *peut-être*; il trancheroit le mot, & diroit hardiment qu'il *ne fait aucun doute* que la chose n'ait été ainsi.

Dans cette controverse, tout dépend des deux textes de la vie de Sainte Géneviéve & du Poëme d'Abbon; & l'Auteur des Gestes vient encore à l'appui, puisqu'il dépose en faveur d'une translation faite du temps de Dagobert, sans qu'on puisse en cela le convaincre de faux, ni accuser les trois Auteurs de la moindre collusion entre eux. Que l'on veuille à toute force les entendre autrement que moi, je ne sçaurois m'y opposer: mais que l'on me montre donc que je prends à gauche, & sur le champ je me rendrai; je viens de prouver en plus d'un endroit de cet écrit, que je ne m'aheurte pas trop à mon propre sens.

LXVI. *Même page.* « Quoique l'Eglise de » *Catolocum*, où les Saints reposoient, soit à » deux lieues de Paris, elle a souvent été » dite située à Paris même ».

Réflexions. Ces sortes de manieres de

Digitized by Google

s'exprimer sont assez impropres. Cependant je reconnois qu'elles ont été d'usage en bien des occasions : mais aussi n'est-ce pas uniquement là dessus que je me fonde ; c'est principalement sur ce qu'il est prouvé d'ailleurs que l'Eglise de Saint Denys étoit en effet dans son origine si voisine de Paris, qu'elle touchoit, pour ainsi dire du temps de Dagobert I, aux murs de l'enceinte septentrionale. Et delà il faut conclure nécessairement que quoiqu'en géneral on ait pu dire *lato modo*, qu'une Eglise située à deux lieues de Paris ou de Lyon, étoit à Lyon ou à Paris, ceux qui ont assuré que l'Eglise de Saint Denys étoit à Paris, doivent être entendus *stricto modo*, comme ayant parlé d'une Abbaye située, non à deux lieues de Paris, mais à Paris même. Je renvoie le Lecteur sur ces manieres de parler à ce que j'en ai dit dans les Annales (page 123), à l'occasion de la mort de Pepin-le-Bref.

LXVII. *Même page.* « Le chevet ou abside » de l'Eglise de S. Denys, étoit apparem- » ment le lieu où le Roi Dagobert fit » transporter les trois corps Saints d'un » autre lieu de la même Eglise ».

Reflexions. Voilà donc M. l'Abbé Lebeuf qui veut bien reconnoître avec nous, que du temps du Roi Dagobert, il se fit une

Digitized by Google

translation des Reliques de Saint Denys, & des Compagnons de son martyre. Mais dans quel Historien, ou sur quel monument authentique a-t-il vu qu'il soit parlé de cette translation ? Je n'en vois point d'autre que l'Auteur même des Gestes du Roi Dagobert, cet Auteur si fabuleux, dit-on, & par cette raison si décrié dans l'esprit de bien des Critiques. Or il ne dit pas que Dagobert transféra les Reliques d'un endroit de l'Eglise dans un autre endroit de la même Eglise, mais d'un endroit du chemin de *Catolocus*, dans un autre endroit du même chemin, *in alium ejusdem vici locum*, non *ejusdem Ecclesia*. M. Lebeuf seroit-il donc plus clairvoyant que cet Ecrivain, qui cependant, suivant Dom Martin Bouquet, étoit fort instruit de ce qui regardoit l'Abbaye de Saint Denys, dont il étoit Religieux ?

LXVIII. *page* 190. « Ce fut beaucoup » d'obtenir des Normans en 857, qu'ils » ne missent point le feu à l'Eglise de S. » Denys en France ».

Réflexions. Je remarque dans les Annales (*pages* 146 *&* 147) que l'église de S. Denys qui fut épargnée cette année-là par les Normans, étoit l'ancienne église Abbatiale de ce nom, laquelle étoit encore sur pied aux portes de Paris ; ce qui

Digitized by Google

n'empêche pas que le Monastere de S. Denys en France n'ait pu être brûlé alors, comme il le fut en effet, s'il en faut croire une ancienne chronique que je cite au même endroit. Et pourquoi ne la croiroit-on pas ?

LXIX. *Pag.* 192. « Quoique communément l'on croye qu'il y eut des Moines à S. » Denys dès le regne de Dagobert, &c. ».

Réflexions. Dans cette page & dans les suivantes, il y a bien des choses qui demanderoient une longue discussion. J'y remarque surtout, aussi-bien que dans plusieurs endroits du même tome & des tomes précédens, une affectation marquée de renvoyer au temps des chimeres, non seulement ce que les Moines ont soutenu & soutiennent encore, que certaines Eglises en assez grand nombre, aujourd'hui séculieres, leur ont autrefois appartenues, mais encore les privileges & les exemptions de plusieurs de leurs Monasteres. Ce n'est point ici le lieu d'entrer en lice sur ces matieres-là contre le sçavant Académicien, puisque je ne devois presque me proposer dans cet écrit qu'un nouvel examen de quelques dates, & de quelques faits arrivés sous les deux premieres Races de nos Rois, sur lesquels lui & moi nous ne sommes pas de même avis. Que seroit-

Digitized by Google

ce s'il falloit parcourir de même la troisieme Race, qui est bien autrement étendue, & qui fournit beaucoup plus de matiere à réflexions que les deux autres.

LXX. Je n'ajouterai donc rien de plus à ce petit nombre d'observations que ces trois Volumes m'ont arrachées, pour ainsi dire, dans un temps où je ne voulois plus qu'il fût parlé de moi dans la République des Lettres. Je le prierai seulement de ne m'en sçavoir aucun mauvais gré, puisque je n'en honore pas moins & sa personne & son sçavoir. Il y a déja plusieurs années que je pris la liberté de mesurer mes forces contre les siennes au sujet de la vraie signification du mot Celtique *Dun*; & depuis ce temps-là nous n'avons changé de sentiment ni l'un, ni l'autre, sans que le respect, dont je ne me départirai jamais à son égard, en ait souffert la moindre altération. Mais sur ce même sujet de dispute, il s'est présenté un nouvel Antagoniste que je n'avois garde de soupçonner, & auquel, puisqu'il m'a fait l'honneur de me nommer, je dois aussi par occasion un petit mot de réponse.

LXXI. M. l'Abbé Fénel, dans une Dissertation sur le mot *Dunum*, que l'on trouve imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Let-

Digitized by Google

tres (*tome XX*), s'exprime ainsi à mon sujet (*page* 41.) : « Cette assertion nous » rappellera le souvenir de ce que Dom » Toussaints du Plessis a avancé *avec une si* » *grande hardiesse*, que le mot *Dun* ou » *Doun*, ne se trouvoit dans le bas Breton » que pour signifier *Profond*, & qu'il n'y » signifioit jamais un lieu élevé. Il paroît » que ce Pere a en cela confondu *Dun* & » *Doun*, &c. Et *page* 42 : Il est assurément » très-singulier que Dom du Plessis & les » Cangistes, *ayent osé* parler si affirmati- » vement sur l'absence de la racine *Dun* » hors de la langue Basse-Bretonne, puis- » qu'en un quart d'heure j'ai trouvé cette » racine, ou une autre, qui y a un rap- » port évident en quatre endroits du Dic- » tionnaire de Rostrenen ».

Franchement, ne faut-il pas être *bien hardi* pour *oser* adopter sur l'interprétation d'un mot Celtique l'idée qu'en a conçu un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie en Basse-Bretagne, qui y a fait une étude particuliere de la langue du pays, qui en a fait un Dictionnaire raisonné, & qui a employé près de trente ans à la composition de cet Ouvrage ? Cet homme, c'est Dom Louis le Pelletier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, que je crois avoir cité comme

Digitized by Google

mon garant dans la dispute qui s'etoit élévée entre M. Lebeuf & moi. Son Dictionnaire que j'avois entre les mains, n'étoit encore que manuscrit : on l'a imprimé depuis, & voici ce qu'il porte en propres termes :

Doun, *que l'on peut écrire* Doufn, *& encore mieux* Doumn, *profond.* Dounder, *profondeur.* Douna, *approfondir, creuser. Les Irlandois disent* Dein, *profond. L'ancien nom de region* Domnonia, *vient apparemment de* Doumn, *mais mal représenté par les Ecrivains Latins, qui l'ont écrit* Danmonia *&* Dunmonia, *nom que Cambden fait venir de* ab habitatione sub montibus, *parce qu'en Breton* Dan *signifie dessous*, & Menez, *montagne. Mais si l'on y fait attention, les lieux qui sont sous les montagnes, sont profonds ou bas ; & par conséquent* Domnonia *est plus naturellement le nom d'un pays de vallées, puisqu'il est fait de* Doumn, *profond* .... *De notre* Doumn, *ou* Doûn, *on a pu faire en y ajoutant* Doûr, *eau, le nom de* Dordogne, *eau profonde, & même plusieurs noms d'anciennes villes des Gaules, lesquels finissent en* Dunum, *qui est* Dounum. *Si elles sont situées sur les hauteurs, il y a des profondeurs. Le mot* Dune, *est même fort équivoque ; car s'il signifie hauteur, il peut également marquer une*

Digitized by Google

profondeur. En latin Altus *a ces deux significations. La plûpart des Sçavans ont cru que l'ancien mot* Dun *a signifié une montagne chez les Celtes & chez les Gaulois. Ils appuient cette opinion sur les élévations de sable que l'on voit sur le bord de la mer, le long des côtes de Flandre, & que l'on appelle encore aujourd'hui* les Dunes. *Mais si cette raison étoit valable, il faudroit en conclurre que toutes les villes, dont le nom est formé en partie de* Dun, *ont été bâties sur des monceaux, ou élévations de sable; ce qui est faux & ridicule.*

Je ne prétends pas que tout ceci soit écrit bien correctement, comme l'auroit pu faire un Académicien : je n'adopte pas non plus la conséquence que Dom Pelletier tire du sentiment contraire au sien, que si ce sentiment étoit vrai, toutes les Villes, dont le nom est formé en partie du mot *Dun*, devroient être bâties sur des monceaux de sable : cette conséquence est fausse. Il devoit dire simplement sur des hauteurs, sur des montagnes, ou sur des collines. Mais il n'en résulte pas moins de cet extrait du Dictionnaire de ce sçavant Bénédictin, que, selon lui, le mot *Dun* en bas-Breton ou en Celtique, ne signifie originairement & foncièrement que *profond.*

Digitized by Google

Ce n'étoit donc pas moi, mais Dom Louis le Pelletier, qu'il falloit taxer de trop de *hardiesse*, si en effet la these qu'il soutient, après l'avoir étudiée pendant un si grand nombre d'années, étoit malgré cela insoutenable. Mais je veux bien que l'on s'en prenne à moi, quoique je n'y sois pour rien, plutôt qu'à lui. Pourquoi donc cette these est-elle si insoutenable ? C'est, dit M. l'Abbé Fénel, qu'il est constant, ne fût-ce que par le Dictionnaire du R. P. de Rostrenen, Capucin, que *Dun* en bas-Breton se prend souvent pour une hauteur ou pour une élévation. Hé bien ! n'est-ce pas là perdre absolument de vue l'état de la question ? On ne demande pas ce que ce mot signifie quelquefois, ou souvent, aujourd'hui, & depuis un certain nombre de siecles, dans la langue Bretonne : on veut sçavoir ce qu'il signifioit primitivement chez les Celtes, sinon dans les siecles les plus reculés, du moins quelque temps avant que cette langue ait été altérée par le commerce des Bretons avec les Teutons, les Francs & les Saxons. Je m'en suis toujours tenu là dans ma dispute avec M. Lebeuf ; & je m'y tiens si bien encore, qu'il faut me forcer dans ce retranchement, ou avouer de bonne foi qu'on ne peut en venir à bout.

Digitized by Google

Mais n'y a-t'il pas de l'injuſtice dans mon procédé ? Car enfin exiger que l'on me prouve que du temps de Céſar, par exemple, le mot *Dun* ſignifioit chez les Celtes une colline ou une montagne, c'eſt exiger l'impoſſible. Avons-nous des écrits Celtiques de ce temps-là, pour en pouvoir venir à une preuve de cette nature ? Je n'en ſçais rien, car je n'ai pas ſeulement appris les premiers élemens de cette Langue. Tout ce que je ſçais, c'eſt que Dom Louis Pelletier, après l'étude profonde qu'il en a faite, n'a point trouvé au mot *Dun* ou *Doun*, d'autre ſignification que celle de *bas* ou *profond*; non pas cependant qu'il n'ait été un temps où on le trouve auſſi employé pour ſignifier une colline ou une élévation. Et c'eſt ce que j'ai accordé bien formellement à M. Lebeuf pendant tout le cours de la diſpute qui nous a diviſés, ſans que j'aie eu beſoin pour cela de m'en rapporter au Dictionnaire de Roſtrenen, que je ne connois ſeulement pas. Mais, ajoutois-je en même temps, cette ſeconde acception ou ſignification du mot, n'eſt pas du propre fonds de la langue Celtique : ce doit être un emprunt tiré de la Teutonique. En effet, M. l'Abbé Fénel nous apprend ici lui-même (*page* 49), que *Dun* dans la langue Teu-

Digitized by Google

tonne signifie *mons*, *collis*, *tumulus*. Je suis bien fâché que Dom le Pelletier, n'ait pas fait attention à cela ; il auroit expliqué avec moins d'embarras pourquoi *Dun* en bas Breton signifie aujourd'hui *hauteur*, aussi bien que *profondeur*.

Car ce qu'il dit après tous les Grammairiens, que le mot Latin *altus* signifie également *haut* & *profond*, ne sert de rien pour éclaircir la difficulté. Personne n'ignore que dans toutes les Langues il y a certaines expressions qui signifient les deux contraires. C'est ainsi qu'en Latin encore *elevare* signifie *élever* & *déprimer*, que *sperare* signifie *espérer* & *craindre*, &c. Tout cela est vrai généralement parlant : mais il est vrai aussi que ce n'est qu'à certains égards, & dans certaines circonstances que l'on peut prendre l'un pour l'autre, sans quoi ce seroit abuser des termes & confondre toutes les idées. Seroit-il permis, par exemple, de dire *mons profundus*, au lieu de *mons altus* ou *turris profunda*, au lieu de *turris alta*, comme on pourroit dire indifféremment *puteus altus* ou *profundus*.

Que M. l'Abbé Fénel ne dise donc plus en taxant de trop de hardiesse Dom du Plessis, que ce Pere a confondu *Dun* & *Doun*, puisque s'il y a ici de la confusion,

Digitized by Google

ce qu'il ne faut pourtant pas croire, elle doit retomber toute entiere sur Dom le Pelletier. Que cet Académicien dise encore moins (*page* 43.) : « Qu'il croit avoir » prouvé sans replique, que le mot *Dun* » ou *Tun* est *encore* subsistant dans la langue » des Bas-Bretons, pour signifier une *Col-* » *line* ». Je prouverois de même, si c'étoit là ma façon de prouver, qu'un enfant né le 31 Décembre 1755, étoit *encore* en vie en 1755.

LXXII. Mais revenons aux nouvelles Annales de Paris, sur lesquelles il me reste encore trois ou quatre réflexions à faire pour ma justification, soit devant le Public, soit devant le sçavant Ecrivain qui en a donné l'extrait dans le *Journal des Sçavans*, au premier volume de Décembre 1753. Je traite, dit-il, de puérilités les étymologies du mot *Parisii* que plusieurs ont tirées du grec; & cependant j'adopte celle des Bollandistes, qui le dérivent de la préposition Greque παρὰ, *propè*, *juxtà*, & du mot *Isia*, qui est le nom propre de la riviere d'Oise. Cela est vrai : mais outre que la syllabe *par* pourroit bien n'être pas plus Greque que Celtique, *Isia* de son côté n'est pas un mot Grec; d'où il s'ensuit que le mot entier ne seroit pas Grec d'origine, comme l'ont imaginé quelques-uns

Digitized by Google

quelques-uns de ceux dont je blâme avec raiſon les étymologies, ceux, par exemple, qui veulent que *Pariſii* ſoit pour *Parrhiſii*.

Je crois, ſuivant le même ſçavant Journaliſte, que le mot latin *Locuticius*, donné à la montagne Sainte Géneviéve, eſt dérivé du Celtique *Leug-tec*, qui ſignifie *Belle-pierre*; & dans le deſſein de donner une preuve de cette étymologie, je renvoie, dit-il, à l'endroit où je dis que le Parloir des Bourgeois, *Locutorium Civium*, étoit au pied de cette montagne : ce qui paroît détruire entierement l'explication que je veux établir, puiſqu'il eſt bien plus ſimple de dériver *Locuticius* de *Locutorium*, que de *Leug-tec*. Mais moi, je crois tout au contraire, & je ne ſerai pas ſeul de mon avis : 1°. Que le nom de la Ville étant préciſément le même que celui de la Montagne, il doit auſſi avoir de part & d'autre la même ſignification; à moins qu'on ne veuille que le Parloir ait auſſi donné ſon nom à la Ville, ce qui ſeroit abſurde : 2°. Que la montagne étant plus ancienne que la Ville, étoit par conſéquent plus ancienne que le Parloir; & qu'avant qu'il y eût à Paris un Parloir des Bourgeois, avant même que les Pariſiens ſçuſſent parler Latin, cette Montagne devoit avoir un

Digitized by Google

nom ; que parconséquent ce nom ne pouvoit point tirer son origine du mot latin *Locutorium* : d'ou il résulte nécessairement qu'il en faut revenir au pur Celtique *leugtec* : 3°. Que si la Montagne avoit tiré son nom de celui du Parloir, on l'auroit appellée en Latin, non *Locuticius*, mais *Locutorius*. Et par toutes ces raisons je persiste dans ma conjecture, si cependant on doit l'appeller ainsi, & si ce n'est pas plutôt une de ces étymologies qui, comme le dit le sçavant Journaliste, sont frappantes par leur justesse.

Est-il vrai que, selon moi, il n'y avoit point anciennement à Paris d'Officiers municipaux, sous le titre de *Défenseurs de Cité ?* Pour sçavoir ce qui en est, je renvoie le Lecteur aux *pages* 8 *&* 13, où je suppose manifestement qu'il y en avoit, ou qu'il pouvoit y en avoir, mais seulement depuis l'Empereur Valentinien I.

Enfin, s'il en faut croire le sçavant Journaliste, je fixe à l'an 250 de J. C. l'arrivée de Saint Denys à Paris ou dans les Gaules : mais il me permettra de lui repondre que je la fixe & en titre, & dans le corps du discours, *avant l'an* 250. J'y combats même de toutes mes forces cette date précise de l'an 250 ; & j'insiste ici

Digitized by Google

là dessus, parce que la chose est de conséquence.

Il y a encore dans le même article du Journal quelques endroits qui sont visiblement répréhensibles : par exemple, que s'il faut ajouter foi à mes Annales, la Compagnie des Négocians par eau à Paris, sous le nom de *Nautes*, fut établie *l'an* 200 *de J. C.* il falloit dire *vers l'an* 20 *de J. C* : que la Montagne qui est au Nord-ouest de la Ville, portoit autrefois le nom de *Mary-Mont-Martis*, d'où l'on a formé celui de *Mont-martre*, &c. Je n'entends rien à ce *Mary*. Mais ce sont-là sans doute des fautes d'impression, c'est-à-dire de vraies minuties auxquelles il est inutile de s'arrêter.

RÉPONSE

Aux Réflexions de Dom Toussaint Duplessis, Bénédictin, insérées dans les Mercures de Juin, Juillet & Août, contre l'Histoire de Paris, par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie des Belles-Lettres.

MOn R. P. on ne peut qu'approuver le parti que vous avez pris de publier dans le Mercure vos *Annales de Paris*;

Digitized by Google

c'eſt un bon moyen de les faire connoître.

Votre annonce ſuppoſe qu'elles ont beſoin d'un ſupplément. Je n'ai pas intention d'infirmer ce jugement : je veux ſeulement répondre aux difficultés que vous formez dans le cours de vos réflexions contre l'Hiſtoire de M. l'Abbé Lebeuf.

Ces réflexions ſont de trois ſortes : 1°. les unes attaquent l'Académicien dans ſes conjectures ; 2°. la plûpart énoncent qu'à certains égards vous penſez comme lui ; 3°. quelques-unes enfin lui ſont abſolument oppoſées, & ont un air de vraiſemblance qui demande qu'on les réfute. Je néglige celle à qui le texte de l'Auteur ſert de réponſe.

1. Votre premier grief me paroît deſtitué de fondement. Qu'y a t'il d'irrégulier dans la méthode d'un Sçavant qui propoſe ſes doutes avec réſerve ? Lequel eſt le plus raiſonnable de celui qui donne pour évident ce qui n'eſt que vraiſemblable, ou de celui qui prend le ton de l'évidence pour autoriſer ſes doutes. Cependant vous trouvez mauvais que dans ſes conjectures, M. l'Abbé Lebeuf emploie ordinairement le mot de peut-être ?

2. Il eſt aſſurément fort flatteur pour votre Adverſaire de ſe rencontrer avec vous.

Digitized by Google

Si vous pensez comme lui, pourquoi publier cette conformité sous l'appareil de la critique ? A chaque instant vous citez votre ouvrage comme une pierre de touche qui doit servir d'épreuve, & décider du mérite de l'Histoire de Paris : peut-être M. l'Abbé Lebeuf a-t'il pour vous la déférence que vous exigez : mais le Public qui se plaît à interpréter malignement les choses, quel jugement portera-t'il de cette affectation ?

3. A la page 21 de l'Avertissement du premier tome de l'Histoire de Paris, est une conjecture placée en note : l'Auteur la donne pour telle. Mais comme le ton conjectural ne vous plaît pas, vous semblez vous armer de toutes pieces pour la combattre.

Que porte cette conjecture ? Elle consiste à dire, 1°. que les Relations de Sainte Géneviéve avec Saint Simeon Stylite, ne sont pas un fait certain ; 2°. que si l'on persiste à admettre quelque correspondance entre cette Sainte & un Saint Simeon, il faut l'entendre d'un Saint Simeon Solitaire de l'Auxerrois, en l'honneur de qui il y avoit une Eglise érigée au septieme siecle, sur le chemin d'Auxerre à Paris.

Si cette opinion produite sous un titre

Digitized by Google

aussi modeste, vous révolte, quel blâme n'encourroit pas de votre part tout Littérateur assez osé pour en faire un sentiment ? Essayons pourtant de montrer qu'il approcheroit infiniment de la vérité.

1. Il est peu de Légendaires au témoignage desquels il n'y ait quelque chose à retrancher ou bien à ajouter. Ils donnoient trop au merveilleux, outre que souvent ils écrivoient sur des oui-dire & sur des rapports suspects. N'allez pas nier cette maxime; vous vous trouveriez en contradiction avec les plus éclairés de nos Critiques, avec feu M. l'Abbé des Thuilleries en particulier. J'ai vu une lettre de ce Sçavant adressée à M. Lebeuf, où ce principe est développé fort au long comme une vérité reconnue.

Il y a, dites-vous, plusieurs Vies de Sainte Géneviéve; on le sçait : mais parmi ces Vies, la premiere est la seule authentique; les autres n'en sont que des copies informes; & M. Baillet qui les avoit sous les yeux, décide que ces Vies postérieures ne sont pas recevables. L'Auteur de la premiere est le seul qui mérite le nom de Compositeur. Il écrivoit au plutôt en 520. Il y avoit alors près de 60 ans que Saint Simeon Stylite n'étoit plus. Soixante ans dans un siecle d'ignorance ne sont-ils pas

Digitized by Google

un espace suffisant pour supposer que la tradition a pu être altérée ?

Mais encore que porte le texte de cette premiere Vie ? affirme-t'il la chose ? Voici ses termes : Saint Simeon . . . *Quem* aiunt *negotiatores de Santâ Genovefâ interrogasse ... &, ut sui memor esset, poposcisse* ferunt. Cet *aiunt* & ce *ferunt* expriment certainement un doute bien favorable au sentiment qui fait ombrage à vos lumieres. Montrons présentement que si l'on persiste à reconnoître un S. Simeon qui s'est recommandé aux prieres de Sainte Géneviéve, on ne doit point l'aller chercher ailleurs que dans l'Auxerrois.

2. Les Annales de votre Ordre au lieu cité apprennent qu'au septieme siecle, il y avoit près d'Auxerre une Eglise érigée en l'honneur d'un S. Simeon Solitaire, originaire du canton. M. l'Abbé Lebeuf, dans le cours de ses recherches, a decouvert deux légendes manuscrites reliées ensemble : l'une est la Vie du Solitaire de l'Auxerrois ; l'autre est la Vie du Stylite d'Orient. La tradition porte qu'autrefois l'Eglise où l'on a decouvert le double manuscrit étoit sous l'invocation du premier ; que par le laps des temps, le culte du deuxieme a prévalu à cause du merveilleux de sa vie. Aujourd'hui cette Eglise est sous l'invocation du

Digitized by Google

Stylite. Je tire delà une conſéquence unique, ſçavoir que dans l'Auxerrois on a confondu, à la faveur de la reſſemblance des noms, un Solitaire du Canton avec le Stylite d'Orient.

Revenons préſentement au texte des Annales de votre Ordre. Fixer au juſte le temps où vivoit le Saint Simeon honoré dans l'Egliſe ſituée ſur le chemin d'Auxerre à Paris, ſeroit une entrepriſe impoſſible. Aucun monument ne fournit cette date. Quelque ennemi que vous ſoyez des conjectures, je vous propoſe celle-ci : elle tend à demontrer que le Saint Simeon en queſtion, étoit au moins contemporain de Sainte Géneviéve & du Stylite.

Le témoignage qui atteſte l'exiſtence d'une Egliſe de Saint Simeon au ſeptieme ſiecle, ne dit pas que la Baſilique érigée en l'honneur de ce Saint du canton, fut récemment bâtie. Le texte qui me ſert d'appui bien médité, donne à entendre que le temps de ce récit doit être placé au commencement du ſeptieme ſiecle. L'eſpace écoulé depuis que l'Egliſe étoit bâtie, joint à celui de la canoniſation du Saint, en conſéquence de ſes miracles par le ſuffrage des peuples, ſont deux circonſtances bien ſuffiſantes pour remplir ce qui s'eſt écoulé depuis Ste Géneviéve ou le S. Simeon

Digitized by Google

d'Orient, jusqu'à l'époque en question.

Le bruit des vertus de Sainte Geneviéve pouvoit avoir été répandu dans l'Auxerrois par deux moyens bien simples; le commerce de l'Yone & de la Loire; l'intimité qui subsistoit entre Sainte Geneviéve & Saint Germain, Evêque d'Auxerre.

Premiérement, si vous aviez lu la Dissertation que M. l'Abbé Lebeuf a autrefois composée sur les vins d'Auxerre, vous sçauriez que ces vins étoient déja célebre au cinquieme & sixieme siecles. Voici à ce sujet un trait qui est sans réplique :

Il est dit dans la Vie de Saint Germain (vers l'an 440), que le Saint Prélat ayant rassemblé quelques Disciples en Communauté, il leur donna un vignoble situé sur un coteau (Monticellus : on croit dans le pays que c'est Mêve). Voyez l'Abbé M. S. part. 1, cap. 7, p. 415. La citation que vous produisez est postérieure à celle-ci de plus de 500 ans.

Ignorez-vous l'ancienneté du commerce de l'Yone? Lisez la sçavante Dissertation de M. le Roi sur les *Nauta Parisiaci*, placée à la tête de l'Histoire de Paris, par D. Félibien. On en fait une pareille mention dans une Dissertation sur le Commerce de la France, sous les Rois de la premiere Race, imprimée à Amiens en 1753.

Digitized by Google

Tout ceci montre que M. l'Abbé Lebeuf connoît mieux que personne le local de l'Auxerrois ; & quand vous prétendez que l'amour de la patrie est un foible qui induit en erreur, à combien de Poëtes élégans & de graves Historiens rompez-vous en visiere, lorsqu'ils vantent cet amour comme un sentiment naturel qui honore celui qu'il affecte ? Quelle que soit au reste votre façon de penser, jamais votre opinion n'infirmera cette maxime ; qu'un habile homme consommé dans la connoissance des usages & de l'Histoire de son pays, doit y découvrir bien des choses qui peuvent naturellement échapper à d'autres.

Je pourrois beaucoup insister sur les relations de Sainte Géneviéve & de Saint Germain d'Auxerre. Combien n'est-il pas naturel de penser que le Prélat témoin de la vie exemplaire de la Sainte, l'aura proposée pour un modele de conduite à ceux qu'il avoit rassemblés en communauté ? Qui sçait même si le Solitaire en question n'étoit pas de ses Disciples ? Ce soupçon seroit très-légitime.

Mercure de Juin, page 106. Vous voulez apparemment égayer la matiere par une contrevérité plaisante, quand vous soutenez que Saint Denis n'est pas venu à Paris

Digitized by Google

par le grand chemin ; il n'y a pourtant pas d'apparence qu'il y soit venu à travers champ.

Le raisonnement de M. Lebeuf est bien simple : appuyé sur le texte de l'itinéraire d'Antonin, il rappelle à son Lecteur qu'il y avoit aux premiers temps de l'Ere chretienne, une chaussée fameuse par laquelle on arrivoit de Rome à Lyon ; qu'une autre chaussée conduisoit de Lyon à Paris. Consultez D. Bouquet, tome premier, page 106, vous trouverez que cette voie fameuse passoit successivement par Cone-sur-Loire, Briare, Belca, Cenabum, & Salioclita, proche Estampes. C'est une verité encore plus évidente que cette route aboutissoit à Paris vers le Fauxbourg Saint Jacques : cent monumens l'attestent.

Parlez-vous sérieusement quand vous avancez qu'il est plus aisé de se cacher au milieu d'une Ville bien fréquentée que dans un coin solitaire de ses Fauxbourgs ? Prêter à Saint Denis une telle conduite, n'est-ce pas le supposer destitué de la prudence la plus commune ?

En effet, comparons la mission de cet Apôtre & de ses Compagnons à l'expédition d'un peloton de braves gens, & nous ne pécherons pas contre la vraisemblance. Ils venoient déclarer la guerre

Digitized by Google

aux passions, & ruiner l'empire de l'idolâtrie. Que fait un Capitaine pour s'emparer d'une Ville? Il ne va pas braver le danger par une fougue indiscrete : ainsi est-il probable que Saint Denis aura d'abord fixé son séjour dans quelque endroit écarté, pour y méditer les moyens de gagner des ames à Dieu.

Les réflexions insérées dans le Mercure de Juillet, ne demanderoient pas de replique, si à la page 130, n°. 10, vous n'eussiez pas avancé ce qui suit :

Je soutiens dans mes Annales... dites vous, *que jamais les Normands n'ont été maîtres de la Cité de Paris* : Il falloit ajouter ces mots *malgré l'autorité de Prudence, Ecrivain contemporain ;* car cet Auteur expose ainsi l'événement que M. Lebeuf raconte : *Pirata* (1) *Dani* 5. *Kalend. Januar. Lutetiam Parisiorum invadunt atque incendio tradunt.* A un témoignage aussi ancien & aussi formel, qu'opposez-vous? Vos propres Annales : il leur manque un titre pour mériter cette préférence, c'est d'avoir 900 ans de plus.

Initié dans le secret de connoître par vous-même ce qui se passoit dans les temps anciens, vous avancez dans vos Annales plus d'une opinion de ce genre. A quel

(1) Annal. Bertin, ann. 857.

Digitized by Google

titre prétendez-vous, par exemple, qu'il y avoit autrefois une Eglise de Saint Denis dans la rue Aubry-le-Boucher ? A qui proposez-vous votre conjecture de *Catolocus*, pour Chantilly qui n'existoit pas, pendant que les Sçavans conviennent que ce *Catolocus* est Saint Denis ?

Permettez-moi, mon R. P, de vous dire que le soin de reviser vos Annales vous occuperoit plus utilement que l'attention de (1) *retoucher certains textes de l'Histoire de Paris, les abrégeant quelquefois pour la commodité du Lecteur.* Vous vous appliqueriez plus d'une fois dans le secret le reproche que vous faites à votre Adversaire de (2) *croire ce qu'il ne faut pas croire du tout, pas même comme une chose qui ait quelque apparence de preuves.*

La prolixité n'a jamais été le défaut de M. Lebeuf : vous en convenez. Quand à l'occasion de la distribution des Reliques de la Collégiale de Saint Maur, vous dites (3) *que voilà un récit bien maigre.* M. Lebeuf en dit assez.

Devroit-il ajouter que M. l'Archevêque l'appella à cette distribution ; qu'il fut consulté avec distinction ; que son habi-

(1) Mercure de Juin, p. 100.
(2) *Ibid.* p. 105.
(3) Juillet, p. 136.

Digitized by Google

leté à déchiffrer plusieurs billets d'une écriture antique & barbare, surprit les assistans; que même il combla de joie D. Lanneau votre Général, & vos premiers Supérieurs, en leur indiquant des titres qui leur manquoient pour constater l'authenticité d'une partie des Reliques de S. Maur? Cet aveu lui eût trop couté: d'ailleurs il eût dérogé au caractere de modestie & de simplicité qui le distingue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE A M. DE BOISSY.

PErmettez-moi, Monsieur, de joindre ma foible voix aux applaudissemens que votre Mercure reçoit à si juste titre. Si les louanges peuvent récompenser un Auteur, vous n'avez pas à vous plaindre. Souffrez, s'il vous plaît, Monsieur, que j'aye l'honneur de vous adresser cette lettre qui tirera tout son mérite de l'usage que vous voudrez bien en faire.

Il est bien vrai que l'erreur citée par l'Auteur de la lettre du second volume du Mercure de Janvier 1756, à la page 111, n'est pas plus dans mon exemplaire de l'ouvrage de M. de la Rue, que dans ceux des Auteurs des lettres du second volume

Digitized by Google

d'Avril, page 99 & suiv. La fausseté de l'exemplaire où elle a été trouvée est la cause de tout le mal. Au reste, si j'entreprends de faire cette opération avec sa preuve tant sur l'envoi de la somme proposée que sur le retour, c'est uniquement afin que la réponse soit exacte & que les restes n'y soient pas négligés.

Change de France sur Hambourg.

1730 l. 18 s. 6 d. de France sont dûes à Hambourg, le change a 177 l. $\frac{1}{2}$ de France pour 100 marcs lubs d'Hambourg ; on demande combien on aura desdits marcs, lubs, sols, &c.

Opération.

Si 177 l. $\frac{1}{2}$ donnent 100 marcs d'Hamb.
355, je prens le 200 combien aura-t'on de marcs
5e 71

avec 1730 l. 18 s. 6 d.

40

69237 (71

533 ℔ 975 m. 2 s. 8 d. $\frac{32}{71}$.

367

12

192

50

600

reste 32

Digitized by Google

La réponse est donc que l'on aura 975 marcs, 2 sols, 8 deniers, $\frac{32}{71}$. La fraction est inutile à la vérité pour l'opération : mais elle sert au moins pour la justesse de la preuve.

M. de la Rue dit à la page 360 de son livre, que le change de 177 l. $\frac{1}{2}$ pour 100 marcs, est égal à 27 $\frac{1}{24}$ sols lubs pour 3 l. cela n'est pas exactement vrai, c'est 27 s. 0 d. $\frac{36}{71}$, comme on le verra par la preuve. Si je releve cette petite erreur, ce n'est que pour satisfaire à l'obligation que je me suis imposée de ne rien négliger.

Preuve.

Si 27 s. 0 d. $\frac{36}{71}$....3 l. :: 975 m. 2 s. 8 d. $\frac{32}{71}$.

		16		
324		15602	s.	
		187232		d.
71		71		
23040	pren. le 12e.	13293504		
1920	le 12e	1107792		
160	le 10e	92316		
16	le 4e	9231	12	
4	le 4e	2307	18	
1		576	19	6

je multiplie par 3 l.

Réponse 1730 l. 18 s. 6 d.

Digitized by Google

Cette preuve donnant le retour précis, me paroît d'autant meilleure, que je la crois moins embarrassante que celle que l'on fait par la méthode ordinaire : c'est aux connoisseurs, à qui je la soumets, à en décider. Cette maniere d'opérer paroîtra hasardée : mais examinée de près, elle pourra mériter quelques suffrages.

J'ai encore trouvé à la page 103 du même Mercure d'Avril une opération pour sçavoir combien 273 choses à 19 s. doivent rapporter. La façon dont cette regle est faite, n'est autre chose que la maniere d'opérer par la piece de 2 sols, maniere déja ancienne & pratiquée par presque tous les Arithméticiens. Outre sa longueur, l'instruction qui la développe, me paroît difficile à entendre pour ceux qui ne sont pas bien au fait du calcul, & encore faut-il opérer pour le sol qui reste après le 18, ce qui fait deux opérations sans l'addition qui en fait une troisieme ; il me semble qu'on peut abréger en disant :

	273
à	19
	5187
Réponse	259 l. 7 s.

On pourroit encore plus abréger cette opération, en considérant qu'il ne s'en

faut que d'une unité de sols ou un 20e, que nous n'ayons 273 l. si le prix étoit à 20 s. ou 1 l. Il suffit donc de tirer ce 20e de la quantité & de le soustraire : la réponse vient de suite, ainsi qu'on va le voir.

	273
tirez le 20e	13 l. 13 s.
Réponse	259 l. 7 s.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Labassée, Graveur de Musique.

ce 16 Juin 1756.

Bibliographie médicinale, raisonnée, ou Essai sur l'exposition des Livres les plus utiles à ceux qui se destinent à l'étude de la Médecine.

Ce Livre contient les réflexions de l'Auteur sur les meilleurs Ouvrages qu'un jeune Médecin doit principalement étudier avant que de pénétrer dans le labyrinthe de l'étude des maux qui assiégent l'humanité. Nous répétons ici ses propres termes. Il pourra lui servir comme de guide dans la distribution de ses études. L'Auteur a fait ce qu'il auroit souhaité qu'on eût fait avant lui, lorsqu'il commença à étudier la Médecine. Un Ouvrage où les jeunes Médecins trouveront rangés par ordre les Livres François & Latins qu'ils doivent

Digitized by Google

lire d'abord, a donc quelque droit à l'estime du Public, s'il est bien fait. C'est aux Maîtres de l'Art à prononcer sur le mérite du Livre; nous ne prononcerons que sur l'intention de l'Auteur qui est sans doute très-louable. Beaucoup de recherches, beaucoup de réflexions, beaucoup de travail enfin, auront toujours un prix indépendant du succès, quand le dessein d'être utile en aura été le motif.

Cette Brochure de près de 500 pages, se vend chez *Ganeau*, rue Saint Severin, à *Paris*.

Le premier Volume de la NOUVELLE MÉTHODE pour apprendre la Langue Latine, &c. par M. de Launay, vient de paroître chez la veuve *Robinot*, Quai des Augustins, & *Babuty*, fils, même Quai, 1756.

NOUVEL Essai de Poësies Sacrées, ou nouvelle interprétation en vers de Cantiques de l'écriture & de Pseaumes, dans laquelle on s'attache scrupuleusement au vrai sens de l'Auteur Sacré : ouvrage accompagné de Cantates sur des sujets pris dans les Livres saints; par M. l'Abbé Séguy, de l'Académie Françoise, Abbé de Genlis & Chanoine de Meaux. *A Meaux*,

Digitized by Google

chez Laurent *Courtois*, Imprimeur de M. l'Evêque.

Le Traducteur déclare dans sa Préface, qu'il a suivi pas à pas l'Auteur Sacré, & qu'il n'a ajouté au texte que quand la nécessité de le faire entendre l'y a forcé. Il nous a paru que l'exactitude n'a rien pris sur la force des images, & que M. l'Abbé Séguy n'a pas été moins fidele à rendre l'esprit que la lettre. Quelques endroits que nous allons extraire du Cantique de Judith, le prouveront mieux que nos éloges :

Arbitre des allarmes,
Le Seigneur à son gré met en poudre les armes
Des Conquérans soumis.
Au milieu de son peuple, étoit quoiqu'invisible,
Etoit son camp terrible,
Pour sauver Israel d'un monde d'ennemis.

Descendu des montagnes,
Le Chef Assyrien rangeoit dans mes campagnes
Ses nombreux bataillons.
Jusques dans les torrens, son armée épandue
Epouvantoit la vue,
Ses escadrons pressés inondoient les vallons.

Il juroit, plein de rage,
Qu'il porteroit chez moi la flamme & le ravage
En Vainqueur irrité.

Digitized by Google

Il devoit n'épargner enfance ni vieillesse,
La mort à la jeunesse,
A mes filles, l'opprobre & la captivité.

Mais dans sa fougue extrême,
Loin de porter ces coups, il va tomber lui-même
Sous ceux de l'éternel.
Dieu le livre, enchaînant les fureurs de son ame,
Au pouvoir d'une femme:
Par les mains d'une femme, il frappe le cruel.

RELATION de la peste dont la Ville de Toulon fut affligée en 1721, avec des observations instructives pour la postérité.

On a pour objet l'utilité publique en publiant cet Ouvrage. M. d'Entrechaus, qui en est l'Auteur, étoit premier Consul de cette Ville pendant ladite année. Son expérience le met en état de proposer à nos descendans les moyens de se garantir de la peste ou d'en arrêter les progrès. Il a divisé son Ouvrage par Chapitres. Après avoir démontré quelles sont les premieres précautions qui peuvent garantir une Ville de ce fléau, il entre dans le détail des malheurs que Toulon éprouva.

A Paris, chez les freres *Estienne*, rue S. Jacques, à la Vertu.

LETTRE à Madame de... sur les affaires du jour, ou réflexions politiques sur l'u-

Digitized by Google

ſage qu'on peut faire de la conquête de Minorque, ſuivies d'un état circonſtancié des Iſles de Gerzey & de Guernezey, & précédées de l'analyſe hiſtorique de nos conteſtations avec les Anglois. Cet Ouvrage eſt celui d'un Citoyen zélé & d'un politique raiſonnable. On le lit avec plaiſir, & on y applaudit naturellement. C'eſt un eſprit bienfait qui a conduit une plume ingénieuſe.

Brochure de 77 pages, ſans nom d'Auteur ni de Libraire.

VOYAGES récréatifs du Chevalier de Quévédo, écrits par lui-même, rédigés & traduits de l'Eſpagnol, 1756. Se trouvent *à Paris*, chez *Lottin*, rue Saint Jacques; *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe; *Piſſot*, Quai de Conti, & *Ducheſne*, rue S. Jacques.

Sans vouloir déprimer le mérite de la traduction, nous craignons que les ſaillies de Quévedo ne faſſent pas en France la fortune qu'elles ont faite en Eſpagne. La plaiſanterie eſt un genre où nous ſommes d'autant plus difficiles, que nous y ſommes plus exercés, & qu'il faut qu'elle joigne, pour nous plaire, les graces de la fineſſe au piquant de la nouveauté. Voilà pourquoi les plaiſanteries étrangeres,

Digitized by Google

quelque bien qu'on les traduise, sont rarement de notre goût, & blessent ce que nous appellons le bon ton.

MÊLANGES LITTÉRAIRES. Brochure *in-12.* où l'on trouve de l'esprit, & quelquefois des choses. Parmi quelques dissertations ou lettres, il y en a une *sur le goût des François en matiere de littérature* qui nous fournit quelques réflexions. L'Auteur débute ainsi : « Qu'est-ce que le goût ? Je » n'en sçais rien, & si je le sçavois je ne le » dirois pas : trop de gens ont intérêt que » les idées de l'esprit & du goût ne soient » jamais fixées ». Nous ne pensons pas de même à beaucoup près. Le goût n'est ni aussi inexplicable ni aussi indéfini, que l'Auteur veut le dire. On en a donné des définitions qui ont du moins servi à le faire entrevoir, ce qui prouve toujours assez contre l'opinion de ceux qui prétendent qu'on ne sçauroit absolument dire ce qu'il est. A l'égard de la réserve que l'Auteur dit qu'il auroit s'il le connoissoit mieux, c'est sacrifier la charité aux égards. L'Auteur, par cet aveu, s'expose à faire penser qu'il ne se soucie pas beaucoup d'instruire & d'être utile. Autre question. « Y a-t'il quelque chose qu'on puisse appel- » ler le goût général d'une nation en ma-

» tiere de littérature » ? Oui, sans doute. Un bon ouvrage réunit toujours les suffrages de toute une Nation : cette unanimité prouve certainement un goût général; c'est un oracle formé de toutes les voix. Il y a bien toujours quelques légeres parties du tout le plus admiré, qui essuient quelques contestations, & sur le mérite desquelles il n'est pas même possible que les esprits soient bien d'accord ; mais l'ensemble reste toujours en possession d'une approbation unanime. Il nous semble que cela prouve un goût général dans une Nation, & que *la chose* n'est point du tout *problématique*. Dans le cours de sa Lettre l'Auteur dit : « Un des progrès de l'esprit philo-
» sophique dans le dix-huitieme siècle, est
» de n'en pas toujours croire Despréaux sur
» sa parole. Mais devons-nous croire da-
» vantage cette voix qui nous crie sans
» cesse *le goût tombe*, *les talens dégénerent*,
» *le bel-esprit a tout perdu*, *les beaux jours*
» *des Lettres sont passés, &c* » ? Nous croyons qu'on doit écouter cette voix sans la mépriser ni la croire tout-à-fait, à peu près comme on écoute un radoteur qui laisse voir quelque raison.

Nous ne passons point aux autres articles qui méritent pourtant d'être lus. Le premier est une Lettre historique sur Gaston

de

Digitized by Google

de Foix, Duc de Nemours. On y trouve des anecdotes assez curieuses.

Ces mêlanges finissent par quelques Pieces de Poësie, où l'on rencontre quelquefois des vers (ce qui est plus rare aujourd'hui qu'on ne pense). Telle est celle que nous allons ici transcrire, & qui est la derniere du Livre. C'est une Epître de Madame de . . . à M. le Comte de . . . qui étoit parti pour l'armée sans lui dire adieu :

Comte charmant, que chaque Belle
A droit d'enflammer à son tour,
Vous, dont l'ardeur universelle
Embrasse la Ville & la Cour,
Vous, qui du regne de l'Amour
N'avez jamais vu que l'Aurore,
Vous, partez : vous jouez ce tour
A Lise, qui pendant un jour
Vouloit sur vous régner encore ;
Et qui pour ce projet si beau
Avoit d'un caprice nouveau
Inventé l'heureux artifice !
Vous jouez ce tour à Clarice
Qui s'arrangeoit pour vous bouder demain ;
Et qui devoit *le lendemain*
Des billets de Damon vous faire un sacrifice ! . .
J'entends, vous soupirez, je respecte vos pleurs :
Je suis votre parente, & de plus votre amie,
Le devoir rigoureux & la gloire ennemie

Digitized by Google

Vous *arrache* (1) à tant de douceurs :
Consolez-vous pourtant de cette barbarie ;
Vous trouverez partout & des yeux & des cœurs ;
De la mode & de la folie.
Victime de l'Amour & du courroux des Dieux,
Ovide gémissoit loin des bords d'Italie :
Il vit un tendron de Scythie
A l'air gauche, au ton plat, excédant, ennuieux ;
Mais la Brunette étoit jolie :
Il la mit à la mode, & bientôt dans ses yeux
Il retrouva Rome & Julie.
Vous serez comme lui, Comte, & peut-être mieux.
Mais non, la trahison pourtant seroit trop noire :
Vous m'aimez, vous n'aimez que moi ;
Vous me l'avez dit, je le croi :
Que gagnerois-je à n'en rien croire ?
Vous m'avez épargné des regrets superflus :
Mais votre cœur au mien a sçu se faire entendre,
Ce brusque départ m'en dit plus,
Que n'eût fait l'adieu le plus tendre.

AVIS au Public au sujet d'un Ouvrage intitulé : *Description historique de l'Hôtel Royal des Invalides*, par M. l'Abbé Pérau, Licentié en Théologie de la Maison & Société de Sorbonne ; avec les plans, coupes, élévations géométrales de ce magnifique édifice, & des gravures qui représentent les peintures & les sculptures de l'E-

(1) *Il falloit dire*, vous arrachent.

Digitized by Google

gliſe, en cent huit Planches deſſinées & gravées par le Sieur Cochin, Graveur du Roi, de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture. *A Paris*, chez Guillaume *Deſprez*, rue S. Jacques.

Cette Deſcription eſt précédée d'un Diſcours préliminaire, dans lequel on examine d'abord quels étoient les moyens dont on ſe ſervoit autrefois pour ſoulager les Militaires, que leur âge ou leurs bleſſures mettoient hors d'état de ſervir. On fait voir enſuite qu'il n'y avoit qu'un établiſſement public qui pût ſatisfaire à tous égards à ce que la Religion, l'humanité, la reconnoiſſance ſemblent exiger en faveur de ceux qui ſe ſacrifient pour le bien & la gloire de l'état.

Cet Ouvrage, qui eſt de la plus riche exécution, forme un volume *in-folio* de trente feuilles d'impreſſion, & de cent-huit Eſtampes, comme le titre l'annonce; le tout en papier grand raiſin double. Ceux qui voudront en faire l'acquiſition d'ici au premier Janvier 1757, l'auront pour la ſomme de 36 liv. relié très-proprement en veau: paſſé ce terme, on n'en délivrera aucun Exemplaire à moins de 48 liv. Le Libraire prévient le Public que cet Ouvrage étant d'une très-grande dépenſe, il n'en ſera tiré & relié qu'à meſure du débit,

Digitized by Google

& qu'on trouvera toujours un Exemplaire chez lui, pour ceux qui voudront satisfaire leur curiosité avant l'acquisition.

PROJET pour la perfection de la Carte de la France, par M. Cassini de Thury.

Dans ce nouveau projet qui a été présenté au Roi, l'Auteur nous dit que depuis 1750 qu'on a commencé à lever des Cartes détaillées, il estime qu'il y a un tiers de l'ouvrage entiérement fini; sçavoir, toute la Généralité de Paris, qui comprend une très-grande étendue de terrein, & s'étend jusqu'à Vezelay; une partie de nos Frontieres depuis Dunkerque jusqu'à Metz, & toutes les Côtes de la Manche depuis Dunkerque jusqu'à Cherbourg. Pour achever, ajoute-t'il, ce qui reste à faire, on se propose d'augmenter le nombre des Ingénieurs, & de les porter jusqu'à trente-quatre. Deux de ces Ingénieurs seront destinés à lever les grands triangles & à procurer des bases pour le travail de ceux qui seront chargés de la description des Cartes particulieres, & quatre autres seront chargés de vérifier les Cartes avant qu'on les donne au Public, de les communiquer à tous les Seigneurs & Curés, & de prendre leurs avis pour donner à ces Cartes la plus grande perfection possible. On se propose de donner tous les ans dix à douze feuilles,

Digitized by Google

& de les vendre quatre livres la feuille.

On a commencé à vendre la premiere feuille le 15 du mois d'Août de cette année 1756, & on en donnera tous les mois une nouvelle feuille chez le Sieur *Séguin*, Artificier du Roi, rue Dauphine, & chez M. Cassini, à l'Observatoire.

Si les Etats de Bretagne, à l'exemple de ceux de Bourgogne, de Bugey & d'Artois, veulent contribuer pour la Carte de leur Province, & si MM. les Evêques de France désirent avoir la Carte de leur Diocèse, ils pourront s'adresser (1) à la Compagnie qui traitera avec eux pour la levée & la gravure de leurs Cartes particulieres. On peut les assurer que l'Ouvrage sera mieux fait & à moins de frais.

DICTIONNAIRE Iconologique, ou Introduction à la connoissance des Peintures, Sculptures, Médailles, Estampes, &c. avec des descriptions tirées des Poëtes anciens & modernes, par M. D. P. *A Paris*, chez Théodore *de Hansy*, sur le Pont au Change, à S. Nicolas, 1756.

Le Discours préliminaire nous a paru écrit avec élégance, le Dictionnaire fait

(1) Cette Compagnie est composée de cinquante Associés, parmi lesquels on compte des personnes de la plus grande distinction.

Digitized by Google

avec soin, & les mots qui le composent expliqués avec goût. Quelques exemples pris au hazard serviront de preuve.

ANTIQUITÉ (l') mérite nos hommages par les chef-d'œuvres en tout genre qu'elle nous a procurés. Elle se présente à nous couronnée de laurier & assise sur un trône soutenu par les Génies des beaux Arts, & que les Graces environnent : elle est habillée à la Greque. Les plis de ses draperies sont grands, mais sans affectation : elle tient d'une main les Poëme d'Homere & de Virgile, les plus beaux monumens de l'antiquité & de l'esprit humain, & montre de l'autre les Médaillons des plus grands Génies d'Athènes & de Rome, attachés au Temple de Mémoire : ce Temple réunit les trois Ordres Grecs, les seuls véritablement beaux ; l'on voit au pied du trône & sur un riche tapis les fameux morceaux de sculpture qui nous restent de l'antiquité, tels que la Vénus, l'Apollon, l'Hercule, le Torse, le Lacoon, &c.

MIRACLE. Dans un tableau qui représente Sainte Clotilde faisant sa priere devant le tombeau de Saint Martin, M. V. a désigné d'une maniere bien ingénieuse les Miracles qui s'operent par l'intercession du Saint, & l'effet favorable de la priere de Clotilde. Il a représenté cette Reine

Digitized by Google

dans le moment d'une priere active ; elle est à genoux, ses bras ouverts & étendus, & ses yeux sont fixés sur le tombeau. On comprend aisément qu'elle vient d'être exaucée, parce que l'on voit un rayon de lumiere avec des têtes de Chérubins, qui du haut du Ciel descendent sur les saintes Reliques.

Modestie (la) se présente toujours à nous coëffée d'un voile, & portant un sceptre, au haut duquel il y a un œil, pour nous faire entendre que c'est cette vertu qui doit régler nos pensées & veiller sur nos actions. Ce hieroglyphe est emprunté des Egyptiens, qui avoient coutume de désigner par cet attribut celui qui avoit une inspection sur les autres.

La Veuve *Delaguette* distribue un Imprimé de huit pages *in*-4°. qui a pour titre : *Lettre à M. Keyser, Inventeur des Dragées anti-Vénériennes ; par M. Dibon, Chirurgien ordinaire du Roi dans la Compagnie des Cent-Suisses de Sa Majesté.* Cet écrit est la Réponse à une Lettre anonyme adressée à M. Dibon, & dont visiblement l'objet étoit de le commettre avec M. Keyser. En effet, après avoir insinué que le remede de ce nouveau Praticien est égal ou supérieur à celui de M. Dibon, l'Anonyme

Digitized by Google

ouvre l'idée d'un défi, qu'il paroît désirer que les deux Artistes acceptent. M. Dibon qui s'adresse ici directement à M. Keyser, répond d'abord avec beaucoup de modération à l'éloge affecté qu'on fait des Dragées anti-Vénériennes. Ensuite il accepte le défi, ou le propose de nouveau, en faisant voir les avantages qui peuvent en résulter pour le Public. Sa Lettre nous a paru bien faite & intéressante à plusieurs égards. Quant à celle de l'Anonyme nous ne la connoissons que par l'idée qu'il en donne.

On trouve chez la Veuve *Delaguette* tous les Ouvrages de M. Dibon.

INSTRUCTION sur la maniere d'élever & de perfectionner les Bêtes à laine, composée en Suédois par Fréderic W. Hastfer; mise en François par M * * *, 2 volumes. *A Paris*, chez *Guillyn*, Quai des Augustins, & à *Dijon*, chez François *Desventes*, Libraire, 1756.

LE sieur Desbordes, Imprimeur-Libraire de la ville de la Rochelle, avertit les amateurs de la Langue Sainte, que l'ouvrage qu'il a sous presse, intitulé *Praxis Linguæ sacræ, &c.* avance heureusement, & paroîtra avant la fin de la présente année 1756.

Digitized by Google

Cet ouvrage contient 1°. une Grammaire Hébraïque & Chaldaïque, sans points voyelles. Outre la maniere de prononcer l'Hébreu, proposée par M. Masclef, on y en ajoute une autre plus simple encore, plus claire & plus aisée. 2°. Un Dictionnaire Hébreu & Chaldéen dans le goût du Dictionnaire Grec de Schrével, c'est-à-dire, qu'on y trouvera par ordre alphabétique non seulement tous les mots de la Bible expliqués & rapportés à leurs racines, avec tous les noms propres, mais encore toutes les inflexions des noms & des verbes qui pourroient avoir la moindre difficulté : ensorte qu'avec cet ouvrage chacun pourra par soi-même, & en peu de tems, sans le secours d'aucun Maître, apprendre l'Hébreu & le Chaldéen, & se mettre en état d'entendre le Texte sacré des Saints Livres écrits en ces langues.

Tout l'ouvrage sera compris dans un seul volume *in*-4° de 600 pages, beau papier & caractere neuf de *Cicero*. Il se vendra *à la Rochelle*, chez ledit *Desbordes*, Imprimeur-Libraire, & *à Paris*, chez la veuve *Bordelet*, rue S. Jacques, près le college de Louis-le-Grand.

Digitized by Google

SUITE du Traité historique des inventions, des découvertes & des usages, depuis l'origine du monde, &c. de M. l'Abbé Picault de la Rimbertiere, Chanoine de l'Eglise d'Orléans, dont le Projet a été annoncé dans le Mercure de Juillet dernier.

ARTICLE

Des Lettres & de leurs premiers Inventeurs.

SI l'on cherche l'origine des lettres, & qu'on veuille avoir quelque déférence pour le témoignage des Anciens (1) on ne pourra s'empêcher de reconnoître que leur inventeur fut *Tautus* appellé par les Egyptiens *Thoth*; les Grecs le nommoient *Hermés*, & depuis les Latins le nommerent *Mercure*.

Tautus vivoit vers l'an 1600 avant J. C. Après avoir été le Ministre & le Confident d'Osiris, il régna ensuite lui-même. Ce fut par ses soins & à son amour pour les Arts, qu'on vit fleurir dans l'Egypte l'Agriculture, la Géométrie, l'Astronomie; en un mot, toutes les Sciences qui tendent à la perfection de l'esprit & au bonheur même

(1) Diodorus, lib. 1, Cicer. lib. 3, de Naturâ Deorum. Tacit. ann. lib. 3. Plin. lib. 7.

Digitized by Google

d'un Etat. Et si l'on en croit ces mêmes Auteurs, les Phéniciens (1) sont redevables aux Egyptiens de cette découverte qui passa chez ce peuple à la faveur d'Agénor qui alla régner à Tyr; comme la Grece le fut à son fils Cadmus qui vers l'an 1519, avant l'Ere chrétienne, lui donna la connoissance des seize premieres lettres de l'Alphabet. Palamede durant la guerre de Troie en ajouta quatre, & Simonide, dit *Lymbique*, quatre autres.

Cependant ces sentimens tout respectables qu'ils nous paroissent, sont contredits ici par Eusebe l'Historien, qui attribue à Moïse l'invention des lettres, & qui dit que Moïse en donna la connoissance aux Hébreux, les Hébreux aux Phéniciens, & les Phéniciens aux Grecs. Mais parmi ces différentes opinions, notre doute sur celui qui est l'inventeur des lettres, ne pourra-t'il pas être levé? Si l'on s'en rapporte à l'excellente chronique Chinoise achevée en 1749, & envoyée de Pekin par le P. Gaubin, Missionnaire,

(1) Suivant ce sentiment, n'est-ce point à tort que Lucain dans ses vers en attribue l'honneur aux Phéniciens?

Phenices primi, fama si credimus, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Lucan. lib. 3, Pharsaliæ.

Digitized by Google

Jésuite très-versé dans la connoissance des monumens de cette nation, qui nous apprend qu'on y trouve inscrit le nom de *Fohi* ou *Foubi*; que ce Fohi, qui veut dire *Noë*, vivoit vers l'an 3468 avant l'Ere Chrétienne; qu'il étoit de la province de Xensi, & qu'il fut l'inventeur des caracteres pour l'écriture, que c'est lui qui établit les noms & surnoms pour distinguer les familles; & alors, ne faudra-t'il pas faire remonter l'invention des lettres longtemps avant Moïse? Que dis-je! Si nous considérons ce que Josephe l'Historien rapporte: Que les descendans de Seth, pour conserver à la postérité la mémoire des observations célestes qu'ils avoient faites, en écrivirent les principales sur deux colonnes, l'une de pierre & l'autre de brique; que celle de pierre résista aux eaux du déluge, & que de son temps même, on en voyoit encore des vestiges dans la Syrie: *Suo adhuc tempore in Syria extitisse testatur Joseph. Lib.* 1, *Antiq. Judaïc.*

Les descendans de Seth ne seront-ils pas regardés avec raison comme les véritables inventeurs des lettres ou signes qui y ont donné lieu?

Mais pour ne me point éloigner du sentiment d'Eusebe qui attribue, comme j'ai fait voir, l'invention à Moïse, on peut

Digitized by Google

croire, & je le pense même, que ce conducteur du peuple Juif, ayant sçu par l'inspection de ces colonnes, découvrir les caracteres propres du temps, & la science des choses qui y étoient contenues, en donna l'intelligence à son peuple & fit revivre, en un mot, un art que tant de siecles avoient entiérement obscurci.

Après l'exposé de ces différens sentimens, attachons-nous donc à quelque chose qui paroisse certain, & tout-à-fait indubitable, & convenons avec M. Wachter qu'il a fallu que celui qui a le premier inventé les lettres, ait étudié les combinaisons de la langue, des levres & des autres instrumens du langage, pour pouvoir être en état de former les caracteres dont il vouloit composer une écriture suivie : par exemple, la lettre O, comme un cercle, parce que la bouche est forcée de prendre cette configuration en énonçant cette voyelle, & qu'il se soit aussi étudié particuliérement à peindre les choses avant les mots. Cette réflexion, ajoute ce même Auteur, peut suffire pour persuader que les premiers signes dont les hommes se sont servis pour représenter leurs pensées, furent les images même des choses, plutôt que des caracteres destinés à former des mots. En effet, vouloient-ils parler du

Digitized by Google

soleil ; ils formoient sur la terre ou sur toute autre chose un cercle, & faisoient connoître par-là que leur intention étoit de décrire la figure de cet astre lumineux : s'ils parloient de la Lune, ils ne formoient qu'un demi-cercle ou un croissant ; des ondulations tracées par une main légere, avertissoient qu'on vouloit parler d'un fleuve. Enfin toute leur étude étoit qu'on pénétrât leur pensée par la figure qu'ils décrivoient. Delà il est aisé de voir que la nature a enseigné aux hommes le dessein avant qu'ils eussent trouvé des caracteres pour écrire, & c'est ce qui se prouve encore par les figures historiques des Egyptiens dont leurs obélisques étoient chargés. Leurs lettres n'étoient que des figures composées de quelques parties du corps humain, d'animaux, d'oiseaux, de plantes, & de tout ce qu'on appelle hiéroglyphes ou symboles mystérieux. Le bœuf indiquoit la terre ; le lion, le courage ; le chien, la fidélité, &c. *animalium effigies loco litterarum erant, quippeque sensus mentis representabant* (1).

Mais de tous les peuples que nous connoissons, qui ont conservé plus longtemps cette façon d'écrire, ce sont les Américains. L'histoire nous apprend qu'à la dé-

(1) Polid. Virg. lib. 1.

couverte qu'on fit de cette partie du monde, surtout au Royaume de Mexique, leurs livres n'étoient composés que de figures au lieu de lettres, qui avoient beaucoup de rapport aux hiéroglyphes des Egyptiens : le Roi même Montezuma, parmi les présens qu'il fit à Ferdinand Cortez l'an 1518, lui donna plusieurs de ces livres (1).

Depuis, chaque peuple sans doute, sur le modele de celui qui en avoit le premier donné l'exemple, s'est formé des lettres à sa guise, adoptant celles qui pouvoient lui convenir. On vit les uns écrire de la droite à la gauche, comme les Hébreux, les Samaritains, les Caldéens, les Turcs, les Arabes, les Persans; les autres de la gauche à la droite, comme les Grecs, les Latins, les Arméniens, les Ethiopiens, les Indiens & tous les Européens : pour les Chinois (1), Japonnois & Siamois ils écrivoient du haut en bas.

(1) Ferdinand Cortez, Gentilhomme Espagnol, natif de Medalino, entra dans le Mexique l'an 1518, & conquit ce Royaume qu'on a nommé depuis la nouvelle Espagne.

(2) Les Chinois au lieu de lettres, se servent de différens chiffres pour exprimer chaque mot. Cet art mystérieux d'écrire étoit autrefois en usage chez les Lacédémoniens.

Digitized by Google

L'écriture Hébraïque dont l'alphabet est composé de vingt-deux lettres est regardée comme la mere de celles de toutes les autres nations, ayant presque toutes conservé l'ordre & le nom des lettres Hébraïques.

On trouvera le 15 de ce mois chez *Jombert*, rue Dauphine, les *Mémoires* des deux dernieres Campagnes de M. de Turenne en Allemagne, & de ce qui s'est passé depuis sa mort sous le commandement du Comte de Lorge, 1 vol. *in*-12. C'est la réimpression d'un Ouvrage fort rare & très-estimé. Il a été revu, corrigé & augmenté d'une Préface.

On trouve chez le même Libraire les *Elémens d'Algebre*, de M. Saunderson, traduits de l'Anglois, & augmentés de quelques remarques, par M. *de Joncourt*, 2 vol. *in*-4°. *fig.* 18 liv. & RELATION du fameux Siege de Grave, en 1674, & du Siege de Mayence, en 1689; avec le Plan de ces deux Villes, *in*-12. 3 liv.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

MÉMOIRE

Sur la cause des Tremblemens de terre, & des Secouemens d'air; par M. l'Abbé de Brancas.

LE second verset du Pseaume 23 & d'autres textes divins, déclarent la terre fondée sur les eaux, sur les mers & les fleuves qui s'y rendent, selon l'Ecclésiaste, *Chap.* 1, ℣ 7, afin de retourner aux sources à travers les montagnes; *Cant. d'Habacuc:* c'est sans doute par des conduits souterreins & soumarins, qu'il faut reconnoître, avec les concaves du Rhône, de la Guadiana, de l'Umoa pour ce cours intestin & extérieur mutuellement dépendant, dont provient la cause principale des tremblemens & secouemens des contrées & d'autres accidens, la formation & la destruc-

Digitized by Google

tion des Volcans même, des Carrieres, des Marbrieres & des minieres de toute espece, sans art & travail humain. L'insertion de coquillages, d'ossemens & de végétaux, & d'œufs d'insectes que l'électricité fait éclorre, comme crapaux & grenouilles, dans des marbres & des minéraux; la dispersion & le rassemblage de divers fossiles, en toute profondeur, les pétrifications, & le mélange des paillettes d'or & d'autres métaux avec le sable des rivieres, n'ont pas d'autre principe : le Pactole qui en étoit fameux ne mérite plus de l'être, & d'autres fleuves ont acquis cet avantage passager d'en entraîner; l'origine des sources & fontaines, & surtout des mines fouillées & renouvellées en Vestphalie, dans la Thuringe, & dans l'Isle d'Elbé, sans main d'œuvre, paroît inexplicable sans la circulation des eaux, à raison de la vraie figure de la terre en cylindroïde arrondi & bossué par ses bases, mais criblé & percé en diverses directions, couches & profondeurs, par de tels canaux changeans ou permanens. *Voyez nos Ephémérides de 1754, & 8, & notre explication du flux & reflux dans les articles indiqués par sa table.*

Ainsi l'eau coulant dans terre comme sur terre, produit des inondations, des

Digitized by Google

mutations & excavations inteſtines, comme extérieures, dépoſte divers volumes d'air, à meſure qu'elle ſurabonde dans ces divers conduits, où elle laiſſe rentrer de cet élément en y diminuant d'affluence; de même que dans des tuyaux de plomb, ſouvent l'air entraîné & intercepté dans des coudes, arrête ou embarraſſe l'écoulement ſelon les ſaiſons; & que les eaux des rivieres ſuperficielles ſoulevent, déplacent & repouſſent dans toute l'étendue de leur courant, un volume proportionnel d'air à celui qui domine avant leur crue, & le laiſſent revenir au deſſus à meſure & à proportion qu'elles s'abaiſſent & ſe retirent: l'air qui circule ainſi avec l'électre & l'eau preſque autant dans la maſſe terreſtre que ſur ſa ſuperficie, produit conjointement ou ſéparément une multitude de phénomenes expoſés & expliqués dans nos éphémérides coſmographiques, & renouvellés en partie chaque année en diverſes contrées, ſans avoir attiré la même attention, que depuis la ruine de Liſbonne.

Si dans ces canaux internes qui ſont voûte de tous côtés comme des eſpeces de bornaux qui reçoivent des obſtructions & des embarras par des ſédimens, des enfondremens & éboulemens, les eaux par leur affluence, leur chûte & vîteſſe,

Digitized by Google

viennent à trop resserrer, & comprimer au-dessus de leur superficie, & dans une concavité verticale, un grand volume d'air qui ne peut s'échapper dans l'atmosphere, pour s'y ranger en équilibre comme ceux que les fleuves en plein vent déplacent selon leur crue, que doit-il résulter ? La forte compression ou le resserrement excessif de cet air emprisonné, comme dans la canne ou fusil, ou arquebuse à vent, lui fait acquérir assez d'élasticité pour repousser les eaux qui lui cédent alors de l'espace, & le repoussant tour à tour, causent des éboulemens, & lui font exciter des secousses, des lézardes & crevasses jusqu'à la surface de la terre ; ou bien cet air est réduit à pénétrer par des fentes éventuelles dans d'autres endroits concaves & caverneux, où souvent les mêmes causes le forcent encore à secouer leurs parois avec explosion, ou du moins ces eaux qui contractent trop son volume, ou bien à former, s'il est plus aisé, un bouillonnement pour s'échapper par pelotons à travers cet élément dans toute sa continuité.

Voilà ce qui détermine les diversités & différences de plusieurs désastres analogues en leur principe, qui de tout temps ont été ressentis, & le seront toujours, mais en particulier la durée, la force &

Digitized by Google

les reprises des tremblemens de terre, des secouemens d'air, & leur extension simultanée ou successive à diverses contrées peu ou fort éloignées; comme il est arrivé le premier Novembre & le 18 Février dernier, & avant & depuis : c'est parce qu'à raison des autres, des canaux subjacens & correspondans à diverse profondeur, l'air intérieurement répandu sur la superficie des eaux qui le resserrent trop, peut exercer à la même heure ou successivement, les effets indicibles de son élasticité, jusqu'à ce que l'équilibre interne comme l'externe entre ces deux élémens, soit rétabli naturellement ou surnaturellement : combien plus augmentée & puissante deviendroit l'élasticité de cet air comprimé, à proportion qu'il seroit en même-tems électrisé & échauffé par diverses causes accidentelles.

Est-il besoin pour les indiquer de rappeller ici ce qu'operent les volcans, les feux & les météores souterrains & aériens, la Pirothecnie & le Génie par diverses pieces d'artillerie, & les mines artificielles & la Physique expérimentale, par le simple mêlange des matieres effervescentes? Représentons-nous simplement les effets de l'arquebuse a vent plus que de l'arquebuse à feu; & concevons par cette

Digitized by Google

comparaison, dans une disparité pareille à celle des volcans & des mortiers, que des volumes d'air qui deviennent trop resserrés par les eaux affluentes avec excès dans des concavités souterreines, sans avoir même besoin d'être électrisés extraordinairement, sont la cause des tremblemens de terre, des enfondremens & même des explosions, élancemens & translations de terrein à une distance étonnante, comme une isle élancée en partie à plus de demi-lieue sur le continent auprès de Lima, en Octobre 1746, en a réïtéré un exemple fourni dès 1698; & qu'enfin tous les secouemens & événemens respectifs simultanés ou successifs depuis la Toussaint 1755, comme avant, sont plus ceux d'un air trop comprimé par les eaux dans des concavités, qu'électrisé & raréfié par des feux accidentels; quoique ses effets doivent être plus grands, à proportion de sa contraction, & d'une forte électrisation & explosion qui surviendroit: les expériences du Termometre à air & à eau ou à figure, qui sont trop peu connues, le prouvent parfaitement.

S'il faut rendre raison de tous les phénomenes analogues par un même principe naturel & universel, non miraculeux ni singulier, en est-il d'autre que celui qui

Digitized by Google

vient d'être exposé ? Nulle flamme, nul tourbillon de fumée & de cendres, mais seulement de poussiere & de sable, nulle apparence de feu interne accompagnant ces événemens, qui sont presque toujours suivis, ou précédés en diverses contrées peu ou fort distantes en longitude & latitude, d'ouragans, de torrens d'eaux troubles ou mêlées de beaucoup d'ingrédiens hétérogenes, & du tarissement passager ou intermittant de plusieurs sources d'une crue ou d'une diminution subite & notable dans les eaux de plusieurs rivieres voisines & éloignées, d'un bouillonnement & soulevement des flots dans les plages de mer & les lacs où ces canaux ont leur entrée ou issue. La région imminente de l'atmosphere subit aussi de violentes agitations par l'éruption des volumes étrangers d'air & d'eau interne, qui s'échappans ainsi, dérangent l'équilibre jusqu'à ce qu'ils s'y rangent, à force de secouemens, & de déplacemens d'autres volumes d'air & d'eau superficielle. La plûpart des secousses qu'on a cru subir, comme le 30 Avril dernier, n'ont été que des secouemens d'air par un volume extraordinairement expulsé d'une concavité souterreine : ce volume étant étranger & superflu dans l'atmosphere, est obligé

Digitized by Google

de former une tempête, ou tout au moins un courant & un secouement d'air sur sa route, dont provient dans les édifices une agitation & un trémoussement de haut en bas : c'est ce que la combinaison de toutes les circonstances dans ma chambre, où je l'ai éprouvé, m'a fait reconnoître indubitablement avec la relation de tous les tremblemens, qui en différentes contrées ont été réels ou présumés à raison d'un tel effet.

A l'exception des tempêtes qui proviennent des nuages répandus & poussés dans l'atmosphere par des vents rivaux ou opposés en direction, dont le combat fait même élever dans leur point de rencontre, des trombes sur l'Océan, & des échillons sur les lacs, ou au contraire précipiter des nuées entieres sur des montagnes, la plupart des tempêtes, des ouragans & des vents impétueux & extraordinaires sur les mers & les continens, proviennent de ces volumes d'air déplacés, comme sortis de terre avec des exhalaisons, ou par dessous des lacs, & l'Océan, à travers les colonnes de leur élément qui en sont soulevées, étant expulsés avec des eaux, à cause de leur affluence trop forte dans ces canaux intestins, par un effet analogue à ceux de l'arquebuse à vent, ou même de l'arquebuse

Digitized by Google

buse à vent & de l'arquebuse à feu tout ensemble, dont alors ces canaux tiennent lieu en infiniment grand.

Leur existence & communication est prouvée dans notre explication du flux & reflux, & dans nos Ephémérides cosmographiques : renvoyons-y donc aussi pour nos preuves, qu'intérieurement comme extérieuremenr à diverse profondeur les eaux forment des lacs, des fleuves, des rivieres, des ruisseaux, des concavités, des excavations, des comblemens, des attérissemens, des éboulemens, & enfondremens, malgré les canaux & réservoirs permanens, à raison de la contexture de leurs parois, qui sans avoir été détruits par le déluge pour sa production, plus que rétablis pour sa cessation, ont été formés divinement au second jour de la création avec toutes les éminences & profondeurs essentielles, afin de laisser paroître la masse de l'aride, & que le cours des eaux douces & salées suffit pour creuser, ruiner & combler d'autres canaux, qui bien moins que stables & durables, absorbent pareillement comme des gouffres, ou du moins reçoivent & conduisent comme des bornaux, les eaux de la mer, des lacs & des grands fleuves, & celles qui pénétrent à travers diverses couches de terrein par

Digitized by Google

filtration : ces canaux modernes facilitent comme les anciens également inconnus, & comme ceux qui ne sont pas occultes, dont il est mention plus haut, un cours à l'eau, à l'air & à l'électre toujours mélangé ; & ce cours est aussi aisé qu'un engloutissement & dégorgement de ces élémens, pourvu que les jambages ou rameaux de ces conduits sinueux & anfractueux fassent des angles plus grands que de 90 degrés, & ne subissent point d'obstructions trop fortes.

L'air intestin & renfermé étant devenu trop comprimé en différentes concavités, dont il ne pouvoit sortir, l'eau même qui le contractoit par son affluence, lui fermant toute issue sans lui laisser, comme en d'autres endroits, la voie de s'échapper ensemble, en gros ou petit volume, ou séparément & par bouillons, aura été forcé de secouer les eaux inférieures & les parois latéraux & verticaux des concavités où il étoit trop contraint, jusqu'à ce qu'il ait pu sortir en bouillonnant & mugissant à travers cet élément, ou même par éruption & explosion, ainsi que par les fentes & ouvertures que ses secousses ont produites, jusqu'à ce que devenant moins resserré, il ait pu reprendre l'équilibre pour circuler avec l'eau dans de nouveaux

Digitized by Google

conduits & receptacles ou dans les mêmes comme auparavant.

Jusqu'alors des secousses sont & seront senties au dessus des canaux occultes & intestins, ou ces deux élémens n'ont pas repris, ou perdent & perdront encore successivement l'équilibre de circulation & de compression mutuelle ; & encore plus, si une chaleur accidentelle & extraordinaire agit sur l'un ou sur l'autre : de ces efforts qui se perpétuent jusqu'à ce que cet air qui ne peut souffrir qu'un certain degré de contraction & de compression, trouve à se mettre au large, ou moins à l'étroit, en repoussant ces eaux trop comprimantes, qui à leur tour le dépostent & resserrent par la hauteur & le poids de leurs colonnes, ou bien en s'échappant dans d'autres cavités, & dans l'amosphere par des ouvertures, des lézardes & des fentes éventuelles : il est naturel qu'il résulte sur divers antres correspondans, des secouemens, des bouleversemens & des abîmes, & ailleurs des courans & secouemens d'air par des volumes échappés & survenus dans l'atmosphere, avec les autres effets que l'expérience n'a que trop appris au voisinage des contrées où ces volumes d'air & d'eau s'élancent.

Avec ce seul principe, tous les phéno-

Digitized by Google

menes relatifs, qui ſont rapportés dans les Mercures avec exactitude, ſont explicables : faut-il donc recourir aux feux ſouterreins, qui ſans la contraction de l'air, ne ſeroient point propres à rendre raiſon d'événemens ſinchronés & conſécutifs auſſi diverſifiés, qui étant accidentels comme les inflammations d'anciens volcans, produiroient des ſecouſſes encore moins étendues, & qui devroient cependant par des ouvertures & des fentes, ſuſciter des torrens d'eaux auſſi chaudes que les Thermales, qu'échauffe la ſeule effervescence de leurs ingrédiens, & produire des tourbillons de fumée, à travers la profondeur même des mers, tandis que dans les déſaſtres de Liſbonne, de Conſtantinople, du Caire, de Lima, de Quito, de Tautis, nul ſymptôme n'en a paru, malgré les incendies qui ont ſuivi par négligence & accident; tandis qu'aucun nouveau volcan, ne s'eſt formé à une modique ni grande diſtance de ces villes infortunées, & que nul des volcans anciens n'a fait une éruption que plus hâtive & plus tardive de pluſieurs mois.

C'eſt aſſez de reconnoître ſous les royaumes de Portugal, d'Eſpagne & de Maroc, comme partout ailleurs, d'après des textes ſacrés & les Naturaliſtes, des canaux ſou-

Digitized by Google

terreins plus ou moins profonds, larges, étendus & anfractueux, qui absorbent ou dégorgent les eaux, & les font passer par d'autres conduits comme autant de ramaux sous différentes contrées, dont la latitude & la longitude différent peu ou beaucoup, afin de rendre par un air qui y est devenu trop resserré par les eaux, & peut être aussi électrisé & échauffé par accident, la raison la plus simple & la plus naturelle du grand tremblement de terre qui a été si tragique le même jour à ces trois Etats, & qui s'est fait sentir fort inégalement en même temps dans une partie de la France, de l'Italie, de l'Allemagne & de la Suede, & depuis dans les mêmes, ou dans des contrées fort différentes, en Amérique même comme en Afrique, & peut-être dans l'Asie.

Un resserrement d'air approchant étant arrivé en 1530 dans les canaux anciennement formés, a été d'autant plus aisément renouvellé en 1755, dans les canaux depuis rétablis par les eaux, & en partie ébranlés sous la capitale du Portugal & ses environs, à proportion qu'une grande sécheresse durant les années précédentes, y a plus laissé rentrer d'air, & que les fortes pluies & les inondations y ont plus ramené de l'eau, il semble que Paul Jove,

Digitized by Google

en décrivant le désastre que Lisbonne essuya de son temps, ait exposé celui que cette ville vient de subir 225 ans après, par une même cause renouvellée, que toutes les circonstances combinées décelent avec la correspondance de ces canaux. Est-il donc moins formidable qu'incertain; s'ils n'ont été comblés? si les eaux intestrines n'en forment d'autres, ou ne les rétablissent convenablement, & n'y renouvellent point un effet analogue, c'est-à-dire, si l'air & l'eau n'y ont repris & n'y conservent un cours équilibrien, que toutes les contrées qui par des soutetreins ont éprouvé des secousses simultanées & successives, n'en subissent inopinément de plus ou moins fortes, après un laps de temps le plus indéterminable?

Qu'est-ce qui a été, ce qui sera? Qu'est-ce qui sera, que ce qui a été? Rien de nouveau sous le soleil. *Ecclésiastes, chap.* 1, ℣. 9.

Digitized by Google

CHIRURGIE.

LETTRE

Sur la Lithotomie ; par M. Chastanet, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, Chirurgien aide-Major des Hôpitaux Militaires, & Maître en Chirurgie à Lisle.

QUoiqu'il y ait long-temps que la haine & l'envie s'exercent contre moi & contre mes Œuvres, je n'y ai point fait autrement attention, ou j'en ai méprisé les traits ; mon amour-propre en étoit même quelquefois flatté. La jalousie, disois-je, ne s'en prend point ordinairement à l'ignorance. J'avoue cependant que j'ai été sensible aux dernieres calomnies que la méchanceté de mes ennemis a sourdement répandues. Malgré cela, si ma réputation seule avoit été compromise, peut-être n'aurois-je point entrepris de me justifier. Mais l'on attaque en même temps l'excellence d'un Lithotome dont toute la France admire & chérit la nouvelle invention. C'en est assez pour me déterminer à rompre le

Digitized by Google

ſilence ; il y va du bien public. C'eſt auſſi au Public que je m'adreſſe, c'eſt lui que je prends pour Juge.

Pluſieurs Maîtres de l'Art ſe ſont étudiés à perfectionner l'opération de la Taille, la plus dangereuſe & la plus difficile de la Chirurgie. Nous devons beaucoup à leurs travaux & à leur génie créateur. Ils étoient parvenus à délivrer les Pierreux, ſinon ſans danger, du moins avec eſpérance de guériſon. Mais la diverſité des méthodes qu'ils ont imaginées, & qui ont eu conſtamment des partiſans & des contradicteurs, prouve d'une maniere ſenſible que l'opération de la Taille n'étoit point encore portée au point de perfection dont elle étoit ſuſceptible.

Cette précieuſe découverte étoit réſervée aux talens ſupérieurs du Frere Coſme, Religieux-Feuillant, à Paris. C'eſt lui qui a inventé & qui a enrichi l'art du Lithotome caché, inſtrument admirable qui réunit à la fois tous les avantages des autres manieres de tailler, ſans expoſer le Malade à aucun des inconvéniens qui en ſont inſéparables. Ainſi l'on peut dire que l'opération de la Taille, dont le ſuccès n'étoit que douteux avant l'invention du Lithotome caché, eſt devenu preſque infaillible depuis que le Frere Coſme nous a

Digitized by Google

communiqué sa façon d'opérer, aussi facile qu'ingénieuse.

Je ne dissimule point qu'elle trouva d'abord une foule de critiques. Les Chefs de parti, guidés par l'amour-propre, les Praticiens conduits par le préjugé, s'éleverent contre l'utilité du Lithotome caché. Mais les uns ramenés par la raison, les autres par l'expérience, lâcherent bientôt prise, & rendirent hommage à l'Auteur d'une découverte qui lui assure l'immortalité. Des succès nombreux ont depuis mis le comble à sa gloire, & ne permettent plus de douter de la supériorité de cet Instrument sur tous ceux qui ont été inventés jusqu'à ce jour.

Il faut un certain temps pour que ce qu'il y a de nouveau dans la Capitale, circule aux extrêmités du Royaume. La prémiere fois que je vis le Lithotome caché, je formai le dessein d'examiner, si les priviléges que la renommée lui attribuoit, étoient réels, & certains. Je m'associai à une Compagnie de Chirurgiens qui avoient conçu le même projet. Nous opérâmes de concert plusieurs cadavres. Nous réitérâmes pendant deux ans nos épreuves, nos examens, & nous fûmes convaincus que les perfections du Lithotome du Frere Cosme surpassoient l'i-

Digitized by Google

dée avantageuse que nous nous en étions formée.

Après un noviciat aussi long, je crus pouvoir vouer au Public le nouveau talent que j'avois acquis, & m'annoncer comme Lithotomiste ; comptant moins sur mes connoissances & ma capacité, que sur la bonté & la certitude de la méthode du Frere Cosme. Je supportois d'ailleurs impatiemment que des Lithotomistes de Lille dédaignassent, par un préjugé fatal à l'humanité, ou par des considérations plus condamnables, un Instrument merveilleux qui faisoit partout ailleurs la consolation & la sûreté des malheureux attaqués de la pierre. Car s'ils s'en étoient servis, ç'avoit été pour lui faire jouer tour-à-tour les rôles que leur caprice & leur intérêt avoient successivement éxigés.

Quoi qu'il en soit, un pierreux ne tarda point à se présenter, ce fut le nommé Auguste, âgé de sept ans & demi, fils de Henri Cantinier, au Quartier de la Magdeleine. Depuis l'âge de deux ans & demi il étoit attaqué de la pierre, source de douleur violentes & d'une infinité d'accidens. A la premiere visite que je lui fis au mois de Juillet 1754, je proposai l'opération : mais les parens inquiets sur la réussite, ne voulurent point alors s'y prêter.

Digitized by Google

Au mois de Décembre ſuivant ils m'appellerent de nouveau. Je trouvai le Malade dans un état déplorable. Il ne dormoit plus depuis pluſieurs jours. La pierre irritoit ſi vivement la veſſie, que toutes les parties du ventre en étoient dans une contraction violente. L'inteſtin rectum étoit pouſſé avec force bien loin au-delà de l'anus. A ces accidens ſe joignit encore une hémorragie aſſez conſidérable de cet inteſtin. Alors les parens accepterent l'opération que je leur propoſai une ſeconde fois, non ſans leur faire des vifs reproches de ce qu'ils m'avoient empêché de tailler leur enfant au mois de Juillet précédent, dans la belle ſaiſon, & tandis qu'il étoit beaucoup moins épuiſé.

Que l'on me permette ici une réflexion. Voilà donc une pierre exiſtante dans la veſſie qui va faire périr le malade. Des accidens multipliés, une hémorragie mortelle l'ont reduit à toute extrêmité. Si je n'euſſe conſulté que l'intérêt de ma réputation, peut-être aurois-je reculé & abandonné le malade à ſon triſte ſort. Mais ſes ſouffrances, le danger imminent où il étoit, me ſollicitoient trop puiſſamment pour ne point lui procurer les ſecours poſſibles. J'avois d'ailleurs tant de confiance dans la nouvelle méthode, que je ne diffé-

Digitized by Google

rai l'opération que jusqu'au lendemain matin, persuadé que le Lithotome du Frere Cosme étoit fait pour opérer des miracles.

Un autre motif, le désir extrême d'accréditer à Lille la nouvelle méthode & de confondre ses Censeurs, me détermina encore à opérer. Un succès que j'obtiendrois sur un mauvais sujet à tous égards & dans la plus mauvaise saison de l'année, devoit leur en imposer & leur fermer la bouche. L'on n'auroit pu en effet attribuer une cure aussi éclatante qu'à l'excellence de la méthode du Frere Cosme.

Mon parti pris, j'appellai quantité de Chirurgiens tous en état de m'aider de leurs lumières, mais qui n'étoient point également partisans de la méthode que j'allois pratiquer. M. Bastide, Chirurgien-Major de Royal Dragons, partisan d'une méthode opposée, étoit un témoin non suspect. Je le priai de se trouver à mon opération avec MM. Payerne, Chirurgien-Major du Régiment d'Eu, Infanterie; Marchand, de celui de Betheim; Plancque, de l'Hôpital Militaire de Lille; Prévôt, Maître en Chirurgie; & Desombrages, Médecin de la même Ville.

En travaillant ainsi à rendre le fait authentique, je ne faisois que suivre le penchant naturel que j'ai à ne travailler qu'au

Digitized by Google

grand jour : jamais je n'ai appréhendé que des yeux intelligens éclairassent mes opérations. Je connois cependant des Chirurgiens qui tiennent une conduite toute opposée, qui ont grand soin de chercher l'obscurité, qui n'operent qu'en présence d'un Confrere affidé, & qui engagent ensuite les parens, à quelque prix que ce soit, à se taire sur le vice de leur opération. C'est une politique dont ils ont sans doute besoin. Elle cache la misere de leurs prétendues connoissances en Lithotomie, & la longue expérience dont ils se targuent avec tant d'orgueil, n'est qu'un piége qu'ils tendent à la crédulité publique. Je laisse à penser s'il n'est point de la prudence de se défier de ces Opérateurs clandestins, qui dérobent si soigneusement leurs traces aux regards des Experts de l'Art, & je reviens à mon sujet.

Les Spectateurs que je viens de nommer assemblés, je plaçai mon malade dans la situation horizontale (1). Je l'opérai, & je tirai avec une extrême facilité une pierre grosse comme un œuf de pigeon, & du

(1) Cette situation est de la méthode du Frere Cosme, qui en est également l'inventeur ; elle a des avantages si réels, qu'il est inutile de s'y arrêter. On peut là-dessus avoir recours à ce qu'il en dit dans son Recueil, &c.

Digitized by Google

poids d'une demi-once, en portant simplement mon Lithotome au septieme dégré d'écartement. Les Spectateurs furent enchantés, & rendirent justice à la méthode. M. Bastide lui-même, ne put s'empêcher d'entretenir en particulier M. Prévost, l'un des Chirurgiens consultans, de la facilité avec laquelle j'avois exécuté l'opération ; cette circonstance méritoit ici une place. Enfin les suites de l'opération furent si heureuses, qu'après dix-neuf jours le malade fut parfaitement guéri, malgré la rigueur de la saison, malgré le trouble que l'irritation de la pierre avoit eu le temps de causer dans l'œconomie animale. Tant d'obstacles vaincus sans résistance, justifient bien que la méthode du Frere Cosme réunit le double avantage d'être facile à executer & prompt à guérir.

L'honneur de cette cure me flatta moins que l'espérance de ramener par-là les Censeurs Lillois à la façon commune de penser. Quelle honte y avoit-il pour eux de convenir de bonne-foi qu'ils s'étoient trompés sur le sort du Lithotome caché ? Une plus longue résistance pouvoit seule ternir leur réputation, s'il est vrai que l'opiniâtreté soit l'effet de la petitesse de l'esprit. Tous mes efforts ayant néanmoins

Digitized by Google

été infructueux, je pris le parti d'instruire le Public (par une Lettre imprimée dans le Mercure de France, mois de Mars 1755, page 124.) que je taillois à la méthode du Frere Cosme; & je lui donnai en même-temps l'histoire de ma premiere Taille, telle que je viens de la tracer.

L'excès de mon zele ne fit qu'irriter mes jaloux. Dès-lors ils formerent le noir projet de décréditer ma premiere opération. Comment y parvenir? Il y avoit un moyen tout simple. Si ma cure n'avoit point été aussi complette que le Mercure l'avoit annoncée, rien ne les empêchoit de se servir de la même voie pour me démentir. Mais la calomnie n'aime point le grand jour, elle forge ses traits dans les ténebres, & prend des mesures traîtresses pour parvenir à son but. Quelle indigne ressource! Mes ennemis n'en ayant point d'autre, furent forcés d'y recourir & furent assez méchans pour l'employer.

Ils commencerent par insinuer sourdement que j'avois estropié mon malade, & qu'il étoit resté fistuleux de la taille que je lui avois faite: ils fomenterent ensuite par eux-mêmes & par leurs Emissaires, les faux bruits qu'ils avoient semés. Je n'en voulus d'abord rien croire. Je ne pouvois concevoir qu'il y eût des hommes assez

Digitized by Google

pervers & assez imbécilles pour débiter & soutenir une imposture de la fausseté de laquelle un chacun pouvoit se convaincre en jettant les yeux sur celui que j'avois parfaitement guéri. Ma sécurité me coûta cher. La calomnie trouva accès chez des personnes respectables, mais trop crédules, & prit au point que plusieurs pierreux me déserterent. Ce qu'il y a de plus criant, c'est que l'on a rendu l'Instrument du Frere Cosme complice du défaut que l'on imputoit à mon opération.

Je n'entrerai point dans le détail des bassesses & des indignités que mes ennemis ont mises en usage pour donner du corps à leur calomnie ; je ne leur en ferai même aucun reproche. Leurs remords me vangent assez, s'ils en sont susceptibles ; & s'ils sont parvenus à les étouffer, ils sont perdus d'honneur & de probité. Je les abandonne à leur mauvais sort. S'ils prosperent, ils ne jouiront que de la prospérité des méchans.

Je ne dirai que deux mots pour faire tomber la calomnie, & désabuser ceux qui ont eu la facilité d'y croire. Auguste est vivant ; il demeure toujours au Quartier de la Magdeleine ; il est dans l'état où je l'ai laissé dix-neuf jours après : allez & voyez. Il n'est pas plus estropié que tous

Digitized by Google

ceux qui n'ont jamais été accidentés de la pierre ; ou si vous ne voulez point vous en donner la peine, lisez du moins le Certificat que je vais transcrire : la vérité y parle par la bouche de huit Chirurgiens de poids.

CERTIFICAT.

Nous, soussignés, ayant été requis par M. Chastanet, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, Chirurgien aide-Major des Hôpitaux Militaires & Maître en Chirurgie à Lille, de nous trouver aujourd'hui 7 Avril 1756, deux heures de relevée, à l'Hôpital Militaire, où le Sieur Chastanet nous a dit que le 21 Décembre 1754, il avoit taillé avec le Lithotome caché du Frere Cosme, le nommé Auguste, âgé de sept ans & demi, fils de Henri Cantinier, au Quartier de la Magdeleine à Lille ; que par cette opération, il avoit tiré une pierre de la grossour d'un œuf de pigeon, & du poids d'une demi-once ; les suites de cette taille ayant été aussi heureuses qu'on pouvoit le désirer, cet Enfant avoit été parfaitement guéri au bout de dix-neuf jours : que cependant ledit Sieur Chastanet avoit appris avec douleur que depuis quelque temps il s'étoit répandu un bruit dans la Ville que cet Enfant étoit resté fistuleux ; ensorte que cette calomnie commençant

Digitized by Google

à s'accréditer dans le Public, il ne pouvoit qu'en résulter une tache à son honneur & à sa réputation : que nous ayant proposé de nous conduire chez ledit Sieur Henri pour visiter cet Enfant, il requerroit ensuite acte de l'état où nous l'aurions trouvé.

En conséquence, nous nous sommes transportés au Quartier de la Magdeleine, chez le Sieur Henri Cantinier, lequel nous ayant représenté le petit Auguste, son enfant, nous l'aurions visité, & trouvé une cicatrice à la peau parfaitement consolidée, s'étendant depuis le col de la vessie jusqu'à la tubérosité de l'ischion sur le progrès du muscle accélérateur gauche. Cette cicatrice étoit le produit de la taille que lui avoit faite le Sieur Chastanet. Ce qui nous a été certifié véritable par le Sieur Plancque & par le Sieur Prevost, qui furent tous les deux présens à ladite opération.

Nous ne pouvons refuser au Sieur Chastanet d'attester que jamais opération de taille n'a mieux réussi que celle qu'il a faite audit Auguste, lequel jouit présentement d'une parfaite santé, & qu'il ne lui reste aucune incommodité résultante de l'opération ; ce qui fait tout à la fois la honte des calomniateurs, & l'éloge de l'adresse & de la capacité du Sieur Chastanet. Ce que nous certifions véritable. Fait à Lille, ce 7 Avril 1756. Signés,

Digitized by Google

Guffroy, *Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi.* Plancque, *Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire.* Dageſt, *Chirurgien Major du Régiment de Bourbonnois.* C. J. Vinchant, *l'aîné ;* J. F. Vinchant, *le jeune ;* Robert ; L. L. Prevoſt, A. Warocquier, *Maîtres en Chirurgie à Lille.*

La calomnie & mes calomniateurs ainſi confondus, ma juſtification eſt complette. Mais s'il pouvoit reſter quelques doutes ſur l'excellence du Lithotome caché, j'oſe me flatter qu'ils diſparoîtront après le détail d'une cure récente, que je peux appeller le triomphe de cet admirable Inſtrument. Je ne crains point qu'elle me ſoit conteſtée : je dis plus, l'on n'oſeroit nier que le malade ne doive la vie à mon opération.

Dans le courant du mois d'Avril 1756, je fus demandé chez le nommé Pierre-Joſeph Sance, Facteur de Guy, demeurant dans la Cour des Bons-Enfans en cette Ville, pour y voir Philippe-Joſeph Sance, ſon fils, qui ſe plaignoit d'une incontinence d'urine, accompagnée de douleurs fort aigues dans la région de la veſſie. J'interrogeai d'abord le malade ſur les ſymptômes de la pierre, & je fus fort étonné d'apprendre qu'il avoit déja été taillé deux fois infructueuſement. Le Litho-

Digitized by Google

tomiste qui l'avoit opéré n'avoit pu le délivrer de la pierre. Deux fois il avoit tenté d'y parvenir, deux fois l'épreuve avoit été fatale au malade.

La premiere opération lui avoit été faite au mois de Mai 1754; quoique la tenette de l'Opérateur eût pénétré dans la vessie, il n'en avoit tiré que quelques petits fragmens d'une pierre assez grosse faisant la totalité du corps étranger; & après plusieurs tentatives, il avoit renoncé à la gloire de l'extraire en entier. Le fils de Sance n'en fut pas quitte pour les douleurs de l'opération manqué: il resta fistuleux, & l'incontinence se joignant dès ce moment à la fistule, rendit son état plus triste qu'auparavant.

La seconde taille lui avoit été faite cinq semaines ou environ après la premiere, sur la promesse de l'Opérateur qu'il le délivreroit de la pierre & le guériroit de la fistule: mais il ne fut pas plus heureux que la premiere fois. Il eut beau faire, la pierre fut rebelle à l'extraction, & refusa constamment d'accompagner & de sortir avec la tenette. Pour comble de malheur, la seconde opération, bien loin d'emporter la premiere fistule, en produisit une seconde que l'Opérateur pansa inutilement pendant quatre mois.

Digitized by Google

Il n'en falloit point davantage pour lasser la constance du malade, & faire avouer à l'Opérateur son insuffisance. Il proposa néanmoins une troisieme épreuve; mais il ne lui fut pas possible d'y déterminer le pere & la mere, qui prirent la résolution de laisser expirer leur enfant, sans qu'on pût leur reprocher d'avoir consenti à ce qu'il fût mis derechef à la torture.

Sa derniere heure approchoit, lorsqu'ils prirent le parti de m'appeller deux ans après ou environ, & comme j'ai déja dit au mois d'Avril 1756. Son état excitoit la pitié. A peine dormoit-il une heure chaque nuit: des douleurs presque continuelles lui faisoient jetter des cris si perçans que les voisins en étoient incommodés. Une fievre lente qui redoubloit le soir, des frissons irréguliers, un cours-de-ventre sérieux, une incontinence d'urine qui n'avoit point discontinué depuis la premiere taille, ou plutôt il ne sentoit plus ses urines passer; elles se filtroient sans cesse au travers des deux fistules, & le peu qu'il en sortoit par les voies naturelles ne se faisoit que peu ou point remarquer: tant d'accidens réunis avoient fait tomber peu à peu le fils Sance dans le desséchement & dans le marasme.

Il ne paroissoit pas possible de le tirer

Digitized by Google

de cet état pitoyable. Quelle apparence en effet de tenter l'extraction de la pierre qui précipitoit sa derniere journée ? Ce n'est pas que je craignisse le sort du premier Opérateur : non ; le vice de son opération m'étoit connu, & les deux fistules placées sur les progrès de son incision annonçoient assez le peu de réussite que ce Lithotomiste devoit naturellement avoir : mais j'appréhendois l'extrême foiblesse du malade & la double fistule que je ne pouvois comprendre dans mon opération. D'un autre côté j'étois si pénétré des avantages & des ressources du Lithotome caché, que je ne désesperois pas qu'il pût être son sauveur. Si je ne l'opérois point, la mort étoit certaine ; si je le taillois à la méthode du Frere Cosme, il pouvoit guérir. J'entrepris l'opération.

Mais afin que mon zele & ma charité ne tournassent plus cette fois à mon désavantage, je pris la précaution d'assembler plusieurs Chirurgiens pour constater avant tout l'état du fils Sance. Ils le firent, après quoi ayant placé mon malade dans la situation horizontale, je l'opérai devant eux. Je portai mon Lithotome au neuvieme degré d'écartement, & je tirai sans difficulté & très-promptement une pierre grosse comme un petit œuf de pigeon alongé, du poids

Digitized by Google

de deux dragmes & demie. A peine l'opération fut-elle achevée, que le fils Sance rendit pour la premiere fois depuis deux ans un gobelet d'urine par les voies naturelles. La joie s'empara de son cœur à la vue du corps étranger qui lui avoit causé tant de peines & tant de souffrances. Il rendit publiquement témoignage du peu de douleur qu'il avoit ressenti pendant mon opération, & les Chirurgiens spectateurs dresserent le Certificat & le Procès-verbal de tout ce qu'ils avoient vu & remarqué.

Peu après l'opération, un sommeil naturel appesantit la paupiere du malade jusqu'au soir que je le visitai; ce qui me fit concevoir les espérances les plus flatteuses. Il se rendormit ensuite & ne se reveilla que le lendemain matin. La nature se trouvant à l'aise & débarrassée du corps étranger qui l'accabloit, s'abandonna constamment pendant toute la cure à un sommeil si paisible & si profond, qu'à peine pouvoit-on reveiller le fils Sance une seule fois pendant la nuit pour lui donner ses alimens.

La fievre disparut avec les douleurs, le cours de ventre s'arrêta, & quoique le malade fût à la diette, l'on voyoit sensiblement son visage se décrasser & reprendre du coloris. Enfin les urines cesserent

de passer par la plaie le sixieme jour, & le douzieme elle fut parfaitement cicatrisée.

Restoit à terminer les deux fistules résultantes des deux premieres opérations. L'une étoit placée à l'urethre & paroissoit fournir seule l'urine qui s'échappoit. L'autre étoit placée un demi-pouce plus bas, sur la même ligne, & à côté du rectum, dont elle étoit si voisine, que les Chirurgiens consultans avoient été extrêmement surpris que cet intestin n'eût point été entamé. J'ai réussi, & rien ne manque au triomphe de la méthode du Frere Cosme. Sans ajouter à l'effet du Lithotome caché, qu'un peu de colophane en poudre sur les fistules, la premiere fut cicatrisée le vingt-sixieme jour, & la seconde le quarante-neuvieme jour après mon opération.

Que l'on ne me fasse point l'injure de croire que je veuille quêter des éloges & m'attirer la confiance des pierreux. Je le répete, le bien public est mon but. C'est au Lithotome caché dont je publie les succés, plus que les miens, auquel j'aspire de faire ici des partisans pour l'avantage de l'humanité. Bien loin qu'un sordide intérêt me guide, j'annonce avec plaisir que cet Instrument a réussi à Lille, à Tournai, en d'autres mains que les miennes. M. Plancque, M. Robert, M. Maisonfort

Digitized by Google

ſonfort viennent de tailler, les deux premiers à Lille, le troiſieme à Tournai, à la méthode du Frere Coſme, & leurs opérations ont été ſuivies d'une prompte guériſon. Je dirai même que tous les Chirurgiens peuvent avec confiance être Lithotomiſtes à la ſuite du Frere Coſme. Il a tiré la taille de la claſſe des opérations qui demandent une étude particuliere & des talens diſtingués. En un mot, elle n'a plus rien de merveilleux que l'Inſtrument avec lequel elle s'exécute. Puiſſe l'habile Artiſte qui l'a inventé avoir la ſatisfaction de jouir long-temps de cette conſolante idée que perſonne ne s'eſt rendu plus que lui utile à la ſociété!

CERTIFICAT.

Nous, ſouſſignés, déclarons nous être aſſemblés aujourd'hui Lundi douze Avril mil ſept cens cinquante-ſix, à la réquiſition du Sieur Chaſtanet, Chirurgien aide-Major des Hôpitaux Militaires, & Maître en Chirurgie à Lille, chez le Sieur Pierre-Joſeph Sance, Facteur de Guy, demeurant dans la Cour des Bons-Enfans audit Lille, où ſa femme nous a déclarée qu'au commencement du mois de Mai mil ſept cens cinquante-quatre le Sr Wandergracht, Maître en Chirurgie & penſionné de Meſſieurs du Magiſtrat pour la

Lithotomie, avoit taillé Philippe-Joseph Sance son fils, âgé alors de huit ans & demi; mais que cette opération n'avoit nullement soulagé ce pauvre enfant, puisque le Sieur Wandergracht, malgré des efforts réitérés n'avoit pu tirer que quelques morceaux de pierre, & avoit été obligé de laisser dans la vessie celle qui faisoit la totalité du corps étranger. Ladite Sance ayant remis en présence de tous les Consultans, tous les petits fragmens tirés par le Sieur Wandergracht, entre les mains du Sieur Vinchant, Maître en Chirurgie, lequel ayant ouvert le papier, nous avons trouvé deux morceaux des débris d'une pierre dont chacun est aussi gros que la moitié d'une feve de haricot. Trois autres morceaux des mêmes débris, gros chacun comme la moitié d'une lentille, & huit petites parcelles grosses chacune comme la tête d'une moyenne épingle, lesquels fragmens pesent tout ensemble vingt-huit grains.

Ladite Sance nous a dit aussi qu'environ un mois ou cinq semaines après ladite opération, le Sieur Wandergracht ayant reconnu qu'elle seroit infructueuse, lui en avoit fait souffrir une seconde; mais que par cette derniere opération il n'avoit tiré ni pierre, ni fragmens; ensorte que le malade a souffert inutilement ces deux opérations, puisqu'il n'a pu par leur moyen être délivré de la pierre;

Digitized by Google

au contraire ayant resté toutes les deux fistuleuses, elles n'ont fait qu'aggraver ses souffrances, & le réduire dans l'état le plus triste qu'on puisse imaginer. C'est ainsi que ce pauvre petit malheureux a langui l'espace de deux ans, & jusqu'au moment qu'on a appellé le Sieur Chastanet, qui par un acte de charité l'a opéré à la méthode & avec le Lithotome caché du Frere Cosme; ce qu'il a fait devant nous aujourd'hui douze Avril mil sept cens cinquante-six, avec beaucoup de prudence & de dextérité: que par cette opération il a tiré sans peine & avec beaucoup de facilité une pierre du poids de deux dragmes & demie, de la figure d'un œuf de pigeon; & à peu près de la même grosseur. Ce que nous certifions véritable, & en foi de quoi avons signés.

Fait à Lille, ce 12 Avril 1756. Signés; Plancque, *Chirurgien-Major des Hôpitaux Militaires.* Dagest, *Chirurgien-Major du Régiment de Bourbonnois.* Vinchant, *le jeune.* Prevost, Robert & Waroquier, *Maîtres en Chirurgie à Lille.*

N. B. J'ai taillé depuis l'impression de cette Lettre, le nommé André Joseph le Fer, âgé de onze ans, fils dudit le Fer, Battelier de la Basse-Deûle. La pierre m'ayant paru assez grosse, je mis mon Lithotome au onzieme degré d'écartement,

Digitized by Google

& je tirai très-facilement une pierre du poids d'une once. J'ai fait cette opération le huit du présent mois de Juin, en présence de MM. Robert, Prevost, Vinchant le jeune, la Buissiere & Wanstiwoort, tous Maîtres en Chirurgie à Lille, Planeque, Chirurgien-Major des Hôpitaux Militaires, & Dirat, Médecin de la même Ville.

Le malade n'a éprouvé depuis l'opération ni fievre, ni douleur; la plaie se réunit à vue d'œil, & je compte qu'il sera incessamment guéri.

P. S. Ledit *le Fer* a été parfaitement guéri avant la fin du mois de Juin, sans avoir éprouvé ni fievre, ni aucun accident.

COMMERCE (1).

LA Lettre de M. de Séchelles à M. Polycard, Négociant à Bordeaux, insérée, avec la permission des Supérieurs, dans le premier volume du Mercure d'Avril, sembloit devoir décider la grande question qui

(1) Ce morceau auroit dû être placé dans les Nouvelles Littéraires; mais comme il nous a été envoyé trop tard, pour ne le point différer, nous avons cru pouvoir l'insérer dans cet article.

Digitized by Google

s'est élevée au sujet de la faculté de commercer en gros sans déroger à la Noblesse. La profondeur & la sagesse des vues du Ministre qui l'avoit écrite, auroient suffi pour en accréditer les principes dans la Nation, quand même divers Edits enregistrés ne leur auroient pas donné force de loi dans l'Etat. Cependant on a prétendu depuis jetter des doutes sur les avantages de la permission de commercer en gros sans déroger. Les objections que se sont efforcées quelques personnes de former contre cette permission, font l'objet d'un Ouvrage intitulé : *Examen politique des prétendus inconvéniens de la faculté de commercer en gros sans déroger à la Noblesse.*

Sans s'égarer dans les conjectures sur lesquelles sont établis presque tous les systêmes sur l'origine des peuples & sur leurs premieres loix, l'Auteur remonte à un principe simple pris dans la nature des choses. Les services rendus à l'Etat sont sûrement l'origine de la Noblesse, & les services dans le principe ont été militaires. Presque tous les Empires se sont établis & accrus par les armes, & jusqu'à ce qu'ils aient pris une consistance indépendante de la guerre, le service militaire a fait le seul objet des attentions du Législateur. Mais à mesure que la position d'un Etat devient

Digitized by Google

plus solide & plus tranquille, le Législateur envisage d'autres sources d'accroissement dans sa puissance que les conquêtes, d'autres genres de services. Il les récompense par la distinction la plus flatteuse qu'il lui soit possible d'accorder, en faisant passer un sujet d'une classe inférieure dans une supérieure. C'est ainsi qu'en France, quelque temps après que la Noblesse eût abandonné aux Légistes le soin de rendre la justice, les Rois attacherent à ces emplois le même honneur qu'au service militaire. Depuis on a reconnu de nouveaux moyens d'augmenter la fortune de l'Etat, & les Arts ont été admis à leur tour aux mêmes honneurs qu'avoit mérité l'exercice de la Justice, & qui avoient été institués pour le service militaire. *En effet, n'est il qu'une seule maniere de bien mériter de la Patrie? n'est il qu'une sorte de gloire? car les expressions sont synonimes; & si l'Etat a reconnu divers genres de services dignes de la Noblesse, ne seroit-il pas de la derniere inconséquence d'imaginer qu'un Citoyen ne peut plus, dès qu'il est ennobli, exercer l'emploi qui lui a mérité cette faveur de son Prince?*

La Noblesse consiste donc dans un engagement authentique & glorieux que le premier Noble d'une famille contracte avec l'Etat de

Digitized by Google

lui rendre sa postérité plus particuliérement utile, & de précéder les autres hommes dans le chemin de la vertu. Mais quoique divers chemins ayent été ouverts pour arriver aux honneurs de la Noblesse, les hommes n'en ont pas moins conservé le premier rang à la vertu militaire. Quoique la prérogative du Magistrat Noble, du Financier Noble & ennobli soient intrinséquement la même, les uns & les autres se tiennent d'eux-mêmes aux rangs inférieurs que l'opinion publique & l'usage leur assignent. Le Gouvernement a même eu soin de marquer les bornes de ces diverses classes de Noblesse par les distinctions qu'il accorde à chacune, suivant son rang & ses fonctions.

De ce que les Nobles peuvent, sans déroger, exercer les professions libres qui sont ouvertes aux Roturiers, il n'en résulte aucune confusion, *parce que l'exacte distinction des trois Ordres dépend des titres, des préséances, de l'usage des prérogatives attachées à chacun d'eux.* Si quelque chose eût été capable d'opérer cette confusion, c'eût été certainement le mêlange des familles Nobles avec les familles Roturieres par les alliances, ainsi que la faculté d'acheter la Noblesse. Quoique l'Auteur ne paroisse pas approuver qu'on ait mis à

prix les graces du Prince, il en infére, avec raison, que la faculté de commercer ne peut opérer la confusion des Ordres. Il soutient avec la même évidence que ce n'est point introduire la constitution de la Démocratie dans le Gouvernement Monarchique, puisque cette liberté accordée à la Noblesse de commercer, n'a rien de commun avec un pouvoir législatif résidant dans le corps du peuple, & que cette liberté ne peut donner au Négociant Roturier aucune part aux prérogatives, aux préséances, aux titres attachés à l'Ordre de la Noblesse & qui la distinguent.

C'est avec aussi peu de fondement que l'on craint que toute la Noblesse ne se tourne uniquement du côté du Commerce. L'Auteur prouve que cela est impossible, parce que la Noblesse n'y trouveroit pas les honneurs ; parce qu'il sera toujours plus facile & plus sûr pour la plûpart des Nobles d'arriver aux places lucratives & distinguées, qu'aux richesses incertaines d'une profession, qui par elle-même ne donne aucun rang, par l'expérience constante de divers pays où la Noblesse commerce ; enfin par celle des diverses professions libres & lucratives, que le préjugé n'interdit point à la Noblesse parmi nous, & qui ne sont pas cependant exercées uniquement par des Nobles.

Digitized by Google

Cette crainte de voir abandonner le service Militaire & celui de la Magistrature, paroît se fonder sur le luxe que produira l'augmentation des richesses par le Commerce. On la dissipe pleinement en prouvant par des détails sur les circulations opérées par le Commerce, que sur un million entré par cette voie dans l'Etat, il en revient au moins 600 mille livres au produit des terres, de maniere que le luxe introduit par le Commerce, est une suite de l'augmentation du revenu des propriétaires des terres, & non pas un luxe d'imitation introduit par le Commerçant dont la prospérité est fondée sur l'économie.

L'Auteur montre que l'esprit de paix dans un Etat n'est point particulier à l'esprit de Commerce, puisque les Etats commerçans ont entrepris & soutenu des guerres célebres dans des vues de Commerce, & qu'à l'exception de deux ou trois cens mille hommes, sur dix-sept à dix-huit millions, la conservation de la paix a toujours intéressé la totalité de la Nation, sans qu'on l'ait jamais vue dans la guerre former des vœux opposés à la gloire de l'Etat. Il fait voir que les exemples de Tyr & de Carthage, si souvent cités dans les matieres, sont favorables à l'esprit de Commerce, sans lequel elle n'eussent jamais mérité

Digitized by Google

que l'histoire eût conservé l'époque de leur destruction ; le Commerce les avoit rendues formidables à leurs ennemis, & leur ruine a eu des causes fort étrangeres à leurs richesses !

C'est une grande erreur en politique de croire qu'il soit utile que les riches Négocians abandonnent leur négoce. Au contraire, l'objet actuel du Gouvernement n'est pas tant de porter toute la Noblesse au Commerce, que de lui accorder la faculté de commercer, afin que cette profession en soit honorée, & que la vanité ne sollicite plus un Négociant de quitter une profession, où il rend de plus grands services au Public en raison de sa plus grande opulence pour passer dans d'autres conditions. Ces principes ont été adoptés en France depuis long-temps. Louis XIII, particuliérement dans une Déclaration du 24 Février 1627, annonce que *son intention est de rétablir le Commerce, de renouveller & d'amplifier ses privileges, de faire ensorte que la condition du trafic soit tenue en l'honneur qu'il appartient, & rendue considérable entre ses Sujets, afin que chacun y demeure volontiers sans porter envie aux autres conditions.*

Enfin après avoir démontré que la prétendue nécessité d'une proportion dans le

Digitized by Google

nombre des personnes qui composent le tiers-Ordre avec celui des personnes qui composent les deux autres Ordres de l'Etat est une chimere ; que la distinction du Négociant en gros & du Marchand en détail, naît de la nature même de leurs occupations, puisque le premier est un Citoyen utile à l'Etat, & le second simplement un Citoyen commode au Public, l'Auteur s'étonne qu'on ait pu mettre en question une chose décidée en diverses occasions par nos Rois depuis plus de 250 ans, & particuliérement en 1669 & en 1701. *Louis le Grand ne sçavoit-il pas mieux qu'aucun Gentilhomme de son Royaume, ce qui étoit Noble ou ne l'étoit pas?*

PRIX proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, pour l'année 1758.

Le Prix réservé de la Classe de Mathématique, sur le mouvement diurne de la Terre, a été adjugé dans l'Assemblée publique du 3 Juin 1756, à M. *Paul Irisius*, Clerc Réguliet de la Congrégation de S. Paul, & Professeur dans l'Université de *Pise*. Celui de Belles-Lettres a été renvoyé à l'année 1758, & on en retrouvera

l'annonce à la fin de ce Programme.

La Classe de Mathématique propose pour le Prix ordinaire de 1758, la question suivante : *Si la vérité des Principes de la Statique & de la Mécanique, est nécessaire ou contingente ?* On invite les Sçavans de tout pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler sur cette Question. Le Prix, qui consiste en une Médaille d'or du poids de cinquante ducats, sera donné à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux réussi. Les Pieces écrites d'un caractere lisible seront adressées à M. le Professeur *Formey*, Secretaire perpétuel de l'Académie. Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au premier Janvier 1758, après quoi on n'en recevra absolument aucune, quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur. On prie aussi les Auteurs de ne point se nommer, mais de mettre simplement une Devise, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra avec la Devise, leur nom & leur demeure. Le jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31 Mai 1758.

On a été averti par le Programme de l'année précédente, que le Prix de la Classe de Philosophie expérimentale, qui sera adjugé le 31 Mai 1757, & pour lequel les

Digitized by Google

Pieces seront reçues jusqu'au premier Janvier de la même année, concerne la Question énoncée en ces termes : *Déterminer si l'Arsenic, qui se trouve en grande quantité dans les Mines métalliques de divers genres, est le véritable principe des métaux, ou bien, si c'est une substance qui en naît & en sorte par voie d'exerétion : ce qu'il faut établir par des expériences solides & suffisamment réitérées.*

Le Prix de la Classe de Belles-Lettres est renvoyé à l'année 1758, & a pour objet les Monnoyes de Brandebourg, depuis le temps qu'on a commencé d'en frapper jusqu'à la fin du 16e siecle. On souhaite que ceux qui travailleront pour ce Prix, examinent en suivant l'ordre chronologique :

1°. *A qui appartenoit proprement le droit de battre monnoie ? De quelle maniere il étoit exercé par le Prince ? Et quelles étoient les Villes qui avoient le privilege de frapper des especes ?*

2°. *Quelles étoient les différentes sortes de monnoie dont on se servoit dans la Marche de Brandebourg ? Quelle étoit la forme, le coin, le titre, l'alliage, le poids, & en un mot le prix intrinseque de la monnoie ?*

3°. *Quel étoit le prix extrinseque, ou courant de la monnoie, c'est-à-dire la proportion où elle se trouvoit avec les biens fonds,*

Digitized by Google

les marchandises, les vivres, le salaire des Ouvriers, & les autres choses qui entrent dans le commerce?

4°. *On voudroit enfin, qu'après avoir déterminé la difference qu'il y a entre l'ancienne monnoie & la nouvelle, par rapport au prix extrinseque & intrinseque, on décidât, par la voie du calcul, les effets généraux qui en résultent par rapport aux richesses de l'Etat & des particuliers.*

Les Pieces seront reçues au concours jusqu'au premier Janvier 1758.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

M. le Febvre vient de mettre au jour un Motet à voix seule avec symphonie, qui a pour titre : *Conserva me.* Ce morceau, dont la musique est si agréable, & que M. Godard a chanté plusieurs fois au Concert Spirituel avec tant de succès, se trouve chez l'Auteur, rue des Prouvaires, & aux adresses ordinaires.

PEINTURE.

DISSERTATION

Lue à l'Académie de Peinture.

De la légéreté d'Outil.

SI la légéreté d'outil n'est pas une partie des plus essentielles au Peintre, elle est

Digitized by Google

du moins une des plus agréables, & qui en rend les opérations séduisantes. Ce qu'on entend par cette façon de s'exprimer, ne me paroît avoir été traité ni défini par aucun Auteur : il n'en a point été fait mention dans vos conférences. Ces raisons ont donné naissance à ce Mémoire, & m'ont déterminé à chercher l'explication, ainsi qu'à faire sentir la force & l'étendue d'une expression fréquemment employée. Vous jugerez, Messieurs, de la justesse, ou de l'erreur de mes réflexions.

Les définitions courtes & précises sont difficiles à donner sur des matieres, qui même n'ont point été mal présentées, & qui fines & délicates en elles-mêmes, tiennent à plusieurs égards à la métaphysique d'un art. Le moyen le plus assuré pour les trouver, est, ce me semble, de conclure, en conséquence des discussions établies sur la matiere même, & de se laisser conduire à l'Analyse par des descriptions & des comparaisons. Cette voie est la plus assurée pour fixer des matieres indécises & souvent confondues, même dans la langue de l'art. A force de se convaincre & de prouver que ce n'est pas une telle chose, on peut approcher de la vérité & distinguer plus clairement l'idée que l'objet présente à l'esprit. Conséquemment à ce

Digitized by Google

moyen, la *difficulté*, la *pesanteur* dans la peinture, étant reconnues pour la *peine* & la *fatigue*, qui ne sont elles-mêmes qu'une production *malgré Minerve*, la légéreté d'outil devroit être la *facilité*. Elle en est une partie, elle en est dépendante : mais il faut convenir que cette opposition n'est pas complette, & qu'elle ne peut donner une définition exactement vraie ni exactement juste, du moins elle n'est pas conforme à l'acception ordinaire.

Voilà donc un exemple de la difficulté de mon sujet.

Plus la légéreté d'outil est renfermée dans cette métaphysique, plus nous devons la simplifier, l'éclaircir & rendre nos idées avec netteté; en premier lieu pour nous mêmes, & nous sommes obligés en second lieu d'expliquer les termes de l'art au Public. Il n'a jamais autant aimé la peinture qu'il l'aime, ou du moins il n'en a parlé dans aucun temps avec une une si grande affectation. Les Poëtes, les Historiens, en un mot tous les Auteurs, grands & petits, ne croiroient pas avoir fait la plus médiocre brochure, s'ils n'avoient tiré des comparaisons de la peinture : c'est l'élégance du jour. Nous pouvons nous amuser entre nous de leurs façons de parler, souvent fausses & rarement précises.

Digitized by Google

Il ne nous appartient point de les critiquer publiquement ; la réponse seule nous seroit permise, s'ils nous attaquoient : mais il est de notre devoir de les éclairer sans affectation, en définissant successivement toutes les parties dont vos arts sont composés. Nous devons d'autant plus déposer dans votre sein la précision des idées & la véritable valeur des mots de la langue de l'art, que vous en êtes les seuls juges : j'ose dire que cette langue est plus vivante qu'aucune autre, que par conséquent elle a plus de variété & se ressent toujours du feu qui l'a fait naître, & qui, pour ainsi dire, l'enrichit chaque jour. Les examens pareils à celui que j'entreprends ont plus d'une utilité. La précision de l'idée renferme l'esprit dans des bornes plus étroites : elle l'engage à s'occuper plus avantageusement de tout ce qu'une partie peut exiger, & conséquemment à faire plus aisément les efforts nécessaires pour la remplir. Une utilité moins grande de ces sortes d'examens, & qui peut éviter plusieurs autres embarras, est celle de faire distinguer quelque manieres de s'exprimer dans la langue de l'art, absolument dans le cas de la facilité & de la légéreté dont j'ai rapporté l'exemple, c'est-à-dire pour prouver que ces façons de parler dif-

Digitized by Google

ferent, quoiqu'elles paroiſſent ſynonimes. En effet, cette légéreté n'eſt point dans la langue de l'art, une oppoſition exacte de la peine & de la difficulté : cependant elle préſente cette idée dans la langue familiere. Un Peintre facile eſt celui qui compoſe aiſément, qui peint avec promptitude & ſans fatigue ; mais qui le plus ſouvent par ces mêmes raiſons, content d'indiquer le premier feu de ſon eſprit, eſt ennemi de l'étude, de l'empâtement, de la recherche du pinceau, & des fineſſes de l'harmonie.

Ces parties véritablement eſſentielles à l'Artiſte ne ſe trouvent donc pas toujours jointes à la facilité, & ces mêmes parties peuvent, abſolument parlant, ſubſiſter ſans la légéreté de l'outil.

Je conviens que le Peintre qui ſaiſit promptement la nature, ſera regardé par ceux qui n'approfondiſſent point la vérité des termes, comme étant doué de cette légéreté d'outil dont il eſt ici queſtion ; cependant, à le bien prendre, il ne ſera que facile. Paul Matei, Pelegrini & pluſieurs autres peuvent en ce cas nous ſervir d'exemples. Jamais on n'a fait ni dû faire l'éloge de leur légéreté : leur peu de *terminé*, leur impatience, ou leur promptitude n'ont été que des apparences, ou des faux ſemblans de cette partie ; & jamais un hom-

Digitized by Google

me au fait de l'art n'a pu s'y tromper. Je crois même qu'on ne pourroit tomber dans cette erreur pour le plus grand nombre des Tableaux du Tintoret, lequel est peut-être le premier des modernes qui a donné l'exemple d'une facilité qui a autorisé & perdu un si grand nombre d'Artistes, d'autant plus qu'ils étoient incapables de l'imiter dans les ouvrages arrêtés qu'il a produit.

Je dois dire avant que d'entrer dans un plus grand détail, que plusieurs grands Peintres ont été privés de la légéreté d'outil, qu'ils ne l'ont point recherchée, ou n'en ont point été affectés. Il seroit inutile de rapporter leurs noms, l'exemple du Dominicain nous doit suffire. Grand, précis pour le dessein, & moins touché de la couleur, la légéreté d'outil ne l'a point affecté. Le Titien au contraire, & le plus grand nombre des coloristes ont été plus sensibles à cette finesse de l'Art. Ainsi la discussion que j'ai entreprise, ou plutôt ce léger examen, ne peut convenir qu'à ces derniers. L'étude de leurs ouvrages me persuaderoit que la légéreté d'outil n'excede point la superficie, qu'elle est cette derniere touche qui fait le plus d'impression sur l'esprit du spectateur, celle qui le séduit; & dans ce dernier cas, elle est la

Digitized by Google

derniere main de la facilité dont elle est dépendante. Telle que puisse être cette légéreté, il est constant qu'elle ne peut mériter d'éloges, qu'autant qu'elle est établie sur une base aussi ferme & aussi solide que la justesse des études, la belle composition, la bonne préparation, l'imitation de la nature dont elle est le dernier, comme le plus bel effet, par l'augmentation de l'accord & de l'harmonie. Enfin la légéreté d'outil me paroît le dernier dégré de ces parties essentielles : elle termine la rondeur si nécessaire à l'expression de tous les corps : elle présente ce duvet des fruits, cette fraîcheur des fleurs, ou plutôt encore le charme de la jeunesse ; elle est composée de ces *laissés* qu'on ne peut comparer qu'à ces sous-entendus, à ces mots suspendus qui font l'agrément de la conversation ; on peut les sentir & non les définir : ils disent ce qu'il faut sans s'appésantir & sans abuser de la finesse. Une autre comparaison donneroit une idée plus juste dans toutes ses parties, de cette même légéreté d'outil ; je la trouve dans le procédé d'un homme sage & éclairé qui veut instruire ou convaincre, quand il a solidement établi les principes & les raisons. Le dernier moyen de la persuasion & de la séduction consiste dans la légéreté qu'il

Digitized by Google

emploie à repasser tous les points, à n'insister que sur les objets nécessaires; ce qu'il fait plus ou moins suivant les caracteres, l'importance & le germe de la matiere: c'est ainsi qu'il persuade ou ramene l'homme le plus éloigné de son sentiment.

La vérité de cette opération de l'esprit est fondée sur la nature. En agissant ainsi, il flatte l'amour-propre de celui qu'il veut persuader. Loin de le dégoûter ou de le révolter par une répétition détaillée, il le traite en homme éclairé, qui croit sentir & s'imaginer par lui-même ce qu'on vient de lui suggérer.

La Fontaine, le plus agréable des Auteurs, est celui qui présente le plus d'exemples de ces sous-entendus, de ces résumés, enfin de cette légéreté si désirable. Je ne rapporterai que trois exemples choisis dans le nombre de ceux que cet Auteur nous présente.

Quelle confirmation de son récit, ou plutôt quelle augmentation, quel agrément & quel moyen de séduction ce grand homme met-il en usage pour confirmer & résumer la fable de l'Œil du Maître!

Quant à moi, (dit-il) *j'y mettrois encor l'Œil de l'Amant.*

Quelle légéreté d'outil, pour ainsi dire

dans le trait suivant : pour confirmer ce qu'il a raconté dans la Courtisanne amoureuse ; il dit :

Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Que de graces & de finesses il témoigne en finissant le même conte ! il s'en rapporte au Lecteur ; il flatte la passion la plus douce, il en rappelle le souvenir par ce mot :

Quiconque aime le dise.

Ces traits divins sont des augmentations sublimes, sans être appésantis : ils répétent, mais ils paroissent nouveaux, & le sont en effet, d'autant qu'ils ajoutent & confirment dans le lieu où le goût de l'Auteur les a placés ; enfin ils donnent des exemples de cette légéreté dont la poésie nous offre des exemples avec tous les rapports de graces & de finesse que la Peinture nous présente à son tour. On peut donner des éloges à ceux qui ont consacré leur goût dans l'un & l'autre Art par des traits de ce genre de délicatesse ; mais comme je l'ai déja fait entendre, on ne peut mettre personne sur les voies : ce sont des émanations du goût & du sentiment ; un don de la nature met seul en état de les produire : quiconque voudroit y parvenir par esprit, comme a fait La Motte dans

Digitized by Google

ses fables, seroit pesant & affecté. Enfin pour augmenter l'exemple d'une liaison particuliere entre les deux Arts, & confirmer Horace, quand il dit : *Ut Pictura Poesis.* Tel le Poëte vous a paru dans les vers que j'ai cités, tel est le Peintre dans la partie de son Art dont je vous entretiens. Ses études sont faites, sa composition est arrêtée, les caracteres sont traités avec la justesse & la précision dont il est capable. Des yeux moins délicats trouveroient l'ouvrage achevé, mais son tableau ne lui paroît pas fini. Eclairé par son goût, d'une main légere il répand les fleurs, il promene les graces, sa délicatesse les conduit ; il distribue à son gré, l'air & la chaleur ; il n'est plus occupé des grandes raisons de l'Art, le génie se joue & s'exprime sans fatigue pour déguiser & cacher les peines qu'il a éprouvées, & les difficultés qu'il a surmontées jusqu'alors. Il caresse, il se promene, il jouit : semblable à l'Aurore d'Homere, il a les doigts de roses, & comme elle, il les répand sur l'étendue de la nature qu'il a embrassée. Ce n'est point un effet idéal auquel il soit conduit par une envie de plaire ou de séduire, c'est une imitation réelle, mais fine, mais délicate de la nature. Car il est constant que toutes les superficies de la terre sont légeres, du moins elles le

paroissent

Digitized by Google

paroiſſent aux yeux du Peintre. Les impreſſions de l'air, la diſtance de l'objet à l'œil, préſentent une ruption de couleurs que le grand Artiſte ſçait démêler, ſaiſir & rendre, tandis que ces tréſors ſont cachés au Peintre médiocre : il voit les corps du côté de la peſanteur, il en eſt accablé, pour ainſi dire, il ſuccombe ſous leur poids, il les rend comme il les voit, il ne peut allégir leurs maſſes, ſes paſſages ſont cruds, & s'écartent de cette élégante & légere harmonie que le grand maître exprime en conſervant la vérité avec une délicateſſe ſéduiſante, qui n'eſt que la légéreté, & qu'on peut regarder comme une des parties qui concourent au ſublime de l'Art. Je crois devoir ajouter que la légéreté ne doit & ne peut jamais être confondue avec la propreté & le terminé des Flamands & des Hollandois. Pour être brillans, ils ne ſont pas plus légers ; & conſtamment avec de la patience on pourroit arriver à l'imitation du plus grand nombre, & je prouverai dans un moment combien cette imitation eſt difficile pour les compoſitions fieres, grandes & hardies de ceux que l'on regarde avec raiſon comme les grands Maîtres dans le nombre deſquels je comprends Vandick & Rubens. David Teniers paroîtroit devoir être ex-

Digitized by Google

cepté de cette regle générale : cependant après un mûr examen, on trouvera, je crois, qu'il indique plutôt une grande facilité que la recherche de la légéreté d'outil. On sent encore mieux qu'on ne peut confondre la légéreté de l'outil avec les glacis; leur solidité est souvent douteuse. La légéreté que j'entends, repasse, refait & repeint plus ou moins tout le tableau.

François Lemoine que nous avons tous connu, étoit si persuadé de la nécessité de cette belle partie de la Peinture, qu'il passoit un temps considérable à caresser son ouvrage pour cacher la peine qu'il avoit eu à le produire. Non seulement on peut dire qu'il a reussi dans ce projet, mais que cette attention a autant contribué à le faire passer pour un Peintre aimable, que la beauté de sa couleur. Cette superficie qu'il ajoutoit à propos, cette légéreté d'outil pour laquelle il se donnoit tant de soins, servira dans tous les temps à faire excuser ses défauts, c'est-à-dire, les incorrections & la mollesse de son dessein; reproches essentiels qu'il est possible de faire à son talent, & que les graces qui les couvrent ou qui les accompagnent, engagent d'autant plus à excuser, que ce qui plaît est toujours repris avec douceur. L'Artiste est en ce cas semblable à un homme du

Digitized by Google

monde qui parle avec agrément, qu'on écoute avec plaisir : il fait si bien oublier le défaut de correction d'une langue qu'il ne parle ni purement ni exactement, que l'on certifieroit qu'il est impossible de s'énoncer ni mieux ni autrement. Cette illusion ne dépend point du fonds d'étude : elle prend sa source dans la séduction ou l'agrément produits par le tour, le ton & l'à-propos.

Enfin, Messieurs, s'il a été possible à Lemoine, à qui le travail coûtoit tant de peines, de présenter par la seule impression du sentiment, une partie aussi délicate que la légéreté, il est prouvé que cette légéreté d'outil ne tient point à ce qu'on appelle la facilité, qu'elle en est absolument indépendante, qu'elle émane du goût seul que l'on sçait n'être pas toujours ni sçavant ni exact. Par une conséquence nécessaire, cette belle partie doit acquérir considérablement dans les mains d'un plus grand Dessinateur & d'un Artiste plus occupé des passions & du caractere des têtes.

Après vous avoir rapporté, Messieurs, les idées que m'a fait naître l'expression de la légéreté d'outil dans la Peinture, je croirois qu'on peut définir ce produit du goût, de l'esprit & du pinceau, en disant, que ce sont *les dernieres touches qui, con-*

Digitized by Google

duites par un sentiment exquis, fleurissent toutes les parties d'un tableau. Le terme de *Fleuri* est allégorique, & conséquemment ne convient point à une définition ; mais je n'en connois point qui exprime plus précisément cette légéreté. D'ailleurs je présente un doute, & je serai charmé d'être éclairé. Je ne dois point finir cet article sans avoir dit que ces caresses plus lentes pour le ciseau dans la Sculpture, ne sont pas moins les mêmes que celles du pinceau.

La Peinture est composée dans tous les pays qu'elle décore, de deux classes : l'une, de ceux qui produisent & exécutent ; l'autre, de ceux qui connoissent & qui aiment. J'ai fait sentir, autant qu'il est en moi, la nécessité, les avantages & les charmes de la légéreté d'outil pour les premiers ; ce qui me reste à dire, regarde les seconds.

Sans mettre en ligne de compte le plaisir que peut causer la connoissance d'une copie ou d'un original, je crois qu'il est difficile de comparer le chagrin que ressent un curieux qui se plaît à rassembler les beaux ouvrages de l'Art, lorsqu'il voit démentir son goût & sa connoissance par le mépris témoigné pour un choix qu'il a regardé comme étant sans appel. C'est en vain que pour défendre son

Digitized by Google

ſentiment, il allegue la prévention des autres, qu'il accuſe leurs mauvais yeux, & qu'il s'appuie ſur l'hiſtoire de ſon tableau ; il ſouffre intérieurement, & la différence conſidérable du prix n'eſt rien en comparaiſon de la vive douleur de ſon amour-propre bleſſé. D'un autre côté, il eſt quelquefois eſſentiel à la fortune de ſçavoir diſtinguer une copie d'avec un original. Voici donc quelques idées ou quelques moyens de plus que je propoſerois aux curieux pour fixer leur déciſion : car ils ne ſont pas tous connoiſſeurs.

Indépendamment de la hardieſſe du trait & de la fermeté de la touche par leſquelles on eſt ordinairement déterminé à la connoiſſance d'un original, la légéreté d'outil me paroît un des meilleurs & des plus ſûrs moyens pour déterminer ſon jugement, du moins par rapport aux ouvrages des Coloriſtes ; car il ne faut point oublier la diſtinction que j'ai faite plus haut : on ſçait de plus qu'il n'y a point de regle ſans exception. Un habile homme conduit par de puiſſans intérêts, voudra copier exactement un tableau capital : il eſt certain qu'il ſentira d'abord la légéreté d'outil, & qu'il en ſera ſéduit, peut-être même ébloui, d'autant qu'il ſe trouvera dans la néceſſité de la percer en quelque

Digitized by Google

façon pour démêler le fonds, estimer & distinguer la préparation & la manœuvre de l'Auteur original. Quand le Copiste a fait sa préparation à laquelle il n'est pas toujours assuré de parvenir par les mêmes voies, ce qui peut encore le déceler, s'il veut rendre la légéreté d'outil telle que l'Auteur l'a produite, ou telle qu'il la voit encore, (car le tems en a souvent détruit une partie), il ne pourra presque jamais y parvenir que par des équivalens, sur lesquels il lui est non seulement facile de se tromper, mais sa recherche, ses soins & ses efforts pour rendre cette superficie, cette fleur qui fait le charme de l'Art, serviront d'autant plus à reconnoître la copie, que la légéreté n'a jamais d'efforts ni de peines. Ce n'est pas tout, quand même *le faire* de l'Auteur original seroit inconnu, on sent aisément que cette superficie ou cet esprit sont affectés & étrangers aux autres parties. On en conviendra si l'on pense qu'un homme, quelque sçavant qu'il puisse être dans les langues, conserve toujours son premier accent, l'accent de sa Nation, si ce n'est sur tous les mots, c'est au moins sur quelques-uns. Ainsi la légéreté imitée ne se trouvera presque jamais que par lambeaux dans la copie, & ces parties décousues sont autant

Digitized by Google

d'échantillons pour connoître la qualité de l'étoffe. Le fait est si certain, que plus le Peintre sera sçavant & capable de produire par lui-même, plus il se trouvera dégoûté d'une imitation dont l'objet lui paroît au moins foible, peu nécessaire peut-être, & plus certainement repréhensible par le peu de ressemblance qu'il trouve avec sa façon particuliere d'opérer : par conséquent moins il approchera de cette légéreté qu'il a sentie & qu'il a voulu rendre ; moins il s'en prendra à lui-même, & plus il critiquera le grand Maître qu'il copie. Il croira faire mieux, il aura peut-être raison : mais le mieux ou le plus mal serviront également à le reconnoître. Le dégoût & l'impatience produiront le même effet : car la soumission d'un esprit libre, né pour l'être (& c'est l'appanage des Artistes), conduit presque toujours à la révolte, & tout au moins à la pesanteur. Enfin que de moyens pour se faire reconnoître ont fourni de tous les temps ceux qui veulent se cacher ! Il faut cependant convenir que la nature présente tous les jours un exemple pour l'excuse du Copiste, & principalement sur l'imitation de la légéreté d'outil. On fait des amitiés passageres à l'enfant d'autrui, un pere ne s'apperçoit point du temps qu'il emploie à

Digitized by Google

caresser son propre fils. Pour confirmer la difficulté des copies dans la Peinture, je crois devoir rappeller l'exemple de Ciceron. Il a traduit plusieurs passages des Poëtes Grecs avec un feu, une vérité & une noblesse dignes des originaux : mais ces traductions ne sont que des passages ou des tirades, que des impressions momentanées, pour ainsi dire, lui ont permis de rendre avec chaleur. Ce grand Orateur n'auroit certainement pas traduit l'ouvrage entier avec le même feu & la même élégance : les transitions l'auroient arrêté, il auroit souvent désapprouvé leur foiblesse, une foule de moyens différens auroient occupé son esprit. Il n'avoit ni les défauts de ses enfans à cacher, ni leur beauté à faire valoir. Un Peintre échauffé par la vue d'un bel ouvrage de l'Art, saisira de même une partie, & pourra la rendre avec le feu & la légéreté d'outil que présente l'original. On admire avec raison ce fragment, cette portion ; mais ce seroit à tort que l'on seroit fâché de ne pas voir la totalité de ce même Tableau copiée. Comme Ciceron, le Peintre ne pourroit que saisir & rendre une partie : il auroit pu, comme ce grand Orateur, donner une idée juste & complette de l'ouvrage entier, c'est-à-dire avec son crayon prendre l'esprit du

Digitized by Google

Tableau, en faire une esquisse capable de faire sentir le mérite de l'ensemble : mais ce produit d'une imagination échauffée sera fait dans la chaleur, sans fatigue, sans réflexion, pour ainsi dire, sans être assujetti au terminé, sans être soumis à un accord aussi étendu que la superficie, ou plutôt la légéreté d'outil.

J'ai supposé qu'un habile homme & capable de produire, avoit de puissans intérêts pour se soumettre à une copie entiere : nous en avons cependant plusieurs exemples. Mais vous sçavez mieux que moi, Messieurs, qu'on reconnoît assez généralement dans ces mêmes imitations, non seulement le Maître, mais celui qui a fait la copie. Cette reconnoissance entre de droit dans la partie du *faire* & de la *maniere*. Je ne blâme assurément point ce moyen pour la décision d'un original ou d'une copie : je le joins à ceux de la hardiesse du trait & de la fermeté de la touche dont j'ai parlé plus haut ; mais je persiste à croire que la légéreté d'outil est une reconnoissance des plus certaines. C'est donc la partie à laquelle je voudrois exhorter nos curieux à s'attacher plus particuliérement. Il leur est d'autant plus aisé de la distinguer, qu'elle exige peut-être moins de connoissance dans la pratique,

Digitized by Google

& qu'elle est absolument dépendante de l'esprit & du goût ; & c'est encore par respect pour cette fleur que l'on doit toucher aux Tableaux le moins qu'il est possible. La virginité est délicate, un rien la peut blesser.

GRAVURE.

IL paroît une nouvelle Estampe gravée d'après le Tableau original de D. Teniers, qui est dans le cabinet de M. le Comte de Vence. Ce beau morceau pourroit s'intituler, *Teniers Vengé* (1). M. de Voltaire, dans ses Anecdotes sur Louis XIV, cite pour preuve du goût naturel de ce Prince, qu'ayant vu dans son cabinet quelques Tabagies de Teniers mêlées parmi des Tableaux d'Italie, il dit avec mépris : *Qu'on m'ôte delà ces magots.* Le Tableau dont il est question n'auroit point encouru la censure de ce grand Roi. On y voit une figure de femme à demi nue, dessinée de très-bon goût, peinte avec la plus grande fraîcheur, & une *Morbidezze*, comme disent les Italiens, vraiment enchantereſſe. Elle

(1) *Latone vengée.* C'est le titre que porte l'Estampe.

Digitized by Google

est grouppée avec ses deux enfans (Apollon & Diane), dont l'un est à ses genoux, & l'autre repose entre ses bras. Ces deux enfans sont charmans & dignes de leur mere, dont la figure noble exprime la douleur la plus intéressante. Le fond du Tableau est un paysage, comme on sçait que les faisoit Teniers, & un ciel vague plein de touches larges & mouvantes. Des pêcheurs sont sur le devant de la scene: quelques-uns sont déja métamorphosés; les autres sont prêts à subir la même peine de leur inhumanité. On peut dire, sans flatter l'Auteur de l'Estampe qui a déja fait ses preuves, que tout le mérite du Tableau se trouve dans sa gravure.

Ce morceau large de 16 pouces & haut de 12, c'est-à-dire de même grandeur que le Tableau original, se trouve chez le Sieur le *Mire*, rue S. Jacques, vis-à-vis le College du Plessis.

Le Sieur de *Fehrt*, Graveur, Quay des Augustins, chez *Barrois*, Libraire, vient de donner au Public deux différentes Vues de l'Isle de Minorque, du Fort Saint Philippe & de Port-Mahon, gravées d'après les Tableaux peints d'après nature.

Le Sieur *Beauvarlet*, vient de graver les *Savoyardes*, d'après le Tableau de *M.*

Digitized by Google

Jeaurat, exposé au dernier sallon. Cette Estampe nous a paru rendre très-bien l'original. La gaieté Savoyarde y est surtout exprimée dans une grande vérité. Ce jeune Graveur a fait paroître en même temps *le Jardinier*, & son pendant *la Fruitiere*, d'après *M. Vanasse*. Ces trois morceaux se vendent chez l'Auteur, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

Le Sieur *Fessard*, Graveur du Roi, & de sa Bibliothéque, vient de mettre au jour les quatre Arts, la Musique, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture, d'après les tableaux du célebre M. Vanloo. Les gravures que nous annonçons sont les premiers des tableaux qui décorent le château de Bellevue, & en particulier le sallon de ce château. Le Graveur les a dédiées à Madame la Marquise de Pompadour, dame du palais de la Reine. Elles se trouvent chez l'Auteur, rue saint Thomas du Louvre, la troisieme porte cochere à gauche, en entrant par la place, & au bureau du Mercure, chez M. Lutton.

Le peu d'espace qui reste pour les Nouvelles, nous oblige de remettre la Réponse de M. le Roi à M. le Mazurier, au Mercure prochain.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le Lundi 26 Juillet, les Comédiens François donnerent la premiere représentation de *Sémiramis*, Tragédie remise de M. de Voltaire. Elle a été encore plus suivie à cette reprise que dans sa nouveauté. Le jeu des Acteurs n'a pas moins contribué au succès que la pompe du spectacle, la beauté des vers & les détails de la Piece. La derniere Scene du quatrieme Acte, où Sémiramis reconnoît Arsace pour son fils, & voit tous ses crimes dévoilés, est une des plus belles Scenes & des mieux jouées qui soient au Théâtre. C'est le triomphe de Mademoiselle Dumeni & de M. Lekain. Le rôle du Grand-Prêtre a été parfaitement rempli par M. Grandval : Mlle Hus, dont le talent se perfectionne tous les jours, a rendu celui d'Azéma de maniere à y faire applaudir des beautés qu'on n'y avoit pas

Digitized by Google

autrefois apperçues. La Piece a eu neuf représentations de suite, & sera reprise cet hyver. Mlle Alart continue à danser avec la même réussite, & le Théâtre François à avoir seul des spectateurs.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le Jeudi 5 Août, les Comédiens Italiens ont joué pour la premiere fois *les François au Port Mahon*, Comédie nouvelle en vers en un Acte, suivie de la *Marseilloise*, Divertissement nouveau. L'indisposition d'un Acteur n'a pas permis qu'on en donnât une seconde représentation.

Le Jeudi 19, les mêmes Comédiens ont représenté *Arlequin Sauvage*, suivi des *Débuts*, petite Piece où Mademoiselle Victoire a paru pour la premiere fois dans le rôle de la Débutante, qu'elle a rempli en Actrice faite. Elle a reçu les plus grands applaudissemens, & nous croyons qu'elle les mérite. Elle a montré autant d'esprit & de finesse dans les scenes qu'elle a jouées, qu'elle a fait voir de goût, d'ame & d'expression dans celle qu'elle a chantée. Elle a rendu surtout une Ariette ou un air Italien aussi parfaitement qu'une Françoise

Digitized by Google

puisse le rendre. Nous osons dire d'après la voix publique, qu'elle annonce un vrai talent dans les deux genres.

OPERA COMIQUE.

Le même jour, l'Opéra Comique a donné la premiere représentation du *Diable à quatre*, piece en trois Actes, mêlée d'Ariettes. Ce drame est une imitation de la farce Angloise, qui porte le même titre, & qui a été si heureusement traduite par M. Patu. Le Public l'a beaucoup applaudi; il est très-bien décoré, & présente un spectacle & des situations risibles qui sont faites pour ce Théâtre. On y avoit joué précédemment une autre Piece nouvelle en un Acte, mêlée aussi d'Ariettes, intitulée les *Amans trompés*. Elle a été représentée quelque temps, & assez bien reçue. Elle a dû cet accueil favorable au choix des airs, & à la maniere dont Mlle Rosaline & le Sr la Ruette les ont exécutés.

A Mademoiselle Baptiste, jouant le rôle de Finette dans les Amans trompés.

Air : *L'autre jour étant assis.*

Que tu mets dans tout ton jeu,

Digitized by Google

Digne éleve de Thalie,
D'ame, d'esprit & de feu,
Quand tu trahis Emilie !
Ton art est de charmer,
D'être en tout applaudie,
Et de nous faire aimer
Jusqu'à ta perfidie.

Par M. Brunet.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Concert du 15 Août, jour de l'Assomption, a été aussi beau qu'applaudi. Il a commencé par le *Te Deum*, Motet à grand chœur de la Lande. Ensuite M. Godart a chanté *Conserva me*, petit Motet de M. le Febvre. M. Pifet a joué un Concerto de violon de sa composition, avec un feu, une aisance & une précision qui ont arraché des applaudissemens aux mains les plus paresseuses. MM. Gelin & Larivée ont chanté en Duo un petit Motet. Mlle Fel a chanté un petit Motet nouveau, avec cette supériorité qui ne laisse rien à désirer, & qui enleve tous les suffrages. Le Concert a fini par *Dominus regnavit*, Motet à grand chœur de M. Mondonville. L'exécution par Mlles Fel & Chevalier, a repondu à l'excellence du morceau.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

DE STOCKHOLM, *le 24 Juillet.*

LE 16 de ce mois, la Commiſſion établie par les Etats pour juger le Comte de Brahé, le Baron de Horn, le Capitaine Stalſward, le ſieur Puke, & les nommés Mozelius, Ernſt, Ercolin, Chriſtienin & la Chapelle, les a condamnés à avoir la tête tranchée. On leur lut leur Sentence, & le Procureur Général de la Commiſſion ayant fait le lendemain aux Etats le rapport des preuves ſur leſquelles eſt fondé le jugement, il a été confirmé. Les quatre premiers ont été décapités aujourd'hui dans la Place du Ridderholm. Cette exécution s'eſt faite tranquillement & ſans aucune rumeur. On avoit poſté près de la Place du Ridderholm, pluſieurs détachemens de troupes réglées, & les Compagnies de la Milice Bourgeoiſe à cheval. Les Compagnies d'Infanterie de cette Milice étoient ſous les armes dans les autres Places publiques de la Ville & dans les Fauxbourgs. Les familles du Comte de Brahé & du Baron de Horn ont obtenu la permiſſion de faire enlever les corps de ces deux Seigneurs pour leur donner la ſépulture. Mozelius, Ernſt, Ercolin, Chriſtienin & la Chapelle ſeront conduits après-demain au ſupplice. Les Etats ont envoyé ordre aux Ambaſſa-

Digitized by Google

deurs, Ministres, Agens & Consuls de Suede dans les pays étrangers, de réclamer le Comte de Hardt, le Baron Eric de Wrangel & le Capitaine Gyllenpetz, partout où l'on pourra découvrir ces fugitifs.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, *le* 10 *Août.*

On est ici fort sensible à la prise de l'Isle Minorque. La perte que la Nation souffre par cet événement, est estimée à plus d'un million de livres sterlings, sans compter le dommage qui en résultera pour la navigation & pour le commerce. Il paroît qu'on est dans la ferme résolution d'examiner les causes qui ont empêché que le Fort Saint-Philippe n'ait été secouru, & de punir selon la rigueur des loix ceux qui seront reconnus avoir désobéï aux ordres qu'ils avoient reçus relativement à cet objet. Les Amiraux Byng & West sont arrivés à Spithéad, le premier ayant été renvoyé sous arrêts par l'Amiral Hawke. Le Public attend avec impatience les réponses que l'Amiral Byng sera sur les différens chefs d'accusation intentés contre lui. Surtout on désire de sçavoir pourquoi il a employé tant de temps à retourner à Gibraltar après le combat du 20 Mai. L'Amiral West s'est rendu à Kensington, pour informer le Roi de toutes les circonstances du combat naval du 20 Mai. Sa Majesté a témoigné être parfaitement satisfaite de la conduite qu'il a tenue dans cette action. On garde étroitement l'Amiral Byng. M. Edouard Byng, son frere, quoique malade, alla le 28 à Portsmouth pour le voir. Au moment qu'ils s'embrassoient, il arriva

Digitized by Google

un Messager d'Etat qui venoit prendre l'Amiral sous sa garde. Cette vue fit une telle impression sur le sieur Edouard Byng, qu'il expira sur le champ sans proférer une seule parole. Les deux principales fautes qu'on reproche à l'Amiral Byng, sont de n'avoir pas fait avancer plus de Vaisseaux à l'ordre de bataille de l'Amiral West, & de n'avoir pas tenté à tout hazard l'entrée du Havre de Mahon, puisque ses ordres étoient positifs à cet égard. Le Général Fowk, ci-devant Gouverneur de Gibraltar, doit aussi subir l'examen d'un Conseil de Guerre, pour n'avoir pas donné le Régiment que demandoit cet Amiral.

Le Chef d'Escadre Howe ayant fait une descente dans une petite Isle appartenante aux François, & située à quelque distance de l'Isle de Guarnesey, cinquante hommes qui y étoient en garnison ont capitulé, & on leur a accordé les honneurs de la guerre. On a reçu avis que l'Escadre, qui depuis quelque temps a établi sa croisiere devant Louisbourg, s'est emparé du Vaisseau de guerre François l'*Arc-en-Ciel*, de cinquante canons, & qu'elle a enlevé aussi deux Navires de la même Nation chargés de provisions, l'un pour l'Isle Royale, l'autre pour celle de Saint-Jean. Selon les nouvelles de la Caroline Méridionale, le feu a pris à Charles Town dans les magasins, & a consumé une grande quantité de sucre, de ris & de rhum. Il y a eu aussi un grand incendie à Bridgeton dans l'Isle de la Barbade. Soixante-cinq maisons ont été réduites en cendres, ainsi qu'un magasin rempli de coton, d'huile, de soufre, & de plusieurs autres marchandises. Le dommage monte à trois cens cinquante mille livres sterlings.

L'Amirauté a envoyé ordre à Portsmouth, à Plymouth & à Douvres, de relâcher les Bâtimens

Digitized by Google

Hollandois, qui y ont été conduits depuis que la Grande Bretagne a déclaré la guerre à la France.

Il est parti ces jours-ci de Spithéad une nouvelle Escadre de dix Vaisseaux sous les ordres de l'Amiral Holbourne, pour aller croiser conjointement avec l'Amiral Boscawen sur les côtes de Bretagne & du Pays d'Aunis. Le Gouvernement vient de prendre à son service un grand nombre de Bâtimens de transport, dont les Capitaines ont ordre de s'approvisionner pour un voyage de long cours.

Aujourd'hui le Général Fowke a subi un interrogatoire devant un Conseil de guerre composé de quatorze Officiers Généraux. On avoit fait partir l'Amiral Byng de Portsmouth pour le conduire ici; mais on a été obligé de le remener à son bord, afin de le soustraire à la fureur de la populace, qui s'étoit attroupée sur la route dans le dessein de se venger sur lui des avantages remportés par les François.

FRANCE.

DE LA ROCHELLE, *le 17 Juillet.*

LE Bâtiment l'*Heureuse Marie*, de Saint-Briac, chargé de sel & destiné pour Saint-Malo, fut arrêté le 7 de ce mois à cinq lieues au large de l'Isle Dieu par un Corsaire Anglois, qui le rançonna pour la somme de deux mille livres. Ce Bâtiment continuant sa route sur la foi de cette rançon fut rencontré quatre jours après par un autre Corsaire Anglois, qui exigea une nouvelle rançon de pareille somme de deux mille livres, & qui prit

Digitized by Google

un ôtage pour sûreté de son paiement. Le lendemain, il est tombé encore dans les mains d'un troisieme Corsaire de la même Nation, lequel s'est emparé des deux billets de rançon, a enlevé le Bâtiment & l'a conduit en Angleterre. Ces traits de piraterie sont constatés par la déclaration juridique, qui en a été faite hier au Greffe de l'Amirauté de cette Ville par le Capitaine & par deux hommes de l'équipage François, qui sont revenus dans un Bâtiment Suédois, où ils ont été mis par le Corsaire Anglois qui l'a rencontré à la mer.

DE BELLE-ISLE, *le* 20 *Juillet.*

Le 4 le Navire *le Johans*, de Suede, Capitaine Petter Jonsson, se présenta ici, & demanda un Pilote Côtier, qui lui fut donné pour le conduire au Croisic, où il alloit prendre un chargement de sel. Mais ce Pilote lui fut enlevé le même jour par un Corsaire Anglois, malgré toutes les représentations que le Capitaine Suédois pût faire à ce Corsaire sur les dangers auxquels il l'exposoit. Ce Capitaine fut obligé de revenir ici pour avoir un second Pilote, qui lui fut fourni sur le certificat qu'il donna de l'enlévement du premier. Des violences de cette espece peuvent avoir les suites les plus fâcheuses pour la navigation générale.

DE BORDEAUX, *le* 3 *Août.*

La plûpart des Bâtimens Hollandois qui sont entrés depuis quelque temps dans ce Port, y ont fait les rapports les plus étonnans des pyrateries qu'ils ont eu à souffrir de la part des Corsaires Anglois qu'ils ont eu le malheur de rencontrer dans leur navigation. Ces Corsaires leur ont enlevé leurs ustensiles, effets, cordages, voiles,

Digitized by Google

boussoles, cartes, légumes, poisson salé, viandes, porcelaine, vins, liqueurs, provisions, & même jusqu'à leurs habits. Le Capitaine Heynderick Stosse n'a pu sortir de leurs mains, qu'après qu'ils lui ont emporté généralement tout ce qu'il avoit. L'Agent auquel les Capitaines Hollandois s'adressent ici a été si touché de leur plaintes, qu'il a cru devoir les faire parvenir à M. l'Estevenon de Berkenroode, Ambassadeur des Etats Généraux des Provinces-Unies auprès du Roi, en offrant à cet Ambassadeur de lui en envoyer des attestations authentiques.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

SA Majesté a accordé les grandes entrées à M. le Maréchal Duc de Belle-Isle.

Le jour que M. le Comte d'Egmont apporta au Roi les articles de la Capitulation du Fort Saint-Philippe, le Corps de Ville fit tirer à cinq & à sept heures du soir les boîtes d'artillerie & le canon de la Ville. Sur les neuf heures, il y eut une pareille salve d'artillerie, pendant laquelle les Prévôt des Marchands & Echevins allumerent, avec les cérémonies accoutumées, le bucher qui avoit été dressé dans le milieu de la Place de l'Hôtel de Ville. On tira ensuite une grande quantité de fusées volantes. La Ville fit en même temps couler trois fontaines de vin, & distribuer des viandes au peuple dans la même Place. Près de chaque fontaine de vin étoit une Orchestre remplie de Joueurs d'Instrumens. La Place étoit éclairée par un grand nombre d'ifs, qui portoient des lumieres, & la façade de l'Hôtel de Ville l'étoit par trois filets de terrines suivant l'Ordre de l'Architecture. L'Hôtel de M. le Duc de Gesvres, Gou-

Digitized by Google

verneur de Paris; celui du Prevôt des Marchands, & les maisons des Echevins & des principaux Officiers de l'Hôtel de Ville, furent aussi illuminés.

Le Roi ayant écrit à l'Archevêque de Paris pour faire rendre de solemnelles actions de graces à l'occasion de la conquête de l'Isle Minorque, on chanta le 25 Juillet le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine, & l'Abbé de Saint-Exupery, Doyen du Chapitre, y officia. M. de Lamoignon, Chancelier de France, & M. de Machault, Garde des Sceaux, accompagnés de plusieurs Conseillers d'Etat, & Maîtres des Requêtes, y assisterent, ainsi que le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides & le Corps de Ville, qui y avoient été invités de la part de Sa Majesté par M. Desgranges, Maître des Cérémonies.

On tira le même jour dans la Place de l'Hôtel de Ville, par ordre des Prevôt des Marchands & Echevins, un Feu d'artifice dont l'exécution ne laissa rien à désirer. La décoration représentoit un grand trophée de guerre, élevé à la gloire du Roi sur les débris d'un Fort. Le corps de ce trophée, étoit une pyramide quadrangulaire de soixante douze pieds de haut, posée au milieu de la principale place d'armes du Fort sur plusieurs canons démontés. Des masses d'armures antiques, des especes de soleils formés avec les armes enlevées aux ennemis, & des médaillons au chiffre du Roi, ornoient les quatre faces de la pyramide. La boule de France, surmontée d'une couronne, lui servoit d'amortissement. Cette pyramide étoit accompagnée de deux colonnes rostrales de cinq pieds de diametre, construites sur les pointes des Ravelins, & auxquelles étoient attachés des becs & des proues de Navires. A l'entrée des attaques, on avoit placé diverses figures allégoriques. Quat-

tre palmiers étoient plantés sur les quatre contre-gardes, qui enveloppoient le corps de la Place, & qui enfermoient la seconde enceinte. Les tiges de ces arbres étoient chargées de dépouilles remportées par les vainqueurs, & les rameaux étoient entrelacés de guirlandes auxquelles des couronnes de laurier de différentes grandeurs étoient suspendues. On voyoit au haut des deux colonnes deux figures, qui représentoient, l'une *Neptune*, l'autre le *Génie Tutelaire* de la Place. La *France*, entourée de plusieurs *Génies* & d'une troupe de Héros, paroissoit à l'endroit de la principale attaque, consacrant ce monument en présence de *Mars* & de *Minerve*.

Cette décoration enrichie de peinture & de rondebosse, avoit quatre-vingt-huit pieds de longueur. Elle étoit disposée sur plusieurs plans concentriques, élevés les uns au-dessus des autres, & elle présentoit au naturel le tableau d'une fête militaire, donnée dans un Fort qui venoit d'être emporté d'assaut. Les différens jeux de l'artifice exprimerent l'attaque & la défense d'une Place. Ils furent terminés par un coup de feu très-brillant, & par un bouquet en réjouissance de la victoire.

Au Feu d'artifice succéda une magnifique illumination. Un triple cordon de lumieres dessinoit l'architecture de la façade & du grand comble de l'Hôtel de Ville. Plusieurs lustres garnis de lanternes de verre éclairoient diverses parties du bâtiment. Toute l'enceinte de la Place étoit illuminée, ainsi que le pourtour du Feu, par des ifs chargés de lampions.

Il y eut aussi de très-belles illuminations aux Hôtels de M. le Duc de Gesvres & du Prevôt des Marchands, & aux maisons des Echevins & des principaux

principaux Officiers de l'Hôtel de Ville. Des fontaines de vin coulerent, & l'on distribua du pain & des viandes au peuple dans tous ces différens endroits, de même que dans la Place de Louis XV, dans celle de Louis le Grand, dans celle des Victoires, dans celle du Carrousel, dans la Place Royale, dans les Halles, dans le Marché-Neuf, à la Place Maubert & à la Croix-Rouge. On avoit mis des Orchestres partout où se faisoient ces distributions, & le peuple jusqu'à cinq heures du matin témoigna par ses danses la joie que lui causoit la prospérité des armes du Roi. Pendant toute la nuit, la Place devant l'Hôtel de Ville fut remplie de carrosses.

Deux Armateurs de Calais ont fait deux prises assez considérables. Un Armateur de Dunkerque a enlevé un Navire Anglois qui sortoit de la Tamise, & il l'a conduit à Ostende. Le chargement de cette derniere prise est estimé trois cens mille livres.

Le Roi a donné le Gouvernement général de l'Isle Minorque à M. le Comte de Lannion, Maréchal de Camp. Sa Majesté a fait Maréchaux de ses Camps & Armées MM. de la Serre, Brigadier, Lieutenant-Colonel du Régiment Royal la Marine; de la Bliniere, Brigadier, Lieutenant-Colonel du Régiment Royal Infanterie; le Marquis de Roquepine, Brigadier, Colonel du Régiment Royal Comtois; le Marquis de Monti, Brigadier, Colonel du Régiment Royal Italien; le Marquis de Trainel, Brigadier, Colonel d'un Régiment d'Infanterie; le Comte d'Egmont, Brigadier; Mestre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, & le Chevalier de Redmont, Brigadier, Mestre de Camp Réformé de Cavalerie. Sa Majesté a fait Brigadier de Dragons M. le Duc de

Digitized by Google

Fronsac, Mestre de Camp de Dragons ; & Elle a fait Brigadiers d'Infanterie M. le Prince de Rohan-Rochefort, Colonel d'un Régiment d'Infanterie ; le Comte de Levis-Leran, Colonel du Régiment Royal la Marine ; le Chevalier de Clermont d'Amboise, Colonel du Régiment de Bretagne, & le Comte de Rochambeau, Colonel du Régiment de la Marche.

Il y a eu, tant pendant le cours du siege du Fort Saint-Philippe, qu'à l'attaque faite des ouvrages de ce Fort dans la nuit du 27 au 28 Juin, treize Officiers tués, & quatre vingt-douze blessés. Quatre cens dix-neuf Soldats ont été tués, & le nombre de ceux qui ont été blessés monte à neuf cens quatre-vingt-seize.

Les habitans de Rouen ayant été informés que M. le Cardinal de Tavannes devoit y arriver le 19 Juillet, le Chapitre de l'Eglise Métropolitaine, & tous les Ordres de la Ville, se sont empressés à l'envi de lui marquer la part qu'ils prenoient à sa promotion au Cardinalat. Les Compagnies de la Bourgoisie, à cheval, avec leurs trompettes & leurs étendards, sont allées au devant de lui, à l'entrée du Fauxbourg, dans le lieu où il devoit se revêtir de ses habits de cérémonie. Toutes les Brigades de la Maréchaussée, le Grand Prevôt à leur tête, se sont rendues au même lieu, & toutes les personnes de considération y ont envoyé leurs carrosses, pour former un cortége pompeux. L'impatience de voir le Cardinal avoit fait sortir de la Ville une partie du peuple ; le reste remplissoit les rues & les places publiques. Le Cardinal, en entrant dans Rouen, a été salué par le canon de la Ville & par celui du vieux Palais. Le Régiment de Lyonnois, sous les armes, formoit une double haie depuis la porte du Pont jusqu'au grand Por-

Digitized by Google

tail de l'Eglise Métropolitaine, dont l'interieur étoit gardé par les deux Compagnies de Grenadiers de ce Corps. Lorsque le Cardinal a été prêt d'entrer dans la grande Place qui est devant l'Eglise, le Chapitre est sorti processionellement, pour aller au devant de Son Eminence. Le Haut Doyen l'a complimentée au nom des Chanoines, & elle a été conduite dans le chœur de l'Eglise Métropolitaine, où les principaux Membres du Parlement & de la Chambre des Comptes, le Corps de Ville, les Curés, les Supérieurs des Communautés Régulieres, & un grand nombre de personnes de distinction, étoient placés avec un ordre dont tout le monde a été satisfait. On a chanté le *Te Deum* en musique & avec symphonie. A l'entrée de la nuit, la partie extérieure du chœur de l'Eglise Métropolitaine, qui termine d'un côté la cour de l'Archevêché, a été illuminée, ainsi que toutes les maisons des Chanoines, les Communautés Religieuses & plusieurs autres maisons de la Ville.

Le premier d'Août, les Officiers de la Garnison de la Rochelle, composée des Régimens d'Infanterie de la Sarre & de Bresse, & du Régiment Royal Dragons, célébrerent par une fête éclatante la prise du Fort Saint-Philippe. La grande Place de la Ville étant plantée de plusieurs allées d'arbres, paroissoit faite exprès pour rendre ce spectacle agréable. Après que les troupes y eurent formé plusieurs faisceaux de leurs armes, l'Aumônier du Régiment de la Sarre dit la Messe sur un Autel qu'on dressa dans l'instant. Ensuite les soldats des trois Régimens que l'on mêla exprès, prirent leurs places aux différentes tables qui leur étoient destinées, & qui furent servies avec la plus grande abondance. On avoit préparé des ta-

Digitized by Google

bles particulieres pour les Maréchaux des Logis & pour les Sergens. M. de Montpouillan & les Comtes de Carcado & de la Blache, Colonels, accompagnés de MM. le Blanc & de Labadie, Lieutenans-Colonels, & de MM. du Menil, de S. Mery & de Murat, Majors, allerent inviter M. le Marquis de Clermont-Gallerande, Lieutenans-Général, qui commande dans la Province, & M. le Marquis de Dreux employé sous ses ordres en qualité de Maréchal de Camp, à porter la santé du Roi & celles de la Famille Royale. Ces santés furent bues au bruit de cinq pieces de canon. Plusieurs instrumens de guerre & de musique augmenterent la joie de ce festin militaire. La fête fut suivie d'un magnifique repas servi à une table de cent cinquante couverts que donna le Marquis de Gallerande. Le soir, l'Hôtel de ce Lieutenant Général fut illuminé en transparent. La décoration représentoit le Port-Mahon. Au dessus, on lisoit ce vers: *Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.*

La fête que le Prince de Croy a donnée le même jour au Camp sous Calais, a été de la plus grande magnificence. Quarante-cinq Dames y avoient été invitées, ainsi que M. d'Invault, Intendant de Picardie, & tous les Officiers des Etats Majors des Villes, Citadelles & Forts des environs du Camp. On servit pour cette Compagnie & pour les Officiers des troupes dont le Camp est composé, plusieurs tables sous des baldaquins à la Chinoise, dont les bords étoient festonnés par des guirlandes de fleurs. Ces mêmes guirlandes descendoient par diverses circonvolutions autour des colonnes qui soutenoient les baldaquins. Pendant le repas, qui dura depuis quatre heures après-midi jusqu'à sept, & dans lequel il régna autant de profusion que de délicatesse, on distribua du pain, de la viande & de la biere aux soldats. Les

Comédiens jouerent la Comédie *gratis;* & comme la salle du Spectacle ne pouvoit contenir qu'une petite partie des troupes, on avoit placé des Farceurs, des Danseurs de cordes & des Joueurs de gobelets, à la tête de chaque Brigade. Sur les sept heures & demie, on chanta le *Te Deum* dans la Chapelle du Camp, au bruit de tous les instrumens de guerre. Lorsque la nuit commença, trois fusées partirent d'une montagne à deux lieues du Camp, qui est précisément vis-à-vis de Douvres. La Ville & la Citadelle de Calais, & tous les Forts des ennemis répondirent à ce signal par des salves générales de leur artillerie. Ces salves furent repétées trois fois. Elles furent suivies d'un Feu d'artifice, dont la décoration représentoit un Fort quarré à double enceinte, semblable à celui de Saint-Philippe. A la fin du Feu, il tomba sur le Fort une fleur de lys enflammée. Plusieurs fougasses jouerent en même temps, & renverserent tous les ouvrages. On demeura un instant dans une grande obscurité. Puis on vit s'élever par dégrés un soleil d'artifice. Les Armes de France parurent dessinées en feu brillant. Au dessus étoit un *Vive le Roi* en caracteres lumineux, parfaitement exécuté.

La Ville de Saint-Malo ne s'est pas moins distinguée par les réjouissances qu'elle a faites le 8, à l'occasion de la conquête de l'Isle Minorque. Voici le Mandement de M. l'Evêque de cette Ville, qui a ordonné de chanter le *Te Deum* à ce sujet.

MANDEMENT de Monseigneur l'Evêque de Saint-Malo, à l'occasion de la Conquête de l'Isle Minorque.

JEan-Joseph de Fogasses de la Bastie, par la miséricorde de Dieu, &c. Salut.

Digitized by Google

Les actions de graces solemnelles que nous vous annonçons, MES TRÈS-CHERS FRERES, ne doivent pas être regardées comme de vaines cérémonies, ou comme de simples démonstrations de la joie que nous causent les événemens qui en sont l'objet. On proteste publiquement par ces signes extérieurs de reconnoissance, que *le Seigneur est le Dieu des Armées* (1) & que sa providence en dirige toutes les opérations, suivant l'ordre de ses décrets toujours infiniment sages & infiniment justes, quoique souvent impénétrables.

Les Puissances de la terre se glorifient en vain dans le nombre de leurs Troupes ou de leurs Vaisseaux. Il y a dans le Ciel un souverain Maître à qui la mer & la terre appartiennent également, & qui déconcerte, quand il lui plaît, tous les projets des hommes.

Comment êtes-vous tombée (2) disoit autrefois le Seigneur par ses Prophétes à une Nation qui se vantoit de posséder l'empire de la mer, *Comment êtes-vous tombée, vous, qui habitiez dans la mer, qui étiez si forte sur cet élement, dont les habitans s'étoient rendus redoutables à tout le monde? vous qui disiez* (3): *Je suis placée au milieu de la mer, je suis le siege du commerce & du trafic des Peuples? vous* (4) *dont les Négocians étoient des Princes, dont les Marchands étoient les personnes les plus il-*

(1) *Tu Domine exercituum Deus*, 2 Reg. 7. ℣. 27.

(2) *Quomodo periisti qua habitas in mari, urbs inclyta qua fuisti fortis in mari cum habitatoribus tuis quos formidabant universi.* Ezech. 26. ℣. 17.

(3) *Negociationi populorum ad insulas multas.... tu dixisti perfecti decoris ego sum & in corde maris sita.* Ezech. 27. ℣. 3 & 4.

(4) *Cujus negociatores principes, institores ejus inclyti terra.* Isaïe 23. ℣. 8.

lustres de la terre? Les Vaisseaux (1) *maintenant seront saisis d'étonnement, lorsque vous serez vous-même saisie de frayeur: les Isles seront troublées dans la mer, parce que personne ne sortira de chez vous. C'est le Seigneur* (2) *qui a prononcé cet arrêt, & qui a resolu de vous traiter de la sorte pour renverser toute la gloire des superbes. C'est* (3) *parce que votre cœur s'est élevé & que vous avez dit: Je suis assis comme un Dieu au milieu de la mer: c'est pour cela, dit le Seigneur, que je ferai marcher contre vous les plus puissans d'entre les peuples qui viendront l'épée à la main confondre votre prétendue sagesse.*

Ces événemens, quoique predits par l'esprit de Dieu long-temps auparavant, furent regardés lorsqu'ils arriverent, comme les effets ordinaires de l'ambition & de la politique. Mais si Dieu, pour exercer notre foi, se plaît à cacher ses opérations sous le voile des causes naturelles, il n'en est pas moins la cause premiere & principale à laquelle toutes les autres sont subordonnées, & qui les fait toutes servir à l'exécution de ses desseins. C'est lui qui préside au Conseil des Rois, & qui est l'auteur de la sagesse des projets qu'ils forment. C'est lui qui répand dans le soldat cette valeur à qui rien ne résiste, & cette constance que rien ne

(1) *Nunc stupebunt naves in die naufragii tui: & turbabuntur insulæ in mari, eo quòd nullus egrediatur ex te.* Ezech. 26. ℣. 18.

(2) *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ.* Isaïe 23. ℣. 9.

(3) *Eo quòd elevatum est cor tuum & dixisti.... Deus ego sum, & ... sedi in corde maris... propterea dicit Dominus .... ecce ego adducam super te .... robustissimos gentium, & nudabunt gladios suos super pulchritudinem sapientiæ tuæ.* Ezech. 28. ℣. 2, 6, 7.

Digitized by Google

rebute. C'est lui qui inspire aux Généraux l'activité, la prudence, le courage & la fermeté. C'est lui qui les fait triompher des obstacles multipliés que leur opposent la nature, l'art, les contretemps & la défense la plus opiniâtre. C'est à lui par conséquent & à lui seul que doit se rapporter toute la gloire des succès.

Tel est M. T. C. F. l'esprit qui doit animer les chants d'allégresse & les Cantiques de louange que nous allons offrir au Seigneur en reconnoissance de la conquête de l'Isle Minorque. Il est naturel que cette reconnoissance s'étende à ceux dont Dieu s'est servi pour une conquête si glorieuse & si utile à la Nation. La Religion autorise ces sentimens loin de les condamner, & nous avons dans cette Province & presque sous les murs de cette Ville, un motif bien intéressant de nous y livrer. (1) Mais n'oublions jamais que c'est (2) *le Seigneur qui, sans avoir égard à la puissance des armes, donne la victoire, comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes.* Implorons donc son secours avec confiance : demandons-lui qu'il continue de bénir les entreprises du plus puissant, du plus juste & du plus pacifique de tous les Rois. Après les preuves de modération que ses Ennemis même ont dû admirer en lui, prier pour la prospérité de ses Armes, c'est prier pour le repos & pour le bonheur de toute l'Europe. A ces causes, &c.

(1) *Il y a un Camp auprès de Saint-Malo.*

(2) *Non secundùm armorum potentiam, sed, prout ipsi placet, dat dignis victoriam.* 2. Mach. 15. ℣. 21.

Voici une Piece de Vers qui nous a été envoyée trop tard pour être insérée à la Partie Fugitive, & que nous plaçons ici par addition.

Digitized by Google

EPITRE de M. de Voltaire à M. des Mahys, aux Delices, 24 Juillet.

Vous ne comptez pas trente hyvers:
Les graces sont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux-vers;
Mais je ne sçais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi, la raison sévere
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagere.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez:
Je vous en dirois d'avantage
Contre ce mal de la raison
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros Ouvrage
Pour le Vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma Nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi, qui sçais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gerion
Fut pris autrefois par Alcide

Dans la même Isle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide:
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise :
Vous voyez bien que mon Héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis Prophete quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encor une Ode pindarique.
Mais les Odes ont peu d'appas
Pour les Guerriers & pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les Héros qu'on aime.

Nous annonçons aussi par Supplément *six Trio*, & une piece intitulée *le Port-Mahon*, dont la composition a paru aux Connoisseurs aussi piquante que singuliere. M. Lanzetti, ce Musicien célébre, & qu'on peut appeller *l'Orphée* du violoncelle, en est l'Auteur.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Septembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Août 1756. GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

La Main droite & la Main gauche, Fable, page 5
Vers sur les Anglois, 7
Sur le Choix des sociétés, 9
Epître à Madame d'Al.... 22
Suite de la Vie de Jules César, 29
Vers de M. le Président de Ruffey, à M. de Voltaire, sur la prise de Port-Mahon, 58
Sonnet sur le même sujet, 60
Vers au Maréchal Duc de Richelieu, 61
Les Conditions inutiles. Nouvelle, 63
Epigramme sur l'Angleterre, 79
Vers à Son Eminence le Cardinal de Luynes, 80
L'Hommage rendu à la Sainte Vierge, par Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, à Chartres, Ode, ibid.
Lettre sur la Noblesse, 83
Vers sur la Prise du Fort S. Philippe, 92
Autres sur le même sujet, 93
Vers sur le Traité d'alliance entre le Roi de France & l'Impératrice, Reine de Hongrie, 99
Epître de M. de Voltaire, à M. des Mahys, 249
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure d'Août, 99
Enigme & Logogryphe, 100
Chanson, 101

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Suite des Réflexions sur l'Histoire de la Ville de Paris, &c. 103

Digitized by Google

Réponse à ces Réflexions, &c. 123
Lettre à M. de Boissy, sur le Change, 134
Extraits, Précis ou Indications des livres nouveaux, 138

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Physique. Mémoire sur la cause des Tremblemens de Terre, 161
Chirurgie. Lettre sur la Lithotomie, &c. 175
Commerce. 196
Prix proposé par l'Académie de Berlin, 203

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique. 207 & 250
Peinture. Dissertation lue à l'Académie de Peinture, 207
Gravure. 216

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoise. 229
Comédie Italienne. 230
Opéra comique. 231
Concert Spirituel. 232

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 233
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 238

La Chanson notée doit regarder la page 101.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEC 11 1935

Digitized by Google

Digitized by Google